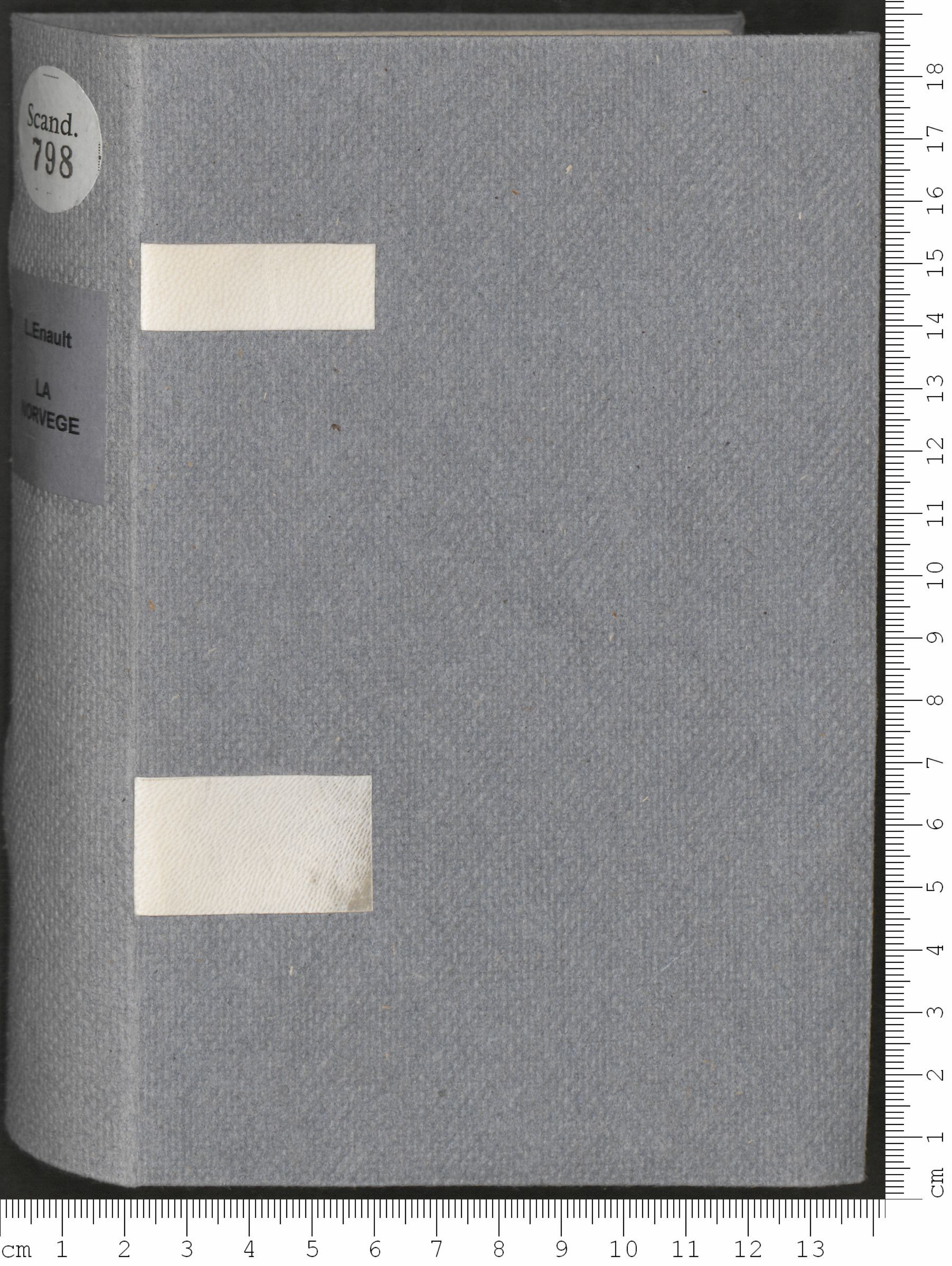
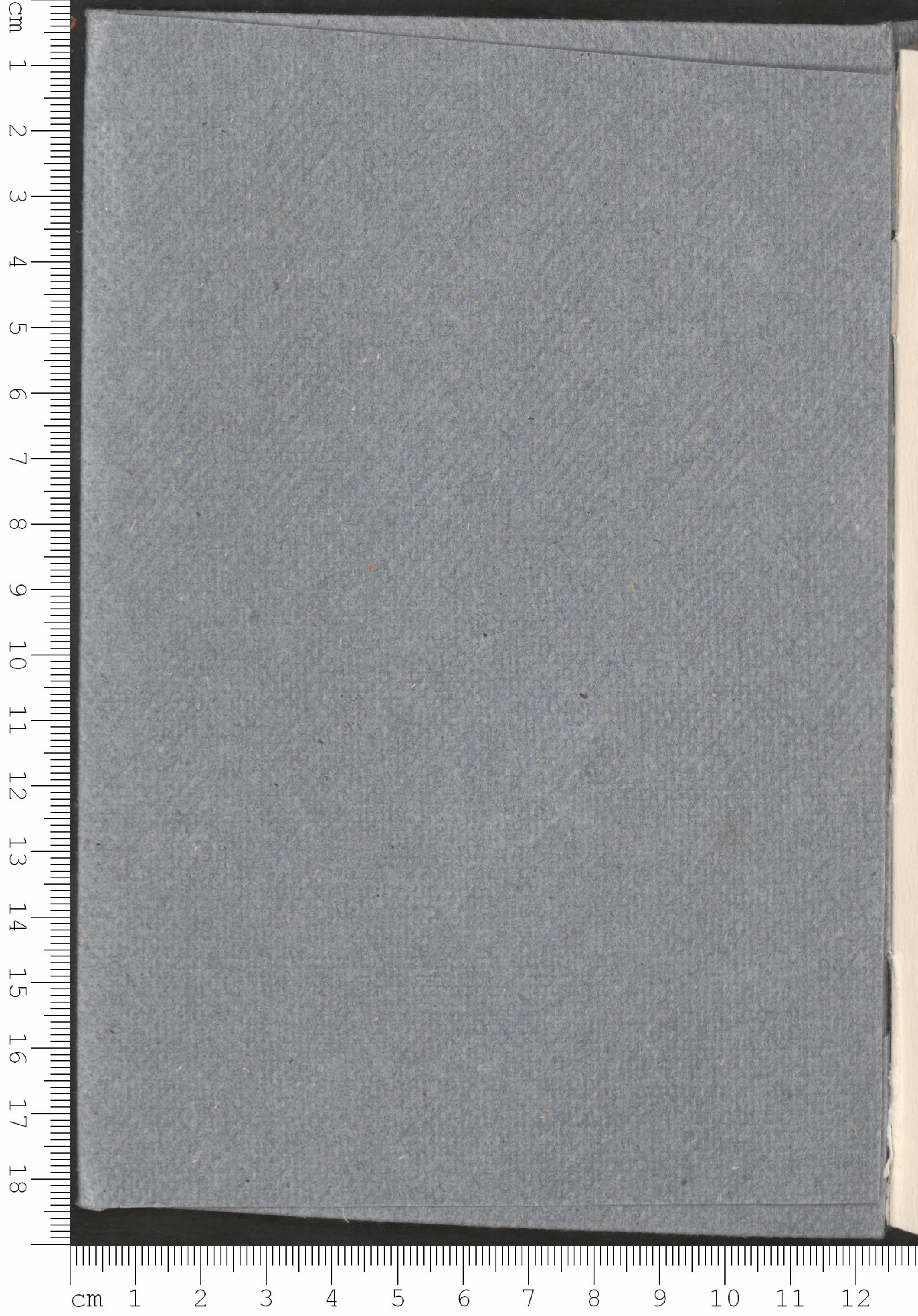
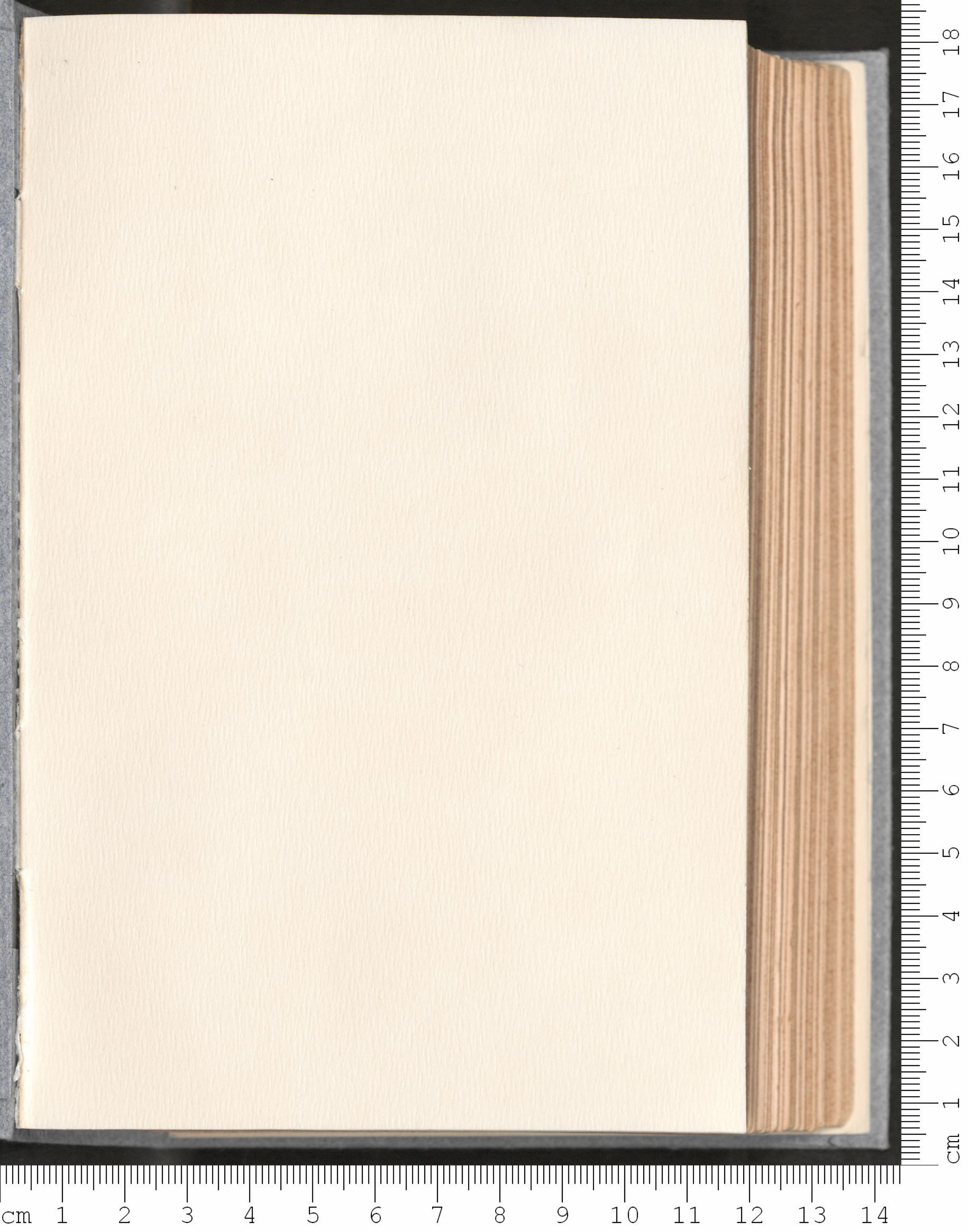
L.Enault

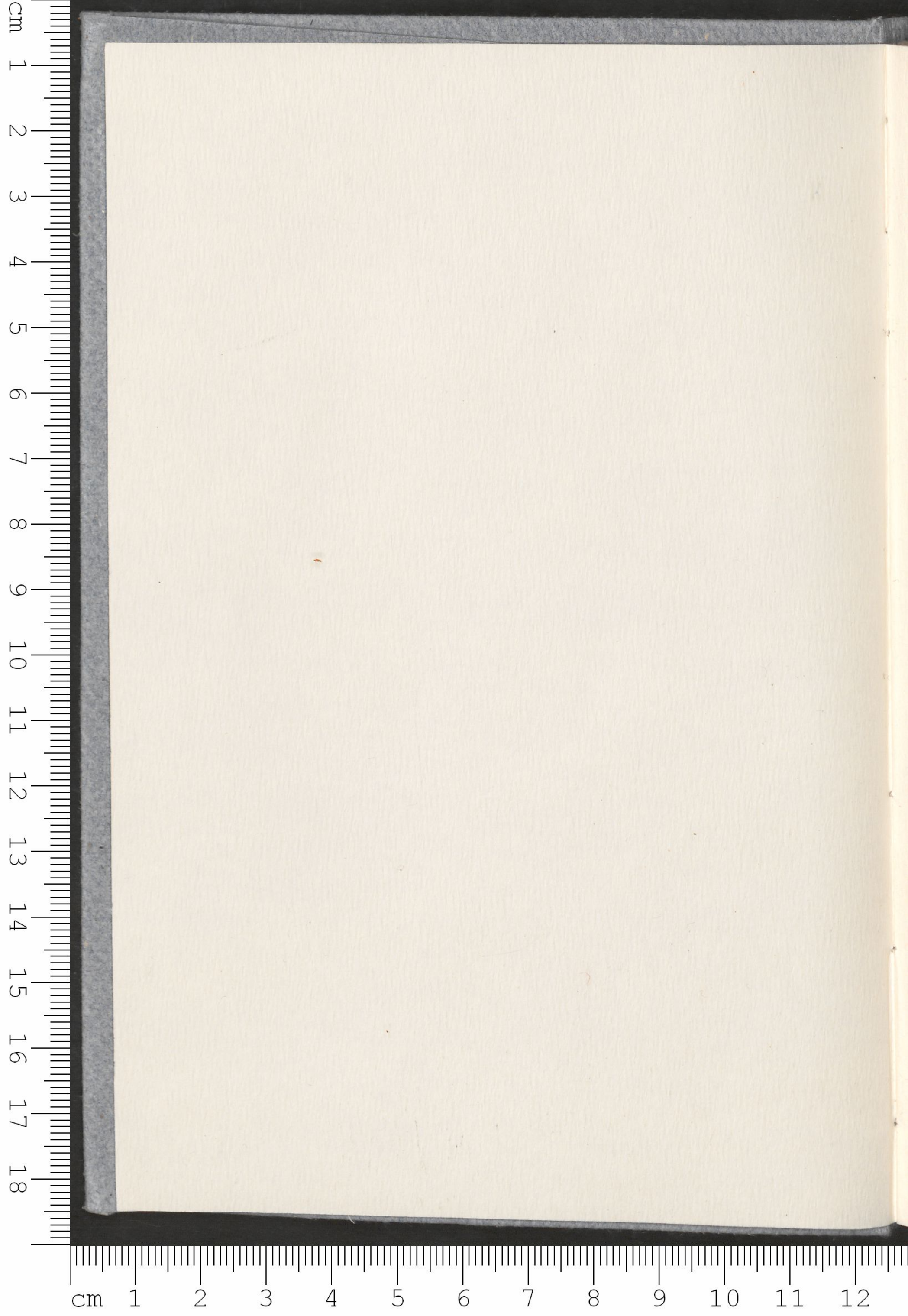
LA
NORVEGE

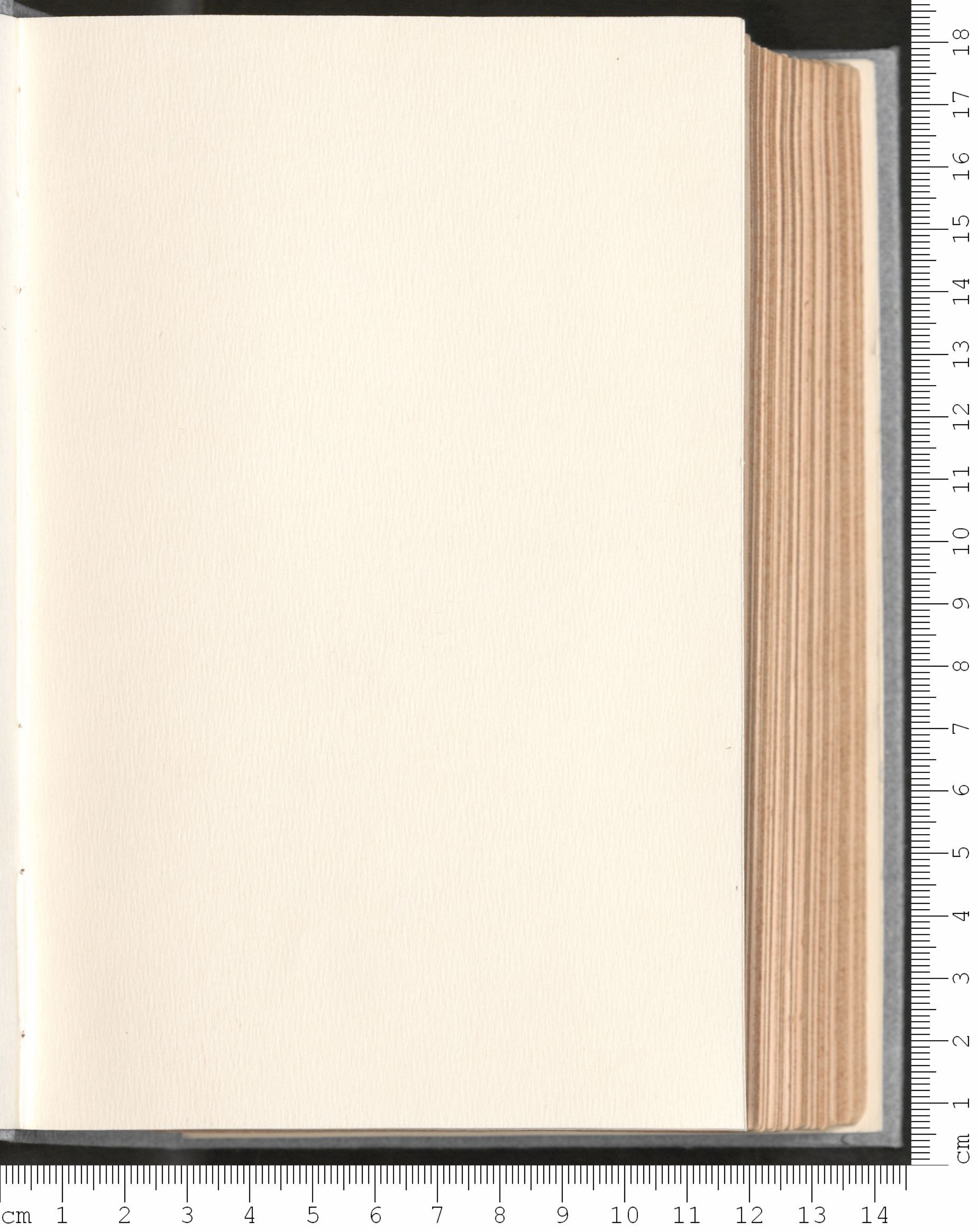


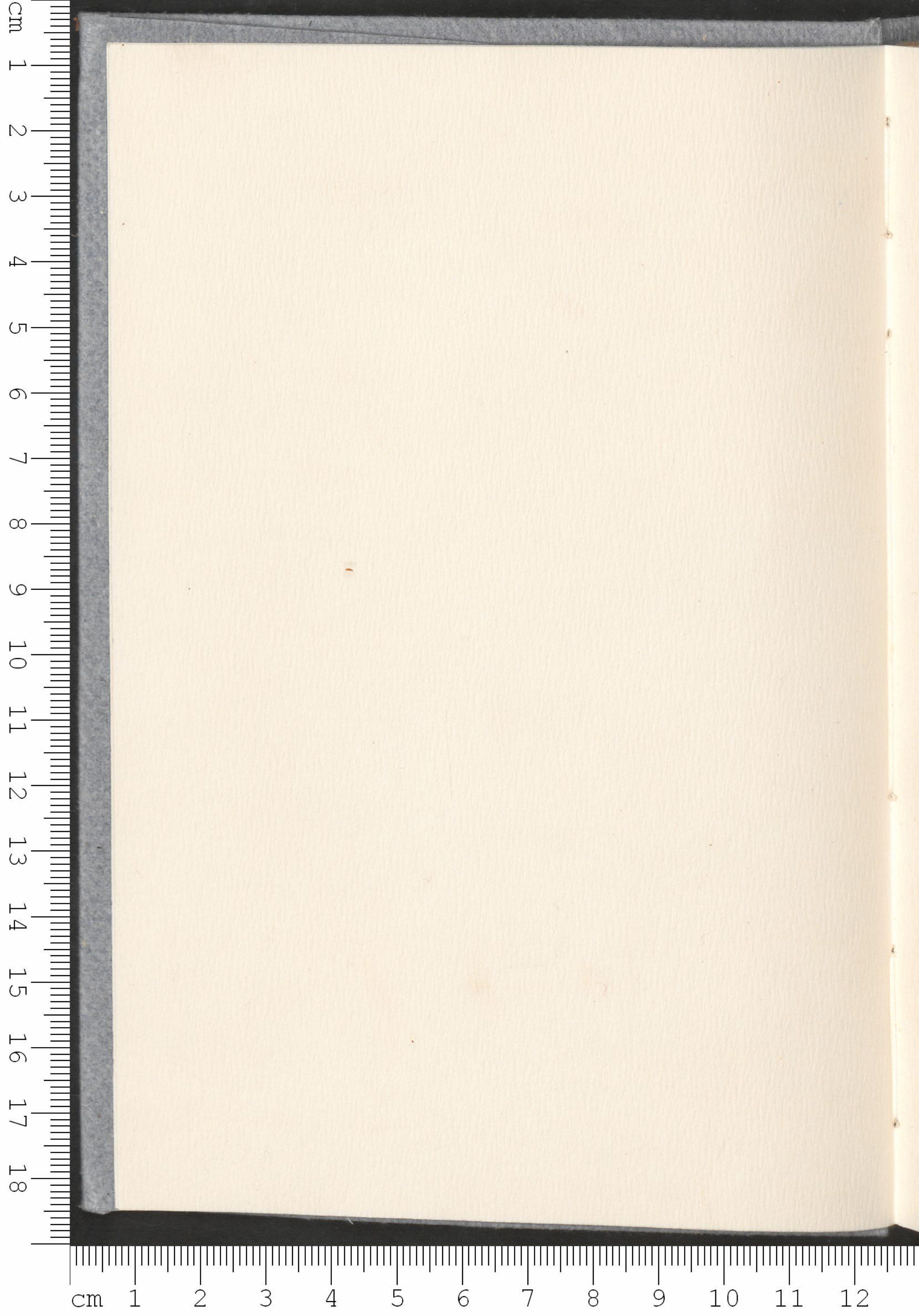

Scand.
798
L.Enault
LA
NORVEGE

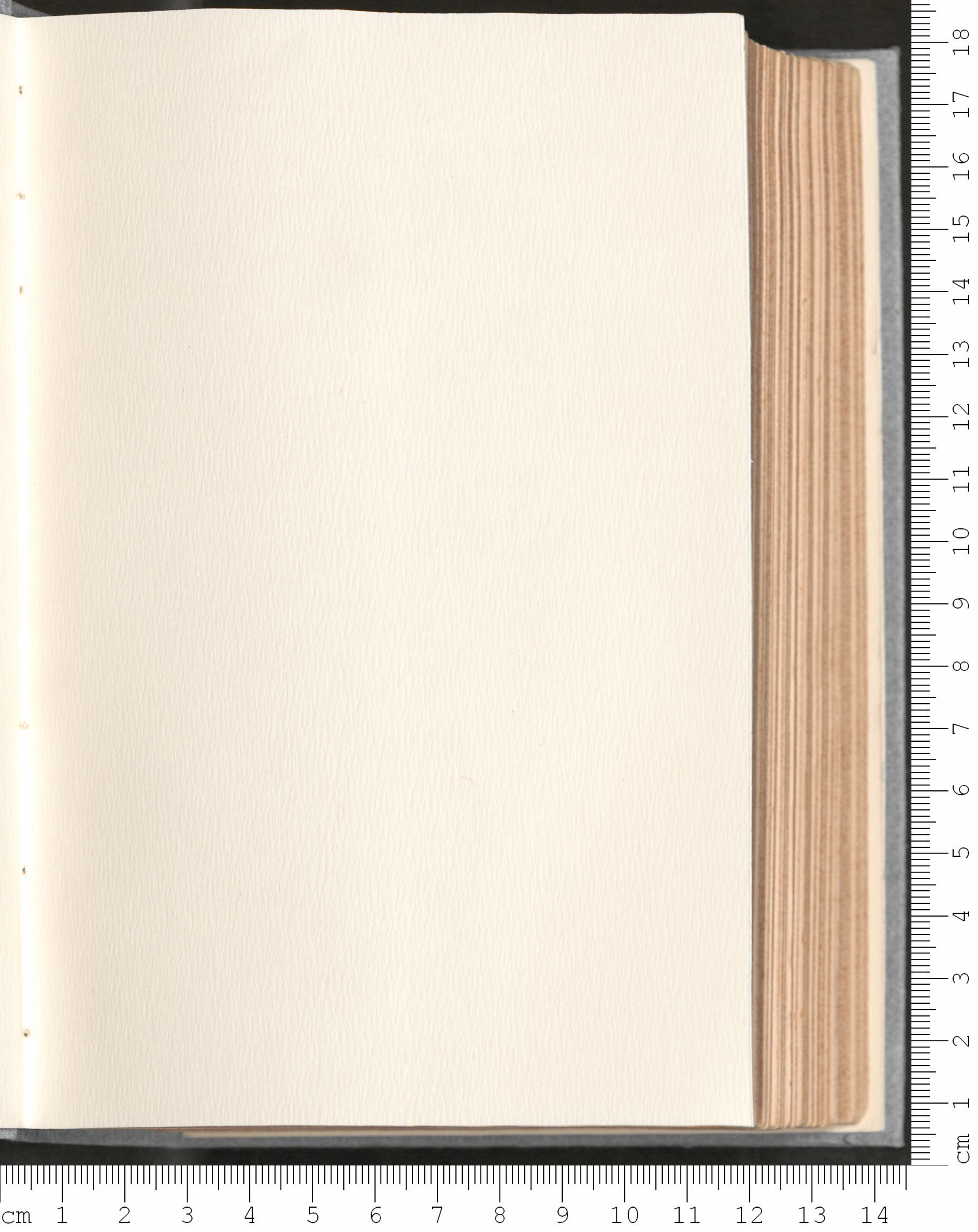


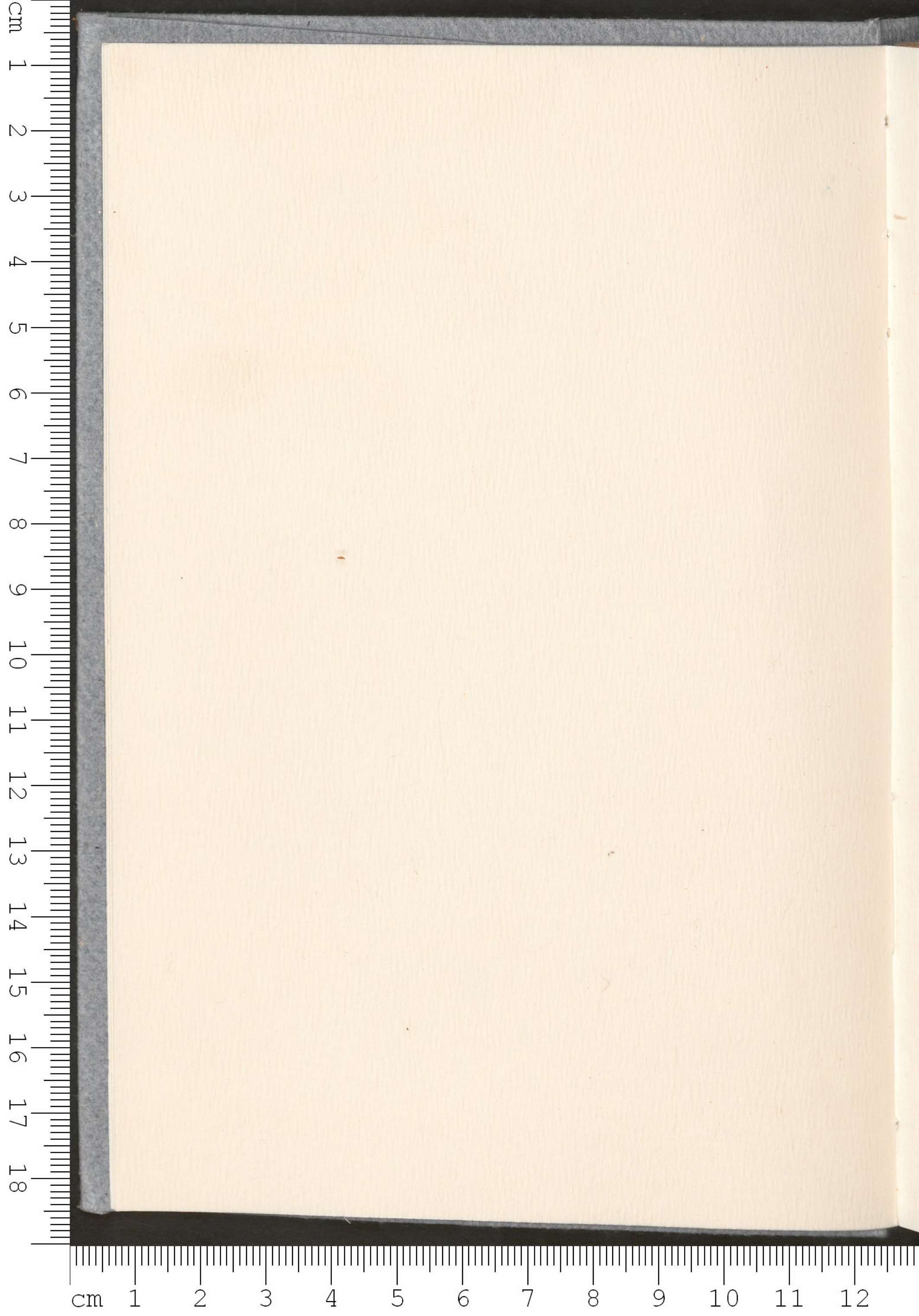


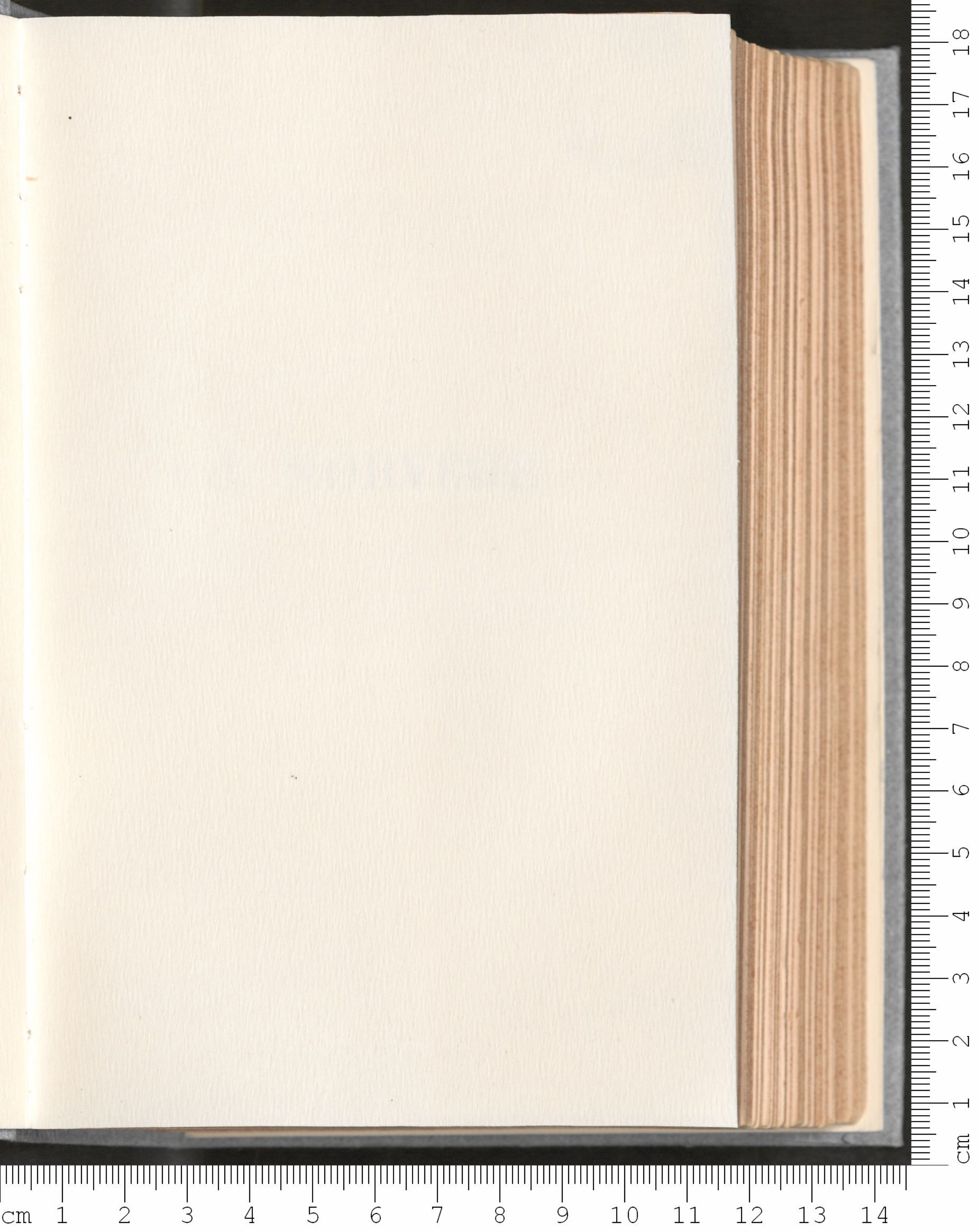


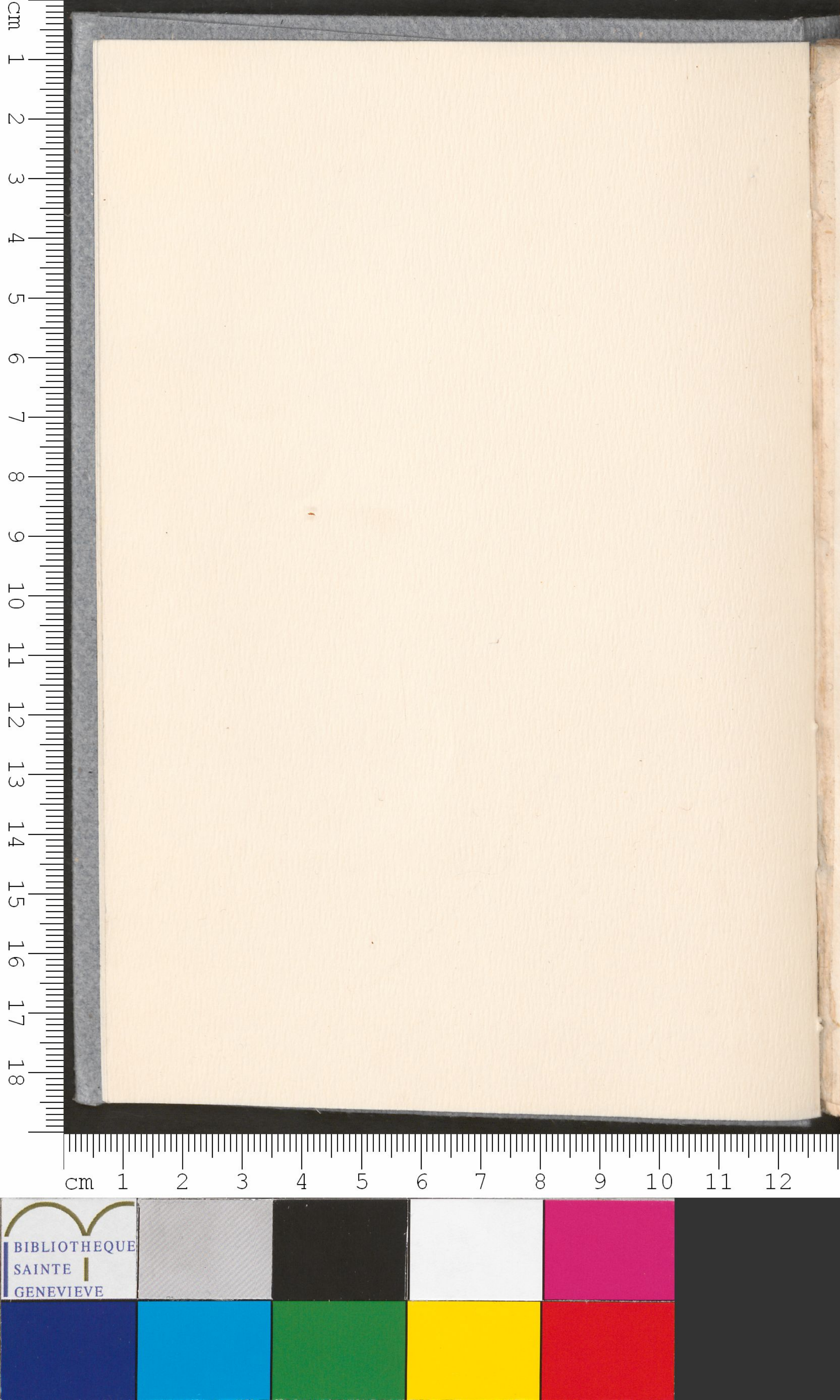


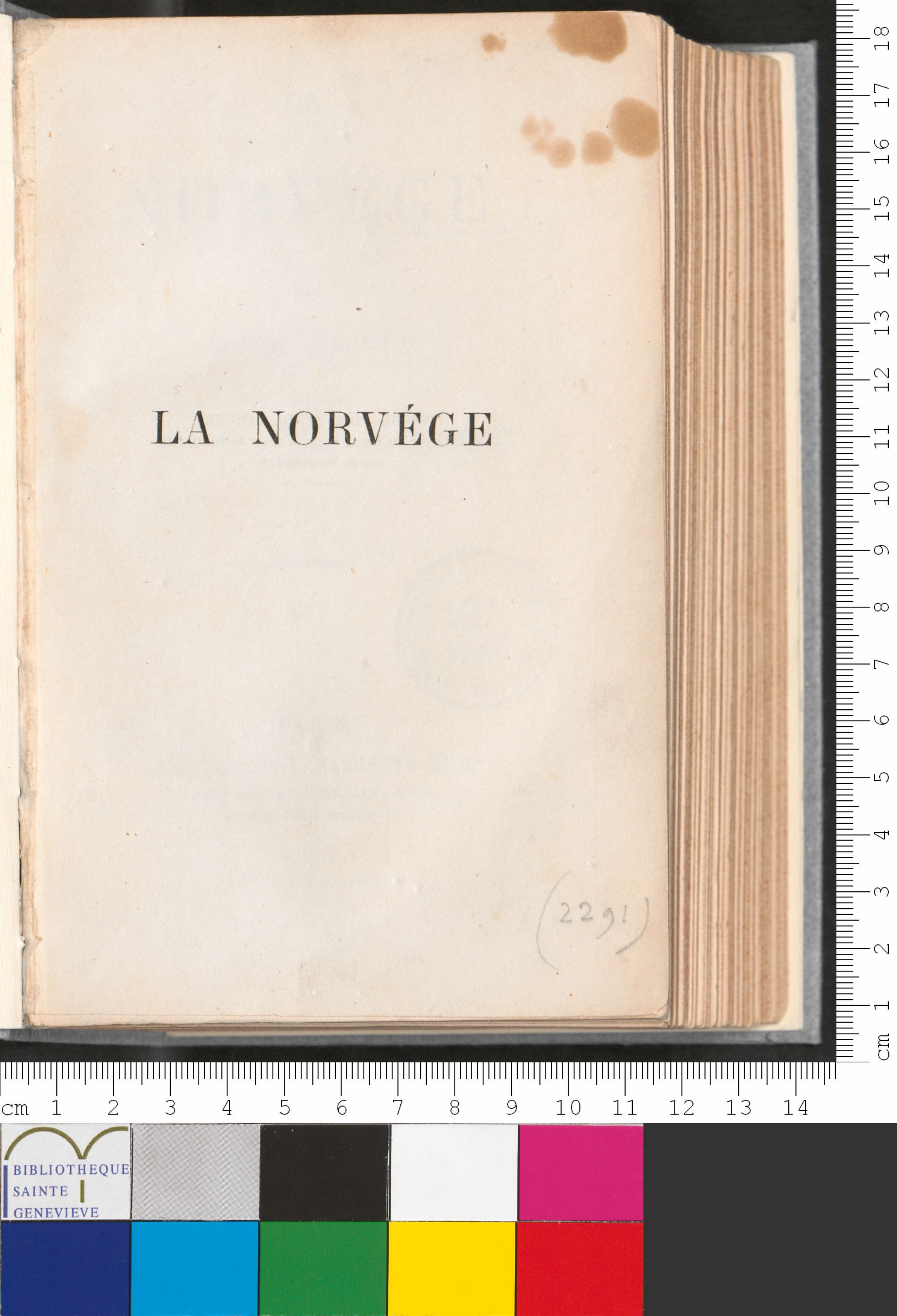




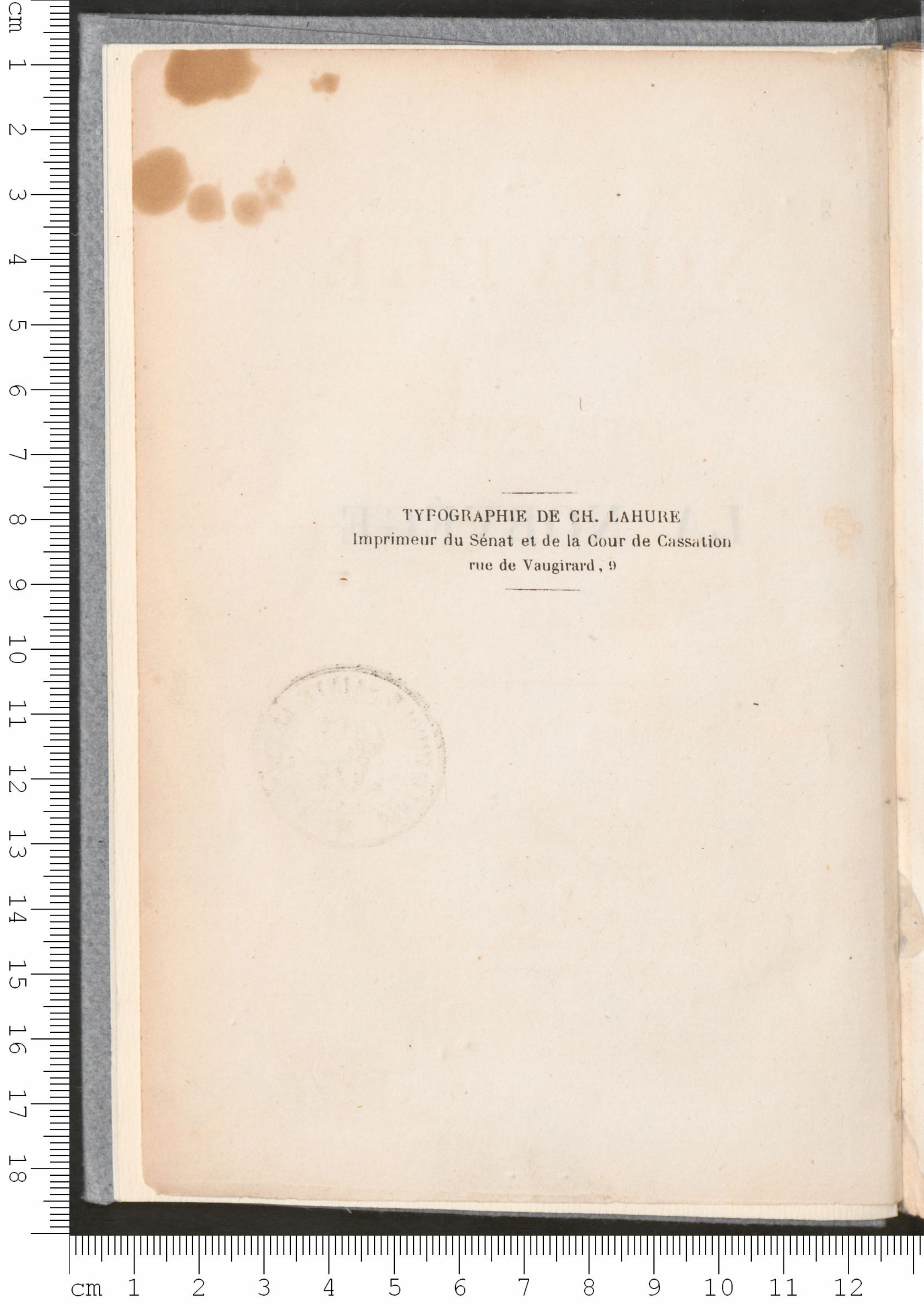




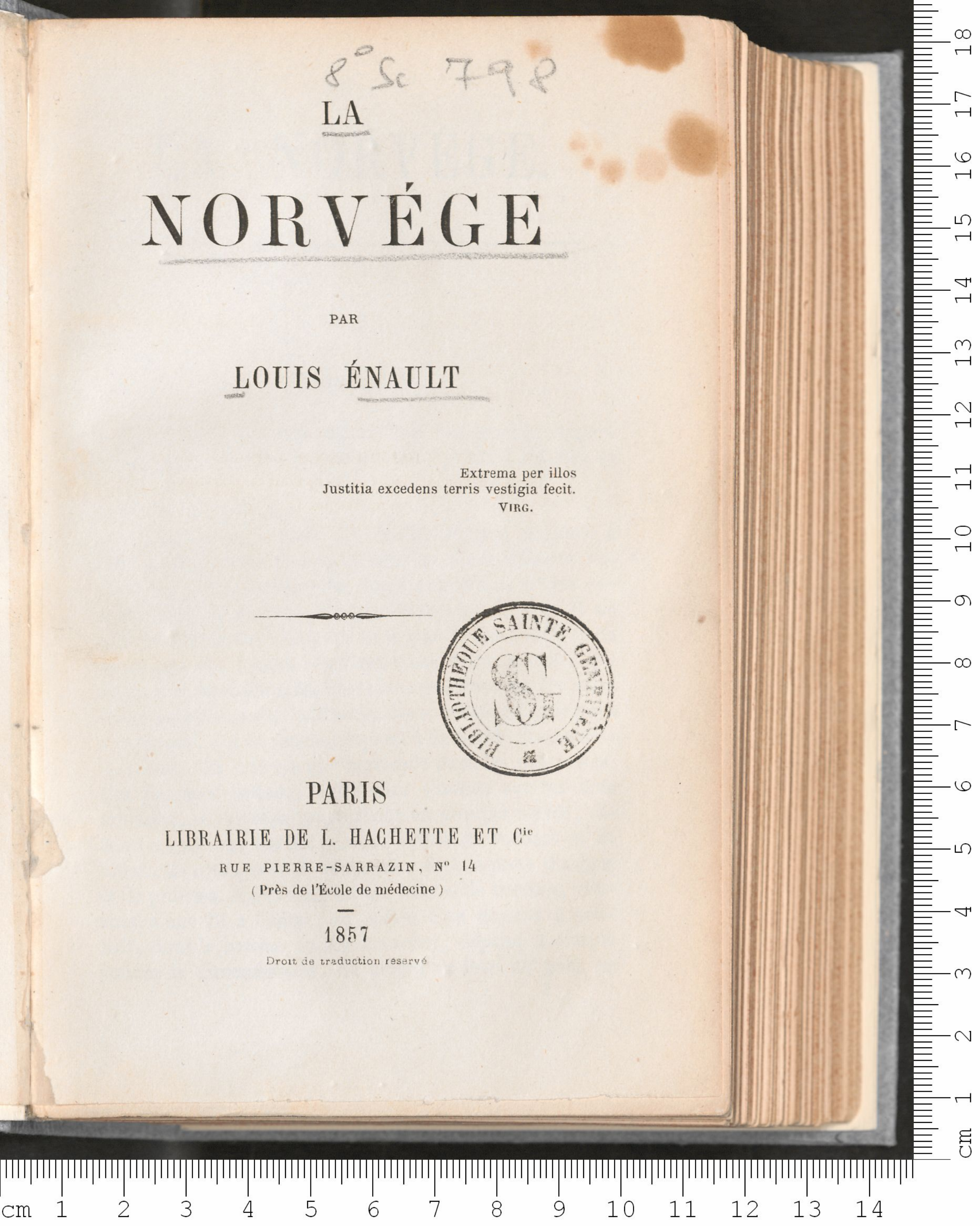




LA NORVÉGE



TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9



LA NORVÉGE

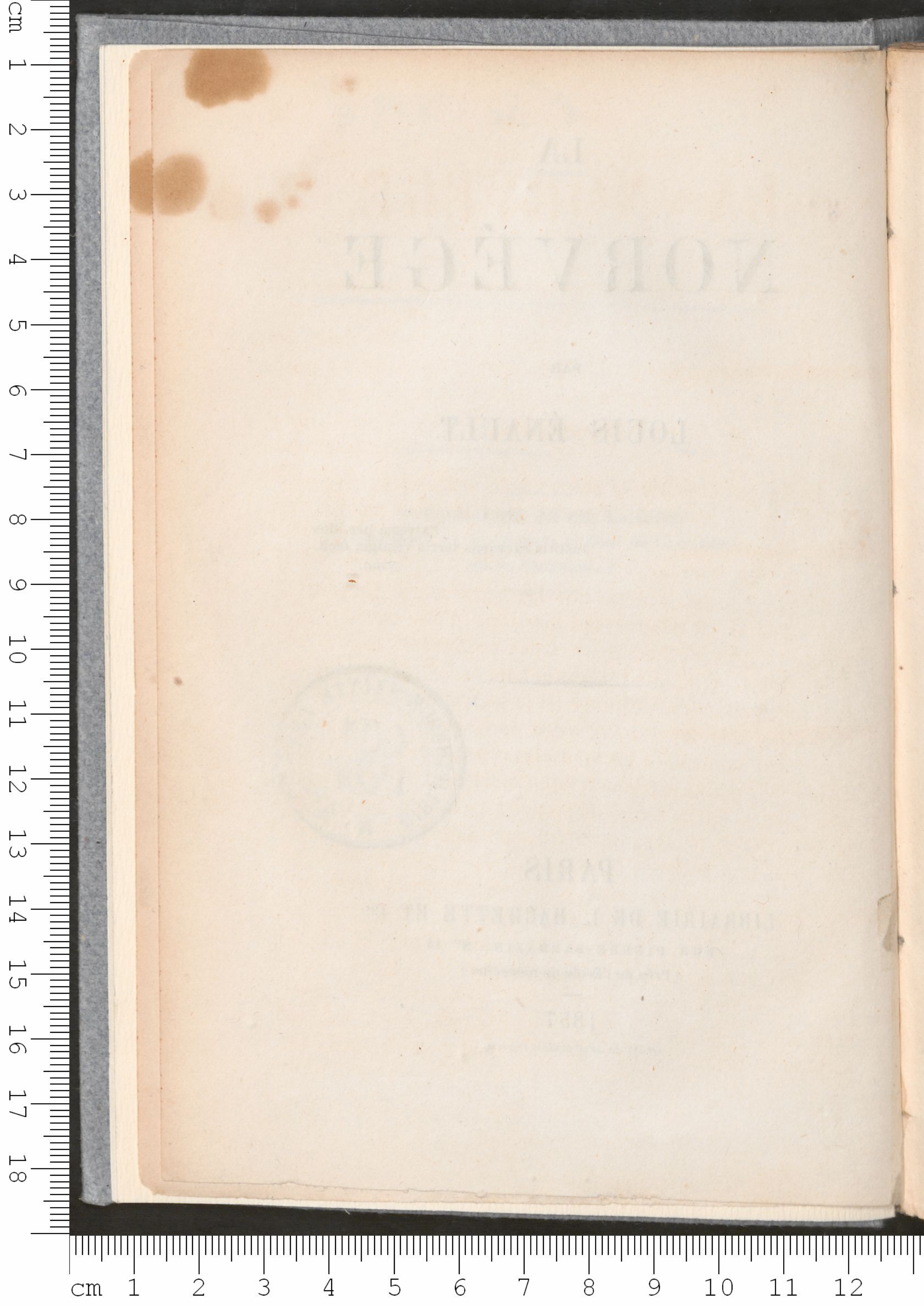
PAR

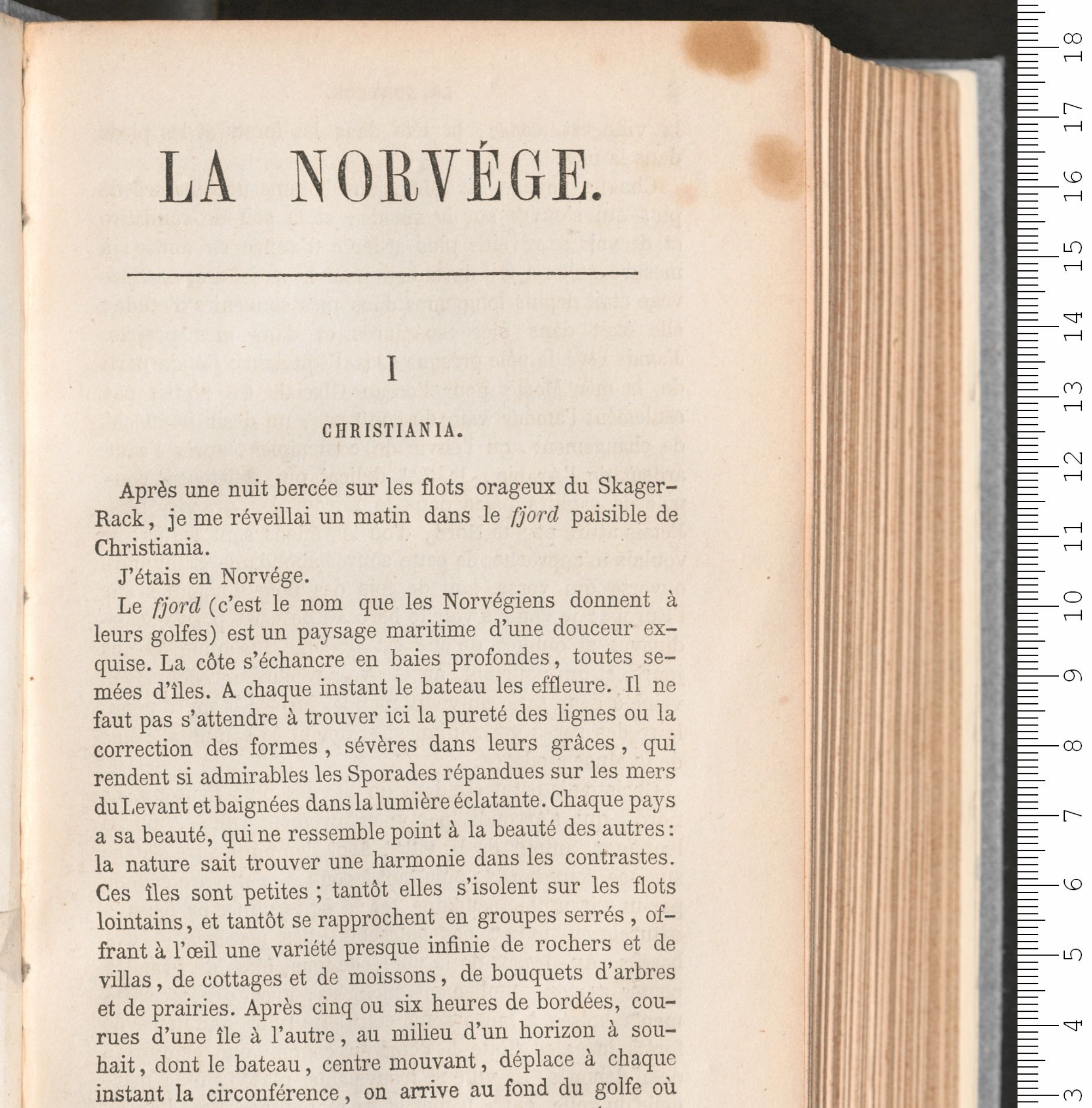
LOUIS ÉNAULT

Extrema per illos
Justitia excedens terris vestigia fecit.
VIRG.

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14
(Près de l'École de médecine)

1857





LA NORVÉGE.

I

CHRISTIANIA.

Après une nuit bercée sur les flots orageux du Skager-Rack, je me réveillai un matin dans le *fjord* paisible de Christiania.

J'étais en Norvége.

Le *fjord* (c'est le nom que les Norvégiens donnent à leurs golfes) est un paysage maritime d'une douceur exquise. La côte s'échancre en baies profondes, toutes semées d'îles. A chaque instant le bateau les effleure. Il ne faut pas s'attendre à trouver ici la pureté des lignes ou la correction des formes, sévères dans leurs grâces, qui rendent si admirables les Sporades répandues sur les mers du Levant et baignées dans la lumière éclatante. Chaque pays a sa beauté, qui ne ressemble point à la beauté des autres : la nature sait trouver une harmonie dans les contrastes. Ces îles sont petites ; tantôt elles s'isolent sur les flots lointains, et tantôt se rapprochent en groupes serrés, offrant à l'œil une variété presque infinie de rochers et de villas, de cottages et de moissons, de bouquets d'arbres et de prairies. Après cinq ou six heures de bordées, courues d'une île à l'autre, au milieu d'un horizon à souhait, dont le bateau, centre mouvant, déplace à chaque instant la circonférence, on arrive au fond du golfe où

la ville est assise, la tête dans les forêts et les pieds dans la mer.

Chaque voyage est pour nous comme une fenêtre de plus qui s'ouvre sur le monde, et la soif de connaître et de voir se réveille plus ardente d'année en année, à mesure qu'on a fait davantage pour la satisfaire. La Norvége était depuis longtemps dans mes souvenirs d'étude; elle était dans mes espérances et dans mes projets. J'avais rêvé le pôle presque sous l'équateur; j'étais parti de la mer Morte pour l'océan Glacial. Ce n'était pas seulement l'amour vain du contraste, un désir irréfléchi de changement, ou l'envie de contempler, après l'azur ardent de l'Arabie, le ciel délicat qui reflète sa coupole de saphirs pâles dans le miroir des grands lacs. J'étais attiré par le Nord, d'où les miens sont venus; je voulais m'approcher de cette source abondante et toujours ouverte qui versa tant de fois des flots d'hommes sur l'Europe; je voulais voir le berceau de cette poésie scandinave, si oubliée qu'elle est presque inconnue de nos jours, et qui pourtant, après avoir rajeuni et renouvelé la veine à demi tarie du vieux monde, inspira la muse populaire des races germaniques, et devint le souffle et l'âme de la Muse moderne.

Christiania est posée dans un site des plus heureux. Le fjord, qui s'arrondit par un mouvement calme, tourne lentement autour de la ville, dont l'amphithéâtre s'étage sur ses deux bords; puis tout à coup il la pénètre comme par une irruption soudaine, et va se terminer en bassins naturels au milieu des entrepôts, des marchés et des bazars. Au-dessus de la ville, de tous côtés, de grandes pentes vertes, mollement inclinées, avec des escarpements boisés à leurs sommets. Cette ligne onduleuse de forêts inégales flotte à l'horizon comme une ceinture à demi dénouée. La ville se trouve ainsi placée sur la margelle du golfe, entre la mer et les montagnes. Vers l'ouest,

ces montagnes se rapprochent, leurs crêtes se dressent, leurs abîmes se creusent : c'est un obstacle infranchissable entre Christiania et le monde. Vers le nord, au contraire, vers le nord dont elle est la capitale, les montagnes s'abaissent et s'écartent, et laissent pénétrer l'œil dans la vallée douce et profonde où l'Aggers-Elv descend, de rochers en rochers, sur une pente de trois lieues.

L'entrée du port est *défilée* par le château d'Aggershuus, situé au sud de la ville, sur une petite éminence. C'est un château du XIVe siècle, d'assez belle apparence. Il a subi plusieurs siéges, dont le dernier et le plus mémorable fut celui de 1716, conduit par Charles XII. Sur la grande tour, deux canons d'airain passent leurs fines têtes de couleuvres à travers les embrasures. Ces canons sont d'un modèle élégant et décorés de bas-reliefs représentant des groupes de barbares qui combattent. C'est un souvenir de la guerre de Trente ans, pris aux Allemands par les Suédois, et aux Suédois par les Norvégiens. Les murs du château ont été convertis en terrasses, et ses fossés en promenades, que chaque printemps fleurit; mais la vieille tour est toujours debout, solitaire, hautaine et triste. Elle change le caractère de Christiania, et donne tout d'un coup un air de grandeur héroïque et je ne sais quel prestige de nobles souvenirs à ce qui, sans elle, ne serait qu'un port de commerce et une ville de marchands. Aujourd'hui, les deux canons de la guerre de Trente ans ne tonnent plus que dans les réjouissances publiques ou pour annoncer l'incendie.

En mettant le pied sur une terre nouvelle, on se défend mal d'une certaine émotion; mais cette émotion même est un des charmes du voyage, et les habiles la font durer. Je ne me hâtai pas de descendre. Il ne me plaît point d'entrer brusquement dans une ville : j'aime à la deviner avant de la voir, et à bien saisir d'abord, et d'un peu loin, tous ses aspects extérieurs.

Le ciel du Nord est sujet à des variations fréquentes : l'azur matinal disparut tout à coup ; le bleu fut envahi par le gris ; d'épaisses vapeurs entourèrent le bateau, et j'entrai à Christiania dans un nuage, à la manière des dieux de l'Olympe ; je gagnai à la nage l'hôtel de Scandinavie. Un jeune professeur de l'Université, que j'avais rencontré à Copenhague, avait bien voulu m'y faire préparer un véritable nid d'artiste et de poëte : une petite chambre avec une grande fenêtre ouvrant sur des vallées lointaines ; aucune peinture n'avait altéré les lambris de sapin, mais les nœuds, soigneusement vernis, reluisaient comme des topazes blondes dans la blancheur du bois. On avait semé sur le sol une jonchée de branches de pin et de genévrier, mêlées de feuilles de menthe, tapis odorant qu'on renouvelle chaque jour ; au pied du lit une natte d'osier, à larges mailles, toute blanche, et le bord rehaussé d'une légère bande violette d'une nuance très-tendre. Cet osier neuf, encore humide de la séve de ses branches, exhale une senteur à la fois pénétrante et douce, qui vous prend d'abord sur les nerfs, et vous fait tout à la fois un peu de mal et beaucoup de plaisir.

La pluie cessa comme je terminais l'inventaire de mes nouvelles richesses, richesses d'un jour, que je n'emporterai point avec moi. Je me mis à courir la ville : elle secouait ses plumes comme un oiseau mouillé. Un gai rayon frappait aux vitres, toutes les fenêtres s'ouvraient à lui. Les actives ménagères profitaient de l'eau qui coulait encore, si elle ne tombait plus, pour laver le seuil de leurs portes et la chaussée de leurs maisons.

La ville change plusieurs fois d'aspect d'une extrémité à l'autre, et la population, assez hétéroclite d'ailleurs, se cantonne invariablement ici ou là, suivant sa fortune ou ses habitudes. Les gros négociants ont adopté les quartiers neufs, les places symétriques et tirées au cordeau, les grandes maisons en pierres de taille aux angles

de granit vert. Le petit commerce et la bourgeoisie modeste, modeste parce qu'elle est pauvre! occupent la partie la plus pittoresque de la ville, les loges de bois, qui grimpent familièrement les unes sur les autres, dans des ruelles tortueuses, et enchevêtrées avec des complications de labyrinthe, dont aucune Ariane ne vous offre le fil. Parfois une rue nouvelle, large et droite, et toute bordée d'honnêtes maisons en pierres bien polies, débouche sur un inextricable fouillis d'architectures fantastiques, de tous les styles, de toutes les époques et de toutes les couleurs : façades blanches, pignons rouges, portes jaunes et couvertures bleues! Le soir et le matin, le demi-jour gris et un peu terne du ciel éteint l'éclat trop vif de ces couleurs; mais sous le rayon de midi, tous ces tons criards prennent une valeur relative dont s'inquiète bientôt la susceptibilité du nerf optique. Cette bataille que se livrent des nuances ennemies et des teintes contrariées sur une palette violente ferait le désespoir des coloristes de la Hollande. Ici l'on n'y prend pas garde et personne ne se sent blessé.

Les faubourgs qui avoisinent le port sont abandonnés à une foule composite d'une moralité douteuse, répandue en différents quartiers, qui s'appellent *Alger*, *Tunis* et *Maroc*. Ces noms significatifs se passent fort bien de commentaires. Les habitations étroites, basses et pressées, s'entassent misérablement dans cette Afrique mal famée.

Le faubourg Saint-Germain, le *West-End* de Christiania, s'unit à la campagne par une transition insensible de cottages perdus dans les grands arbres, de monuments publics abrités par des bouquets de verdure, et de parcs dessinés simplement, mais avec un sentiment vrai de la nature. C'est la retraite préférée de l'aristocratie intelligente; la seule aristocratie que l'on connaisse à Christiania. C'est là que les consuls diplomates attendent toujours le congé qui les rappellera sur le continent; c'est là que les pro-

fesseurs de l'Université méditent leurs beaux livres et leurs savantes leçons.

On a comparé Édimbourg à Christiania. J'ai vu les deux villes, et je trouve qu'il y a bien un air de famille ; mais c'est une ressemblance plutôt morale que physique : comme deux sœurs dont la physionomie serait la même avec des traits différents. Placées toutes deux aux limites de la solitude du Nord, ces deux villes semblent raviver en elles le plus vif éclat de la civilisation méridionale ; au centre de l'horizon de montagnes qui toutes deux les entoure, au bord de deux golfes, qui s'avancent hardiment dans leurs terres échancrées, l'une et l'autre sont les sentinelles perdues de la pensée humaine. Mais là doit s'arrêter toute comparaison. La ville de Marie Stuart a, comme sa belle reine, une élégance et une grâce qu'il ne faut pas demander à la ville de Christian. Les Écossais appellent Édimbourg *la Colombe*. Édimbourg, en effet, comme cet oiseau charmant, a des lignes mollement ondulées qui dessinent ses contours : le château lui fait comme une tête au bec doucement courbé; la vieille ville, qui se soulève sur la colline, c'est le dos et les ailes à demi déployées ; le royal château d'Holy-Rood, c'est la queue étendue en éventail. Christiania, au contraire, violemment agglomérée à son entrée, et capricieusement prolongée en cinq ou six directions par des faubourgs longs et mal attachés, rappelle involontairement l'idée d'un ventre d'araignée obèse, porté sur des pattes maigres.

Christiania est une ville toute moderne, bâtie sur les ruines d'une ville ancienne, Opslo, qui datait du XIe siècle, et reconnaissait pour fondateur Harald Haardraade (Harald aux cheveux rouges). C'était la troisième ville du royaume. Elle ne le cédait qu'à Trondhjem, la capitale de la vieille Norvége, et à Bergen, que la *Ligue Hanséatique* fit si puissante, en la faisant si riche.

Quand la Norvége fut réunie au Danemark, Opslo devint

capitale à son tour, capitale sans gouvernement, et qui n'avait d'autre privilége que de recevoir la première et d'enregistrer les ordres de la métropole. Opslo eut ses jours d'éclat. Christophe III et Christian II furent couronnés dans ses murs, et la belle cathédrale de Saint-Halvard vit consacrer le mariage, si fatal à la Norvége, de Jacques d'Écosse et de la princesse Anne, sœur de Christian IV, qui mit les plus belles îles de la monarchie dans sa corbeille de mariée.

Opslo disparut presque tout entier dans l'incendie du 26 mai 1624. Christian fit immédiatement rebâtir une ville nouvelle, à laquelle il donna ce doux nom de Christiania, dont l'euphonie italienne ne s'est pas encore altérée dans le rude gosier du Nord.

Christiania, née d'un incendie, n'a jamais oublié ses origines. Aujourd'hui encore, elle doit au feu la plupart de ses embellissements. Quand un vieux quartier commence à brûler, on ne se hâte pas trop de faire la part du feu : on le laisse aller d'abord, puis on éteint quand il a fait place nette. L'on rebâtit alors ces grandes rues droites, chères à l'édilité de tous les pays, en belles pierres extrêmement blanches, ou en belles briques extrêmement rouges. La largeur des nouvelles rues les fait paraître un peu désertes. Elle n'est en proportion ni avec l'étendue de la ville, ni avec sa population. Imaginez trois passants par heure sur le boulevard des Italiens ; c'est une goutte d'eau dans le lit d'un torrent : ces vastes artères ne sont utiles que dans des villes comme Paris ou Londres, qui roulent incessamment des flots d'hommes. Le principal ornement des places et des rues de Christiania, ce sont les fontaines publiques. Il ne faudrait pas que ce mot réveillât de trop vives idées de grandeur ou de magnificence. Il ne s'agit point ici de ces délicieuses merveilles de l'architecture arabe, persane ou sarrasine, qui égayent de leurs étincelants caprices la cour des mosquées de Constantinople ou des palais de Damas ;

il ne s'agit pas de ces fontaines monumentales de Rome, véritables châteaux d'eau, autour desquelles se presse un peuple de statues frissonnantes, ou même de ces fontaines de Paris, dont la gerbe liquide s'égrène au soleil en perles et en diamants. Les fontaines de Christiania sont tout simplement de grandes auges en bois, carrées, peintes en rouge brun, avec un rebord large et grossier à hauteur d'appui. Mais, si humbles qu'elles soient, ces fontaines arrêtent toujours l'étranger : les beaux enfants roses et blonds s'ébattent sur leurs dalles humides ; les femmes et les jeunes filles, posées en groupes superbes, la cruche sur la tête ou les deux seaux sur les épaules, y jasent de leurs affaires et de celles du prochain. Les fontaines ont toujours joué un grand rôle dans la vie des peuples simples. Du temps des patriarches, les esprits bienheureux descendaient du ciel, et venaient près d'elles s'entretenir avec les hommes. Les fiancés se rencontraient sur leurs bords ombragés de palmiers, et l'on mêlait la trame des deux vies en buvant l'eau fraîche à la même coupe. Je ne prétends pas qu'on fasse autant de choses autour des fontaines de Christiania, mais on y peut dessiner les costumes des paysannes du Gulbrandsdal et de l'Aggershuus, et perfectionner sa prononciation, en demandant aux servantes rieuses, qui vous font répéter deux fois chaque question, l'adresse de quelque bourgeois notable.

Christiania possède peu de monuments ; elle mérite plutôt un coup d'œil sur l'ensemble qu'une étude des détails. Les gens du pays, qui n'ont pas vu autre chose, parlent avec bonheur du château royal, *Oscarslot*, dont l'aspect général et la position, par rapport à la ville, rappellent trop fidèlement le *Basiléion* du roi Othon. C'est un grand édifice carré, froid, monotone et lourd. Seulement ici l'ionien a remplacé le dorique, impérieusement commandé aux architectes de Sa Majesté Hellénique par le voisinage du Parthénon. Le roi est *condamné* par la constitution à venir chaque

année passer deux mois dans cette prison blanche. Quand le conseil est fini et que les affaires sont expédiées, il n'a d'autre distraction que de regarder par ses fenêtres. Les environs du palais sont les plus aimables du monde. Ce n'est pas encore la grande Norvége, la Norvége terrible et qui *fronce le sourcil;* c'est une Norvége douce et souriant aux flots qui viennent baiser le pied de ses collines. L'œil, qui cherche partout, ne rencontre que des perspectives enchanteresses. Au midi, le golfe, dentelé de promontoires et courant d'une île à l'autre jusqu'à la mer ; au nord, une longue vallée s'étendant jusqu'aux premiers anneaux de cette chaîne de lacs qui traverse toute la Norvége ; à l'ouest et à l'est, des montagnes, ou plutôt des collines, exquises dans leurs formes, infiniment variées dans leurs détails, de grandeurs inégales, tantôt réunies par petits groupes, et tantôt séparées, de manière à laisser pénétrer dans leurs intervalles le regard charmé, qui passe d'un plan à l'autre pour aller se reposer dans un lointain vague, sur la cime bleuâtre des grandes forêts de sapins. Si je voulais trouver autour de nous un point de comparaison assez juste, c'est Genève que je citerais. C'est presque le même site, en effet; c'est la même douceur et le même calme ; mais Genève avec un lac de trente lieues, des vaisseaux à trois mâts, des steamers de six cents chevaux, et des flots orageux parfois comme l'Océan.

Quatre mots peuvent résumer toute la ville.

Les églises sont nulles ; la prison est belle ; l'embarcadère du railway presque grandiose, et le bazar pittoresque.

Ce bazar est une sorte de rotonde, flanquée de petits clochetons fort élégants. Un péristyle, qui forme une série de petits porches, circule tout à l'entour, posant ses arches ogivales sur des colonnettes de bois peint en gris : l'ornementation en est très-soignée, et l'acanthe de Corinthe s'épanouit sur des chapiteaux de sapin. Le sapin est le *Pentélique* de la Norvége.

Je n'ai guère trouvé dans ce bazar les traces de l'indus-

trie locale. C'est plutôt un entrepôt des productions allemandes, françaises et surtout anglaises. La Norvége fabrique peu, et elle ne fabrique point pour le commerce. Ici, l'on n'est industrieux que dans la mesure de ses plus stricts besoins, et, dès que la nécessité est satisfaite, l'activité s'arrête. Ceci est vrai surtout pour les campagnes. Il se produit toujours dans les villes un mouvement plus ou moins factice, qui surexcite la paresse humaine en créant de nouveaux désirs. J'ai eu la bonne fortune de me trouver à Christiania au moment d'une exposition nationale. J'ai pu constater la recherche et l'effort. C'est le premier pas du progrès. Le chemin est long pour atteindre la perfection. Les étoffes sont rudes, les meubles lourds, les cristaux mal taillés. Mais si le goût est encore absent, en revanche les matières premières sont admirables. Ici, c'est le chêne qui étale sa fibre robuste et saine ; c'est le marbre aux mille veines ; c'est l'albâtre gris ; c'est le granit entremêlé de mica, dont le grain serré jaillit sous le marteau en étincelles roses ; puis viennent les fourrures précieuses, les écureuils gris, les lièvres blancs, les renards bleus ; puis la peau des phoques tachetés, et les flocons moelleux de ouate, dont le canard-eider tapisse chaque printemps le doux nid de ses petits.

Un économiste aurait à dire des choses bien savantes sur les produits des mines. Moi, j'ai seulement admiré les vifs reflets du nickel, le merveilleux arrangement du minerai de fer, enchâssé dans les cristaux étincelants, et de gros lingots d'argent brut. Les métaux, ces veines brillantes de la terre, prennent dans ses profondeurs toutes sortes de formes étranges. On les expose ici par larges couches, qui permettent d'en étudier les dispositions naturelles. Tantôt ils s'élancent comme les jets d'une plante, tantôt ils s'épanouissent comme des gerbes de fleurs ; parfois ce sont des filaments légers, qui vont s'attachant et grimpant d'une pierre à l'autre, comme la végétation capricieuse d'une flore souterraine.

Les écoles publiques doivent toujours attirer l'attention du voyageur. La jeunesse d'une nation est son espoir, comme le printemps est l'espoir de l'année. Il est bon de voir la génération qui débute dans la vie s'essayer d'avance à soulever le poids de l'avenir : on peut beaucoup attendre d'un pays où la jeunesse a l'amour du travail et le respect d'elle-même.

Christiania possède aujourd'hui une florissante Université, dont la création est toute moderne. Elle n'a pas encore ses titres de noblesse.

La Norvége du moyen âge avait quelques écoles latines, assez mal dirigées et plus mal entretenues. Ceux qui avaient le désir de savoir et le moyen d'apprendre quittaient leur pays et allaient chercher des maîtres en France ou en Allemagne.

Vers la fin du xve siècle, l'Université de Copenhague devint un point de ralliement presque national, à cause de l'union politique des deux pays. Mais c'est toujours un voyage quand il faut se détacher du sol natal et passer l'eau. D'ailleurs, il est maintenant permis de le dire, la légèreté danoise était mortelle à la gravité un peu rustique du Norvégien. Copenhague s'engouait alors des mœurs françaises et mettait sa gloire à les imiter : autant du moins que les Français peuvent être imités par les Danois. Aussi, un poëte des montagnes s'écrie-t-il : « Heureux, heureux le père de famille dont le fils, après avoir passé un ou deux mois à Copenhague, rapporte dans son pays une chemise… et un reste de religion chrétienne ! »

Malgré le zèle infatigable des patriotes, qui sollicitaient la fondation d'une Université en Norvége, les choses restèrent en cet état jusqu'en 1811. Enfin, le roi de Danemark, Frédéric VI, ne résista plus à l'élan qui emportait tout un pays : il signa, le 2 novembre, l'acte d'émancipation intellectuelle du royaume. Il fit plus, il donna au nouvel établissement une bibliothèque, un capital de trois cent mille

francs et plusieurs immeubles de ses propres, situés en Norvége. Les dons particuliers et les souscriptions patriotiques ont fait le reste; aujourd'hui l'Université prospère, et l'on y accourt des extrémités de la Norvége. Elle a un palais, de vastes amphithéâtres, des collections précieuses, une bibliothèque parfaitement tenue, qui s'accroît tous les jours, et où l'on trouve jusqu'à des journaux de modes : *le Bon Ton*, qui a passé le Scager-Rack, et *le Follet*, dont les ailes sont gelées pendant six mois.

Cette bibliothèque, assidûment fréquentée, s'ouvre chaque jour et à toute sorte de gens, pour la lecture et pour le *prêt*, avec toutes les facilités d'une *circulating library;* le plus petit bourgeois de la ville emprunte un in-folio sur simple signature. L'étranger, sur présentation, obtient aisément le même droit. Les employés sont obligeants et polis, et ne cherchent jamais un prétexte pour vous refuser le livre que vous demandez, ainsi qu'il arrive parfois, dit-on.... en Chine ou en Turquie.

La vie des étudiants est d'une simplicité austère; ils habitent des *garnis* d'un bon marché fabuleux, et dont les frais de premier établissement sont réduits à leur plus simple expression : quelques livres, un lit, une chaise, une table... et deux pipes... voilà le mobilier de l'étudiant. Il fume beaucoup, mais il travaille encore davantage. Si le couvert est modeste, le vivre est frugal. Le dîner lui coûte à peine une dizaine d'écus par mois. La tempérance est une des conditions du travail. La moralité n'est pas même douteuse. Ces jeunes gens vivent sous l'œil de leurs maîtres, dans l'atmosphère transparente d'une petite ville : c'est assez dire pour ceux qui savent de quelle surveillance rigide la petite ville est capable. Toute faute amène un éclat, bientôt suivi d'un châtiment.

L'étudiant est mis simplement toujours, et quelquefois pauvrement. Il n'y a pas pour lui de tenue spéciale et d'uniforme obligatoire. On le reconnaît à sa casquette

basse et à visière courte, renversée en arrière, noire en hiver, blanche en été. Au-dessus de la visière, il porte une petite cocarde aux couleurs nationales, qui achève de le distinguer. Du reste, aucune affectation dans les manières, aucune excentricité dans les habitudes. Les étudiants norvégiens ne font pas bande à part et ne s'organisent point en milice hostile au repos du bourgeois. Éloignés de la famille, ils cherchent à y rentrer le plus tôt possible; ils se mêlent aux habitants, servent de répétiteurs aux enfants, et préludent, par une incessante activité, à la lutte qu'ils vont bientôt soutenir contre les exigences de la vie réelle. Ils forment cependant une sorte de vaste *club* qu'ils entretiennent au moyen d'une souscription légère. Tous les élèves des écoles font partie de ce club, et ils augmentent chaque année leur bibliothèque particulière de tous les livres qui peuvent aider à leurs études. Quand on ne fait pas de politique dans un club, il faut y boire un peu. C'est ce que l'étudiant a compris, et, à toutes les grandes époques de la vie universitaire, un punch classique rassemble la jeunesse autour du *bowl* enflammé. Ici, le *bowl* est un tonneau.

L'Université de Christiania est un ardent foyer d'études. Peut-être pourrait-on lui reprocher de suivre une direction trop servilement utilitaire, et de vouloir arriver trop vite aux conclusions pratiques de la science. C'est un reproche qu'on ne fera jamais aux Universités de Gottingue, d'Heidelberg, de Bonn ou d'Iéna, toujours prêtes à quitter la terre et à se perdre dans les nuages de l'idéologie. Il faut blâmer les deux excès.

Ce but pratique, si évidemment poursuivi, détourne un peu l'Université norvégienne de la voie plus noble que suivent les écoles de France et d'Angleterre. En Norvége, les préoccupations d'une instruction qui veut s'improviser détournent involontairement de l'éducation, qui s'acquiert seulement avec les années patientes. On néglige

trop ces *humanités* anciennes, d'où sort l'homme poli. Pendant mon séjour à Christiania, j'ai fréquenté beaucoup d'étudiants. J'ai vu des intelligences froides, compréhensives et nettes; fort peu de poëtes et trop de mathématiciens. Le grec, peu cultivé; le latin, mal compris dans sa force et peu senti dans sa grâce; le français, jugé seulement d'après les auteurs du XVIIIe siècle; l'allemand, fort en honneur, et presque aussi bien parlé que dans les Universités suédoises; l'anglais, très à la mode et choisi de préférence pour les relations avec l'étranger. Je sais qu'on a proposé de substituer dans les écoles son enseignement, comme enseignement officiel, à celui du français adopté jusqu'à ce jour. L'anglais, avec sa forme positive et sa syntaxe philosophique, convient plus à ce génie rectiligne et un peu maigre, qui semble caractériser aujourd'hui la Norvége.

Cette préoccupation des intérêts positifs de l'étude, cette recherche du côté pratique de toute chose, n'est que trop en harmonie avec les tendances de cette jeunesse qui ne sacrifie point aux Grâces, comme le voulait Socrate. Cette envie légitime, mais peut-être un peu trop vive, d'arriver et d'assurer promptement sa vie, s'ennoblit du moins par un sentiment patriotique poussé jusqu'au culte le matin, et jusqu'au fanatisme le soir, principalement les jours de grand punch. Ces jours-là, on met le feu à un tonneau d'eau-de-vie; la coupe enflammée passe de main en main; on porte des toasts brûlants à la vieille Norvége, *Gamle Norge!* et l'on boit au triomphe assuré et assez prochain des races scandinaves sur la race latine. Peu importe si l'hôte avec qui l'on boit appartient lui-même à cette pauvre race latine, qui n'en peut mais; si le punch est à point, il faut chanter la victoire aujourd'hui même. Demain on conjuguera des verbes allemands, ou l'on étudiera le binome de Newton.

Des relations de mutuelle bienveillance unissent les pro-

fesseurs et leurs élèves; le respect d'un côté, de l'autre un intérêt paternel et presque tendre. Les maîtres aiment leurs disciples, les disciples sont fiers de leurs maîtres. C'est un double lien très-fort. Parfois les étudiants ont su trouver, pour témoigner leur reconnaissance, les procédés les plus délicats. Un professeur assez vivement goûté (et c'est vraiment un homme de mérite que le succès suivrait partout et qui aurait de la gloire sur un plus grand théâtre) avait de grands besoins d'argent, et de l'argent presque jamais. Le métal fluide glissait entre ses doigts. Bientôt il lui devint difficile de cacher sa gêne; quelques embarras se traduisirent d'une façon brutale. On craignait un scandale! Les créanciers ne respectent pas assez le seuil de l'Université. Je ne parle que de la Norvége. Que font cependant nos jeunes têtes? Après mûre délibération, il leur apparaît que l'enseignement réglementaire n'est pas suffisant et qu'il leur faut un cours de plus par semaine. On le demande au professeur malheureux, qui s'empresse de l'accorder. Il était sûr que ses créanciers, gens peu lettrés, ne viendraient pas le relancer jusque-là. On ouvrit une souscription pour subvenir aux frais du cours, et l'aimable savant échappa encore une fois de plus à la griffe aiguë des gens du roi.

C'est particulièrement dans les sciences que l'Université de Christiania s'est distinguée : Esmark et Keyser sont connus de toute l'Europe; Paris a rendu enfin une tardive justice au malheureux Abel; Sweegaard, qui refuse des ministères, est aujourd'hui la plus forte tête de la Norvége, et Munk, une des plus lumineuses intelligences que j'aie rencontrées, éclaire d'un jour nouveau les antiquités nationales.

Le champ littéraire, proprement dit, est cultivé avec moins de bonheur. La Norvége oublie qu'elle a été la patrie de Holberg, le Molière du Nord. La littérature ne lui semble plus que d'un intérêt secondaire; elle n'est ni assez jeune comme race pour produire la poésie spontanée des

époques primitives, ni assez vieille comme nation pour se reprendre, avec un amour réfléchi et une passion calme, à ces grandes et nobles spéculations de l'esprit, dont le résultat ne se traduit pas toujours immédiatement en écus bien sonnants. Elle construit un chemin de fer : voilà où en est sa littérature! Cependant, comme il faut bien lire un peu, elle s'adresse aux gros négociants, qui s'occupent de l'importation. Pour le peuple, on fait venir du Danemark. Le norvégien d'aujourd'hui n'est qu'un danois mal prononcé; mais la langue écrite est presque la même. Les personnes d'une instruction moyenne lisent volontiers l'allemand ou l'anglais, et les nouveautés de la librairie française se retrouvent sur la table à ouvrage de toutes les femmes un peu à la mode.

Il en est jusqu'à trois que je pourrais nommer!

Si nous n'avons plus le succès bruyant, nous avons toujours le succès délicat.

Je ne puis pas dire qu'il y ait une galerie de tableaux à Christiania ; cependant on montre au voyageur, sous le nom de *Konst-Forening*, quelque chose qui voudrait bien en tenir lieu. C'est un établissement où l'on expose la peinture des artistes modernes. Les artistes sont peu nombreux en Norvége, et ils y vivent difficilement. C'est à Copenhague, à Berlin, à Vienne, et surtout à Düsseldorf, qu'il faut les voir. Les peintres norvégiens étudient de préférence le *genre*, dont l'intelligence est accessible à tous sans grand effort, et surtout le paysage, dont les grandes scènes qui les entourent doivent réveiller le goût dans leur âme. Les qualités qui les distinguent sont principalement l'exactitude de l'observation et la sincérité consciencieuse de l'exécution; ce qu'on peut leur reprocher, c'est une certaine minutie dans leur manière, c'est une complaisance trop intime pour le détail, qui révèle en eux plutôt le désir d'arriver à une traduction *mot à mot* qu'à une interpré-

tation large de la nature. Je ne sais si la neige leur donne des éblouissements, mais je ne crois pas que d'ici longtemps ils deviennent coloristes. Ils ont des oppositions de ton d'une crudité à faire tressaillir la rétine d'un œil délicat. Ils ne connaissent pas le secret des transitions ménagées, et n'ont jamais su faire passer les couleurs à travers la gamme chromatique des demi-tons. Peut-être les contrastes brusques qu'ils ont sous les yeux doivent-ils leur servir d'excuse ou du moins plaider pour eux les circonstances atténuantes. C'est la nature qui fait la première éducation des peintres; ils s'inspirent du spectacle qu'ils ont contemplé d'abord, et ils reproduisent sur leurs toiles les accidents de la lumière qui les éclaire. On comprend mieux la finesse du pinceau hollandais quand on a vécu dans l'atmosphère d'Amsterdam, où le ciel, les arbres, les maisons, les canaux, semblent disposés avec toute l'habileté d'un art exquis pour présenter aux yeux un immense et merveilleux tableau.

Je ne parle pas d'une galerie *dite* Nationale, qui nous offre comme des originaux des grands maîtres de misérables copies à cent écus la pièce. Au milieu de cet amas, on est heureux de trouver quelques plâtres de Thorwaldsen, l'artiste le plus puissant qu'ait jamais produit la race scandinave.

Mais Christiania possède une collection d'un tout autre intérêt : c'est le musée des Antiquités du Nord. Bien qu'il n'ait pour lui ni la riche adondance de Copenhague, ni l'ordre savant de Stockholm, ni le luxe de Berlin, il n'en suffit pas moins pour donner un aperçu assez curieux d'une vie disparue et d'une civilisation éteinte.

Ce mot de civilisation n'est peut-être pas heureusement choisi, et je crois qu'on peut lui reprocher de ne pas dire assez. La Scandinavie, en effet, pas plus que l'Allemagne, ne s'arrête aujourd'hui, dans ses investigations, à l'époque civilisée : toutes deux veulent pousser plus loin dans la recherche de leur passé; toutes deux fouillent avec une

égale ardeur et le sol et la tradition, ce sol de l'histoire, pour retrouver les vestiges et l'attestation de cette période primitive, qui n'a laissé ni une trace apparente sur la face de l'Europe, ni un monument écrit dans ses archives.

Les couteaux de pierre, les haches de silex, appartiennent à ces premières époques. Elles indiquent le passage des races errantes et à demi sauvages qui campèrent en Europe sans y poser d'établissement fixe. Avec la période scandinave, nous avons le cuivre et l'airain. Les métaux ne remplacent pas la pierre tout d'un coup : on les emploie d'abord conjointement avec elle. La mince lame de cuivre recouvre la pierre, elle emprunte d'elle une solidité plus résistante, elle lui donne un tranchant plus fin. Mais peu à peu le métal se substitue complétement à la pierre. Dès que le fer est travaillé chez un peuple, on peut dire que ce peuple est dans le plein courant de la civilisation. L'or, au contraire, ne prouve rien : on le retrouve fort ingénieusement façonné même aux époques barbares.

Ce sont les armes qui dominent dans ce musée. A l'exposition actuelle, dont je parlais tout à l'heure, ce sont les instruments de travail. Ici, la guerre et les trophées de guerre ; là, au contraire, tous les emblèmes de la paix féconde. On ne fait plus d'épées, on n'a pas assez de fer pour les machines et les charrues. Je n'ai pas besoin d'ajouter que le passé est plus pittoresque, si le présent est plus utile.

J'ai fait une attentive revue des haches de pierre, des marteaux de bronze, des flèches en ivoire de morse, des fers de lance en arêtes de poissons, et des arcs en fanons de baleine tordus : tout cela vous a une mine féroce à donner la chair de poule à un touriste qui part pour la Finlande.

Après avoir contemplé tous ces instruments de destruction, on s'arrête complaisamment devant l'arsenal, non moins dangereux, mais plus séduisant, de la coquetterie féminine. Le travail du fer est encore dans

l'enfance, quand déjà l'or et l'argent se façonnent en bijoux merveilleux. Les hommes n'ont pas encore des charrues : qu'importe, si la femme a des colliers ?... On se passe bien de pain ; mais, je vous prie, peut-on vivre sans pendants d'oreilles ? J'ai vu un bracelet d'or massif qui ferait envie à une reine ; les anneaux, d'inégale grandeur, s'entrelacent les uns dans les autres avec un art exquis ; les ciselures ont des caprices dignes du ciseau de Froment Meurice. Ce bijou appartenait à une petite Finlandaise, qui n'avait pour toute garde-robe qu'un pantalon et une veste taillés dans la peau d'un phoque ! Il y a aussi des bagues superbes : on les porte au pouce, et elles couvrent le doigt tout entier ; puis des plaques pour la poitrine, avec des inscriptions en caractères runiques, des charmes qui faisaient aimer, et qui n'ont plus d'autre mérite aujourd'hui que d'exercer la sagacité des Champollions norvégiens. A côté de ces petites merveilles de l'orfévrerie, on remarque des couteaux de pierre, des cuillers de bois et des batteries de cuisine composées d'une seule pièce : la marmite-gamelle, où l'on cuit tout, et où tous viennent manger. Cependant, derrière la vitrine des armoires, d'affreux petits dieux vous font toutes sortes de grimaces : les uns vous montrent les griffes, les autres vous tirent la langue ; ceux-là ont des cornes, ceux-ci ont des ailes. J'en ai remarqué un parmi tous : il est en ambre jaune, cet ambre si prisé des Romains, quand la Baltique l'avait roulé dans ses flots verts : à vrai dire, le dieu n'est qu'une tête et un ventre, le reste est supprimé ; mais on devine que ce ventre est insatiable, et cette tête, qui vous regarde avec ses yeux d'aigue-marine, a une puissance rare d'expression ; elle est aussi près de la vie qu'elle est loin de la beauté.

On augmente chaque jour les trésors de ce musée.

Les fouilles de 1854, dans le district d'Aggershuus, ont fait découvrir un collier d'or massif d'un poids respec-

table, et des ornements d'argent qui paraient, dans les anciens temps, la statue colossale d'Odin. Quand saint Olaff établit le christianisme en Norvége, il persécuta un peu; les temples des idoles furent dépouillés, et les fidèles.... païens cachèrent dans les cavernes, dans les bois, dans la terre, tous ces insignes de leur culte que le hasard souvent, les recherches parfois, ramènent maintenant à la lumière. La Norvége comme la Suède, comme certaines îles de la Baltique, — Gottland, par exemple, — seraient des mines inépuisables d'explorations; malheureusement le Danemark, du temps de sa souveraineté, s'est adjugé le profit des premières fouilles, qui, comme on sait, sont toujours les plus fécondes. Aujourd'hui, le gouvernement prend des mesures : il entrave l'exportation et même la vente, entre nationaux, des antiquités scandinaves. Si l'inventeur ne veut pas garder pour lui, il est obligé, de *par la loi*, d'offrir sa découverte au musée du Nord, qui exerce un droit de préemption avant tout autre. Ajoutons que le musée paye noblement; seulement il achète peu, parce que le paysan, si avide qu'il soit, ne se soucie guère de vendre. Le paysan norvégien, surtout dans le nord, est toujours un peu païen; il se rattache à l'idolâtrie, comme à la preuve de son origine antique; il jure par Odin, et croit de temps en temps au dieu Thor. Les reliques païennes sont pour lui ce que sont pour les Indiens les Fétiches et les Manitous : il en attend le succès de ses entreprises et la guérison de ses maladies. Cette dernière espérance se réalise parfois, les reliques préservant presque toujours du médecin.

Le calendrier scandinave, qui ramenait à des époques précises les fêtes des Nornes, de Fréga, de Balder et d'Odin, trouve naturellement sa place à côté des colliers de ces dieux et des bracelets de ces déesses.

Le calendrier scandinave ressemble à un sabre de bois : c'est une sorte de latte en hêtre ou en sapin, plus souvent

en chêne; il n'offre aucun spécimen d'écriture littérale, mais des divisions irrégulières partagent sa longueur, indiquant les révolutions sidérales, les périodes lunaires, et les conjonctions du soleil avec les constellations du ciel. Cette langue, qui ne se prononce pas, se comprend comme une autre; elle a l'avantage de parler aux yeux et à l'imagination, au lieu de s'adresser seulement à l'intelligence froide; ce n'est pas un alphabet, c'est une décoration et un symbole : un loup sortant du bois, un ours flottant sur les glaces, un canard-eider endormi dans son duvet cotonneux, expriment et personnifient clairement l'hiver; des fleurettes sur un champ, des rameaux noirs qui se relèvent vers le ciel, avec des feuilles à demi pliées et brisant leur bourgeon rose, c'est le printemps fécond; un soleil à la face ronde, et couronné d'une chevelure de rayons, c'est l'été du Nord aux jours éternels. Le sens de ces hiéroglyphes va s'altérant à mesure que les traditions s'effacent; mais au moment où la pointe du ciseau les burinait dans la fibre résistante du chêne, le peuple les comprenait en Norvége, comme il comprenait les quipos au Mexique, et chez nous les symboles moins compliqués du Double-Liégeois, et des autres productions plus ou moins drolatiques de la *Bibliothèque bleue*, où l'on désignait les jours de vent par un Éole gonflant ses joues, la chaleur par un éventail, le temps nébuleux par un pot couvert, et le froid qui pique par une alène!

Non loin du calendrier scandinave, on a soigneusement conservé quelques beaux spécimens des écritures runiques, si célèbres autrefois dans le Nord. J'avais relevé moi-même, sur la côte occidentale de l'Écosse, et dans les Hébrides, au nord-ouest de Skye, d'assez curieux fragments d'inscriptions; mais je n'en avais pas encore trouvé d'aussi complets.

L'invention des runes est généralement attribuée à Odin.

On n'est pas d'accord sur la racine étymologique et sur

la signification même de l'expression : les uns la font venir d'un mot gothique qui signifie *couper*, *tailler ;* les runes, en effet, sont *taillées* dans la pierre ou *coupées* dans le bois. *Rûna*, un autre mot gothique qui veut dire *secret*, conviendrait assez à leur caractère mystérieux, que le peuple n'a jamais pénétré ; enfin, il y a un vieux mot allemand, *raunen*, qui veut dire *murmurer*, parler à voix basse. Serait-ce une allusion aux choses cachées que les runes, en leur langue discrète, ne révélaient jamais qu'aux initiés ? On peut hésiter entre ces diverses interprétations, qui ouvrent le champ aux probabilités et aux conjectures.

Dans le principe, l'alphabet runique était composé de seize caractères, que l'on regarde comme d'origine phénicienne ; chacun de ces caractères a un nom et une signification propre qui nous ont été conservés dans un poëme scandinave. Ainsi, le caractère qui répond à la lettre *F*, signifie l'argent ; *U*, c'est l'étincelle ; *K*, c'est la peste ; *H*, c'est la grêle ; *N*, c'est la pauvreté ; *I*, c'est la glace ; *B*, c'est le bouleau ; *L*, c'est l'eau ; *M*, c'est l'homme ; *S*, c'est le soleil.

Quelquefois ces lettres, qui ne sont pas sans analogie avec les caractères hébreux, se groupent, au nombre de trois ou quatre, autour du même jambage ; quelquefois, toutes les lettres d'un mot se tiennent, s'entrelacent, comme dans le *toughra* de la signature impériale d'un sultan ; tout d'abord cela ressemble à un parafe par trop calligraphique, dans lequel il est assez difficile de distinguer quelque chose. De petits traits, des virgules, des espèces de points massorétiques, comme les emploient aujourd'hui les hébraïsants, viennent encore compliquer la difficulté, en modifiant la valeur de chaque caractère et la signification de chaque mot. Tantôt les *runes* se lisent de droite à gauche, et tantôt de gauche à droite ; parfois elles se contournent, comme des serpents qui mêlent leurs nœuds inextricables. La plupart des inscriptions runiques

que l'on retrouve sur les pierres et sur les rochers rappellent les exploits des héros primitifs, dont le Nord garde un souvenir si fidèle.

Mais les runes n'ont point seulement une valeur graphique : comme les surates du Koran ou comme le carmen antique (c'est de *carmen* que l'on a fait *charme*), elles ont un pouvoir mystérieux : tout cède à l'influence de leur vertu magique; elles dissipent l'orage, domptent les flammes, guérissent les maladies, raniment les morts, et, miracle plus grand, inspirent une tendresse nouvelle au cœur qui ne voulait plus aimer :

> Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin!

Voici le sujet d'une rune scandinave : une jeune fille veut attirer dans sa grotte un chevalier, que la chasse emporte à travers la forêt voisine; elle ouvre un livre qui contient les runes sacrées, et, s'accompagnant de la harpe, cette lyre du Nord, elle chante les paroles magiques :

« La première fois qu'elle pinça la harpe d'or, cela résonnait si agréablement! Tout le gibier qui était dans les champs et dans les bois oublia où il voulait courir. Que vous êtes puissantes, ô runes!

« La seconde fois qu'elle pinça la harpe d'or, cela résonnait si agréablement! Le petit faucon gris était arrêté sur la branche, il étendit ses ailes. Que vous êtes puissantes, ô runes!

« La prairie fleurissait; tout se couvrait de feuilles; cela venait de celle qui était savante dans les runes. Le chevalier Tynne piqua son cheval de l'éperon, il ne pouvait plus s'arrêter. Que vous êtes puissantes, ô runes! »

Enfin, le chevalier, attiré par ces chants, arrive auprès de la jeune fille. C'est ce qu'elle voulait. Les *runes* ont réussi comme le *carmen* de la Sicilienne amoureuse.

Le cœur est partout le même. Dès que l'amour s'en va, on cherche le charme qui peut le retenir, et, dès qu'il est

parti, le philtre qui peut le ramener. Je citais tout à l'heure le refrain d'une incantation de Virgile. Le Nord et le Midi se touchent de plus près qu'on ne le croirait.

« Fais les aspersions et entoure ces autels d'une bandelette flottante, brûle la grasse verveine et la fleur de l'encens mâle... Bien, il ne nous manque plus que les paroles du charme. O charmes, ramenez Daphnis de la ville au logis... Ramenez Daphnis... Les charmes peuvent ravir la lune à la voûte des cieux; c'est par des charmes que Circé métamorphosa les compagnons d'Ulysse. Les charmes, dans les prairies, brisent en tronçons les serpents glacés. O charmes! ramenez de la ville au logis, ramenez Daphnis!

« Voici que d'elle-même, pendant que je tarde encore, la cendre s'embrase et enveloppe l'autel de ses flammes tremblantes... Ah! cessez, mes charmes, il revient de la ville.... cessez! voici Daphnis. »

Les détails diffèrent autant que le ciel ardent de Naples diffère du ciel pâle de la Norvége.... autant qu'Odin diffère de Jupiter. Mais le fond des choses est le même; l'incantation, dans les deux religions, a la même allure, et la puissance de la *rune* et la puissance du *carmen* sont également célébrées.

Les runes furent recueillies dans les premiers temps par le christianisme, comme bien d'autres legs de la succession païenne; plus d'une inscription runique, aujourd'hui déposée dans les collections scandinaves, chante les vertus des nouveaux chrétiens morts dans les *blancs habits du baptême*, et la pierre que j'ai maintenant sous les yeux rapporte la consécration d'une église par un évêque du XIIe siècle.

Ces caractères antiques, employés à une époque relativement moderne, me donneront la transition que je cherchais entre le monde scandinave et le monde norvégien proprement dit, qui se trouve également représenté au musée de Christiania.

J'ai surtout remarqué deux choses : des couteaux et des couronnes.

Ces couronnes, destinées aux femmes, n'ont jamais paré un front de reine ou d'impératrice. Ce sont de simples couronnes de fiancées, du cuivre argenté, tout constellé de diamants de cristal et de perles en verre soufflé ; travail bizarre, éclat de clinquant, magnificence du pauvre! mais la jeune fille attache à ces couronnes plus de prix peut-être que la reine Victoria à son bandeau de Golconde et de Ceylan, surmonté du Koh-I-Nohr, parce que cette couronne est pour elle, comme la fleur d'oranger pour nos sœurs, le symbole de l'innocence et l'emblème de la vertu bien gardée.

Au-dessous de la couronne des fiancées on a placé des reliques d'un genre moins pacifique. Ce sont divers échantillons des terribles couteaux norvégiens. Ces couteaux pendent à des ceintures de cuir assez grossières. Jusqu'au commencement de ce siècle, les paysans norvégiens se battaient volontiers au couteau. Ils ne connaissaient pas d'autres armes blanches, mais ils avaient une façon terrible de s'en servir. Le *duel à la ceinture* offrait des particularités étranges et terribles. Avant d'entamer l'action, chacun des adversaires enfonçait son couteau dans une pièce de bois ; les témoins, en les retirant, mesuraient exactement la profondeur de l'incision. L'arme était alors entourée de bandes de cuir fortement serrées, et on ne laissait à la pointe découverte que la longueur de fer qui avait pénétré dans le bois. On attachait ensuite les deux ennemis chacun à la ceinture de l'autre, — il n'y avait point à rompre d'une semelle, — puis on leur mettait les armes à la main et le combat commençait. On rapporte des scènes horribles ; cette fuite impossible, cette mort menaçante, inexorable, mais lente, puisque les blessures ne pouvaient tuer qu'en se multipliant ; ce calme du Norvégien glacé, cherchant pour sa pointe la place favorable, attaquant avec

précision, ferme à la parade, précis à la riposte.... puis, peu à peu, s'échauffant par l'action même, s'embrasant jusqu'à l'ardeur sauvage, visages sanglants, poitrines labourées, bras noueux entrelacés comme des serpents, mains frémissantes et crispées ! la pointe partout, le salut nulle part ! Cependant, à trois pas de distance, debout, les bras croisés et impassibles, les témoins attendent la fin pour dire que tout s'est passé selon les règles, que l'un a bien tué et que l'autre est bien mort !

Christiania, en sa qualité de ville capitale, ne pouvait se passer d'un théâtre : elle en a un. Je n'oserai pourtant pas dire que ce soit un théâtre *national*, la Norvége n'y est représentée que par les spectateurs. Les acteurs sont Danois, et les pièces sont françaises, traduites, bien entendu. On y joue nos vaudevilles, comme en Égypte ou au Gymnase, on y chante nos opéras comiques, comme à Constantinople ou au théâtre de la rue Favart.

Le théâtre n'est pas grand, mais il est assez confortablement arrangé. Les décors sont généralement simples. On veut laisser toute son importance à la partie littéraire. Il faut des *trucs* et des *machines* pour monter *la Chatte blanche*, mais on peut jouer *Phèdre* derrière un paravent. Les acteurs sont assez pauvrement vêtus, ainsi qu'il convient à un théâtre où le premier sujet ne gagne guère que dix-huit cents francs par an ! Quant au ballet, il n'y faut pas songer ; il n'y a pas de corps diplomatique à Christiania. Les étoiles de la danse ne brillent que sous les yeux des ambassadeurs, et les congrès ont toujours eu une grande influence sur les pirouettes. La salle est peu éclairée, et toute la lumière, projetée sur la scène, laisse le balcon et les loges dans un demi-jour favorable à la demi-toilette. Mais comme on va au théâtre pour écouter, le plus attentivement possible, personne ne songe à se plaindre de cette lumière trop sévèrement ménagée : les acteurs y gagnent, et le public ne croit pas y perdre. Tout cela est affaire de

goût. Ajoutons, pour tout dire, qu'on lève la toile à six heures et qu'à neuf tout est fini ; le Norvégien aime à se coucher tôt. C'est une mesure d'hygiène qui conserve le calme et la fraîcheur du sang.

Il y avait, pendant mon séjour à Christiania, une session extraordinaire du *Storthing*. Le parlement moderne de la Norvége a religieusement gardé le nom national de ces assemblées d'hommes libres où les Scandinaves, ainsi que les Germains leurs frères, se réunissaient sous la voûte du ciel, dans une vaste plaine, sur une montagne, ou dans l'enceinte grandiose des rochers, comme au Thing-Valla d'Islande. Il y a moins de prestige autour du Storthing actuel. La faute en est sans doute au costume moderne. Le Storthing comprend des hommes de toutes les catégories sociales : des fonctionnaires civils, des militaires, des négociants, des membres du clergé, des professeurs, et surtout des paysans. Parmi ces membres, cinquante ou soixante peuvent à bon droit passer pour les représentants de l'aristocratie intellectuelle du pays ; les autres apportent à l'accomplissement de leur devoir un rare bon sens et un incorruptible amour de la chose publique. Il n'est pas sans exemple qu'un paysan-législateur ait siégé dans le costume national de sa province ; mais en général les députés sont vêtus de noir, ce qui ne laisse pas que de leur paraître assez étrange, du moins pendant les premiers jours. Le mode de voter est des plus simples : on se lève pour l'adoption ; pour le rejet, on reste assis. Il n'y a ni côté gauche, ni côté droit, ni ministériels, ni membres de l'opposition ; chacun vote selon sa conscience et sans obéir au mot d'ordre d'un chef de file. Le parlement norvégien n'est pas tout à fait exempt de cette défiance qui semble avoir toujours été un des traits distinctifs du caractère républicain. Ainsi on ne veut pas que la couronne ait ses orateurs pour la représenter dans le Storthing, faire connaître ses projets, et défendre ses plans. Le roi demandait

un avocat, pour lequel il ne réclamait pas même le droit de vote, mais seulement le droit de discussion. On le lui a refusé. Un pareil système, si l'exposé des motifs n'est pas d'ailleurs parfait, prévenant toute objection et y répondant à l'avance, livre le sort d'une loi à tous les hasards d'une délibération mal conduite.

La proposition royale a les honneurs d'un cérémonial particulier; elle est annoncée la veille; une députation de six membres va au-devant du messager de la couronne. C'est un conseiller d'État qui se présente en habit de cour à la porte de l'assemblée. On ouvre à deux battants. Le président est debout ainsi que tous les membres du Storthing. Le conseiller s'avance vers une table qu'on a placée pour lui au pied du bureau. Il salue le président, puis l'assemblée, lit les lettres patentes signées du roi et revêtues du grand sceau, qui l'autorisent à paraître devant le parlement norvégien, puis il donne connaissance de la proposition, la dépose sur la table, salue de nouveau le président et les députés qui se lèvent, et est reconduit jusqu'aux portes du palais par les six membres qui l'avaient amené. La proposition est renvoyée au comité auquel elle ressortit, et l'assemblée reprend son ordre du jour. La pétition du dernier paysan du Finmark ou du Nordland, présentée par un député et adoptée par lui, aurait obtenu, avec un moindre cérémonial il est vrai, tout autant de considération.

Les députés se réunissent dans un hémicycle modeste, décoré à l'italienne, avec les neuf Muses en grisailles; les sereines déesses furent placées là, j'imagine, pour tempérer l'éloquence des tribuns trop fougueux. Précaution superflue : l'éloquence norvégienne est naturellement assez froide. C'est sans doute une affaire de latitude.

J'ai assisté à plusieurs discussions; le ton m'en a toujours paru excellent, simple et digne. Ce n'est point une joute oratoire : je ne sais s'il y aurait beaucoup de tenants

pour rompre les lances; c'est plutôt une conversation d'affaires entre des hommes intelligents et droits, qui veulent s'éclairer réciproquement et non se tromper les uns les autres. On voit qu'ils n'ont pas besoin d'éloquence. Chacun parle de sa place, comme dans les chambres anglaises, avec une habitude moins rompue aux affaires, et moins d'élévation peut-être dans les vues politiques, mais avec une intention loyale. Ai-je besoin d'ajouter que le Storthing jouit ici d'une immense popularité? Sa porte reste toujours ouverte : on entre sans empressement, l'on sort sans tumulte; on écoute en silence, sans arrière-pensée de critique, sans réflexion malicieuse, sans secret désir de voir l'orateur en péril hésiter dans une phrase interminable. Le Storthing est mesuré dans la forme et généralement calme dans l'expression. Mais il porte haut le sentiment de ses droits, comme il arrive toujours à une assemblée qui se sent un peuple derrière elle. Les parlements ne tombent jamais devant la force qu'après être tombés dans l'opinion.

La constitution décrétée à la diète d'Eidsvold le 18 mai 1814, et confirmée à Christiania le 4 novembre suivant, accorde au Storthing les pouvoirs les plus illimités. La Norvége est une république qui a le roi de Suède pour président.

L'élection est à deux degrés et le suffrage n'est pas universel. Pour être admis au vote, il faut avoir vingt-cinq ans accomplis, être citoyen norvégien, et domicilié dans le pays depuis cinq ans au moins. Il faut en outre remplir une des trois conditions suivantes : être ou avoir été fonctionnaire public, posséder dans le pays ou affermer depuis cinq ans une terre immatriculée au cadastre, ou bien enfin être *bourgeois* (en Norvége, on ne regarde pas le nom de bourgeois comme une injure), ou posséder, soit dans une ville de commerce, soit dans un port privilégié, un immeuble d'une valeur d'au moins neuf cents francs.

Dans les villes, les magistrats, dans les campagnes, le bailli ou le curé, dressent des registres où l'on inscrit le nom de tous les électeurs. C'est le registre de l'état politique des citoyens. Tout homme, avant d'y être inscrit, est tenu de faire publiquement devant un tribunal le serment d'être fidèle à la constitution.

Le droit de voter est suspendu par une accusation de crime, par l'insolvabilité ou la faillite, à moins que la ruine ne vienne d'un accident inévitable. Quand le créancier est satisfait, l'électeur reprend son droit. Il le perd à tout jamais par la condamnation à la maison de correction, à la chaîne, ou à des peines infamantes; en prenant, sans autorisation, du service à l'étranger, ou en y acquérant le droit de bourgeoisie; enfin s'il est convaincu d'avoir fait trafic de son suffrage, ou d'avoir voté dans plus d'une assemblée.

Les assemblées électorales se réunissent tous les trois ans, d'elles-mêmes, et sans qu'il soit besoin de convocation, au mois de décembre de chaque troisième année. Ces premiers votants, rassemblés dans l'église, écoutent la lecture de la constitution et des lois fondamentales, faite par les magistrats ou les prêtres, puis ils choisissent dans la ville deux électeurs, dans les campagnes un seul sur cent votants. Ces électeurs se rendent au lieu désigné, et, à leur tour, élisent les membres du parlement. On élit en même temps un substitut qui, en cas de décès ou d'empêchement, remplace le premier élu. Le Storthing ne comprend jamais moins de soixante-dix membres, jamais plus de cent. Les paysans envoient les deux tiers; l'autre tiers est fourni par les villes. En cas d'empêchement personnel, l'électeur peut envoyer son vote par écrit.

On n'est éligible qu'à trente ans, après dix années de résidence dans le royaume. La représentation est obligatoire, et nul ne peut refuser son mandat.

Le session commence le 1er février (à moins que ce ne

soit un dimanche), et dure jusqu'au 30 avril. Les services de l'État sont assurés pour trois ans. Dans l'intervalle des sessions, le roi peut réunir et dissoudre des diètes extraordinaires, mais qui n'ont le droit de modifier en rien la constitution, et dont les actes intérimaires sont régularisés par le Storthing suivant.

Dès que le Storthing a vérifié ses pouvoirs, il se divise en deux chambres : le *Lagthing*, espèce de chambre haute, qui comprend seulement le quart de la représentation, et l'*Odelsthing*, qui comprend les trois autres quarts.

Chaque loi est d'abord proposée à l'Odelsthing par un de ses membres, ou par un conseiller d'État agissant au nom du gouvernement. Le projet est-il agréé, on le renvoie au Lagthing. Si celui-ci l'accepte, il sort de la discussion législative pour être présenté au roi. Si, au contraire, les deux chambres ne peuvent pas s'entendre, elles se forment en Storthing général pour décider du sort de la loi.

La résolution des chambres est présentée à la sanction du souverain, qui en fait une loi.

La résolution adoptée par trois diètes successives devient loi, sans la sanction et malgré la volonté du roi.

Dans les matières de jurisprudence, on voit parfois la diète prendre l'avis du *Hoïesteret*, ou Cour suprême : louable et rare déférence dans un corps qui possède la plénitude du pouvoir souverain, et qui peut d'autant mieux interpréter qu'il peut aussi créer la loi !

Cette extrême déférence semble assez dans les habitudes du parlement norvégien : il a le bon goût de ne pas se croire infaillible, et il reçoit volontiers la lumière, d'où que ce soit qu'elle lui vienne. Il y a quelque temps, pendant le cours d'une discussion épineuse, *le Constitutionnel* de Christiania publia la première partie d'un article remarquable sur la matière, et annonça la suite pour un prochain numéro. Le Storthing déclara publiquement qu'il ne

prendrait aucune détermination qu'après avoir lu *le Constitutionnel* du lendemain. J'avoue, pour mon compte, que je suis touché de ce qu'il y a dans une pareille conduite de simplicité noble, de grandeur vraie et de haute honnêteté politique.

Les représentants reçoivent diverses indemnités. On leur accorde dix francs par jour pour frais de nourriture, trois francs pour leur logement, deux francs et demi pour leur domestique, plus trois chevaux de poste pour l'aller et le retour entre Christiania et leur domicile électoral. Ces diverses indemnités deviennent pour le paysan avide l'occasion de toutes sortes de petites épargnes. Avec ses dix francs, il vit dix jours ou peu s'en faut : il se loge dans une chambre modeste, et, pour être plus sûr de ses gens, supprime le domestique, dont il s'offre les gages à lui-même, quand il est content de son propre service. Quant aux trois chevaux de poste, voici ce qui arrive ordinairement : deux honorables se mettent dans la même charrette et prennent un seul cheval. Ils partagent entre eux les cinq chevaux supprimés. Lorsque la session est finie, les députés ont fait beaucoup de lois et assez d'économies.

La constitution norvégienne offre un singulier mélange de sentiments libéraux et d'idées rétrogrades, d'aspirations généreuses et de défiances étroites, de nobles principes et de restrictions mesquines. Le premier article déclare la Norvége un État libre et indépendant, et le second établit une religion d'État (le luthérianisme évangélique), en ajoutant que tous ceux qui professent cette religion ne pourront en enseigner une autre à leurs enfants. La conversion au catholicisme est regardée comme un crime social ; on ne tolère aucun ordre religieux ; on expulse les jésuites, et, jusqu'à ces derniers temps, on chassait les juifs. La personne du roi est sacrée, mais il sera luthérien ; Bernadotte dut abjurer pour régner. Le roi ne peut même pas être blâmé, mais un Norvégien n'a pas le droit

de lui adresser directement la plus humble requête : entre le roi et le citoyen, la constitution place le gouvernement norvégien. Le roi est le chef du pouvoir exécutif ; mais il doit avoir constamment auprès de lui, même en Suède, un ministre norvégien et deux membres du Conseil d'État ; et, comme si l'on craignait pour eux les éblouissements de la couronne ou la séduction des grâces royales, ces conseillers doivent être changés tous les ans. Souvent ils sont rappelés par le Storthing, mis en jugement et parfois condamnés ; ce qui ne les empêche pas de reprendre leur poste auprès du roi à l'expiration de la peine. Le roi a le droit de grâce, c'est le privilége le plus noble de la souveraineté ; mais le criminel a le choix ou d'accepter la grâce du roi, ou, malgré la clémence qui descend sur lui, de subir la peine prononcée par le juge. Le roi doit venir, chaque année, passer deux mois à Christiania. Ses familiers ne l'accompagnent pas. Il a une cour norvégienne : on lui improvise des chambellans, on lui présente des grands-maîtres du palais, et on écrit dans la constitution, d'un style peu monarchique : « Le roi choisit et congédie, selon son bon plaisir, sa cour... et *ses domestiques !...* »

La Norvége a son gouvernement à elle, c'est un État parallèle à la Suède. Les deux nations se réunissent à leur sommet sous la même couronne.

Le Conseil d'État est le rouage le plus important du gouvernement. A l'exception des affaires diplomatiques et des opérations militaires, qui ressortissent exclusivement au pouvoir exécutif, toutes les affaires de quelque importance sont traitées devant le Conseil d'État et décidées par lui.

Jusqu'ici le roi avait été représenté en Norvége ou par un vice-roi ou par un gouverneur. Le Storthing a décidé, au mois de juillet 1854, qu'il n'y aurait plus de vice-roi en Norvége, et que le gouverneur actuel n'aurait pas de successeur. Cette décision de la diète a produit quelque

émotion à Christiania, et l'on a ressenti comme un contre-coup jusque dans la Norvége lointaine. La couronne n'a pas fait connaître ses sentiments, mais je crois que des juristes sévères pourront voir là une altération à la loi fondamentale, cette *Grond-Lov*, dont un Norvégien ne prononce le nom qu'avec un sentiment de juste orgueil et de fermeté mâle.

Les membres du Lagthing, réunis à l'*Hoïesteret*, forment la Cour d'État, nous dirions la Haute-Cour, que l'on appelle *Rigsret*. Le Rigsret juge souverainement toutes les affaires portées devant lui par l'Odelsthing, contre les membres du Conseil d'État, de la Cour suprême ou de la diète. Dans le Rigsret, la préséance appartient au président du Lagthing.

Je ne défendrai pas à outrance la constitution norvégienne contre ceux qui la trouveraient incomplète dans son ensemble ou parfois incohérente dans ses détails. Mais il ne faut pas oublier non plus que cette charte, qui depuis quarante ans suffit au pays, a été comme une inspiration soudaine de son patriotisme, et le coup d'essai de la liberté naissante. C'est dans le trouble des grandes guerres, c'est dans l'effervescence du mouvement européen de 1814, que des bourgeois, des marchands, des paysans et des prêtres, échappés à trois siècles de servitude, assirent sur cette base inégale, mais puissante, l'indépendance de la Norvége. On étudia un peu les *cortès* espagnoles de 1812, on étudia davantage les constitutions des États-Unis, on réfléchit beaucoup, on discuta peu, et au bout de six semaines la diète nationale avait donné à son pays une constitution plus libérale que la *Grande-Charte* anglaise, une constitution que le pays a su garder intacte, quand tant de choses ont changé autour de lui. Son vice le plus radical à mes yeux, c'est de déclarer une religion d'État, c'est d'exclure de toute participation aux affaires ceux dont le symbole ne sera pas absolument conforme à celui

de la foi luthérienne évangélique. Il ne faut pas mêler la terre au ciel : laissons les religions planer dans leur sphère sereine, au-dessus de nos passions mortelles, au-dessus des intérêts périssables, afin qu'aucune préoccupation terrestre ne s'interpose jamais entre notre âme et Dieu !

Ne portons point cependant de jugements hâtés et trop sévères. C'est après des siècles de silence, d'oubli et de la plus triste des oppressions, celle qui les résume toutes, une oppression étrangère! que la Norvége est remontée tout d'un coup au rang des nations. Je n'en connais pas qui se soient plus promptement initiées à l'esprit de la vie politique, et qui aient mieux compris, plus aimé et plus respecté l'action des institutions libres. Le Storthing, qui fonctionne sous l'œil de tous et dans l'intérêt de tous, est environné d'un prestige qui fait sa force. Aussi, dans les moments d'épreuve, le peuple entier se serre autour de lui pour le défendre. Ces moments-là sont passés, et la haute prudence qui veille aux destinées d'un double royaume conduit maintenant chacun d'eux dans la voie qui lui est propre. Mais on conçoit que dans les premiers temps, la Norvége, que l'on retrouvait si peu, consolait mal de la Finlande tout à fait perdue. La Suède, encore féodale aujourd'hui, éprouvait peut-être quelque ennui de voir à côté d'elle cette ancienne rivale affranchie et jouissant de la plénitude de ses libres droits. La Norvége avait été pendant quatre cents ans la terre nourricière de l'aristocratie danoise. Toutes les fonctions avantageusement rétribuées étaient l'apanage de familles étrangères au sol. La Suède crut un instant qu'elle allait succéder au Danemark et que la Norvége n'avait fait que changer de maître. On parla d'une réunion plus intime des deux royaumes; on attaquait sourdement la constitution d'Eidsvold. En 1821 on nota tous les symptômes d'une lutte prochaine. Le roi en personne vint à Christiania; on concentra des troupes

suédoises dans les environs de la ville. L'irritation des partis était extrême ; la guerre civile allait de nouveau déchirer la péninsule scandinave ; mais le roi écouta la justice et céda à une inspiration honnête ; il se souvint de son serment, et la liberté de la Norvége fut affermie par l'effort même que l'on avait tenté pour l'ébranler.

Il n'y a peut-être pas de pays au monde où la presse soit plus libre qu'en Norvége. Il n'y en a point, à coup sûr, où elle soit plus digne de sa liberté. Elle est exempte du timbre et dispensée d'autorisation. Elle échappe à la censure, et ne craint ni l'avertissement ni la suspension. Chacun publie ce qu'il lui plaît, quand il lui plaît et comme il lui plaît ; mais chacun est responsable de ce qu'il a publié. La trahison contre l'État, le blasphème contre la religion, la diffamation contre les particuliers, amènent leur auteur devant la juridiction criminelle. Je note une différence entre la législation norvégienne et la nôtre. Il faut ici trois éléments pour constituer le délit : l'évidence des termes, l'intention mauvaise et la fausseté des allégations. La preuve est donc toujours admissible ; ce qui, peut-être, rend le remède pire que le mal. Les journalistes sont regardés comme les surveillants naturels des hommes en place ; ils ont l'œil ouvert sur tous les fonctionnaires publics, depuis le bedeau de la plus humble paroisse jusqu'au président du Storthing. Mais cette surveillance est tout à la fois vigilante et respectueuse, pleine de sévérité contre les choses, et pleine d'égards pour les personnes. Un journal, c'est un tribunal toujours ouvert, et dont la barre est accessible à tous ; s'il est prompt à écouter l'accusation, il accueille la défense plus vite encore. Les fonctionnaires attaqués se justifient simplement, clairement, sans récriminations amères, et avec une sorte de déférence pour les arrêts de l'opinion publique, qui prononce sur toutes choses en dernier ressort. Toutes ces discussions, sur des points parfois très-délicats, sont empreintes, à un degré presque

égal, de fermeté et de modération. Rien, à mon sens, ne fait plus d'honneur à un peuple que cette mesure et ce tempérament dans l'usage si difficile de la liberté. Les scandales de la presse américaine ne trouveraient ici ni éditeurs ni lecteurs, et ce n'est pas un des traits les moins frappants ou les moins louables du caractère norvégien, de placer tout, même la liberté, en dehors de la sphère orageuse des passions personnelles. La Norvége compte une trentaine de journaux, dont le respectable doyen, qui porte le nom de *Morgen-Blad* (feuille du matin), paraît chaque jour et coûte environ quarante francs par an. C'est une feuille sagement et habilement rédigée, éditée surtout avec un soin typographique que nous ne retrouvons ni en France ni en Allemagne. Christiania compte encore cinq ou six journaux plus ou moins politiques ; dans le reste du pays, chaque petit centre a le sien. Pendant la durée du Storthing, les polémiques sont assez vives entre les organes des divers partis qui commencent à se former, et il se publie alors un nombre considérable de petites feuilles, qui ne vivent pas plus longtemps que le parlement, dont elles résument les séances. Ce sont des espèces de moniteurs du dimanche, qui pénètrent jusque dans les campagnes les plus éloignées, et apprennent au paysan attentif tout ce qu'il doit et tout ce qu'il veut savoir de ses représentants. Le reste du monde semble lui importer assez peu. En temps ordinaire, tous ces journaux sont surtout des publications pratiques, des feuilles de renseignements et d'annonces : ils ont tous *trois quatrièmes pages*. Le Norvégien a le génie des annonces ; il n'y a pas de tarif fait à l'avance pour la *ligne anglaise ;* au besoin on paye en nature. Le petit journal est accommodant. J'ai vu un entrefilet annonçant une poule d'Inde engraissée à point, et qu'on pouvait venir voir dans les bureaux de la rédaction ; on payait la réclame avec une cuisse ou une aile. Souvent, le journal annonce que tel objet sera vendu dans le cabinet du direc-

teur ; il a probablement son droit de commission, et personne n'a garde d'y trouver à redire.

Outre les journaux proprement dits, il y a aussi ce que j'appellerai le *canard* de circonstance, qui paraît dans les grandes occasions. Il faut signaler encore un certain nombre de publications périodiques de littérature, d'art, d'archéologie, et même un bulletin militaire ; je ne dois pas oublier un *Penny-Magazine*, qui semble avoir pris celui de Londres pour modèle. Le plus remarquable de ces journaux, celui qui les résume tous et qui représente les arts et la littérature du pays avec autant de fidélité que d'intelligence, c'est l'*Illustreret-Nyhedsblad*. Ce journal, dirigé par M. Dzwonkowski, reproduit d'une façon complète tout le mouvement des esprits en Norvége, et donne un aperçu à la fois général et suffisant de tout ce qui se passe d'important dans les cinq parties du monde connu. Ajoutons que l'*Illustreret-Nyhedsblad* est l'organe le plus sympathique aux idées françaises et le plus dévoué à la propagande de nos influences. Il suffit que l'on soit Français pour trouver dans sa rédaction un accueil sympathique, une mine inépuisable de renseignements, et cette obligeance à toute épreuve dont on est toujours tenté d'abuser.... du moins en voyage. M. Dzwonkowski, qui porte fièrement et noblement le malheur de l'exil, appartient à cette émigration polonaise dispersée sur la terre par les quatre vents du ciel, et qui a augmenté, en se mêlant à nous, le trésor intellectuel des races occidentales.

N'est-ce point une des conditions les plus terribles de l'état social, d'être incessamment obligé de se défendre et de punir ? La répression fait partie de la civilisation même. Partout où il y a un palais, on trouve aussi une prison. La hache couronne tristement l'édifice social. La Norvége ne s'est pas encore élevée à la philosophie du droit pénal : c'est chez elle une nécessité moins grande que partout

ailleurs. Christiania, cependant, a aujourd'hui une prison ; mais l'architecte qui l'a bâtie lui a donné tant de coquetterie et tant de grâce, qu'on est toujours tenté de croire qu'il ne savait pas ce qu'il faisait. Sa prison a l'air d'une villa. Ce n'est pas une maison de force, c'est une maison de plaisance, du moins au dehors. La prison est rarement pleine, et la direction est parfois une sinécure. Les délits sérieux sont peu fréquents, et les grands crimes presque inconnus. La population flottante de la prison est surtout tributaire des fameux quartiers d'*Alger*, *Tunis* et *Maroc*. On y trouve peu de paysans ; leur honnêteté se conserve dans l'isolement, et il leur manque une des causes les plus prochaines du péché : l'occasion. Je m'étonnais un jour, devant un aubergiste, du petit nombre de voleurs qu'on rencontrait dans sa patrie : « Mon Dieu ! me dit-il, ce n'est pas notre faute ; mais le pays est si pauvre ! »

Les Norvégiens voient dans les prisonniers des malheureux bien plus que des coupables. Je ne sais jusqu'à quel point ces malheureux leur font pitié ; mais, à coup sûr, ces coupables ne leur font point horreur.

Les malfaiteurs condamnés aux peines les plus dures sont employés aux travaux d'utilité publique ; ils traînent le boulet, portent la chaîne, et on les appelle des esclaves ; mais on les mêle aux autres travailleurs. Leur troupe avilie parcourt les rues de Christiania : ils parlent aux enfants et jasent, autour des fontaines, avec les femmes qui leur répondent. Le collier de fer qui étreint leur cou, les entraves qui sonnent à leurs chevilles, disent seuls que ce sont des infâmes. Il n'est peut-être ni moral ni prudent de laisser de tels hommes dans une familiarité constante avec la partie saine de la population : ils y perdent le sentiment de leur honte, qui doit faire partie du châtiment, et leur contact journalier n'est pas sans péril peut-être pour la moralité du peuple, qu'on altère

si facilement. Il faut cacher les plaies du corps social, comme celles du corps humain.

La prison de Christiania, comme toutes les prisons, raconte aussi sa légende. Le *Fra Diavolo* du Nord s'appelait Ouli-Eiland. C'était un garçon de cinq pieds six pouces, aux cheveux blonds bouclés, à l'œil mélancolique et doux. Il n'avait pas la poésie aventureuse du bandit calabrais et ne pensait qu'à l'utile. S'il eût rencontré dans ses montagnes une belle lady sentimentale, il ne lui eût demandé que ses diamants. Il volait par intérêt, tout simplement, pour bien vivre, et sans jamais se préoccuper de la grande question de l'art pour l'art. Quand il avait devant lui quelques économies, il ne se laissait pas tenter par le plus beau coup du monde. La faim seule le faisait sortir du bois : il était alors d'une incroyable audace, bravant police et gendarmerie, entrant en plein jour dans les villes où l'on mettait sa tête à prix, et allant lire son signalement à la porte des prisons. Il était souvent arrêté, jugé, condamné et enfermé. Il s'en souciait peu et prenait rarement la peine de se défendre. Quand il entendait prononcer la sentence, il saluait toujours ses juges; puis, faisant allusion à sa fuite prochaine : « Ce pauvre gouverneur! disait-il en souriant, comme il sera fâché d'apprendre que je l'ai encore quitté!... » On le ramenait en prison, on le jetait dans un cachot; bientôt les verrous tombaient, les grilles s'ouvraient d'elles-mêmes; les murailles s'écartaient devant le prisonnier : Ouli-Eiland était libre! Quand il était enfermé, la préoccupation des oisifs de Christiania était de savoir quel jour il sortirait. S'il sortirait, c'est ce que personne ne mettait en doute. Le pauvre directeur de la prison en était pour ses frais d'invention. Un jour pourtant il crut avoir fait merveille; il avait inventé un fauteuil d'une terrible élasticité; dès qu'on s'était assis, le dossier flexible suivait la cambrure des reins, les bras souples et forts vous enlaçaient dans

une invincible étreinte ; le fauteuil tout entier s'attachait à vous, tandis que lui-même se rivait au sol par des pieds de fer. C'était un chef-d'œuvre. L'inventeur était content. Il fait venir Ouli-Eiland dans son cabinet et lui montre sa merveille, dont il lui explique les mérites cachés.... Notre homme tourne autour du fauteuil comme un renard qui a perdu sa queue tourne autour d'un piége.... puis, d'un air naïf :

« J'ai beau regarder, dit-il au gouverneur, je ne comprends pas.

— C'est pourtant bien facile : vois ! »

Ce disant, notre homme s'assied : il est saisi et lié.

« Maintenant je comprends, » dit Eiland en lui jetant sa veste sur la tête. Cinq minutes après il courait la campagne.

Enfin les autorités s'émurent. Ouli-Eiland fut mis hors la loi et déclaré ennemi public ; on leva presque une armée pour le prendre : on cerna une lieue de forêt ; on fit le blocus de son gîte. Il tint bon quelques jours, puis il eut faim et alla demander lui-même la somme offerte à qui l'arrêterait.

Ce retour d'un voleur prit les proportions d'un événement politique. Le gouverneur le manda.

« Eiland, lui dit-il, cette fois te voilà bien pris, et tu ne sortiras plus de mes mains. »

Le prisonnier regarda le gouverneur sans mot dire.

« J'ai trouvé un gardien vigilant.... Il ne te quittera pas d'une seconde, il dormira avec toi, mangera avec toi, se réveillera avec toi ; tu ne feras pas un pas sans lui.... et, je t'en avertis, c'est l'homme le plus fin de toute la Norvége.

— C'est donc vous, Excellence ?

— Non ; c'est toi ! »

Ouli recula d'un pas ; il avait peur de se garder trop bien.

« C'est mon idée, reprit le gouverneur. Je te fais prisonnier sur parole. Tu vas donc me donner ta parole de

voleur de ne pas t'enfuir et on va te laisser libre.... dans la prison. Du reste, pain et bière à discrétion. »

Il y avait longtemps que le pauvre diable avait faim : il accepta. De ce moment, c'est une nouvelle vie qui commence pour Ouli-Eiland. Les geôliers, débarrassés de la crainte de le perdre, le comblent d'attentions et d'égards. Cependant le prisonnier a des idées noires. Au *carcere duro* il était gai, et maintenant qu'il est à peu près libre, il se sent triste à mourir.

Sur ces entrefaites, il demanda à parler au gouverneur. On le conduisit chez l'Excellence.

« Monseigneur, lui dit-il, je vous préviens que je veux m'en aller.

— Et ta parole?

— Je viens vous la reprendre.

— A nous deux, alors! »

Le gouverneur fit construire une grande cage, avec des troncs de sapins. Chaque barreau, dès qu'on l'ébranlait, mettait en jeu le ressort d'une sonnette qui carillonnait. La cage fut placée dans une maison de pierre bâtie tout exprès; on mit un gardien dans la maison, des sentinelles autour, et Ouli dans la cage.

Sonnettes, gardiens, barreaux, tout fut inutile : au bout de six semaines, il était encore évadé.

Le peuple, malgré son honnêteté, se montrait assez sympathique à son voleur. Il se réjouissait fort de ses évasions : il savait qu'Ouli n'avait jamais tué personne, et que plus d'une fois il avait partagé entre les pauvres ce qu'il avait pris aux riches.

Enfin, l'*Out-law* finit mal, comme tous ses pareils : c'est une satisfaction qui semble due à la morale publique. Il est mort à trente ans, assez misérablement, après avoir déployé, dans sa croisade incessante contre la société, « plus d'énergie et d'invention qu'il n'en faudrait pour illustrer dix généraux ou enrichir dix financiers. » Ce qui lui

manqua à lui, comme à d'autres, ce fut un théâtre pour changer ses crimes en actions glorieuses. Une femme qui s'y connaît a dit de lui : « Il ne s'est fait brigand que parce qu'il n'a pas pu être un héros. »

Mais en cour d'assises, où l'on n'est ni défendu ni jugé par des femmes, on n'obtient pas toujours des circonstances atténuantes avec ces raisons-là.

La Norvége a maintenant un chemin de fer. C'est le dernier mot de la civilisation et le triomphe suprême de la vapeur. Ce chemin de fer a été livré au public dans les premiers jours du printemps de 1854, et j'ai regardé comme un hasard heureux, pour un touriste en quête d'impressions, de me trouver à Christiania le jour même de son inauguration solennelle. Toute la Norvége était là. C'était comme une grande fête nationale, à laquelle on avait convié tous les membres du Storthing et des représentants de la magistrature, de l'armée, du haut commerce et de l'université. Je reçus mon invitation comme une faveur précieuse, et, quelques minutes avant dix heures, j'entrais dans la salle d'attente, déjà remplie par une foule d'habits noirs, portant les couleurs nationales à la boutonnière.

Ce railway est pour la Norvége d'une importance capitale; il sert de lien au nord et au sud, autrefois séparés par tant d'obstacles. Aboutissant d'un côté au bassin du port, et de l'autre au grand lac Mjösen, il réunit le Skager-Rack au Lögen qui traverse la longue vallée du Gulbrandsdal, la richesse et l'orgueil de la Norvége, fleuve-torrent, roulant dans ses flots les sapins qu'attendent nos navires. Christiania se trouve ainsi, rapidement et directement, en communication avec le centre du royaume.

Le pays, qui marche maintenant si vite dans les voies nouvelles du commerce, — l'industrie viendra plus tard, — le pays comprend quelle influence peut avoir sur sa prospé-

rité future la circulation facile que l'on assure aux matières premières, et à ces produits bruts, dont le prix se décuple quand on leur offre un débouché prompt et régulier.

Ceci m'explique suffisamment l'enthousiasme de Christiania, le jour de l'inauguration de son chemin de fer.

Dès le matin, toute la population se pressait aux abords de la gare, pavoisée des drapeaux de Norvége, de Suède et d'Angleterre. On semait dans les rues les branches de sapin, qui répandaient partout leur vive et saine odeur. Les vaisseaux des trois bassins avaient mis dehors flammes et pavillons ; les cloches de toutes les églises envoyaient de joyeuses volées, et quand, au coup de dix heures, la voix du mécanicien anglais a fait entendre le solennel : *All right!* au moment où le convoi d'honneur s'est élancé sur le rail, emmenant son cortége d'invités, vingt mille poitrines ont jeté aux échos le formidable hourra norvégien.

Une ovation attendait le train à chacune des stations parcourues. Les paysans, en habit de gala, les femmes, dans leurs plus pittoresques atours, accouraient sur le passage de la locomotive fumante. Chapeaux et mouchoirs s'agitaient des deux côtés. Enfin, après un voyage heureux et d'une vitesse modérée, nous atteignîmes la station d'*Eidsvold*. C'était le but de notre voyage. Le chemin de fer s'arrête là, et l'on ne saurait mieux finir.

Bien peu de sites ont des grâces plus exquises et plus tendres; le paysage, tout alentour, offre des lignes d'une souplesse moelleuse : il mériterait les pinceaux de Corot. Le petit édifice, coquet comme un chalet suisse, s'avance à cent pas dans le lac; le chemin quitte la terre, et le rail glisse sur pilotis. La salle d'attente était décorée avec goût; on avait disposé dans des cartouches l'écusson d'Angleterre, avec son fier *motto* : « Dieu et mon droit ! » et sa devise galante : « Honny soit qui mal y pense ! » En face, l'écusson de Norvége : de gueules, au lion d'or, rampant,

armé de la hache et couronné; enfin, çà et là l'écusson de la compagnie : d'azur à la roue d'or ailée d'argent.... C'est riche! cette roue, c'est la roue de la fortune, et, en cas de besoin, la compagnie battra monnaie avec ses ailes! Ce chemin de fer franchit une distance de dix-sept lieues; on l'appelle dans le pays : *Norsk hoved jerbane*, chemin de fer *principal* de la Norvége. Il en viendra d'autres! Sept stations seront desservies sur le trajet, dont on parcourt la totalité pour 6 fr. 50 c. dans les diligences de première classe, et 3 fr. dans des wagons découverts et peu confortables, comme sur beaucoup d'autres chemins.

Ce railway, ai-je besoin de le dire? a été construit par une compagnie anglaise. La compagnie et le gouvernement avaient choisi d'un commun accord, comme directeur général des travaux, M. Robert Stevenson, fils de celui qui a établi le premier rail anglais, et auteur lui-même du grand viaduc d'Holy-Head, qui jette un chemin sur la mer, une des merveilles de l'aûdace anglaise. Les actions du chemin de fer ont été partagées par moitié entre l'Angleterre et la Norvége, on assure que l'affaire sera bonne; les Norvégiens n'ont cependant pris leur contingent que par dévouement et sans enthousiasme; ils craignaient de voir aller leur argent en fumée : aujourd'hui ils sont rassurés.

Le chemin de fer norvégien n'est pas aussi pittoresque que pourrait le faire croire la vieille réputation de la Norvége; de Christiania à Eidsvold, les mouvements de terrain sont assez doux; on a cependant éventré deux ou trois montagnes qui laissent voir leurs entrailles de granit, et construit deux ou trois tunnels; mais le plus souvent la voie suit les mouvements du sol, elle ondule avec lui. Il en résulte de notables retards dans la marche; on serre les freins en descendant, et généralement on monte *au pas*, si j'ose employer cette expression terre à terre, qui devient ici métaphorique. Une des singularités

du nouveau chemin, c'est que, si l'on excepte la station principale, il n'entre pas une seule pierre dans sa construction : du sapin et du fer, et rien autre chose. Toutes ces stations, neuves, blanches et vernies, ont l'air de grandes boîtes à mettre des employés; leurs ornements sont, du reste, découpés avec assez d'art et de caprice par des charpentiers artistes; çà et là, sur de petits torrents, on trouve de grands ponts alpestres, bâtis avec des troncs de sapins ébranchés; quand la locomotive passe, tout cela tremble et résonne. L'embarcadère de Christiania, taillé dans le grain serré de la brique rouge, ne laisse pas que d'avoir un caractère assez monumental; les bureaux et les salles d'attente ont reçu un aménagement commode, et la vaste gare s'ouvre, au nord et au sud, par deux gigantesques ogives auxquelles les négociants de Christiania trouvent une incomparable majesté.

La même foule qui avait assisté au départ attendait le retour; elle nous accueillit avec la même sympathie bienveillante. Le soleil mêlait ses splendeurs à la fête populaire, et ce n'était pas le moindre de mes plaisirs de regarder souvent ce doux ciel du Nord, dont le bleu est si délicat et si fin. De temps en temps, sur l'azur, et sans le ternir, passaient de petits nuages blancs aux bords teintés de rose, et que le vent roulait, pareils à des flocons de laine à demi trempés dans la pourpre. Le soir, un banquet fraternel réunissait tous les invités dans la loge des *Francs-Maçons*, décorée de pins et de bouleaux, dont les branches, *pour ce jour-là seulement*, portaient toutes sortes de fleurs, des pensées, des dahlias et des tournesols. Des tribunes avaient été réservées aux femmes qui voulaient nous voir manger; aussi, quand l'attendrissement a commencé de gagner les convives, le général comte de Wedel, commandant des forces du royaume (il a la tournure élégante et le maintien aisé de notre vieux roi Charles X, le dernier des chevaliers couronnés), levant

son verre plein, s'est tourné du côté des tribunes, et a porté la santé du sexe « qui fait notre joie. » On a immédiatement accordé trois hourras aux belles Norvégiennes. Un membre du Storthing a cru devoir adresser un toast à une femme qu'il a nommée; la motion a semblé du dernier galant. On s'est rendu la politesse de mari à mari; les célibataires, qui ne nommaient personne, buvaient deux fois plus que les autres.

Cependant le théâtre de Christiania ouvrait ses portes à la foule nombreuse qui voulait applaudir le nouveau drame du poëte Munck, *Salomon de Caus*, ou *la découverte de la vapeur*. Le jour de l'ouverture d'un chemin de fer, ce sujet-là ne manquait pas d'à-propos.

La nuit qui se prolongeait en un crépuscule sans fin s'est passée dans la joie; ce peuple a gardé sa naïveté dans le plaisir, et il y a quelque chose de contagieux dans son bonheur même.

J'ai longtemps suivi les groupes épars à travers la ville; je devais quitter Christiania le lendemain, et ses rues, ses places, ses églises, tous ces monuments connus et familiers, je voulais encore les revoir, au milieu de l'enthousiasme populaire, éclairés des lueurs boréales qui tombent du ciel pendant ces nuits sans ténèbres.

II

LE MJÖSEN ET LE GULBRANDSDAL.

Les environs de Christiania sont fort beaux, et l'on a toutes sortes de facilités pour les visiter : de petits batelets vous portent d'une île à l'autre, quand le fjord est paisible ; un *omnibus*, qu'on appelle *Aarwak* (on peut traduire par *Diligente*), en souvenir d'une divinité scandinave à qui l'Edda mythologique donne ce nom, vous mène, pour trois ou quatre skillings, à travers le faubourg de Grenlend jusqu'aux ruines d'Opslo, au milieu desquelles s'élève le palais épiscopal du métropolitain ; de l'ancienne ville il ne reste plus que quelques maisons noires et les murs de la cathédrale, rasés au niveau du sol, et dont on retrouve les fondations très-distinctes.

Un *gig* léger, attelé de deux poneys *blakes* (cette nuance répond au *cream* anglais et à notre *café au lait*), vous conduit en un jour à travers tous les beaux sites où les riches négociants de Christiania ont bâti leurs villas et leurs cottages : à Lille-Frogner, renommé pour ses perspectives agrestes, avec la ville et le port pour fond de tableau ; à Borgen, où l'on jouit du recueillement calme des forêts ; à Bogstad, fier de son lac et de ses allées majestueuses ; à Oscar-Hall, palais d'été destiné au roi, mais trop petit pour qu'on puisse y loger une cour, si républicaine qu'elle puisse être ; ce n'est donc qu'un pied-à-terre, une sorte de pavillon de chasse. L'Oscar-Hall occupe le sommet d'une

colline boisée; des avenues, percées dans les bois, ouvrent les échappées de vue les plus soudaines et les plus variées ; tantôt souriantes avec les prairies, dont le gazon a la souplesse et l'éclat du velours ; tantôt grandioses avec les montagnes, ou pittoresques avec les rochers couleur de fer, empanachés de sapins dont l'aigrette flotte au vent. On termine ordinairement la promenade par une visite au cimetière de Christiania; il n'est pas monumental, et ne m'en plaît que davantage. Si vous aimez la pensée des morts, si déjà l'herbe cache une part de ce qui était vous, s'il vous plaît de retrouver les chers absents, ou du moins de vous croire près d'eux, vous trouverez un charme à ces cimetières du Nord, avec leur ciel mélancolique, leurs longues allées de tilleuls et de chênes, leurs bouquets d'ormes et d'érables, leurs aunes tremblants, et leurs grands bouleaux, dont les branches accablées caressent les pierres couvertes de mousse et les tombes de gazon fleuri. Posé sur une éminence, le cimetière de Christiania domine la ville tont entière, son golfe lointain, et les belles campagnes qui l'entourent; on y respire je ne sais quel sentiment, tout plein de rêverie, de calme et de paix. Le cimetière est grand; on n'y dispute pas, pouce à pouce, la dernière couche des morts; on n'y trouble point leur sommeil sacré ; on y épargne à la douleur toutes ces vexations gratuites et mesquines dont elle s'irrite ailleurs ; on n'est pas même contraint à suivre l'alignement vulgaire des inhumations officielles : on se groupe par familles. Parfois une couple d'amis s'isole à l'ombre d'un saule au blanc feuillage, unis dans la mort même, malgré la parole du maître : *Siccine separat amara mors !* La mort ne les a pas séparés, et c'est dans le même sommeil qu'ils attendent le même réveil ensemble !

Rien n'est charmant comme un été à Christiania : sous cette latitude, qui est celle de Pétersbourg, on a bien, il est vrai, quelques jours de chaleur tropicale ; mais dès la

fin de juillet on arrive à la température la plus souhaitable que je sache : le thermomètre oscille entre quinze et vingt degrés. On peut, du reste, partager sa journée en cinq ou six divisions climatériques tranchées nettement. Le matin on se lève dans un brouillard ; à dix heures, on a ce que les matelots appellent un *grain* de pluie ; à midi, un coup de soleil africain ; à quatre heures, le vent de la mer, très-sec et très-froid; puis le calme revient avec le soir. Les couchers de soleil ont des splendeurs inouïes, et les nuits une sérénité profonde et douce. Les quatre saisons se succèdent ainsi d'un midi à l'autre.

L'étude des diverses couches de terrain autour de Christiania présente des phénomènes du plus sérieux intérêt. Toute cette partie de la Norvége appartient à l'époque de *transition* des formations secondaires; mais, outre les produits géologiques qui se rapportent à cette période, on y trouve encore des porphyres en grandes masses, posés sur des roches coquillières, et recouverts par une syénite dont le principal élément est le feldspath disposé en grandes lames, sous un lit de granit que rien ne distingue du granit de formation primitive. La montagne de l'OEuf (Egberg), qui domine Christiania, nous montre le *gneiss* à feuillets minces, des couches de schistes noirs, et des carrières de schistes alumineux, qui alternent avec de petites couches de pyrites ferrugineuses d'un pouce de hauteur. Souvent ces couches de schistes enveloppent des corps étrangers, ronds, ovales, aplatis, que l'on sépare très-facilement du schiste même : ce sont des masses globuleuses, d'une densité considérable et d'une cassure inégale, tantôt terreuses et tantôt à petit grain; elles sont généralement traversées par de petites veines de spath calcaire. Les bords de l'Agger-Elv offrent aussi de nombreux spécimens de pétrifications. Dans le rayon de Christiania, les couches calcaires n'atteignent jamais une grande puissance; les blocs commencent par se séparer en feuillets minces, et

finissent par se décomposer en argile. Presque toutes les couches de schiste sont traversées par de précieux filons de porphyre; on les exploite par des galeries découvertes, qui permettent d'enlever le porphyre et de laisser le schiste. Ces filons s'entre-croisent comme les réseaux d'un filet souterrain ; ils sont complétement identiques aux montagnes de porphyre que l'on voit à deux lieues plus loin, et appartiennent probablement à la même masse. Le grain de ce porphyre est assez gros, tenace et dur; il contient du feldspath en prismes allongés et fins comme des aiguilles, de petites masses d'épidote vert, et des cubes de pyrite ferrugineuse. Ces masses de porphyres traversant une pierre calcaire coquillière sont un trait distinctif des terrains méridionaux de la Norvége, et il est extrêmement rare de rencontrer ailleurs cet accident géologique. La roche qui contient ces porphyres renferme souvent des débris organiques qui ne permettent pas de la ranger dans la classe des roches primitives. Quand on avance un peu vers le nord, on trouve des montagnes dont la base de grès supporte un entablement de porphyres coupé à pic. Les couches de grès, qui peuvent avoir de sept cents à mille pieds, sont formées d'un agglomérat de fragments de la grosseur d'un œuf de pigeon, avec du quartz, mais sans gneiss ni granit. Cette composition se rencontre surtout dans les premières couches; celles qui suivent sont d'un grain fin et blanc. A mesure que l'on s'éloigne de Christiania, la proportion du grès augmente, et celle du porphyre diminue. Toutes les petites îles situées dans le fjord sont composées de roches de transition; les rives orientales ne présentent que du gneiss, dont on ne retrouve pas même la trace sur les rives occidentales.

Un peu au nord de Christiania, en remontant l'Agger, on trouve une roche d'un genre particulier, et que les géologues n'ont osé comparer à aucune autre. Elle appartient aux syénites des zircons. Elle a pour base un beau felds-

path à gros grain, tantôt rouge, tantôt gris de perle, mais toujours d'un vif éclat. L'amphibole enfoncée dans ce feldspath s'y présente sous la forme de cristaux noirs et allongés, à cassures lamelleuses. Les zircons, qui rendent cette roche célèbre, se logent dans de petites cavités entre les feldspath et le quartz. N'oublions pas de signaler la présence de petites lames de mica, et des aiguilles vertes de l'épidote. Il y a là, comme on voit, une remarquable abondance de richesses géologiques. Peut-être sera-t-on curieux de savoir dans quel ordre la nature dispose ses trésors souterrains. Voici ce que nous présente la section verticale découpant une tranche de montagne du sommet à la base :

La syénite, le granit, le porphyre, le grès, le schiste siliceux, le schiste argileux compacte, la pierre calcaire, souvent une nouvelle couche de granit et une nouvelle couche de pierre calcaire, enfin le gneiss fondamental du Nord, qui semble être l'élément constitutif de la Scandinavie occidentale.

Un voyage en Norvége n'est pas chose parfaitement simple, et, avant de l'entreprendre, on y doit peut-être regarder à deux fois. Il n'y a pas une voiture publique dans tout le pays ; aucun canal ne relie entre eux les lacs navigables, et s'il veut aller vers le nord, au delà du Mjösen, au bord duquel vous amène le chemin de fer, et qu'un bateau à vapeur vous fait traverser, le voyageur doit s'occuper lui-même de ses *voies et moyens*. Bientôt les difficultés commencent. Je crois cependant qu'on les exagère un peu.

Quand j'annonçai à mes relations de Christiania que j'avais l'intention de traverser la Norvége, on me loua beaucoup et on me promit des merveilles. Mais quand on m'eut interrogé sur la façon dont j'entendais voyager, je m'aperçus que mes réponses faisaient naître un sourire

d'incrédulité chez les uns; et chez les autres une sorte de compassion peu rassurante. Un jour un homme grave me prit par le bras, et, m'attirant dans l'embrasure d'une fenêtre : « Je ne voudrais pas, me dit-il, humilier tout haut votre vanité de Français et vos prétentions de touriste aventureux, mais je vous trouve bien téméraire, et c'est pour nous un devoir de vous avertir : vous vous engagez seul dans un pays dont vous ne connaissez pas les routes ?

— J'ai de bonnes cartes !

— Il n'y a pas de bonnes cartes, reprit sentencieusement mon interlocuteur.

— J'en ai du moins de suffisantes.... Et puis il y a des astres, sur lesquels il faut compter; je sais relever le point ; je vais au cap Nord, c'est bien le moins que l'étoile du pays m'y conduise. »

L'homme grave sourit ; puis il ajouta :

« Et notre langue, la savez-vous ?

— Non ! mais je la saurai.

— Quand ?

— Dimanche.

— Dimanche ! C'est aujourd'hui lundi, vous apprendrez le norvégien en six jours ?

— Il me semble que c'est bien suffisant ! »

Je n'obtins pour toute réponse qu'un mouvement d'épaules significatif.

« Quand je pense, reprit mon homme, qu'à cent lieues d'ici vous resterez peut-être au fond d'un village, faute de pouvoir faire comprendre que vous voulez vous en aller !

— On se fait toujours comprendre. Mais, tenez ! sérieusement, en fait de langues, il n'y a que le premier mot qui coûte. Je cours un peu le monde depuis cinq ou six ans ; je suis allé dans des pays parfaitement étrangers à notre civilisation et à nos usages : eh bien ! j'ai remarqué qu'a-

vec trois ou quatre cents mots on pouvait demander partout le nécessaire, et même le superflu. Sur ces quatre cents mots-là, il y en a une centaine que je réserve à la métaphysique, et dont peut-être je ne me servirai point; c'est un *en cas*. J'en puis apprendre soixante-dix par jour; sur ces soixante-dix mots, notez qu'en norvégien il y en a qninze anglais et vingt allemands, ce qui réduit ma tâche à trente-cinq : c'est peu en vérité ; il me restera une demi-journée pour faire mes malles et m'exercer à la prononciation.

— Vous me donnerez de vos nouvelles si jamais vous revenez. »

Un autre embarras, mais plus sérieux à mon gré, c'est celui de l'équipage. Il est vrai qu'on trouve aux stations de poste des *vogn* et des *karrioles*, qui peuvent vous mener d'un relais à l'autre. Mais ces voitures, qui tout d'abord vous semblent seulement incommodes, finissent à la longue par dégénérer en instrument de torture insupportable. Aucun ressort de suspension : une brouette dans un tombereau. On espère que le coup et le contre-coup s'adouciront réciproquement; mais deux affirmations ne valent pas une négation. Un autre ennui, c'est que parfois les voitures à volonté, qui ne sont pas très-nombreuses, ont été prises par un voyageur plus diligent; il faut attendre le retour de la karriole pour partir.

Toutes ces raisons me déterminèrent à l'achat d'une voiture. On me conduisit chez un Anglais, M. Benett, à qui Christiania doit tous les *improvements* de vie matérielle dont elle jouit depuis quelques années. Cette fièvre inquiète de locomotion, qui tourmente la race anglo-saxonne dans tous les lieux du monde, a poussé M. Benett vers l'amélioration des équipages. Il a doté la capitale de la Norvége de voitures de place, luxe inconnu jusqu'à nos jours. J'allai donc visiter les remises de ce gentleman; M. Benett est un gentleman! et mon choix se porta tout d'abord sur

une petite calèche américaine assez légère, aux ressorts élastiques et souples, et parfaitement couverte, ce qui n'est point à dédaigner quand on doit voyager souvent la nuit et parfois sous la pluie. M. Benett me demanda un nombre de guinées satisfaisant, et nous allions conclure, quand, se ravisant tout à coup, l'honnête Anglais me demanda où je comptais aller, et, dès qu'il sut que je ne voulais pas faire une promenade, mais bien un voyage, il me conseilla de renoncer à l'*américaine* et de m'en tenir à la simple karriole. « Si vous prenez une voiture suspendue, ajouta-t-il, et qu'il vous arrive de casser un ressort, ces choses-là se voient tous les jours ici, il n'y a pas dans toute la Norvége, de Christiania au cap Nord, un seul ouvrier capable de réparer l'accident. Maintenant le paysan ne voudra jamais atteler ses poneys à une voiture incorrecte. Vous serez obligé de la ramener vous-même ou de vous laisser en route avec elle... Prenez une karriole (cela s'écrit avec deux *r* et un *k* par respect pour l'orthographe nationale); si vous lui cassez un bras, le charron du voisinage coupe un jeune sapin sur le bord du chemin, et au bout d'une heure vous êtes raccommodé et en route. »

Je me rendis à ces conseils prudents, et après avoir jeté sur ma calèche un regard plein d'inutiles regrets (les regrets sont toujours inutiles), je passai dans la cour des karrioles. Il y en avait peut-être une centaine, enchevêtrées les unes dans les autres, ou debout, les bras en l'air, et rangées le long des murs, pour occuper le moins d'espace possible. On me donna le choix sur une demi-douzaine amenées en belle place. J'en pris une que l'on appelait *fugl* (l'oiseau), en l'honneur d'un *oiseau bleu* peint sur sa caisse rose par un artiste plein de fougue et de naïveté. Le marché fut vite conclu : me voici maître absolu d'une karriole !

La karriole est une voiture extrêmement simple : un brancard, une caisse et deux roues ; on ne peut pas

moins ! les roues sont hautes, le brancard est long, la caisse est petite ; cette caisse est d'une forme extrêmement élégante. Je ne saurais mieux la comparer qu'à la coque d'un œuf coupée par la moitié suivant l'axe de sa longueur. Elle a dix-huit pouces de large à la place du siége ; elle est longue du double ; vos deux pieds, s'ils sont minces, peuvent, en se serrant l'un contre l'autre, tenir sous le tablier, qui serre la jambe comme une culotte de peau ; pas l'ombre d'une capote. A partir de la ceinture, vous êtes exposé à tous les caprices de la saison : c'est à vous à choisir votre lune. La longueur du brancard et la souplesse du bras impriment à la machine une oscillation régulière et lente qui amortit tous les ressauts de la route, quelle que soit d'ailleurs la rapidité de la course. Une fourche qu'on appelle *gaffel*, dissimulée sous la caisse, sert de point d'appui dans les montées violentes et permet de laisser *souffler* les chevaux : le cheval norvégien souffle beaucoup. L'équipage de ce pauvre cheval est très-mal combiné ; il n'a pas de collier et il ne tire pas des épaules où est sa force, il a le poids de la voiture sur le dos et tire du ventre.

L'inventeur de la karriole n'a pas prévu la nécessité du bagage ; aussi ne lui a-t-il pas menagé la plus petite place. Quand on voyage dans un pays où avec l'argent l'on peut tout avoir, rien n'est plus agréable que de partir de chez soi pour aller à Vienne ou à Rome, absolument comme pour faire un tour sur le boulevard ou une promenade au bois. Mais quand on va en Laponie ou seulement au Dovrefjeld, quelques menues précautions ne sont pas précisément inutiles ; on divise alors son paquet en parcelles infiniment petites, que l'on dispose un peu partout, un sac de nuit sur vos pieds, en guise d'édredon, et les colis supplémentaires sous la caisse ou le long des bras ; c'est là que se met le fusil dans sa gaîne de cuir, et le rotin des lignes démontées. De petites boîtes suspendues par des

courroies et traînant jusqu'à terre contiennent la bouteille de rhum ou d'eau-de-vie, et le panier de biscuit qu'emportent toujours les délicats. Il y a des gens qui n'ont jamais pu apprendre à se passer de pain : c'est un désavantage marqué dans la vie de hasards à laquelle le voyage vous expose.

Partout où l'on trouvera des hommes on est sûr de trouver à vivre suffisamment, et pour quelques privations vite oubliées on gagnera (n'est-ce pas là un des buts du voyage ?) une communication plus intime, une plus complète identification avec la race que l'on visite. Je ne saurais dire quelle sympathie j'ai vue s'épanouir sur le front du paysan quand je rompais le gâteau d'avoine avec lui. Il n'aurait jamais eu cette confiance naïve et heureuse de se livrer avec un *monsieur* qui aurait mangé son pain blanc dans un coin. Il y a des cas où il faut savoir s'embarquer sans biscuit.

Ainsi voulus-je faire au grand déplaisir de l'honorable M. Benett, qui met, du moins en voyage, le *comfort* au-dessus du sentiment.

J'emplis un sac de petites pièces d'argent, de vingt-quatre, de douze, de six et de quatre skillings [1], au lion de Norvége, aux C des Christians et aux F couronnés des Frédérics de Danemark ; je changeai mes *napoléons d'or* contre des dollars de papier, et, par une belle matinée un peu pâle, comme est toujours le matin du Nord, je fis hisser ma karriole sur le truc du railway. Une voiture, ici, est considérée comme un simple colis ; on la charge comme on chargerait une malle chez nous, et le taux du transport est d'une insignifiante modicité. Il y a, du reste, à peu près autant de karrioles que de voyageurs. Le *rail* n'est encore qu'un tronçon de voie, on ne le prend que

1. Ce skilling norvégien, beaucoup plus modeste que le skilling anglais, ne vaut qu'un sou de notre monnaie.

pour aller plus loin, et, comme je le disais tout à l'heure, chacun voyage avec sa voiture.

Je connaissais les environs de Christiania; je traversai rapidement les trente premières lieues vers le nord, qui me séparaient du beau lac Mjösen.

Nous arrivâmes vers midi sur ses bords. Une grue enleva nos karrioles légères, qui furent solidement attachées sur une longue remorque de barques plates, que le bateau traîne après lui; on leva les amarres, la vapeur siffla; nous étions déjà au milieu du lac.

Le Mjösen a dix-huit ou vingt lieues de long, mais il n'est jamais assez large pour que l'on ne puisse apercevoir ses deux rives à la fois. C'est ce qui l'a fait comparer à un grand fleuve débordé. Il s'étend du sud au nord, entre la paroisse de Minde, où aboutit le chemin de fer de Christiania et le village de Lille-Hamer, où il reçoit le *Logen*, une des plus grandes rivières de la Norvége. Le lac Mjösen a des aspects calmes et pleins de grâce. Sa rive occidentale, généralement assez basse, est couverte de fermes et de métairies; l'autre rive ondule par larges plis de terrain montant et descendant avec les collines, qui déroulent les anneaux d'une chaîne sans fin; parfois les collines se reculent avec un ressaut brusque; une vallée s'entr'ouvre, fertile, riante, avec son lac en miniature, sa maisonnette en bois, sa prairie où paissent des moutons noirs, et son ruisseau qui court sous les saules aux feuilles pâles. Les îles, semées sans nombre sur le lac, varient à chaque instant ses perspectives par l'attitude de leurs groupes divers. Tantôt c'est un rocher nu, tantôt un bouquet d'arbres qui commence au bord de l'eau, et pyramide à cinq cents pieds dans l'air, tellement serré que le rocher disparaît; tantôt une petite pelouse de gazon, avec un sapin gigantesque qui couvre le lac de son ombre et de son murmure. Là où le Mjösen a des montagnes pour rives, le même accident de végétation se reproduit presque toujours.

Ce sont d'adord de petits bois de bouleaux, qui baignent leurs pieds dans l'eau claire, puis des aunes et des frênes de montagne, à la feuille étroite; puis au-dessus, et couronnant les sommets, les pins et les sapins. Cette uniformité n'est jamais de la monotonie. Les gradations de la lumière sous les lueurs changeantes du jour introduisent un élément de diversité infinie, que multiplie encore la mobilité capricieuse de l'atmosphère. C'est là un des plus grands charmes de la nature du Nord, c'est la principale cause de sa supériorité sur le paysage du Midi ou de l'Orient, toujours revêtu du même éclat, éblouissant et monotone. Le Nord, au contraire, tire un merveilleux parti de ses nuages; il se sert de la pluie et du brouillard comme d'un accessoire dans le décor de ses grandes scènes. Il est malheureusement difficile de retracer ces effets rapides, qui s'effacent et se remplacent par une succession changeante. Il faudrait des ailes pour suivre ces vapeurs mobiles; tantôt sombres, basses et pesantes, elles semblent ramper lentement au fond des vallées; peu à peu, elles s'élèvent, effleurant la cime boisée des collines; puis enfin, légères, rapides et colorées, elles traversent le ciel, mouchetant l'azur délicat de leur ouate fine et moelleuse, pareilles à des flocons de plumes ébouriffés sur un tapis bleu.

Le Mjösen partage son grand tronc en diverses branches qui pénètrent plus ou moins profondément dans les terres. Toutes ces ramifications partent de la rive orientale : on n'en trouve pas une seule sur l'autre rive. Des ruisseaux, des torrents sans nombre lui versent incessamment leur tribut. Le Mjösen est sujet à des émotions subites : il ressent le contre-coup des tremblements de terre. En 1755, lors de la grande secousse qui renversa la moitié de Lisbonne, le Mjösen inonda ses bords, et l'on mesura une crue de vingt pieds de long de ses collines.

Les terres qui avoisinent le lac sont fertiles et générale-

ment bien cultivées. La facilité des débouchés ouverts à leurs produits augmente encore leur valeur. Je visitai une petite ferme, agréablement située à l'intersection de deux vallées, arrosée par un ruisseau dont les deux rives lui appartiennent et qui se perd dans le lac : l'île d'Helgéo, située en face, arrêtait sa perspective sur un point de vue pittoresque ; elle avait quelques arpents de bois, un aménagement modeste, mais suffisant pour une famille, l'herbage de vingt vaches et des pâtures pour cinq ou six chevaux et trente moutons ; tous les bâtiments rustiques nécessaires à son exploitation. Le propriétaire venait de mourir et les héritiers faisaient vendre. Je m'informai du prix ; on laissait le tout pour cinq mille *speciès*, un peu plus de vingt-cinq mille francs. Ce site aimable m'attirait beaucoup, et je me sentais au fond de l'âme une certaine envie de terminer là mes courses, mes *erreurs*, comme dirait un ancien. Malheureusement il fallait payer comptant, et un littérateur en voyage a rarement vingt-cinq mille francs dans sa ceinture. J'achetai donc tout simplement une tasse de lait, pour savoir au juste ce que valaient les produits de *ma* ferme, et je regagnai le bateau, qui venait de lever ses ancres après une station d'une heure.

Toute cette première journée fut gracieusement occupée à étudier les bords du lac ; j'y trouvai une flore variée, des champs de pommes de terre, des sillons de chanvre et de lin, des pois qui achevaient de mûrir, et toutes les céréales que produit la Norvége. En allant explorer les rochers, je fis lever deux jeunes aigles. Ce sont, je crois, les seuls oiseaux que j'aie vus sur le lac.

Le Mjösen, vers le sud, baigne une petite montagne isolée, à base granitique, dominée par des porphyres que vient à son tour couronner la syénite des zircons. Au-dessous de ces diverses roches, on rencontre le calcaire et le schiste argileux, qui se prolongent en collines aplaties dans les cantons de Toten et de Hedemark. La rive occidentale

du lac est formée d'amphibole noire et de feldspath blanc, tandis qu'à l'est on retrouve surtout le gneiss, si commun dans toutes les montagnes du Nord.

Vers son extrémité, le lac se resserre en étroit canal, surplombé par de grands rochers, entre lesquels s'engouffre le Logen, navigable lui-même sur une longueur de dix lieues. On a parlé d'une canalisation de ce beau torrent : le Storthing économe a reculé devant les additions formidables du devis. Aujourd'hui, un paysan de génie propose un nouveau plan et de notables rabais; si son projet est accepté, Christiania sera en communication directe avec le centre du pays, et la Norvége n'aura rien à envier ni à l'Écosse, si fière de l'*Escalier de Neptune* du canal Calédonien, ni à la Suède qui, par le Gotha-Canal, creusé dans les granits de Troll-Hœtta, réunit la mer du Nord et la mer Baltique.

Nous accostâmes, vers le soir, le débarcadère de Lille-Hammer.

En quittant le bateau, je ne pus me dissimuler à moi-même certain mouvement d'inquiétude vague. J'allais me trouver complétement seul, dans un pays inconnu, livré à tous les périls d'une prononciation de fantaisie, au service d'une langue très-imparfaitement sue. A Christiania, mon maître d'hôtel parlait allemand; sur le bateau, le capitaine parlait anglais; à Lille-Hamer, je ne trouvais plus que le norvégien pur. L'épreuve était décisive.

Il était près de minuit quand l'arrimage fut terminé; la planche de débarquement s'abattit du pont et laboura le sol avec ses gaffes de fer. Une grue enleva ma karriole dans son bec puissant. Je vérifiai mes harnais à la lueur du crépuscule; quand je relevai la tête, j'étais à peu près seul sur un quai désert. Un petit vent frais soufflait du lac. Je ne savais trop ce qu'il allait arriver de moi, quand je vis venir un vieux paysan. Je compris parfaitement qu'il me demandait ce que je désirais et se mettait à mes

ordres. Ces choses-là se voient tout de suite, et se comprennent dans toutes les langues.

Je répondis un peu lentement, mais en articulant nettement chaque syllabe :

« *Yeg vil læse hest*. Je veux un cheval *nu*. »

C'est la formule consacrée pour faire entendre au paysan que l'on a son équipage.

« *Meget vel!* Très-bien, » répondit-il, en frappant dans ses mains. Aussitôt un petit groom montra sa tête à la lucarne d'un grenier, descendit lestement une échelle qui lui servait d'escalier, et amena par sa crinière emmêlée un petit poney roux, qui dormait sous un hangar.

Le poney fut attelé en deux minutes.

« Maintenant, où vas-tu? » demanda le vieux paysan.

Le Norvégien pur sang ne comprend pas que l'on se serve du *pluriel* pour parler à une personne seule.

Et comme je ne répondais pas, il répéta sa question en élevant la voix, et en mettant sa main sur mon épaule :

« Où vas-tu?

— Où tu voudras! »

Il se mit à rire silencieusement. Puis, se retournant vers le groom :

« Conduis-*le*, dit-il, chez Éric Hamer. C'est, ajouta-t-il en me regardant, la meilleure *hébergerie*[1] de l'endroit. »

Dix minutes de trot soutenu, par une montée âpre, m'amenèrent à la porte de l'*hébergerie*. Nous frappâmes : un valet d'écurie ouvrit la porte de la cour; une jeune fille en coiffe de nuit, une torche de résine à la main, parut sur la première marche d'un perron. Elle était grande et portait un fichu rouge, mis de travers, qui laissait pointer çà et là les blancheurs de l'épaule. Elle s'encadrait superbement dans la baie de la porte, et le reflet de la torche, qui

1. Ce mot d'*hébergerie* — nous avons héberger — se retrouve dans l'allemand vulgaire, comme dans le norvégien.

mon lit. « J'ai déjà fait ma classe, me dit-il. Debout ! le *frokost*[1] vous attend chez moi, et il faut que je vous fasse voir Lille-Hamer. Je n'ai que trois heures à *me* donner. »

Siegrid entra, portant deux verres de brandvin sur un plateau de cristal, magnificence qui m'étonna, mais que j'ai retrouvée depuis dans plus d'une ferme de Norvége. Je commandai les chevaux pour une heure, et nous sortîmes.

Lille-Hamer est une ancienne ville autrefois florissante, puis détruite, et que l'on a rebâtie peu à peu. Ce fut jadis une place importante, le siége d'un évêché. Elle avait une cathédrale ; elle avait un couvent, qui fut fondé par un légat du pape d'origine anglaise, Adrien, cardinal d'Albano, puis enfin pape lui-même, sous le nom d'Adrien IV.

Au XVIIe siècle, les Suédois brûlèrent Lille-Hamer. Aujourd'hui la ville renaît de ses cendres.

Rien ne me semble plus intéressant que le spectacle de ces jeunes villes qui commencent à vivre, et qui prennent la vie avec cette ardeur, cette soif d'avenir, ce long espoir, qui est partout l'apanage de la jeunesse. Si l'on en croit les habitants de Lille-Hamer, leur ville sera bientôt la première ville du monde. Elle a déjà près de mille habitants ! Elle est, du reste, merveilleusement située, à l'extrémité du Mjösen, à l'endroit même où il reçoit le Lögen, un torrent devenu lac. La ville est au sein d'un amphithéâtre de montagnes aux formes capricieuses, qui s'entr'ouvrent pour laisser plonger le regard dans la perspective infinie des plus belles vallées. Pour jouir de ce paysage, il n'y a guère que des marchands à Lille-Hamer. Lille-Hamer est pour eux un entrepôt merveilleusement situé. Leur commerce s'étend d'un côté jusqu'aux populations voisines de Randsfiord, et

1. Déjeuner.

par leurs relations avec les plateaux de Dovrefijeld ils font pénétrer leurs produits jusque dans la Norvége centrale, tandis que le chemin de fer et le Mjösen leur apportent de Christiania toutes les productions du Sud. Lille-Hamer doit à son importance commerciale d'avoir déjà une succursale de la banque de Trondhjem, dont le papier, plus précieux que l'or, est en grand honneur dans toute la Norvége. Une heure me suffit pour crayonner quelques notes et prendre quelques vues.

M. Hjerpe m'emmena chez lui et nous déjeunâmes tête à tête dans le réfectoire du petit collége, dont on avait dépossédé les élèves. Je trouvai un journal plié sous ma serviette : c'était l'*Oplands-Titende*, petite feuille in-4°, qui se donne le luxe de faire de la politique et de paraître deux fois par semaine pour ses trois cents abonnés. Je le parcourais d'un œil assez distrait, quand mon hôte m'indiqua du doigt un *entre-filet* parmi les nouvelles diverses. On annonçait, d'après un journal de Christiania, mon voyage dans le Nord, avec la plus gracieuse courtoisie. C'était encore une de ces prévenances de l'hospitalité norvégienne que je devais rencontrer partout et sous toutes les formes. Je demandai à être présenté, comme confrère, au rédacteur en chef; mais le journal ne paraissait pas le lendemain, et le rédacteur s'était accordé un congé : l'esprit public était aux champs. J'inspectai la classe de M. Hjerpe; je fis décliner *rosa*, et conjuguer *amo*, et je rentrai à une heure précise dans la cour de mon *hébergerie*.

L'exactitude est la politesse des chevaux de poste. Je trouvai ma karriole attelée; un *skydskarl*, c'est le nom des grooms du pays, me tendit les rênes d'un geste familier, et sauta légèrement sur la planchette fixée derrière la caisse, qui représentait pour lui le siége de nos valets de pied.

Nous partîmes.

mettait sa tête en pleine lumière, la détachait avec une netteté vigoureuse sur le fond obscur.

« *God aften!* bonsoir, dit-elle en penchant sa torche vers moi. Bonsoir! répéta-t-elle; que veux-tu?

— Manger et dormir.

— Entre! »

Elle me précéda, la torche à la main.

J'entrai dans une immense cuisine; ma belle hôtesse me montra un banc de bois, une table éclairée par une lampe de fer accrochée au mur, et un gros livre.

« Écris ton nom, » me dit-elle en ouvrant le livre qui n'était autre qu'un registre de poste.

J'écrivis mon nom. Elle prit le livre, essaya de lire ce que j'avais écrit, et, après mûr examen :

« C'est bien cela! » se dit-elle, comme si elle eût reconnu les trois ou quatre syllabes auxquelles je réponds.

Je n'ai pas la vanité assez complaisante pour croire que mon nom fût venu avant moi à Lille-Hamer; je regardai la brave fille comme quelqu'un qui ne comprend pas et qui attend une explication. Mais sans même songer à me répondre, elle courut à la porte d'une petite salle qui touchait à la cuisine.

« Monsieur Hjerpe, dit-elle, voilà le Français! »

Un jeune homme de vingt-huit à trente ans se leva vivement, et vint à moi à travers un nuage de fumée et la pipe à la main.

« Je vous attendais, me dit-il en anglais assez pur. Nos amis de Christiania m'ont écrit que vous deviez venir cette semaine, et voici déjà trois heures que j'ai *fumées* ici en votre honneur. »

Je commandai à souper pour deux; on jeta une brassée de sapin dans l'âtre, et nous causâmes.

« J'avais envie, me dit M. Hjerpe, d'aller vous chercher à Christiania, mais ma classe me prend tout mon temps : je suis professeur. Allons, *Siegrid*, dit-il à la jeune fille,

dépêche-toi donc, tu as les pieds gelés.... J'aurais voulu voir le Mjösen avec vous, monsieur.... Pas de saumon salé, ma fille ; une œuret[1] fraîche, ce sera plus au goût du Français. »

Siegrid dressa la table en deux minutes, et nous soupâmes.

« Je vous préviens, me dit M. Hjerpe, que c'est ici la dernière station où vous trouverez du vin. Jusqu'à Trondhjem, vous n'aurez plus que des boissons impossibles. »

Je fis venir un flacon de porto, fortement coupé de *brandvin*[2], et nous portâmes la santé de la jeune France et de la vieille Norvége.

Nous achevions la bouteille comme deux heures sonnaient à la petite église du village. Le jour frappait aux carreaux, et l'aube, aux doigts blancs, me jetait du sable dans les yeux. Siegrid dormait, la tête renversée sur le dossier du grand fauteuil.

« Eh ! la *pige*[3], réveille-toi ! Où couches-tu le Français ?

— Dans la cour ! dit Siegrid en étirant ses bras.

— Comment ! dans la cour ?

— Ne vous effrayez pas trop, reprit M. Hjerpe, c'est une manière de dire. La cour d'Eric-Hamer est pleine de petits chalets délicieux, et vous n'allez pas dormir à la belle étoile. »

Siegrid souffla la lampe, prit une grosse clef, marcha devant nous, et me conduisit vers une jolie maisonnette en bois dont elle m'abandonna la jouissance exclusive.

Je me blottis sous un monceau de couvertures, et je perdis le sentiment des réalités.

Le lendemain, à dix heures, M. Hjerpe était au pied de

1. Espèce de truite à chair d'un rose pâle.
2. Eau-de-vie.
3. La fille.

elle a peu de ressources, elle les emploie jusqu'à l'épuisement. Pour elle le temps ne fait rien, et elle a repris cette vieille devise : « Continuer fait gagner ! »

Cette montagne de soixante lieues se divise en trois ou quatre grandes masses appartenant toutes au même système. Les pentes inférieures sont parfaitement cultivées ; les forêts commencent à mi-côte. Les sommets sont dépouillés, hérissés de rochers fauves, avec des mouchetures de bruyères roses, comme des lambeaux de pourpre déchirés. Dans sa plus grande largeur, le Gulbrandsdal mesure environ deux lieues. Mais souvent de petites vallées se relient à la vallée mère, dans laquelle on les voit déboucher tout à coup, comme des rivières modestes se jettent dans un grand fleuve. Toutes ces pentes ont leurs cascades, toutes ces vallées ont leur ruisseau ; de quelque côté que l'on porte ses regards, on découvre des perspectives saisissantes. On est au centre d'un panorama féerique. Tantôt le Gulbrandsdal s'élargit, et alors, à côté de la rivière, on aperçoit de beaux enclos de verdure et de petites fermes très-soignées ; tantôt, au contraire, la vallée se rétrécit tellement que c'est à peine s'il y a place pour le torrent, qui s'élance à chaque instant de son lit et suspend aux rochers des franges de blanche écume. Tout près de lui, la route étroite escalade les escarpements, comme un sentier de chèvre. Parfois les ondulations de la montagne créent toute une série de bassins, dont la neige éternelle brode les contours inégaux d'un feston d'argent.

De nobles souvenirs habitent ces vallées, où tout parle encore des antiques origines. Les rois ont vécu là. On vous montre de larges tumulus de pierres, recouverts de gazon et couronnés d'arbres. C'est là qu'ils dorment dans leurs armes. Chacun de ces tombeaux a sa légende, qui est peut-être une page de l'histoire. Cette légende, le paysan voisin la sait toujours et il la raconte volontiers, dans son dialecte danois, qu'il prononce à la norvégienne,

en ayant soin de le parsemer de mots islandais, probablement pour le rendre plus intelligible. Comme renseignement, on peut toujours s'en rapporter à lui, et c'est là un double trait assez frappant de son originalité, de connaître parfaitement tout ce qui le touche, et de rester complétement étranger à ce qui n'est pas avec lui dans un rapport immédiat. Son univers a trois lieues de tour ! On sait où demeuraient les princes, et quelle humble ferme, à présent, remplace leurs maisons détruites. Chacune garde sa généalogie dans sa mémoire fidèle et fière. Les traditions valent les parchemins, et, quoique d'Hozier ne soit pas là pour le dire, on n'ignore point dans quelles veines de paysans coule le sang des vieux Iarls. Parfois aussi cette généalogie est écrite et affichée dans la salle commune où se tient la famille, où l'on reçoit l'étranger, où l'on fête les amis ; chacun peut la voir, l'examiner, la contrôler et la discuter. C'est un *arbre* en règle, et l'on peut suivre du tronc aux rameaux toutes les filiations successives, depuis l'auteur glorieux de la race, couché dans sa tombe depuis mille ans, jusqu'à l'enfant au berceau, doux espoir du père, qui doit, comme un anneau d'or, rattacher le passé à l'avenir. Le hasard peut vous faire dîner avec un descendant de Haco, ou de Hroll-le-Marcheur. Les petits-neveux de Harald Harfagar sont maîtres de poste, et attèlent eux-mêmes leurs chevaux à votre karriole. Où sont donc aujourd'hui les représentants couronnés d'une plus antique noblesse ? Je dois l'avouer pourtant : la grandeur simple, et un peu trop calme peut-être, du paysan norvégien, n'a rien qui me rappelle la fougueuse audace de ces rois de la mer, qui, comme leurs frères les Germains, n'avaient qu'une crainte, c'est que le ciel ne tombât sur leur tête. Ils ressemblent plutôt aux fils des patriarches qu'aux fils des Vikings. La Norvége, jadis aventureuse et guerrière, s'est faite agricole et pastorale. Le poids de la noblesse est difficile à porter, quand il ne s'appuie ni sur

A cinq cents pas de la ville, nous entrons dans la vallée du Gulbrandsdal, une des plus belles, et incontestablement la plus grande de l'Europe. Elle n'a pas moins de quatre-vingts lieues de long.

Ce que je voulais voir tout d'abord, c'était la façon dont allaient fonctionner mon cheval, ma voiture et mes harnais neufs. Cette préoccupation, si naturelle au début d'un long voyage, faisait quelque tort au paysage, et je ne prêtais qu'une attention distraite aux beautés de la nature. Il y a temps pour tout.

« Mais regarde donc ! » me dit le postillon en arrêtant assez brusquement le petit poney.

Je regardai.

Nous venions de franchir un de ces ponts de bois, comme on en trouve souvent dans les montagnes ; ils donnent tout de suite au paysage alpestre un caractère pittoresque qui réjouit l'œil du peintre et fait tressaillir le bourgeois lui-même. Ce pont m'offrait, du reste, un spécimen curieux d'un genre de construction particulier aux Norvégiens : ni fer, ni acier ; pas un crampon, pas un clou. De gros arbres se superposent l'un sur l'autre avec des saillies puissantes. Quant au revêtement supérieur, il consiste tout simplement en bûches fendues, solidement fixées aux troncs d'arbres par des chevilles fortes et courtes. Toute la construction est consolidée par des liens d'osier, que l'on renouvelle partiellement dès que le besoin s'en fait sentir. La route, par un détour brusque, nous replaçait en face du lac que, tout à l'heure, nous avions derrière nous. Le vent berçait quelques nuages dans le ciel, le soleil s'inclinait déjà vers le couchant, et le lac s'étendait devant nous dans son lit de montagnes ; la vaste nappe de ses eaux d'un vert changeant étincelait au soleil comme une émeraude liquide, et la cime des flots doucement agités renvoyait, sous le rayon, comme des échos de lumière qui allaient se prolongeant dans un lointain infini. Les îles

ne paraissaient plus que des taches sombres sur un satin glacé. A mes pieds, le torrent, pareil à un serpent roulé dans l'écume, atteignait le Lögen en bondissant par-dessus deux rochers. Ce torrent a des eaux singulières. On dirait des flots de lait, avec une teinte bleuâtre, d'une extrême douceur. Je n'ai vu cette nuance qu'à certains ruisseaux de la Suisse, gonflés par les neiges fondues, quand mai souffle sur les Alpes. Bientôt, dans le même lit, fleuve et torrent, côte à côte, coulent sans se mêler, et longtemps encore l'œil peut suivre, de plus en plus effacée, mais toujours distincte, la ligne qui sépare le bleu délicat du vert foncé.

Le col de la vallée est étroit et tortueux.

A chaque moment la route semble finir : un ressaut du terrain la recommence. De chaque côté les montagnes s'élèvent comme des murailles, ou pyramident comme des tours. Cette dernière forme est plus rare. En général ces montagnes ont des mouvements onduleux et calmes, leurs vastes plis se succèdent lentement; du reste, pas de culture sur les montagnes qui séparent les *dalen* (c'est le nom des vallées); mais entre les masses arrondies de gneiss et de mica, où ils peuvent, et comme ils peuvent, poussent les genévriers, les pins, les hêtres, les bouleaux et les trembles.

A mesure qu'on avance vers le nord, on monte, on monte toujours; mais d'une façon si uniformément insensible, que l'on ne s'aperçoit de la hauteur où l'on est parvenu qu'en regardant le baromètre qui hausse et le thermomètre qui baisse.

C'est là, en toutes choses un des caractères particuliers au Nord, d'arriver à l'intensité de l'effet par la prolongation du moyen. J'applique cela au paysage comme à la poésie ou à la musique. Ici la nature est aussi tenace qu'elle est froide. Elle n'abandonne une forme qu'après l'avoir poursuivie à travers toutes ses modifications; si

des priviléges politiques, ni sur la base solide d'une grande fortune. Mais la noblesse pauvre qui honore son nom par la dignité de sa vie mérite le respect et la sympathie. En Norvége, le paysan noble, qui vénère et qui aime la constitution démocratique de son pays, vote contre l'hérédité des titres et le rétablissement des priviléges, mais il ne donne pas sa fille à son voisin plus riche que lui, s'il ne descend pas du même passé glorieux. Le *gaardman*, ou gentilhomme campagnard, est plus sévère sur la question des alliances qu'un pair des trois royaumes : il n'épouserait pas une danseuse.

Au bout d'une journée sans aventure, après cinq ou six heures de courses et quatre ou cinq stations rapidement franchies, j'atteignis vers le soir les bords d'un petit lac, où je trouvai un gîte hospitalier, dans une belle ferme, sur la paroisse d'Elstad. J'aurais pu aller plus loin, mais le site était beau; j'avais aperçu dans la montagne une église charmante... et... et la cuisine fumait!

J'établis mon quartier général à Elstad pour une nuit et un jour. Nous étions au samedi soir, et je voulais respecter le repos du dimanche. La petite église, que j'avais remarquée la veille, appartenait à la paroisse de Ringebo.

J'en fis le but d'une excursion matinale avant l'heure de l'office.

L'église est bien posée, à mi-côte; quelques massifs d'arbres, clair-semés autour du cimetière, lui ôtent et lui rendent tour à tour la vue du lac et de deux petits torrents, qui se joignent et se mêlent presque à ses pieds. L'église est en bois travaillé avec un art particulier, goudronné et peint en brun. Sa haute tour, aiguë comme une flèche, est recouverte de planchettes hermétiquement imbriquées, comme la tuile de nos couvertures, et d'un rouge vif, qui tranche nettement sur la verdure sombre des bois environnants et sur le bleu léger

du ciel. Quatre petits clochetons rectangulaires couronnent sa base, et l'aiguille jaillit de leur bouquet, comme le pistil d'une fleur s'élance de son calice. L'église est percée de grandes fenêtres blanches et carrées, dont la forme lourde et le ton criard heurtent la délicatesse de la construction, et trouble cette gamme de couleurs harmonieuses. Ces fenêtres, placées trop haut, s'affleurent avec le toit désagréablement.

L'église était fermée.

Des vieillards, assis sur un banc rustique, causaient près d'un sapin, dont l'ombre tournait à leurs pieds. Quelques femmes, traînant leurs enfants par la main, erraient dans le cimetière, comme des âmes en peine. Ce cimetière misérable singe mesquinement la magnificence. On remplace les mausolées absents par des planches qui les représentent... de face. Quand on approche, on s'aperçoit qu'on est le jouet d'une illusion. On n'a même pas la réalité d'un tombeau; les urnes funéraires n'existent que de profil; elles sont plus petites que la douleur des héritiers, et si peu de larmes qu'ils versent, elles ne sauraient les contenir. Les femmes s'assoient sur ces tombes; les enfants cueillent autour d'elles de petites fleurs pâles et sans parfum, tandis que la vache du pasteur et une brebis suivie de deux moutons paissent l'herbe des morts.

Je frappai à la porte de la sacristie, que vint m'ouvrir un clerc en habit noir, d'une gravité farouche. L'intérieur de l'église vous *tire l'œil*, comme on dit à l'atelier, par le badigeonnage jaune de ses fonds rehaussés de filets d'un gris très-clair; point de pavés, mais un parquet de longues planches, dans lequel on a trouvé le moyen d'encadrer deux pierres tombales, avec les ornements fantastiques et terribles de la mort : les crânes nus, les faux ébréchées, les tibias maigres et les clepsydres renversées. Çà et là, pendus aux murs, quelques tableaux naïfs, un entre autres, avec cette épigraphe, si grande dans sa sim-

plicité, qui résume toute la pensée chrétienne : *Mors bona, vitæ perfectio*. « Une bonne mort, c'est la couronne de la vie. » Le tableau représente une famille de seigneurs norvégiens, pieux donateurs de l'église. Le père et la mère occupent le centre de la composition; dix enfants s'échelonnent à leurs côtés, avec une régularité dans les différences de la taille, qui indique une régularité non moins grande dans la bénédiction intime que le ciel accordait chaque année à ces parents trop heureux. L'artiste a séparé les sexes avec une pruderie toute puritaine : les garçons à la droite du père, les filles à la gauche de la mère. Les plus grands, de chaque côté, atteignent l'épaule de leurs auteurs, et les derniers, placés entre les jambes des aînés, ont assez l'air, avec leurs cheveux de soie jaune et leurs pommettes enluminées, de petites poupées de carton peint. Mais le ciel s'entr'ouvre devant toutes ces mains qui prient; deux anges joufflus soufflent dans des *tubas* de cuivre et réveillent les trépassés; le Christ, assis dans sa gloire impassible, sur un trône de chérubins, juge le pâle troupeau des ressuscités. Les bienheureux montent au ciel avec des ronds de jambe pleins d'allégresse, tandis que l'enfer engloutit les boucs, *et ab hædis me sequestra!* Par le *faire* et par les costumes, ce tableau est du XVIIe siècle; par la naïveté, il est du XIIe.

Cette humble église a un maître autel magnifique; c'est un chef-d'œuvre de menuiserie dans le goût des dernières années de la Renaissance : cintres, demi-cintres, architraves, colonnes, colonnettes, incrustations et peintures; le tout abondant, fouillé, fleuri, épanoui. Je remarquai aussi, près de la porte, des fonts baptismaux ornés de sculptures romanes que l'artiste a ciselées dans un bloc de porphyre vert; puis, tombant de la voûte en bois peint, une lampe ancienne d'un goût exquis. De loin elle paraît être d'argent oxydé; elle a neuf becs : c'est un nombre sacré. Au-dessous de la lampe, et retenue par une chaîne

invisible, plane dans l'espace la colombe mystique, emblème de toute lumière et de toute chaleur. L'église de Ringebo est une église paroissiale (*Hoved kirke*); on en rencontre seulement quatre de Lille-Hammer à Jerkind, c'est-à-dire dans un espace de cinquante lieues.

Peu à peu les paroissiens de Ringebo arrivèrent; c'était eux que je voulais voir.

La Norvége sera peut-être le dernier pays de l'Europe où le costume national se conservera dans sa pureté traditionnelle. Hélas! les jeunes hommes qui vont à la ville en reviennent parfois à la mode de l'an passé; mais du moins ceux qui n'ont jamais quitté leur district restent insensibles à tout progrès; ils ne mettent pas leur orgueil dans la coupe d'un habit; ils se trouvent bien comme étaient leurs pères, et s'imaginent que tout se tient dans la vie, que l'on ne change rien sans changer tout, et que s'ils écourtaient leurs vestes, ils amoindriraient leurs mœurs. Voici, en deux mots, le costume du dimanche d'un fermier dans le Gulbrandsdal : un grand habit en wadmel gris, coupé à pans carrés, et tombant au-dessous du mollet; boutons de métal brillants, culotte en peau de daim brodée sur les coutures, souliers sans pointe, à talons hauts, à boucles d'argent; chapeau bas de forme, un peu ovale, large d'aile; ceinture de cuir, où pend dans sa gaîne grossière un couteau large et court, dont la poignée, faite de la dent d'un morse, est incrustée de cuivre ou d'argent. Quelquefois, au lieu d'un couteau, le paysan en porte deux.

Comment avouerais-je maintenant que la coquetterie féminine reste beaucoup au-dessous de la magnificence de la moins belle moitié du genre humain? La chose, hélas! est pourtant vraie, et les femmes du Gulbrandsdal portent, comme la plupart de nos paysannes du centre de la France, d'affreux chiffons sans nom, sans goût, sans forme. Elles ont l'air de n'être que les servantes de leurs maris, et il est

permis cette fois de juger sur les apparences ; la femme se résigne silencieusement à cet humble rôle. Il y a pourtant dans chaque famille un vêtement d'honneur qui sert dans les grandes circonstances, et que toutes les générations, pendant des siècles, portent chacune à son tour. La mère le lègue à sa fille : c'est le vêtement des fiançailles.

Ce vêtement ressemble assez à celui des dames châtelaines du moyen âge. La pièce qui tout d'abord attire le regard est un pourpoint justaucorps en damas de couleur éclatante. Ce pourpoint est orné d'une broderie en or ou en argent. La ceinture en velours est chargée de plaques de métal. Un jupon de soie, que le pourpoint recouvre en partie, descend jusqu'aux chevilles. Les bas sont en wadmel ou en coton, et les souliers brodés se relèvent par une poulaine exagérée. Autour du cou, une lourde chaîne d'or, ou dorée, supporte une médaille et de petits cœurs qui s'ouvrent, comme les reliquaires de l'amour, pour recevoir de tendres souvenirs ou des présents symboliques : par exemple, une petite éponge. Une éponge dans un cœur! rien de plus simple : c'est l'emblème de la propreté dans un bon ménage. Sur les longs cheveux flottants, on pose une couronne aux dents aiguës, comme la couronne de Proserpine des médailles grecques de Sicile ; le cercle de la couronne est relevé de bosses, de ciselures et d'ornements figurant des étoiles, des croissants, des feuilles, des fleurs et des fruits, selon le goût plus ou moins ingénieux de l'artiste. Quelques-uns de ces costumes, qui gardent encore sinon la fraîcheur, du moins la solennité roide du premier jour, remontent à deux ou trois cents ans. On les garde dans de grands bahuts, que la mère de famille ouvre à certaines époques avec un respect touchant. Si un jour ces parures prenaient une voix, si, pouvant enfin parler, ces robes se rappelaient les battements qui les soulevèrent, elles nous raconteraient en leur langage l'histoire monotone et passionnée de vingt

générations de femmes. Le cœur n'est-il pas le même au pôle et sous l'équateur ? Que de soupirs étouffés sous ce lourd corsage ! que de sourires qui mentaient la joie ! combien de larmes brûlantes au bord de la paupière, et qui n'osèrent pas tomber parce qu'une lèvre amie n'était pas là pour les recueillir ! et que de joies aussi, combien d'espérances timides, d'émotions sacrées et pures, quand deux âmes se mêlaient dans l'amour ! Intime et silencieuse histoire qui ne peut être écrite que par un poëte, et lue que par une femme !

Vers midi, je regagnai mes quartiers, assez content de l'emploi de ma matinée, et affamé comme un homme qui a couru dans la montagne. Je ne crus être coupable d'aucune exagération en demandant quatre œufs frais pour mon déjeuner; mais je n'en pus obtenir que deux. On m'assura que c'était assez pour un homme seul.

Après ce repas trop léger, je me fis conduire par mon hôte à la *Société de lecture* (*Læseselskab*), dont le pasteur est le président, et le maître d'école le bibliothécaire. A défaut du corps, je voulais du moins nourrir l'âme. Cette *Læseselskab* est une excellente institution, que je voudrais voir établir dans nos campagnes sous une direction bienveillante et éclairée. Tous les paysans d'un canton versent à la caisse commune un *mark* par an, à peu près un *franc* de notre monnaie. On achète un fonds de livres utiles et quelques romans, et l'on s'abonne aux principaux journaux de Norvége ; il y a un rôle d'inscription très-exact ; livres et journaux passent de main en main pour ne rentrer dans le fonds commun qu'après avoir été lus par tous. Le dimanche on se réunit à la maison d'école, ou devant le porche de l'église, et l'on discute la politique européenne, avec moins d'éloquence qu'à Westminster ou au Palais-Bourbon, mais non pas avec moins d'intelligence et de sens pratique. Presque tous les paysans savent lire ; quand on ne sait pas lire, on ne vote pas ; quand on ne

sait pas lire, on n'est pas confirmé, et la confirmation est en Norvége le plus grand des sacrements : c'est lui qui vous donne l'initiation complète de la vie religieuse et de la vie de famille. Si vous n'êtes pas jugé digne de recevoir la confirmation, vous serez exclu du mariage; sanction terrible dans un pays où les femmes sont vertueuses! L'*instruction primaire* est donc ardemment désirée, et si la moyenne du savoir n'est pas fort élevée, en revanche elle s'étend sur le plus grand nombre. Toutes les paroisses n'ont pas le moyen d'avoir une école fixe (*fastskole*); c'est un privilége très-envié, mais que la pauvreté du pays rend assez rare. Mais quand il n'y a pas d'école fixe, il y a du moins une sorte de précepteur ambulant qui va s'établir tantôt dans une maison, tantôt dans une autre; il reste douze ou quinze jours dans chaque endroit, montre tout ce qu'il sait, le plus vite possible, au marmot attentif; la gravité norvégienne n'attend pas le nombre des années. L'enfant ne comprend pas toujours, mais la mère est là qui comprend pour lui. Quand le temps des leçons est fini, celui des répétitions commence; le précepte est répété vingt fois, et l'exemple se grave enfin dans la jeune cervelle. L'année suivante, le magister revient et s'étonne des progrès qu'a faits son élève. Seule, la mère ne s'étonne pas, mais elle se réjouit dans son cœur. Le paysan a pour la lecture un goût très-décidé; toute proportion gardée, la Norvége est peut-être le pays d'Europe où on achète le plus de livres, et de livres sérieux. C'est principalement la *Société biblique* de Londres qui l'approvisionne.

Je voulais faire une longue journée le lendemain, je partis à quatre heures.

Rien n'est mélancolique comme les matinées du Nord, même dans les beaux jours. Le bleu du ciel est gris, l'aube pâlit sous ses voiles blancs, l'aurore n'a plus de roses dans les mains; de petits bouquets de lilas, semés dans les nuages du côté de l'orient, annoncent seuls que c'est le

jour. Voici ce que je transcris de mes notes de voyages, écrites au crayon et en marchant : « Je traverse un bois de sapins mêlés de hêtres et de bouleaux, avec quelques saules sur la lisière qui borde le chemin. Il fait froid, rien ne trouble le grand silence de la nature. Il me semble que je voudrais entendre un chant d'oiseau; je ne demanderais pas un rossignol, je me contenterais d'un pinson sifflant dans ces hêtres, ou d'un rouge-gorge dans ces jeunes sapins.... rien! Des grives mouchetées se hâtent de picoter les baies vermeilles du sorbier; de temps en temps un lièvre trottine dans les herbes sèches et secoue ses oreilles trempées de rosée.

« Bientôt je sors des bois et je traverse deux torrents : le *Vaalin-Elv* et l'*Erye-Elv*, qui bondissent à travers des rocs aigus; c'est le bruit, c'est le mouvement, c'est la vie! Le cheval s'arrête pour respirer la poussière humide qui le rafraîchit; il voudrait se baigner dans cette fougueuse écume.

« La route est longue! rapidement je cueille des mousses et des andromèdes, et nous repartons.... Souvent nous quittons le Lögen pour le retrouver bientôt. A midi je mets le couvert sur l'herbe et je dîne avec le paysan qui me conduit, dans la belle vallée de Seid. Nous buvons frais à la source voisine. Je tire de mon portefeuille une tranche de caoutchouc, mince comme un *papelito* de Barcelone, mais taillée en gobelet, et avec laquelle je puise au torrent; mon jeune compagnon est émerveillé, un gobelet c'est du luxe, et j'ai rompu avec le luxe, on peut boire dans le creux de sa main; il y a moins loin alors de la coupe aux lèvres. Je récompense l'admiration naïve de mon jeune guide en lui donnant mon gobelet. La coupe du roi de Thulé ne lui semblerait pas plus précieuse. »

La vallée de Seid mériterait l'attention d'un agronome. Je n'ai jamais vu, même en Angleterre et dans les comtés les plus cultivés, un système d'irrigation mieux entendu;

rien de trop et toujours assez ; pas une goutte d'eau n'est perdue, pas une parcelle de terre oubliée. Des aqueducs primitifs prennent l'eau à la source, et, à travers la montagne, l'amènent au point où on l'attend. Ces tuyaux de conduite sont tout simplement des sapins creusés en rigoles, ou percés par la tarière ; ils n'ont pas sans doute la splendide majesté de ces arcs de triomphe de deux lieues, qui décorent si noblement la solitude des campagnes romaines ; mais leur simplicité rustique s'accorde bien avec le paysage où on les trouve : plus serait trop. Le drainage se combine avec l'arrosement, et la vallée tout entière est d'une splendide opulence ; une fraîcheur factice, dont, à chaque moment, l'on dispose à son gré, est presque indispensable dans ces régions, dont la couche très-légère d'humus est posée sur la roche sèche, où le soleil, répercuté par des murailles de granit, embrase la terre de ses ardeurs torrides. Du reste, il ne faut demander à cette eau que ce qu'elle peut donner : la fraîcheur. Coulant presque toujours sur le gneiss ou le porphyre, elle n'est point chargée de ces détritus féconds que tant de fleuves charrient avec eux et déposent sur la terre fertilisée ; c'est de l'eau à l'état presque pur ; elle n'offre aucun sédiment à l'analyse.

Je ne m'arrêtai à la station de Viig, où j'arrivais, que le temps de changer de chevaux et de visiter dans la maison deux poutres et un soliveau en grand renom par tout le pays, car ils ont été pris à l'ancienne demeure de saint Olaf, qui s'élevait à quelque distance dans la montagne. Inutile d'ajouter que ces débris, sans aucune valeur artistique, n'ont pour eux que la vénération des souvenirs. Le propriétaire de Viig les a utilisés comme de vils matériaux ; il a bâti sa maison avec des reliques.

A partir de Viig, le Gulbrandsdal fait un ressaut et tourne assez brusquement vers l'ouest. Une croix de pierre sur la gauche attire l'attention du voyageur. C'est la seule

croix que j'aie rencontrée en Norvége. On lit sur une planchette de sapin : *Ici tomba Sinclair !...*

Les Anglaises sentimentales se font toujours raconter l'histoire de Sinclair. De quatorze à cinquante-six ans, les Anglaises sont toujours sentimentales, mais cela ne prouve rien ! Voici en deux mots l'histoire de Sinclair. C'était pendant la rivalité de Christian IV et de Gustave-Adolphe, qui alluma une guerre des plus violentes entre le Danemark et la Suède. Gustave-Adolphe, épuisé déjà par d'autres luttes, envoya chercher du secours en Écosse. Le colonel Munkhaven y fit une levée de trois mille hommes et s'embarqua avec eux, vers la fin de l'été de l'année 1612. Les affaires de la Suède ne se rétablirent point pendant son absence. Au retour, il trouva les Danois maîtres de Gottenbourg et du Sund; Stockholm était menacé, et, depuis Calmar jusqu'au cap Nord, toute la côte occupée par l'ennemi. Munkhaven débarqua dans le fjord de Trondhjem, après avoir jeté à terre, dans le golfe de Romsdal, six cents Écossais commandés par le colonel Sinclair. Sinclair s'avança lentement vers le Gulbrandsdal, à travers la vallée de Lessoe, ravageant tout sur son passage. Il arriva bientôt dans le défilé de Kringelen : ce sont les Thermopyles de la Norvége. Les paysans qui tenaient les hauteurs roulèrent des quartiers de rochers sur la petite troupe, qui fut écrasée. Une inscription placée dans le défilé de Kringelen raconte les faits à peu près comme nous, et elle ajoute avec peu de modestie : « Par là, l'ennemi et l'*Univers* apprirent ce que peuvent dans leurs rochers les braves, hardis et fidèles Norvégiens. »

Un incident romanesque attendrit ces récits cruels de l'histoire. La femme de Sinclair l'avait accompagné dans son expédition aventureuse. Une jeune Norvégienne eut pitié de la pauvre étrangère, et elle envoya son fiancé pour la sauver ; celui-ci pénétra dans le camp des Écossais et voulut enlever lady Sinclair ; on s'était mal expliqué ; on

ne s'entendit pas. Mme Sinclair, qui était belle, se trompa sur les intentions du jeune homme, et, comme elle aimait son mari, elle tua son libérateur en croyant défendre sa vertu. Elle-même tomba, dans la bataille du lendemain, en combattant auprès du colonel. C'était un vaillant cœur. Voici ce qu'on lit au pied de la croix de bois noir qui indique au passant la tombe de Sinclair : « Ci-gît le colonel Sinclair, qui, en 1612, *fut anéanti comme un vase de terre*, à Kringelen, par trois cents paysans de Lessoe, de Vaage et de Froen. Le chef des paysans était Berdon Ségelstad, de Ringeboe. Cette inscription, détruite en 1789 par une inondation, a été rétablie par les paysans A. Viborg et N. Viig. » Ici on prend le titre de paysan, comme ailleurs on prend le titre de marquis.

Tous ces souvenirs sont encore présents dans le Gulbrandsdal, et vous ne trouverez pas un vieillard ou un enfant qui ne vous raconte l'héroïsme de ses pères, la victoire de Kringelen, et la gloire de la Norvége dans la *Guerre Écossaise*.

Tout en devisant du colonel Sinclair, nous atteignîmes le pied du mont Kringelen, que l'on a si justement nommé le Morat de la Norvége.

Au bas de la montagne, dans un cimetière rustique, au milieu d'une enceinte de jeunes bouleaux, s'élève la petite église de Quam.

Le site est à la fois mélancolique et doux.

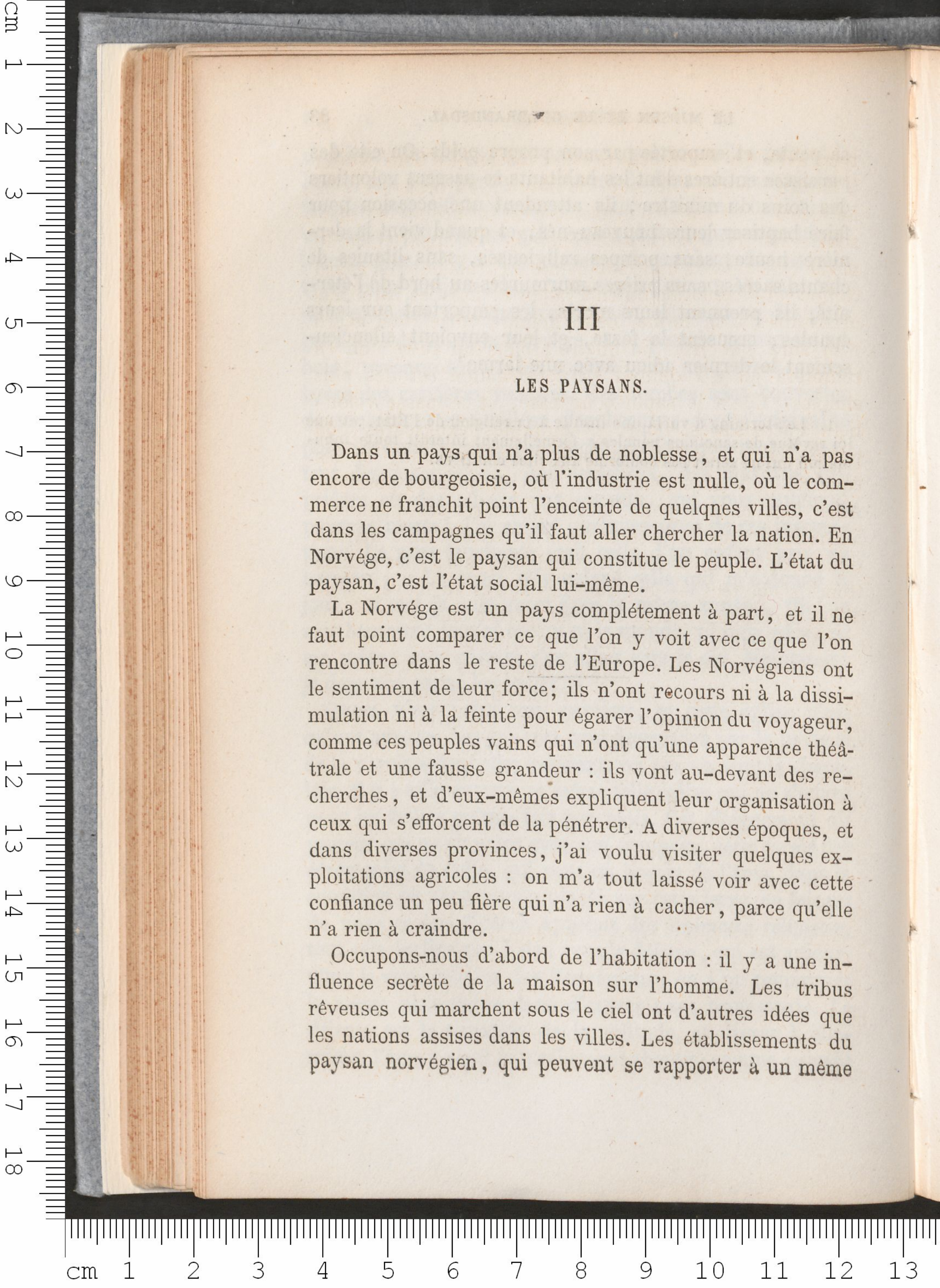
Tout alentour, la vue s'arrête sur la cime élevée des montagnes assez voisines qui ferment et rapprochent l'horizon. Ces montagnes, dépouillées de végétation, ont du moins des lignes gracieuses; la vallée est calme; le torrent qui la parcourt se fait ruisseau pour un moment et s'endort dans son lit de sable blanc ombragé de grands saules. L'église est petite, mais elle ne manque pas d'élégance en sa simplicité même. Sa haute couverture coupée à pans droits, sa tour octangulaire, dont les vives arêtes

déchirent les nuages qui passent, ses murailles peintes à l'ocre, son petit porche recouvert de deux ardoises gigantesques aux reflets verdâtres, tout contribue à lui donner un cachet pittoresque qui vous saisit et que vous n'oublierez plus. Il y a des choses qui semblent daguerréotyper pour toujours leur vive empreinte sur les tablettes de la mémoire. Le cimetière de Quam est aussi un des plus poétiques de toute la Norvége. Ici, plus de mausolées en bois; presque toutes les tombes sont en pierres grises tirées des carrières voisines. Ces tombes sont couvertes de sculptures et fouillées d'arabesques dont l'originalité plaît ou dont la recherche surprend. Presque toutes portent des inscriptions, des sentences, des maximes, des prières ou des adieux aux vivants, qui vous oublient, pauvres morts! J'ai relevé quelques-unes de ces inscriptions. La plus touchante était celle d'un enfant pris au berceau : « La mort m'a enlevé celle qui m'a donné le jour, et moi je suis mort dans la même année... Oh! je suis heureux; je n'ai connu ni le monde, ni mon père, ni ma mère; *mon chemin s'en allait vers le ciel*. Maintenant je demeure parmi les anges. »

Quam n'est point une paroisse, et cette église n'est qu'une annexe. Les annexes sont desservies par le pasteur de la paroisse dont elles relèvent, ou par un simple chapelain. Il y a telle annexe ou même telle église qui ne s'ouvre pour les fidèles qu'une fois par mois. Cet éloignement du pasteur qui ne vit point avec son troupeau, cette rareté des cérémonies du culte, qui sont un besoin de l'âme, dans la condition où Dieu nous a placés sur cette terre, en faisant de nous ce que Cicéron appelait des *animaux religieux*, tout cela incline peu à peu vers le déisme, qui est aujourd'hui la vraie religion des Norvégiens : on a pu remarquer le même phénomène dans d'autres pays protestants. Le déisme est la tentation de la solitude, et, livrée à elle-même, l'âme y vient naturellement aboutir, comme suivant

sa pente, et emportée par son propre poids. On cite des paroisses entières dont les habitants se passent volontiers des soins du ministre ; ils attendent une occasion pour faire baptiser leurs nouveau-nés, et quand vient la dernière heure, sans pompes religieuses, sans litanies de chants sacrés, sans prières murmurées au bord de l'éternité, ils prennent leurs morts, les emportent sur leurs épaules, creusent la fosse, et leur envoient silencieusement le dernier adieu avec une larme[1].

1. Le Storthing a vu là une insulte à la religion de l'État, et une loi revêtue de sanctions pénales a formellement interdit toute inhumation qui ne serait pas conforme aux rites chrétiens.



III

LES PAYSANS.

Dans un pays qui n'a plus de noblesse, et qui n'a pas encore de bourgeoisie, où l'industrie est nulle, où le commerce ne franchit point l'enceinte de quelqnes villes, c'est dans les campagnes qu'il faut aller chercher la nation. En Norvége, c'est le paysan qui constitue le peuple. L'état du paysan, c'est l'état social lui-même.

La Norvége est un pays complétement à part, et il ne faut point comparer ce que l'on y voit avec ce que l'on rencontre dans le reste de l'Europe. Les Norvégiens ont le sentiment de leur force; ils n'ont recours ni à la dissimulation ni à la feinte pour égarer l'opinion du voyageur, comme ces peuples vains qui n'ont qu'une apparence théâtrale et une fausse grandeur : ils vont au-devant des recherches, et d'eux-mêmes expliquent leur organisation à ceux qui s'efforcent de la pénétrer. A diverses époques, et dans diverses provinces, j'ai voulu visiter quelques exploitations agricoles : on m'a tout laissé voir avec cette confiance un peu fière qui n'a rien à cacher, parce qu'elle n'a rien à craindre.

Occupons-nous d'abord de l'habitation : il y a une influence secrète de la maison sur l'homme. Les tribus rêveuses qui marchent sous le ciel ont d'autres idées que les nations assises dans les villes. Les établissements du paysan norvégien, qui peuvent se rapporter à un même

type, avec des différences presque insensibles d'un district à l'autre, portent le nom de *gaard ;* on prononce *gôr.* Le gaard n'est pas une maison ; c'est un groupe de maisons sous une dépendance commune, et appartenant au même chef ; c'est l'unité subdivisée en fractions. Le gaard comprend l'habitation du cultivateur et tous les bâtiments nécessaires à la ferme. Leur nombre varie : tel gaard n'en aura que trois ou quatre ; dans tel autre, on en comptera jusqu'à quinze. La construction est des plus simples. Elle a le sapin pour base, et se passe volontiers d'accessoires. Pour les murailles extérieures, on prend des troncs d'arbres dans la forêt voisine, on les équarrit, on les superpose le plus exactement possible. Ainsi font encore pour leurs *log-houses* les pionniers américains. Une mousse sèche et pressée comble hermétiquement les interstices. A l'angle des murs, les grands troncs s'adaptent les uns dans les autres au moyen d'entailles profondes. Quand on veut percer une fenêtre, on scie la muraille. La première qualité d'un architecte, c'est d'être menuisier. A l'intérieur, des planches bien unies et solidement jointes remplacent les murs de refend ; toutes les pièces ont un parquet sec et luisant. Parfois un superbe balcon finement ouvragé circule autour de la maison, dont le toit, qui fait saillie, domine et surplombe. C'est une sorte de galerie où l'on promène les enfants en hiver, où l'on vient jouir des belles nuits d'été. Ces balcons, dont la haute balustrade monte jusqu'à la poitrine d'un homme, sont de vrais chefs-d'œuvre de menuiserie ; les piliers des encoignures se tordent comme les colonnes de nos baldaquins de la Renaissance ; les barreaux, soigneusement tournés, sont sculptés et fouillés d'arabesques qui prouvent la patience et l'habileté du ciseau.

Le toit a une inclinaison assez douce : tantôt il est en bois, et alors on le recouvre d'une couche de terre,

que la mousse et le gazon rendent bientôt impénétrable. Parfois aussi on rencontre des couvertures en tuiles ou en ardoises. La feuille de l'ardoise, mince et délicate, verte ou rougeâtre, a des reflets d'un éclat métallique; la tuile est petite, souvent octogone, et disposée de manière à former des dessins d'une capricieuse élégance. Les divers bâtiments dont le gaard se compose sont toujours séparés les uns des autres, et complétement isolés. Le principal corps de logis est réservé au propriétaire et à sa famille; il contient aussi la chambre de l'étranger. C'est presque toujours une vaste salle du rez-de-chaussée, à deux ou trois lits. Le lit norvégien se compose d'une planche au fond d'un édredon; un second édredon sert de couverture. Cette grande salle est assez bien meublée du reste. Une table au milieu, une armoire sculptée dans un coin, entre les deux fenêtres un beau miroir, biseauté comme une glace de Venise. Çà et là, dans des *sous-verre* primitifs, des gravures venues de tous les coins du monde, de France pour la plupart, et représentant des personnages assez étonnés de se trouver ensemble. J'ai vu dans le même cadre Louis XIV et Robespierre, Bossuet et la Camargo, Pascal entre deux robes à paniers, et le cardinal de Richelieu, donné pour vis-à-vis à un *pouf au sentiment* de la fin du dernier siècle.

On ne se sert pas de poêles dans les campagnes. A leur chaleur égale, mais triste et lourde, le paysan préfère l'éclat du sarment, dont la flamme joyeuse pétille et rit devant lui. J'ai remarqué dans presque toutes les fermes d'immenses cheminées, *bâties* au milieu même de l'appartement, à la place qu'occupe le *brasero* espagnol. Ces cheminées, en pierres ou en briques, ont un caractère assez monumental. L'âtre est formé de deux murs s'élevant à angle droit; un cône en maçonnerie, qui monte jusqu'au plafond et qui sert de manteau, s'appuie sur les deux murs et sur un pilier de fer placé dans l'axe. Dans ce

vaste foyer, on entasse des bûchers d'Hercule sur des chenets gigantesques en fer poli, toujours luisant. De larges fenêtres, aux vitres claires, laissent entrer des flots de lumière qu'aucun rideau n'arrête ou n'adoucit. Dans les solennités de la famille, la chambre du voyageur devient la salle commune; on s'y réunit dans les longues soirées, où les amis sont conviés; on y danse aux fêtes de *Yule*, on y donne le festin des noces, on y célèbre les doux anniversaires de la vie imtime; parfois l'on s'y rassemble pour entendre la lecture de la Bible.

La deuxième maison du gaard, située à vingt ou trente pas de la première, est destinée aux serviteurs de la ferme, que le paysan propriétaire tient toujours assez éloignés de lui.

La troisième appartient aux troupeaux. C'est l'écurie et c'est l'étable. Elle est élevée d'un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Les chèvres et les moutons habitent le premier.

On n'a pas songé à l'escalier; mais à l'aide de poutres qui s'appuient par leur base au sol, et par leur sommet à la fenêtre de l'étage supérieur, on ménage une rampe d'une inclinaison facile. On la couvre de terre et de gazon : c'est un sentier qui n'est ni plus étroit ni plus ardu qu'un autre, et les bêtes routinières se laissent conduire sans résistance à leur *appartement*. Il est vraï qu'un garçon de ferme tient le bélier par les oreilles. Une distraction serait fatale au troupeau : les moutons sont partout les moutons de Panurge.

Au rez-de-chaussée se trouve ce que l'on appelle ici la *maison des vaches*. Les délicats resteront à la porte; mais je préviens que l'on peut entrer. La pièce est vaste, admirablement tenue, parfaitement aérée, au moyen de grandes fenêtres que l'on peut ouvrir aux quatre vents. Le parquet est en sapin, ce qui dispense de litière; il

est vrai qu'on se prive ainsi volontairement de la ressource des engrais ; mais le paysan norvégien n'en use guère, et sa terre peut, je crois, s'en passer mieux qu'une autre. Chaque bête a pour elle une stalle bien propre, comme dans les écuries tenues à l'anglaise. Il n'y a du reste qu'un rang de stalles dans chaque étable ; il est au milieu même de la pièce, laissant un vaste espace devant et derrière, pour faciliter la circulation dans tous les sens. Le Norvégien est naturellement rempli de soins pour les animaux domestiques ; on n'a pas eu besoin de lois pour lui imposer des égards et une sorte de tendresse vis-à-vis de ces humbles serviteurs et de ces doux compagnons de l'homme. Le quatrième corps de logis sert de grange et de fenil ; on garde dans le cinquième tous les ustensiles de la ferme ; on y pend les colliers, on y remise les voitures, on y range les charrues. Le sixième sert de buanderie et de four. Il n'entre pas une pierre dans la construction de ces divers bâtiments, mais souvent ils portent sur des espèces de dés grossièrement faits, qui ne sont autre chose que des amas de cailloux rassemblés aux quatre coins de la construction, et qui soulèvent la maison presque tout entière à cinq ou six pieds au-dessus du sol. C'est une précaution prise contre les ruisseaux qui débordent au printemps, et contre les neiges qui s'amoncellent en hiver. Des perrons gigantesques, dont chaque marche emploie un arbre, font communiquer le seuil de la porte avec la route ou la cour du gaard. Tantôt ces divers bâtiments dessinent, par leur position respective, une figure géométrique : c'est un carré, une losange, un parallélogramme, une demi-circonférence ; tantôt, au contraire, on les a jetés au hasard, confusément et pêle-mêle. Situés parfois dans les plus beaux sites du monde, ces gaards n'ont aucun souci du pittoresque ; ils tournent sans scrupule le dos à la route, interrompent une per-

spective par la construction d'une étable, et mettent un grenier entre eux et une cascade superbe. Les propriétaires n'en sont pas moins enchantés de savoir que la cascade est là ; ils iront la regarder quand ils voudront la voir.

Il ne faut pas demander au gaard norvégien le jardin qui réjouit la ferme française ou la métairie belge : nous ne sommes point ici dans la patrie des fleurs. La maison norvégienne a pour elle une décoration plus sévère : dans le Sud, un tilleul aux larges feuilles, dont l'ombrage semble la bénir de ses bras séculaires ; dans le Nord, un sapin gigantesque, qui croît au milieu de la cour et projette au loin l'ombre de son obélisque de verdure immobile ; parfois le houblon grimpant escalade le toit, et brode la maison de ses festons capricieux et légers.

Dans le plus humble gaard il y a toujours à voir quelque curiosité naturelle dont le paysan est fier : ici c'est une auge gigantesque creusée dans le granit, comme un sarcophage égyptien ; là c'est une ardoise de vingt pieds de long, dont les teintes délicates passent du gris sombre au bleu le plus tendre. On en fait une table de cuisine pour les valets de ferme.

Le paysan norvégien aime les tons brillants et vifs, comme s'il en avait besoin pour relever ce qu'il y a de froid dans son ciel terne. Le rouge surtout lui agrée particulièrement ; l'extrême Nord se rapproche ainsi de l'extrême Orient, qui a les mêmes besoins, mais pour d'autres causes. Ce sont les zones tempérées qui ont inventé la gamme des couleurs discrètes, et ce que les Anglaises appellent, en baissant les yeux, les nuances chastes. Ces nuances sont inconnues en Norvége, où l'on met sans pudeur une porte *rose clair* au milieu d'un mur fauve ; une autre fois, c'est une cheminée *vert-pré* qui jaillit d'un toit sang de bœuf. Ces contrastes violents ne paraissent choquer personne.

Il y a en Norvége très-peu de fermiers prenant à bail la terre d'autrui, de même qu'il y a aussi très-peu de familles assez riches pour louer leurs terres. On ne possède en général que ce que l'on peut cultiver, et l'on cultive ce que l'on possède. Le nom de propriétaire s'applique exclusivement à ceux qui ont assez de bien pour en louer ; c'est un titre honorifique, comme celui d'*esquire* dans la hiérarchie aristocratique de l'Angleterre ; il appartient à un très-petit nombre, on ne le donne jamais à celui qui cultive son propre bien. Le paysan qui exploite sa terre prend le nom de *bonder*. Plus de la moitié des Norvégiens sont des *bonders*. Le bonder a sur son domaine la plénitude du droit : le droit d'usage, le droit de jouissance, et les droits de suzeraineté quant à la chose, qui, pendant la période féodale, reposaient chez nous sur la tête du seigneur.

Le paysan norvégien a toujours été libre. Depuis les premiers âges il a possédé la terre en pleine propriété, sans être jamais asservi à la glèbe. Même au temps de l'occupation danoise, la terre appartenait en propre et directement au paysan, qui ne reconnaissait aucun supérieur. C'est là le droit que le Norvégien désigne encore aujourd'hui sous le nom d'*Udal*. Ce droit a été religieusement respecté par l'occupation danoise. La terre d'*Udal* est possédée sans aucune charte de concession, sans aucune des redevances habituelles ou casuelles de la *tenure* féodale ; le paysan la tient librement et directement, comme le roi tient sa couronne. Elle passe de l'un à l'autre, sans qu'il faille payer aucun droit de mutation. On ne paye que l'impôt foncier, et sous une seule forme, pour subvenir aux besoins de l'État. Il est vrai que cet impôt est assez considérable : il est à peu près de 18 pour 100 du revenu. Les *agnats* du propriétaire ont un droit particulier qu'on appelle *Odelsbaarn Ret*, et qui les autorise à *rémérer* la terre vendue par leur parent. Ce droit contribue pour beaucoup à retenir le gaard dans les mêmes familles. Ici la moitié

de la terre n'a jamais changé de main; elle est toujours restée dans les familles où on la voit aujourd'hui.

Voilà sept ou huit cents ans que l'égalité du partage est introduite dans la loi, et cependant le morcellement de la propriété n'est pas descendu au-dessous des limites où chacun peut vivre sur sa terre. Peu à peu les mariages reconstituèrent la propriété que les successions avaient dissoute, et l'on arriva à une moyenne stationnaire telle, que le plus grand nombre possède précisément ce qu'il lui faut pour vivre aussi loin du luxe que de la misère.

L'importance des fermes varie : elles comptent généralement de vingt-cinq à quarante têtes de bétail. C'est beaucoup, si l'on songe qu'il faut avoir dans les fenils des approvisionnements de fourrages pour sept mois d'hiver. Plusieurs de ces fermes ont des cultures variées ; d'autres, beaucoup plus petites, se contentent d'un sillon d'avoine ou d'un champ de pommes de terre entre les fourrés et les taillis des grands bois à demi défrichés. Ces modestes métairies sont occupées par de petits fermiers qu'on appelle *cottars*, et qui payent leurs redevances en *corvées* sur la terre dont ils relèvent, et qu'ils labourent avec le *bonder*. Mais cette corvée ne peut en rien se comparer à la corvée féodale que nous avons connue : ce n'est pas l'assujettissement d'un homme à un homme, ni d'une terre à une autre; l'une des deux terres n'est pas *mouvance* de l'autre; toutes les deux appartiennent au même propriétaire; la corvée ici n'est donc plus qu'un fermage, acquitté par le travail au lieu d'être payé en argent.

Du reste, toutes les transactions de l'économie rurale se font par la voie des échanges et des compensations, sans aucune intervention du numéraire; le contraire n'a lieu que dans des cas extrêmement rares et tout à fait exceptionnels. On donne tant de jours de travail, et l'on reçoit telle part de fruits. Le premier avantage d'un tel système est d'assurer une moralité plus haute aux rapports qui

s'établissent entre celui qui possède et celui qui travaille ; c'est de supprimer cet antagonisme inhumain, qui fait que dans certains pays l'intérêt de l'un est toujours contraire à l'intérêt de l'autre, et que celui-ci devra s'affliger de ce qui devra réjouir celui-là. Parfois, au milieu de nations chrétiennes, j'ai entendu des gens, qui passaient pour sages, se plaindre, en certaines années, que l'épi fût trop épais dans les sillons, et les grains trop serrés, et la grappe trop abondante. On prétendait que c'était pour tous un malheur, et qu'avec le prix du pain le prix du travail diminuait. Je ne comprenais pas ; mais je regrettais de n'avoir pas le droit de me réjouir de ces bontés de la nature prodigue, et je craignais que le ciel ne voulût un jour nous punir de si mal recevoir ses dons. Il n'en est pas de même en Norvége ; ce qui profite à l'un profite à l'autre, et la prospérité de chacun fait celle de tous.

La terre se donne à bon compte, ainsi qu'il doit arriver dans un pays où il y en a pour tout le monde, et où vraiment on ne trouverait pas grand avantage à l'accaparer. On la mesure par *mœlings*. Le mœling équivaut à environ quarante-neuf mètres carrés ; mais, à vrai dire, on ne mesure guère que dans le voisinage des villes. En pleine campagne, on achète en bloc, au jugé, à vol d'oiseau. La terre labourable, *saatland*, admet encore une autre mesure, que l'on appelle *tœnde*. Ce mot veut dire tonneau, et au premier abord on peut ne pas comprendre parfaitement comment la terre se mesure avec un tonneau. Le *tœnde* de *staatland* est égal à l'étendue du sol que l'on peut ensemencer avec un baril de riz, un baril d'orge et deux barils d'avoine. Entre paysans, c'est la mesure usuelle. La main-d'œuvre du labourage n'est pas chère. Sur la lisière de chaque ferme un peu considérable, ces petits cultivateurs, que tout à l'heure je désignais sous le nom de cottars, payent leurs rentes en journées de travail sur la terre même, et n'estiment guère leurs journées à plus de

dix ou douze sous. Du reste, ils se regardent, et avec raison, comme faisant partie de la famille. Leur maisonnette et leur bout de champ leur sont donnés pour la vie durant, avec survie pour leurs veuves; c'est la sécurité de toute une existence garantie. Quand il y a vente, le prix de la terre ne s'acquitte jamais en argent, du moins pour la totalité. On pratique toutes sortes de retenues : rentes viagères, annuités de grains, nourriture de tant de vaches, bois de chauffage, droit d'habitation. Toutes ces réserves, qui grèvent la propriété d'une façon incommode, sont désignées, en norvégien, sous le nom de *wilkaar*, et il est rare qu'une terre en soit complétement affranchie. Le *wilkaar* déprécie singulièrement les biens ruraux aux yeux de l'étranger, dont les intérêts hésitent à s'enchevêtrer dans ce système, qui paraît tout simple à des familles vivant entre elles depuis des siècles.

En général, on cultive bien. Le labourage diffère un peu du nôtre; la charrue norvégienne est légère; elle n'atteint pas profondément le sol, dans la crainte de heurter bientôt le roc, sur lequel, parfois, porte directement la couche déjà trop mince de l'humus végétal, ou même de rencontrer la seconde couche du sol, qui s'étend ordinairement entre l'humus et le roc; couche poreuse, qui se dessécherait vite à l'air libre, et que la nature a destinée à garder plus longtemps l'humidité, dont la semence a besoin pour germer. On retourne le *pan* de terre (la motte) sans le briser. C'est, comme on sait, le système en vigueur dans le comté de Norfolk, qui donne à l'Angleterre ses magnifiques blés rouges. Cette charrue sans roues se traîne sur le sol. En avant du soc, on place un régulateur en bois, qui touche le sillon et ne laisse pénétrer au-dessous de lui que la longueur de lame précisément nécessaire à chaque terrain. Ainsi, tout est mesuré à l'avance, on n'abandonne rien au caprice d'un valet, ni au trait plus ou moins vigoureux des chevaux. Placé à côté du soc, un appendice

spécial écarte du sillon les racines que le tranchant vient de couper, ou les pierres qu'il a soulevées ; cet appendice joue comme un levier dans la main du laboureur, qui ne se place pas, comme chez nous, derrière sa charrue, mais à côté. Le sillon est uni comme la plate-bande d'un jardin ; on ne lui donne pas ces renflements et ces ondulations de vagues soulevées qui rendent si gracieuse la surface d'un champ de blé courbé sous le vent. On laboure aussi toujours du même côté. Quand on est arrivé au bout du champ, on hausse le soc, et l'on retourne au point d'où l'on était parti, sans creuser un nouveau sillon chemin faisant. C'est une perte de temps considérable ; mais le paysan tient surtout à ne point fatiguer ses chevaux. Ils font partie de la famille, et l'on a pour eux plus que des soins, on a des égards.

Qui commence n'a pas fini. Il y a loin des semailles à la moisson. L'épi court plus d'un danger avant d'arriver à l'heureuse et abondante maturité. Tantôt ce sont les gelées des nuits d'avril qui le flétrissent ; il se sèche alors et noircit comme si on l'avait passé au feu, et le peuple dit qu'il est *brûlé*. Les paysans du Nord ont donné à ces nuits fatales le nom de *nuits de fer* ; tantôt, sous l'action hâtive du printemps, l'accroissement trop prompt de la tige contracte les vaisseaux de la plante encore tendre, et les fait crever au premier retour d'une chaleur soudaine. Avant que la neige descende des montagnes, on place sur les pentes de petites haies sèches, où elle s'arrête, et qui l'empêchent d'être emportée trop vite : elle emporterait avec elle l'espérance de la récolte. Au mois de juin, la chaleur, si ardemment concentrée dans l'enceinte des rochers, dessèche impitoyablement les racines ; on est obligé de les rafraîchir par des irrigations assidues. En juillet, on craint les ouragans : il faut placer des palissades entre les sillons pour empêcher que les tiges ne soient renversées et ne pourrissent les unes sur les autres.

Enfin, l'heure de la moisson est arrivée. Les précautions redoublent : on coupe très-bas, et l'on coupe seulement la *poignée* que l'on tient dans la main, et non pas, comme chez nous, la *brassée*, dont une partie s'échappe avant que la gerbe soit liée. Ainsi, rien ne se perd. Mais peut-on dire que ce soit un épi vraiment perdu, celui que Ruth vient glaner pour Noémi dans les sillons de Booz ? Les gerbes, assez petites, sont placées par dizaines, et le grain en bas, sur des perches qui les exposent au soleil et aux courants d'air vif ; elles sèchent ainsi promptement, et, en cas d'averse, la première abrite les neuf autres. Veut-on rentrer précipitamment, on entasse perches et gerbes sur des chariots bas qui parcourent le champ. En quelques heures, on assure ainsi le produit de l'année.

Les terrains de chaque exploitation se divisent en trois classes, suivant leurs qualités. La première comprend les céréales et d'excellent fourrage ; la deuxième est une sorte de prairie enclose que l'on peut également *faucher* ou faire dépouiller par les troupeaux. L'herbe des prairies naturelles n'est point drue et serrée ; le foin n'atteint pas non plus une grande hauteur. Il faut beaucoup de terre pour obtenir peu de fourrage. On fauche très-habilement ; le sol est rasé d'aussi près que le *bowling-green* d'un parc anglais. La lame de la faux est très-courte ; mais les trois quarts ne sont point employés, comme chez nous, à *couper l'air* ; tout porte : pas de coups perdus. On laisse le foin sur place, et comme il est tombé, pendant l'espace de vingt-quatre heures ; le lendemain, on le jette sur les traîneaux, et, sans même le lier en bottes, on l'entasse dans les fenils encore vert. Il garde ainsi plus d'arome et, dit-on, plus de force.

La troisième division de la ferme norvégienne prend le nom de *sœter*, et comprend la vaine pâture que chaque ferme possède dans les montagnes. Les pâturages des

sœters, comme les *sheelings* des Highlands d'Écosse, sont quelquefois situés à quinze ou vingt lieues de la ferme, dans quelque repli de la montagne déserte. Les troupeaux vont passer là trois ou quatre mois d'été, sous la garde des *pastoures* norvégiennes. Comme le temps pourrait paraître bien long à ces pauvres filles, privées de toute distraction, on a soin d'envoyer leurs amoureux avec elles. Ainsi a-t-on créé de véritables Arcadies, pleines de chansons de joie. Le départ pour les sœters est une véritable solennité champêtre. Il a lieu en mai; c'est comme la fête rustique du printemps. Déjà, depuis quelques jours, on ouvrait les fenêtres du gaard, pour sentir le souffle des vents tièdes qui passent sur les dernières neiges; la séve court dans les branches flétries qui se relèvent; les bourgeons roses s'entr'ouvrent et les feuilles se déplient comme de petites faveurs vertes au bout des rameaux noirs encore, et déjà gonflés; la mousse refleurit; les cataractes sonnent et retentissent dans les bois. Au fond de l'étable inquiète mugissent les troupeaux que le printemps agite. Tout renaît. L'activité règne dans la ferme; les travaux recommencent : il faut partir. On a vite fait de rassembler son petit bagage, que l'on charge sur un poney. On juche une fille sur le bât, entre les paquets, le fouet à la main; un garçon prend la bride; les autres comptent les troupeaux à mesure qu'ils sortent par la porte trop étroite. Debout sur le perron, le chef gourmande son jeune peuple; il adresse ses dernières instructions à la troupe impatiente qui n'écoute déjà plus. On s'embrasse, on échange les derniers adieux, et, le cœur plein d'espérance, on part.

Le plus souvent, les sœters sont situés sur le bord d'un lac, ou bien ils sont arrosés par de nombreux ruisseaux. Les chalets des bergers ne manquent point d'une certaine grâce rustique, et l'on y mène assez doucement la vie. On travaille peu et l'on se repose beaucoup. Les garçons font les foins; les filles s'occupent du beurre et du fromage.

Du reste, liberté entière pendant ces trois mois passés loin du maître, aussi près que possible de la simple nature, dans un site grandiose et sauvage, au sein d'un jour éternel, avec tous les enchantements de la jeunesse et de l'amour. C'est incontestablement le type le plus parfait de de la vie pastorale en Europe. Quelquefois, on est obligé de marier un peu ou du moins de fiancer tout ce petit monde avant la fin de l'hiver; mais le pays n'est pas médisant, et personne ne songe à faire de scandale inutile.

On adopte, pour la séparation des champs, un système de clôtures particulier à la Norvége : au lieu de creuser des fossés, qui font perdre une quantité de terrain parfois considérable, ou de planter une haie dont l'ombre est importune et nuisible, on emploie de grandes barrières d'une construction primitive. On plante de distance en distance deux piquets longs et forts, vis-à-vis l'un de l'autre; des traverses plus légères et qui s'entre-croisent, appuyées au sol d'un côté, posent leur autre extrémité contre ces pieux, auxquels on les rattache avec les rameaux flexibles d'un jeune saule, ou des liens d'osier qu'on assouplit encore en les passant au feu. On varie le nombre de ces traverses, selon la hauteur et la solidité que l'on veut donner à l'obstacle. Une barrière de force moyenne et de cent pieds de long coûte environ dix francs. L'apparence formidable de ces clôtures suffit à tenir en respect les troupeaux, assez paisibles d'ailleurs, qui n'osent pas même tenter de les franchir. Ces barrières mobiles peuvent aussi se transporter d'un lieu à un autre avec une facilité extrême. Quand on veut acheter le champ voisin, il suffit de reculer sa barrière. Dans un pays moins honnête que la Norvége, — en Normandie, par exemple, — cette manière de procéder donnerait lieu, j'en suis sûr, à beaucoup d'actions en bornage, et les juges de paix auraient besoin d'une audience de plus par semaine.

Les provinces méridionales de la Norvége offrent à peu

près les mêmes productions céréales que le Danemark et le nord de l'Allemagne. On ne trouve plus le froment au delà du 65ᵉ degré. Passé le 62ᵉ, il est malingre, vient difficilement, et la récolte est souvent trompeuse ; sur la côte occidentale, le seigle s'avance jusqu'au 69ᵉ, un degré plus loin que l'avoine ; l'orge, celle de toutes les céréales qui exige le moins de chaleur, mûrit encore au 70ᵉ. Le méteil (*bland-horn*), les pois et la pomme de terre, qui réussit même dans le Finmark, sont pour le peuple une immense ressource. On cultive aussi le tabac sur la côte du Skager-Rack.

Mais ce qui manquera toujours à l'âge d'or de la Norvége, c'est le rayon de miel si cher à nos campagnes du Sud. J'ai passé toute une saison (elle m'a paru longue), sans entendre un murmure d'abeilles. Il faut à ces divines buveuses de rosée des fleurs enivrées de soleil, et la Norvége n'en a pas.

Je n'écris pas le roman de la Norvége, j'essaye d'en esquisser le tableau vrai : je ne crois pas qu'il y ait au monde un pays plus près de l'égalité sociale. On n'y rencontre ni les grandes fortunes ni l'extrême misère ; mais une sorte de moyenne d'instruction et de bien-être fait rouler sur toutes les têtes son niveau modeste. Les concupiscences de la richesse ou de l'ambition n'y sont point éveillées par le spectacle des prospérités éclatantes. On s'endort dans la jouissance modérée du bien, sans songer à désirer le mieux. La fortune même ne saurait donner les jouissances du luxe dans un pays où il n'y a pas de luxe ; elle n'assurerait pas d'influence politique parmi des électeurs ombrageux ; et quant à la pauvreté complète, personne ne songe à la craindre, parce qu'on n'en voit presque pas d'exemple.

Il y a des pays, ainsi l'Écosse, que je puis citer, parce que je l'ai vue, où les riches et les pauvres sont séparés

par de telles différences, comme mœurs, comme langue, comme habitudes, comme logement, comme nourriture, que l'on songe involontairement à deux nations ennemies vivant sur la même terre : rien de commun entre elles ; pas un point de contact. En Norvége il n'y a pas, à proprement parler, de distinction tranchée ; il n'y a que des nuances, comme il doit arriver nécessairement là où tous ont assez et où personne n'a trop. Tout se nivelle, se confond et disparaît dans une médiocrité suffisante, mais non dorée.

Cette égalité s'étend aux manières mêmes, qui sont, chez tous, simples, cordiales et franches; il ne faut leur demander ni la noblesse de la gravité espagnole, ni l'élégance française, ni la facilité souple des Italiens. C'est plutôt un mélange de dignité dans les sentiments et de familiarité dans l'expression. Mais ni cette dignité n'est hautaine, ni cette familiarité n'est grossière. On devine, dans les moindres choses, qu'ils ont au fond de l'âme et l'intelligence du droit et la conscience du devoir; ils imposent le respect d'eux-mêmes, en se montrant tels qu'ils sont; pas de prétention, nulle préoccupation de l'effet à produire : aucun apprêt. L'étranger, qui les voit en passant, les surprend tels qu'ils sont toujours. On peut, en une heure, apprécier leurs relations intimes et journalières. Ils ne savent pas, comme certains raffinés de civilisation, faire deux parts de leur vie, donnant au monde la grâce de leur sourire, la douceur caressante de leur voix, le charme pénétrant de leur esprit, et réservant, pour l'intérieur dédaigné, les rudesses, la froideur et parfois la dureté. Le Norvégien n'est pas, comme l'Arabe, un bandit poétique ; c'est un honnête homme un peu prosaïque. Il n'a pas la main fine et blanche qui assassine; il a, au contraire, une main large et calleuse ; mais elle est loyale, et sa pression ne ment jamais.

Quand on n'est pas doué d'une forte dose de patience, on est parfois exposé à de rudes épreuves avec la lenteur

norvégienne. On retrouve à peu près le même calme chez les hommes de l'extrême Nord et chez ceux de l'extrême Orient. Les causes sont différentes. Ici, c'est la fibre lente qui reste engourdie ; là, au contraire, c'est l'âme subtilisée qui semble quitter le corps et se perdre dans le vague du rêve, loin de lui. Quoi qu'il en soit, je sais, pour mon compte, que j'aurais eu besoin plus d'une fois de répéter, chez les Norvégiens, l'alphabet grec pour donner à mes colères le temps de la réflexion. Mais, à bien examiner les choses, il s'est toujours trouvé que c'était moi qui avais tort, et eux qui avaient raison. Et alors, avec quelle inaltérable indulgence ils supportaient mes violences! Je me rappelle qu'un jour, dans une station de poste où je ne trouvais pas de chevaux, je tempêtais comme un enfant gâté qui veut la lune. Une femme essaya de me donner quelques explications ; le mari lui dit : « Laisse-le, tu vois bien qu'il est malade! » Je rentrai en moi-même, j'eus honte et je me calmai.

La base de la nourriture, pour le paysan, est le gâteau d'avoine, la pomme de terre, le poisson de rivière, le poisson salé, surtout le hareng, le fromage, le beurre et le lait. Dans les années de disette, on y ajoute les gâteaux d'écorce. La fabrication de ce nouveau comestible ne laisse pas que d'être assez compliquée. On abat les jeunes pins robustes et vigoureux ; on enlève l'écorce dans toute sa longueur ; le couteau fait disparaître d'abord la partie extérieure de cette écorce ; on racle ensuite délicatement la partie intérieure. Il ne reste plus que la portion intermédiaire, qui est blanche et molle. On l'expose à l'air libre, puis on la fait sécher au four ; on la bat et on la brise dans des vaisseaux de bois, puis on l'envoie au moulin ; on mêle la farine avec des lichens ou des hachures de paille, et on en fait des gâteaux épais d'un doigt. Ces gâteaux sont amers, astringents et malsains. Le paysan, qui s'en nourrit l'hiver, se sent faible et abattu quand vient

le printemps : il éprouve surtout des douleurs vives dans la poitrine. Enfin, cela empêche de mourir tout de suite, et, dans les mauvaises années, pour qu'il soit content, il suffit au paysan de ne point mourir.

Outre le pain de seigle et d'orge mal boulangé, humide, indigeste et lourd, le paysan compose, avec l'avoine, une espèce de galette mince comme une feuille de papier, blanchâtre, sèche et cassante, qu'on appelle *flat-brœd*, ou pain plat par excellence. Pour peu que l'on ait le gosier délicat, on avale difficilement cette chose insipide, entremêlée de longues pailles qui vous restent dans le gosier et vous étranglent. On s'y fait, à la longue ; dans les premiers temps on trempe dans l'eau pour amollir : alors c'est encore mauvais, mais cela peut passer.... avec un peu d'effort.

Le fermier fait quatre repas par jour : à deux de ces repas on boit de l'eau, de fort mauvaise bière ou du lait excellent ; aux deux autres, on s'accorde un verre d'eau-de-vie de pomme de terre. Il est assez dans l'usage de servir deux fois par semaine la viande salée et le boudin noir. A vrai dire, on n'a jamais de viande de boucherie. Quand une vache est vieille, on la tue, on la sale et on la mange, voilà tout. Chaque repas dure assez longtemps ; on sent que ces gens-là, je parle même des pauvres, sont chez eux et vraiment leurs maîtres ; on met la table, on s'assied ; le pain est offert dans des paniers très-propres : quelquefois on simplifie le service, et, pour épargner la vaisselle, on sert la viande et le poisson sur un énorme triangle de *flat-brœd* en guise d'assiette. Quand on n'a plus rien dans son assiette, on la mange. Ainsi, dit-on, firent les compagnons d'Énée ; si l'invention n'est pas renouvelée des Grecs, peu s'en faut. La préparation de ces quatre repas occupe à peu près tout le temps de la ménagère.

Dans les petites fermes, le mobilier est simple : des

marmites en fer, des cuillers de corne, des couteaux dont le manche, en ivoire de morse, est cerclé de cuivre brillant comme l'or, des vases de bois, dont la forme rappelle assez l'élégance des modèles étrusques. Dans un coin, un grand baril pour l'eau, qui malheureusement n'est jamais fraîche et complétement insapide, — on se souvient trop longtemps qu'on a bu, — et pourtant l'on est à deux pas du ruisseau qui roule des flots étincelants ! Mais ce serait un ennui d'aller puiser trop souvent.

Le Norvégien est intelligent : il a des aptitudes assez diverses, mais il est lent à la tâche, et mou devant la peine. Il a peu de besoins, et quand il les a satisfaits, il s'arrête et ne veut pas prévoir le long avenir. Le propriétaire est philosophe : il ne cherche pas à s'agrandir et il se contente de posséder la terre qu'il est capable de cultiver et qui suffit à ses besoins, sans qu'il ait à déployer une habileté transcendante ou une activité fiévreuse ; sans qu'il ait surtout de grands capitaux à risquer : les capitaux manquent un peu à la Norvége. Ce système une fois admis, les procédés, même les plus mauvais , se perpétuent de père en fils avec une monotonie routinière, dont on rencontre peu d'exemples ailleurs. *A quoi bon?* c'est un des mots qu'on entend le plus répéter ici. Le Norvégien se contente du nécessaire, qu'il obtient sans peine ; il se passe volontiers du superflu, qui lui coûterait un effort. C'est lui qui a dû dire le premier : « Le mieux est l'ennemi du bien. » Il ne se soucie point de travailler l'hiver, il fait trop froid ; ni l'été, il fait trop chaud ; ni le printemps, il est si court ! quant à l'automne, il n'y en a pas. Tout cela sans doute peut paraître contraire aux idées de civilisation si répandues aujourd'hui par toute l'Europe ; mais y a-t-il une civilisation vraie sans moralité, et où donc la moralité est-elle plus grande, chez eux ou chez nous ?

Tel qu'il est constitué, le gaard norvégien a paru à quelques-uns le type exact de l'état social des anciens

Germains. C'est évidemment le degré le plus infime dans l'ordre du développement historique. C'est le point de départ de ce que l'on appelle le progrès. Le groupe de la famille précède le groupe de la cité. Le lien du sang, si puissant dans les races septentrionales, dut réunir sur le sol germain tous les agnats autour du chef commun, et leur établissement n'a pu être sans rapport avec ce que nous remarquons aujourd'hui dans le gaard norvégien. On fait encore observer, comme présomption à l'appui de cette opinion, que la Norvége a conservé avec un respect filial les derniers débris des mœurs teutoniques. C'est derrière ses montagnes qu'il faut aller chercher la vieille Germanie; c'est encore à ces paysans fiers et libres qu'il faut demander aujourd'hui le meilleur commentaire des amplifications de Tacite, poétiques, mais vraies, comme toute la poésie : la poésie plus vraie que l'histoire! a dit Aristote.

Quoi qu'il en soit, le gaard, réduit à lui-même, forme un petit monde à part et complet, qui peut se passer du genre humain. La solitude rend industrieux. Cette petite colonie, cachée dans un repli de la montagne, abritée dans l'enceinte de sa forêt séculaire, ne se préoccupe d'aucun commerce extérieur, et la vie de relation lui est complétement étrangère. Tout commence et finit à elle. Le paysan norvégien vend peu de chose, et pour lui l'idéal de l'économie politique en son ménage, c'est de ne rien acheter. Ses besoins sont modérés, et sa terre peut y suffire.

La famille du bonder, les domestiques plus spécialement attachés à son service, les cottars, ou petits métayers qui vivent sur la ferme et qui relèvent d'elle, se divisent le travail et peuvent ainsi subvenir à toutes les nécessités d'une vie simple. Celui-ci tourne le bois, celui-là forge le fer, cet autre travaille le cuir des harnais, ou pique la meule du moulin avec la pointe aiguë du martelet. Chaque ferme a son moulin, qui ressemble assez au mou-

des îles Shetland : une chute d'eau met en mouvement deux roues de gneiss, dont la dureté résistante brise tout ce qu'on leur jette en poudre impalpable; les meules sont extrêmement petites. Une des singularités de ces moulins, c'est qu'il n'entre dans leur construction que de la pierre et du bois; vous n'y trouverez pas un clou : tout est lié, arrangé, ajusté avec une précision et une force qui étonnent; la simplicité des moyens n'est surpassée que par l'excellence de leur mise en œuvre.

Chaque ferme a aussi sa quenouille et ses fuseaux, son rouet et son métier. Pendant l'hiver, le gaard se transforme en atelier; la population agricole devient tout à coup manufacturière, on teille le chanvre, on file la laine, on tisse la toile et le drap; la mère, la femme et la fille coupent dans le wadmel le pantalon, l'habit et le gilet d'un mari, d'un frère ou d'un fils; de leur côté, les hommes taillent le bois et forgent le fer, et tous oublient qu'ils n'ont pas d'or en apprenant le moyen de s'en passer.

Si maintenant il fallait dire le dernier mot sur un pareil état social, qui pourrait nier que les Norvégiens, louables comme individus, heureux comme famille, sont nuls comme nation? Au milieu des peuples, dont la paix même est armée, ils ne sauraient garder leur neutralité; on leur impose un parti, ou bien on décide d'eux sans les consulter, et, à la fin d'un congrès, un coup de plume de diplomate indifférent les fait passer d'une maison royale à une autre, comme appoint d'un marché de peuples : ce n'est pas toujours assez de se faire aimer; il faut encore se faire craindre.

Quand le gaard, par suite de convention faite avec le gouvernement, sert aussi de station de poste, le lion de Norvége, « d'or sur sable, rampant, armé et couronné, » dont l'écusson posé au bout d'une perche a la vague apparence d'une hache qui tournerait au vent, indique au voyageur où il trouvera, le jour, des chevaux et, la nuit,

un gîte, parfois même à souper; mais dans les stations qui servent d'auberge on ne pratique aucun genre de séduction pour garder le voyageur. On n'a pas besoin de votre argent, on ne le prend que pour ne pas vous désobliger; vous feriez plaisir en allant le dépenser ailleurs. La chère est maigre; souvent, dans les auberges qu'on appelle bonnes, il n'y a ni pain, ni huile, ni poivre.

Parfois, d'une station à l'autre, la route semble longue. Les routes norvégiennes sont, du reste, les meilleures du monde, et merveilleusement entretenues; elles n'ont pas, sans doute, la majesté grandiose des voies romaines, et ce fastueux étalage de trois ou quatre couches de terrassements, recouvertes de larges dalles retentissantes. Ici tout est simple, calme et grand, sans étalage et sans fracas, avec une parfaite simplicité. L'idéal de l'ingénieur norvégien, c'est la ligne droite; il sait que d'un point à un autre c'est le plus court chemin, et il veut la suivre; il ne s'imagine guère de tourner les difficultés, il les aborde de front et très-bravement. Sa route monte avec les collines, descend dans les vallées, serpente avec les souples détours des ruisseaux; elle a horreur du tunnel, ne connaît pas le viaduc, et songe rarement qu'une pente peut s'adoucir. La route norvégienne a presque toujours le roc vif pour fondement : sur cette base solide on étend un vaste *stratum* de cailloutis; enfin, pour la dernière couche, on réserve une sorte de limaille, de granit qui couvre tout d'un impénétrable glacis. Ainsi disposée, la route norvégienne, lavée par la pluie, essuyée par le vent, séchée par le soleil, ne portant jamais qu'un poids léger et réparée la veille du jour où elle aurait besoin de l'être, fait l'admiration de tous ceux qui ont assez vu pour être à même de comparer. On ne se contente pas d'avoir de bonnes et solides routes, on veille à leur propreté avec une certaine coquetterie; des cantonniers les parcourent incessamment, le râteau à la

main, enlevant, à mesure qu'elles tombent, les feuilles mortes et les branches séchées. Parfois, quand la rampe s'incline trop brusquement sur un précipice, on plante un garde-fou gigantesque composé de quartiers de roche. Du fond de la vallée on dirait une rangée d'obélisques ou de pylones de granit; aux endroits moins dangereux, on se contente d'une palissade de sapin. Dans les bas-fonds, des troncs d'arbres ébranchés s'élèvent, à vingt ou trente pieds du sol, pour indiquer, en hiver, la voie effacée chaque matin par la dernière neige de la nuit. Çà et là, debout contre un rocher, se dresse le *sneeplogh* (charrue de la neige), dont la forme se montre bien plus facilement qu'elle ne s'explique. C'est cependant une construction simple : une sorte de triangle isocèle formé de trois poutres équarries; la pointe la plus aiguë du triangle divise la neige, et le *sneeplogh* tout entier trace le sillon que le traîneau doit suivre.

Il faut que je note un détail qui m'a causé plusieurs fois des mouvements d'impatience coupable. Des bornes métriques, quelquefois en pierre, en bois plus souvent, et qu'on appelle *lobes*, coupent par bouts de cent aunes le ruban diapré de la route. On peut s'imaginer quelle obsession ce doit être à la longue de retrouver toujours et toujours le même pilier, de cent pas en cent pas, pendant un espace de trois cents lieues. Chaque lobe porte une inscription de quatre ou cinq lignes. Comme je ne déchiffrais pas tout d'abord ces inscriptions, dont j'apercevais seulement çà et là quelque majuscule gothique, je me persuadai que ces lobes étaient des signes commémoratifs de quelque événement fameux, et que ces inscriptions racontaient la gloire des héros. « Voilà, me disais-je, un pays bien favorisé, et une race vraiment aimée des dieux. On n'y saurait faire un pas sans fouler la cendre d'un grand homme. » Je fis arrêter et je descendis pour prendre au moins quelques noms. Jamais vénérable antiquaire, trou-

vant une indication moderne et vulgaire, là où il espérait quelque legs mystérieux du moyen âge, n'éprouva une déception plus honteuse. Voici ce que je lus sur la première borne : « Karl, Éric Mathias, résidant à Snagaard, entretiendra la route en 1854 depuis le lobe mille cent sept jusqu'au lobe mille cent dix-neuf, » et ainsi des autres. Mes épitaphes n'étaient autre chose que des cotes de percepteurs, gravées dans le roc au lieu d'être écrites sur du papier timbré. Les prestations se font en nature ; on indique à chaque paysan où il doit payer, et c'est l'inspecteur des ponts et chaussées qui parafe la quittance sur le sol.

Mais les routes ont d'autres charmes et des distractions plus variées. Tantôt, sur la lisière des bois, des vaches blanches, secouant des grappes de grelots, allongent leurs têtes curieuses entre les sapins ; de grandes filles aux tresses nouées de rubans et flottantes sur leurs épaules, assises, le tricot à la main, sur un tronc renversé, les gardent, et vous regardent. Parfois, des enfants joufflus et blonds, à moitié nus, des chérubins en chemise, se jettent sous vos roues, et vous offrent, pour deux skillings, un panier d'osier rempli de mûres sauvages ; parfois, avec l'odeur agreste et douce du foin coupé, qui fait rêver à toutes sortes de poëmes rustiques, vous arrivent de loin à travers les arbres les parfums âcres et pénétrants du chanvre qu'on travaille.

Il y a bien aussi les torrents, et les cascades, qui jouent leur rôle dans les paysage norvégien, mais je n'en veux pas trop parler : nous autres voyageurs, tous tant que nous sommes, nous avons un peu abusé des cascades ; quant aux torrents, les exigences d'une époque utilitaire les ravalent jusqu'à l'état de simples cours d'eau. Pour moi, rien ne m'attriste comme de voir ces beaux torrents qui se laissent séduire, détourner, captiver, comme le fort Samson par Dalila, et qu'un Philistin condamne à tourner

la roue d'une scierie mécanique, dont les longues dents aiguës déchirent sans pitié la fibre délicate et blanche du sapin.

Quelques-uns échappent à toute domination, par leur fougue et leur puissance même : on n'ose pas s'en servir, et il ne s'est pas encore rencontré de main assez forte pour les dompter. Il y en a qui vous présentent des images d'une terreur sublime. Ce sont de véritables fleuves, à qui la terre manque tout à coup, et qui se précipitent, trente chutes à la fois, dans des bassins de granit reluisant de teintes fauves; l'écume blanche et verte voile à demi la face de l'abîme, et dans la fumée légère qui s'en exhale, l'arc-en-ciel brise en mille rayons sa lumière irisée.

Les stations sont séparées l'une de l'autre par une distance de trois ou quatre lieues. On les divise en *faststations* et en *schifstations*. C'est une différence que le voyageur sait bientôt faire lui-même. Dans les *faststations*, ou stations *fixes*, il y a toujours des chevaux qui vous attendent; aussitôt arrivé, aussitôt reparti. On ne met jamais plus de quatre ou cinq minutes à parachever toutes les formalités du relais. Dans les *schifstations*, la chose se passe autrement. A vrai dire, ces stations-là ne sont pas des maisons de poste : ce sont de simples fermes, dont le propriétaire est obligé de fournir des chevaux au voyageur. Mais comme, en général, on n'a que tout juste le nombre de poneys nécessaires à l'exploitation agricole, il arrive presque toujours que vous n'en trouvez pas à l'écurie. Voici alors la petite scène qui se joue dans la cour du gaard : vous entrez au galop en faisant claquer votre fouet; toutes les portes sont fermées, aucune ne s'ouvre ; personne ne vient. Comme vous êtes assez vif, du moins je le suppose, l'impatience vous gagne, et, au bout de cinq minutes, vous voilà furieux ; c'est bien ! vous montez les marches en bois d'un petit perron, et vous entrez tout botté dans une grande salle déserte. Bientôt une femme se pré-

sente, son tricot à la main, et engage avec vous le dialogue suivant :

« Que veux-tu?

— M'en aller.

— Ah ! mais tu arrives! As-tu faim?

— Non.

— Veux-tu du saumon fumé ?

— Non, je veux un cheval.

— Une truite salée ?

— Non, un cheval!

— Du lait frais?

— Eh non! madame, un cheval! vous dis-je, un cheval!... Toute la Norvége pour un cheval!...

— Nous n'avons pas de chevaux, reprend doucement la pauvre femme. *Schifstation!* » ajoute-t-elle en vous montrant du doigt la grande pancarte de la police, qui dispense sa maison du service actif. Bientôt elle fait entendre un cri plus ou moins rauque; un enfant de quelque douze ans, qui paraît sortir de terre, se présente une bride à la main, regarde le voyageur avec ce clignement d'œil particulier qui veut dire, dans la langue de tous les pays : « Si vous me payez bien, je vous servirai bien. » Vous lui donnez quelque menue monnaie et il part. Maintenant, que Dieu vous vienne en aide! Vous pouvez mettre au net vos derniers impromptus, faire des réflexions morales, ou, ce qui est la même chose, penser à ceux qui vous oublient.

Il y a encore un passe-temps fort instructif : il consiste à parcourir sur le livre de poste les observations des voyageurs, vos pareils en infortune, qui ont attendu à la place où vous attendez vous-même. Ce n'est pas toujours très-rassurant! Celui-ci a perdu deux heures, et cet autre une demi-journée. Ces observations sont très-curieuses, comme trait de mœurs et comme indication du caractère national de ceux qui les ont faites. Les Norvé-

giens sont calmes; ils ont attendu, mais ils savent qu'il fallait attendre; c'est la règle; ils constatent.... ils ne se plaignent pas. Les Suédois sont hautains, secs, dédaigneux; les Allemands gardent partout leur bonhomie aimable et cette bienveillance impersonnelle qui se répand au hasard, sans trop savoir sur qui elle tombera. Les Allemands seront le dernier peuple du monde qui garderont un *prochain*, quand les autres n'auront déjà plus que des *voisins*. Ils vous indiquent ce qu'il y a de beau à voir dans les environs, quel paysage pour votre album, quels simples pour votre herbier, quelles pierres pour vos casiers. Les Anglais sont plus positifs; quand ils ne savent que faire, ils mangent; puis ils écrivent qu'ils ont mangé. Grâce à cette littérature gastronomique, ils s'imaginent qu'ils ont dîné deux fois. Ils renseignent aussi leurs compatriotes sur les ressources du lieu, ne craignant jamais le détail et n'épargnant point la particularité la plus minutieuse : « Excellent saumon, n'oubliez pas le beurre d'anchois et l'*harvey-sauce!* Il n'y en a pas dans la ferme. »

On peut éviter les ennuis de l'attente; il y a pour cela des moyens, et j'en avais moi-même usé, dans un précédent voyage en Suède : mais tous ces moyens ont des inconvénients. On peut envoyer un courrier devant soi; il fait disposer vos relais, et vous trouvez tout préparé à chaque station. Le courrier est aristocratique; cela sent d'une lieue son grand seigneur, et, en voyage, on peut avec quelques louis se procurer de bien flatteuses illusions! Voici ce qui m'arriva avec mon courrier. Le premier jour, c'était à merveille : chevaux, repas, gîte, tout cela était à point; je n'avais qu'à payer — un détail! Le soir, je témoignais ma vive satisfaction : j'avais tort. Le lendemain, dès midi, je rattrapai mon courrier, et je dus aller au pas, pour lui laisser sur moi une avance raisonnable. Le troisième jour, je le dépassai. C'était moi qui demandais ses chevaux. La chose devenait ridicule, et je dus

me priver d'un luxe désormais inutile. Voici maintenant le second moyen. On envoie aux maîtres des stations de petits papiers, dont la poste se charge, et par lesquels on les prévient du jour et de l'heure de son passage, en indiquant aussi le nombre de chevaux que l'on désire. Ces petits papiers s'appellent des *forbüd*, et l'on en peut acheter la formule tout imprimée; on n'a plus à mettre qu'une date et un chiffre. Le paysan obéit au *forbüd* comme à une réquisition de justice. Il est exact; mais malheur à vous si vous ne l'êtes pas; il exigera, en cas de retard, des dommages-intérêts qui se compteront par heure et par minute : c'est son droit; il a fait son devoir, faites le vôtre. Remarquez, cependant, que le moindre accident aura son influence, répercutée sur toute la route, et qu'un seul relais manqué vous fait successivement et infailliblement manquer tous les autres. Une roue cassée et un cheval déferré vont vous ruiner en deux jours.

Ce qu'il y a de mieux encore, c'est de voyager tout simplement, prenant les chevaux quand on les trouve, et les attendant quand on ne les trouve pas. Cela vous exerce à la patience, et, dût-on ne rapporter que ce fruit-là de ses voyages, on n'aurait pas perdu son temps. Le paysan qui vous fait attendre est encore plus malheureux que vous, car il voit ses travaux interrompus, sa récolte suspendue, et toute une journée, sinon perdue, au moins compromise, et cela pour quelques misérables francs, qui vraiment ne le dédommagent point.

Quelques-unes de ces stations rurales sont situées hors de la route, ou dans l'intérieur des terres, ou sur quelque pente de colline ; il faut les aller chercher : ce n'est pas un mal. Cela vous fait pénétrer au cœur même du paysage, que les constructeurs de routes négligent trop souvent dans leur culte inconsidéré pour la ligne droite.

Je me rappelle, entre autres, certain détour qu'il me

fallut faire pour chercher une de ces stations. La route serpentait à mi-côte d'une petite colline; j'avais à ma gauche une vallée étroite, de l'autre côté un petit bois de sapins. La station était sur l'autre pente; il fallut donc atteindre la cime, et je regrettais déjà le temps que j'allais dépenser. Quand j'eus gravi le dernier sommet, un horizon sans bornes se déroula devant moi : je voyais, d'en haut, vingt lieues de forêts à mes pieds. Cette forêt couvrait cinq ou six montagnes de leurs sommets à leurs bases; elle descendait dans leurs vallées, ondulant mollement avec les plis du terrain; on eût dit un océan de verdure aux vagues doucement agitées. Un torrent, qu'on ne voyait pas, roulait sous les arbres, entre les rochers, comme un tonnerre lointain. Puis, tout à coup, le silence se faisait pour un instant, et bientôt je croyais entendre la plainte, les soupirs et le murmure des voix humaines. C'étaient les soupirs du vent, c'était le murmure des rameaux, c'était la plainte de la forêt.

La Norvége peut se diviser en trois zones : la zone pastorale, la zone aride et désolée, la zone sauvage.

En atteignant les plateaux du Dovre, je quittais la zone pastorale et riante pour entrer dans la zone désolée :

Lasciat' ogni speranza!

Sans même sortir du Gulbrandsdal, à mesure que l'on avance vers le nord, on ressent l'influence d'une nature plus âpre; la culture est moins abondante et moins variée; les habitations moins confortables et plus rares. On marche des lieues entières sans rencontrer une trace humaine. Bientôt on ne trouve plus, le long de la route, que les seules maisons de poste.

Peu à peu la Norvége pastorale disparaît avec ses prairies fertiles et ses sillons dorés. Bientôt c'est une succession morne de plateaux arides et de grands bois, qu'aucun

défrichement n'éclaircit. Ils s'entr'ouvrent pour laisser passer la route et se referment aussitôt. Mais le Dovre-Fjeld est plus triste encore et plus sauvage. A partir de Laurgaard, les rochers mêmes changent d'aspect. On est frappé de leur formation singulière : ils sont micacés, mais sans les fragments d'ardoise que l'on trouve ordinairement dans les rochers qui ont le mica pour base. Souvent l'agrégat se présente sous forme de colonnes ; souvent la terre est couverte de cubes réguliers ; on remarque, dans ces cubes, une texture fibreuse très-apparente, de sorte qu'au premier abord on pourrait les prendre pour des fragments organiques pétrifiés. Il n'en est rien ; c'est de la pierre, et rien que de la pierre. Je me suis rappelé les grands basaltes d'Irlande, de Skye et de Staffa, dont la disposition régulière et symétrique se poursuit à des distances énormes, séparés par l'Océan, interrompus par les volcans, et reparaissant toujours avec les mêmes caractères.

On atteint le Dovre-Fjeld après une montée de quatre-vingt lieues vers le pôle, à partir de Christiania.

Je ne connais point en Europe un paysage à la fois plus morne et plus grand. Les dernières crêtes de la montagne sont complétement arides ; leurs contours, secs et durs, s'estompent à peine sous le brouillard léger qui flotte dans l'air soudainement raréfié, comme ces fils de la Vierge qui, dans nos belles matinées d'automne, traversent le ciel et se jouent en réseaux d'argent dans la lumière bleue. L'aspect de la contrée change tout à coup ; les torrents sont plus impétueux, les ponts plus fragiles, les chemins plus escarpés. Il n'y a pas une habitation sur tout le plateau ; la culture elle-même disparaît et fait place à la pâture vaine, à travers laquelle les troupeaux maigres errent misérablement. Ce sont des brebis aux mamelles taries, des vaches efflanquées, des chevaux sans force. Chaque tour de roues vous fait pénétrer plus avant dans un monde

nouveau. Plus de chênes aux bras robustes ; plus de hêtres aux feuilles lustrées, qui semblent taillées dans une émeraude ; plus de sapins majestueux ; mais de petits bouleaux, rares et chétifs, qui rampent sur le sol, comme s'ils n'avaient pas la force de relever leurs rameaux pâles. Çà et là de grandes pyramides de pierres amoncelées, des pierres rouillées comme de vieilles ferrailles et sillonnées comme par des veines de minerai, d'où jaillit un éclat sombre. De temps en temps, à fleur de sol, pointe une dent de rocher, perçant la mince enveloppe d'humus. Ces rochers sont couverts de belle mousse de renne, qui ressemble à des tapis trempés dans du soufre, et de larges bandes de lichens, dont le jaune s'éteint sous des nuances grises, comme la flamme sous une couche de cendres. Le plateau, à peu près carré, mesure une dizaine de lieues d'un bord à l'autre. Une chaîne de montagnes assez basses l'enferme dans ses remparts de granit, dont se détachent comme deux tours le Snähattan et le Skagstlos-Fiend. Une ligne de neige, dont la blancheur se découpe sur l'azur du ciel, étincelle comme une bordure d'argent sur leurs cimes. A droite et à gauche, deux cours d'eau sans limites précises, tantôt ruisseaux, tantôt torrents, roulent dans ce sol de tourbières et de marécages. On trouve aussi trois ou quatre grandes masses d'eau sur ces plateaux. Je n'ose pas, vraiment, leur donner le nom de lacs. Les lacs sont le charme et la grâce du paysage. Je ne connais rien d'aimable comme un lac, quand la nature a réussi son œuvre ; la rive ondoie en des courbes flexibles et capricieuses ; une flore souriante entrelace ses bords de guirlandes touffues, avec de jeunes arbustes et des plantes vivaces, aux feuillages souples et frais. Rien de tout cela sur les plateaux du Dovre. Les lacs n'ont pas même de rives. On ne sait où ils commencent, on ne sait où ils finissent. Il y a des trous sur le plateau, des eaux s'y rassemblent ; on appelle cela un lac. Ils augmentent ou diminuent avec

la crue des eaux ; tantôt submergeant les lichens et les mousses et noyant les bouleaux rachitiques, tantôt laissant à découvert le sol qu'ils occupaient et où l'on reconnaît leur trace à des amas de vase et de limon noirâtre. Un de ces lacs s'appelle *Volu*, l'autre *Folda*.

Pour le voyageur qui vient du Midi, ces vastes champs de lichens éblouissants causent d'abord une impression vive. La révélation du Nord est désormais complète. L'Orient écrit sa vie avec des fleurs et conserve ses souvenirs dans des parfums : je voudrais faire comme lui. Je n'ai jamais visité un site grandiose sans y avoir cueilli une fleur ou pris une feuille : j'ai voulu herboriser un peu sur ces plateaux. Je me suis longtemps arrêté, pourquoi ne le dirais-je pas? devant une petite ortie croissant entre les pierres, et dont les pistils bleus se détachaient avec une délicate élégance sur le fond jaune et velouté de son calice. Toute fleur a un charme. Je fis aussi de gros bouquets de violettes sauvages; j'admirais leurs corolles pâles, tout en respirant avec ivresse leur parfum pénétrant; puis j'entassai dans la voiture de grosses bottes de ces anémones printanières dont les pétales roses et blancs s'ouvrent comme un calice, et dont le bord se couvre d'un duvet gris, soyeux et léger comme le coton fin d'une barbe naissante.

Le Dovre-Fjeld n'a pas toujours offert la même image de désolation lugubre; des maisons s'élevèrent jadis là où il n'y a plus maintenant qu'une solitude. On trouve encore les fondations d'une église non loin de la ferme de Jerkins, et, sur tout le plateau, des traces évidentes de substructions qui servirent de fondement à des habitations maintenant détruites. Ces substructions, assez rapprochées les unes des autres, carrées, profondes de six pieds, avec une étendue de douze ou quinze sur chaque côté, revêtues de pierres à l'intérieur, ressemblent assez à ce que l'on appelle dans le nord de l'Écosse les *Maisons des Pictes*, désignation

un peu ambitieuse, s'il faut en croire les antiquaires, très-disposés à ne voir dans ces *maisons* que des caves et des celliers d'une origine beaucoup moins ancienne. Au fond des deux lacs Volu et Folda, on aperçoit encore, quand le jour est clair et l'eau transparente, des troncs de sapins, les uns debout, les autres renversés, mais dont les racines semblent encore adhérer à l'humus. Les sapins ne croissent plus aujourd'hui sur les plateaux du Dovre. Aucune pente de montagne, aucun cours de torrent ne les apporte dans les eaux des deux lacs; tout se réunit donc pour accumuler les preuves d'une catastrophe et d'un bouleversement dans l'état apparent du sol, aussi bien que dans les conditions climatériques de l'atmosphère.

Je passai une partie de la journée sur le plateau du Dovre, et j'arrivai à la station de Jerkins vers dix heures du soir, au moment où l'on ramenait les troupeaux. Une grand'mère encore verte montrait à sa petite-fille comment il faut s'y prendre pour traire les chèvres ombrageuses. La vieille femme parlait, la fillette écoutait, moi je regardais de loin. La fermière appuyait la tête inquiète contre sa poitrine, faisait passer son bras gauche par-dessus le dos de l'animal, et attaquait des deux mains la mamelle ruisselante. Il n'y a pas de ferme un peu considérable qui n'ait son troupeau de chèvres. La chèvre est plus facile à nourrir que la brebis. Souvent les collines n'ont point de pâturages, mais il pousse toujours entre les rochers une touffe de ronces ou un buisson d'épines. La chèvre se contente de cet ordinaire trop maigre pour la brebis délicate, puis elle va brouter les bouleaux nains, les jeunes sapins et les petits hêtres. Viennent les mauvais jours, on n'a pas de foin à lui donner; elle se contentera d'une poignée de feuilles sèches, et, quand les vaches n'auront plus de lait, elle en aura encore; il sera sans doute aigre et rare, mais il portera l'eau bravement, et ce sera un grand secours au milieu des privations du long hiver.

Jerkins est situé dans un repli de la montagne, sur une pente aride et nue. C'est incontestablement une des plus anciennes et des plus vénérables auberges du monde. Elle date du XIIe siècle. Elle eut pour fondateur, en l'année 1128, le bon roi Eysten, qui pensait au voyageur. Jerkins est le Grand-Saint-Bernard de la Norvége. Il a le titre de *Fjeld-Stuen* ou maison du plateau. Tous les gouvernements lui ont accordé des priviléges et immunités. Jadis l'auberge était entretenue aux frais de l'État ; ce n'est plus aujourd'hui qu'une entreprise particulière, mais le propriétaire jouit encore d'une exemption de taxes et prélève un impôt de grains sur certaines fermes du Gulbrandsdal. Même plus près du pôle j'ai rarement rencontré une aridité plus désolante. La terre absorbe la semence et ne rend pas d'épi. Rien ne sort plus du sillon avide, ni l'orge, ni le seigle, ni l'avoine ; mais les grandes herbes qui croissent dans les sœters suffisent à nourrir les chevaux de la poste et d'assez nombreux troupeaux. C'est un établissement du genre de ceux que les Anglais appellent *grazing farm* (une ferme à herbe). Comme auberge de montagne, Jerkins peut satisfaire même les gens difficiles. Les chambres y sont confortables, les lits moelleux, trop moelleux, car on s'y noie dans un gouffre de plume! et si la nourriture n'est pas variée, elle est saine et abondante : elle consiste surtout en poisson et en gibier. Les chalets qu'on livre au voyageur sont décorés de peintures et de sculptures sur bois qui attestent la patience autant que l'habileté du maître de poste. La vaste garde-robe, tendue de cordes auxquelles pendent les habits de la famille, mérite bien la visite d'un amateur. On y trouve toute la défroque norvégienne, d'un pêle-mêle pittoresque et bigarré : des bas et des chapeaux, des culottes et des robes. Dans le Dovre, le costume de cérémonie est du *Louis XV* pur : le grand habit à boutons brillants, la culotte de peau piquée, le long gilet broché de fleurs, les bas chinés, les

souliers à boucles et le chapeau de feutre. La mise des femmes a plus de fantaisie : c'est une longue jupe de drap vert, avec des fleurs aux nuances vives, brodées en laine; pour coiffure un toquet de soie noire, rehaussé de passementeries vertes et garni de dentelles d'argent; on pose sur le sein cette espèce de petit bouclier, vivement défendu, que nos paysannes appellent une *pièce ;* cette pièce est en drap rouge, relevé par le clinquant des dorures et des verroteries, et bariolé de petites bouffettes de ruban, le tout garni d'une large dentelle de fil d'argent. L'élégance ne fait point oublier le confortable. Les fermiers de Jerkins, comme tous les paysans du Dovre, soignent particulièrement leur toilette d'hiver. Je n'ai pu refuser mon admiration à une paire de gants qui m'a paru le modèle du genre; elle était en peau de mouton, gardant sa laine, et couvrait le bras jusqu'à l'épaule, au lieu de s'arrêter mesquinement au poignet, ce qui laisse pénétrer l'air froid entre les joints assez sensibles; elle protégeait le bras tout entier et se ficelait très-solidement derrière le dos, au moyen de fortes courroies qui passent sous l'aisselle et réunissent ensemble les deux gants. On pourrait habiller des pieds à la tête un enfant de trois ans avec une paire de ces gants-là.

Les plateaux du Dovre offrent des chasses magnifiques, et la truite abonde dans ses lacs et dans ses rivières. Poisson et gibier attirent chaque année beaucoup d'Anglais. On est toujours sûr d'en rencontrer à Jerkins et dans toutes les fermes environnantes. Il y a entre eux comme un accord tacite pour se diviser la contrée : celui-ci aura le sud, et cet autre le nord de la montagne. Celui-là s'est fixé sur la rivière au pied de tel rocher, un quatrième a choisi le lac, qui ne lui sera point ôté. Chacun défendrait son droit au besoin, mais nul n'empiète sur le droit du voisin. Les Anglais sont formalistes, même au désert! Il y a beaucoup moins de chasseurs que de pêcheurs. Les

chasses sont pourtant fort belles; on y trouve le poil et la plume, les fauves et le petit gibier. Je cite pour mémoire les rennes, les daims rouges, les lynx, les gloutons et les lièvres : on ne tire pas l'écureuil. La plume se recrute parmi les bécasses, les coqs de bruyère et les gelinottes, sans compter les pluviers, les vanneaux, et d'innombrables espèces d'oiseaux de mer.

La chasse est un goût; la pêche à la ligne est une passion, et il n'est point de pays au monde qui lui donne autant de satisfaction que la Norvége. Après le saumon et la truite, c'est à peine si j'ose nommer la perche et le brochet. Les rapides torrents de Norvége conviennent merveilleusement au saumon, qui lutte contre leur courant violent; l'exercice développe ses forces, et il atteint parfois une grosseur prodigieuse. On en a pesé de quarante livres. Les grands poissons se trouvent dans les petits lacs : ils préfèrent la rivière au fleuve. Ceci est surtout vrai des truites. Les fins amateurs pêchent à la ligne volante, et luttent avec leur proie de ruse, de promptitude et de coup d'œil. La mouche trompeuse effleure l'eau de ses ailes brillantes, et fait miroiter la tentation aux yeux du poisson convoité. S'il a faim, il mord avidement; mais s'il est en train de digérer ou de rêver, si le temps est beau, l'eau tiède et le ciel gai, il ne se presse pas; il flâne, il fait mille tours, hume l'air, guette de côté, monte, descend, remonte encore. C'est alors qu'il faut déployer toutes sortes de fines coquetteries pour réveiller ses désirs blasés. Le serpent n'eut pas plus de peine à faire mordre Ève notre mère à la pomme fatale, et, quand il a mordu, tout n'est pas encore fini; il lui suffit d'un bond trop brusque pour briser le fil ténu, ou pour rompre le rotin fragile. Cela arrive parfois avec le pêcheur novice et maladroitement empressé. Celui qui sait son métier cède d'abord pour être plus sûr de vaincre; il laisse filer les nœuds de sa ligne de cent vingt pieds : il donne et il reprend. Puis peu à peu il attire

hors de l'eau la tête du poisson frétillant, qui se noie dans l'air libre, où ses branchies à sec ne savent plus isoler l'oxygène vital. Enfin, le cadavre flottant vient à vous, tournant vers le ciel son ventre, où reluisent les écailles d'argent, et vous rentrez au logis chargé de dépouilles opimes. Cette pêche est un peu trop difficile pour le paysan norvégien : il n'en comprendrait pas les finesses ; aussi se contente-t-il du simple filet, qu'on jette et qu'on retire. On ne trouverait pas une ligne volante dans toute la Norvége ; mais les Anglais sont munis de leurs engins au départ, et ordinairement ils ajoutent à leurs minces ustensiles, comme *vade-mecum* du pêcheur : *La pratique de la mouche volante en Norvége*, petit in-8° de Robert Hutchinson, ou : *Le vrai compagnon du pêcheur de saumon en Norvége*, par S. Jones. Avec ces guides aimables, on sait vite tout ce qu'il faut savoir : quel insecte le saumon préfère, et par quel appât la truite se laissera séduire ; ils disent à quelle heure il faut la mouche brillante, à quelle heure le phalène plus sombre, et si la ligne de soie vaut toujours mieux que la ligne de crin, et s'il est permis, quand on pêche, de penser à autre chose, et à quoi ; ces deux petits livres n'ont pas pris pour épigraphe la maxime de lord Byron : « La ligne est un instrument qui commence par une bête et qui finit par un sot, » mais ils sont bien faits, se vendent très-cher et se vendent beaucoup.

Deux Anglais seulement se trouvaient à Jerkins quand j'y arrivai. L'un était de Londres et l'autre de Bristol ; jeunes tous deux, pêcheurs tous deux, et *gentlemen* irréprochables. Mais, comme ils n'avaient pas été *introduced* l'un à l'autre, ils vivaient là depuis six semaines, côte à côte dans cette solitude, sans jamais échanger une parole. Ils partaient de bonne heure et rentraient tard ; la moyenne de chaque journée était pour chacun de trente à quarante truites (ils dédaignaient le saumon) ; à leur retour, ils inscrivaient le chiffre exact de leur

triomphe sur de grandes ardoises, placées dans la cuisine du gaard. Ils coupaient ensuite un petit morceau du ventre des plus belles pièces, et abandonnaient le reste aux paysans. Les domestiques n'en voulaient plus manger. On salait et on fumait pour l'hiver. Mes deux gentlemen étaient bien jeunes, et j'ai eu souvent l'occasion de remarquer que chez les jeunes Anglais la roideur n'est que la dissimulation de la timidité. Je pris sur moi de me présenter à l'un d'eux et de lui présenter l'autre, ce qui fut parfaitement accepté, et dans la suite ils purent vérifier en commun leurs additions.

Quand on quitte le gaard de Jerkins, une rude montée conduit au dernier plateau du Dovre. Il est fort étroit, et dominé par le Snähatta, qui pyramide vers l'ouest. Dans cette solitude, c'est peut-être le seul objet qui semble grand. Du reste, c'est moins une montagne qu'un mont sur d'autres monts. Il apparaît au voyageur, à peu près comme le mont Blanc quand on le découvre de Brevene, un glacier aigu, par-dessus d'autres surfaces glacées. Mais déjà l'on descend rapidement, à travers des lichens, des mousses de renne, de grandes herbes fauves et des rochers d'un ton roux, qui forment un ensemble très-harmonieux d'effet. Bientôt on atteint le cours du Driva, qui n'est à vrai dire qu'une succession de brisants, de chutes et de cataractes.

Ces plateaux du Dovre forment la masse de montagnes la plus considérable de la péninsule scandinave, et ce col de Jerkins est le passage le plus élevé que l'on connaisse dans les montagnes du Nord. J'apercevais à ma droite les plateaux de Kioël, s'étendant entre la Suède et la Norvége, et à ma gauche Langefield, qui se prolonge presque parallèlement à la côte occidentale.

Peu à peu je me laisse prendre au charme mélancolique de cette nature austère. Il me semble que c'est pour moi une patrie retrouvée et que j'y reviens après quelque long

exil. Cette tristesse du monde extérieur est bonne à l'âme; elle vous force de rentrer en vous-même, et rend quelque énergie à vos pensées, toujours prêtes à se répandre en dissipations, dans le commerce prodigue et frivole de la société.

On ne fuit jamais le monde tout à fait, ou quand on le fuit on le retrouve; à Kongsvold même, c'est-à-dire à mille lieues de toutes mes relations sociales, j'eus le plaisir fort inattendu de faire les honneurs d'un *Four-in-hand* à deux Hollandaises, les deux seules femmes que j'aie rencontrées de Christiania au cap Nord. J'avais reçu à la Haye la plus gracieuse hospitalité chez Mme la comtesse de T..., qu'un hasard de voyage amenait à point dans une auberge des montagnes scandinaves. Elle revenait de Trondhjem, avec Mlle Diweck de T..., sa fille. Toutes deux se reposaient avant d'entrer dans le Dovre-Fjeld, dont je sortais moi-même; elles voulaient passer à Kongsvold la journée du lendemain : c'était un dimanche.

« Mère, que ferons-nous? disait Mlle Diweck.

— Ma fille, nous lirons la Bible.

— Oui, mère; mais après?

— Après, mademoiselle, dis-je à mon tour, nous ferons une promenade.

— Soit! dit la comtesse, quoique nous nous soyons beaucoup promenées depuis trois mois; mais enfin, il est juste qu'une mère obéisse à sa fille! »

Dès le matin j'allai dans les prairies de notre hôte; je choisis quatre poneys *café au lait*, et je les attelai au phaéton léger de Mme de T.... Il y avait dans le gaard deux petits drôles espiègles, destinés au service des voyageurs en karrioles, et gros tout au plus comme les singes de nos cirques; je voulus les déguiser en jockeys et faire mener en Daumont. Impossible de trouver dans toute la ferme deux selles présentables. Il fallut se contenter des *grandes guides;* mais n'est-ce point encore là un des plus élégants plaisirs du sport? Avouerai-je que mes grandes

guides étaient tout simplement quatre cordes de chanvre? Mais le chanvre était neuf! et puis, nous n'allions pas à *la Marche* ou à *Long-Champ*, et, avec leurs colliers rouges tranchant sur la crinière blanche, avec leur housse de laine sur le front et leurs grappes de sonnettes aux harnais, nos poneys n'avaient pas mauvais air. Ainsi pensa Mlle Diweck, quand je lui offris la main pour monter en voiture. Mme Bendt, notre hôtesse, dont j'avais gagné les bonnes grâces, en affirmant que le lait et le beurre de sa ferme surpassaient les meilleurs produits du Gulbrandsdal, Mme Bendt nous confia sa fille, Mlle Dorothée, qui fit une toilette à effet. Je me rappellerai toujours certains gants de laine blanche brochés de fleurs rouges, qui auraient eu du succès partout.

Notre installation fut assez prompte, mais les préparatifs avaient fait du bruit. On sortait de tous les chalets du gaard pour voir un attelage à quatre chevaux; au moment où nous allions commencer à devenir un événement, je rendis la main, et nous partîmes.

Les environs de Kongsvold ont des promenades charmantes. On côtoie le Driva, c'est comme le fond du paysage. Les bords du Driva déroulent autour de vous un panorama incessamment varié. On ne fait pas un quart de mille sans rencontrer une cascade. Ces cascades se présentent avec une incroyable variété d'aspects. La nature résout à chaque instant ce difficile problème d'être toujours diverse en restant toujours la même. Tantôt c'est un torrent qui tombe de deux mille pieds, reçu dans trois ou quatre bassins gigantesques, dont il rejaillit bientôt avec un nuage d'écume et des retentissements de tonnerre. Le granit de ces bassins, éternellement lavé par le flot, resplendit du sombre éclat de ses tons bruns et verdâtres; tantôt c'est un maigre filet qui va sautillant de roc ne roc; le vent le fouette et le disperse comme une crinière éparpillée et légère, et l'emporte avant même qu'il ait touché

la terre. Plus loin c'est un ruisseau, qui coule silencieusement sur la neige, avec des miroitements éblouissants, « un ruban de moire sur du velours. » Cette neige des montagnes, resplendissante sous le soleil, donne à l'atmosphère une éclatante sérénité; les vallées lointaines sont remplies d'une lumière blanche, qui semble prendre un corps subtil, et, non contente d'éclairer, se rendre visible et se montrer elle-même dans sa pure essence. A droite et à gauche, la montagne a des fantaisies pittoresques : ici, sur une pente rapide, un bloc de cent mille kilogrammes est retenu comme par miracle dans un équilibre sans cesse menaçant; il semble qu'on le précipiterait rien qu'en le touchant du doigt. Parfois nous apercevions des éboulements gigantesques, qui sillonnaient le flanc de la montagne, torrents de rochers qui roulent des flots de pierres jusque dans les vallées; parfois aussi la route serpente au milieu d'une forêt de *pierres levées*, qui se dressent à chaque pas comme des apparitions; on se croirait dans une lande de Bretagne, au milieu d'une forêt de *Men-Hir* druidiques; souvent les grands rochers surplombent et se projettent sur mes promeneuses, comme des arcs de triomphe sur la tête d'une jeune reine; des pâquerettes, des saxifrages, des renoncules boréales, les brodent de festons fleuris; des branches de lierre, à demi détachées, retombent en longues banderoles; je dis galamment à Mlle de T... que la Norvége s'est mise en frais pour elle, et que les rochers se sont décorés sur son passage : elle rit, nous rions. Ce petit coin de la vallée de Kongsvold a des airs de paradis anglais. C'est un parc du *Lake-district :* les cultures variées s'y succèdent; on y rencontre toutes les essences d'arbres; les haies fleurissent, les buissons chantent, les ruisseaux mêlent leurs flots et leurs murmures; l'herbe épaisse et verte est tout émaillée de boutons d'or et de pâquerettes d'argent : on se croirait à mille lieues du Dovre. Mais cette vallée de Tempé a pour

horizon des montagnes couvertes de neiges. En un quart d'heure de marche résolue on peut passer du printemps à l'hiver. Les paysans qui se rendaient au prêche, ou qui rentraient chez eux, graves, en habits de fête, avec le bas à côtes, la culotte courte, le soulier carré, la veste large aux boutons brillants, égayaient notre route; ils nous amusaient, et nous les amusions nous-mêmes: spectateurs et spectacle! n'est-ce pas là le train du monde? Parfois quelque fils de fermier, garçon de vingt ans, large d'épaules, blond, aux yeux bleus, monté sur un étalon blanc, se range poliment pour nous laisser passer, et parfois aussi se détournant, suit d'un œil rêveur la beauté brune de Mlle de T... Nous rencontrons encore quelques femmes perchées sur de grandes selles moyen âge, avec un dossier en demi-cercle, comme un fauteuil de bureau, soutenant très-confortablement les reins. Ces grandes selles en velours pourpre, ou en cuir relevé de bosses, toutes chargées d'ornements, couvrent l'épaule et les flancs du cheval. C'est tout à la fois commode et magnifique, et surtout c'est d'un bel effet dans le paysage. La route, excellente d'ailleurs, surplombe l'abîme, et rampe sur le flanc de la montagne; tantôt d'immenses parapets de rochers nous servent de garde-fou, tantôt il n'y a rien pour nous défendre; mais alors la route s'élargit ou s'encaisse un peu, de sorte qu'à vrai dire nous avons l'apparence bien plus que la réalité du danger. C'est ainsi qu'il faut arranger les choses avec les femmes: on leur donne l'excitation qui ébranle leurs nerfs, sans compromettre ces existences infiniment précieuses. D'ailleurs, les poneys norvégiens sont bien en main, et, sans avoir la bouche des *chevaux-machines* du manége Baucher, on les conduit assez facilement; on les mène aussi à la parole; la syllabe *prou*, accentuée énergiquement, les arrête net au milieu d'un galop de *steeple-chase*. Parfois je les lance à fond de train : les ponts alpestres, flexibles et

sonores, tremblent et retentissent sous leur sabot qui scande le fameux vers :

Quadrupedante putrem sonitu quatit....

avec une justesse de rhythme à réjouir l'oreille d'un musicien ou d'un poëte. Quand l'élan est trop vif et le bond trop impétueux, Mme de T..., qui n'ose rien dire, me serre le bras et jette un regard pâle sur son cher trésor. Les deux jeunes filles poussent de petits cris d'effroi, mais elles sont ravies. Il y a, dans les courses folles, je ne sais quel charme capiteux qui enivre les natures nerveuses.

Nous arrivâmes bientôt à la grande ferme de Drivestuen, et nous nous promenâmes dans les belles prairies d'Obsdal, semées de bouquets d'arbres, avec des échappées de vues sur des solitudes romantiques. Les deux jeunes filles cueillaient des fleurs et causaient sans trop s'entendre. J'envoyai un dénicheur d'aigles me chercher de la neige, à quelques centaines de pieds dans la montagne, et je préparai un sorbet à la neige et au *multberrœ*, espèces de mûres jaunes, légèrement acidulées, comme j'avais vu faire dans le Liban, chez l'émir Hayder. Je n'y mis pas la même grâce que la belle princesse Mirane, fille de l'émir; mais le sorbet fut trouvé bon. Les gens de Drivestuen nous regardaient avec une curiosité qu'ils ne cherchaient même pas à déguiser; ils ne comprenaient guère cette passion pour la neige : les malheureux en ont trop pour qu'il leur soit possible de l'aimer! Pour moi, je l'avoue, ces recherches extrêmes de la civilisation me plaisent, surtout au lendemain ou à la veille des privations nécessaires d'un voyage excentrique. J'aime ces contrastes et ces excès, qui secouent la monotonie de la vie routinière. Il faut tâcher de ne s'habituer à rien : c'est le seul moyen de tout sentir.

Quelques heures après cette promenade à quatre che-

vaux et ce goûter élégant, je partais seul avec un guide, un mauvais cheval entre les jambes et une galette d'avoine dans ma poche, pour tenter l'escalade du *Snœhetta.*

Après avoir franchi le Driva (ce nom veut dire neige fondue) sur un pont de sapins, jeté d'un rocher à l'autre au-dessus d'un abîme, nous entrâmes dans une vallée étroite. J'ai rarement vu un aspect de plus navrante désolation. De petits bouleaux tordaient vers le ciel leurs bras désespérés; des buissons sans feuillage, rampant sur le sol, accrochaient et déchiraient; d'énormes blocs de pierres rousses barraient le chemin, qui se glissait entre mille obstacles. Les nuages épais roulaient la neige en blancs flocons. De temps en temps nous nous arrêtions pour laisser souffler nos chevaux. Mon guide s'enveloppait dans sa peau de mouton; je commençais une note que le froid coupait; çà et là un pluvier doré se levait d'une flaque d'eau, et passait sur nos têtes avec un battement d'ailes vif et sec, ou bien c'était un courlis qui faisait entendre son cri monotone et triste, en s'abattant dans les joncs. Bientôt nous rencontrâmes un petit torrent qni courait se perdre dans le Driva; il roulait des flots noirs sur un lit de terre de bruyère. Nous remontâmes son cours. Les buissons devenaient plus rares, les arbres disparaissaient; nous ne rencontrions plus d'autre accident de paysage qu'un rocher nu ou une pierre couverte de lichen ou de mousse. Tantôt c'était un coq de bruyère, qui s'élevait brusquement de terre; tantôt c'était une troupe de lemmings, courant d'une pierre à l'autre. De temps en temps le lemming descend des montagnes et couvre la plaine de ses escadrons bigarrés et affamés : ces petits quadrupèdes voraces sont les sauterelles de la Norvége.

Bientôt cependant la vallée s'ouvrit; nous étions sur le bord d'un vaste amphithéâtre tout entouré de collines

assez basses. Son diamètre pouvait avoir quatre ou cinq lieues de France, des lieues de poste, et non des lieues de pays. Une montagne isolée, comme un tumulus dans une plaine égale, jaillissait du sein de cet amphithéâtre. On dirait une vaste forteresse naturelle, qui n'est accessible que d'un seul côté : quelque chose comme le mont Rosa, quand on arrive à lui en venant du Valais. Vers le nord-est, un sentier tourne la montagne, c'est celui-là qu'il faut prendre. Nous atteignîmes bientôt la région des neiges. Nos poneys marchaient lentement et péniblement. Au bout d'une heure, nous arrivâmes sur les bords d'un étang glacé. Je fus aussi surpris que charmé d'entendre un chant d'oiseau, vif et délicat tout à la fois ; on eût dit le chant de la petite grive dans la saison des amours. Je regardai, et je vis bientôt sautiller entre les pierres ou voleter en cercle autour de moi quelques petits *snow-finches :* pauvres chanteurs sans printemps, dont la musique est exilée dans un hiver sans fin, triste et trop fidèle emblème du poëte qui chante toujours au milieu de ses douleurs. Comment ce corps si frêle supporte-t-il la gelée rigoureuse, et comment trouve-t-il assez de duvet sous ses ailes pour abriter et réchauffer ses petits tout tremblants ? Nous montions toujours, enfonçant dans la neige molle. La montagne devenait de plus en plus pittoresque, avantage peu appréciable aux yeux de mon guide, mais qui soutenait mon courage. Vers le nord-ouest, les grandes dentelures des rochers couverts de neige dominaient la plaine comme un triple front de créneaux étincelants. Ici, la ligne des neiges occupe seulement la région moyenne de la montagne ; mais souvent, où la neige finit, le glacier commence. Jusque sur les dernières neiges, l'œil du chasseur retrouve la trace récente des rennes. Quand on veut tenter la dernière ascension (elle n'est pas aussi difficile qu'on serait tenté de le croire tout d'abord, et les Alpes et les Pyrénées ont des sentiers plus âpres), on

quitte ses chevaux qu'on enferme dans une espèce de caverne, écurie improvisée, et, avec quelque peine et après quelques chutes, on arrive. Le sommet du Snœhetta est occupé par un cratère éteint, dont la coupe, assez régulièrement taillée, se fend vers le nord et laisse pénétrer, par une longue fissure, le regard et les pas. Les bords du cratère sont formés par des masses perpendiculaires de roches noires, jaillissant de la couche blanche des neiges qui enveloppe leur base. La neige immaculée tapisse également ses parois. Au fond du cratère, à quinze cents pieds peut-être au-dessous du pic le plus élevé, on aperçoit un lac toujours gelé. Chose étrange ! la végétation, qui disparaît au milieu de la montagne, se retrouve au sommet ; il y a des mousses sur les pierres, des gazons et des herbes au pied des rochers, des osiers et des bouleaux nains, et une fleur charmante, une image de la grâce plus touchante encore au sein de la nature désolée qui la voit naître, la renoncule des glaces.

Toutes les pierres que j'ai vues sur le Snœhetta sont des granits et des gneiss. Elles ont toutes la même forme. Ce sont des sphères presque parfaites, qui ne diffèrent que par leurs dimensions : les plus petites sont du volume d'un boulet de quarante-huit; les plus grosses rempliraient la coque d'un fort navire. Ces masses, froides aujourd'hui, se sont-elles fondues et façonnées dans la fournaise des volcans, ou bien se sont-elles polies en roulant avec le flot des torrents qui ont sillonné la face du monde? Cette dernière opinion est la plus probable; les gens du pays appellent ces pierres, à cause de leur forme, *runde* ou *rulle stene*. Il faut peut-être les rapporter au système des *blocs erratiques* que nous avons retrouvés dans diverses parties du royaume, en Danemark, et au sud de la Suède, dans la Scanie.

Les pics du Snœhetta s'élèvent à deux mille quatre cents mètres au-dessus du niveau de la mer; mais le plateau

lui-même, d'où s'élance sa gigantesque pyramide, a déjà quatre mille pieds de hauteur, et l'on y arrive par des rampes adoucies et presque insensibles. Tout cela diminue d'autant la hauteur pittoresque du Snœhetta. Pour l'œil, l'effet est à peu près celui de Ben-Névis, un des monts géants de l'Écosse; mais le Ben-Névis est plus calme, il y a plus de lenteur et de solennité dans le mouvement de ses terrains; en Écosse, le schiste, le mica et la lave granitique des volcans, couronnés de sombres blocs de porphyre, veinés de larges bandes vertes, se superposent avec des arrangements plus symétriques. Le Snœhetta est plus sauvage, plus inattendu, plus brusque. Quant à sa composition, elle est aussi beaucoup plus simple. C'est une montagne de schiste micacé. On trouve cette roche dès avant le défilé de Kongsvold, ainsi que des couches de mica noir carbonisé. La ferme de Kongsvold, au contraire, est entourée de couches de gneiss à texture schisteuse et fine, avec des feuillets de mica isolés et placés parallèlement les uns derrière les autres.

J'ai regretté plusieurs fois que ma karriole fragile ne me permît pas de rapporter de plus nombreux échantillons de ces richesses géologiques vraiment remarquables.

Le Dovre-Fjeld se termine à Drivstuen, à peu près comme le Saint-Bernard à Martigny, et le Saint-Gothard à Altdorf. Trois vallées se réunissent à un point commun d'intersection, pour prendre bientôt des directions diverses: le Driva change son cours et tourne du nord à l'ouest, vers le fjord de Romsdal. Bientôt les vallées se recouvrent de forêts. D'abord ce sont les pins seuls qui composent ces forêts; puis, comme on descend toujours, à peu près à deux mille deux cents pieds au-dessus de la mer, on retrouve déjà les sapins. Entre les vallées de Drivdal et d'Oerkdal s'étend une vaste plaine longue, large, presque unie; mais sous le soixante-deuxième degré de latitude nord, et à deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer, une plaine, si vaste qu'elle soit, offre peu de res-

sources à l'agriculture; quelques pauvres métairies, voilà tout ce que l'on aperçoit pendant un espace de plusieurs lieues. La rareté de la population n'est que trop bien expliquée par la rigueur du climat; ainsi la paroisse d'Opdal, qui occupe une superficie de quarante milles carrés, ne compte pas trois mille habitatns. Cette partie de la Norvége est un désert.

Je m'étais trop longtemps attardé dans les montagnes : il fallut doubler les étapes pour arriver à Trondhjem. Rien de plus aisé dans un pays où le ciel, pendant trois mois, ne vous refuse jamais complétement sa lumière. La route était assez facile, et, jusqu'à Trondhjem, descendait presque toujours; souvent elle traversait des forêts de sapins. Rien n'égale la majesté, le calme et la douceur de ces grands bois, surtout pendant la nuit. Le soir on entend le vent qui passe dans leurs hautes cimes; mais bientôt la paix se fait au ciel et le silence revient sur la terre. Dans cette saison de l'année, les nuits du Nord ont un charme incomparable. C'est à peine si le soleil quitte l'horizon pour quelques heures, et, alors même qu'on ne le voit plus, on le devine encore ; il enveloppe la terre d'une lumière adoucie et comme tamisée à travers un prisme gris. Ces nuits-là sont aux jours ce que la perle est au diamant : moins d'éclat et plus de grâce. Elles conviennent particulièrement aux paysages du Nord, dont elles estompent mollement les contours. Elles noient dans des vapeurs argentées la cime trop aiguë des arbres verts; elles glissent en reflets de satin sur le tronc blanc des bouleaux, et s'endorment sur le tapis des lichens, des bruyères et des mousses.

Pour les bosquets de myrte des Champs-Élysées, où passent en rêvant les âmes amoureuses de Créuse, d'Eurydice et de la reine Didon, j'aimerais mieux cette lumière mélancolique et tendre que le jour éclatant dont les poëtes les ont revêtus. Cependant le ciel garde toujours sa fine transparence, et, tandis qu'à l'orient une lueur plus blanche

annonce que bientôt le jour va renaître, les étoiles brillent à peine dans l'azur, comme des clous d'or pâle qui retiendraient les plis flottants d'une draperie de moire bleue.

Parfois, les étalons qui paissent l'herbe maigre des vaines pâtures, attirés par le bruit de vos roues ou les exhalaisons de vos chevaux, accourent de leurs clairières désertes, s'élancent sur vos traces, bondissent autour de vous, suivent ou dépassent votre attelage, s'arrêtent, frappent du pied la route sonore, et, par des voltes effarées, s'enfuient sous les taillis épais, où l'on entend le bruit argentin de leurs grelots; de temps en temps, par bouffées, l'odeur fade des aubiers qu'on dépouille vous apporte des sensations étranges. Les insectes nocturnes vous effleurent de leur vol qui bourdonne, pendant que les chouettes aux yeux d'or glissent silencieusement dans l'air, sans qu'on entende le battement léger de leurs ailes cotonneuses. Çà et là le rideau des bois se déchire : alors, au fond d'une vallée, on aperçoit quelque petit lac solitaire, immobile comme une glace, et, dans sa transparence glauque, réfléchissant le paysage qui l'entoure : les grands sapins semblent y plonger leur cône de verdure, les bouleaux flexibles y trempent le bout de leurs rameaux éplorés, les rochers sombres y projettent l'ombre d'un écueil, et, pour s'y voir plus longtemps, les nuages passent moins vite au-dessus d'eux. Parfois on entend de grands bruits et comme des mugissements lointains. On approche, on arrive : on est au bord d'un torrent. Là se présente un spectacle saisissant.

Ces torrents ne sont pas navigables, mais ils sont *flottables*. Je me sers de l'expression du Code. Ce sont eux que l'on charge de porter à la mer les forêts qu'ils traversent. On coupe donc des sapins de leurs bords, on les ébranche et on les jette à l'eau après les avoir marqués. Ils s'en vont, lents ou rapides, selon que le flot est abondant ou

rare. On est sûr qu'ils arriveront. Quand arriveront-ils? On n'en sait rien et on ne s'en préoccupe pas; la question de temps, en Norvége, est toujours indifférente. Ces grands troncs dépouillés, blancs, à l'exception de leurs nœuds rougeâtres, qui ont l'air de blessures saignantes, s'en vont ainsi à la dérive, tantôt précipités par les cataractes et frangés de blanche écume comme de rubans d'argent, tantôt arrêtés dans les rochers, ou bien échoués sur quelque écueil à fleur d'eau, jusqu'à la crue prochaine qui les dégage et les emporte. Quand le torrent traverse un lac où son courant devient presque insensible, les sapins semblent immobiles sur l'onde endormie; ils s'arrêtent dans toutes les anses des petites îles, reviennent sur eux-mêmes si le vent contrarie leur marche, et mettent parfois deux jours à faire une lieue. Ces troncs épars sont moins imposants que les trains de douze cents pieds qui descendent le Rhin, villages flottants, avec une population de mariniers, de bûcherons et de paysans, qui naissent, vivent, aiment et meurent en suivant le fil de l'eau, depuis les pieds du Taunus et les profondeurs de la Forêt-Noire jusqu'aux sables de Hollande, où le fleuve impérial trouve un tombeau sans gloire. Et pourtant, lorsqu'on les voit de loin, précipités sur une pente rapide, bondissant d'un écueil à l'autre, plongeant dans des gouffres sans fond, puis repoussés par l'onde élastique, qui se joue de leur fardeau léger, redressés par le mouvement du flot, et debout comme une forêt de mâts sans cordages; quand les lueurs froides du soleil oblique éclairent la scène de ce *jour nocturne*, si nouveau pour des yeux encore éblouis de l'orient, on ne peut plus dire si c'est la veille ou le songe, et l'on se perd dans je ne sais quel tumulte de sensations confuses.

Sous l'excitation un peu fiévreuse de ces spectacles toujours changeants, je ne connais plus la fatigue. Je me dis parfois : « Je serai fatigué demain; » mais, comme il n'y a

pour moi ni jour ni nuit, *demain* n'arrive jamais, et je vais toujours. Je ne m'arrête que pour manger beaucoup ou pour me chauffer un peu. J'entre alors chez des paysans, à des heures que des gens plus civilisés appelleraient *indues*. Tout le monde est couché, mais je fais un peu de tapage dans la cour. Bientôt un homme se lève, ouvre sa porte et me fait entrer en me souhaitant une bienvenue cordiale. Il parle peu, du reste; mais il voit que j'ai froid, et il jette sur son âtre une brassée de sapin, qui brûle avec une flamme claire et un pétillement joyeux; il devine que j'ai faim, et il tire de l'armoire un quartier de daim ou un morceau de saumon salé. Il me donnerait du pain s'il en avait, mais il n'en a pas. Il me demande si je veux dormir, et, avant d'aller lui-même reprendre son sommeil, il entasse pour moi, dans un cadre de bois blanc, des flocons de ouate et de duvet, nid doux et chaud, où la paresse aime à rêver.

A mesure qu'en m'approchant de Trondhjem je m'approche aussi de la mer, le climat s'amollit, les rochers disparaissent, les vallées se comblent, les montagnes s'abaissent, les forêts s'éclaircissent, les plaines cultivées se rapprochent, et au spectacle de la désolation aride succèdent les images de la vie facile, de l'abondance et de la paix.

L'homme change avec la nature. Il n'a plus ici la simplicité antique des Gaardmands, du Gulbrandsdal, ou l'âpreté rude des paysans du Dovre-Fjeld. Il est déjà plus loin de l'état de nature. Ces modifications sont encore plus sensibles chez les femmes. Les paysannes du Rennebo ont beaucoup de grâce; elles serrent plus étroitement, sur une taille plus fine, leurs longues robes de laine brune; le béguin noir, qui recouvre seulement le derrière de la tête en retombant sur la nuque, fait merveilleusement ressortir le ton mat de leurs beaux cheveux d'or pâle : leur voix aussi a des intonations d'une douceur pénétrante, et

quand, dans leur familiarité innocente, elles vous disent *toi*, on éprouve comme l'impression d'une vague caresse. Les vieillards à barbe blanche ont je ne sais quoi de simple et de patriarcal, qui attire le respect sans paraître le commander. Souvent, dans les fermes, on aperçoit la mère de famille, le père quelquefois, tenant un enfant sur ses genoux et lui montrant à lire dans une grosse Bible aux feuillets usés par le doigt des générations qui passent devant elle.

Sans être moins cordiale, la politesse des hommes a déjà quelque chose de plus courtois ; ils font moins de questions et plus de réponses que les autres. J'ai pris plus d'une fois plaisir à m'arrêter sur mon chemin pour causer avec eux. Parfois, c'est le père de famille lui-même qui vous accueille, et alors il s'engage de longues conversations sur votre pays, votre famille, votre position et vos sentiments les plus intimes, le tout entremêlé de réflexions plus ou moins graves.

« Es-tu marié ? me demandait un jour un paysan.

— Non.

— Tant mieux ! Et fiancé, l'es-tu ?

— Pas davantage.

— Tant pis ! »

Le Norvégien s'exprime volontiers par petites phrases brèves et sentencieuses.

Un matin, c'était, je pense, à Vollan, non loin des rochers où le torrent de Gula se change en un beau lac, je cherchais le moyen de tuer une heure trop longue, en attendant des chevaux qui ne venaient pas. Je vis un homme qui s'occupait à lessiver sur le seuil de sa porte ; un ruisseau coulait au pied du chalet, et il suffisait de se baisser pour tremper le linge dans l'eau courante et claire. Je m'approchai ; l'homme pouvait avoir une quarantaine d'années. Il avait retiré son habit ; mais la culotte et le gilet étaient de drap noir, la chemise de fine toile et la cravate

blanche. Je remarquai tout de suite les mains délicates et molles de l'homme qui ne travaille pas, et l'expression austère et douce de l'homme qui vit dans le recueillement des pensées hautes et pures. Une jeune femme à l'œil calme et rêveur, assise non loin de lui sur un banc de bois, le regardait travailler, échangeant parfois avec lui quelques mots et un sourire. Lui et moi nous nous regardâmes : il me salua. Je fis encore quelques pas, et j'essayai une entrée en matière.

« Je suis, me dit-il, le pasteur du village de.... Nous vivons dans ce gaard, ma femme et moi, et dans ce moment je fais un peu son métier, car elle ne peut pas mettre les mains dans l'eau. »

La jeune femme se leva, rougit un peu, me salua et rentra dans le gaard.

« N'est-ce pas, dit-il, un singulier métier pour un prêtre que de laver ainsi son linge ? ne vais-je point vous scandaliser ?

— Pas le moins du monde, répondis-je ; rien ne me ravit, au contraire, comme ces traits de la vie simple et primitive, où, pour être mieux servi, chacun se servait soi-même. Permettez-vous ? » ajoutai-je. Et, autant pour me donner une contenance que pour le mettre plus à l'aise, je tirai mon mouchoir, et je le trempai dans la mousse brillante du savon.

La conversation languissait un peu ; je cherchais souvent mes mots, et je ne les trouvais pas toujours. Plusieurs fois je répondis *ney* (non), quand il eût fallu dire *ia* (oui). « Parlez-vous latin ? » me dit-il tout à coup. Je fis ma réponse en latin. « Eh bien ! me dit-il, parlons latin : nous serons plus à l'aise. » Et nous allions toujours savonnant, moi mon mouchoir, et lui ses rabats et ses cravates, tout en causant latin, langue généralement peu usitée entre personnes qui lavent leur linge. Le digne ministre avait l'expression juste et la période assez belle ; je pus aussi

me convaincre de la délicatesse de son oreille, sur l'observation qu'il me fit que j'étais Français, mais que je devais avoir appris le latin en Italie : j'ai en effet parlé latin assez longtemps avec des prêtres italiens, et j'ai pris un peu de leur accent sans me débarrasser du mien : et l'oreille du ministre avait pu ainsi démêler ma double filiation. Nous causâmes quelque temps de l'Église de Norvége et de l'Église de France; de Bossuet, qu'il connaît bien, et de Luther, que je connais moins. Le *skydskarl* (groom) vint m'avertir que les chevaux étaient prêts. La femme du pasteur reparut, et m'offrit un petit pain et un verre de mjöd, sorte d'hydromel extrêmement doux, qu'elle me présenta dans une corne à boire montée sur argent. Je bus le coup de l'étrier, et pris bientôt congé de cette famille aimable.

Le paysage ici, pour avoir moins de grandeur que dans quelques parties de la Norvége, n'en a pas moins de charme. Il y a telle vallée d'une lieue de long qui semble réunir tout ce qui fait la beauté d'un site. Rien ne lui manque, ni le torrent, ni la cascade, ni le précipice, ni le petit lac, ni le bout de forêt, ce vœu du poëte,

Et super his silvæ paulum foret!

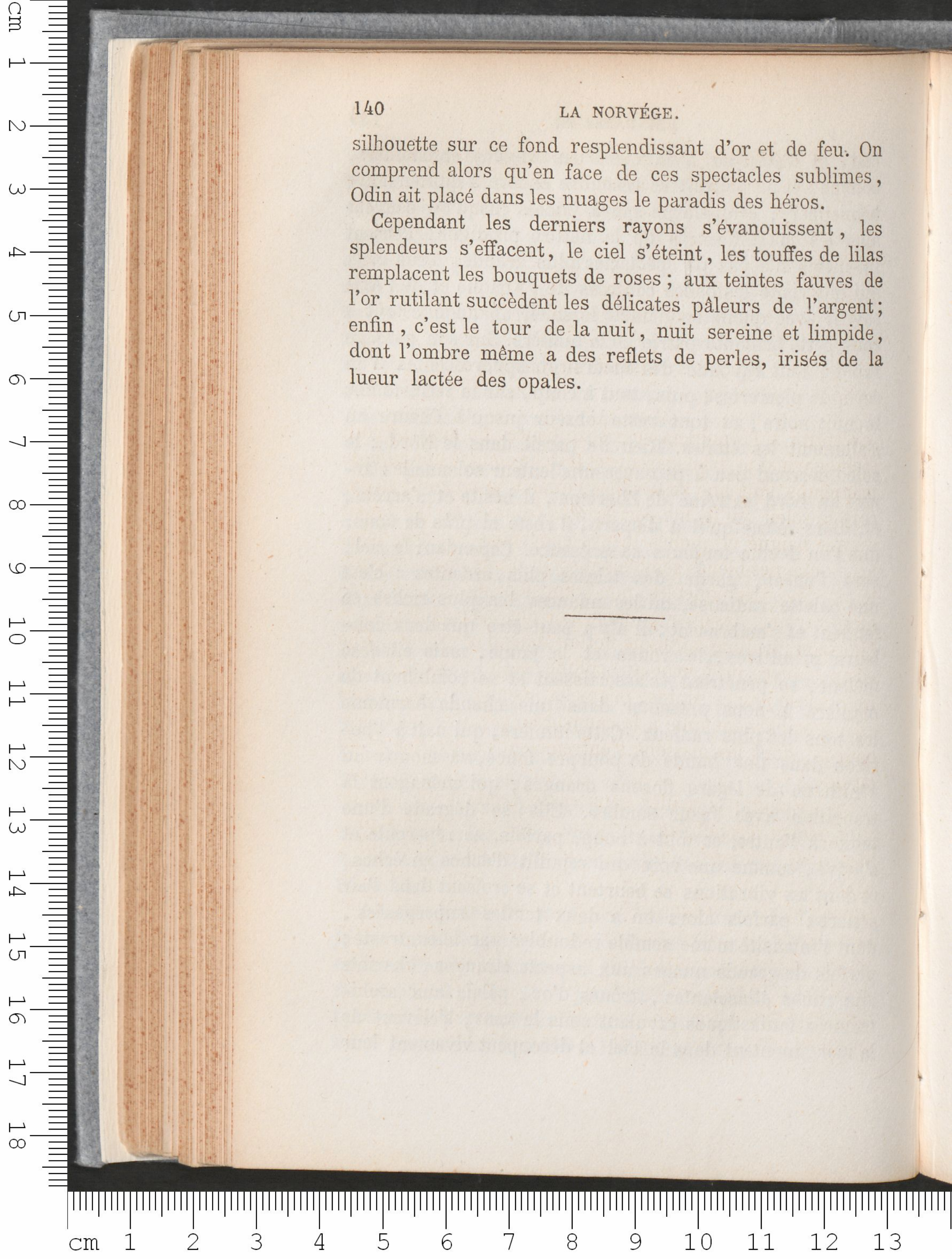
ni la mer enfin, qui ondule en large houle à l'horizon. La grande originalité de la Norvége, le charme profond, la grâce exquise de ses paysages, ce sont les lacs. Ces lacs sont petits, mais si nombreux qu'on en compte, je crois, trente mille, et qu'ils occupent presque la moitié de sa superficie.... « La Norvége, terre des lacs, » dit quelque part le vieil Ossian : un poëte norvégien les appelle « les yeux de la terre, » des yeux pleins de larmes et de mélancolie! Ces lacs communiquent rarement entre eux, et ne communiquent jamais avec la mer, ainsi qu'il arrive presque toujours aux grands lacs d'Écosse, orageux et troublés comme l'Océan. Ceux-ci, au contraire, sont isolés au milieu de

leurs forêts ; parfois la nature a creusé leur bassin, comme une coupe, au sommet d'une montagne. La bruyère rose fleurit leurs bords ; mille végétations sauvages et touffues les enlacent et les festonnent comme l'acanthe de Corinthe enroule ses guirlandes autour d'un vase antique ; le soir et le matin, on y voit venir les rennes sauvages et les daims rouges ; parfois les aigles s'y abattent avec des cris rauques, et troublent un moment leur onde endormie. Mais ils retrouvent bientôt leur douce sérénité, que ne ride aucun souffle ; souvent en les contemplant je songeais à ces âmes solitaires, vivant loin du monde, sous l'œil de Dieu, et qui deviennent calmes à force de devenir profondes !

Un soir, vers dix heures, après avoir traversé des plaines aux cultures variées et fécondes, j'atteignis les dernières collines de la paroisse d'Oust. Trondhjem était devant mes yeux ; de longues rues alignées et se coupant à angles droits la divisaient avec la régularité symétrique d'un damier gigantesque. Les maisons, assez basses, faisaient paraître ces rues plus larges encore. La cathédrale, sombre et triste, dernier monument de la puissance du Nord, écrasait la ville de sa masse hautaine et lourde, tandis que le Nidar, le fleuve royal de la vieille Norvége, l'entourait mollement de ses eaux plissées sous le vent, comme d'une ceinture de moire frissonnante. Puis, de l'autre côté de la ville, le golfe, où mille vaisseaux dorment sur leur ancre ; tout près, la petite île de Munkholm ; plus loin, Strandt et Frosten ; enfin, aux derniers plans de cet horizon varié, les sommets âpres du Stoerdal.

A toute heure du jour, en toute saison de l'année, je me serais longtemps arrêté devant la beauté d'une pareille scène ; et maintenant, éclairée ainsi des splendeurs du couchant, elle était pour moi comme la révélation inattendue d'un monde féerique. Celui qui n'a pas vu le soleil majestueux descendre lentement dans l'océan Gla-

cial, et s'attarder à la cime des vagues enflammées, comme s'il ne pouvait se résoudre encore à quitter notre hémisphère, celui-là ne saura jamais jusqu'où peuvent aller les magnificences de la nature prodigue; l'Orient lui-même n'a pas de spectacles plus grands. Tous ceux qui ont visité les belles contrées de l'Afrique et de l'Asie savent avec quelle soudaineté le soleil abandonne tout à coup cette brillante patrie de la lumière. Sur son passage rapide, tout rayonne des lueurs phosphorescentes d'un écrin de pierreries; puis, tout à coup, sur la terre tombe la nuit noire, et tout reste obscur jusqu'à l'heure où s'allument les étoiles. Rien de pareil dans le Nord : le soleil descend peu à peu avec une lenteur solennelle : arrivé au bord extrême de l'horizon, il hésite et s'arrête, et, alors même qu'il a disparu, il reste si près de nous, que l'on devine toujours sa présence. Cependant le ciel, vers l'ouest, garde des teintes plus ardentes : c'est une palette radieuse, où les nuances les plus riches se fondent et s'embrasent; il n'y a peut-être que deux couleurs primitives, le rouge et le jaune, mais elles se mêlent, se pénètrent, s'assortissent et se combinent de manière à nous présenter dans une chaude harmonie les tons les plus radieux. Cette lumière, qui naît à l'horizon dans une bande de pourpre foncé, va mourir au zénith en de légers flocons orangés, qui ménagent la transition avec l'azur sombre. Elle se dégrade d'une teinte à l'autre, et tout à coup, parfois, se répercute et s'avive, comme une voix qui rejaillit d'échos en échos, et dont les vibrations se heurtent et se croisent dans l'air sonore; parfois alors on a deux teintes superposées, dont l'intensité même semble redoubler par le contraste; parfois de grands nuages aux aspects étranges, chariots aux roues étincelantes, trônes d'or, palais aux architectures fantastiques croulant sous le vent, s'élèvent de la mer, montent dans le ciel et découpent vivement leur



silhouette sur ce fond resplendissant d'or et de feu. On comprend alors qu'en face de ces spectacles sublimes, Odin ait placé dans les nuages le paradis des héros.

Cependant les derniers rayons s'évanouissent, les splendeurs s'effacent, le ciel s'éteint, les touffes de lilas remplacent les bouquets de roses ; aux teintes fauves de l'or rutilant succèdent les délicates pâleurs de l'argent ; enfin, c'est le tour de la nuit, nuit sereine et limpide, dont l'ombre même a des reflets de perles, irisés de la lueur lactée des opales.

IV

TRONDHJEM.

J'entrai à Trondhjem vers onze heures du soir. La nuit était charmante, transparente et fraîche comme une aube de printemps dans une belle vallée, quand on ne voit pas encore le soleil qui monte derrière les collines. Le fjord était comme baigné de molles lueurs endormies sur les flots; les montagnes bleues semblaient sortir d'une mer d'argent; leurs crêtes déchiquetées, que frappaient encore les derniers rayons, dessinaient dans l'air des zigzags de feu; à l'horizon, la lune agrandie flottait dans des vapeurs. Une rampe douce, qui tourne une colline, et qui passe à travers un bois de jeunes sapins, m'amena jusqu'à la ville, reliée et insensiblement unie à la campagne par de longs faubourgs, dont les maisons s'entremêlent de prairies et de jardins.

On ne peut pas veiller sans cesse pendant un jour de trois mois: Trondhjem dormait. Dans nos climats plus avares de lumière, au milieu de notre civilisation plus exigeante et plus énergique, la lumière nous mesure le travail, et nous ne connaissons guère de repos sans ténèbres. Aussi, le premier aspect de ces rues éclairées et désertes, de cette cité oisive, quand tout l'excite aux œuvres de la vie active, a pour l'habitant du Sud quelque chose d'étrange et qui le saisit tout d'abord. La mer, qui pénètre jusqu'au cœur de la ville, troublait seule, par le clapote-

ment et le remous de ses vagues, ce silence funèbre. Les rues sont vastes; leur solitude me les faisait paraître immenses. Je roulai longtemps sur une chaussée macadamisée comme nos boulevards, et, après quelques détours qui me rapprochaient de la mer, je fis arrêter devant une maison d'assez belle apparence, portant le nom français d'*Hôtel de Belle-Vue*. Mon patriotisme ne me permettait pas d'aller plus loin.

Trondhjem est la plus ancienne des villes du Nord, et se rattache aux plus grandes et aux plus nobles époques de la Norvége. Elle ne portait point alors ce nom officiel et administratif de Trondhjem (chef-lieu du district de Trondt). Son nom, plus poétique, rappelait l'idée du beau fleuve qui la presse comme une ceinture, et qui roule autour d'elle des souvenirs avec ses flots : *Nidaros*, ou bouche du Nidar. Je ne voudrais pas faire de rapprochements puérils; mais sa situation même est comme l'emblème de sa destinée : elle est assise entre la Norvége du nord et la Norvége du sud, entre l'Océan, sillonné jadis par ses vikings, et la terre ferme, conquise par ses iarls; ses origines tiennent aux traditions mêlées de poésie qui charment le berceau des peuples, et, dès les premiers temps, son histoire, d'une certitude incontestée, devient l'histoire même de la Norvége.

Aventurier de génie, héros chez des Barbares, son fondateur, Olaf-Tryggvesson, connut tous les excès de la bonne et de la mauvaise fortune, et rien ne lui manqua de ce qui fait la renommée éclatante.

Représentant de l'idée nouvelle à qui l'avenir appartenait, il eut cette chance rare d'arriver à l'heure juste où l'idée ancienne qu'il allait abattre était déjà assez faible pour qu'il pût la renverser, et encore assez grande pour que sa chute retentît.

Le Nord scandinave opposa au christianisme une résistance opiniâtre; il resta fidèle aux traditions de sa race,

et, quand déjà l'Europe entière s'inclinait sous la croix, la Norvége adorait encore les dieux paternels, et préférait au Paradis chrétien le Walhalla d'Odin, habité par les Walkyries, dont la main présente aux héros des coupes toujours pleines; il écoutait les skaldes plutôt que les évangélistes.

Les anciens nous ont laissé peu de renseignements sur la Norvége; ils la soupçonnaient plutôt qu'ils ne la connaissaient; mais rien n'échappait à leurs pressentiments, qui étaient comme l'intuition du génie. Ils devinèrent l'Amérique, et, sous le nom poétique d'*Atlantide*, ils annoncèrent le nouveau monde à l'ancien, bien des siècles avant qu'il ne fût trouvé par Colomb et rencontré par Vespuce. Hérodote mentionne la Norvége au quatrième livre de ses *Histoires*, et Pline en touche quelques mots dans son *Histoire naturelle*. Ce qu'a dit Tacite des races germaines peut s'appliquer aux peuples qui l'habitaient : l'*ultima Thule*, cette frontière du monde, cette colonne d'Hercule au septentrion, c'est le Tellmark, c'est la Norvége.

Odin, dont la mémoire est si pieusement conservée dans le Nord, est le premier nom qui appartienne à la certitude historique; et ici encore l'or pur de la vérité est mêlé de beaucoup d'alliage, que peut-être le creuset de la critique n'en séparera jamais.

Allié de Mithridate, Odin quitta son pays après les victoires de Pompée. Comme les héros antiques, il emportait avec lui ses dieux. Parti des âpres régions qui s'étendent entre ces deux mers intérieures, la Caspienne et l'Euxin, il entama les terres qu'habitent maintenant les diverses familles de la race slave, pénétra par le sud-est dans la Germanie, en conquit le nord et le convertit à la religion du dieu dont il était le grand prêtre, et dont il avait pris le nom. Il passa bientôt dans la Chersonèse des Cimbres, fonda Odensee, dans l'île de Fionie, soumit le Danemark, franchit le Sund, et donna à la Scanie, prompte à l'accepter, une religion

nouvelle et de nouvelles lois. Il bâtit Sigtuna, à la place où est aujourd'hui Stockholm. La Norvége fut soumise à son tour et gouvernée par un fils d'Odin, Seming.

Les sagas islandaises nous ont conservé sur Odin d'assez curieux détails. Odin, racontent-elles, avait cultivé la magie; ses enchantements avaient rendu l'intelligence et la parole à une tête de mort, qu'il consultait dans tous les cas difficiles; deux corbeaux, dociles messagers, planaient sans cesse au-dessus de sa tête, et à son ordre volaient jusqu'au bout du monde; il commandait aux éléments, prenait toutes les formes, bravait tous les dangers. Les croyances nouvelles n'ont pas encore effacé dans l'âme des Scandinaves l'impression des superstitions antiques. Si quelque bruit inaccoutumé trouble le silence des nuits, le paysan se dit tout bas : « C'est Odin qui passe! » Si le vent pleure et gémit, le soir, dans les sapins : « C'est la chasse d'Odin qui poursuit les élans et les loups. » Dans les moments assez rares où l'homme du peuple perd patience, c'est à Odin qu'il envoie ceux que nous envoyons au diable. De même qu'en Écosse on laisse dans le sillon une touffe d'avoine pour le brownie, et dans certaines provinces de France, un brin de chanvre, le plus beau du champ, pour saint Martin, le soldat charitable, de même, en certains districts de Norvége, on laisse debout quelques épis pour Odin, et autour de ces épis les paysans dansent en chantant : « Odin! Odin! prends cela pour nourrir tes chevaux! »

L'éclat rapide d'Odin jette sur l'histoire de la Norvége comme une lueur soudaine, qui brille et disparaît tout à coup. Après lui, tout retombe dans une obscurité plus profonde.

Vers le IIIe siècle de l'ère chrétienne, nous retrouvons un peu de lumière, lumière errante et fugitive, un feu follet plutôt qu'un phare, qui sert moins à guider qu'à rendre les ténèbres visibles. Voici comme parlent les premiers historiens, qui sont toujours des poëtes :

« Il y avait dans le pays des Finnois un homme du nom de *Fornior* ou le Père-des-Ages. Il eut trois fils : Hymir, roi de la mer; Loki, roi du feu; Kare, roi des vents. » Ici, comme dans toutes les cosmogonies primitives, l'homme se trouve mêlé à la nature, et la personnalité des forts se confond avec les éléments contre lesquels les faibles ont à lutter. « Kare eut pour fils Frost ou le frimas, qui engendra Snä ou la neige. Snä eut un fils, Thor, et trois filles : Miol, la neige qui tombe; Faun, la neige qui gèle; Driva, la neige qui fond. Thor, pontife et roi, maître de la Quœnie et de la Finlande jusqu'au golfe de Gundwik (aujourd'hui la mer Blanche), eut deux fils, *Nor* et *Gor*, et une fille, Goé. Goé se laissa enlever comme Hélène. Ses frères, comme les Atrides, se mirent à la poursuite du ravisseur. Nor attendit que la neige gelée pût porter les patins de ses compagnons, et, quittant la Quœnie, il se dirigea vers la partie supérieure du golfe de Bothnie, franchit les chaînes du Kioël, entra dans le Fin-Mark, et arriva bientôt à l'embouchure du Nidar; il battit les montagnards de Kioël, les peuplades du Trondt, de Sogn et de Mœré, et rencontra dans le Hedemark Hrolf, le ravisseur de la belle Goé. Le chemin qu'il avait parcouru prit le nom de route de Nor (Nor-Veg), et le vainqueur de Hrolf garda tout le continent qui s'étend depuis la mer Blanche jusqu'à Götha-Elv (la rivière de Götha). En souvenir du conquérant, la Norvége s'appela depuis lui *Nordvegr*, *Nordlænd* ou *Nordriki*, c'est-à-dire route du Nord, ou plutôt de Nor, pays, royaume de Nor. Aujourd'hui, on l'appelle Norge, et les habitants du pays portent le nom de *Nordmœnd*. Les fils de Nor se partagèrent le pays. L'histoire n'enregistre ni leurs noms ni leurs gestes. On sait que leurs successions, infiniment divisées, morcelèrent le pays en une foule de domaines indépendants, dont les souverains, suivant leur importance, prenaient le titre de *iarl* ou celuï de *kong*. Les *iarls* des langues du Nord sont aujourd'hui les comtes, et les

kongs, dont les Anglo-Saxons ont fait les *kings*, correspondent à nos rois. Après ces points lumineux, qui de loin en loin jalonnent l'espace, nous retrouvons une longue période de ténèbres. L'histoire sérieuse et positive commence avec Harald-Harfager (Harald aux longs cheveux). Il était de la race sacrée des Ynglings, qui descendait d'Odin, et tenait de lui le triple pouvoir civil, militaire et religieux. Ingiaf, un des rois de cette race, établi à Sigtuna, avait été nourri, dit la saga, avec le cœur des loups. Il égorgeait, pillait, rançonnait; il périt dans une guerre contre les Danois, et son fils Olaf fut chassé; il se réfugia dans la belle province de Vermeland, à l'ouest du lac Wener; il défricha le pays et mérita son surnom de *Trætelia* ou coupeur d'arbres. Avec les compagnons qui s'étaient groupés autour de lui, il fonda un nouveau royaume. Harald-Harfager fut le septième roi après lui.

La grandeur future de Harald lui fut annoncée par des songes et des prodiges. Un géant lui apprit l'art de la guerre, et l'amour fut de moitié dans sa gloire. Il avait demandé la main de Gyda, fille du roi d'Hordaland; Gyda répondit qu'elle n'épouserait que le souverain de tout un pays. Harald jura de laisser croître sa chevelure jusqu'à ce qu'il eût accompli le vœu de la bien-aimée. Il conquit toute la Norvége, coupa sa chevelure et posséda Gyda. Un skalde, qui combattit avec lui, a chanté sa victoire.

« Entendez-vous, dans la baie d'Hajur, le bruit retentissant de la bataille entre le riche Riœtve et Harald le courageux? Les vaisseaux de guerre font voile vers l'Orient; les boucliers ciselés rayonnent au loin, et les têtes des dragons se dressent au-dessus des proues dorées. Je vois sur les navires les blancs écus de la Bretagne, les épées celtiques, et les chefs de l'Occident. J'entends les chefs, revêtus de peaux de loup, défier insolemment celui dont la main puissante les anéantira; le chef puissant des rois orientaux, Harald, pousse en avant sa flotte, les

boucliers se brisent, et Hatklang, fils de son ennemi, baigne dans son sang. Alors le vaillant Riœtve prend la fuite et cherche un abri dans les îles ; les guerriers blessés dans le combat sont couchés sous les bancs des rameurs, où ils expirent en gémissant. Les autres, poursuivis par une grêle de pierres, et leurs boucliers attachés sur le dos, s'enfuient promptement loin de la baie de Hajur ; puis les montagnards de l'Orient se retirent et boivent avidement la bière qui petille. »

Harald couvrit la mer de ses vaisseaux et gouverna sagement. Un de ses fils, Haquin, élevé à la cour chrétienne du roi d'Angleterre, rapporta en Norvége les premiers germes du christianisme ; ils se développèrent pendant la longue paix du règne de ce prince, qui mérita d'être appelé Haquin le Bon. Harald, son père, avait dit : « Je jure que je ne sacrifierai plus qu'à ce seul Dieu qui a créé le monde et tout ce qu'il renferme, le soleil, les étoiles et les enfants des hommes, à ce Dieu par le secours de qui seulement je puis soumettre ce royaume de Norvége ; Thor fût-il à mes côtés, quelle aide pourrais-je attendre d'une pierre ou d'un morceau de bois ? »

Harald fit plus, et sur l'*Ore-Thing*[1] que l'on voit encore près de l'arsenal de Trondhjem, au milieu du peuple assemblé, il déclara que tous ses sujets, sans exception, devaient recevoir le baptême, croire au Christ, faire abstinence le vendredi et observer le repos du dimanche. Le paganisme avait jeté dans les cœurs des racines trop profondes : l'heure n'était pas encore venue de l'en arracher ; la nation s'indignant fit entendre ces grognements sourds par lesquels les peuples du Nord expriment leur désapprobation ; au lieu de se convertir, l'assemblée voulut convertir son roi : elle le força à boire le *mjœd* dans la corne d'Odin. L'épreuve était périlleuse ; Haquin eut de l'esprit

1. Champ de Mars norvégien.

comme un jésuite. Il prit la corne, et, avant de boire, il fit le signe de croix pour bénir le breuvage païen. La houle du peuple se souleva jusqu'à l'autel, pour en arracher le monarque ; mais le pontife, qui voulait tout pacifier : « Ne voyez-vous pas, dit-il, que votre roi vient de tracer la figure du marteau de Thor ? » Le peuple crut ou feignit de croire, et le roi fut sauvé. Des invasions, des luttes intestines ne lui permirent plus de s'occuper officiellement de propagande religieuse. Mais les missionnaires, qu'il favorisait secrètement, répandaient peu à peu le germe des idées chrétiennes dans l'âme du peuple. A sa mort, il y eut réaction violente. Son fils Harald, deuxième du nom, fut tué par le iarl Haquin, qui monta sur le trône de Norvége. Les cérémonies païennes furent rétablies violemment. Mais le paganisme devait trouver un puissant ennemi dans le petit-fils de Haquin le Bon, Olaf Tryggveson, le premier fondateur de Nidaros, le Trondhjem d'aujourd'hui. Après la mort de son père, Olaf, né dans l'exil, fut fait prisonnier, et vendu comme esclave par des pirates ; racheté bientôt par un de ses parents, qui vivait en Russie, il fut amené à la cour du prince Wladimir, qui régnait à Novogorod. Il y passa tout le temps de son enfance et sa première jeunesse. Mais bientôt le sang de Harald se réveilla. A dix-neuf ans, Olaf prit la hache des Vikings et courut la mer ; il écuma les côtes et pilla les îles de la Baltique, de la Manche et de l'Océan. Les traditions ajoutent qu'il franchit Gibraltar, pénétra dans la Méditerranée et visita la Grèce, où il argumenta avec des docteurs subtils. On entoure sa conversion de circonstances extraordinaires. Le vent le poussa vers les Sorlingues : il y aborda. Un moine qui le reçut lui enseigna le christianisme, lui donna le baptême et lui prédit qu'il serait un jour roi de Norvége. Le pirate se fit apôtre, et alla porter aux Orcades païennes la bonne nouvelle de l'Évangile. C'est là qu'il était quand Haquin l'usurpateur, troublé par le bruit de

son nom, envoya un traître pour l'engager à revenir en Norvége, où, disait-il, le peuple l'attendait. Olaf revint; sans le savoir, le messager de Haquin avait dit vrai. La Norvége était soulevée ; le roi chassé venait d'être assassiné dans sa fuite. Olaf se mit à la tête des révoltés, dispersa les derniers partisans de l'usurpateur, et remonta sur le trône paternel. Bientôt il entreprit la conversion en masse et *par ordre* de ses sujets ; la foi chrétienne fut déclarée loi de l'État. Assisté d'un prêtre saxon, Thangbrand, il parcourait son royaume, prêchant, baptisant et hâtant, par la promesse ou la menace, la conviction trop lente. Les contrées du Sud, familiarisées déjà avec les idées nouvelles, inclinaient vers l'Évangile ; elles l'acceptèrent dans une assemblée générale. Mais le Nord résista ; et, quand il se vit le plus faible, il emporta l'image d'Odin et le culte de ses dieux dans les forêts. Contre lui la persécution même fut impuissante, et aujourd'hui encore toute trace des superstitions finnoises n'a pas disparu. Mais les obstacles ne rebutaient pas le roi ; il mit au service de son prosélytisme une infatigable activité et le prestige de sa toute-puissance ; seulement il avait parfois d'étranges façons d'argumenter. Il y avait dans l'île de Mœré un temple célèbre, dédié à Thor. On y accourait de toutes parts ; c'était le dernier rendez-vous du paganisme. Olaf passa dans l'île, et entama avec le prêtre du dieu une discussion théologique ; par malheur il s'embarrassa dans les nœuds d'un syllogisme. Renonçant alors à la parole impuissante, il prit sa hache et brisa le dieu sur son autel ; ses compagnons égorgèrent le prêtre. D'autres fois, quand le païen mettait trop de subtilité dans la discussion, on lui faisait avaler un serpent ; ou bien encore on l'attachait sur un écueil, et on lui donnait pour réfléchir le temps qu'il fallait à la marée pour monter jusqu'à ses lèvres. On le détachait s'il se déclarait convaincu ; s'il persistait, on laissait passer le flot et la justice du roi. Olaf ne se contentait pas

de détruire : il savait édifier. Après avoir jeté les fondements de Nidaros, entrepôt et grenier de la côte occidentale de la Norvége, il favorisa le commerce et développa la marine; les Norvégiens sous son règne construisirent de nombreux vaisseaux.

Olaf disparut dans la bataille navale de Svœlderœ. Les uns disent qu'il fut noyé, les autres assurent qu'il s'échappa à la nage, et que plus tard, déguisé en pèlerin, il alla s'agenouiller à Rome sur le tombeau des apôtres, et à Jérusalem sur le tombeau du Christ, puis enfin qu'il alla méditer et mourir sous le beau ciel de la Syrie, au mont Liban, dans les couvents de Saint-Antoine, ou au Carmel, dans le couvent d'Élie.

Olaf Tryggveson avait fondé Nidaros. Un autre Olaf fit plus encore pour la nouvelle ville ; il lui donna ce renom d'héroïsme, de poésie et de sainteté, qui est pour les villes la fortune de l'avenir et le gage de leur immortalité dans l'histoire. Il est vrai qu'Olaf Diggra, Olaf le Gros, depuis Olaf le Saint, fit un peu tout cela sans trop s'en douter. Obéissant aux traditions de ses devanciers, il reprit l'œuvre de la conversion violente, interrompue pendant deux règnes ; il parcourut le pays, la croix d'une main, l'épée de l'autre, baptisant dans le sang ceux qui ne voulaient pas se laisser baptiser dans l'eau ; suivi d'une troupe armée, il allait de district en district, brisant avec la hache et le marteau les statues de Thor et d'Odin. Du reste, il n'avait recours à la force qu'après avoir épuisé les moyens plus doux de la persuasion. Olaf Tryggveson avait donné un patron à l'Église de Norvége (saint Martin de Tours); Olaf Diggra lui donna son code de droit ecclésiastique, connu sous le nom *Kristinrett*, et rédigé par l'évêque anglais Grimkild. Le règne d'Olaf fut troublé par des révoltes qu'il étouffa ; mais, abandonné de ses sujets, il ne put résister à l'invasion étrangère. Il prit la fuite devant Kanut le Grand, déjà maître de l'Angleterre et du Danemark ; il

passa en Suède, de là en Russie. La Russie n'était-elle pas la colonie d'un Normand ? Olaf, dans l'exil, vit s'accroître encore sa ferveur religieuse. Il voulut entreprendre le pèlerinage de Jérusalem. Mais, pendant la nuit qui précédait son départ, une voix d'en haut, entendue dans un songe, lui cria : « Ce n'est pas vers le Sud qu'il faut aller : c'est vers le Nord! » Olaf traversa la Baltique et la Suède, et arriva sur les frontières orientales de la Norvége. Trois mille chrétiens se réunirent à lui; il fit peindre une croix sur leurs casques et leurs boucliers, et leur donna ce cri de guerre : « En avant! pour le Christ, la Croix et le Roi! » Ce furent les premiers croisés de l'Europe. Il livra son dernier combat non loin de Nidaros, à Stikklestad, sur un champ de bataille où tous ces souvenirs nous sont revenus dans l'âme. Il fut vaincu et tué. Avant d'engager l'action, il avait appelé près de lui trois skaldes islandais : « Vous chanterez ce soir, leur dit-il, ce que vous aurez vu aujourd'hui. » Deux de ces poëtes tombèrent au premier rang dans la mêlée; le troisième, percé d'une flèche, et sentant que sa vie allait fuir avec son sang, avant d'arracher la flèche, chanta le bardit suprême.

Les historiens, pendant longtemps, ne parvinrent point à s'entendre sur la date de cette bataille, qui eut pourtant sur les destinées de la Norvége une assez haute importance pour que l'on en précisât exactement l'époque. Les uns la plaçaient au 29 juin 1033; Grundvig, dans sa traduction en norvégien moderne de la Chronique islandaise de Snorro Sturlesen, la fixe au 20 juillet de la même année : mais tous les récits s'accordent sur cette circonstance, qu'une éclipse totale de soleil fit succéder tout d'un coup la nuit au jour et interrompit la bataille. Or, les calculs des astronomes ont établi que, ni le 29 juin, ni le 20 juillet de l'année 1033, il n'y eut d'éclipse visible à Stikklestad. La seule éclipse que l'on rencontre dans une période rapprochée est celle du 31 août 1030, et c'est aussi la date,

aujourd'hui reconnue, de la bataille : l'astronomie a corrigé l'histoire.

Le corps d'Olaf fut enterré sur le champ de bataille, par un serviteur fidèle, à l'endroit où s'élève la petite église de Stikklestad. Un an plus tard, on l'exhuma; la corruption de la mort l'avait respecté; ses chairs avaient gardé leur fermeté et ses membres leur souplesse ; ses ongles s'étaient allongés; ses cheveux et sa barbe avaient poussé; une source d'eau vive (elle coule encore aujourd'hui) jaillit du sol qui avait possédé son corps, et, tant qu'il n'y eut pas de médecine en Norvége, les eaux de la source sainte guérirent les malades. Cependant on enferma les restes d'Olaf dans un riche cercueil, et on le déposa dans la petite église de Saint-Clément, édifiée par lui, et qui, plus tard, fit partie de la cathédrale de Trondhjem. Le caprice populaire honora bientôt jusqu'au culte celui qu'il avait combattu jusqu'à la mort, et il accepta comme saint le héros dont il n'avait pas voulu comme roi. Olaf fut proclamé le patron et le souverain de la Norvége; longtemps après sa mort, les peuples de la race scandinave continuèrent à lui payer tribut, et les grands anniversaires de sa vie devinrent les fêtes nationales de la Norvége. On éleva des églises et des chapelles en son honneur, non pas seulement en Norvége, mais en Suède, en Angleterre, en Danemark, en Russie, et même à Constantinople, où l'on montre encore des ruines qui portent son nom. Racontée par les moines, l'histoire de saint Olaf devint légende; et, grâce aux paysans, qui l'accueillirent mieux que l'Évangile, elle fit partie des traditions de la nation. Aujourd'hui, les mères, près du foyer, la racontent aux enfants dans les longues veillées de la nuit d'hiver. Cette gloire posthume est écrite en cent lieux sur le sol de la Norvége; les rochers ont gardé l'empreinte un peu grande des pieds de saint Olaf; on montre la place où il fit jaillir de la pierre des torrents d'eau vive; on passe par la route qu'il s'est

frayée à travers les montagnes, qui s'écartaient devant ses pas; ces roches grises qui se dressent dans les champs, ce sont des sorciers qu'il a enchantés, et qui demeureront immobiles jusqu'à la consommation des siècles. La mer et les forêts font aussi leurs récits. C'est là, dans les halliers, qu'un cerf lui apparut, portant entre ses cornes le modèle en or de la basilique qu'il devait bâtir sur le sol païen; et plus loin, sur les eaux du fjord, où les vents endormis laissaient son navire immobile, les anges du ciel descendirent, et, passant leurs ceintures dans ses mâts, le traînèrent où il voulut aller.

Le fils d'Olaf, Magnus le Bon, construisit une chapelle en bois sur la tombe de son père, en 1036. En 1077 cette chapelle en bois fut remplacée par une église en pierre. Vingt ans plus tard, Harald Haardraade (Harald aux cheveux rouges) bâtit tout auprès une église plus vaste. Tous les pèlerins du Nord vinrent s'agenouiller dans l'église de Saint-Olaf et déposer des offrandes sur son tombeau. Le camp du Nidar devint une métropole; en 1030, Nidaros avait un évêque; en 1152, cet évêque devint archevêque, primat du Nord et légat du saint-siége. Au XIV[e] siècle, Nidaros comptait deux hôpitaux, quatre couvents et quatorze églises.

La cathédrale de Trondhjem a été, elle est encore le plus vaste édifice du monde scandinave. L'archevêque Eystein en jeta les fondements en 1183. On ne voulut point abattre l'ancienne église où reposait saint Olaf, on la comprit dans le plan du nouveau temple. Elle forma une de ses ailes; la seconde, bâtie plus tard, fut pareille à la première. Elles se composaient de larges arcades en plein-cintre, au contour festonné, séparées par des piliers massifs, au chapiteau carré et plat. La nef et le chœur appartiennent au style ogival et peuvent être avoués par l'époque la plus élégante et la plus pure. La nef est très-simple; mais le chœur est d'une richesse d'ornementation

que rehaussent encore l'harmonie de l'ensemble et la grâce des détails. Huit arcades légères, aériennes, circonscrivent son enceinte. Ces arcades, en tiers-point, nous offrent les premiers spécimens de l'ogive à lancette, telle que l'Angleterre et la France la connurent cent ans plus tard. Tout en obéissant aux lois de l'art le plus sévère, la main ingénieuse a su répandre sur son œuvre les trésors d'une variété inépuisable : des festons de pierre se suspendent, comme des colliers, au fût des colonnes légères ; des guirlandes de fleurs les enlacent comme des lianes souples ; tantôt c'est une bande de dentelle qui se découpe sur la nervure d'une arcade déliée et fine; parfois les colonnettes se coiffent d'un chapiteau d'acanthe; parfois, d'un pilier mince, qui jaillit du sol comme une fusée de granit, trois arcs brisés s'élancent, et autour de lui, comme autour d'un centre, pivote une triple arcade. Souvent, dans les bas côtés, dans les chapelles autour du chœur, les ogives s'entre-croisent et semblent se confondre comme les cimes d'une végétation dans les bois. Parfois, l'ornementation prodigue et fantasque d'un siècle qui aspirait à l'idéal, quand le monde n'avait pas encore retrouvé la notion pure du beau, mêle des types divers ou réunit des motifs contraires. A côté d'un apôtre aux traits inspirés, ou d'une tête de martyr respirant l'enthousiasme de la foi et l'ardeur héroïque de la mort volontaire, près d'une vierge pensive et recueillie dans sa prière qui adore, on a placé des cauchemars de pierre, un moine qui grimace un sourire sceptique, une religieuse que des démons saisissent, et dont le buste humain se termine en replis de dragon ; en un mot, toutes les images hideuses et lascives qui altèrent et corrompent l'inspiration la plus naïve et la plus chaste du moyen âge, cette puberté troublée du monde moderne.

La partie occidentale de l'église, où se trouve le grand portail, ne fut achevée que vers le milieu du XIIIe siècle. Elle était d'une splendide magnificence. On entrait par

trois vastes portes, au-dessus desquelles se développait une série de vingt petites arches en plein-cintre, assez bien conservées, et d'une ornementation abondante, dans le style de l'architecture romane des belles années du XIIe siècle. Au-dessous, et entre les portes, on a ménagé vingt niches ogivales d'une exquise élégance, fouillées et ciselées avec une recherche infinie. Ces niches portent sur un pilier, et le sommet de leur ogive se couronne d'un diadème fleuronné. Quinze de ces niches sont maintenant vides; dans les cinq autres, j'ai vu des statues de grandeur naturelle et plus ou moins mutilées; les plis des draperies, l'ondulation des cheveux, la délicatesse des mains, l'expression des têtes, accusent tout à la fois et l'habileté du ciseau et les tendances idéalistes d'un art élevé. Je soupçonnerais une origine étrangère. Une de ces statues m'a surtout frappé. Elle représente, je crois, saint Jean l'Évangéliste. C'est la pureté d'un ange et la beauté d'une femme. Nulle part l'apôtre de l'amour sans borne, le rêveur aux extases sublimes, n'a inspiré à l'artiste un type plus grandiose et plus ému.

Les archéologues de Norvége réclament pour leur pays l'invention de l'ogive, que se disputent aujourd'hui tant de contrées rivales. Ils disent qu'elle a été portée dans l'ouest de l'Europe, la première terre où elle ait fleuri, par les Wikings sortis du Nidar. Ils en retrouvaient l'image dans les souvenirs de leur patrie. On a dit que l'ogive avait été enseignée aux premiers architectes du moyen âge par l'intersection des rameaux, qui jettent sur nos têtes un dôme mouvant de feuillage dans les forêts. Les Norvégiens ont une supposition moins pittoresque, mais plus près peut-être du sens pratique et de la vérité. Avant l'introduction du christianisme, c'était un usage constant, chez les habitants du Nord, de brûler les cadavres des hommes avec tout ce qu'ils avaient aimé. On tirait au rivage la barque fidèle qui les avait portés sur la mer, on la renversait sur

leurs cendres, et c'était leur tombeau. Eh bien! la voûte du temple ogival est-elle autre chose que la carène d'un vaisseau renversé, et n'est-ce pas le même mot qui désigne et la nef d'un vaisseau et la nef d'une cathédrale ?

La cathédrale de Nidaros eût été remarquée et admirée partout. Ses splendeurs éblouirent des populations rudes, qui ne connaissaient que leurs barques sans pont ou leurs huttes de bois. Ils comptaient, avec une sorte de joie naïve, ses trois cent seize fenêtres, ses trente-deux autels, ses neuf portes et ses trois mille trois cent soixante colonnes, taillées dans les marbres d'Italie ou dans les granits du Groënland. Gérard Schöning, qui fut un des hommes les plus savants de l'Europe, et recteur, en son temps, de l'Académie de Trondhjem, a laissé une description très-exacte de cette cathédrale ; elle fut publiée à Trondhjem en 1762, et la bibliothèque de la ville, qui en possède un riche exemplaire, m'a permis de vérifier mes chiffres en les comparant aux résultats de ce document authentique et officiel. L'église mesure trois cent quarante-six pieds de long sur quatre-vingt-quatre de large. Toute la communauté de la grande famille scandinave avait contribué à l'embellir. Les rois de la mer lui payaient tribut ; les pirates prélevaient pour elle la dîme du butin. La lourde croix d'argent, portée par deux hommes, qui marchaient en tête des processions solennelles, était un *ex-voto* de flibustiers. Deux pirates ne pouvaient s'entendre sur la question délicate du partage après une victoire ; on en vint aux mains ; l'un des combattants invoqua son bon ange et son saint patron, et promit, s'il était vainqueur, de ne pas oublier l'église. Saint Olaf le protégea, il cassa la tête de son adversaire et fit hommage de cette superbe croix. Mais la merveille du trésor, la joie de l'église et l'orgueil de Nidaros, c'était la châsse de saint Olaf. Elle se composait de trois caisses, enfermées les unes dans les autres : celle qui contenait les reliques était en argent doré ; les deux

autres étaient en bois, mais revêtues d'ornements d'or et constellées de pierreries. Le jour de la fête du saint, on la promenait dans l'église et hors de l'église; il fallait soixante hommes pour la porter. Jamais objet de dévotion n'eut pour le Nord une attraction plus puissante ; des terres lointaines, on venait en pèlerinage pour la voir; les vieillards se prosternaient devant elle; les mères la faisaient toucher aux lèvres pures des petits enfants; près d'elle les malades se croyaient guéris; sur elle les rois étendaient la main et juraient leur serment; on les couronnait devant cette châsse, et c'est elle aussi qui gardait leur sépulture.

La grande basilique du Nord goûta, pendant quatre siècles, la paix sans les péripéties de la foi catholique incontestée; plusieurs fois brûlée (on cite particulièrement les incendies de 1328 et de 1431), elle renaissait toujours de ses cendres plus éclatante et plus belle; elle avait résisté aux tempêtes de l'Ouest, et à ce froid pénétrant des longs hivers qui désagrége la pierre. Le grand feu de 1531 lui fut plus funeste; on eût pu croire que ses flammes étaient encore excitées par le souffle de la Réforme, qui déjà soulevait, en l'ébranlant, le vieux monde catholique. Déjà l'on contestait le dogme et l'on discutait les saints ; les processions étaient plus rares et les pèlerins moins nombreux ; le trésor diminuait, l'archevêque était moins riche, ses prêtres étaient plus pauvres : on ne releva pas les ruines; bientôt vinrent les mauvais jours et la brutalité stupide des réactions. La Réforme pénétra en Norvége au milieu du XVIe siècle, en 1540; par la Réforme, la cathédrale fut dépouillée et mutilée, on crut faire œuvre pie en détruisant jusqu'aux vestiges de l'ancien culte. On brisa les statues des saints, on lacéra leurs tableaux, et sur la place publique de Nidaros, qui déjà s'appelait Trondhjem, on fit un *auto-da-fé* des livres canoniques de la célèbre bibliothèque du chapitre métropolitain. En

voyant ce pillage qu'il approuvait, le Danemark luthérien se souvint qu'il était le maître de la Norvége. Un navire partit de Copenhague et prit à son bord la châsse de saint Olaf, les ciboires d'argent, les calices d'or, en un mot, toutes les richesses de l'église. Le navire sacrilége fut attaqué par des pirates hollandais ; il se jeta à la côte, il sombra, tout fut englouti. Les Danois avaient pillé, les Suédois profanèrent ; après avoir enlevé les armes de saint Olaf, ils firent de l'église une écurie. Le malheur ne s'arrête pas : la cathédrale gardait encore une de ses beautés, sa flèche haute de deux cent vingt pieds ; elle fut renversée par un orage dans le terrible hiver de 1689 ; on ne l'a pas relevée. Aujourd'hui, dans l'église, hors de l'église, partout, on ne voit que des décombres et des ruines : ici, le piédestal découronné regrette sa statue brisée ; plus loin, la colonne, mutilée par places, a laissé au mur des tronçons détachés qui cherchent vainement à se rejoindre ; là, c'est un pilier de bois qui remplace un pilier de marbre ; le beau portail est un hangar où les custodes empilent leur bois : une partie seulement de la nef est consacrée au culte, mais la confortabilité protestante l'encombre de bancs et de tribunes ; des constructions en planches, du goût le plus bourgeois, escaladent les grandes ogives, et ce qui reste encore de la végétation, jadis si touffue, de la Flore de pierre, disparaît sous de vulgaires rideaux de cotonnade rouge, comme si l'on avait voulu ravir au noble monument son dernier charme et sa dernière beauté, la majesté mélancolique des ruines. Ainsi passe la gloire des églises de pierre : il n'y a d'éternel que l'Église vivante des âmes ! Mais la Réforme iconoclaste est également condamnée par le catholique et par l'artiste.

Seul, le chœur de la cathédrale a presque échappé à ces dévastations ; l'ogive, intacte, garde toutes ses élégances, et, à quelques mètres du sol, les anciennes sculptures re-

paraissent dans leur abondance et leur délicatesse. Sur le maître autel on a placé une belle copie du magnifique Christ de Thorwaldsen, dont l'original en marbre blanc se trouve aujourd'hui dans la *Frü-Kirke* de Copenhague. Les douze apôtres, œuvres d'art assez médiocres, dues au ciseau d'un artiste du pays, nuisent un peu à l'effet architectural du chœur, mais le chapitre actuel y tient beaucoup. En Norvége pas plus qu'ailleurs, le clergé n'a le sentiment de l'art religieux. La cathédrale de Trondhjem excite aujourd'hui, comme dans ses meilleurs jours, l'admiration enthousiaste et rétrospective de la Norvége; elle semble faire partie de l'orgueil national : des souscriptions sont ouvertes partout, elles se couvrent de noms; on espère arriver à une restauration complète : il faudra des siècles et des millions. La Norvége a plus de patience que d'argent, elle attendra; tout en attendant, on gratte et on badigeonne.

La cathédrale de Trondhjem est toujours l'église métropolitaine du royaume; son archevêque est le primat du Nord, et un article de la constitution de 1814 exige que le monarque soit sacré sur la tombe de saint Olaf.

Trondhjem n'a guère d'autre monument que sa cathédrale; cependant, au milieu du fjord, en face de la ville, on va visiter des ruines sur le *Munkholm* (le rocher du Moine). Le Munkholm est une petite île composée d'un agglomérat de rochers. En 1028, Kanut le Grand y fonda un couvent de Bénédictins; plus tard, on essaya d'en faire une forteresse, et l'on y mit quelques canons : ils y sont encore, mais je crois qu'ils ne pourraient faire de mal qu'à la ville. Ils ne défilent point suffisamment les entrées du port, et l'on pourrait passer de chaque côté sous leurs feux. Ce fort détaché ne résisterait guère aux batteries rasantes de nos flottes. Comme perspective pittoresque, le Munkholm est d'un joli effet, et les habitants

de Trondhjem prennent un plaisir innocent à regarder la tour ronde où l'on enferma, pendant longtemps, les prisonniers d'État du Danemark. Le souvenir du plus célèbre d'entre eux a jeté sur tout le fjord comme une ombre mélancolique.

Sorti de l'échoppe d'un artisan, le comte de Greffenfield fut un parvenu de génie; il donna des lois à son pays. Ce fut lui qui rédigea l'ordonnance de 1660, par laquelle Frédéric III, « roi de Danemark et de Norvége, des Vandales et des Goths, duc de Sleswig, de Holstein, de Stormale et de Dytsmare, comte d'Oldenbourg et de Delmenhorst, » enlevait à l'aristocratie danoise le droit de choisir ses souverains, et faisait de sa royauté élective une royauté héréditaire et absolue. La même loi enlevait aux seigneurs le droit de vie et de mort sur leurs serfs, qu'ils avaient conservé jusqu'au milieu du XVIIe siècle. Schumacher (c'était le nom patronymique du comte) devint si puissant sous Christian V, qu'il effraya son maître : il venait de recevoir en fief l'île de Wolin, et il allait obtenir la main d'une princesse, quand tout coup il se vit arrêté, jeté en prison, accusé du crime de lèse-majesté, et condamné à mort. Il monta fièrement sur l'échafaud, et, sans pâlir, posa sur le billot une tête qui ployait pour la première fois. La hache allait tomber, quand on entendit retentir le cri de *Grâce!* Un aide de camp fendait la foule, tenant en main un pli aux armes du roi : la sentence de mort était commuée en la peine de la prison perpétuelle. Dépouillé de ses titres, Schumacher fut jeté dans le donjon de Munkholm; il porta noblement vingt-trois ans de malheur, avec la fermeté d'un sage et la résignation d'un chrétien, lisant les Évangiles et commentant les prophéties, qu'il traduisit en vers danois. On trouva ces deux sentences gravées sur les murs de son cachot, ressouvenir de sa puissance sans amer retour sur ses infortunes : « La voix de l'Éternel brise les cèdres, et

l'homme puissant ne lui échappe point par sa force. » Et plus loin : « Heureux l'homme à qui Dieu n'a point imputé son péché! celui-là est béni, dont la transgression est pardonnée. » Schumacher mourut à Trondhjem, après vingt-trois ans de prison dure. Le peuple, qui croit mieux à la douleur quand il en a matérialisé l'image, dit que les pas de Schumacher avaient, dans leur longue et monotone promenade, creusé le rocher du préau, et que la table de pierre sur laquelle il s'appuyait porte encore l'empreinte de sa main désespérée. La tour de Schumacher est toujours debout, et ses murailles sont intactes; mais les escaliers ont croulé, et avec eux s'est abîmé le plancher des étages.

Si Trondhjem, détrôné par Christiania sa jeune rivale, a perdu son titre officiel de capitale de la Norvége, il a conservé du moins une partie de ses anciens priviléges. On lui a laissé le siége archiépiscopal des primats, et on lui a, lors de sa création, attribué le comptoir central et la haute direction de la Banque nationale de Norvége.

Cette Banque a été fondée le 14 juin 1816; son premier capital fut obtenu par la voie de l'emprunt forcé sur la propriété territoriale : les titres, qu'on acceptait d'abord avec répugnance, obtiennent aujourd'hui de fortes primes. Cette Banque, habilement dirigée par cinq administrateurs, sous la surveillance d'un conseil de quinze membres, représentant la masse des actionnaires, a surtout en vue l'intérêt de l'agriculture et de la propriété foncière; les effets de commerce sont le moindre objet de ses opérations. Au lieu de rechercher les transactions multipliées, les doubles signatures et les courtes échéances, ce qu'elle accepte surtout, ce sont les obligations hypothécaires et les longs prêts, qu'elle ne consent qu'avec des sûretés de premier ordre; elle avance sans difficulté une somme égale aux deux tiers de la valeur d'une propriété. Un cadastre, très-soigneusement dressé en 1812, déter-

mine la valeur exacte et officielle de chaque ferme. La Banque prête au taux très-modéré de 4 0/0 ; l'intérêt lui est payé tous les six mois ; quant au remboursement du principal, il a lieu par voie d'amortissement en vingt ans, et par série d'annuités de 5 0/0 du capital. Le remboursement de l'annuité et le service des intérêts se font ordinairement avec une grande exactitude : on connaît les habitudes sévères de la Banque. Le premier retard est suivi d'une mise en demeure immédiate ; si le payement ne se fait pas, la Banque, après une procédure sommaire, réalise ses sûretés. On voit que si le profit est modeste, les chances de perte sont nulles ; une pareille banque était presque indispensable dans un pays de petits propriétaires, où l'argent est rare : c'est elle qui règle presque toutes les soultes de partage entre cohéritiers ; elle permet ainsi, par la facilité du remboursement, d'éviter le morcellement indéfini de la propriété.

La Banque émet du papier en proportion des garanties qu'elle possède; l'unité monétaire du pays porte le nom de *species*, que l'on subdivise en *orts* ou *marks*, et en *skillings*. La cote hebdomadaire de la Bourse de Hambourg établit le taux du change entre les places, et fixe la relation de ces monnaies avec les autres monnaies de l'Europe. En 1854, le *species* valait à peu près 5 francs 60 centimes. Le *species* se subdivise en cinq *marks*, et le *mark* en vingt-quatre skillings. Le skilling vaut donc à peu près un sou de notre monnaie, vingt-quatre fois moins que le schelling anglais. Le *species* de papier porte sa valeur écrite en lettres et nombrée en chiffres; il est un peu moins grand que notre billet de banque de cent francs ; les nuances du papier varient aussi avec la valeur du billet. Le billet d'un species est blanc ; celui de cinq est bleu ; celui de dix, jaune ; celui de cinquante, vert ; celui de cent, rouge. C'est avec ces billets que les banquiers apprennent à leurs enfants à distinguer les cou-

leurs. La Banque n'émet point de billets au-dessus de cent *species*. Le species d'argent, dont le titre ne paraît pas fin, porte sur la face la tête du roi, et sur le revers les armes de Norvége et le chiffre de sa valeur nominale; le mark est une jolie pièce un peu lourde, mais bien frappée; la menue monnaie, mélangée de cuivre et d'argent, est presque toute danoise, marquée le plus souvent aux C et aux F des Frédérics et des Christians; le gouvernement la retire peu à peu de la circulation : il n'y a pas de coin d'or.

Chacun s'accorde à louer l'administration de cette Banque, bienveillante dans sa fermeté, toujours occupée de rechercher les vrais besoins du pays, et toujours prête à les satisfaire. Elle est fractionnée, pour faciliter les services, en une foule de sous-comptoirs, en correspondance directe avec elle, et qu'elle échelonne dans les diverses places de commerce. Les Norvégiens entendent parfaitement les questions de chiffres, elles conviennent à leur esprit positif et froid; leurs finances, aujourd'hui, sont peut-être les plus florissantes de toute l'Europe. En 1814, quand le Storthing prit la direction des affaires, les finances de la Norvége étaient dans un état déplorable : elles se soldent présentement par un excédant de recettes; cependant tous les services publics sont assurés, toutes les questions d'amélioration matérielle et morale sont successivement abordées, avec précaution, avec lenteur souvent, mais toujours poursuivies avec une invincible persévérance : on répare les anciennes routes, on en crée de nouvelles; on jette des ponts sur les torrents; on bâtit des embarcadères au bord des lacs; on agrandit le bassin des ports; on construit des chemins de fer; on fonde des établissements de bienfaisance; on embellit les villes, et au lieu d'endetter l'État, on l'enrichit. Je connais peu de grands États qui fassent mieux.

Les Norvégiens, comme les Normands leurs fils, sont

assez amis de la chicane. Un bon procès ne leur fait jamais peur. Un procès est toujours bon au commencement : il est vrai qu'à la fin il est toujours mauvais. Les formes régulières de la justice sont plus anciennes en Norvége et en Islande que dans aucun autre pays de l'Europe moderne.

Dès le IXe siècle, la guerre privée fut abolie par Harald Haarfagard ; dès le IXe siècle, c'est-à-dire deux cent cinquante ans avant que les seigneurs féodaux eussent légalement perdu le droit d'en appeler aux armes dans leurs querelles particulières ! Depuis le règne de Harald, tout le royaume avait été partagé en quatre grandes divisions, ayant chacune son *Thing*, ou parlement, et un système de législation uniforme. Y a-t-il, en Europe, un seul pays qui puisse nous en montrer autant à la même époque ? Le duel judiciaire était trop dans les habitudes, et, si j'ose ainsi parler, dans le sang du Nord chevaleresque, pour qu'on pût songer à l'abolir. Mais, du moins, le *Holmgang* [1] reçut des règles et fut entouré de garanties que l'on chercherait vainement ailleurs. Dès le Xe siècle, on pouvait se battre par procuration, et le vaincu pouvait racheter sa vie. La loi édictait le tarif du rachat. Ces hardis pirates qui, hors de chez eux, ne connaissaient que la violence et la force, écumant les mers, pillant les côtes, ravageant les îles, brûlant les églises, chez eux se soumettaient à l'esprit de la loi et en respectaient la lettre. Une irrégularité de forme, un vice de procédure, faisait perdre un procès, comme jadis à Rome sous le règne étroit des *Actions*. La Norvége, avant l'an mil, avait inscrit dans ses codes le grand principe que nos chartes n'ont conquis

1. *Holmgang*, littéralement *Promenade aux Iles*. En général, on ne se battait point sur la terre ferme ; les témoins et les champions montaient dans la même barque, et on descendait dans quelqu'une des petites îles semées sur la côte, et l'on vidait paisiblement sa querelle derrière l'abri des rochers.

qu'avec du sang, et huit cents ans plus tard : « Tous sont égaux devant la loi! » Les iarls ou le konung ne pouvaient point entraver la marche de la justice, et ce cri de *Haro*, qu'un bourgeois de Caen jeta sur le cercueil du Conquérant, n'était qu'un écho du *Haro* norvégien, qui arrêta plus d'une fois les souverains devant le droit de leur sujets. La prépondérance absolue de la couronne sur tous les princes précéda de quatre siècles son triomphe dans les contrées les plus avancées de l'Europe. Quant à la loi elle-même, elle était faite par le *Thing*, ou assemblée du peuple, qui se réunissait chaque année dans les quatre provinces du royaume. On a récemment publié à Christiania le Graagaas islandais : ce mot veut dire l'*oie grise*, et le texte fut écrit avec les plumes des oies grises, qui sont les plus souples sous la main, les plus moelleuses entre les doigts. Le Graagaas est pour nous comme les Pandectes du Nord ; au point de vue de l'érudition comme de l'histoire, c'est un document précieux, car il contient, soit en totalité, soit par fragments, les lois des divers things de *Heidsivia*, de *Frosta* et de *Gula*. Ce curieux mélange du texte impératif, du commentaire des jurisconsultes et des interprétations des juges, chargés d'expliquer la loi aux assemblées populaires, nous donne les plus curieux détails sur une législation que le génie chrétien n'a pas attendrie et que l'influence romaine n'a pas modifiée. On y trouve l'épreuve par le fer rouge et par l'eau bouillante, l'usage des *conjuratores*, cet hommage rendu à la loyauté de l'homme ; le *wehrgeld*, ou prix du sang, et l'esclavage. Mais nous voyons aussi que, dès l'an 1014, une procédure régulière établit la hiérarchie des tribunaux, détermine les cas d'appel, et précise la marche à suivre selon les divers degrés de juridiction. Nous y trouvons la taxe des pauvres, l'égalité des poids et des mesures, des règlements sur la police des marchés et des ports de mer, des droits mutuels de succession entre les membres de

la même famille, établis les uns en Norvége et les autres en Islande, quand partout ailleurs les gouvernements réclamaient le droit d'aubaine; la répression de la mendicité et du vagabondage; des aliments assurés aux enfants illégitimes, des garanties pour les gages des domestiques, des secours pour les malades, une protection pour les femmes grosses, des auberges pour les voyageurs, des routes et des ports, et, bien longtemps avant les motions sentimentales du général de Grammont, ou les *transactions* de la *Royal Society* en faveur des animaux, une prévoyance pleine de compassion et de pitié humaine pour ces humbles compagnons de nos travaux, pour ces doux serviteurs de notre vie.

Une première édition du Graagaas a été publiée à Christiania par MM. Keiser et Munk.

Magnus VII, qui mérite le surnom de *Lagabater*, ou législateur, codifia au XIIIe siècle les anciennes lois de la Norvége. Ces lois furent de nouveau réunies, *émendées* et publiées par Christian IV en 1604. Enfin, en 1687, Christian V les colligea, les revisa et les édita une dernière fois. Son code est encore aujourd'hui la loi civile de la Norvége.

Quand la Norvége, à la suite des événements de 1814, fut séparée du Danemark, le roi de Danemark, avec une bonne grâce qui double encore la valeur du présent, offrit à ses anciens sujets, comme un souvenir et un adieu, le manuscrit de Christian V, dont la loi les avait régis si longtemps. La reconnaissance a égalé le don : on montre ce Code de Christian comme une relique vénérée de la royauté, dans la bibliothèque de Christiania. C'est un magnifique in-folio en parchemin, d'une calligraphie splendide. Il est relié en argent massif, avec tranches du même métal ; les ornements sont ciselés avec une recherche ingénieuse. On en a fait une *édition de poche*, qui se trouve dans la main de tous les paysans norvégiens,

comme le Code Napoléon dans la main de tous les paysans normands. Tels pères, tels fils! Chaque loi est résumée en un paragraphe de quelques lignes, qui condense son esprit et présente toutes ses dispositions essentielles. Ainsi, personne n'ignore ses droits comme propriétaire, ni ses devoirs comme citoyen.

Quand on parcourt ce Code, rédigé, corrigé, approuvé, promulgué par des souverains absolus, par des maîtres étrangers, on est frappé de voir, à chaque ligne, que toutes les questions touchant au droit des personnes ou des propriétés sont invariablement réservées à la décision du jury, qui est regardé par tous les peuples comme la garantie la plus sûre des libertés civiles et politiques. La législation norvégienne ne fait pas rentrer dans les attributions du jury des matières criminelles seulement, mais encore toutes les questions de partage, de limite, de soulte et d'appréciation que soulève à chaque moment l'application infiniment variée des lois de succession.

L'administration de la justice offre les mêmes caractères que toutes les autres branches des services publics. Tout est simple, logique et prompt, sans pompe inutile, sans appareil vain.

Au bas de l'échelle, et comme premier degré de juridiction, on rencontre la *cour paroissiale*, qui est un véritable tribunal de conciliation. C'est une des dernières institutions du gouvernement danois, et elle fait honneur à sa prudence. Dans chaque paroisse, les chefs de famille résidants élisent un d'entre eux, tous les trois ans, comme ministre de conciliation : je n'ose pas dire comme *juge*, car ses décisions, sans *exsequatur*, n'emportent jamais par elles-mêmes la force des actes *parés*, qui est le premier caractère de la justice, souveraine par essence. Les décisions ne valent qu'après avoir été revêtues de l'approbation de l'*Amtman*, qui est, pour le district, le principal représentant du gouvernement. Dans les villes et dans les

paroisses considérables, le ministre de conciliation a des assesseurs et un greffier, qui porte le nom de *clerc*. Il siége une fois chaque mois, et reçoit, comme émoluments, vingt-quatre sous par affaire. Comme le but de l'institution est surtout l'arrangement du procès, on n'admet ici ni avocats ni procureurs. La loi norvégienne, un peu défiante, les regarde comme les ennemis, et non comme les auxiliaires de la justice, ou tout ou moins de l'équité. Les parties se présentent en personne ou se font représenter par un homme étranger à la justice. Chacun explique ses prétentions, qui sont exactement rapportées dans le protocole dressé par le magistrat; celui-ci propose de mutuelles concessions, et s'efforce d'obtenir le consentement des adversaires. Il agit comme un arbitre qui propose un avis, plutôt que comme un juge qui rend une décision. S'il réussit, les parties se rendent immédiatement à la cour des *Sorenskrivers*, qui siégent aussi dans la paroisse; on leur donne acte de leur consentement, qui, dès lors, est revêtu de toute la force de la chose jugée.

La cour des *Sorenskrivers* est un véritable tribunal, et on agit devant elle avec toutes les formes de la procédure. Mais elle n'admet à sa barre que les affaires qui ont déjà passé en conciliation, où s'arrangent environ les deux tiers des procès, et l'on ne peut prouver, contredire ou discuter que les faits contenus dans le protocole du premier magistrat. Ce protocole joue ainsi le rôle de la *formule* des actions romaines, ou du *fetva* délivré par le *mufti* devant les *mehkemè* turcs.

Les juges du tribunal de Sorenskrivers (écrivains jurés) sont nommés par le gouvernement et inamovibles. Sous le rapport de la justice, la Norvége est divisée en quatre *Stitts*, ou provinces (comme sous les anciens rois), et en soixante-quatre *Sorenskriveries*, qui se partagent toutes les paroisses du royaume; une subdivision de cette cour siége tous les trois mois dans chaque paroisse, jugeant

également au civil et au criminel. La cour de Sorenskrivers comprend un magistrat directeur et des jurés. L'administration prend, à tour de rôle, huit jurés dans chaque paroisse, sur la liste des contributions. Ces jurés entrent en fonction pour un an, et assistent la cour dans ses sessions. Ils jugent sous la foi du serment, avec le magistrat directeur, qui a sa voix comme eux, et qui opère avec eux. Toutes les questions qui touchent à l'honneur, à la vie, à la propriété, sont réservées au jury. Dans les autres, le magistrat prononce seul.

La cour des Sorenskrivers remplit aussi l'office d'un bureau d'enregistrement et de conservation des hypothèques, et ses registres sont ouverts à tous. C'est elle qui veille aux intérêts des mineurs et des absents. La révision de tous ses actes, judiciaires ou extrajudiciaires, appartient à celui des quatre tribunaux supérieurs, nommés *Sifts-Amt-Cour*, auquel ressortit la province. En matière criminelle, la sentence doit toujours être revisée et sanctionnée par cette cour. Mais, pour ne point altérer dans l'esprit du peuple le respect de la justice, qui se déconsidère par des cassations trop fréquentes, la révision a lieu officieusement, et avant que la sentence soit prononcée par le premier juge, qui garde ainsi le prestige de son infaillibilité.

Tout ce système, conservé par la nouvelle constitution, avait été légué au pays par le gouvernement danois.

A la fin du XVIIIe siècle, ce gouvernement abolit la peine de mort en Norvége. Il ne resta plus qu'une seule pénalité pour toute espèce de crime : les fers. La durée seule varia, mais le mode de châtiment fut le même. Ce système est encore aujourd'hui en vigueur, et il peut être l'objet d'une juste critique. La répression doit avoir ses degrés comme le crime, et une justice pénale rationnelle doit pouvoir mesurer l'intensité du châtiment à la perversité du fait. Nous croyons aussi que, dans l'état actuel

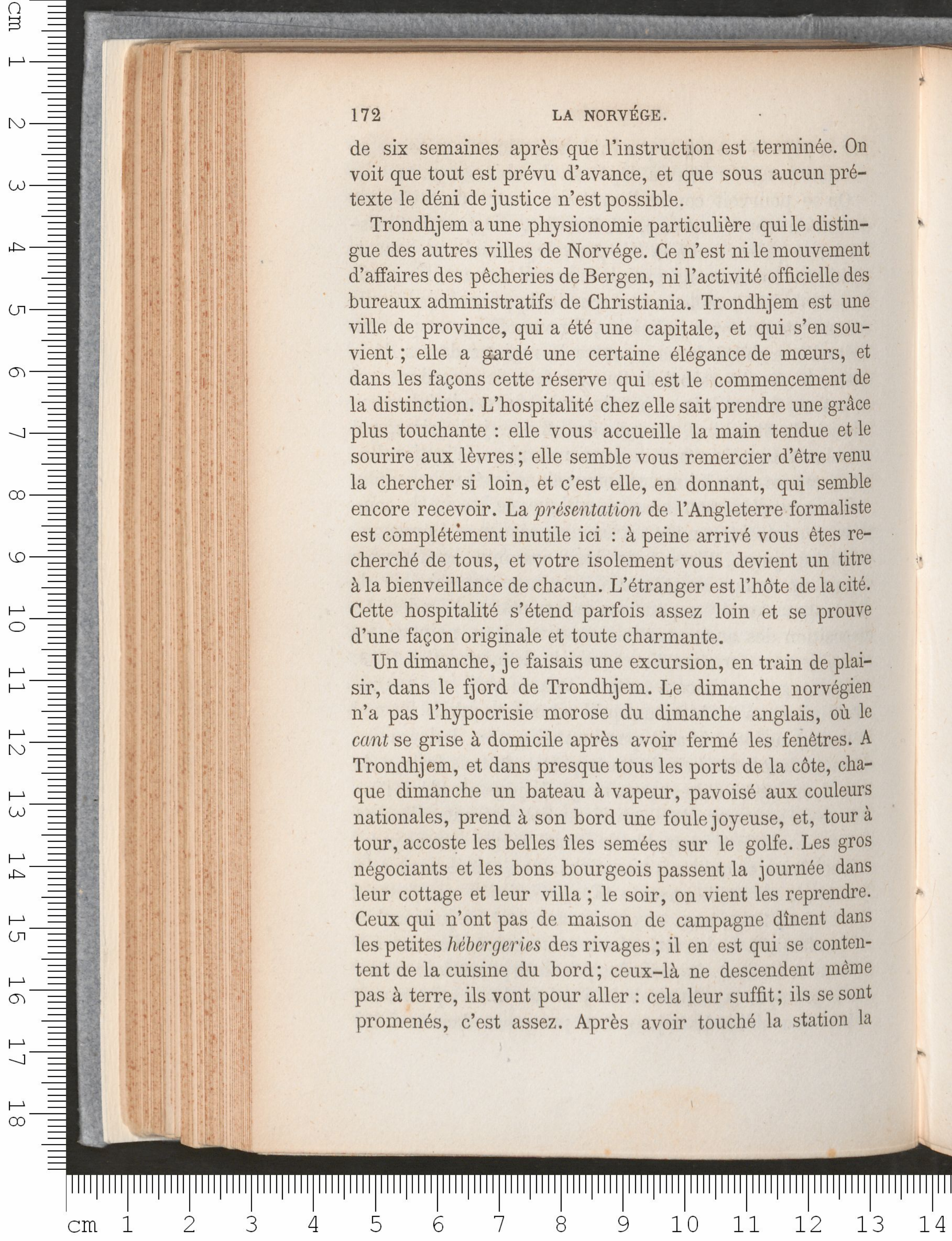
de la civilisation européenne, la peine de mort est un des éléments indispensables d'une justice pénale qui veut être complète.

On dit que les Norvégiens étaient les Espagnols du Nord. Je n'accepte cela que *mutatis mutandis*. Mais on peut dire qu'il y a chez les deux peuples la même hauteur d'âme, le même respect de soi et le même sentiment fier d'un homme qui ne voit au-dessus de lui que Dieu et la loi de son pays. Ceci explique comment, depuis les temps les plus anciens, on a pu regarder la *perte de l'honneur* comme un châtiment effectif; dans les premiers codes on le plaçait immédiatement après la perte de la vie. La constitution sociale du pays explique peut-être cette particularité que l'on ne rencontre point ailleurs. En Norvége, même à l'époque de la domination danoise, l'action du pouvoir se réduisait à une simple surveillance. A vrai dire, toutes les affaires intérieures de la grande communauté se faisaient par ses propres mains ; nous avons vu qu'elle se rendait la justice à elle-même ; elle s'administrait également ; en un mot, presque tous ses membres étaient revêtus d'une fonction sociale. Quand un tribunal avait déclaré que tel citoyen avait perdu l'honneur, il était comme frappé de mort civile et politique. Exclu de toute participation aux affaires, privé de toute fonction, au milieu de ses amis et de ses relations qui se partageaient le pouvoir, il était comme un paria, seul au milieu d'une caste privilégiée. Pour beaucoup cette perte de l'honneur était comme une mort qui durait; c'était un châtiment effectif et redoutable. Les procès criminels en Norvége présentent une particularité assez frappante : l'accusé coupable ne se défend presque jamais; il semble, par ses aveux, aller volontairement au-devant de la peine, et, comme le demandait Platon, s'offrir aux juges, en élevant son propre témoignage contre lui-même. Il n'y a de prison que dans les grands centres de population ; l'homme arrêté

par le paysan est gardé par lui, et conduit de paroisse en paroisse jusqu'au lieu du dépôt où il subira sa peine.

On se pourvoit contre l'arrêt des cours de *Stift-Amt* devant la cour suprême, *Hoieste-Ret*, siégeant à Christiania, et qui est tout à la fois pouvoir judiciaire et pouvoir politique. Nous avons examiné précédemment les attributions de l'*Hoieste-Ret* comme partie du pouvoir politique; comme tête du corps judiciaire, il nous offre cette particularité d'être obligé de tenir, outre le registre de ses décisions, le procès-verbal de tous les faits de procédure qui se passent devant lui; ce procès-verbal est remis à la commission du Storthing, chargée des affaires judiciaires, qui examine et contrôle. Ainsi, en dernière analyse, la justice elle-même repose entre les mains souveraines des élus du peuple.

Cet esprit d'examen, ce sens critique, ce besoin de contrôle, produisent, comme extrême conséquence, la responsabilité du juge. Elle est de droit commun en Norvége depuis un temps immémorial. Le juge est passible de dommages et intérêts pour ses jugements mal fondés. La disposition des anciennes lois relatives à ce point a été recueillie par Christian V, et publiée de nouveau en 1833. « Si un juge prononce à tort, soit parce qu'il n'a pas instruit lui-même l'affaire, ou qu'il ait toléré qu'elle fût mal instruite, ou bien s'il agit par inintelligence, il devra indemniser la partie lésée de toute perte, de tous frais et de tous dommages ; s'il est prouvé que le juge a cédé à l'influence de la faveur, de l'amitié ou des présents, il sera destitué et déclaré incapable de jamais siéger comme juge, et il souffrira ce qu'il a fait souffrir, dût-il ainsi perdre la fortune, la vie et l'honneur. » (*Kong Christian den fermtes Norske Lov*, 1687, bog. 1, cap. v, art. III.) Le juge qui a été condamné à trois restitutions pour cause d'erreur est également destitué. Ces lourdes pénalités pourraient retarder la prompte expédition de la justice : la loi a pourvu à ce péril en obligeant le juge à se prononcer dans le délai



de six semaines après que l'instruction est terminée. On voit que tout est prévu d'avance, et que sous aucun prétexte le déni de justice n'est possible.

Trondhjem a une physionomie particulière qui le distingue des autres villes de Norvége. Ce n'est ni le mouvement d'affaires des pêcheries de Bergen, ni l'activité officielle des bureaux administratifs de Christiania. Trondhjem est une ville de province, qui a été une capitale, et qui s'en souvient ; elle a gardé une certaine élégance de mœurs, et dans les façons cette réserve qui est le commencement de la distinction. L'hospitalité chez elle sait prendre une grâce plus touchante : elle vous accueille la main tendue et le sourire aux lèvres ; elle semble vous remercier d'être venu la chercher si loin, et c'est elle, en donnant, qui semble encore recevoir. La *présentation* de l'Angleterre formaliste est complétement inutile ici : à peine arrivé vous êtes recherché de tous, et votre isolement vous devient un titre à la bienveillance de chacun. L'étranger est l'hôte de la cité. Cette hospitalité s'étend parfois assez loin et se prouve d'une façon originale et toute charmante.

Un dimanche, je faisais une excursion, en train de plaisir, dans le fjord de Trondhjem. Le dimanche norvégien n'a pas l'hypocrisie morose du dimanche anglais, où le *cant* se grise à domicile après avoir fermé les fenêtres. A Trondhjem, et dans presque tous les ports de la côte, chaque dimanche un bateau à vapeur, pavoisé aux couleurs nationales, prend à son bord une foule joyeuse, et, tour à tour, accoste les belles îles semées sur le golfe. Les gros négociants et les bons bourgeois passent la journée dans leur cottage et leur villa ; le soir, on vient les reprendre. Ceux qui n'ont pas de maison de campagne dînent dans les petites *hébergeries* des rivages ; il en est qui se contentent de la cuisine du bord ; ceux-là ne descendent même pas à terre, ils vont pour aller : cela leur suffit ; ils se sont promenés, c'est assez. Après avoir touché la station la

plus lointaine, le bateau revient et reprend à toutes les côtes et à toutes les îles les voyageurs qu'il a laissés le matin. Ce retour est une fête ; tout le monde se connaît ; ce sont des voisins et des amis qui se rencontrent chaque dimanche, et qui vivent dans une aimable intimité. Quand la mer est douce, le pont du bateau se transforme en parquet ciré. Les musiciens, violons, clarinettes et pistons, se rangent autour du mât, et la fête commence dans cette salle de bal improvisée, salle grandiose, qui a pour décoration sévère et magnifique le paysage incessamment varié de la mer et du rivage, les dentelures des montagnes, et les îles changeantes qu'effleure à chaque moment le bateau.

Ce soir-là le prélude ne fut pas long, et l'orchestre n'eut pas besoin de répéter ses appels, comme il arrive parfois dans nos salons paresseux. Vite les couples se formèrent, et bientôt, emportés par la mesure rapide, balancés au roulis du bateau, légers, heureux, la tête à demi renversée et l'œil vague, deux par deux, dans le tourbillon de la valse, ils passaient. A la valse, succédèrent les polkas et les mazourkes, comme dans un salon de Vienne ou de Paris. J'aurais mieux aimé les *polsk* norvégiennes, et les danses nationales du Hardanger, ces pyrrhiques du Nord où les jeunes gens déploient toute la grâce de leur pose et toute la souplesse de leurs membres, rasant le sol, bondissant comme des panthères, tournant sur un pied, s'agenouillant devant leurs belles, et, au milieu des pas les plus compliqués, trouvant le moyen de toucher la terre à certaines mesures avec la pointe du couteau qui pend à leurs flancs ; mais, dans tous les pays, la bourgeoisie se sépare assez volontiers du peuple, et c'est surtout dans les divertissements et les plaisirs, où cependant un peu de liberté serait de bon goût, que l'on subit plus volontiers le joug de la mode. On ne s'amuse pas pour soi, mais pour ses voisins. Je remarquai que les mains qui s'étaient choisies d'abord ne se quittaient plus. Le même couple dansait

toujours ensemble. Cette continuité dans la préférence donne aux réunions un caractère heureux de confiance et d'intimité ; au lieu de jouer aux propos interrompus en passant, comme chez nous, d'une femme à l'autre, — lutte d'inconstance et de coquetterie, — la conversation se prolonge et l'entretien a le temps de devenir une confidence. Les femmes mariées ne dansent pas, ce qui rend les confidences moins dangereuses : presque tous ces couples de danseurs sont des couples de fiancés, que protége et surveille l'œil discret des grands parents.

De loin, appuyé sur une des planches du bordage, je regardais ces jeux, un peu comme le berger du tableau de Poussin qui contemple les danses des bergers et qui dit : *Et ego in Arcadia*. Tout à coup, un des couples qui passaient s'arrêta devant moi ; le jeune homme prit par la main sa danseuse, qui restait un pas en arrière et rougissait beaucoup : « Monsieur, me dit-il, vous ne dansez pas parce que vous êtes seul; voici ma fiancée, Béchelie, qui fera très-volontiers quelques tours avec vous. » Il mit la main de la jeune fille dans la mienne, et, comme je me défendais un peu, lui, avec une grâce familière, il nous poussait dans le cercle qui bientôt nous emporta. L'exemple fut suivi, et tous les couples du bateau se cotisèrent pour me fournir des danseuses le reste de la soirée.

Le petit bal, si gaiement commencé, finit tristement. Un orage nous surprit près du port ; la mer devint grosse, et ce n'était plus de plaisir que battaient tous ces jeunes cœurs. Quand, vers minuit, nous abordâmes, ce fut un *sauve qui peut* général. Je me vis à peu près abandonné dans une ruelle du port ; le ciel était très-couvert ; je connaissais peu cette partie de la ville, et je me trouvai fort empêché pour regagner l'hôtel Belle-Vue. Les promeneurs attardés à qui je m'adressais semblaient ne pas me comprendre et passaient leur chemin. Je rencontrai, dans une rue solitaire, un couple qui paraissait tendre. « Bien ! me

dis-je à moi-même, ceux-là sont heureux, ils doivent être bons ! » Et je présentai ma requête, en ayant soin de me tenir à distance respectueuse. L'homme allait répondre, mais la femme l'entraînant : « Mon ami, dit-elle, prends garde, c'est peut-être un malfaiteur! » Je continuai ma route désespérée. J'arrivai au carrefour. Quatre rues pareilles.... aucune raison de préférence, et partant, grand embarras! Tout à coup une voix s'élève dans le silence. La voix disait : *Vegter, i ho klokken er slagen een : Vinden er sydos*. C'est-à-dire : « Je veille ; il vient de sonner une heure ; il vente du sud-est. » J'espérai que le veilleur, car c'était lui, aurait l'obligeance du policeman anglais ou de nos gardiens de Paris, qui reconduisent les promeneurs attardés de brigade en brigade. Mais le pauvre homme n'était pas brave de sa nature, et, quand j'essayai de lui parler, il couvrit ma voix par un bruit de crécelle enrouée si formidable, que je pris la fuite en me bouchant les oreilles. J'allai tomber tête baissée dans la guérite d'un soldat qui montait la garde devant le palais du gouverneur; le soldat avait froid et semblait de mauvaise humeur. « Il ne me comprendra pas du premier coup, pensai-je, et s'il a l'oreille délicate, il est capable de me mettre au violon pour une faute d'accent : résignons-nous et couchons à la belle étoile; une nuit est bientôt passée! » Cependant une petite pluie fine me mouillait les os; je cherchai un abri dans une voiture laissée en pleine rue, et j'y dormis jusqu'au jour. J'étais à vingt pas de mon hôtel!

L'hospitalité norvégienne s'exerce surtout au moyen des dîners. J'approuve cet usage : la cordialité naît dans les festins, et c'est un proverbe norvégien qui dit : « On ne se connaît qu'après avoir mangé du sel ensemble. »

Chez le riche négociant, dans les maisons où il y a des réceptions officielles, on sert *à la russe*. La table est couverte de cristaux, d'argenterie et de fleurs artificielles; les maîtres d'hôtel découpent et présentent; chaque convive

trouve à sa droite la carte du menu : on veut éviter toute surprise. Je dois avouer cependant que vis-à-vis d'un étranger cette précaution est à peu près inutile, et que, même averti, on n'est guère informé. Toutes les notions culinaires des zones tempérées sont complétement inconnues à la Norvége; l'ordonnance habituelle de nos festins est renversée de fond en comble; ses potages figureraient agréablement au milieu d'un dessert; ils se composent principalement de cerises et de groseilles nageant dans un liquide dont la nature se trahit par une forte odeur spiritueuse. Ces pauvres fruits ne voient jamais un soleil sérieux, et on est obligé de les faire mûrir au feu de la cuisine. Le dîner lui-même est un mélange, un conflit, une bataille de goûts discordants, de saveurs opposées et d'aromes ennemis : du sucre et du jus de gibier, des confitures et du poivre rouge, du rhum et du caviar, du gingembre et de la crème fraîche. On mange des charbons et on boit des flammes. On voudrait au moins, de temps en temps, un peu d'eau pour éteindre tous ces feux; mais ce serait une impolitesse d'en demander, et il n'y a pas la moindre carafe sur la table. On mange peu et l'on boit beaucoup. On a le bon goût d'accorder aux vins de France une préférence marquée. Les grands crus du Bordelais réussissent dans le Nord, et la marque de fabrique de Mme Cliquot jouit d'une faveur égale en Norvége et en Russie. En hiver, quand on veut avoir le champagne frappé, il suffit d'ouvrir les fenêtres. Chaque convive reçoit, au commencement du dîner, un morceau de pain blanc microscopique, coupé en carré long, et deux ou trois tranches de pain noir. Cela suffit à tout le repas. Les toasts sont nombreux, et l'étiquette exige que l'on fasse honneur à toutes les santés. Avant de passer dans la salle à manger, on s'approche d'une table dressée dans le salon, sur laquelle on pose des plateaux chargés de sandwiches, de jambon cru et de hareng mariné; c'est comme le préliminaire du

repas : tout le monde y fait honneur et mange quelques tartines beurrées, en buvant un ou deux verres d'eau-de-vie blanche. Après le dîner, en rentrant au salon, chacun des invités, avant de s'asseoir, va donner une poignée de main à tous les autres, sans distinction de sexe. Le *shake-hands* est universel dans les races du Nord; les femmes répondent au salut des hommes par leur plus gracieuse révérence; même dans l'intimité de la famille on n'oublie jamais de se donner cette marque de cordiale politesse; on échange la pression de main, entre mari et femme, entre mère et enfant; l'un dit : *Tack for mad!* « Merci pour ce repas! » et l'autre répond : *Wel bekomme!* « Puisse-t-il vous faire du bien! » Quand on se rencontre, il est aussi d'usage de s'aborder avec cette formule de bienvenue : *Tack for sidste.* « Merci pour notre dernière entrevue! » c'est-à-dire pour le plaisir que votre conversation, votre amabilité et votre bonne grâce m'ont donné. Or, cela se dit même à des gens que l'on voit pour la première fois. On prend ainsi l'avenir pour le passé : ce n'est qu'une question de temps!

Je parlais tout à l'heure des réceptions élégantes et des relations sociales. La Norvége profite de sa constitution républicaine et de l'absence de toute noblesse héréditaire pour établir d'infranchissables lignes de démarcation entre un patriciat qui n'existe point et une plèbe qui ne devrait pas exister. La vanité ne perd jamais ses droits. La boutique et le petit commerce forment une classe intermédiaire. Tout ce qui a un emploi à la nomination royale fait partie de cette aristocratie personnelle et regarde le reste du genre humain par-dessus l'épaule. On donne aux femmes de cette première classe le titre de *fru*, dont le mot anglais *lady* offre un équivalent que nous n'avons point chez nous. A ce titre de *fru*, il faut ajouter toutes les qualités, honneurs et distinctions du mari et bien se garder d'en omettre : l'oubli passe pour une impolitesse. Ajoutez qu'on ne s'a-

dresse jamais la parole qu'à la troisième personne, et que le grand art des beaux causeurs consiste à ramener le plus souvent possible cette longue suite de mots honorables, mais vains, qui traînent dans la conversation, comme la queue d'un manteau de cour sur les marches d'un escalier.

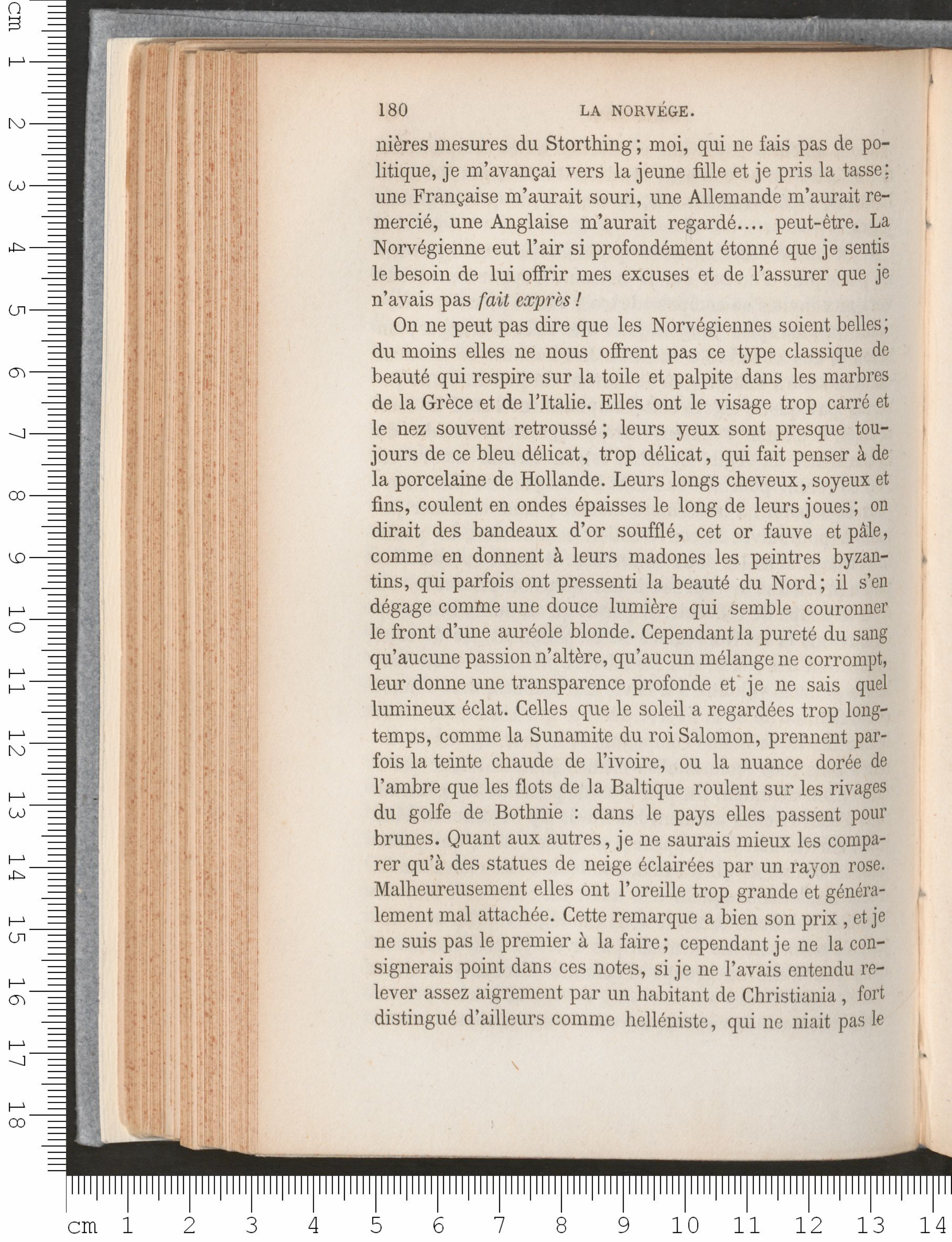
Cet oubli d'un titre qui lui est dû paraît au Norvégien d'une conséquence inappréciable : il n'y a qu'un seul malheur qui lui semble également redoutable, c'est de donner à quelqu'un un titre qui ne lui appartient pas. Dans la conversation, le péril est parfois difficile à conjurer ; mais pour la correspondance on a trouvé un moyen vraiment ingénieux. On ne met sur l'adresse d'une lettre que le nom de la personne à qui l'on écrit, sans le faire précéder ni suivre d'aucune désignation. Seulement, au-dessus du nom, on détache en *vedette* deux majuscules précieuses : S. T. qui signifient *salvo titulo* (sauf le titre). C'est-à-dire : « Je n'ai pas l'honneur de vous connaître parfaitement, je ne sais pas au juste qui vous êtes, et je crains de vous donner trop ou trop peu. Mais veuillez vous servir vous-même : voilà deux lignes en blanc, remplissez-les des épithètes les plus flatteuses; *S. T.*, *Salvo titulo !* à l'occasion vous me rendrez la pareille. »

Dans les villes, les femmes de la bourgeoisie sont condamnées, par l'omnipotence maritale, à un rôle passif et d'une complète insignifiance. L'homme fait tout : il paye la blanchisseuse et commande le menu du dîner. La femme est chez elle absolument comme elle serait à l'hôtel. C'est méconnaître les convenances réciproques des deux sexes. Si l'on ôte à la femme le soin agréable des détails intérieurs, qui remplissent la journée d'une façon si rassurante, elle ne saura plus comment occuper de longues heures à la main vide ; elle fera trop de littérature, ou cherchera des distractions plus ou moins artistiques. Cette oisiveté est du reste moins dangereuse en Norvége que

partout ailleurs. Il y a une séparation assez complète des deux sexes. On se voit peu, et, dans les ménages, les célibataires, espèce malfaisante, ne sont reçus qu'aux grands jours.

C'est chose assez curieuse qu'un bal à Trondhjem : je ne parle plus d'un bal sur le bateau. L'appartement ouvert aux invités se compose de trois vastes pièces qui forment un plain-pied magnifique : une salle à manger, un salon et une chambre à coucher. Les hommes se tiennent dans la salle à manger, où ils boivent du punch. Je ne jurerais pas que le cigare soit complétement banni de leur société. Les femmes causent entre elles, dans la chambre de la maîtresse du logis. Le salon est un terrain neutre où l'on se réunit pour les valses et les mazourkes. Les couples se séparent à la dernière mesure, sans chercher jamais à poursuivre la conversation commencée. Le piano interrompt ainsi les doux entretiens : il faut renvoyer à la polka prochaine la réponse à une question pressante. On a eu le temps de réfléchir. Il paraît qu'on oublie beaucoup en buvant, et les Norvégiens ne se plaignent pas de cette séparation des sexes, qui semblerait pénible à ceux dont la vie se mêle volontiers à la vie des femmes, avec l'innocente familiarité et la liberté décente qui sont chez nous le charme de la bonne compagnie et le privilége des honnêtes gens. Les femmes elles-mêmes prennent leur parti de ce demi-abandon. Un peu plus de politesse les gênerait tout d'abord; elles auraient besoin de s'y accoutumer. Un jour, sur un bateau à vapeur, une jeune fille, qui passe pour la beauté de Christiania, semblait assez embarrassée d'une tasse dans laquelle elle avait bu : elle était loin de la table, le bateau oscillait sous un léger roulis, et cette jeune *Froken*[1] ne me semblait pas avoir le pied marin. A deux pas d'elle un groupe d'hommes discutait les der-

1. La *Froken* est la *miss* anglaise et la *demoiselle* française.



nières mesures du Storthing ; moi, qui ne fais pas de politique, je m'avançai vers la jeune fille et je pris la tasse : une Française m'aurait souri, une Allemande m'aurait remercié, une Anglaise m'aurait regardé.... peut-être. La Norvégienne eut l'air si profondément étonné que je sentis le besoin de lui offrir mes excuses et de l'assurer que je n'avais pas *fait exprès !*

On ne peut pas dire que les Norvégiennes soient belles ; du moins elles ne nous offrent pas ce type classique de beauté qui respire sur la toile et palpite dans les marbres de la Grèce et de l'Italie. Elles ont le visage trop carré et le nez souvent retroussé ; leurs yeux sont presque toujours de ce bleu délicat, trop délicat, qui fait penser à de la porcelaine de Hollande. Leurs longs cheveux, soyeux et fins, coulent en ondes épaisses le long de leurs joues ; on dirait des bandeaux d'or soufflé, cet or fauve et pâle, comme en donnent à leurs madones les peintres byzantins, qui parfois ont pressenti la beauté du Nord ; il s'en dégage comme une douce lumière qui semble couronner le front d'une auréole blonde. Cependant la pureté du sang qu'aucune passion n'altère, qu'aucun mélange ne corrompt, leur donne une transparence profonde et je ne sais quel lumineux éclat. Celles que le soleil a regardées trop longtemps, comme la Sunamite du roi Salomon, prennent parfois la teinte chaude de l'ivoire, ou la nuance dorée de l'ambre que les flots de la Baltique roulent sur les rivages du golfe de Bothnie : dans le pays elles passent pour brunes. Quant aux autres, je ne saurais mieux les comparer qu'à des statues de neige éclairées par un rayon rose. Malheureusement elles ont l'oreille trop grande et généralement mal attachée. Cette remarque a bien son prix, et je ne suis pas le premier à la faire ; cependant je ne la consignerais point dans ces notes, si je ne l'avais entendu relever assez aigrement par un habitant de Christiania, fort distingué d'ailleurs comme helléniste, qui ne niait pas le

fait, mais qui s'étonnait qu'on eût songé à l'observer. « Qu'est-ce que cela prouve, disait-il; et d'abord qu'elle entend, est-ce qu'une oreille n'en vaut pas une autre? » Comment expliquer à un homme qui fait cette réponse tout ce qu'ajoute à la beauté intelligente d'une tête de femme une oreille, qui non-seulement sait entendre, mais qui paraît écouter; une oreille qui invite aux confidences, petite, mobile et fine; légèrement détachée et frémissante, blanche et rose, avec des reflets de nacre; dont la conque s'arrondit par de fines ciselures, comme les bords d'une coupe précieuse dans laquelle on verse goutte à goutte le poison délicat de la flatterie et des louanges?

La situation de Trondhjem est des plus heureuses. Par son beau fjord, elle tient la mer et tout le commerce d'échange que l'Océan roule dans la ceinture de ses flots; par les quatre vallées qui la prennent pour point commun d'intersection, le Stoerdal, le Saelbodal, le Guldal, l'Orkedal, elle rayonne, en des directions diverses, jusque dans l'intérieur du pays. La position d'une ville est beaucoup pour elle, et Trondhjem dut à la sienne de longs siècles de splendeur et d'opulence. C'est un des cinq ou six ports à qui la législation commerciale de la Norvége, encore empreinte de l'esprit de restriction et de privilége, qu'on retrouve partout où la *hanse* a dominé, permet le commerce avec l'étranger. Tromsö, dans le Nordland, est la dernière ville à qui ce droit ait été concédé de nos jours. Trondhjem fait le commerce des bois avec l'Écosse, l'Irlande, et principalement avec la France. L'Angleterre emploie davantage les sapins d'Amérique; ils lui sont apportés par ces vieux bateaux, dont la marche fatiguée est impropre à tout autre service, et qu'on utilise comme on peut. L'Allemagne tire les siens de Russie : mais les sapins de Russie et d'Amérique, qui croissent dans le sable,

sont loin de valoir les bois superbes de la Norvége, qui puisent leur séve robuste dans l'humus des montagnes. Trondhjem fait encore le commerce du poisson salé avec l'Espagne et l'Italie ; celui des grains avec les côtes méridionales de la Baltique et les riches provinces du Danemark. Pendant longtemps il occupa quelques bateaux de cabotage au transport de ses légumes, qui lui venaient de la Hollande ; aujourd'hui on cultive à sa porte toutes les plantes maraîchères, sur les rives du petit fjord de Lavanger. Les importations par la voie de Trondhjem sont relativement considérables ; elles comprennent toutes les productions nécessaires à la Norvége et que son climat lui refuse. Ce sont principalement les vins et les épices, quelquefois le tabac, et aussi l'eau-de-vie de France ; j'ajouterai, mais dans des cas assez rares, des produits manufacturés. Les marchandises de provenance étrangère ne peuvent nuire dans un pays qui n'a pas de commerce intérieur. On leur accorde donc une franchise presque absolue ; comme tarif de douane, le 2 pour 100 sur la valeur totale est une taxe vraiment insignifiante.

Les marchands des petits villages environnants, les gaardmœnd riches, viennent, deux fois l'an, s'approvisionner dans les entrepôts de Trondhjem.

Trondhjem fait aussi un commerce de détail assez considérable. C'est lui qui se charge d'expédier leurs minces fournitures aux cantons du Nord et de l'Ouest. Ici, les boutiques primitives ne connaissent point cet art de l'étalage, où nos jeunes commis font preuve d'un sentiment des couleurs si fin et si délicat ; les épaisses et chaudes fourrures, les habits en peau de chèvre, les étoffes de velours, s'entassent pêle-mêle avec les produits les plus vulgaires. Le marchand distrait ne sait guère où trouver ce dont vous avez besoin, et je doute qu'il fasse un inventaire en dix ans. Du reste, la vente paraît être le dernier de ses soucis. Il tient à son repos plus qu'à votre argent.

C'est un trait commun entre le marchand turc et le marchand norvégien. Ainsi se rapprochent Trondhjem et Damas. Le petit commerçant dédaigne complétement les manières engageantes qu'on trouve ailleurs chez ceux de sa profession ; assis au fond de sa boutique, où il fume paisiblement dans une pipe de fer venue du Tellmark, il répond à vos demandes par un coup d'œil indifférent ; et l'on sent que s'il osait, ce qu'il vous demanderait à vous, ce serait de vouloir bien vous en aller.

Depuis l'introduction de la vapeur, Trondhjem a perdu quelque peu de son importance ; autrefois ses chantiers étaient célèbres, et l'on vantait la célérité des yachts, des gabarres, des lougres et des bricks qu'ils lançaient à la mer. Les vaisseaux d'un fort tirage ne peuvent point entrer dans le Nidar, qui ne reçoit plus que des barques ; des deux côtés le fleuve est bâti, et sur chaque rive les docks et les maisons s'avancent prudemment sur pilotis, laissant çà et là de grands intervalles et comme de petites baies, où les paysans, pendant les foires et marchés, abritent des flottilles de bateaux plats. L'entrée du port est difficile, hérissée de rochers, et rendue plus perfide encore par des bancs de sable qui se déplacent ; souvent les bourrasques du nord et de l'ouest bouleversent le fjord, et comme en ces nombreux détours il se plie et se replie sur lui-même plusieurs fois, où que l'on aille et d'où qu'il souffle, il arrive toujours un moment où l'on a le vent contraire. Quoique sous une latitude plus élevée que le fjord de Christiania, le fjord de Trondhjem est moins souvent fermé par les glaces, et le printemps y tarde moins à rendre la mer aux vaisseaux. Dès que la brise plus tiède souffle de terre, une animation extraordinaire règne dans le port et autour du port ; on aborde, sur les glaces, les vaisseaux emprisonnés et immobiles ; puis, quand leur gréement est complet, quand on a introduit dans leurs flancs, qui pour les laisser passer s'entr'ou-

vrent et se referment, le tronc des longs sapins, on mesure la largeur du vaisseau, puis des charpentiers armés de scies taillent un chemin dans la glace ; quand on a scié trente ou quarante mètres en longueur, on brise aux deux extrémités, on fait passer des leviers sous le bloc énorme, on le soulève doucement, on l'entoure de cordes, on l'entraîne sur la glace, où la moindre impulsion le fait glisser au loin. Bientôt, poussé par le vent qui gonfle sa voile tendue, ou traîné par un attelage d'hommes et de chevaux, le bateau s'avance lentement dans ce chenal étroit, que l'on ouvre devant lui, jusqu'à ce qu'il rencontre enfin la mer vaste et libre.

Trondhjem fut jadis ce que le moyen âge appelait « une ville de sapience. » Avant la création de l'Université de Christiania, elle réunissait dans ses écoles tous les jeunes gens du nord et du centre de la Norvége, que leurs parents ne voulaient point envoyer en Danemark. Moins importante aujourd'hui, son Académie compte cependant quelques hommes distingués et des professeurs vraiment savants.

Le séjour de la province est particulièrement sain aux doctes membres des universités, et l'Angleterre, douée en toute chose d'un sens pratique excellent, a eu grand soin de reléguer loin de Londres ses principaux établissements d'éducation. On a voulu épargner tout voisinage compromettant aux *pupils* de Cambridge et d'Oxford. Pour les professeurs aussi bien que pour les élèves, les hautes études ont besoin d'un recueillement et d'une gravité que l'on trouve difficilement dans les capitales tumultueuses et dissipées, où les tentations sont trop nombreuses et les séductions trop puissantes. On n'a pas le temps d'arriver à la profondeur, et la vie s'éparpille en frivolités vaines. On n'est professeur que le moins possible, le matin, aux heures du cours ; le reste du temps, on est bel esprit et causeur poin-

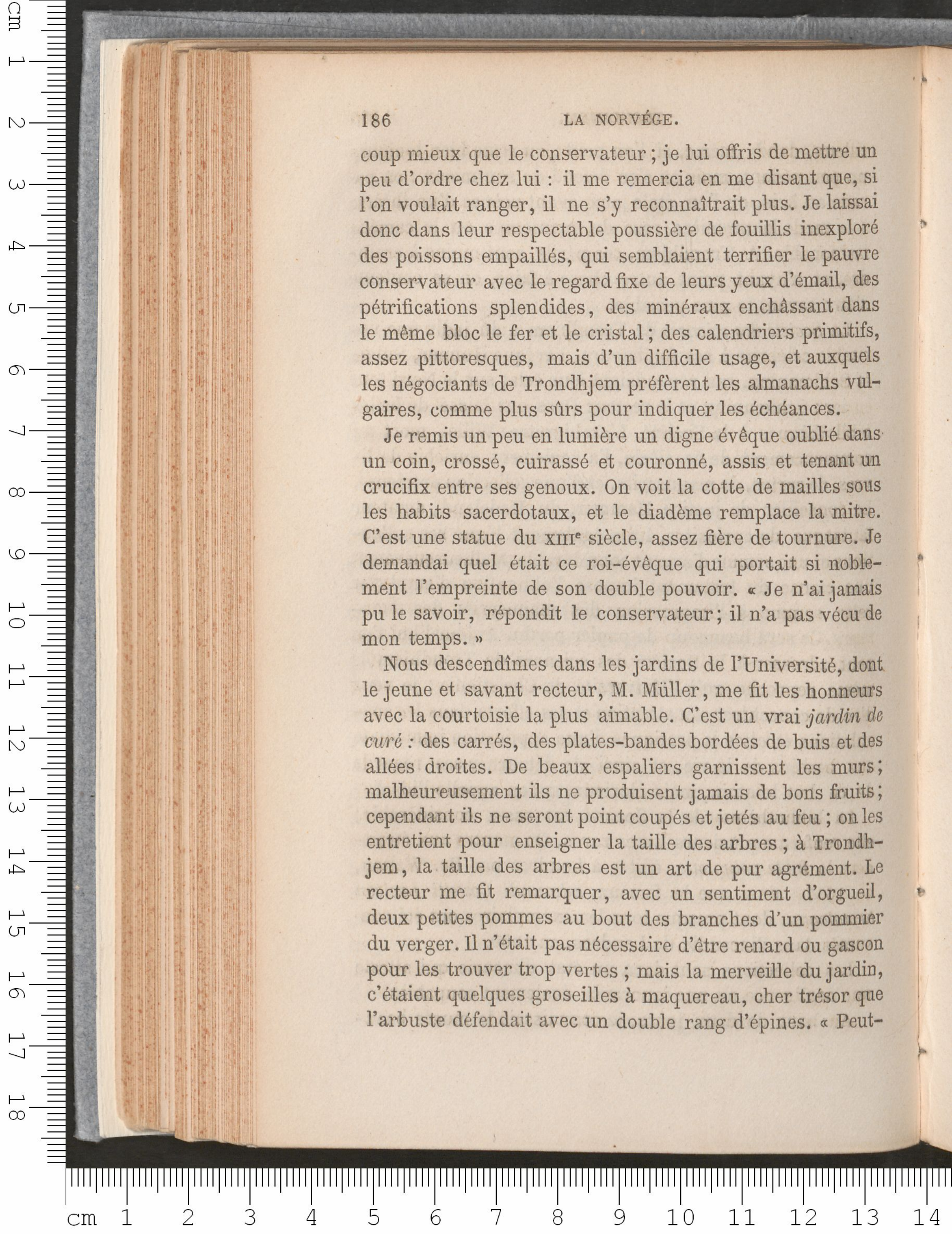
tilleux, dandy même, si l'on peut; on reste bien toujours un peu pédant, mais on s'en défend de son mieux : on parade au bois, ou l'on étale aux avant-scènes d'un théâtre à la mode la première rose du printemps ou le camélia fashionable. A Trondhjem, ces périls sont moins à craindre, et n'ayant point autre chose à faire, on se contente d'être savant le plus possible.

La *Société des sciences* de Trondhjem a dû jadis une véritable célébrité à ses fondateurs, l'évêque Gunner, Suhne et Schiœnning, qui répandaient leur éclat sur le Nord tout entier; Schiœnning et le recteur Dass ont laissé de belles bibliothèques à la Société. L'archiprêtre Wille, mort au commencement de ce siècle, l'a également enrichie de livres, de cartes, de manuscrits, et d'une collection précieuse. Le conseiller de justice Hammer, du Hadeland, amateur fantasque de curiosités, lui a également légué ses collections et une somme d'argent considérable. Malheureusement une clause du testament impose l'obligation d'employer cette somme à l'impression des manuscrits des donateurs. Ce sera beaucoup de papier perdu. Aujourd'hui l'on peut adresser à la Société des sciences de Trondhjem le même reproche qu'à l'Université de Christiania; je veux dire de concentrer son attention et ses efforts dans les spéculations étroites et pratiques d'une application immédiate aux besoins de la vie, et ainsi de détourner ses regards de ce but lointain, mais glorieux, qu'on appelle l'idéal.

La bibliothèque de la Société est assez considérable; elle renferme plusieurs livres rares. On montre aux étrangers la *Bible polyglotte*, éditée à Londres par Br. Walton, en 1657, ainsi que le fameux *Edmundi Costelli Lexicon heptalogon*, dont presque tous les exemplaires ont été consumés dans l'incendie de Londres, en 1660.

Les collections sont dans un état d'incurie qui atteste une négligence ou une ignorance également coupables.

Au bout de deux jours, je connaissais le musée beau-



coup mieux que le conservateur ; je lui offris de mettre un peu d'ordre chez lui : il me remercia en me disant que, si l'on voulait ranger, il ne s'y reconnaîtrait plus. Je laissai donc dans leur respectable poussière de fouillis inexploré des poissons empaillés, qui semblaient terrifier le pauvre conservateur avec le regard fixe de leurs yeux d'émail, des pétrifications splendides, des minéraux enchâssant dans le même bloc le fer et le cristal ; des calendriers primitifs, assez pittoresques, mais d'un difficile usage, et auxquels les négociants de Trondhjem préfèrent les almanachs vulgaires, comme plus sûrs pour indiquer les échéances.

Je remis un peu en lumière un digne évêque oublié dans un coin, crossé, cuirassé et couronné, assis et tenant un crucifix entre ses genoux. On voit la cotte de mailles sous les habits sacerdotaux, et le diadème remplace la mitre. C'est une statue du XIIIe siècle, assez fière de tournure. Je demandai quel était ce roi-évêque qui portait si noblement l'empreinte de son double pouvoir. « Je n'ai jamais pu le savoir, répondit le conservateur ; il n'a pas vécu de mon temps. »

Nous descendîmes dans les jardins de l'Université, dont le jeune et savant recteur, M. Müller, me fit les honneurs avec la courtoisie la plus aimable. C'est un vrai *jardin de curé :* des carrés, des plates-bandes bordées de buis et des allées droites. De beaux espaliers garnissent les murs ; malheureusement ils ne produisent jamais de bons fruits ; cependant ils ne seront point coupés et jetés au feu ; on les entretient pour enseigner la taille des arbres ; à Trondhjem, la taille des arbres est un art de pur agrément. Le recteur me fit remarquer, avec un sentiment d'orgueil, deux petites pommes au bout des branches d'un pommier du verger. Il n'était pas nécessaire d'être renard ou gascon pour les trouver trop vertes ; mais la merveille du jardin, c'étaient quelques groseilles à maquereau, cher trésor que l'arbuste défendait avec un double rang d'épines. « Peut-

être, me dit le recteur en relevant doucement les branches, peut-être elles mûriront. »

Il y a deux ou trois hôtels à Trondhjem. Quand ces hôtels sont pleins, ce qui arrive assez souvent pendant les beaux mois d'été, qui sont aussi les beaux mois de voyage, on va loger dans les maisons de la petite bourgeoisie, qui vous accueille avec une très-franche cordialité. La modeste chambre meublée en sapin, les rideaux blancs, le lit moelleux, trop moelleux, le café le matin, le dîner à midi, la collation à six heures, et le thé à neuf, et en outre beaucoup d'égards et un peu d'amitié : tout cela vous coûte un demi-speciès. Une famille pour trois francs par jour! Dans les hôtels mêmes, vous n'êtes jamais exposé à cette exploitation indigne, qui déshonore aujourd'hui l'Allemagne ; les *charges*, comme disent les Anglais, sont des plus modérées, et l'on vous entoure d'attentions touchantes, que l'on ne portera pas sur la carte à payer. Je me rappellerai toujours avec reconnaissance qu'à Belle-Vue, mon hôtesse, spirituelle et blonde, qui m'avait vu mélancolique les deux premiers soirs dans la salle à manger déserte, voulut bien donner des ordres pour que l'on me servît le thé dans son salon de travail, où il y avait des albums, des fleurs, de la musique, et un peu de causerie. La petite bourgeoisie dont je parlais tout à l'heure, et chez laquelle, au besoin, l'on peut prendre son billet de logement, a la vie simple et même un peu frugale. On ne sert jamais plus d'un plat à chaque repas. On mange du poisson deux fois par semaine, non point par esprit de pénitence (le luthéranisme n'impose aucune abstinence), mais un peu par hygiène et beaucoup par économie. Le saumon et la truite se vendent moins cher que la viande, et il y a des moments où la marée est si abondante, que l'on peut, avec quelques sous, nourrir toute une famille. Ces deux jours d'abstinence volontaire sont les mêmes pour toute la ville : le lundi et le vendredi.

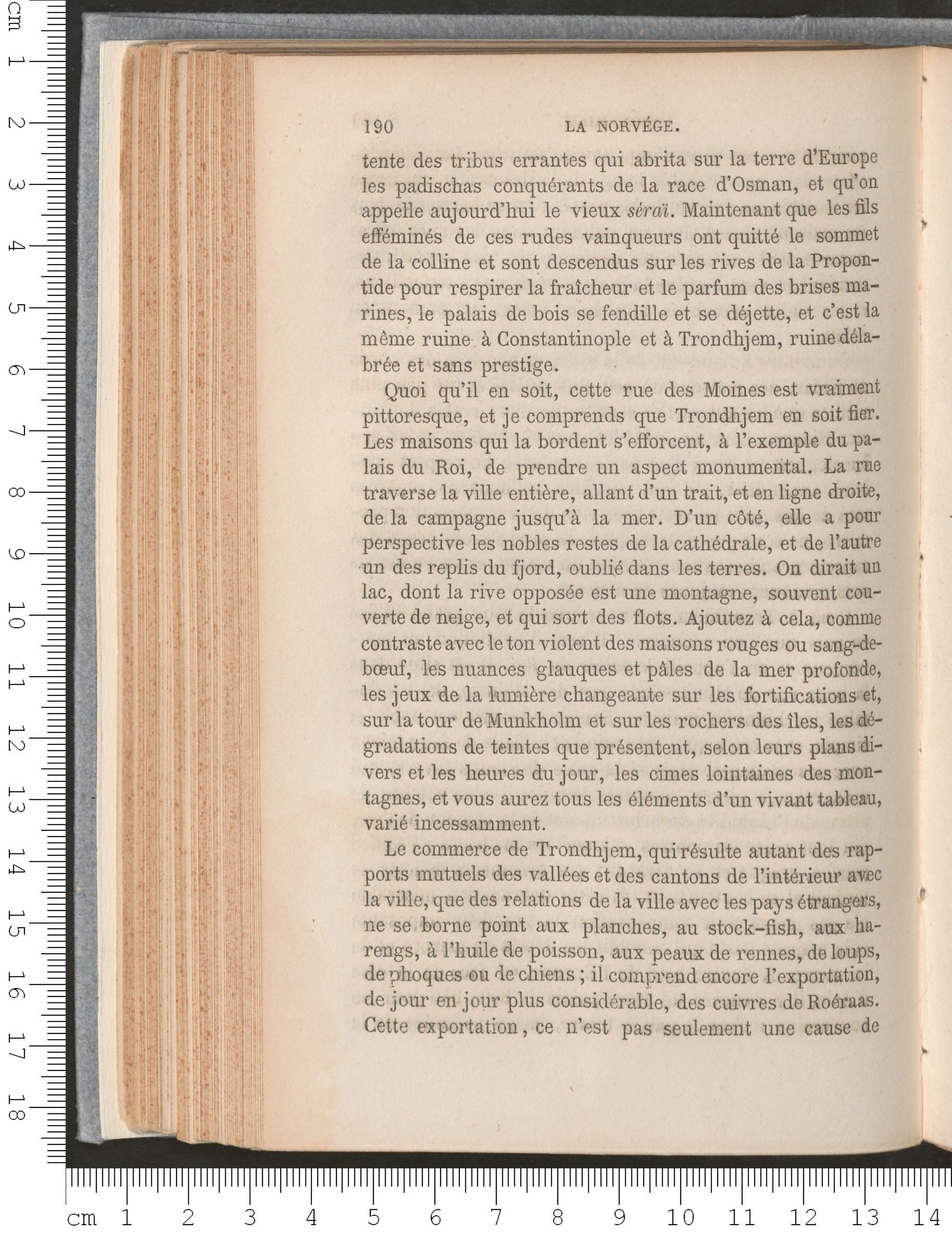
A part son mouvement commercial, assez vif à certaines époques, Trondhjem est une ville paisible et calme, que n'agite aucun courant d'idées ; on y vit doucement, et comme recueilli en soi-même, sans beaucoup de luxe et sans aucun éclat : le Nord concentre la vie que le Midi répand.

Comme aspect général et comme vue d'ensemble, Trondhjem n'est pas sans quelque ressemblance avec son heureuse et jeune rivale, Christiania. Aperçu à vol d'oiseau, c'est la même topographie ; les deux villes sont également assises au bord de leur golfe, au pied de leur montagne. A Trondhjem, comme à Christiania, ce sont toujours des maisons de bois, petites et peintes, incessamment frottées, époussetées et lavées ; on a toujours soin, dans la prévision d'un incendie probable, d'isoler les unes des autres ces maisons, comme on isolait jadis celles de l'ancienne Rome, que l'on appelait des îles (*insulæ*), parce que le passant pouvait librement circuler autour d'elles sur les places et dans les rues, comme le navire aûtour des îles dans la mer. C'est aussi, comme à Christiania, des rues larges et désertes, se coupant à angles droits, et réservant au milieu de chaque carrefour un vaste espace pour les fontaines, ou plutôt pour les grandes auges en bois qui les remplacent. La ville a des portes qu'elle ferme chaque soir ; elle a des fossés et des remparts : mais elle est tellement commandée par les montagnes environnantes, qu'elle ne supporterait pas longtemps la canonnade d'un siége. Ces montagnes, d'une hauteur médiocre, et qui sont comme les derniers renflements des grands plateaux de la Norvége centrale, ont des lignes d'une souplesse onduleuse ; c'est la grâce et la douceur du paysage italien. Mais le ciel n'a déjà plus cette finesse délicate et cette transparence légère que nous admirons encore à Christiania. Le matin surtout, il est âpre et rude, et l'on s'aperçoit vraiment que l'on est sous une latitude élevée. Trondhjem est sujet à de brusques et violentes bourrasques. Le simoun du désert

africain n'a pas plus d'impétuosité sauvage. La ville présente alors une véritable image de la désolation. On ferme les fenêtres, on verrouille les portes : on se barricade dans les maisons closes. Pas un habitant dans les rues, où se hasarde seul l'étranger qui ne soupçonne pas le péril. Cependant le vent soulève la poussière en noirs tourbillons, et les tuiles arrachées aux toits volent et tombent en éclats.

On montre au sud-est de la ville, et non loin des bords du Nidar, des maisons un peu plus petites et un peu plus vieilles que les autres : ce sont les derniers restes de l'ancien Nidaros. Leur antiquité les rend vénérables, et les archéologues du Nord n'en parlent qu'avec un respect profond. Cependant, s'il faut tout dire, les maisons, réparées tant de fois qu'il ne reste plus rien de la construction première, ne sont que pittoresques; la pierre seule prend des aspects grandioses sous l'action du temps, et les ruines de bois manquent toujours de majesté.

C'est à Trondhjem que se trouve le plus grand édifice en bois que l'on connaisse. Il sert d'habitation au gouverneur et on l'appelle *le palais du Roi*. Il est situé dans la belle rue de Munke-Gade (rue des Moines), dont il domine les humbles maisons. Son architecture est noble et simple, et je crois qu'il est vraiment difficile de faire mieux avec des planches. Mais si la gelée des longs hivers, qui désagrége la pierre, respecte le bois, il n'en est pas de même de l'humidité du printemps et de la chaleur de l'été, qui font céder les poutres et jouer les madriers : l'édifice penche, craque et se lézarde; ses ornements délicats se tordent et se contournent, et cette dégradation misérable n'a pas même pour compensation la grandeur imposante et la majesté triste qui ennoblit les débris du marbre et de la pierre. A l'autre bout de l'Europe, en face de la côte d'Asie, il y a encore un autre palais de bois, bâti pour les souverains : c'est le palais tatare, image solidifiée de la



tente des tribus errantes qui abrita sur la terre d'Europe les padischas conquérants de la race d'Osman, et qu'on appelle aujourd'hui le vieux *séraï*. Maintenant que les fils efféminés de ces rudes vainqueurs ont quitté le sommet de la colline et sont descendus sur les rives de la Propontide pour respirer la fraîcheur et le parfum des brises marines, le palais de bois se fendille et se déjette, et c'est la même ruine à Constantinople et à Trondhjem, ruine délabrée et sans prestige.

Quoi qu'il en soit, cette rue des Moines est vraiment pittoresque, et je comprends que Trondhjem en soit fier. Les maisons qui la bordent s'efforcent, à l'exemple du palais du Roi, de prendre un aspect monumental. La rue traverse la ville entière, allant d'un trait, et en ligne droite, de la campagne jusqu'à la mer. D'un côté, elle a pour perspective les nobles restes de la cathédrale, et de l'autre un des replis du fjord, oublié dans les terres. On dirait un lac, dont la rive opposée est une montagne, souvent couverte de neige, et qui sort des flots. Ajoutez à cela, comme contraste avec le ton violent des maisons rouges ou sang-de-bœuf, les nuances glauques et pâles de la mer profonde, les jeux de la lumière changeante sur les fortifications et, sur la tour de Munkholm et sur les rochers des îles, les dégradations de teintes que présentent, selon leurs plans divers et les heures du jour, les cimes lointaines des montagnes, et vous aurez tous les éléments d'un vivant tableau, varié incessamment.

Le commerce de Trondhjem, qui résulte autant des rapports mutuels des vallées et des cantons de l'intérieur avec la ville, que des relations de la ville avec les pays étrangers, ne se borne point aux planches, au stock-fish, aux harengs, à l'huile de poisson, aux peaux de rennes, de loups, de phoques ou de chiens ; il comprend encore l'exportation, de jour en jour plus considérable, des cuivres de Roéraas. Cette exportation, ce n'est pas seulement une cause de

prospérité pour la ville : c'est l'espérance, la ressource, la vie de toute la vallée qui s'étend entre Roéraas et Trondhjem, et de toutes les montagnes environnantes. C'est la circulation active de la séve sociale entre le centre et les extrémités du pays. Incessamment chevaux et voitures vont et viennent de la mine au port. En hiver, ce sont les traîneaux, par longues files, qui arrivent à Trondhjem chargés de cuivre, et qui s'en retournent à Roéraas, chargés de provisions et de denrées étrangères, destinées à répandre parmi la population ouvrière les jouissances du bien-être achetées par le travail.

Pour tout ce qui touche à l'industrie, Trondhjem est un peu la vassale de l'Angleterre; cependant elle compte plusieurs établissements que l'on peut appeler industriels. Je citerai entre autres une fabrique de salpêtre, une raffinerie de sucre, une épuration de sel marin, et une usine où l'on extrait habilement la matière colorante que renferme le lichen. On travaille le linge dans l'hospice des pauvres, et on tisse des draps, des toiles et des tapis dans la maison de correction.

La Norvége est le pays du monde où, par l'effet même de la constitution sociale, il y a le moins de misère; cependant le Maître divin nous l'a dit : « Il y aura toujours des pauvres parmi vous! » Partout où il y aura une agglomération d'hommes, il y aura aussi des infortunés, des faibles et des indigents. Trondhjem n'échappe point à cette loi commune de l'humanité; mais peu de villes ont dans l'âme plus de compatissance. Celle-ci a pris généreusement l'initiative de ces œuvres pies par lesquelles la bienfaisance veut s'égaler au malheur. Toutes les misères y trouvent un soulagement, toutes les douleurs une consolation. Hôpitaux pour les malades, refuges pour les vieillards, asiles pour les enfants, *Bons-Sauveurs* pour les fous, *Quinze-Vingts* pour les aveugles, écoles pour les sourds-muets; en un mot toutes les institutions de la charité divine, toutes les

inventions de la philanthropie humaine, épurée et embrasée par l'esprit chrétien.

Les suicides sont assez fréquents dans cette partie de la Norvége, non par spleen concentré ou par rage de passion désespérée ; les Norvégiens sont trop pauvres pour se permettre le spleen, le million étant la première condition de ce malheur distingué, qui n'est pas à la portée de toutes les bourses ; la passion ne fait pas non plus grand ravage dans ce pays qui grelotte six mois de l'année. Mais peu à peu, lentement, et comme par l'effet du climat ou le développement rationnel de l'organisation, on arrive à une intensité de mélancolie telle, que la vie ne semble plus désormais supportable : il faut mourir ! reste à choisir le genre de mort. La Norvége n'a pas de charbon ; on ne peut donc pas allumer le réchaud des grisettes sentimentales ; on ne charge pas non plus le pistolet de Werther, encore moins cherche-t-on à goûter, dans une agonie troublée, les suprêmes délices de la pendaison ; mais on se coupe assez volontiers la gorge avec un rasoir, ou bien, une pierre au cou, on se jette au fond de quelque lac. Ces suicides sont particulièrement fréquents en automne.

Trondhjem occupe une large place dans les annales de la Norvége guerrière. On livra plus d'une bataille sous ses murs, qui soutinrent de nombreux siéges et subirent plus d'un assaut. Avant l'union consommée des deux royaumes, quand la guerre éclatait entre la Suède et la Norvége, les Suédois, envahissant l'ennemi par les provinces du nord-ouest, tentaient leur premier coup de main sur Trondhjem. Trondhjem s'en souvient ; son arsenal est plein de boulets, sa citadelle bien gardée, et sa garnison toujours forte.

L'armée norvégienne est composée de quatorze mille hommes d'infanterie et de deux mille hommes d'artillerie. La durée réglementaire du service est de cinq années. Au bout de ces cinq années le soldat retourne dans ses foyers ; mais

il n'est pas complétement libéré, on l'incorpore dans la *landværn*, espèce de réserve, qui est à l'armée norvégienne ce que le *rédif* est à l'armée turque. Les villes ont une garde bourgeoise qui maintient l'ordre et fait la police. La surveillance des côtes est confiée à un corps particulier, qui prend le nom de *landstorm*. La cavalerie, assez peu nombreuse, ainsi qu'il doit arriver dans un pays de montagne, se recrute et s'entretient d'une façon toute particulière à la Norvége. Chaque gaard d'une certaine importance est tenu d'entretenir un cheval qui réunisse les conditions d'âge, de taille et de conformation appropriées au service. Le *bonder* peut se servir de ce cheval; il peut le monter, l'atteler à des carrioles légères, et même l'employer aux travaux les plus faciles de la ferme, de manière toutefois à lui laisser sa souplesse et son énergie. Tous les trois mois, un officier de cavalerie fait une tournée d'inspection dans les gaards et s'assure de l'état des remontes. Chaque été on fait une levée de ces chevaux, et on les exerce pendant six semaines ou deux mois; le cheval est alors nourri aux frais de l'État, payé par lui, s'il est tué ou blessé; le bonder reçoit une indemnité proportionnée à la durée des exercices qui l'ont privé de son cheval. Les hommes qui montent ces chevaux forment une sorte de milice locale composée de fils de fermiers, qui sont enrégimentés et soldés pendant quelques semaines de chaque été.

Dernièrement encore la Norvége comptait aussi parmi ses forces militaires un régiment dont il lui aurait peut-être été assez difficile de tirer parti dans une guerre européenne : c'était un régiment de patineurs. On enrôlait dans ses rangs les montagnards qui vivent sur les plateaux, et qui pendant sept ou huit mois de l'année se servent de ces patins. C'était un régiment de guides, que l'on employait comme éclaireurs ou comme estafettes pour porter les dépêches. On a cru que de simples soldats, ayant l'habitude

du patin, pourraient remplir très-convenablement le même office, et l'on a supprimé cette arme toute spéciale, dont la manœuvre devenait difficile sur un champ de bataille ordinaire.

Je parlais tout à l'heure de guides et d'estafettes : le gouvernement norvégien a plus que tout autre le moyen de s'en passer ; il n'a pas besoin de télégraphe électrique pour faire courir une nouvelle d'un bout à l'autre du royaume. Il se sert encore aujourd'hui du *budstick*, qui, dans les temps les plus reculés, rassemblait les paysans dans les *things* solennels de la nation. Le budstick est un petit bâton de la grandeur et de la forme du bâton des constables anglais ; il porte l'estampille des armes royales ; il est creux ; une de ses extrémités s'aiguise en pointe de fer, l'autre est une tête à pas de vis, qui s'enlève à volonté pour laisser pénétrer dans le creux du stick le papier contenant toutes les indications que l'on veut porter à la connaissance du public. L'agent de l'administration d'un *amt*, ou du tribunal d'un district, remet le budstick entre les mains du plus proche bonder, qui est obligé de le faire passer lui-même à son voisin, et cela dans un délai que la loi a pris le soin de déterminer avec l'exactitude la plus minutieuse. Si le porteur ne rencontre point le destinataire à domicile, il déposera le budstick dans le fauteuil du père de famille, au coin du feu. Si la maison est fermée, à l'aide de la pointe de fer qui le termine, on fichera le stick dans la porte. Chacun peut être mis en demeure de prouver à quelle heure il a reçu et rendu le budstick. L'administration a déterminé à l'avance les stations où il passera la nuit; il est défendu de le faire sortir avant le lever ou après le coucher du soleil. Celui à qui le budstick arrive en dernier lieu, le rapporte au siége de l'administration d'où il est parti.

Nous retrouvons l'analogue du budstick en Écosse, dans cette croix rouge (*red-hood*) brûlée par un bout et par

l'autre trempée dans le sang, et qui court entre les clans du *ben* au *glen*, ou, si l'on veut, de la vallée à la montagne, portant au highlander loyal les ordres toujours vénérés du chef de son clan.

Les Norvégiens ne sentent pas encore ce besoin de luxe public qui devient une invincible nécessité dans les nations plus civilisées ou civilisées autrement. Il n'y a pas, dans toute la Norvége, une salle de spectacle dont une de nos sous-préfectures daignât se contenter. A Trondhjem, par exemple, le théâtre ressemble à une cave ou à un souterrain de prison. On pourrait y jouer sans décors les actes sombres de nos mélodrames les plus chargés de crimes. On y accorde une hospitalité assez indifférente à tous les artistes nomades, depuis les tragédiens de Copenhague, qui récitent les tirades passionnées d'OElenschläger et le duo amoureux d'Axel et de Valborg, jusqu'aux Keltringers, ces zingari du Nord, qui dansent en maillot rose et font des jetés-battus sur la corde roide. Les habitants de Trondhjem ont pourtant le goût du théâtre et le sentiment dramatique. Il y a de nombreuses troupes d'*amateurs* qui jouent entre amis les comédies de Holberg.

Holberg, né à Bergen à la fin du XVII[e] siècle, est la plus grande renommée littéraire de la Norvége moderne ; mais la Norvége était alors une conquête danoise, et le Danemark prit pour lui la gloire d'Holberg : elle fut comprise dans le tribut que la métropole prélevait sur sa province. La Norvége l'a revendiquée avec son indépendance, et c'est comme poëte national qu'il est joué sur les théâtres publics et dans le huis-clos modeste des sociétés bourgeoises. Nous rencontrerons trop rarement des souvenirs littéraires en Norvége, pour que l'on ne nous permette pas de grouper quelques détails autour du nom d'Holberg.

Holberg, à trente ans, ne se doutait pas encore de sa vocation ; il cherchait sa voie, il tentait, il essayait. La première période de sa vie fut pleine d'incertitude et d'agi-

tation mêlée de misère. A cette rude école, on se fait homme, et on devient fort quand on y résiste. Tour à tour caporal et professeur de métaphysique (je néglige les intermédiaires), il traverse tous les milieux de l'existence sociale, et touche à ses deux bouts. Il avait, à vingt ans, quelque chose qui ressemblait à une position, un greffe ou un bureau, et l'aisance au milieu de sa famille, une famille bourgeoise. Tout à coup, malgré les représentations, les défenses et les colères, il quitte la proie pour l'ombre, monte sur un bateau et fait voile pour la Hollande. Il portait, comme Bias, sa fortune avec lui : ce n'était pas la philosophie, c'était soixante écus ! Avec soixante écus, on ne vit pas longtemps à Amsterdam. Holberg s'estima fort heureux qu'un chaland chargé de légumes voulût bien le rapporter à Bergen avec ses carottes et ses choux. On ne tua pas le veau gras pour le retour de l'enfant prodigue, mais du moins il retrouva sa place au foyer de la famille. Il persuada bientôt à ses compatriotes qu'il avait perfectionné sa prononciation française dans les comptoirs d'Amsterdam, et il enseigna la langue de Louis XIV aux marchands de bois de Christiansand. Bientôt la concurrence lui créa des ennuis : un Hollandais passa la mer et vint lui disputer la palme du beau langage. Les deux concurrents, par bonheur, n'avaient pas de Français pour juges. Il y eut une lutte publique. Un jour fut pris pour l'assaut. Voici la mention assez gaie que je trouve dans les Mémoires d'Holberg : « On assigna le jour et l'heure. Nous comparûmes tous deux et combattîmes en présence de nos écoliers respectifs ; mais nous nous séparâmes avec un égal succès. Je lui portai en français-norvégien des bottes qu'il para en français-hollandais. Je ne crois pas que la langue française ait jamais été aussi maltraitée que dans ce combat. »

A Christiansand il avait retrouvé un semblant de posi-

tion. Il vivait difficilement, mais il vivait. Cependant cette soif de voir, cette ardeur de voyage qui, chez les races du Nord, court dans les veines avec le sang, le jeta bientôt dans un trouble profond. Son français devint de plus en plus inintelligible, même pour des Norvégiens ! Un soir, au lieu de rentrer chez lui, il prit la route du port; un petit schooner partait pour l'Angleterre avec une cargaison de homards. Les malles d'Holberg étaient toujours faites ; il ne songea même pas à réclamer le prix de ses derniers cachets ; mais dix jours plus tard il était à Oxford. Le petit bourgeois de Bergen, avec son habit de gros drap aux pans carrés, dut faire une assez étrange figure sur ces bancs aristocratiques de l'Université fashionable, dont les élèves allaient au cours suivis d'un laquais en grande livrée. Il n'y resta pas longtemps. Cette fois il ne revint pas en Norvége : il alla en Danemark et s'établit à Copenhague. Il fit annoncer un cours public, avec tout le retentissement nécessaire pour attirer l'attention d'un peuple vain. Il y eut foule aux leçons brillantes du voyageur, jusqu'au jour où il lui vint à l'esprit de faire payer ses élèves ; mais, à partir de ce jour, le cours fut abandonné. Holberg ne savait plus que devenir : il n'avait pas même le premier sou pour un nouveau voyage. Un jeune homme riche se rencontra, qui partait pour l'Allemagne ; il avait besoin d'un précepteur qui ne fût pas un pédant, d'un guide autant que d'un ami. Il prit Holberg : dans de pareilles conditions il n'eût pu faire un plus heureux choix. Les deux jeunes gens visitent tous les grands centres d'activité intellectuelle et fréquentent les universités. « Nous assistions régulièrement aux cours, dit Holberg, moins pour y apprendre quelque chose que pour nous amuser des professeurs et rire de leur débit. »

Cependant Holberg gagna ou reçut quelque argent ; il le consacra à de nouveaux voyages. Il vint à Paris, il alla

à Rome. A Paris, le professeur de français fut humilié en mainte circonstance. Sa prononciation, qu'on admirait à Bergen, fit sourire plus d'une fois les chambrières de l'hôtel. Il traverse la France à petites journées, s'arrête à Lyon, qui lui semble un monde nouveau, tant les habitants diffèrent de ceux du nord de la France par la langue, les mœurs et la manière de vivre. Enfin, il atteint Marseille et prend la mer. Les Barbaresques attaquent son bateau; on en vient à l'abordage; on crie, on pleure, on gémit, on invoque saint Antoine, on se prend corps à corps, et le sang coule sur le pont. Holberg, échappé aux pirates, tombe entre les mains des aubergistes italiens : Charybde et Scylla! Malade, ruiné aux trois quarts, il est réduit à faire lui-même son potage économique, et pour cause. Avec la verve d'un Scarron du Nord, il se peint dans sa mansarde, tenant d'une main l'écumoire, un livre de l'autre, et trouvant qu'il est difficile de faire tout à la fois « du bouillon et de la métaphysique. » Au milieu de ces épreuves, je dirai presque de cette misère gaiement portée, l'intarissable verve d'Holberg ne l'abandonne jamais; parfois il rit pour ne pas pleurer; mais enfin il rit! il raille les autres, il se raille lui-même; et avant d'écrire la comédie du monde, il joue devant lui, et à son bénéfice, la comédie de sa propre vie. Il n'y a point, pour les natures saillantes, de meilleure école que cette rude école : elle donne l'initiation virile, elle trempe nos forces et nous prépare aux épreuves de la vie; elle fait connaître l'homme et deviner les hommes, et rassemble sous les mains de l'artiste les matériaux avec lesquels un jour il élèvera son monument. Tous les satiriques qui ont peint les travers humains ont ainsi erré dans la vie, comme pour en mieux connaître les replis et les détours. Je ne sais pas d'autre moyen d'acquérir la pratique des hommes ou l'expérience des choses.

Quand on a vu l'Italie, on a vu tout ce qu'il y a de plus

charmant en Europe. Il faut aller en Orient ou revenir chez soi. Holberg n'alla pas en Orient. On lui promit une chaire à l'université de Copenhague; mais il fallait attendre la mort du titulaire, et les successeurs trouvent souvent que le *de cujus* vit trop longtemps. Holberg cachait mal ses impatiences : il avait la naïveté cruelle. Enfin on le chargea d'un cours de métaphysique; la métaphysique ne le touchait guère; bientôt il s'occupa d'histoire, puis de poésie, mais bien peu, seulement en passant et comme par accident. Dans un moment d'humeur noire, il traduisit la sixième satire de Juvénal en vers, et sans savoir la prosodie; mais on devina le souffle d'un poëte; sa verve se régla; il étudia, et l'odyssée burlesque de *Pierre Pors*, réimprimée trois fois en un an, apprit au monde scandinave que la Norvége avait donné le jour à un poëte. *Pierre Pors* fut suivi de cinq satires, et bientôt l'éclatant succès de ses comédies dotait le pays d'un théâtre vraiment national.

Doué d'une activité prodigieuse, Holberg a laissé des pièces sans nombre : toutes n'ont pas survécu; mais on joue encore, et avec un grand succès de gaieté, *le Potier d'étain politique*, que l'on a plusieurs fois tenté de mettre à la scène chez nous; *Jean de Paris*, *le Dormeur éveillé*, *les Fêtes de Noël*, et surtout *les Visites à l'accouchée*. Holberg a la veine comique, abondante et facile; c'est, avec le Vénitien Goldoni, le seul étranger qui ait marché sur la trace de Molière. Comme Molière, il a le trait juste, l'observation exacte et l'intention philosophique; mais sa comédie aux vives allures, pleine d'entrain, de mouvement et de bruit, n'a jamais puisé la passion à ces sources vives et profondes qui jaillissaient sous la main de Molière; passion éternellement jeune, qui charme, qui trouble et remue; où, sous l'habit de l'acteur, on sent toujours battre un cœur d'homme, et où le rire même de la gaieté est souvent mouillé d'une larme attendrie. C'est que l'âme de

Molière, immortellement triste, avait conçu des douleurs que rien ne pouvait plus consoler; tandis que la misanthropie d'Holberg n'était qu'un accès d'humeur noire, dont il se guérissait, comme il le dit lui-même, « avec deux pilules prises à propos. » Organisation mobile et plus moderne que son temps; mélange singulier d'âme et de nerfs, qui se guérissait d'un chagrin avec une potion et d'une fièvre par un concert!

Quand il n'est pas asservi par les nécessités de l'action dramatique et par la présence du spectateur, Holberg a l'imagination quelque peu déréglée; ses inventions sont froidement bizarres, et ses bouffonneries sérieuses d'une audace que le Midi lui-même n'a jamais surpassée; il ne cherche pas, comme Swift ou Edgard Poë, à donner de la vraisemblance au fantastique; il semble au contraire prendre plaisir à l'extravagance et trouver un charme dans l'impossible. Sur ses derniers jours, il se remit à l'histoire et à la géographie, et après avoir donné une imitation en vers du *Bourgeois gentilhomme*, ce fils de marchand mourut baron : ce fut son châtiment.

V

SCÈNES ET PAYSAGES.

Les environs de Trondhjem, comme ceux de Christiania, sont égayés de villas et de chalets jetés sans nombre le long des routes, au bord du golfe et sur la pente adoucie des montagnes. Tout autour de Trondhjem, dans un rayon d'environ deux milles, les pans abrupts et violemment coupés des montagnes se changent tout à coup en longues rampes insensibles, qui semblent s'incliner mollement pour recevoir et porter le fardeau des hommes. Il ne faut pas demander aux villas de Trondhjem ce qui fait le charme des nôtres, l'abondance des fruits, l'éclat ou le parfum des fleurs. Voici le spécimen, tiré à mille exemplaires à peu près, de toutes ces constructions. Une fabrique en bois, à un seul étage, avec un beau et large balcon qui court tout alentour ; un toit coquettement tourné, en briques de couleur, historiées de dessins, et faisant une assez forte saillie pour couvrir et protéger le balcon par un auvent capricieusement découpé. Une belle pelouse étend devant la maison son tapis de gazon vert où serpentent d'étroites allées qui se contournent, s'enlacent et s'entre-croisent ; çà et là sur la pelouse, où parfois murmure un ruisseau, des bouquets de larix aux feuilles argentées, des trembles aux feuilles pâles, des bouleaux, dont l'écorce lisse ressemble à de longs fourreaux de satin blanc, et des épicéas aux rameaux noirs. Presque

toutes ces villas tournent leurs façades vers le fjord, sillonné de bateaux qui portent leur fortune.

Au milieu de cette stérilité aride, il y a parfois comme de petites oasis de fécondité et d'abondance : ce sont les repentirs de la nature ; ainsi, par exemple, au nord même de Trondhjem, dans la petite île de Touterö, on trouve une végétation opulente et de beaux fruits — qui mûrissent — prunes, poires et cerises savoureuses. Dans les environs, une belle forêt mêle aux sapins les frênes, les tilleuls et les chênes qui, à Trondhjem, plus près du Sud, restent souffreteux et rachitiques. A deux milles de Trondhjem, les montagnes reprennent leurs escarpements âpres ; les vallées se resserrent et s'encaissent profondément ; la route étroite grimpe au milieu des forêts qui couvrent les derniers renflements de la grande masse de Kioel, prolongée de ce côté entre Saelbo et le Stoerdal.

A ce point de notre voyage nous pouvons déjà nous faire une idée juste de l'aspect général de la Norvége.

Aperçue de loin et de haut, et, pour ainsi dire, à vol d'oiseau, la Norvége nous apparaît comme une masse à peu près continue de montagnes, qui ne pyramident point en cimes aiguës, mais qui, au contraire, se terminent à leur sommet par une série de surfaces planes assez étendues et que l'on nomme *fjelds*. Les parties occidentales et septentrionales de ces montagnes qui courent vers l'Océan sont abruptes et coupées presque à pic ; vers l'est et le sud-est, du côté qui regarde la Baltique, les terrains, au contraire, s'abaissent et s'inclinent doucement. Ces montagnes ne se présentent point au géologue comme une succession de chaînes, mais comme une suite de plateaux, que l'on divise en six principaux groupes. Elles reconnaissent pour roche constituante le *gneiss*, qui les rend stériles. Parfois elles s'entr'ouvrent en longues vallées étroites, mais fécondes, qui courent du nord-ouest au sud-est. Vers

l'ouest, une margelle resserrée, mais souvent fertile, s'allonge entre la mer et la montagne.

On peut classer ainsi ces divers plateaux :

Le plateau du Finmark, entre les grands lacs d'Emandra et d'Enarax; il s'étend jusqu'au lac de Torneaa-Trœsk, et comprend un grand glacier dans l'île de Seiland.

Le plateau de Nordland et de Trondhjem, qui s'étend de Torneaa-Trœsk jusqu'au golfe de Trondhjem, et au lac Storsjön dans le Jemteland. Ses points les plus élevés sont les glaciers de Sulitelma.

Le plateau du Dovre, qui descend entre le golfe de Trondhjem, les rivières Orkla, Glommen, Otta, le lac Mjösis et le golfe de Sonelos; il comprend les pics neigeux de Sneehœtta, de Skrimkolla, de Stenkolla, de Nunsfield, et les deux aiguilles du Bundane.

Le plateau du Langfjeld, entre le golfe de Sönelos, l'Olta, le Logen, le lac Mjösis et celui de Randsfjord, le Sögnefjord et la vallée de Valders. On trouve sur ce plateau des plaines, des neiges éternelles et de nombreux glaciers : il est dominé par les sommets du Galdhöppigen, du Glettrend et du Skagestolstend.

Le plateau du Fillefjeld, entre le Sögnefjord, le Valders et les fjords de Rand, de Tyro et de Christiania, le Skagerrak et la mer du Nord.

Le dernier plateau, ou plateau oriental, s'étend entre les vallées larges de Hedemark et de Remerige, le golfe de Christiania, et les vallées du Stordal, du Jemteland et la Baltique. C'est de ce plateau que descendent la Gule-Elv, le Gloomen et le Fœnund-Elv, qui prend en Suède le nom de Klara-Elv, nom sonore et brillant comme ses flots.

Une partie de ces plateaux est couverte de neiges, et le tiers environ de la superficie totale du pays appartient à la zone glaciale.

La Norvége d'autrefois avait à peu près les mêmes li-

mites que la Norvége actuelle. Elle s'étendait depuis l'extrême nord de notre continent jusqu'à la rivière Gaat, ou Gœtha, et jusqu'au lac Wener, le plus grand lac de l'Europe, après le lac Ladoga. Elle comprenait le Wœrmeland, le Dalsland, le Lehn de Bahuus, le Jœmteland, le Herjedale, l'Helsengland et la Laponie tout entière. Aujourd'hui l'exactitude des sciences modernes la renferme entre le 58 et le 71° 11′ 40″ de latitude septentrionale, et le 1° 30′ et 28° 30′ de longitude orientale du méridien de Paris. Elle a la forme d'un arc ouvert se dirigeant du sud-ouest au nord-est.

Environ six mille lieues carrées sont comprises entre ces limites. La nature du pays est telle, que l'on en pourrait cultiver la seizième partie. Un calcul exact ne donne pour la culture effective que la fraction assez minime d'un cent trente-septième. Quatorze cent mille habitants sont répartis sur ce vaste espace ; si l'on en excepte cent trente mille agglomérés dans trente petites villes, toute cette population se dissémine et s'isole par familles, chaque groupe ne comprenant que le nombre nécessaire à l'exploitation de la ferme au milieu de laquelle il est placé. Il résulte de cette disposition que la Norvége est le seul pays du monde où il n'y ait pas de populace : il n'y a qu'une nation. La population agricole est partagée aujourd'hui entre cent quinze mille gaards.

Si l'on compare leur population à leur étendue, les provinces de Nordland et de Finmark paraîtront à peu près désertes.

A mesure que j'ai parcouru les montagnes de Norvége, je me suis efforcé, je n'ose dire d'en déterminer exactement, mais d'en indiquer du moins la nature géologique et les éléments constitutifs.

Le long du golfe de Trondhjem, les roches appartiennent aux schistes, mais avec ce caractère particulier d'un schiste micacé, se rapprochant du schiste argileux ; on ne

retrouve plus ici l'éclat brillant du mica. De son côté, la roche des grenats ne présente plus ni cristaux d'amphiboles, ni couches de calcaire grenu, mais bien des filons de spath. La matière schisteuse ondule et tremble dans la roche, comme pour nous révéler l'agitation du fluide dans lequel jadis elle s'est formée. L'extrémité des diverses couches est tellement aiguë que les feuillets de la roche semblent s'enchâsser les uns dans les autres; des filons de spath blanc et de quartz jaune traversent dans tous les sens ces couches d'une formation si étrange. Dans la plupart de ces montagnes il y a des mines.

Ces mines, dont quelques-unes sont riches et bien exploitées, renferment du cuivre, du fer, de l'argent, du chrome, de l'alun et du nickel. La Norvége a aussi de belles carrières de marbre, dont elle ne songe guère à tirer parti; l'architecture est ici le moins national de tous les arts.

L'argile est extrêmement rare en Norvége; on met à profit celle du Stoerdal, et des fabriques considérables y façonnent des poteries pour tous les districts voisins; les campagnes plus éloignées se contentent, pour leurs ustensiles de ménage, du fer et du bois, plus ou moins bien travaillé.

Du reste, l'argile ramène avec elle la fertilité. Tout autour de la petite ville de Lavanger, située sur un terrain argileux, les métairies se convertissent en jardins, qui sont les potagers de Trondhjem. On y récolte à peu près tous les légumes de la cuisine bourgeoise. C'est un grand avantage pour les habitants de Trondhjem, qui jadis s'approvisionnaient de choux et de panais aux marchés lointains de Dordrecht. La Hollande a été longtemps le jardin du Nord, et elle ne lui a pas vendu seulement des tulipes; elle fait encore aujourd'hui avec Bergen, sur les côtes occidentales de la Norvége, un commerce considérable de plantes maraîchères, que l'on pourrait si bien cultiver à

Vossevang, sur de belles collines argileuses. Mais l'antique réputation des horticulteurs hollandais éloigne jusqu'à l'idée d'une concurrence. Pendant longtemps le Danemark lui-même se reconnut le tributaire de la Hollande, et, quand il ne voulut plus de ses jardins, il lui prit ses jardiniers. La petite île d'Amack, qui sert de faubourg à Copenhague, est maintenant encore une colonie de Hollandais, à qui la capitale accorde le monopole de ses cultures.

Toute cette partie de la Norvége offre des scènes d'un calme auguste et d'une grandeur imposante. Le fjord de Trondhjem est entouré de collines inégales qui le pressent mollement. Parfois ces collines, qui appartiennent aux roches de formation primitive, s'avancent par mouvements brusques dans la mer, comme des promontoires au cap aigu.

Bien que ces collines soient d'une hauteur médiocre, l'ascension ne laisse pas que d'être assez pénible. Quand on atteint les sommets, on domine de merveilleux horizons. Les détours capricieux du fjord tracent dans les vallées des arabesques frissonnantes; çà et là, les tronçons du fleuve marin s'élargissent et forment comme une suite de petits lacs enserrés de rochers, et sur lesquels des bouquets de longs sapins versent leur ombre et leur murmure. Le plus souvent, l'entrée de ces petits lacs se cache à demi derrière les rochers et sous les arbres; on les prendrait pour des lacs de montagne; il faut la marque blanche et salée des flots de la marée montante sur la berge, pour que l'on reconnaisse ici le bras étendu de l'Océan lointain. Parfois, entre le rivage et la montagne, cadre étroit d'une idylle rustique, il y a tout juste la place d'une petite ferme; les bâtiments du gaard s'allongent ou s'étagent avec le rocher; les sillons d'avoine grimpent sur la colline; les chèvres et les vaches paissent dans les éclaircies du bois; la barque dort sur son ancre dans la crique

paisible; et, sans jamais avoir affronté de tempêtes, sans jamais avoir perdu de l'œil la fumée de son toit, l'heureux pêcheur recueille à pleins filets tous les tributs de la mer.

De chaque côté, de longues vallées, traversées par une rivière ou un torrent, viennent aboutir au fjord; le fjord lui-même n'est autre chose qu'une immense vallée de cent milles de long, et remplie par la mer. Sa largeur varie de trois à douze milles.

Les fjords, semblables aux *firths* d'Écosse, avec des proportions incomparablement plus grandes, sont un des traits les plus remarquables de la géologie norvégienne. On se demande à quel mode de formation il faut attribuer ces profonds bassins, creusés dans la roche résistante et vive, qui atteignent jusqu'à soixante lieues de long, tandis que parfois, d'un bord à l'autre, on ne mesure pas la distance d'une portée de canon. On ne saurait admettre l'action de la mer; elle ne s'étendrait pas si loin, et d'ailleurs ces fjords, dont la direction varie, sont parfois parallèles, et non perpendiculaires, à l'Océan : ils ne peuvent donc résulter de l'action violente des flots. Il est également impossible de les attribuer à des torrents entraînant les terres avec eux, mode de formation assez habituel des vallées : on ne voit pas d'où pourraient descendre ces torrents, assez abondants et assez impétueux pour s'être creusé d'aussi vastes lits; d'ailleurs, les replis du fjord se coupent parfois à angle droit, sans que les pentes du terrain justifient cette direction, dans le cas où l'on persisterait à soutenir le système peu probable d'une formation par les torrents. Il ne reste donc plus que l'hypothèse d'une formation volcanique, contre laquelle l'étude du terrain ne présente aucune objection sérieuse. Parfois, sur les rives de ces fjords, au milieu des couches de terre d'alluvion, parmi des gneiss, ou des schistes micacés, que traversent des veines de granit, on rencontre de larges masses de rochers, d'une composition toute particulière.

On dirait une contexture vésiculaire. Parmi les vésicules de ce réseau étrange, les unes sont vides, les autres sont remplies d'un feldspath blanchâtre en décomposition ; la masse contient aussi des substances cristallisées. En un mot, tout annonce une commotion volcanique, qui aura brisé la croûte de l'enveloppe terrestre et déposé sur le sol, de nouveau solidifié, cette masse agglomérée et fondue dans les brasiers du feu intérieur. Les dépôts d'une alluvion fluviale ou d'un relais marin se présenteraient à nous sous forme de stratum horizontal ou de texture lamelleuse; ce qui n'est point le cas des terrains que je rencontre ici.

J'étais parti de Trondhjem depuis deux jours, quand un large bac, qui reçut ma voiture et mon poney, me fit franchir en quelques minutes la jolie rivière de *Stordal-Elv*. Le Stordal donne son nom à la vallée qu'il traverse; c'est la plus grande que nous rencontrions sur les bords du fjord de Trondhjem, et elle s'avance à soixante milles vers l'est, arrosée par de belles eaux poissonneuses. De l'autre côté du Stordal, le paysage change complétement d'aspect; pour peu que l'on s'écarte de la vallée, on entre tout à coup dans une contrée âpre et sauvage, vraie Thessalie du Nord. C'est un sombre entassement de rochers pittoresquement groupés et dans les attitudes les plus diverses. Ce n'est plus, comme en quelques autres parties de la Norvége, des amas de pierres rondes, carrées, allongées, prismatiques, mais ayant toutes une figure géométrique plus ou moins bien déterminée. Ce sont, au contraire, des rocs informes, présentant une variété de cassures infinie. On songe tout d'abord à quelque tremblement de terre, secouant les montagnes et arrachant à leurs bases ces énormes blocs. Il n'en est rien, et l'on n'a pas besoin, pour expliquer le phénomène, de recourir à ces violentes convulsions de la nature. Il suffit, pendant les mois du long hiver, que le mercure descende de quelques degrés dans le siphon du thermomètre. Bientôt les molécules de la

pierre se désagrégent, les rochers tremblent sur leurs bases, oscillent lentement, puis se précipitent, entraînant et brisant tout sur leur passage sillonné de ruines et de débris. Au fond de la vallée, il y a comme un chaos de pierres; chaque bloc reste où il est tombé. Tantôt les masses isolées jalonnent la route; tantôt elles s'accumulent les unes sur les autres, et semblent fermer toute issue au voyageur. Les mélèzes et les pins croissent au milieu d'elles et les réunissent par les mille crampons de leurs fortes racines.

Ces glens sombres et les plateaux qui les dominent ont été le théâtre de bien des faits de guerre pendant les longues luttes de la Suède et de la Norvége; ces défilés ont vu plus d'une embuscade, et ces fjelds plus d'une bataille, quand les deux peuples luttaient sur leurs frontières sanglantes.

J'atteignis bientôt Lavanger.

Lavanger est ce que l'on pourrait appeler une ville à la campagne. Ces villes-là sont fort rares en Norvége, où le fermier réside toujours au centre de ses cultures. Lavanger, au contraire, est un véritable village agricole, comme nous en trouvons beaucoup en France. Les pâturages et les sillons sont répandus autour de la ville, qui, du reste, présente un double caractère.

Elle est posée dans un pli de terrain, sur un bras du fjord de Trondhjem.

Toute la partie qui regarde le rivage est occupée par des pêcheurs ou de petits commerçants, dont le détail se compose d'approvisionnements pour les gens de mer, ou de denrées étrangères apportées par eux. Du côté de la campagne, cè sont de véritables gaards comme ceux du Gulbrandsdale. Seulement, au lieu d'être dispersés comme nos fermes, ces gaards sont groupés comme nos villages. Les bannes, les herses et les charrues, rangées sous les hangars, reportent seules notre esprit vers les idées rustiques. Ce mélange donne à la petite ville un singulier ca-

ractère, et l'on s'étonne parfois de coudoyer dans la même rue la vareuse du marin et la veste du paysan. Paysans et marins, fils de la même mère, la vieille Norvége (*Gamle Norge!*) vivent ensemble en bonne intelligence, échangeant les produits de la terre et de la mer. Il est rare de voir dans une aussi petite ville — Lavanger compte environ deux cent cinquante ou trois cents feux — d'aussi nombreux échantillons des diverses familles humaines : sans parler des matelots étrangers, population flottante que change et renouvelle chaque marée, l'heureuse position de Lavanger y attire incessamment les Suédois du nord-ouest, les habitants du Finmark et les tribus errantes des Lapons. Les foires de Lavanger se tiennent sur les limites extrêmes du monde civilisé, et elles présentent un caractère assez bizarre. Les paysans y apportent du fer, du cuivre, du suif, du beurre, du fromage, des cuirs, des fourrures; les poissons de leur lac, les gibiers de leur montagne, les fauves de leur forêt. Les peaux de daims et de chèvres sont les plus nombreuses; on s'en sert comme de couvertures pour les lits et comme de surtouts l'hiver; on a soin de laisser en dehors le poil isolant, qui empêche la déperdition du calorique. Il y a aussi, mais en moins grand nombre, des peaux de phoques, de morses et de castors. Les castors de Norvége ne sont pas républicains comme ceux des États-Unis. Ils mènent une vie solitaire et contemplative; le peuple les appelle des ermites. On ne voit guère de peaux d'ours et de loups. Ces fourrures, chères et peu démocratiques, sont réservées aux *boyards* de Pétersbourg et aux *ridders* de Stockholm. Le paysan des fjelds se contente d'une pelisse plus économique et non moins confortable : elle est faite du poil d'un chien d'espèce particulière, épais, doux et lustré. Ce chien est, du reste, élevé et nourri pour sa fourrure. On le tue en hiver, au moment où le froid épaissit le duvet de tous les animaux. Une pelisse de peau de chien

coûte environ quatre-vingts francs ; en peau de loup, elle coûterait de trois à quatre cents francs. Ces pauvres chiens sont l'objet d'un commerce ; ils servent à l'exportation ; ils sont fort bien traités jusqu'à l'âge de deux ou trois ans ; je n'ai pas besoin de dire si on prend soin de leur peau ! On exporte un nombre considérable de ces fourrures en Angleterre, où on les façonne en palatines et en manchons, auxquels le rusé marchand sait donner une origine plus lointaine et plus aristocratique. Les ladies, en couvrant leurs blanches épaules de ces modestes peaux de chien, rêvent poétiquement zibeline et petit-gris.

On lit beaucoup en Norvége ; mais ce n'est point chez les libraires que les paysans s'approvisionnent : en général ils n'aiment pas les boutiques ; c'est à la foire qu'ils viennent chaque année chercher un petit supplément pour leur bibliothèque de famille. Ces foires littéraires n'ont pas sans doute l'importance de la foire de Pâques à Leipsig, où s'échangent tous les produits intellectuels de l'Europe qui pense ; mais il faut bien leur reconnaître aussi une influence décisive sur le mouvement des esprits en Norvége. Le paysan ne quittera jamais la foire sans rapporter chez lui quelque livre. Ce sont le plus souvent des livres religieux, l'Ancien et le Nouveau Testament, des homélies et des commentaires imprimés à Londres, et expédiés en Norvége par les soins de la *British and Foreign Bible Society*, qui semble vouloir conquérir le monopole des saintes Écritures dans les cinq parties du monde. L'Angleterre aujourd'hui fait avancer les Bibles comme autrefois les cotons. Après la Bible, ce que l'on vend davantage, ce sont les abrégés d'histoire, imprimés à Christiania, les almanachs drolatiques, et surtout les chansons et ballades, dont les jeunes gens, filles ou garçons, se montrent fort avides. N'oublions pas le Petit Catéchisme de Luther, les formulaires de prières en usage dans l'Église de Norvége, de grandes pancartes *in-folio*, sur lesquelles on a imprimé la

constitution norvégienne, le résumé des travaux du storthing pendant la dernière session, le Code de Christian V et la *Cuisinière bourgeoise* de Copenhague!

Le fjord de Trondhjem est moins souvent et moins longtemps embarrassé de glaces que le golfe de Bothnie. Aussi une partie de la Suède, de la Finlande et de la Russie septentrionale communique par Trondhjem avec le reste du monde, et Lavanger, située à l'extrémité la plus reculée de ce fjord, sert à toutes ces populations comme d'entrepôt intérieur. Les vaisseaux de l'Océan et de la Méditerranée n'aiment pas à franchir les péages du Sund pour s'aventurer dans les tempêtes et dans les glaces de la Baltique. En hiver, quand la neige durcie égalise les montagnes et comble les vallées, le transport des marchandises à l'aide de traîneaux est aussi facile qu'il est rapide, et les denrées des trois royaumes prennent Lavanger pour port d'embarquement.

Dans le cas d'une guerre européenne et du blocus des ports de la Baltique, l'importance de Lavanger et de Trondhjem, ouverts sur l'Océan libre, devient plus considérable encore. On peut en faire tout à la fois une place commerciale et un point stratégique. La mer Noire et les détroits seraient moins avantageux pour la Russie qu'une ligne d'établissements sur l'Océan.

Si l'on réfléchit à l'immense territoire et à la population nombreuse de la Russie, on verra que la mer Noire et la Baltique, fermées l'une par le Sund et l'autre par les Dardanelles, ne sont guère autre chose, pour ce vaste empire, que des lacs sans issue. Mais l'Océan ouvert à ses vaisseaux lui donne immédiatemnnt accès vers l'Amérique et les Indes, cette terre du soleil et des parfums, à laquelle aujourd'hui le monde va demander le luxe, l'élégance et la confortabilité de sa vie.

La diplomatie russe ne s'y est point trompée. La Finlande, obtenue de l'Europe, en 1814, sous le prétexte in-

génieux qu'elle était trop près de la capitale du czar pour ne pas lui appartenir, la Finlande ne lui a bientôt plus suffi. Bordant l'Europe par une ligne dont la longueur formidable s'étend d'Archangel à la mer Noire, elle a manœuvré, tantôt avec prudence, tantôt avec audace, toujours avec habileté, aux deux extrémités de cette ligne. Le retentissement et l'éclat de tout ce qui s'est fait en Orient l'ont peut-être un peu contrariée dans ses entreprises vers le Sud. Au nord, sa politique silencieuse et discrète n'a point été troublée. Elle s'est d'abord attaquée aux deux provinces de Nordland et de Finmark, fort adroitement, il faut en convenir. La Norvége semblait prêter les mains sans défiance ; le système de protection et de monopole, qui prédomine dans toute la législation commerciale de la Norvége, fait du Finmark et du Nordland bien moins des provinces du même royaume que des colonies injustement traitées, rattachées à la métropole par un lien fragile et impatiemment supporté. Les habitants de ce vaste et malheureux pays n'appartiennent point à la famille norske ; c'est un rameau du tronc finnois. Ni les affinités du langage, ni des habitudes communes n'ont assimilé ces deux peuples, que le sens politique et des lois habiles eussent pu réunir et réconcilier. Ce que la Norvége n'a pas su tenter, la Russie l'a bien vite accompli. Le grain, la farine, presque le pain, tout le matériel de la pêche, ce par quoi et pourquoi vivent ces misérables peuplades, c'est à la Russie qu'elles le doivent. Le traité de 1828, qui a réglé, au grand avantage de la Russie et au grand détriment de la Norvége, le commerce de ces provinces avec la mer Blanche, les pousse de plus en plus sous la dépendance des czars.

Tout le pays qui s'étend du cap Nord jusqu'au fleuve Namsen est divisé en deux *amts* ou provinces : le Nordland, l'ancien Helgeland, et le Finmark, divisé lui-même en Finmark oriental et en Finmark occidental. Ces deux provinces, dont le territoire en terre ferme est vaste comme

un petit royaume, sont bordées d'îles nombreuses; mais la population réunie du continent et des îles n'atteint pas le chiffre de cent mille hommes. Le climat du pays, à la fois sévère et capricieux, ne permet guère de compter pour vivre sur les produits de l'agriculture. Trop de malheurs ont déçu l'espoir du paysan, pour qu'il n'ait point cherché à tourner ses efforts vers un autre but. Ce but, c'est la pêche; pêche d'hiver, du milieu de février jusqu'au milieu d'avril, dans les parages des îles Loodden; pêche d'été, d'avril à octobre, sur les côtes occidentales de Norvége. Le produit de cette pêche, qui s'élève à près de huit millions par année, passe aux mains des habitants de Bergen et de Trondhjem, qui donnent en échange l'eau-de-vie, le tabac, le sucre et le café. Pour tout le reste, ces provinces sont tributaires des Russes de la mer Blanche, qui leur fournissent, outre le grain, tous les engins de la pêche, ou du moins le matériel nécessaire à les fabriquer, tandis que, d'une province à l'autre, entre nationaux, le commerce est entravé par toutes sortes de prohibitions et de priviléges qui font échec au droit commun; la législation de la Russie est au contraire fort libérale sur ce point.

Un ukase de 1835 accorde aux Russes de toutes les classes une liberté illimitée de commerce avec les provinces septentrionales de la Norvége. Ainsi, les transactions de la vie ordinaire sont plus faciles pour ces provinces avec les étrangers qu'avec leurs nationaux. Ces liens du commerce, à mesure que la Norvége les relâche, la Russie les resserre. Elle a toujours l'œil au but, avec la persévérance d'une pensée immuable, que rien ne détourne et que rien ne distrait. L'ukase de 1835 coïncidait avec les préoccupations graves des affaires d'Espagne et d'Orient; mais Madrid ne fit point oublier Trondhjem, et le czar s'occupait en même temps de Constantinople et d'Archangel.

Cependant ces relations commerciales, si avantageuses

d'ailleurs, et tellement sûres, n'ont pas suffi à la Russie; elle avait le domaine utile sur ces provinces; elle ne s'en est point contentée; elle en aurait voulu, elle en veut encore la souveraineté absolue. Un remaniement de la carte européenne pourrait seul les lui donner, et je ne sais jusqu'à quel point on peut prétendre que ce remaniement en sa faveur soit prochain. En attendant, on assure qu'elle a essayé de s'emparer avec de l'or de ce qu'il n'eût pas été prudent de vouloir conquérir avec le fer. Quelques mois avant la dernière guerre, qui doit ajourner indéfiniment tout projet d'agrandissement, les négociants russes (ce sont parfois des auxiliaires et des agents habiles de la diplomatie), comme s'ils eussent voulu pressentir et tenter l'opinion publique, répandaient partout le bruit que la Russie allait payer à beaux deniers comptants Lavanger et Trondhjem, pour y jeter les bases d'un grand établissement commercial et militaire sur l'Océan. Je dois ajouter que cette promesse ou cette menace avait donné, pour ainsi dire, le signal d'un réveil inquiet de l'esprit public en Norvége.

Un Romain superstitieux n'eût pas voulu entrer avec moi à Lavanger. Je me croisai avec la mort aux portes de la ville. On enterrait la femme d'un vieux pêcheur, aimé et respecté de tous. Entouré d'un nombreux cortége de parents et d'amis, le pauvre homme suivait le corps de celle qui avait été pendant quarante ans la compagne des bons et des mauvais jours; il s'appuyait au bras de ses deux enfants, comme s'il eût chancelé sous la douleur; de grosses larmes coulaient lentement sur ses joues flétries. Sur le chemin du cortége, comme chez nous aux processions des fêtes solennelles, on avait répandu des feuilles de genévrier et des rameaux de sapin; on en avait également décoré le devant des maisons, dont le houblon vivace brodait les toits rouges de ses festons verts.

Avant de quitter Lavanger pour les forêts de l'Est, je voulus visiter dans ses environs, à quelques milles seulement du fjord, le champ de bataille de Stikklestad, célèbre par la défaite et par la mort de saint Olaf.

C'est une plaine de peu d'étendue, avec des mouvements de terrain inégaux et doux; un rideau de collines ferme l'horizon. Deux monuments s'élèvent aujourd'hui à la place où le roi tomba. Le plus vieux de ces monuments ne porte qu'un nom et une date. C'est l'œuvre rude de quelque paysan à la main forte et maladroite.

L'autre monument ne laisse pas que d'avoir quelques prétentions architecturales : il a été posé par la *Société des Antiquaires du Danemark* qui a trouvé le moyen de commettre deux erreurs dans une inscription de trois lignes. C'est assez, même pour une société savante!

L'église de Stikkelstad fut érigée peu de temps après la bataille; elle est petite et pauvre; elle n'a de monumental que l'arche saxonne de son portail, à ornements réticulaires, analogues à ceux du portail de la cathédrale de Trondhjem. On éprouve toujours une certaine émotion en contemplant ces champs de bataille sur lesquels les nations ont joué leurs destinées. Les chefs d'empire surtout y apportent leurs pensées, leurs préoccupations et leurs rêves.

Bernadotte a été le plus célèbre visiteur de Stikklestad. Il y vint le jour anniversaire de la bataille où périt saint Olaf Il monta sur la petite éminence d'où le roi avait donné le signal du combat. Il était entouré des fils de ceux-là même qui avaient combattu contre son prédécesseur. Il demeura debout, silencieux, et visiblement ému. Le vieux pasteur, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, qui desservait la petite église de Stikkelstad, leva ses mains tremblantes et bénit son souverain. Charles-Jean, soldat de génie et roi de fortune, avait tous les instincts qui rendent les rois populaires : il avait le culte des souvenirs de son peuple et le respect des traditions nationales. Il en

avait déjà donné la preuve à Trondhjem : quand après avoir visité Munkholm, il quitta la barque royale pour aborder près de la douane, il mit le chapeau à la main et se promena longtemps sur l'emplacement de l'Orething, où, devant les assemblées du peuple, on avait proclamé jadis plus de vingt rois de Norvége.

Les promenades de Bernadotte dans cette partie de son royaume lui avaient gagné tous les cœurs. Il avait compris avec un tact exquis que, si la représentation et l'étiquette convenaient à la Suède aristocratique, il fallait au contraire plus de bonhomie et de simplicité dans la Norvége républicaine; aussi, partout et à toute heure se montrait-il à peu près seul, accessible à tous. Arrivait-il dans un village, on jetait d'une maison à l'autre une guirlande de feuillage; il passait joyeux sous la verdure de cet arc de triomphe, qui ne durait pas plus longtemps que sa visite; femmes, enfants et vieillards se pressaient autour de lui, parfois un peu trop vivement : et lui, dans un mauvais norvégien qui les faisait rire, réclamait un peu de place pour leur vieux père.

La vallée de Vœrdal, au-dessus de Lavanger, est l'Arcadie de la Norvége. Vœrdal ! Ce nom seul est charmant et tout plein de promesses heureuses. La terre sourit entre les fleurs, la moisson abondante mûrit toujours : le long des ruisseaux, au bord des lacs, l'herbe fraîche et verte est épaisse comme dans nos prairies artificielles. Les gaards sont plus grands, plus nombreux et plus rapprochés que partout ailleurs; c'est un air de prospérité, d'aisance et de bien-être qui me rappelle la riche vallée d'Auge en Normandie, ou quelques pentes du Nithsdale dans le comté écossais de Dumfries. La nature ne nous livre pas tous les secrets de sa production mystérieuse; la hauteur des latitudes n'est pas tout : il y a dans la composition des terres telle combinaison de principes qui assure à tel sol, voisin du pôle, une fertilité qu'elle refuse à tel autre, plus près de l'équateur.

Les gaardsmœnd du Vœrdal appartiennent aux plus anciennes familles de Norvége ; le monde, auquel ils ne se mêlent point, finit pour eux aux limites de leur vallée, qu'ils ne cherchent jamais à franchir.

Mais sous le ciel du Nord, des vallées comme le Vœrdal ne sont que des épisodes rapides, détachés du poëme sévère de la nature ; dès qu'on retourne la page, on retrouve bientôt la note austère, mélancolique et grave. Ainsi, dès qu'on sort de la vallée de Vœrdal, on se trouve en présence d'une autre terre et sous un autre ciel. La route âpre grimpe avec effort, à travers des blocs de roches primitives de gneiss et de schiste micacé, semés de rares bouquets d'arbres maigres. Des torrents descendent de toutes les hauteurs, se croisant et se mêlant; çà et là ils se creusent des bassins dans la roche vive et forment de petits lacs solitaires. Il y a aussi des gaards sur les rives de ces petits lacs, mais nous sommes loin de la fertilité du Vœrdal; la moisson ne mûrit qu'une fois sur deux, et l'herbe pâle est sans saveur; l'agriculture est moins avancée que dans le Gulbrandsdale; les arbres, qu'on abandonne à la place où ils tombent, pourrissent, et leurs détritus, mêlés à la terre végétale, rendent tout drainage impossible.

Après trois jours de voyage sans aventures, mais non sans détours capricieux, sans longs repos dans les fermes qui me plaisaient ou dans les sites que je voulais plus longuement visiter, j'arrivai au dernier repli du fjord de Trondhjem, à l'endroit même où il reçoit les eaux du Snaasen-Vand (le Fils des neiges), qui passe en grondant sous les cinq arches de bois d'un pont monumental. De chaque côté de la rivière, il y a un petit groupe de maisons à qui l'on donne le nom de village. Ce village porte sur les cartes le nom de Steenkjœr : il est principalement habité par des pêcheurs de saumon, qui, suivant les saisons, jettent le filet dans le fjord ou dans la rivière. Il n'y

a pas d'auberge à Steenkjœr; il faut loger chez les pêcheurs, qui, pour quelques sous, vous donnent la dîme de leurs grasses matinées.

La route du Nord ne va guère plus loin que Steenkjœr. A partir de là, il ne faut plus compter que sur le hasard et l'imprévu; on entre dans les marais coupés de rivières; on s'avance péniblement toujours, et souvent à l'aventure, au milieu des fondrières, sur une piste infidèle; on ne trouve pas toujours de bac, et les bateaux sont trop petits pour recevoir la karriole. Je vendis mon *fugel* à moitié prix. Je ne le quittai pas sans quelque regret; il m'avait porté longtemps à travers la plaine et sur la montagne; je lui jetai un regard d'adieu tout triste, ce dernier regard qui s'attendrit pour les choses comme pour les hommes avec qui nous avons eu la familiarité et l'accoutumance de la vie. Il me sembla que l'oiseau bleu battait des ailes sur la caisse jaune! Je m'arrachai à ce spectacle sentimental, et je me jetai dans la barque plate d'un pêcheur avec qui je devais remonter le Snaasen-Vand.

J'aime les fleuves : je m'intéresse à leur histoire, que les flots jaseurs et familiers racontent en murmurant.

Ils naissent d'une goutte d'eau et tombent de la fente d'un rocher, ou bien ils sortent de quelque humble source cachée sous la mousse verte et le cresson fleuri; ce sont d'abord de petits ruisseaux joyeux, qui courent en gazouillant sur les cailloux polis et le sable argenté : ils ne disent pas grand'chose encore. Mais la voix leur vient, douce et plaintive, et ils chantent mainte idylle, écoutée avec recueillement par les saules au front incliné. Bientôt ils grandissent et deviennent sérieux, ils sont alors moins amusants; ils arrivent dans les villes, se gonflent en passant entre les rives de granit. Adieu les bords fleuris! ils mugissent sous les arches des ponts; bientôt ils se mêlent à la vie turbulente des cités, le sang rougit leurs eaux

troublées et ils roulent des cadavres avec leurs flots. Enfin, ils se précipitent loin des hommes ; ils se déploient avec majesté dans les vastes plaines ; les montagnes se déchirent pour les laisser passer, et ils portent aux mers, c'est-à-dire à l'immensité et à l'oubli, leurs souvenirs avec leurs ondes.

Les fleuves de Norvége n'ont pas tant de poésie : ils traversent des marais sans gloire, et se perdent dans des golfes sans nom.

Les grands marécages du Nord commencent à la vallée du Snaasen. On peut considérer cette vallée comme l'extrême limite de la culture régulière en Europe ; elle est sous le 65e degré de latitude : il faut tenir compte de tout. Ses productions ordinaires sont le riz, l'avoine, le lin et le houblon. A l'entrée de la vallée, un cerisier de haut vent fait briller ses fruits rouges dans le feuillage sombre : c'est le dernier cerisier d'Europe. L'arbre de Lucullus a fait assez de chemin depuis la Perse.

J'arrivai le matin du troisième jour sur les bords du Snaasen-Vand, beau lac de deux lieues de long que le fleuve traverse. Je ne m'y arrêtai point ; je voulais gagner avant la nuit les sœters situés dans la montagne, sur la lisière d'une grande forêt de pins, qui sépare la Norvége de la Suède.

Le Snaasen-Vand, aujourd'hui à 7 milles des côtes orientales du fjord, et à 60 pieds au-dessus du niveau de la mer, fut autrefois une anse du rivage marin. Non loin de ses bords, on trouve des bancs de coquilles considérables. Elles sont dans un état parfait de conservation. Les couches supérieures et inférieures sont composées de moules groupées et agglomérées comme dans l'état de nature, ce qui prouve qu'elles ont vécu là. L'espace intermédiaire est occupé par des sourdons et des bucardes ; on y trouve aussi le pétoncle commun, à large écaille blanche, et le *rasoir* aux longues coquilles recourbées, brunes et fragiles.

Tous ces coquillages appartiennent aux espèces communes, et on les retrouve également sur la côte voisine. Les pétoncles sont tachetés couleur sur couleur. Il y avait là jadis un rivage, et le flot battant des marées, et toutes ces créatures vivantes qui se remuent et s'agitent, par tribus et familles sans nombre, sur les confins de la terre et de la mer. Puis, peu à peu, la mer s'est retirée, les terres se sont rapprochées à l'extrémité de la baie, et la crique salée est aujourd'hui un lac d'eau douce. Que ces changements se soient accomplis à une époque récente, c'est ce dont il n'est plus possible de douter en examinant ces stratums de coquillages conservant la vivacité de leurs teintes et l'éclat de leur émail; ils ne sont recouverts d'aucun détritus végétal. On a pu du reste constater, depuis qu'on sait observer, un mouvement ascensionnel des terrains dans la péninsule scandinave. Les géologues suédois ont même déterminé l'importance de ce mouvement sur la rive occidentale du golfe de Bothnie, et ils ont trouvé une élévation progressive de quatre pieds et demi par siècle.

Toute cette partie de la Norvége est d'un aspect triste. Les montagnes diminuent de hauteur, leurs formes sont moins nettes et moins accusées. Souvent on rencontre de vastes marécages couverts d'une verdure trompeuse; la terre, à demi détrempée, peut encore porter l'herbe et le gazon, mais ne peut plus déjà porter le voyageur; si l'on avance, on enfonce. Ces marais sont traversés par de nombreux courants sur lesquels on n'a pas jeté de ponts; ils sont interrompus par de petits lacs que ne sillonne aucune barque. Quand on les trouve sur son chemin, il faut tourner ces lacs et chercher le gué de ces courants; souvent le cavalier descend et tire par la bride le cheval qui hennit, frissonne et recule d'instinct. Çà et là, une roche granitique jaillit du sol, tantôt dépouillée, aride et nue; tantôt à demi couverte de lichens, comme d'un lambeau

d'étoffe déchirée. Parfois, au milieu de ce sol liquide, on rencontre un îlot de terre ferme. Des sapins et des bouleaux essayent de croître et de pousser sur ces atterrissements d'un humus peu généreux. Les bouleaux sont encore plus tristes que d'habitude; leur tronc se déjette et se tord; le vent effeuille leurs rameaux éplorés, dans lesquels la séve vaincue s'arrête dès juillet; le pin, si vivace sous des latitudes plus clémentes, languit dans ce sol humide et bientôt échange sa verdure ardente contre une teinte grise et pâle. C'est l'infini de la tristesse.

Cependant, à mesure que l'on monte, les terrains se raffermissent, les rivières coulent entre des rives solides, et les lacs eux-mêmes reprennent des bords certains. Sur les plateaux des montagnes qui divisent la Suède et la Norvége, au milieu des vastes déserts hérissés de buissons de myrtilles et d'arbustes épineux, entre ces rochers couverts de mousse jaunâtre, on rencontre parfois, mais bien rarement, quelques touffes de bruyères roses. La bruyère, cette grâce du paysage écossais, manque presque toujours au paysage norvégien. Dès qu'il y a au milieu de ces marais une suffisante étendue de prairie, on est sûr d'y voir s'établir de petits bonders, qui essayent d'y vivre, Dieu sait dans quelle gêne et avec quelle épargne rude.

La dépression des vallées est remplie par d'épaisses forêts, dont la masse verte et profonde ondoie à vos pieds. La lisière de ces forêts est défendue par des fondrières où l'on n'ose pas faire descendre les troupeaux. On en coupe l'herbe, on la prépare et on la conserve sur le lieu même. Quand la neige et la glace ont rendu au paysan ce qu'il appelle le chemin de l'hiver, on porte ces fourrages aux grandes fermes des gaards, et ils nourrissent les troupeaux dans les étables.

Sur la lisière d'un bois, au penchant d'une montagne, au bord d'un lac solitaire, ou d'un torrent qui ravage ses

rives, le bonder du fjeld a vraiment l'air d'habiter au bout du monde.

La vie est sévère et rude pour le bonder du fjeld. Il ne faut pas s'attendre à trouver chez lui l'aisance à la main pleine qui réjouit le gaardmand des riches vallées du Sud : là tout est abondance, richesse et joie; ici tout est stricte économie, frugalité, tempérance forcée. L'habitation est propre et bien tenue, mais elle est si petite qu'on pense à une loge bien plutôt qu'à une maison. Le bonder du fjeld n'est point agriculteur : il vit trop loin de la terre qui produit des moissons. Il a pour subsister le produit de ses troupeaux, les arbres de ses forêts, dont il abat lui-même les troncs superbes, la vente du gibier qu'il envoie ou qu'il porte au marché des basses terres. C'est en vain qu'il gourmande, et le printemps qui vient trop tard, et l'hiver qui vient trop tôt! En juin, il craint encore les neiges; dès le milieu d'août, les gelées reparaissent avec la nuit. Ces parias du soleil ont six semaines de joie et d'été. La base de leur nourriture, c'est l'écorce de pin moulue avec l'épi de l'avoine qui ne mûrit pas ; ajoutez-y pourtant le gibier, le renne fumé et la truite salée, mauvais régime quand on est obligé de le continuer douze mois par an.

Comme récompense et comme prix de cet incessant et rude labeur, le bonder du fjeld acquiert une constitution plus robuste et un caractère plus énergique, plus actif et plus ferme que l'habitant des régions douces, vouées à l'agriculture paresseuse. Le Norvégien des vallées est grand, lymphatique, lent; il a plus de chair que de muscles, et plus de muscles que de nerfs ; chez lui, l'attitude de tout le corps est indécise et un peu molle; les mains larges, emmanchées à de longs bras, retombent inertes au long du corps; l'œil bleu, placide et froid, reste immobile dans l'orbite, comme l'œil de marbre d'une statue; le sang riche, bien plus que l'animation ardente de la vie, colore sa joue grasse et pendante; ajoutez un bas de figure large

et carré, un menton assez gros et une mâchoire pesante. L'interrogez-vous, il vous regarde fixement, répète votre question, et vous répond tout juste au moment où il voit que vous allez le quitter, désespérant d'en rien tirer.

Le montagnard est un autre homme. Il est grand aussi, plus grand peut-être que le paysan des vallées ; tout chez lui révèle l'athlète. L'ossature apparente trahit la force, le muscle puissant saillit sous la peau ; le colosse s'appuie au sol par deux larges bases. Le calus du travail a durci ses paumes, la solitude où il vit donne à son front quelque chose de pensif et de rêveur, l'aspect du désert et des grandes scènes de la nature sublime se reflète dans ses yeux, comme les abîmes et les profondeurs de l'Océan flottent en rêveries vagues dans l'œil du marin ; sa langue est plus pittoresque et sa parole plus accentuée. On reconnaît bien vite deux types et deux races. Chacun reste dans sa sphère : on ne se marie pas de la plaine à la montagne ; je crois même qu'au fond l'on ne s'aime guère.

Les montagnes toujours ont fait la guerre aux plaines!

Plus encore peut-être que tous les autres, ces paysans des plateaux gardent les mœurs, les coutumes, les usages, les traditions, la langue et la terre paternelle. Plus que tous les autres, ils restent étrangers aux spéculations des échanges. Il y a là, dans tel repli de montagne, des arrière-neveux, des frères et des cousins de Rollon, alliés, sans qu'ils le sachent, à toutes les familles aristocratiques d'Europe, et dont les cousins sont assis aujourd'hui sur les plus beaux trônes du monde.

L'hiver n'est point pour ces paysans, comme pour les autres, l'occasion du plaisir et la saison des divertissements. La neige enferme chez lui l'agriculteur, et, comme la fourmi diligente, il jouit en paix des biens amassés pendant les beaux jours. Quant au bonder des fjelds, il doit profiter du moment où la neige égalise les terrains, où la

gelée durcit les marais perfides, pour distribuer aux gaards les fourrages qu'il ne consomme point, pour porter dans les villes les provisions qu'il épargne, pour amener les sapins ébranlés au bord des torrents, qui les porteront, au dégel de mai, jusqu'aux scieries ou jusqu'à la mer. Dieu fait bien ce qu'il fait : le bonder, que nous serions tentés de plaindre, vit content, calme, libre et fier, heureux autant qu'il est permis à l'homme d'être heureux.

Par petites étapes, et allant de ferme en ferme, j'atteignis la vallée de Helgodal et la belle cataracte de Shjœkker, près de laquelle se trouve, au milieu des lacs, des marécages et des torrents, le gaard de Brataasen, la dernière ferme de la Norvége. J'avais voulu toucher ce bout du monde. Le gaard et les terres qui en dépendent sont situés sur un banc de gravier et de terre limoneuse, relais d'un lac qui jadis dut couvrir toutes les parties basses de la vallée d'Helgodal. Un utilitaire trouve que la ferme est d'un assez bon rapport; un touriste en quête d'impressions est désagréablement affecté par l'aspect de ce sol boueux, que ne relève aucun grand mouvement de terrain. Le bon n'est pas toujours le beau.

Après Brataasen on ne trouve plus que des sœters. J'étais à deux jours de la frontière suédoise, et la crainte d'un mauvais gîte et d'un mauvais souper n'arrête pas un voyageur qui connaît l'abstinence et la fatigue des pèlerinages d'Orient. Je partis donc pour les sœters.

Ce ne sont point des routes, mais des sentiers qui conduisent d'un sœter à l'autre. Aucune station n'attend le voyageur; les meilleures cartes n'indiquent pas ces sentiers; ils se coupent, s'entre-croisent, s'évitent, se rencontrent, retournent sur eux-mêmes, avec des complications de labyrinthe; parfois la trace du sentier disparaît sous l'herbe haute et touffue, ou bien c'est un éboulement qui l'écrase ou un torrent nouveau qui l'interrompt. Comment

le voyageur trouvera-t-il le gué nécessaire? Si ami que l'on soit de l'imprévu et de l'inattendu, un guide devient indispensable. Je pris un jeune paysan à Brataasen, et nous partîmes de grand matin pour la frontière suédoise. J'avais pour tout bagage un sac de nuit peu garni, que le petit drôle avait jeté assez gaillardement sur son épaule; bientôt il le mit sous son bras, puis le porta à la main.

Bientôt il s'arrêta, me montrant le paquet, me regarda d'un air piteux.... et, comme je ne paraissais pas comprendre, malgré la vivacité très-significative de sa pantomime expressive : « A ton tour, monsieur, » me dit-il en plaçant le sac devant moi. Je pris le sac. Lui alors, les mains dans ses poches jusqu'aux coudes, le bonnet rouge sur l'oreille, relevant ses longs cheveux blonds, me regardait en riant, quittait le sentier, bondissant à droite et à gauche, avec l'agilité d'un jeune écureuil. Puis, revenant à moi, il m'indiquait tous les sites, me donnait tous les renseignements que je lui demandais, m'en donnait davantage, me nommait les arbres que nous rencontrions, les oiseaux qui passaient devant nous; me faisait répéter ses phrases, pour m'exercer à la prononciation du norvégien pur, applaudissant quand je réussissais, et, quand je disais mal, me raillant impitoyablement. Puis, quand je paraissais fatigué, il me reprenait le paquet pour me le rendre sans façon dix minutes après; et tout cela, avec un entrain, une bonne humeur et une gaieté du jeune âge que j'ai rarement vus chez le Norvégien, qui est né grave, comme le Français est né malin.

Vers midi, nous trouvâmes de l'herbe épaisse, vrai *torus* romain qui semblait nous inviter à dîner couché, comme un ancien. « Mangeons! » dit le petit bonhomme, qui s'était attribué le monopole du commandement. Aussitôt dit, aussitôt fait : ce ne fut pas long. En un clin d'œil, le couvert se trouva mis. Il est vrai qu'il nous manquait tout. L'enfant tira de son sac un morceau de truite fumée

et un gâteau de *flat-brœd*, et commença à grignoter avec de longues dents blanches, encore aiguisées par son appétit de quinze ans et une demi-journée de marche. Je mourais de soif; nous n'avions ni verre ni bouteille, l'approche du ruisseau n'était pas facile, et j'avais l'air assez empêché; mais lui, haussant les épaules, comme fait assez volontiers le campagnard qui se moque du citadin, il s'avança vers un jeune sapin, et, avec la pointe de son couteau, il enleva le plus habilement du monde un lambeau d'écorce, le roula en cornet, descendit au ruisseau, et me présenta l'eau fraîche dans ce calice improvisé.

Après un repas frugal et une sieste d'une heure, nous reprîmes notre marche. De temps en temps, au-dessus de nos têtes et suspendus aux escarpements des cîmes abruptes, nous apercevions les chalets des bergers; trois accidents de terrain qui se renouvellent à l'infini varient seuls le paysage : des plaines de boue liquide, des landes hérissées de granits, et des bouquets d'arbres clair-semés. Parfois les trois choses sont réunies. La boue couvre le granit; on le trouve en enfonçant; et les bouleaux, mêlés aux sapins, croissent au milieu des marécages. De temps en temps des troupes de lemmings audacieux se croisent avec nous, et ne songent guère à nous céder le haut du pavé. Le *lemming*, à qui je conserve son nom anglais, je ne sais trop pourquoi, ressemble à notre campagnol : c'est un petit rongeur, une sorte de rat sans queue, tantôt roux, tantôt noir; les lemmings vont de compagnie, dévorant tout sur leur route; où ils ont passé, il n'y a plus rien; on retrouve leur trace comme celle des sauterelles; ils la marquent par des dévastations. C'est une des sept plaies de la Norvége.

Tous ceux qui ont erré dans les montagnes ont dû faire cette observation : on sait quand on part, on ne sait pas quand on arrive; le terme du voyage semble fuir incessamment devant vous. Les sommets se succèdent; une cime

inattendue se dresse derrière la cime que l'on vient de franchir; à mesure que l'on monte davantage, l'horizon s'élargit, et déroule devant vos yeux et sous vos pas ses plans incessamment reculés et ses perspectives infinies. Nous marchions toujours, et nous avions marché si longtemps que nous devions être près. Nous nous étions assis sur un quartier de roche couvert de lichen et de mousse. Tout à coup, nous entendîmes des sons d'une extrême douceur. La musique charme la fatigue et renouvelle les forces; nous nous levâmes, et en moins d'une heure nous atteignîmes la dernière crête. Un petit plateau assez verdoyant se trouvait devant nous; de grands bouquets d'arbres, capricieusement jetés, coupaient la prairie; deux ou trois ruisseaux qui s'en échappaient roulaient çà et là leurs eaux grises. Au milieu du sœter s'étendait un de ces petits lacs de montagne que les Écossais appellent des *tarns*, image charmante du calme et de la paix dans la solitude. Un petit chalet de berger était posé sur le bord du lac, à l'abri d'un grand bouleau.

Nous entendions toujours les doux sons dont le silence était ravi. Le petit lac pouvait avoir deux milles de long : faute de barque, il fallut le côtoyer. Nous arrivâmes enfin tout près du chalet. La musique semblait s'être de plus en plus rapprochée, et nous pouvions distinguer des chants alternatifs, modulés sur deux rhythmes différents. Nous tournâmes le chalet adossé au lac, et dont la façade regardait la vallée. Une jeune fille était assise sur un tronc de sapin renversé; nous ne pouvions voir son visage; elle ne nous montrait que ses épaules un peu maigres, sous le corset entr'ouvert, et sa nuque blondissante. Au bruit que nous faisions en marchant sur les branches sèches, elle se retourna. Mon jeune guide était resté quelques pas en arrière, et tout d'abord elle n'aperçut que moi. Je n'oublierai jamais le regard qu'elle me jeta, ce regard doux et sauvage de la biche effrayée que le chasseur surprend au fond des

bois. Elle pouvait avoir de dix-sept à dix-huit ans; sa taille était svelte et souple; sa tête, remarquablement petite, avait une pose mutine dont la coquetterie naturelle n'était pas sans grâce. Son visage assez régulier, aux pommettes un peu saillantes, hâlé par le vent, bruni par le soleil, avait quelque chose d'une mélancolie touchante. La bouche un peu grande, aux lèvres rouges, tranchait sur cette pâleur brune par son frais éclat. On peut croire que la toilette était simple : un jupon rayé, gris sur gris, un corsage bleu rattaché sur le devant par des tresses de laine rouge, et laissant voir une chemise de toile bise froncée à gros plis sur la gorge. Un chapeau de paille ou d'osier était tombé à ses pieds; les cheveux, partagés sur la tête par une raie peu régulière, retombaient en deux nattes inégales, l'une sur les épaules et l'autre sur la poitrine, nouées par une petite ficelle. Nous demeurions l'un devant l'autre, à six pas de distance, et séparés par le tronc du sapin, immobiles tous deux. Enfin elle aperçut le paysan qui m'accompagnait. Cette vue parut la rassurer et elle me fit, en ployant sur ses genoux, une sorte de révérence gauche, accompagnée d'un murmure de paroles que je pris pour une bienvenue. Nous n'entendions plus le ranz alterné, mais seulement un des deux instruments, auquel l'autre ne répondait pas; la nature du son semblait nous indiquer un éloignement plus grand; le rhythme se ralentissait, et il y avait comme des accents de tristesse dans sa mélodie; le chant devenait une plainte. La jeune fille tendait le cou, prêtait l'oreille, et entr'ouvrait la bouche comme si l'air sonore, la pénétrant partout à la fois, eût dû plus promptement lui révéler l'approche du musicien. Enfin, elle n'y tint plus : elle se baissa, prit à terre une sorte de trompe, dont la forme était aussi nouvelle pour moi que son nom m'était inconnu, et commença bientôt à répondre aux chants lointains qui l'appelaient. Cet instrument ressemblait à l'alphorn (corne des Alpes), dont se servaient jadis

les bergers suisses ; il était long d'environ quatre pieds et fait de deux morceaux de sapin, croisés longitudinalement, et retenus ensemble par des liens d'osier qui recouvraient le sapin dans toute sa longueur. L'instrument pouvait avoir un pouce de diamètre à l'embouchure, et il allait s'élargissant graduellement jusqu'au pavillon. La qualité du son était exquise ; c'était quelque chose de plus pénétrant et de non moins doux que le cor anglais. J'ai su depuis que l'alphorn norvégien s'appelle *luur;* il est fort en usage parmi les bergers des sœters. Ma jeune pastoure en tirait des notes très-claires et très-pures ; ses motifs, extrêmement simples, avaient je ne sais quelle naïveté de mélodie qui vous allait à l'âme. De temps en temps, comme pour écouter si l'écho ne lui renvoyait point ses chansons, elle s'arrêtait. Les sons lui revenaient bientôt ; mais celui qui les rendait, ce n'était pas l'écho, car ils se modulaient sur un rhythme plus énergique et plus vif. Bientôt j'aperçus les premières têtes d'un troupeau de vaches blanches qui gravissaient, venant à nous, l'autre revers du plateau. Les chiens griffons marchaient en tête ou sur les flancs. Le berger venait derrière et jouait tout en marchant; c'était le *luur* que nous avions entendu. Les deux virtuoses, réunis au sommet du plateau, se donnèrent d'irrécusables preuves du bonheur qu'ils avaient à se trouver réunis; puis tous deux, à l'unisson, ils sonnèrent des fanfares joyeuses. D'autres *luurs* répondirent des vallées voisines; cinq ou six bergers ou bergères réunirent bientôt les troupeaux, qu'on enferma pour la nuit dans une closerie de sapins.

Je dois vous avouer qu'au milieu de tout ce mouvement de va-et-vient qui couvrait le plateau, des vaches mugissantes, des chiens aboyants, des brebis bêlantes, des bergers et des bergères jouant, chantant ou s'embrassant, on n'avait guère pris garde à moi. Je n'avais point, grâce à Dieu, la vanité assez chatouilleuse pour m'en offenser ; mais

je mourais de faim et je tombais de fatigue. Mon guide, trop familier avec tous ces spectacles pour y être sensible encore, s'était couché dans l'herbe et dormait déjà ; je le réveillai, et il procéda enfin à ma présentation, en demandant pour nous deux le vivre et le couvert.

La demande fut agréée, à la seule condition que je ne me montrerais pas trop difficile. Nous entrâmes dans le chalet ; et, quoiqu'il m'eût paru d'abord assez petit, on avait cependant trouvé le moyen de le diviser en trois compartiments : l'un servait de cuisine, de buanderie et de garde-manger ; l'autre était une sorte de salle commune où les bergers prenaient leurs repas ; le troisième servait de chambre aux garçons ; les filles étaient logées au premier étage, auquel il fallait grimper par une sorte d'échelle à pic le long du mur. Tout cela était simple, et je ne remarquai pas la moindre trace de luxe inutile ; du moins tout était propre : il y avait des vitres aux fenêtres, et, comme chez tous les paysans, des feuillées de bouleau et des branchées de sapin sur le parquet. Le temps était couvert, et, quoiqu'on ne pût pas dire qu'il fît nuit, on ne voyait guère mieux ; je ne pus m'empêcher d'en faire la remarque :

« Nous n'avons pas de chandelier, dit un des bergers.

— Ni de chandelle ! reprit le guide.

— On peut cependant plaire au monsieur, » fit à son tour la jeune fille que j'avais vue la première.

Elle alla au bûcher, prit une branche de bois résineux, l'alluma au feu de la cuisine, et en fit passer l'extrémité dans un anneau rivé au mur de la cheminée ; la torche brûla avec une grosse flamme rouge mêlée de fumée noire, qui rampait sous le plafond et sortait par les fenètres. On avait servi le souper. Nous étions tous assis en rond sur des escabeaux de bois autour d'une petite table sans nappe et sans assiettes ; chaque convive avait devant lui, pour tout couvert, une cuiller de corne. Bientôt une des mé-

nagères plaça sur la table une gamelle de fer où fumait un brouet noir, uniques délices de ce festin spartiate. Le parfum qui s'en exhalait m'inspirait une de ces craintes mêlées de réserve qui, même en gastronomie, peuvent passer pour le commencement de la sagesse; je m'enquis de la nature de ce mets, qui ne me semblait ni chair ni poisson : on me répondit que c'était une soupe à la bière et au fromage. Je n'aime pas la soupe, je déteste la bière, et je ne puis sentir le fromage. Je reculai un peu mon siége pendant que mes hôtes affamés se jetaient sur ce potage fumant avec une avidité joyeuse et certaine de la digestion, qui me rappelait le vers d'Horace sur l'estomac de fer des autruches et des moissonneurs :

O dura messorum ilia!

Quand la première faim de ses rudes compagnons fut apaisée, la jeune fille qui m'avait accueilli la première prit enfin souci de moi; elle jeta un peu de beurre dans une poêle et me fit, avec de la farine d'avoine, un gâteau qui, servi chaud et arrosé de lait frais, me parut un mets savoureux.

La question du souper ainsi résolue, restait encore celle du coucher; tous les lits du chalet étaient occupés; je n'eusse voulu déposséder personne, encore moins partager. On étendit par terre une brassée de foin odorant, dont la possession me fut abandonnée jusqu'au lendemain ; j'étais plus pressé de dormir que mes hôtes n'étaient pressés de m'abandonner ma chambre improvisée. Comme il fallait en finir, j'ôtai mon habit que je suspendis à un superbe bois d'élan cloué au-dessus de la porte, et, avant de m'envelopper dans mon manteau, je pratiquai cette opération vulgaire, mais indispensable à qui veut savoir l'heure le lendemain matin : je remontai ma montre. Jamais montre parisienne n'était venue dans les sœters; les montres sont assez rares chez les paysans norvégiens, et celles qu'on y voit ressemblent plutôt aux œufs primitifs de Nuremberg

qu'aux bijoux de l'orfévrerie française. La montre passa de main en main, puis on la posa sur un escabeau, hommes et femmes s'agenouillèrent alentour comme des Indiens devant un Manitou ; une main plus téméraire que les autres appuya sur le ressort de la sonnerie : il était dix heures, les dix coups retentirent ; jamais détonation d'artillerie, éclatant pour la première fois devant des Incas naïfs, ne produisit stupeur plus profonde.... Je crois que s'il n'avait pas eu la chaîne tortillée au poignet, le trop candide admirateur eût laissé tomber la montre. On usa largement de la découverte, et jamais ce mot de *répétition* ne s'était trouvé plus juste. Le groupe eût fait un tableau bizarre et digne de tenter un pinceau fantastique. Hommes et femmes, en costumes pittoresques, traits énergiques et accentués, les uns à genoux, les autres assis par terre, tous l'œil fixe, la bouche ouverte, le cou tendu, regardant et écoutant avec la pose de statues immobiles ; au-dessus d'eux le guide narquois, debout, appuyé sur son bâton blanc, ses longs cheveux emmêlés retombant de chaque côté sur son cou bruni : la torche vacillante versait sa lueur incertaine, tantôt répandant ses flammes rouges qui faisaient ressortir chaque détail, tantôt noyant l'ensemble dans l'ombre à demi transparente de sa fumée. Je m'endormis au milieu de ces impressions étranges, et, pendant la demi-connaissance du premier sommeil, j'entendais encore, comme le bruit d'un autre monde, le retentissement clair du timbre argentin.

Le lendemain, les bergers conduisaient aux pâturages le troupeau matinal.

Je me levai en même temps qu'eux, mais je dois avouer que leur toilette fut plus prompte que la mienne ; je m'occupais encore de ces soins particuliers que nous avons le préjugé de croire indispensables, quand deux de nos pastourelles descendirent dans la salle que j'occupais. J'aurais voulu me jeter dans la ruelle, mais je n'avais d'autre lit

qu'une botte de paille, ou me cacher derrière un rideau, mais j'avais drapé la fenêtre avec mes habits. Je m'exagérais la nécessité de tant de précautions ; on n'effarouche point pour si peu les filles de la nature. Quand je vis mes bergères assez rassurées, je continuai. La plus jeune resta appuyée à son échelle ; mais l'autre, robuste paysanne dont les vingt ans devaient sonner à toutes les horloges de l'amour, l'autre s'approcha sans façon, naïvement curieuse, prit successivement toutes les pièces de mon vêtement, et même, Dieu me pardonne, me donna deux ou trois tapes familières et retentissantes sur les épaules et sur le cou, en disant à sa compagne, qui lui faisait signe de finir :

« Il est drôle, le Français ! »

Le guide, qui avait passé la nuit je ne sais où, avec les moutons et avec les vaches, montra bientôt à la fente de la porte sa tête espiègle et rieuse, et frappant le seuil de son bâton : *Strax ! strax !* s'écria-t-il, c'est-à-dire : « Partons tout de suite. »

Les deux filles le gourmandèrent quelque peu, et riant bientôt de sa mine tapageuse, elles le firent entrer, et nous servirent une jatte de lait froid et une tasse de café brûlant.

J'aurais passé volontiers deux ou trois jours dans les sœters ; on ne retrouve pas aisément au sein de notre Europe vieillie cette primitive simplicité des mœurs patriarcales, et une vue si pure de la nature qu'elle semble être la nature même. J'étais heureux, ne la pouvant goûter toujours, de l'avoir du moins aperçue et goûtée un instant.

Les quatre filles descendirent pour assister à mon dernier repas, rangées deux par deux et se tenant par le petit doigt auprès du billot qui me servait de table. Quand je leur demandai le *Regningen*, qui correspond à notre carte à payer, *den Vill !* « Ce que tu voudras, » fut la réponse moitié courtoise et moitié fière de mes jeunes hôtesses.

« Ceci n'est point un Vœrtshuus (hôtellerie), ajouta la plus grande, et tu es le premier voyageur qui soit venu cette année. » Je posai quelques marks sur la table ; la jeune fille me fit signe que c'était trop et voulut me rendre, et, comme je refusai, l'une d'elles alla tout d'abord serrer l'argent dans une armoire de bois blanc, puis revenant vers moi, toutes quatre, chacune à son tour, me serrèrent la main avec un enthousiasme et un cordialité compromettante pour mon épaule, en murmurant à l'unisson : *Tack*, *tack*, *herr*, *tack*, *tack !* « Merci, monsieur, merci ! » Cette formule de remercîment ne vaut pas sans doute le *grazie tante !* que modulent si harmonieusement les bouches italiennes ; mais elle est plus énergique, et à coup sûr elle n'est pas moins sincère.

Je ne quitterai pas les sœters sans dire que ces fermes lointaines, dépendant de la métairie principale, s'appellent aussi du nom d'*eng*, qui me permet de hasarder ici une hypothèse étymologique sur le nom de l'Angleterre, *England*, qui, dans le langage de ses conquérants saxons, voulait dire la ferme par excellence, la colonie fructueuse de la métropole. Ainsi Rome appelait-elle la *Colonie* ou la *Province*, sans ajouter une désignation plus particulière, la ville ou le pays qui résumait pour elle les avantages qu'elle attendait de ses provinces ou de ses colonies.

Nous avions gravi, pour atteindre les plateaux, les rampes occidentales de la montagne. Nous descendions maintenant dans les vallées de l'est, qui nous conduisaient vers la route de Suède, par laquelle on pénètre dans la Dalécarlie. Au pied des dernières rampes commence la grande forêt que je voulais voir.

Les forêts vierges qui bordent les savanes du Nouveau-Monde doivent présenter ce même aspect de grandeur inculte et sauvage. Ici les arbres de diverses essences crois-

sent pêle-mêle et s'enchevêtrent de mille façons ; là, au contraire, ils gisent renversés les uns sur les autres, chaos de troncs, de racines et de rameaux. Tantôt c'est une végétation splendide, arrêtée tout à coup au plus fort de son développement ; et à ses pieds, nourrie de ses débris, une autre se développe et prospère. Ainsi se poussent, se succèdent et s'effacent les générations de tous les êtres ! à l'expansion des forces saines de la vie succède tout d'un coup le rapide déclin. Des fondrières fétides hâtent encore la décomposition de tout ce qui tombe ; les arbres comme les hommes rendent promptement à la terre ce qu'ils ont reçu d'elle ; et dans le mystère de cette chimie occulte de la nature, qu'aucune analyse n'a pénétrée, la fibre du bois se résout en terre végétale. Les divers degrés de la maladie, la mort même chez un arbre prend des aspects fantastiques. Parfois un tronc jeune encore, dépouillé de sa verte écorce, laisse couler sa séve abondante comme le sang de ses blessures ; les vieux géants des forêts, dépouillés de leurs branches, se déjettent de leur verticale majestueuse, comme des colonnes qui s'affaissent. Parfois aussi les bouleaux centenaires allongent leurs vastes bras, cachés sous un fourreau d'écorce argentée, et se dressent au milieu des chemins, comme des spectres d'arbres, drapés dans le blanc linceul des morts. Aux ruines qui viennent de la nature pernicieuse du sol ou de la dureté du climat, il faut ajouter encore celles que fait la malice de l'homme ou son incurie, qui n'est guère moins excusable : la pipe d'un berger peut ruiner tout un canton. Souvent, en effet, l'incendie dévaste les forêts, laissant derrière lui de larges sillons de cendres. Tantôt on aperçoit sa trace, régulière comme le sillon de la charrue des défrichements ; tantôt, au contraire, le feu court capricieusement, poussant sa pointe à droite ou à sa gauche, glissant ici, appuyant là, établissant des percées inattendues, ou élargissant des clairières en plein taillis rien n'est plus désolé que

ces grands espaces hérissés de souches à demi consumées. Parfois la rage du terrible élément s'est épuisée contre un arbre vigoureux; la flamme, en cent endroits, semble l'avoir étreint dans ses mortelles caresses; les langues rouges se sont promenées sur l'écorce résineuse, et aux bras de l'arbre se sont noués les bras de l'incendie. Mais l'arbre a été le plus fort; le feu n'a pas dompté le bois, c'est le bois qui a lassé le feu; l'épaisseur du tronc n'a pas été renversée; il a résisté par sa masse, et les racines profondes ont empêché la chute: mais les blessures ont été pires que la mort: le tronc est dépouillé dans toute sa longueur, les rameaux sont noircis, l'aubier calciné, et ces nobles arbres, l'orgueil du Nord, la grâce et la joie de la nature, ne restent debout que comme les monuments d'une dévastation hideuse.

Parfois l'arbre, mort et calciné d'un côté, vit et verdit de l'autre, reportant sur les branches intactes toute la séve que les branches mortes n'absorbent plus. Sous bois, le sol est jonché de charbon, de cendres et de débris de toute nature. Ces détritus fécondants excitent une végétation nouvelle, et de jeunes arbres, éclatants de fraîcheur, naissent de ces cendres refroidies et jaillissent de ces brasiers éteints.

A qui la faute et d'où vient le mal? Quand les paysans chassent dans ces forêts, quand ils les traversent, allant d'une province vers l'autre, ils font des haltes assez longues; il faut du feu pour se préserver du froid piquant des nuits; au lieu de ramasser ou de couper le bois nécessaire, ce serait une si grande peine! ils trouvent plus simple d'allumer l'arbre sur pied. La combustion se poursuit lentement et se prolonge pendant toute la durée d'une halte. Au départ, on oublie d'éteindre. Arrive un coup de vent qui disperse les étincelles et promène la flamme, et voilà un incendie en pleine forêt. Maintenant il s'arrêtera quand il plaira à Dieu.

Les principales essences des bois de Norvége sont le pin et le sapin. Le pin, qu'ils appellent *furu*, donne le bois rouge, et le sapin, qu'ils appellent *gran*, donne le bois blanc. Il y a des districts qui ne produisent que le pin ; il en est d'autres qui ne produisent que le sapin. Parfois la même forêt les possède tous les deux, mais sans les réunir ; ils se cantonnent et s'isolent. Rien n'égale la solennelle tristesse d'une forêt de pins. La nature oublie tout à coup l'infinie variété des moules dans lesquels elle jette ses créations. Une forêt de cent mille sapins ne comprend à vrai dire qu'un seul sapin tiré à cent mille exemplaires. C'est toujours le même arbre, droit, élancé, roide ; c'est la même hauteur et le même diamètre, la même disposition des branches, la même écorce lisse, brillante et froide, les mêmes franges d'aiguilles vertes, rangées symétriquement. Les arbres semblent pousser en lignes droites, et leurs parallèles, qui se développent à l'infini, forment des avenues de dix lieues. Entre-t-on sous ces bois, un dôme de verdure sombre, porté sur des colonnes sans nombre, intercepte la vue du ciel. Sous vos pieds, les aiguilles séchées forment un parquet luisant, glissant, craquant. Après les pluies, le soir ou le matin, il s'exhale de ces bois un parfum âcre qui réveille assez vivement les sens. C'est dans les forêts du Nord que je me suis fait une plus haute idée du silence et de la solitude des bois. Chez nous, même aux heures les plus calmes, sous l'accablement de midi, on entend toujours le bruissement des feuilles qui tombent, le bourdonnement des insectes qui volent, et ces murmures confus et sourds de la nature qui germe. Ici les longues aiguilles tombent des branches, couvrent le sol d'une couche épaisse et sèche, qui arrête partout le travail vivant de la terre ; pas une fleur, pas une mousse, pas un lichen.... On resterait là des années

Sans entendre le bruit d'un brin d'herbe qui pousse.

De temps en temps, un écureuil roux, empanaché de sa queue, saute de branche en branche et passe d'un arbre à l'autre ; ou bien encore, au détour d'une allée, c'est un renard assis gravement, le dos contre un arbre, son fin museau en avant, et jetant de tous côtés ses yeux inquiets.

Parfois, sur le tronc des sapins, croissent des végétations parasites. Il y a des pays où ces parasites payent largement l'hospitalité qu'on leur donne. Je me souviens qu'un jour, au pied des monts Moabs, non loin de la mer Morte, j'entrai dans un petit bois, perdu comme une oasis au milieu des sables arides. Entre les arbres, et se balançant d'un tronc à l'autre sur les cimes flottantes, poussaient les vanilles sauvages, enivrées de soleil et m'enivrant de parfums ; et, avec elles, toute la tribu étrange des orchidées asiatiques : les unes retombent en grappes accablées, les autres s'élancent avec une légèreté aérienne. Celle-ci cherche le ciel, et cette autre se retourne vers le sol; un filament ténu s'échappe d'une gerbe abondante : en un mot, c'est une variété de formes et une richesse de nuances presque infinies. Les parasites du Nord n'ont ni cet éclat ni cette magnificence : ce sont de pauvres mousses grises, sans fleur visible et sans parfum, ou des lichens noirâtres et barbus. Parfois, dans l'éclaircie des arbres, on rencontre d'énormes fourmilières ; la terre, soulevée, s'amoncelle et forme de petites éminences d'un mètre de haut et de deux mètres de large. Les architectes de ces formidables constructions sont de la taille de nos fourmis de France.... Quelle preuve plus convaincante de la puissance de l'association ?

De temps en temps, un ruisseau, qui coule sur le tuf du bois, coupe la monotonie de ce sol dépouillé, et déroule, le long de ses bords capricieux, de larges bandes de verdure. Le pin et le sapin semblent reculer d'eux-mêmes, et à leur place reparaissent les arbres à feuilles vertes : les aunes,

les saules et les bouleaux. Ces ruisseaux, où les chevaux peuvent boire, sont les seules étapes du voyageur quand il traverse ces longues forêts, où l'on fait cinquante lieues sans rencontrer une maison sur sa route.

Les forêts de la Norvége renferment aussi, mais en moins grand nombre, et plus particulièrement vers le sud, des chênes (*eeg*) et de petits cantons de hêtres (*bög*), dont l'écorce lisse semble répandre autour d'elle une lumière sereine et douce. Le chêne veut une température d'au moins 3° six dixièmes. On en trouve peu dans les environs de Trondhjem, où il y a cependant des frênes, des tilleuls et des érables.

J'ai connu un poëte qui voulait éditer des géographies à son usage. Il aurait désigné par leurs productions naturelles les différentes zones du monde. On aurait eu ainsi l'empire des cèdres, le royaume de la vigne et la république des pommes de terre. Le projet pouvait plaire aux *amants de la nature*, mais l'application eût été parfois difficile, les sujets d'un État franchissant trop souvent ses limites pour passer dans un autre. J'ai essayé moi-même de partager la Norvége en zones botaniques, et j'ai trouvé presque autant d'exceptions que d'exemples. Voici cependant les faits généraux que l'on peut, je crois, présenter avec quelque certitude. Le sapin, qui croît dans la Laponie et dans l'intérieur de la Norvége, à mille pieds au-dessus de la mer, et sous une latitude de 69° 47′ nord, disparaît complétement sous la même latitude, vers l'ouest, dans le district de Remsdale, près du Fanne-Fjord, non loin de Molde, où cependant, avec une température moyenne de 4° Réaumur, diverses espèces de poiriers, l'impériale et la bergamote, par exemple, prospèrent aussi bien que les pruniers et les noyers, couverts, en leur saison, d'une récolte abondante et qui arrive toujours à sa pleine maturité. Cette température moyenne de 4° suffit au peuplier du Canada, au peuplier-baume, au châtaignier,

au mélèze, au sureau, à l'if, au lierre, au buis, au cytise aimé des chèvres :

> Florentem cytisum sequitur lasciva capella !

à l'épine blanche, à la lavande, et aux roses de toutes les espèces; et tous les efforts du monde n'ont pu acclimater le sapin au milieu de ces plantes, qui semblent cent fois plus délicates. Il y a là, comme on voit, autre chose qu'une question de latitude ; il y a les influences secrètes du sol. De tous ces arbres du Nord, le bouleau est le plus vigoureux; c'est lui qu'on trouve dans la zone la plus élevée des montagnes et sous les plus hautes latitudes. Eh bien! au sein même de son empire le plus incontesté, on rencontre aussi parfois quelques pins en parfaite santé, qui semblent pousser là pour braver les tempêtes.... et les théories.

Je ne voulais point pénétrer en Suède : la Suède n'était point le but actuel de mon voyage; il me suffisait de l'avoir aperçue, comme une terre promise dans laquelle je n'entrerais point maintenant. Les limites des deux royaumes ne manquent pas d'une certaine grandeur. Elles sont indiquées par une immense avenue, qui prend la forêt en écharpe dans une direction *est-nord-est*. Cette avenue semble se prolonger, sans fin, par un alignement à perte de vue. Un déplacement de bornes devient difficile, quand les bornes sont indiquées par des milliers d'arbres géants que fixent dans le sol leurs racines profondes. De distance en distance, on a aussi planté, de chaque côté de l'avenue, de gros piliers de granit, qui contribuent à donner à ces limites des deux États je ne sais quel caractère d'éternité immuable.

L'hiver apporte à la Norvége une vie nouvelle. Nos climats tempérés ne peuvent pas comprendre quelles rigueurs ici la saison déploie. Pendant de longues semaines, en flocons drus et serrés, la neige tombe.... ou plutôt elle est si abondante et si compacte, que l'on ne sait vraiment pas

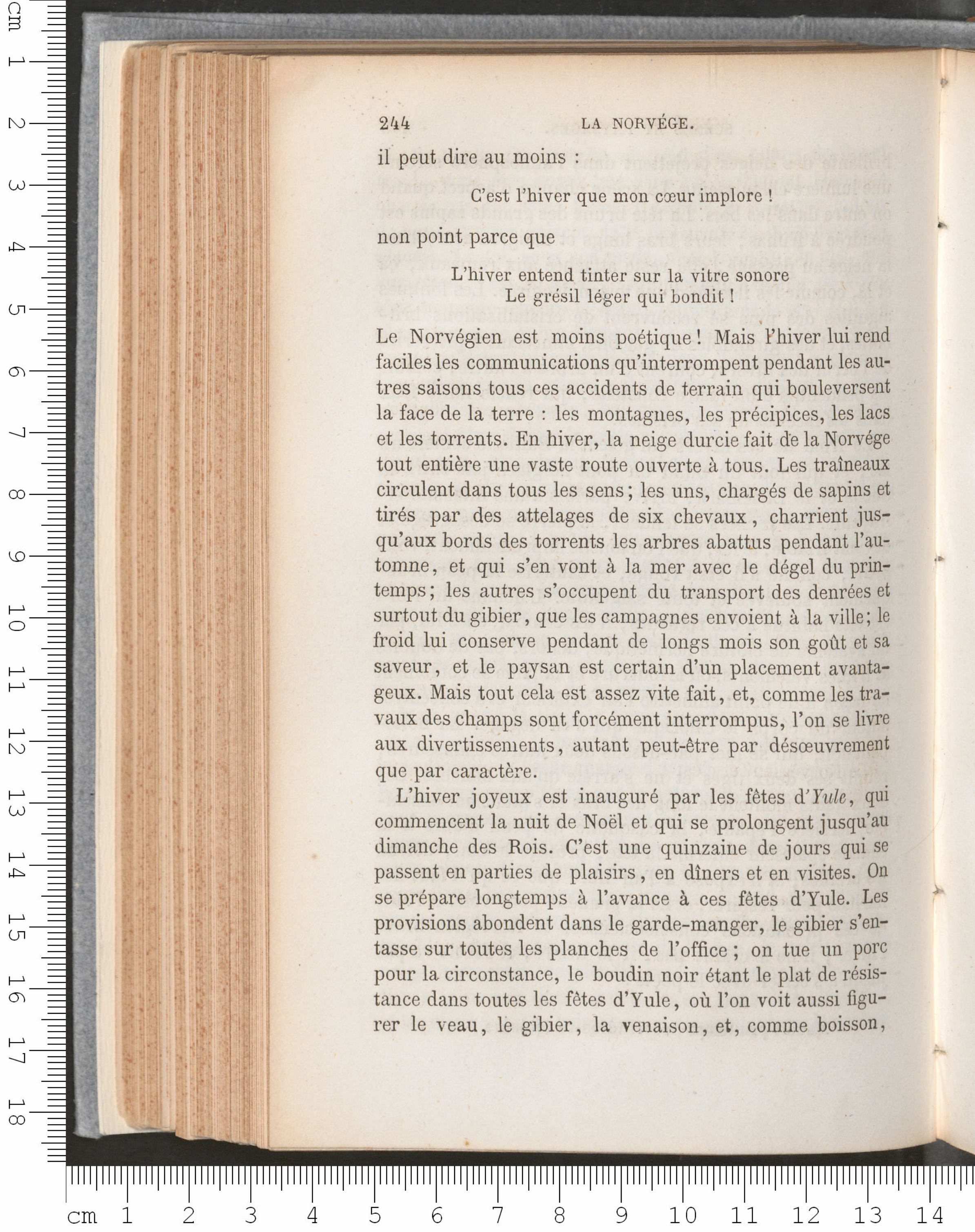
si elle tombe. On marche au sein d'un nuage de duvet froid; vous êtes enveloppé dans un tourbillon blanc; à chaque pas que vous faites, il semble se resserrer autour de vous et vous enlacer dans des entraves cotonneuses et glacées. Le sol, sous vos pieds, c'est la neige; le ciel, sur vos têtes, c'est la neige; l'atmosphère, autour de vous, c'est la neige, encore la neige, toujours la neige! Il n'y a plus au monde qu'un élément : la neige! C'est alors, vraiment, qu'il faut plaindre le voyageur. L'instinct le conduit bien plus que la raison : il marche au hasard, à demi aveuglé; ses chevaux, baissant tristement la tête et ne pouvant plus flairer la piste accoutumée, vont comme on les pousse, sans savoir. Si vous vous arrêtez, si vous détournez la tête, si vous vous accordez une distraction d'un instant, vous ne retrouverez plus votre route incertaine; vous êtes perdu! L'oreille, qui cherche en vain à saisir une vibration dans l'air muet, s'effraye de ce calme lugubre, image de la mort. La neige tombe sans bruit, et le pas mat s'amortit dans la ouate molle.... Seulement, de temps en temps, un corbeau secoue dans l'espace blanc ses ailes sombres et pesantes, et mesure par un croassement lugubre les intervalles de ce silence plein d'angoisse.

Mais quand la neige a tombé pendant bien longtemps, quand la plaine, la montagne et les bois ont reçu leur parure d'hiver, la scène change d'aspect. Une nappe blanche, égale, immense, s'étend sur la nature uniforme; les vallées sont remplies, les montagnes abaissées; un égal niveau passe sur le pays tout entier. La Norvége n'est plus qu'une vaste plaine déroulant d'horizon en horizon pendant cinq cents lieues ses perspectives infinies. Quand, vers midi, la brume roulée par un vent léger s'écarte; quand rien ne trouble la transparence bleue de l'éther, le soleil, sur la neige immaculée, resplendit avec un incomparable éclat. Il y a je ne sais quelle gaieté légère dans l'air vif et sec, et les rayons qui se brisent et se répercutent sur la surface

brillante des neiges projettent dans l'atmosphère sereine une lumière éblouissante. La scène change d'aspect quand on entre dans les bois. La tête brune des grands sapins est poudrée à frimas ; leurs bras longs et maigres accrochent la neige au passage ; elle reste attachée aux rameaux, çà et là, comme les flocons d'une toison déchirée. Les longues aiguilles des pins se recouvrent de cristallisations brillantes, et des girandoles de glaçons, étincelantes pierreries de l'écrin des hivers, courent d'un arbre à l'autre, comme les pendentifs d'un lustre constellé, qui reflète mille feux dans les facettes de ses prismes.

Le froid de ces hivers qui gèlent la Baltique comme un lac, et qui font du Sund un pont de glace jeté entre la Suède et le Danemark, arrive parfois à une intensité effrayante. Les rochers se fendent, la pierre se désagrége et devient friable ; le fer, que l'on touche imprudemment, vous brûle, comme s'il était rouge, et cautérise la peau brusquement soulevée et toute saignante. L'homme du Nord est vite habitué à ces rigueurs ; il les combat, chez lui, par un système de clôture hermétique ; dehors, par de doubles et triples vêtements, où la fourrure et la laine se combinent de façon à ne point admettre l'air extérieur et à concentrer autour du corps le calorique qui s'en dégage. La botte-pantalon, qui se met par-dessus deux autres chaussures, réunit ses deux tiges et ne s'arrête qu'aux hanches. Les deux gants montent le long des bras et s'attachent ensemble derrière l'épaule ; la casquette de peau d'ours à la chaude épaisseur enferme la tête, protége le cou, défend les oreilles, et n'expose à l'air libre que ce qu'il faut des narines pour respirer, et de la prunelle pour voir. A l'aide de ces précautions consciencieuses, le Norvégien brave l'hiver ; il ne le craint pas, il le désire, et s'il ne va pas jusqu'à s'écrier avec le poëte :

Maudit printemps, reviendras-tu toujours ?



il peut dire au moins :

> C'est l'hiver que mon cœur implore !

non point parce que

> L'hiver entend tinter sur la vitre sonore
> Le grésil léger qui bondit !

Le Norvégien est moins poétique ! Mais l'hiver lui rend faciles les communications qu'interrompent pendant les autres saisons tous ces accidents de terrain qui bouleversent la face de la terre : les montagnes, les précipices, les lacs et les torrents. En hiver, la neige durcie fait de la Norvége tout entière une vaste route ouverte à tous. Les traîneaux circulent dans tous les sens ; les uns, chargés de sapins et tirés par des attelages de six chevaux, charrient jusqu'aux bords des torrents les arbres abattus pendant l'automne, et qui s'en vont à la mer avec le dégel du printemps ; les autres s'occupent du transport des denrées et surtout du gibier, que les campagnes envoient à la ville ; le froid lui conserve pendant de longs mois son goût et sa saveur, et le paysan est certain d'un placement avantageux. Mais tout cela est assez vite fait, et, comme les travaux des champs sont forcément interrompus, l'on se livre aux divertissements, autant peut-être par désœuvrement que par caractère.

L'hiver joyeux est inauguré par les fêtes d'*Yule*, qui commencent la nuit de Noël et qui se prolongent jusqu'au dimanche des Rois. C'est une quinzaine de jours qui se passent en parties de plaisirs, en dîners et en visites. On se prépare longtemps à l'avance à ces fêtes d'Yule. Les provisions abondent dans le garde-manger, le gibier s'entasse sur toutes les planches de l'office ; on tue un porc pour la circonstance, le boudin noir étant le plat de résistance dans toutes les fêtes d'Yule, où l'on voit aussi figurer le veau, le gibier, la venaison, et, comme boisson,

l'hydromel, l'eau-de-vie et la bière. Les deux premiers jours de la fête sont consacrés aux domestiques de la ferme, qui sont servis par leurs maîtres. Est-ce un lointain ressouvenir des Saturnales du vieux monde ? Quoi qu'il en soit, pendant deux jours, ces travailleurs de toute l'année vivent au milieu d'une inépuisable abondance. Le soir venu, ce sont des chants et des danses qui se prolongent sans fin ; le berger des sœters, l'alphorn ou la clarinette à la main, est le musicien de la bande. Ce n'est pas d'ordinaire un virtuose de premier ordre, mais le public se montre indulgent et ne lui demande que de marquer le rhythme entraînant des polks, des valses et des galops.

Les fêtes d'Yule remontent à une période anté-historique. On les trouve en Norvége longtemps avant l'introduction du christianisme. Le roi Olaf les proscrivit comme les vestiges impies du paganisme ; ceux qui voulurent les renouveler furent mis à mort ou mutilés. Plus tard, et sous la domination désormais incontestée du christianisme, elles furent rétablies. Leur coïncidence avec les fêtes de Noël, si chères à tout le nord de l'Europe, les préserva désormais de la persécution. On crut les célébrer en l'honneur du Christ, bien que leur nom d'Yule, ou Jule, qu'elles ont toujours conservé, dérivât de Jolner, un des surnoms d'Odin.

Le Norvégien, et c'est là un des traits les plus aimables de son caractère, aime que tout soit heureux autour de lui. Il convie tout d'abord ses serviteurs aux fêtes de l'hiver ; mais sa bienveillance plus expansive ne s'arrête pas aux hommes, il sait faire aussi leur part aux oiseaux du bon Dieu, et, comme de notre père qui est aux cieux, on peut dire de lui que

.... Sa bonté s'étend sur toute la nature.

Le matin de Noël, on prend la plus belle gerbe dans les greniers, on la fiche au bout d'une perche, on plante la

perche sur le toit de la principale habitation du gaard, à côté de la *cloche du commandement*, dont la voix de bronze transmet les ordres du père de famille. En Norvége, plus que partout, le long hiver affame les oiseaux. Pas de grain à picorer sur la terre couverte; les baies, maigres et rares, sont gelées dans les buissons; les sorbes, dans les arbres, sont cachées sous la neige. Aussi le premier moineau franc qui aperçoit dans l'air l'heureuse gerbe à demi dénouée pousse de petits cris joyeux, comme pour appeler les retardataires qui s'endorment dans le froid et dans la faim; c'est plaisir de les voir s'élancer de toutes les cimes, voleter autour de la gerbe avec des ébats joyeux et mille cris impatients; puis, tout à coup, tomber sur elle comme un filet vivant, la couvrir du réseau de leurs ailes frémissantes, se disputer le même épi, comme s'il n'y en avait point assez pour tous, et, quand la bande a fini son repas avide, éparpiller et perdre le grain qui reste. Ainsi veut-on qu'à l'exemple de l'homme les oiseaux puissent aussi fêter *Yule!*

C'est pendant les fêtes d'Yule que l'on se voit entre parents et amis. A vingt lieues à la ronde, on se regarde comme voisins, et l'on use de tous les priviléges du voisinage. Les invitations ne se font point par lettre close et particulière, mais chaque maître de maison dresse une liste générale des invités qu'il veut recevoir; un patineur s'en va d'un gaard à l'autre, il montre sa liste, et, en regard de son nom, chacun indique s'il accepte ou s'il refuse. On se réunit vers quatre heures. Il fait nuit depuis longtemps. Le tintement lointain des grelots annonce l'approche des convives, cachés encore par le détour du chemin, le coin d'un bois ou le repli du terrain. Tout à coup les traîneaux arrivent, cinq ou six à la fois; on avertit le père de famille; il paraît sous le porche avancé de son perron; les serviteurs sortent au-devant des invités, la torche à la main. Les flammes semblent courir en reflets rouges sur la

neige ; on arrête devant la porte les petits chevaux qui hennissent et frappent du pied la terre durcie, secouant leurs longues crinières emmêlées de givre et poudrées à frimas. Les hommes, placés sur le devant des voitures, sautent à terre et offrent galamment la main aux femmes, enveloppées de fourrures et drapées dans les tartans de Christiania, cachemires indigènes de la Norvége ; elles entrent. Vite les maîtresses du logis s'empressent autour d'elles, on les débarrasse de leurs enveloppes ; leur belle taille se redresse, et elles s'avancent dans leur frais éclat, jeunes reines couronnées de leurs cheveux blonds, la lèvre rouge, et tout empourprées de ces touffes de roses que le froid fait éclore sur la joue. Au moment de son arrivée, on offre à chaque convive une tasse de thé ou de café. On cause en se promenant dans la vaste salle, comme pour dégourdir les jambes, fatiguées d'une longue inaction dans le traîneau trop étroit. Quand tout le monde est réuni, on apporte le *Mellem-maalti* (le repas du milieu). C'est un plateau chargé de sandwiches, d'anchois, de tranches de langues, ou de viandes fumées, et de petits morceaux de fromage. Chacun se sert et mange debout ; les femmes boivent un verre d'eau, les hommes un verre d'eau-de-vie blanche. Bientôt on bat les cartes ; je note comme trait de mœurs que les femmes ne jouent jamais, et que la partie des hommes est toujours fort modérée. Les jeux en vogue sont le *boston*, l'*hombre* et le *shirvenzel*, sorte de piquet savant, et la *mouche* à trois cartes. Le whist des diplomates n'a pas franchi le Gulbrandsdale. Parmi les hommes qui ne jouent pas, les uns, suivant leur âge, causent et fument paisiblement, les autres chantent et dansent au son des guitares. Le piano ne sort pas de l'enceinte des villes ; mais les matelots espagnols, qui font de fréquents voyages à Bergen, ont répandu dans le Nord leur instrument national : il y a des guitares partout. Je n'affirmerai point que les Norvégiennes soient des virtuoses consommées ; il ne

serait pas impossible de trouver ailleurs plus d'habileté dans les vocalises et plus de sûreté dans les traits; mais il faut au moins leur reconnaître une qualité que je n'ai jamais vue à un aussi haut degré que chez elles et chez les Suédoises : je veux dire la limpidité cristalline de la voix, une pureté de timbre qui me rappelle les vibrations d'une cloche d'argent, et une puissance de tenue sur la même note, qui modifie le son incroyablement, augmentant ou diminuant son volume, et le faisant passer, sans jamais altérer sa justesse, à travers les intensités les plus différentes. Le punch circule incessamment; il est assez fort; hommes et femmes y font également honneur. Vers huit heures, on sert le souper. Qui a vu un souper norvégien en a vu mille. On présente d'abord un poisson coupé par tranches; le plat fait le tour de la table, et chacun se sert soi-même. Après ce premier service, on enlève la première assiette, sous laquelle chaque convive en trouve une seconde; une servante, derrière sa chaise, essuie sa fourchette et son couteau qu'elle lui rend. Au poisson succède le gibier. Le gibier, en cette saison, c'est le daim, c'est le ptarmigan et le coq de bruyère, c'est le *tiur*, espèce de gallinacée des bois, gros comme une poule d'Inde. Une succession de sauces accompagne chaque plat. Ces diverses sauces se composent pour la plupart de fruits conservés, cuits dans le jus de la viande, et parfois dans du lait; tels sont les *moltebeer* (espèce de mûres sauvages), les *tyttebeer* et les *ackerbeer* (variétés de la ronce commune), et les baies acidulées et mucilagineuses du myrtille, qu'il ne faut pas mépriser, malgré leur couleur sombre; le poëte et la ménagère le préfèrent au blanc troëne.

Alba ligustra cadunt, vaccinia nigra leguntur!

La maîtresse du logis ne s'assied jamais à table; elle se tient debout derrière ses convives, circulant autour d'eux, allant de l'un à l'autre, comme pour voir s'il ne manque

rien à personne. C'est là un vieil usage, assez passé de mode ailleurs qu'en Norvége. Ailleurs, c'est à peine si, dans la vie fashionable de nos jours, une maîtresse de maison s'occupe de ses invités; c'est à peine si elle a le temps de répondre aux attentions empressées de ses deux plus proches voisins. Ici, comme partout, la Norvége est plus près que nous de la nature. C'est ainsi, j'imagine, que les patriarches et les rois pasteurs devaient exercer l'hospitalité sous la tente. Sarah et Nausicaa servaient leurs hôtes. On ne voit du reste dans ces festins ni maîtres d'hôtel, ni valets de pied, robustes gaillards dont je suis toujours tenté de rire, quand je vois une assiette de porcelaine au bout de leurs bras d'Hercule. En Norvége, tout le service intérieur est confié aux femmes; leur main, plus légère et plus délicate, s'acquitte mieux des soins domestiques; elles ont à la fois plus de douceur, plus de prévenance et plus de délicatesse. Il en est partout ainsi, et chez nous-mêmes, dans les maisons où le service est fait par les femmes, ne semble-t-il point qu'on trouve un accueil plus aimable, une hospitalité plus intime et plus touchante en sa grâce familière?

Il n'y a pas un détail de l'économie domestique dont la femme du gaard ne s'occupe, dont elle ne soit heureuse de s'occuper; elle sent que c'est son devoir, et elle le remplit avec une sorte de fierté noble. Elle ne rougit point des emplois que l'on regarderait ailleurs comme appartenant à la domesticité; elle les accepte avec joie pour servir son mari, pour être utile à ses enfants, pour assurer le bien de sa maison. Si vous l'engagez à quelque partie, elle vous répondra, sans fausse honte, qu'on a *tué* la veille, et qu'elle est obligée de rester à la maison pour faire du boudin noir. Le gouvernement de son intérieur est sa principale pensée et sa première occupation; elle fait marcher tout un petit monde, le ménage d'abord; les arts que l'on appelle *d'agrément* ne viennent qu'après; sans y exceller, les Nor-

végiennes n'y sont pas tout à fait étrangères. La danse, cette gymnastique de la beauté, cette grâce du corps harmonieux, est un plaisir national ; son rhythme est plus vif, plus net que dans nos salons. L'organiste de la paroisse promène ses cachets de ferme en ferme, et donne au moins les premiers rudiments de la musique ; les hommes ont vite fait d'accorder un violon, et les femmes de pincer les cordes d'une guitare. Quand on en sait assez pour faire danser les autres, ou pour accompagner une ballade ou une complainte, on se déclare satisfait. C'est ainsi que, par une juste mesure de toutes choses, l'art qui doit être, dans la condition ordinaire, l'agrément et la distraction de la vie, garde toujours une position secondaire, et reste à son humble rang d'accessoire, sans chercher jamais, au détriment des devoirs de la condition, à usurper la première place.

Je ne prendrai pas sur moi d'affirmer que le royaume de Norvége soit constitué en société de tempérance : on rencontre parfois des Norvégiens dans un état qui démentirait cette assertion ; mais il faut du moins convenir qu'ils ont quelque mérite à se montrer sobres si souvent. Aucune loi ne restreint le droit de distillation ; leurs grains et leurs pommes de terre leur fournissent d'excellente eau-de-vie à un prix de revient très-modéré ; chaque paysan a chez lui la chaudière sur le feu et le baril dans les celliers. Ils aiment cette boisson ardente, dans laquelle ils croient retremper leurs fibres alanguies ; et cependant rien de plus rare que les excès dans les circonstances ordinaires de la vie. Peut-être bien que, si l'on additionne au bout de l'an, on trouvera qu'ils ont accompli le précepte d'Hippocrate, *mense semel inebriari*, mais du moins ils ont su choisir leur temps. L'époque des grandes *beuveries*, comme aurait dit Rabelais, ce sont les fêtes d'Yule, ou de la mi-août, le jour où l'on rentre la dernière botte de foin ou la dernière gerbe de blé ; puis encore ces fêtes de la vie pri-

vée, le baptême, le mariage ; et ces fêtes de la mort, les funérailles des amis et des proches. Il faut bien l'avouer, dans ces circonstances exceptionnelles on boit beaucoup, peut-être même on boit trop ; les plus vaillants reconduisent les autres à domicile, ou les couchent.... sous la table.

Nous avons dit que, pendant toute la durée des fêtes d'Yule, les serviteurs partagent l'allégresse de leurs maîtres et font à peu près la même chère ; on les sert dans le *borstue*, qui est leur habitation particulière, presque toujours séparé du principal bâtiment du gaard. Le borstue comprend au rez-de-chaussée une grande salle à quatre fenêtres, table au milieu et chaises autour. A l'extrémité, le *stove*, sorte de cheminée monumentale que nous avons déjà décrite. A côté de cette salle à manger, et plus petite, la cuisine. Au premier étage, une série de petites chambres ayant chacune sa fenêtre unique, mais toujours garnie de vitres ; toutes ces chambres s'ouvrent sur une longue galerie couverte, à l'abri de la pluie, mais exposée au vent. Sous cette galerie, chaque matin on vient exposer la literie de chaque chambre. Il n'y a point de draps, mais seulement des peaux de rennes, de chèvres et de brebis, à qui on laisse le poil ou la laine. C'est moins propre, sans doute, que nos couchers de toile et nos blanquettes manufacturées, mais c'est du moins beaucoup plus chaud. Avec sa peau de renne, le Norvégien dormirait dans la neige tout un hiver sans craindre les rhumes. Quelle couverture de laine pourrait le préserver ainsi ?

C'est aussi pendant les loisirs assez longs des hivers que l'on procède le plus généralement aux fiançailles et aux mariages. Il en coûte pourtant pour se marier, surtout en Norvége, où l'on pense que rien ne saurait être trop beau pour fêter le plus beau jour de la vie. Les repas, les danses et les réjouissances se prolongent toute une semaine. On amène

pompeusement à l'époux sa fiancée, parée comme une princesse et couronnée comme une reine. La robe, la couronne et les joyaux de famille, qui ne servent que ce jour-là, font leur apparition solennelle. L'aïeule se souvient qu'à pareil jour elle porta aussi la même couronne et la même robe, et la petite sœur, en regardant son aînée, se dit tout bas qu'un jour viendra où elle les portera elle-même à son tour.

Dans l'Église luthérienne, comme dans la primitive Église, la cérémonie des fiançailles est complétement distincte et séparée du mariage. Entre la première fête et la seconde, il s'écoule parfois plusieurs années. Cet usage des fiançailles précoces a peu d'inconvénients et beaucoup d'avantages : c'est comme le noviciat du mariage. Peu à peu l'on s'habitue aux idées graves qui doivent naître du sacrement ; on fait lentement l'apprentissage de la vie sérieuse ; on s'avance pas à pas vers le but que l'on contemple longtemps avant de l'atteindre, au lieu de se précipiter tête baissée dans l'irrévocable ; on n'improvise pas des liens éternels, mais on resserre chaque jour le nœud davantage, jusqu'à l'heure où il doit devenir indissoluble. On remplace le coup de foudre de l'amour par une accoutumance paisible de l'un à l'autre, tous deux apprenant à s'aimer en apprenant à se connaître. Les mœurs s'épurent et se raffinent dans ce mutuel commerce, où le bonheur lui-même conserve toujours l'espérance d'un bonheur plus grand.

Ainsi, les premières années de la vie ne sont point privées de leur charme le plus doux ; le printemps de la jeunesse en fleur ne reste point forcément étranger à l'amour, et ce lien idéal, dont rien ne diminue ni la pureté ni la force, retient l'âme et la préserve de bien des atteintes qui seraient des souillures. L'amour s'accroît des lenteurs et des obstacles ; les retards involontaires qu'il subit deviennent ainsi la cause d'une sensibilité plus attendrie dans

l'âme, d'une grâce plus exquise dans l'esprit, de plus de sociabilité dans les manières. Que de fois je me suis senti ému, dans l'embarcadère d'une station, ou sur la passerelle d'un steamer en partance, en voyant couler les belles larmes des fiancés qu'une absence, courte parfois, allait séparer! La Fontaine a raison :

L'absence est le plus grand des maux!

Entre la première jeunesse, irréfléchie, entraînée, un peu folle, et la vie froidement sérieuse et positive, les fiançailles mettent un intervalle de gravité enjouée, de réflexion souriante et de soucis tempérés par des perspectives caressantes, et ces années premières de la virilité, partout ailleurs inquiètes et troublées, passent ainsi, consolées et sereines. Quand arrivent les tentations des heures mauvaises, on a du moins pour se défendre ce qui a manqué à tant parmi nous, un souvenir et une pensée chérie! La vie a tout d'abord un but qui en devient le charme ; la sagesse est moins difficile quand on en connaît la récompense, et, en attendant le moment où il devient chef de famille à son tour, le jeune homme se réfugie dans l'espérance pour échapper à cette solitude de l'âme, la plus amère des solitudes; rêveur par nature, au lieu de rêver à une femme anonyme ou de faire pire encore, il rêve à celle qui sera *sa* femme.

Les fiancés ont une sorte de position sociale à part, reconnue par la loi aussi bien que par les mœurs : on ne rompt pas le nœud sans cause; on ne renvoie point son fiancé sans motifs ; on ne répudie pas sans motif grave la fiancée fidèle. Du reste, on jouit après les fiançailles d'une liberté suffisante ; on accepte une invitation ensemble et sans les familles ; ensemble on va au spectacle ou au bal; on se promène ensemble, et nul ne songe à y trouver à redire. On sait qu'une femme n'est jamais mieux gardée ni mieux respectée que par celui qui doit être son mari.

On pense aussi qu'en donnant aux jeunes filles plus de liberté qu'aux femmes, on prévient en elles ce désir immodéré d'affranchissement qui compromet en des unions hâtées le bonheur de tant d'existences. Chez nous, les femmes épousent le mariage bien plus que le mari ; en Norvége, où elles ont plus à perdre qu'à gagner dans l'hymen, elles acceptent le mari malgré le mariage.

Considérées comme un retard au mariage, les fiançailles ont aussi des conséquences graves au point de vue de l'économie sociale ; en diminuant le nombre total des années de l'union conjugale, elles restreignent d'autant les chances d'une postérité nombreuse, chez un peuple moral et dont on peut dire, comme Tacite l'avait dit de ses ancêtres : *Turpe est definire numerum liberorum*, et qui cependant ne veut pas avoir trop d'enfants ; la longueur moyenne de la vie, qui est de quarante-huit ans en Norvége, jointe aux naissances trop fréquentes, amènerait bientôt un surcroît gênant de population. Autrefois, les prêtres refusaient de marier ceux qui n'établissaient pas le bilan d'une position avantageuse : on ne voulait pas unir la faim et la soif. Aujourd'hui on compte chaque année un mariage par cent trente personnes. Je ne connais que la Suisse où l'on se marie moins.

Il faut bien le dire, les conditions de moralité que j'ai rencontrées dans la classe aisée se retrouvent plus rarement à mesure que l'on descend l'échelle sociale. Ainsi, les domestiques qui sont fiancés, les enfants des bonders qui, après avoir échangé leurs promesses de mariage, attendent la vacance d'une ferme pour s'établir, anticipent un peu sur les priviléges du sacrement, et quelquefois on s'en aperçoit ; on s'en aperçoit trop souvent! La moyenne des enfants illégitimes est d'un sur cinq. Il y a des districts où elle est presque arrivée à l'effrayante proportion d'un sur trois. Du reste, la condition sociale des enfants naturels est meilleure en Norvége que partout ailleurs. Non-

seulement ils sont légitimés par le mariage subséquent des parents, mais le père qui épouse une autre femme que la mère de ses enfants, peut les légitimer, par un acte spécial, antérieurement à son mariage. C'est ce qui arrive ordinairement; les enfants ainsi légitimés entrent en partage de la succession paternelle. La bâtardise n'engendre pas ici la honte et la misère, comme il arrive dans quelques parties de l'Europe, où l'enfant vient tendre à la porte de son père une main furtive et avilie.

Les longues nuits du Nord, interrompues seulement, vers midi, par quelques heures rapides d'une aube jointe au crépuscule, où la lumière avare et douteuse glisse du ciel entre deux nuages, et court en reflets pâles sur la neige pour s'éteindre bientôt dans la nuit qui revient, ce mélange de pénombre et de complète obscurité jette dans l'âme du voyageur une mélancolie profonde. Le Norvégien, dont l'enfance a été bercée dans ces ténèbres, les affronte sans pâlir.

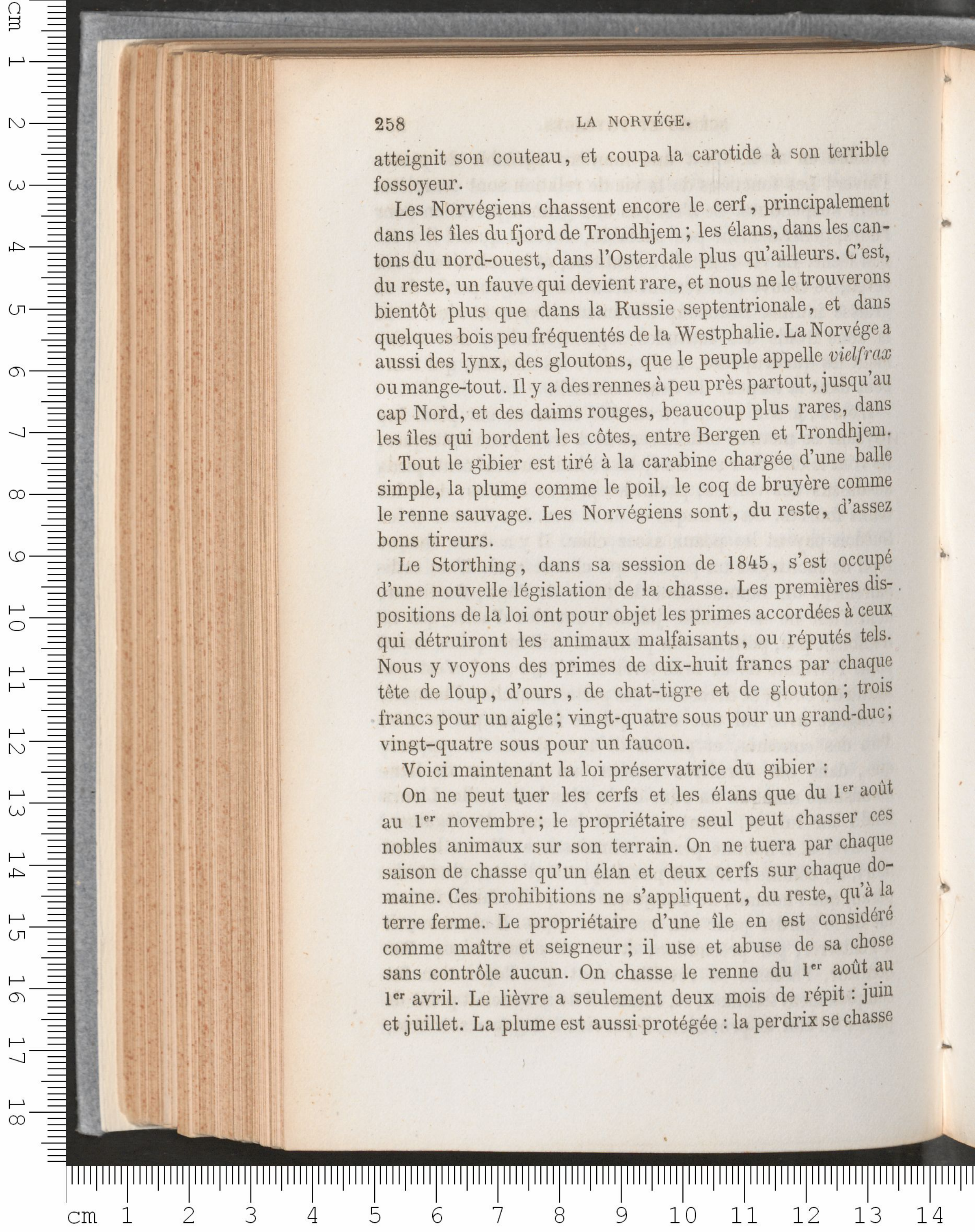
La neige n'interrompt point la chasse comme chez nous; on chasse en hiver le *tydder*, le *ryper* et le *jerper*. Ces trois oiseaux appartiennent à la famille des gallinacées. J'ai déjà parlé du tydder ou *tiur*, au bec dur et aux ergots puissants; il avale, comme le coq de basse-cour, une quantité considérable de fragments de pierre, qui lui servent à broyer l'aliment dans son rude gosier; mais les aiguilles du pin, dont il fait sa principale nourriture, donnent à sa chair un fumet sauvage, peut-être un peu trop prononcé pour le palais des délicats. Le ryper est le *ptarmigan* d'Écosse, comme le tiur en est le *cupercailzie*. Il est un peu plus gros en Norvége qu'en Écosse, et son plumage est aussi plus serré; on dirait, quand on le mange, qu'il a été cuit dans la térébenthine. Le jerper est une sorte de grouse de la taille d'un fort pigeon; sa chair est plus blanche que celle de la perdrix; c'est le meilleur

gibier de toute la Norvége. On le trouve dans les bois de bouleaux, et on lui fait une chasse facile quand les feuilles tombées ne le protégent plus. On tue aussi quelques loups autour des gaards, où la faim les attire, où le mugissement des troupeaux les appelle. Il ne faut point songer à des battues régulières dans les bois : l'animal traqué débuche, prend un parti et surmène les chiens. Il n'y a point dans toute la Norvége un seul équipage qui puisse suffire à cette grande chasse. Du reste, la bande des loups ne se réunit guère que sur les lacs glacés, et c'est là seulement qu'elle est dangereuse. Partout ailleurs, le loup n'attaque point l'homme ; il ne cause guère de dommage aux troupeaux, enfermés l'hiver et gardés l'été ; d'ailleurs, il trouve dans les rennes sauvages un aliment savoureux et abondant, dont il se contente. Le loup est, comme on sait, un animal prudent. Il faut que la tentation soit bien forte pour lui faire oublier les mesures de sûreté : il y a cependant un appât auquel il n'essaye même point de résister. Il a un goût décidé pour la chair du chien ; aussi, quand il aperçoit un chien, il brave les plus grands dangers pour se procurer un repas succulent. On a cité des exemples de loups enlevant un pointer au milieu d'un traîneau lancé au galop. L'animal tombe d'un bond au milieu de trois ou quatre personnes, stupéfaites de tant d'audace, saisit son innocente victime, et se rejette sous bois. Le tout est fait en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Une autre fois, c'est un jeune terre-neuve que son maître, voyageant à cheval, a placé devant lui sur le pommeau de sa large selle. Le loup le voit, s'élance, le saisit et l'emporte, sans toucher l'homme ni le cheval.

On ne chasse guère l'ours en hiver. C'est pour lui la saison du sommeil, et on le laisse dormir et rêver dans ses cavernes profondes. On le tire en juin, quand il sort du bois et qu'il vient paître l'herbe fraîche avec ses petits. Le sommeil de l'ours dure environ cinq ou six mois, de no-

vembre en avril. C'est une manière agréable de passer l'hiver ! Les fonctions de la vie de relation sont complétement suspendues. Ce n'est pas une grande privation pour l'ours, généralement peu sociable, surtout quand il a été mal léché. La vie végétative continue, et le solitaire, à son réveil, se trouve entièrement débarrassé du superflu de sa graisse inutile. Beaucoup d'animaux hivernent ainsi sous la zone froide des latitudes septentrionales ; non-seulement les quadrupèdes, mais encore les oiseaux, qui tombent dans la torpeur du demi-sommeil.

L'ours, à son réveil, trouve le chasseur sur pied. Les paysans se mettent ordinairement à trois pour l'attaquer. Ils vont le chercher sur les fjelds, à huit ou neuf cents pieds au-dessus des vallées, parmi les pierres brisées, dans les taillis fourrés. On le traque et on le tire. Les Russes et les Suédois payent les peaux assez cher. Il y a dans chaque repli de montagne un paysan qui chasse seul. C'est ordinairement un homme dans la force de l'âge, fin tireur, dont l'œil ne se trouble jamais, muscles d'acier qui ne tremblent pas, poitrine aux poumons vaillants qui ne craint point l'étreinte de ce bras terrible. L'ours, qui n'est pas abattu du coup, se dresse sur ses pattes, marche à l'homme, et engage avec lui une lutte qui ne finit que par la mort d'un des ennemis, et parfois de tous deux. On rapporte que, dans ces dernières années, un chasseur de Hermandsnaze manqua un ours de la plus belle taille. L'ours fondit sur lui, et, avant qu'il eût le temps de dégainer, le renversa. L'homme perdit connaissance : l'ours le crut mort, et, comme il n'avait pas d'appétit (l'ours, plus tempérant que l'homme, ne mange que lorsqu'il a faim), il résolut de le garder pour son prochain repas. Il commençait à l'enterrer, par précaution, et en attendant mieux. Par bonheur, l'homme se réveilla avant que l'opération fût complétement terminée, et, comme il ne se souciait point de passer à l'état de provision, il parvint à dégager son bras,



atteignit son couteau, et coupa la carotide à son terrible fossoyeur.

Les Norvégiens chassent encore le cerf, principalement dans les îles du fjord de Trondhjem; les élans, dans les cantons du nord-ouest, dans l'Osterdale plus qu'ailleurs. C'est, du reste, un fauve qui devient rare, et nous ne le trouverons bientôt plus que dans la Russie septentrionale, et dans quelques bois peu fréquentés de la Westphalie. La Norvége a aussi des lynx, des gloutons, que le peuple appelle *vielfrax* ou mange-tout. Il y a des rennes à peu près partout, jusqu'au cap Nord, et des daims rouges, beaucoup plus rares, dans les îles qui bordent les côtes, entre Bergen et Trondhjem.

Tout le gibier est tiré à la carabine chargée d'une balle simple, la plume comme le poil, le coq de bruyère comme le renne sauvage. Les Norvégiens sont, du reste, d'assez bons tireurs.

Le Storthing, dans sa session de 1845, s'est occupé d'une nouvelle législation de la chasse. Les premières dispositions de la loi ont pour objet les primes accordées à ceux qui détruiront les animaux malfaisants, ou réputés tels. Nous y voyons des primes de dix-huit francs par chaque tête de loup, d'ours, de chat-tigre et de glouton; trois francs pour un aigle; vingt-quatre sous pour un grand-duc; vingt-quatre sous pour un faucon.

Voici maintenant la loi préservatrice du gibier :

On ne peut tuer les cerfs et les élans que du 1er août au 1er novembre; le propriétaire seul peut chasser ces nobles animaux sur son terrain. On ne tuera par chaque saison de chasse qu'un élan et deux cerfs sur chaque domaine. Ces prohibitions ne s'appliquent, du reste, qu'à la terre ferme. Le propriétaire d'une île en est considéré comme maître et seigneur; il use et abuse de sa chose sans contrôle aucun. On chasse le renne du 1er août au 1er avril. Le lièvre a seulement deux mois de répit : juin et juillet. La plume est aussi protégée : la perdrix se chasse

pendant les trois mois de septembre, octobre et novembre. On a accordé au castor, devenu rare, une trêve de dix ans qui est expirée le 1er août 1855. Qu'il se tienne dorénavant pour averti !

La pénalité consiste en amendes qui varient, selon les cas, de trois francs à deux cent cinquante francs. L'amende se partage entre le dénonciateur et les pauvres du district. On réserve toujours les droits du propriétaire à une réparation civile proportionnée au dommage causé.

Il n'est permis, sous aucun prétexte et dans aucun temps, d'enlever les œufs du gibier de terre. Quant aux oiseaux de rivage, dont la chasse est une véritable industrie, on ne touchera ni aux œufs ni au duvet de leur nid, passé le 1er juin. Il faut laisser à la mère le temps d'élever au moins une couvée.

Ni le Finmark lointain, ni le Nordland à demi sauvage, ne sont soumis à cette dernière restriction ; ils chassent et dénichent à leur gré les innombrables oiseaux de leurs rivages.

Nous avons dit que les gaarmœnds, et même les bonders un peu à leur aise, mènent tout l'hiver assez joyeuse vie. Les économistes leur reprochent une trop grande consommation de *brandtviin*, de sucre et de café ; des parties de plaisir trop nombreuses, des dîners trop fréquents et un trop grand luxe de karrioles, de traîneaux, de chevaux et de harnais. A quoi le paysan répond qu'il n'a pas sa fortune à faire, qu'il ne mange que les fruits de l'année, qu'il fait comme ont fait ses pères, et que ses enfants feront comme lui ; qu'il n'a guère d'argent, il est vrai, mais que s'il en avait il n'en trouverait pas l'emploi, et qu'après tout il est permis à chacun de consommer ce qu'il a produit.

Du reste, le mouvement se ralentit quand les fêtes d'Yule sont passées ; l'intérieur du Norvégien reprend peu à peu son apparence de calme, de paix et de travail régulier. Chacun reste dans la partie du gaard qui lui appartient. Les valets de ferme soignent les troupeaux dans les étables ;

les ouvriers réparent les instruments de labour; les femmes prennent la quenouille, le métier ou l'aiguille, filant, tissant, cousant. La salle commune de la famille présente un spectacle plus animé encore. Est-ce le matin? le rayon timide frappe aux vitres : aucun rideau ne l'arrête, et son chemin brillant sur le parquet marque le cours des heures et divise la journée. Assise dans son fauteuil, l'unique de la maison, et dont les grands bras lui montent jusqu'aux épaules, la mère de famille surveille du regard, excite de la voix, anime du geste le travail des actives ménagères; les hommes causent de leurs affaires, debout devant la haute cheminée où le sapin jette sa flamme vive et sa fumée résineuse; un jeune homme écrit dans un coin; c'est le teneur de livres de la maison, et sa tâche est facile; à côté de lui un enfant épelle ses lettres dans la Bible in-folio; deux jeunes filles, deux sœurs, que la neige emprisonne, se prennent par la taille, et, pour rappeler le sang dans leurs membres qu'engourdit le long repos, valsent, sans musique, autour de la table du déjeuner. Si le temps est sec, on essaye bien une promenade en traîneau; on traverse le fjeld sur des patins : mais la nuit vient si vite! Il faut rentrer, le dîner vous attend : on le prolonge un peu pour faire passer le temps. Puis, à trois heures, la veillée commence; on pose sur la table, dans un chandelier de fer, les chandelles de Trondhjem, suif jaune et mèches fumeuses. Pour ceux qui travaillent aux métiers, on allume les grandes lampes à deux becs; d'autres fois, quand on a moins à faire, on se contente de la torche fixée à la cheminée dans un anneau. On soupe à neuf heures : c'est le moment des longs récits. Les sujets ne manquent point aux conteurs. On ne peut craindre que l'embarras du choix. Le Norvégien n'a pas l'imagination brillante, mais il garde dans une mémoire fidèle les traditions de sa famille et de son pays; il rend ce qu'il a reçu, il raconte comme lui-même a entendu raconter. Les auditeurs bénévoles se contentent de

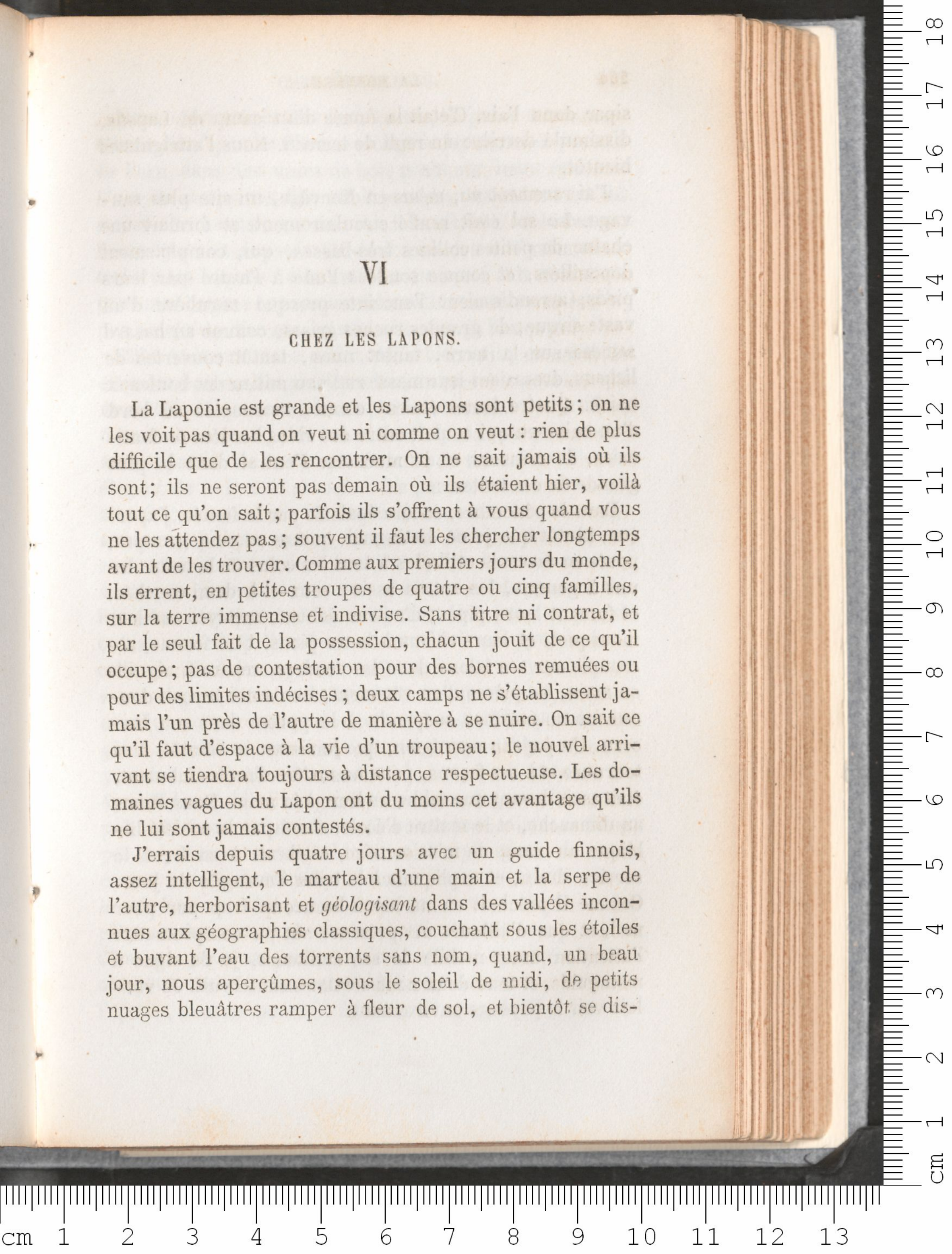
cette version qui ne varie jamais : les mêmes incidents réjouissent ainsi vingt générations; le poëte, à la fin, se trouve condamné à son poëme à perpétuité, et, même sous prétexte de l'embellir, il ne lui est pas permis de le changer. On finit par ne plus vouloir être ému que d'une certaine façon, toujours la même : d'autres trouveraient cela monotone, les Norvégiens trouvent cela charmant. La plupart de ces récits sont empruntés à la mythologie scandinave, chère au paysan comme des souvenirs de famille : tantôt ce sont les exploits d'Odin et les belles actions de Thor, le dieu de la force, armé du marteau redoutable; ce sont les malices de Loki, le dieu de la ruse et des méchants tours; puis viennent les habitants des cavernes sombres, les Trolles, nains et sorciers, qui forgent le fer des glaives et cisellent l'or de leurs poignées. Invisibles quand ils le veulent, méchants à qui les néglige, et bienveillants pour qui les sert, les Trolles rendent de bons ou de mauvais offices; ils savent garder les troupeaux contre les loups; ils peuvent faire de doux larcins aux jeunes filles. Les Grimms, musiciens magiques qui habitent les cascades et les torrents, chantent d'une voix humide leurs plaintes mélancoliques; ils mugissent avec les cataractes, ils murmurent et soupirent avec les ruisseaux. Pour prix des dons qu'on leur offre, ils enseignent l'art d'émouvoir par des sons harmonieux. Ce sont eux qui avaient enfermé dans le violon d'Oll-Büll une âme douce et puissante qui savait tour à tour chanter, rire et pleurer. Les pâturages ont aussi leur fée, Hulda la blonde, qui sans cesse erre et vague autour des chalets, pleurant son veuvage éternel.

Les eaux également ont leurs divinités : c'est le Näk à qui, tous les ans, il faut une victime humaine; c'est la Havfrüe, cette sirène du Nord qui, le soir au soleil couchant, montre sa belle tête au-dessus des flots apaisés, et dénoue en chantant les tresses de ses cheveux verts, nattés avec les coraux et les perles; perfide comme la

••

femme qui perd en aimant, elle enchaîne au fond des abîmes le matelot charmé. Mais les récits ne se bornent point aux souvenirs du mythe scandinave, ils empruntent aussi leurs sujets aux traditions chrétiennes. C'est ainsi que souvent ils peignent les *Varslunde*, âmes coupables et pardonnées qui échappent à l'enfer sans prendre encore possession du ciel ; fantômes errants dans un purgatoire qui est partout, montés sur des ombres de coursiers noirs aux crins épars, ils franchissent les abîmes, galopent sur les sommets, et chevauchent dans les nuages ; avant-courriers de la mort, quand elle doit visiter une maison, les *Varslunde* arrivent et la cernent de leurs cris. Souvent le conteur aborde les exploits des vikings écumant la mer et ravageant les côtes ; bandits héroïques, sublimes forbans qui affrontaient l'Océan sans boussole et trouvaient l'Amérique sans la chercher. Nous avons déjà dit tout le parti que le narrateur habile sait tirer de la légende de saint Olaf ; les auditeurs naïfs n'écoutent pas avec moins d'attention la fable du chien Saur, que le roi Eysten, après une révolte de ses sujets, leur donna pour souverain ; un philosophe prouva, par la métempsycose, qu'il avait reçu, par voie de transmission, l'âme d'un grand homme ; Saur n'en voulut pas : il préférait son âme de chien ! Un grammairien prétendit aussi qu'il savait prononcer deux mots de norvégien, et qu'il aboyait le troisième. Ce grammairien, qui avait sans doute peu d'élèves et beaucoup d'ambition, a toujours passé à mes yeux pour un vil flatteur. Un jour Saur, oubliant qu'il était roi, se commit avec un loup ; le loup n'était pas courtisan : il étrangla Sa Majesté.

Quand l'auditoire est dans une disposition d'esprit plus sentimentale, on lui raconte la tragédie touchante de Valborg et d'Axel, deux victimes de l'amour et de la loyauté, ou les malheurs de Haybart et de la belle Syène, et l'auditoire ravi finit par trouver que les nuits de six mois sont bien courtes.



VI

CHEZ LES LAPONS.

La Laponie est grande et les Lapons sont petits ; on ne les voit pas quand on veut ni comme on veut : rien de plus difficile que de les rencontrer. On ne sait jamais où ils sont ; ils ne seront pas demain où ils étaient hier, voilà tout ce qu'on sait ; parfois ils s'offrent à vous quand vous ne les attendez pas ; souvent il faut les chercher longtemps avant de les trouver. Comme aux premiers jours du monde, ils errent, en petites troupes de quatre ou cinq familles, sur la terre immense et indivise. Sans titre ni contrat, et par le seul fait de la possession, chacun jouit de ce qu'il occupe ; pas de contestation pour des bornes remuées ou pour des limites indécises ; deux camps ne s'établissent jamais l'un près de l'autre de manière à se nuire. On sait ce qu'il faut d'espace à la vie d'un troupeau ; le nouvel arrivant se tiendra toujours à distance respectueuse. Les domaines vagues du Lapon ont du moins cet avantage qu'ils ne lui sont jamais contestés.

J'errais depuis quatre jours avec un guide finnois, assez intelligent, le marteau d'une main et la serpe de l'autre, herborisant et *géologisant* dans des vallées inconnues aux géographies classiques, couchant sous les étoiles et buvant l'eau des torrents sans nom, quand, un beau jour, nous aperçûmes, sous le soleil de midi, de petits nuages bleuâtres ramper à fleur de sol, et bientôt se dis-

siper dans l'air. C'était la fumée d'un camp de Lapons, dissimulé derrière un repli de terrain. Nous l'atteignîmes bientôt.

J'ai rarement vu, même en Norvége, un site plus sauvage. Le sol était renflé circulairement et formait une chaîne de petites collines très-basses, qui, complétement dépouillées, et comme soudées l'une à l'autre par leurs pieds, arrondissaient l'enceinte presque régulière d'un vaste cirque; de grandes roches grises, comme au hasard semées sur la terre, tantôt nues, tantôt couvertes de lichens, dressaient leur masse rude au milieu des bouleaux nains. Quatre tentes étaient comme accroupies au bord d'un ruisseau qui coulait entre des rives bordées de fontinales, de cressons et de mousses. J'entrai dans la plus grande de ces tentes.

Dans la pénombre, encore épaissie par la fumée, j'aperçus, plutôt que je ne distinguai, quatre ou cinq groupes, posés en diverses attitudes à tous les coins de la tente : les uns à genoux, les autres assis; ceux-ci à demi couchés, et fumant leurs pipes; d'autres debout, appuyés sur leur mousquet, et leurs chiens à leurs pieds. Une femme, accroupie sur ses talons dans les cendres, réparait, aiguille en main, les pièces d'un vêtement; une autre berçait doucement un marmot suspendu à la poutre dans son berceau. Un paysan norvégien, que je reconnus bientôt, à sa tournure et à ses façons, pour un maître d'école ambulant, était assis devant une table, un livre à la main. Nous étions au dimanche, et le maître d'école, élevé par la société biblique au rang de missionnaire, célébrait à sa façon le service divin, et expliquait à la tribu l'évangile du jour. Comme il prêchait en un lapon beaucoup trop pur pour moi, et que d'ailleurs ma présence eût pu compromettre l'attention assez mobile de ses auditeurs, je fis signe à mon guide, et tous deux nous sortîmes sans bruit. Je voulais voir le paysage environnant.

Nous n'avions pas fait deux cents pas que nous rencontrâmes deux jeunes filles revenant de la source et portant de l'eau dans des vases de bois posés sur leurs épaules. L'une de ces jeunes filles était presque une enfant, ou du moins elle hésitait encore sur le seuil de l'adolescence; l'autre pouvait avoir de dix-huit à vingt ans. J'avais assez mal vu les Lapons de la hutte; cette jeune fille était donc pour moi comme le premier échantillon de sa race. Je n'ai pas besoin de dire avec quelle attention je l'examinai.

Elle était vraiment petite, mais bien prise en sa taille élégante; assez large d'épaules, avec une poitrine qui semblait puissamment développée; et comme les artifices du corset ne sont guère connus en Laponie, on peut croire aux apparences; le visage n'avait pas sans doute l'ovale élégant de la beauté grecque; les pommettes accentuaient trop fortement leur saillie sur les joues, et le bas du visage se terminait par une trop vive arête. Mais les dents blanches éclairaient de lueurs humides la bouche entr'ouverte; de larges ondes de cheveux châtains s'échappaient du bonnet et coulaient le long des joues; le front était grand et bien modelé, et l'on devinait dans l'œil une grande douceur, au fond d'une grande mélancolie. On retrouve souvent ces yeux-là dans le Nord. Le costume avait, comme on dit, un haut ragoût de couleur locale. Elle portait, en guise de coiffure, une cape de feutre rouge et bleu, retenue par un ruban jaune d'or; autour du cou, roulé et noué, un épais fichu de laine rouge; une tunique de peau de renne, poil en dehors, tombait jusqu'à ses genoux, fixée au flanc par une large ceinture de laine; des pantalons de peau étaient noués aux chevilles. Je notai une particularité dans la chaussure : les souliers étaient formés d'une seule pièce, et la couture placée longitudinalement sur le pied. C'est un petit sac autant qu'un soulier. Ajoutons, pour compléter ce costume, un plaid à carreaux verts, jeté sur l'épaule, comme pourrait faire une femme de Highlander

écossais, et nous aurons une assez juste idée d'une jeune Laponne en costume du dimanche.

En nous apercevant, les deux jeunes filles s'étaient arrêtées à quelque distance; mon guide leur adressa la parole, et aussitôt elles vinrent à nous sans témoigner la moindre timidité; mais elles ne me saluèrent pas. La plus jeune mit sa cruche à terre, s'avança tout près de moi, mania curieusement mon fusil; puis, voyant briller ma chaîne de montre, me rejeta l'arme assez brusquement et saisit l'or d'une main avide et curieuse. Le guide et l'aînée des jeunes filles s'entretinrent ensemble dans un dialecte doux, caressant l'oreille, plein de voyelles et de lettres mouillées, que j'avais un grand regret de ne pas comprendre. Puis, nous nous séparâmes, continuant la route chacun de notre côté, non sans nous retourner pour nous voir encore, et probablement avec la même curiosité des deux parts. Du haut des petites collines que nous atteignîmes bientôt, nous apercevions une étendue immense de plaines jaunâtres, coupées d'étangs, de marais, de petits lacs et de grands ruisseaux; toute la terre ferme était couverte de lichens et de mousses. Çà et là, sous la conduite du pasteur et sous la garde des chiens, paissaient de grands troupeaux de rennes. Nous passâmes quelques heures sur ces collines à bases de granit, souvent nu, et parfois recouvert d'un tuf de quelques pouces, qui ne peut nourrir d'autres végétations que des mousses.

Quand nous revînmes aux tentes, vers l'heure que chez nous on appellerait le soir, nous vîmes rentrer les troupeaux de rennes. Chaque bande, menée par trois ou quatre hommes, comprenait de soixante à quatre-vingts bêtes. Les rennes revenaient lentement, comme les bœufs qu'on ramène chez nous des pâturages; les uns s'attardaient pour brouter encore; les autres, parfois, s'écartaient du troupeau pour vagabonder dans les rochers. Au coup de sifflet du conducteur, de grands chiens bruns, à la

peau fourrée comme des ours, au museau lisse, fin et pointu comme des renards, s'élançaient derrière les fugitifs sans aboyer jamais, et les ramenaient au troupeau par quelque vigoureux coup de dent ; quand les rennes se hâtent, leur trot sec et brusque fait craquer la corne de leurs pieds et les articulations de leurs jambes, comme si les jointures se déboîtaient à chaque mouvement. Mon guide, grand ami de la conversation, se mit à causer avec les bergers. Je suivais, observant de mon mieux et notant exactement tout ce que je voyais. Quand nous fûmes à quelque distance des tentes, un des Lapons poussa un cri aigu ; aussitôt les femmes et les enfants sortirent, on ouvrit les barrières d'un enclos dont le pourtour était fait de branchages et de planches de sapin ; on s'avança au-devant du troupeau, qui fut cerné de toutes parts et poussé dans l'enclos, où il entra comme un flot, se pressant et se culbutant aux barrières trop étroites. Quand tous furent rentrés, on procéda immédiatement à une autre opération : il s'agissait de traire les rennes. Tout le monde s'y mit, hommes, femmes et enfants. On jetait une sorte de lazo aux cornes de l'animal qu'on voulait prendre, on passait la corde deux ou trois fois autour de son museau et autour de son jarret, puis on commençait à traire ; il se tenait parfaitement tranquille, et le liquide, épais et blanc, retentissait en tombant dans des marmites de fer ou dans des jattes de bois. Dès qu'on sentait la mamelle tarir sous les doigts, on enlevait prestement la corde, et l'animal délivré s'éloignait d'un bond sauvage. Quand toutes les femelles eurent ainsi passé par les mains d'un Lapon, le guide, qui s'était assis par terre auprès de moi, alla trouver le chef de la famille et lui demanda l'hospitalité pour nous deux. Le Lapon fit quelques pas vers moi, et ma bienvenue sous la tente me sourit dans toute cette honnête et franche figure. Le guide échangea nos civilités, et nous suivîmes le Lapon dans sa hutte. Quelle différence avec le gaard norvégien !

au lieu du parquet frotté et luisant, ou couvert de sauge et de menthe, ici l'on marche sur le sol froid et nu.

Ce mot de hutte que j'employais tout à l'heure est impropre : celui de tente serait beaucoup plus juste. L'habitation du Lapon est faite d'une sorte de drap de feutre, de couleur sombre, imperméable et résistant. Quatre pieux, solidement fixés dans le sol à leur base, et rapprochés à leur sommet, soutiennent l'édifice, qui a la forme d'une petite pyramide. Un pan soulevé de l'étoffe sert de porte à l'habitation, porte bien basse, par laquelle un Lapon n'entre qu'en se baissant, et un grenadier qu'en rampant.

Telles étaient du moins trois des quatre tentes du petit campement que j'avais maintenant sous les yeux. La quatrième était plus grande et d'une confection plus savante. Elle était formée de quatre pièces de bois ; des perches, posées sur ces pièces de bois, font office de soliveaux et reçoivent à leur tour les nouvelles perches dressées obliquement de manière à soutenir la toiture à pans coupés, qui ressemble à celle de nos maisons Renaissance. Toute cette charpente est recouverte de *wadmel*, par-dessus quoi l'on jette une seconde couverture de grosse toile. Quand on veut décamper, la maison est vite enlevée. J'aime ces maisons d'étoffe, aux murailles légères que l'on roule en partant et que l'on emporte comme un vêtement ; cette habitation, plus que toute autre, me semble d'accord avec l'instabilité de notre vie qui passe. Il me semble que je n'oserais jamais faire bâtir à chaux et à ciment.... cela dure trop longtemps ; c'est comme une provocation au destin. Je ne vois jamais une de ces belles maisons, qu'il doit être si pénible de quitter, sans me rappeler le vers mélancolique d'Horace :

> Linquenda domus.... et placens uxor.

Les Lapons qui habitent plus particulièrement dans les forêts, les *Graanlaper* (comme qui dirait les *Lapons de sa-*

pin, si l'on voulait traduire mot à mot), ont des huttes plus solides. Le bois en est le principal élément, et, au lieu d'être à quatre pans, elles sont à six ou à huit. Tantôt elles sont faites de planches; mais le plus souvent ce sont les arbres mêmes qui leur servent de murailles et de pierres angulaires; le toit est fait de branches d'arbres ou d'écorces de bouleau, cuites et pliées. On les recouvre parfois de peaux d'animaux sauvages, de cuirs tannés, et même d'une couche légère de gazon sec. Quand ces Graanlaper quittent leurs cantons, ils abandonnent ces huttes, dont s'empare le premier occupant. Parfois, en hiver, quand la neige s'amoncelle, quand les loups affamés se rassemblent, ces Lapons se bâtissent de véritables nids dans les arbres. Ils choisissent pour cela des troncs rapprochés, font passer de fortes perches dans la bifurcation des rameaux, et marient aux plus fortes branches leurs constructions légères. Ils n'habitent pas : ils perchent comme des oiseaux.

Non loin de leur tente, mais séparé d'elle, les Lapons ont une sorte de garde-manger ou d'office, qui porte le nom de *nalla*, et où l'on met en réserve les provisions qui ne pourraient tenir dans la hutte trop étroite. Voici comment on dispose cette construction toute particulière : on coupe un sapin à huit ou dix pieds du sol; on l'ébranche; on enlève l'écorce, et on frotte le tronc de quelque graisse, pour le rendre inaccessible aux rongeurs et aux grimpeurs. On pratique, à la partie supérieure de l'arbre, des mortaises à travers lesquelles passent deux pièces de bois emboîtées l'une dans l'autre et formant croix. Ces deux pièces de bois servent de sablières et supportent le petit édifice, qu'on couvre de planches et d'écorces de bouleau. La porte, située à la base du nalla, joue comme une trappe, s'ouvrant par la pression et se refermant par son propre poids; on monte au nalla par une sorte d'échelle grossière, faite d'une seule pièce de bois, dans laquelle on introduit des

échelons. Souvent, au pied des arbres qui portent le nalla, on voit rôder les ours et les jœrfs, qui lèvent le nez, flairent le beurre et la viande, frottent leur museau, et affilent leurs ongles contre l'arbre, en attendant mieux.

Du reste, la grandeur et la solidité de la hutte, le soin qu'on apporte à sa construction, dépendent beaucoup du temps qu'on doit l'occuper. On ne prend guère souci d'un campement de quelques jours. Mais si l'eau est bonne, la mousse fraîche et le lichen abondant, on songe alors à un établissement plus durable. La hutte prend les proportions d'une véritable maison de toile. On ne connaît pas les murs de refend, et il ne s'agit guère ici de séparer l'appartement par des cloisons; on ne songe même pas au paravent, cette muraille portative avec laquelle on improvise si facilement des chambres et cabinets. Le sol de la hutte reçoit seul des marques apparentes de bornes et de frontières, figurées par des pièces de bois : l'appartement n'existe ainsi qu'à l'état de plan en relief. Voici la disposition d'une grande hutte à six pans : les deux grands côtés sont parallèles; les quatre autres murs forment un angle obtus, deux par deux. Le foyer, formé d'un cercle de pierres inégales, est placé au milieu de la pièce, comme le *brasero* espagnol. A droite et à gauche du foyer, et parallèlement au grand côté, deux pièces de bois indiquent, ici l'appartement des hommes, et là celui des femmes. Il y a une porte à chaque extrémité; la plus grande est ordinairement située du côté du midi : elle est commune à toute la famille. C'est près d'elle que les femmes rassemblent tout ce qui est de leur usage plus particulier. Près de la porte du nord, beaucoup plus petite, est l'espace réservé aux hommes : c'est là qu'ils resserrent tous leurs ustensiles de chasse et de pêche. C'est par cette porte qu'ils sortent de la hutte pour aller en campagne. Les femmes n'en touchent jamais le seuil. On regarde comme du plus funeste augure de rencontrer une femme le matin d'un jour de

chasse. Nous avons retrouvé la même croyance peu galante chez les pêcheurs des îles Hébrides, qui n'essayaient même pas de jeter leurs filets le jour où lady Mac-Donald avait franchi les détroits.

Les ustensiles de ménage sont peu nombreux et fort simples. La pièce la plus apparente de la batterie de cuisine, c'est la marmite, toujours suspendue au-dessus du foyer. A l'heure du repas, on abaisse de quelques degrés cette marmite, qui devient une gamelle commune. Il y a aussi, *pour les jours de fête*, un certain nombre d'écuelles en bois que l'on voit pendues et rangées le long du mur. On ne connaît pas l'usage de la fourchette : les cuillers sont en bois le plus souvent, en corne quelquefois. Il y a de chaque côté de la porte de petits bancs fort bas, un grand fauteuil assez large, également bas, avec bras et dossier de bois; çà et là, de petites caisses étroites et longues, servant tout à la fois de bancs, de tables et d'armoires. On voit dans un coin des fusils à la crosse noire, au canon graissé, des filets et tous les engins de la pêche, des arbalètes comme celles des Suisses du moyen âge, des piéges, des arcs et des flèches. Du plafond descendent, retenus par des cordes, des quartiers de daims, du stockfish fumé, et des vessies soufflées, dans lesquelles on entend sonner les pois secs.

Au milieu de ce dénûment presque sordide, une seule chose rappelle les idées d'élégance, de fraîcheur et même de coquetterie. Ce sont les berceaux des enfants : ils ont tous la grâce d'un nid d'oiseau, avec la forme ovale, élégamment allongée, d'un *cocon* de ver à soie. On coule le marmot par une sorte de fente pratiquée au milieu, puis le cocon se referme, et, à l'exception de la tête, enserre l'enfant tout entier; la charpente extérieure du berceau est faite de racines flexibles, que l'on tisse comme notre osier; l'intérieur est tapissé de mousse et de duvet; les bords sont garnis de fourrures de martre, d'écureuils bleus et

de loups blancs, disposées avec un sentiment délicat des nuances qui doivent s'assortir.

Quoique le Lapon vive assez mal, il mange beaucoup et souvent, du moins en hiver. La cuisine est en permanence, et la marmite est toujours sur le feu. La fumée, qu'aucun tuyau n'attire du foyer, se répand dans la cabane, serpente le long des murs, se condense sous le toit, et retombe en flots épaissis. En hiver, les malheureux vivent éternellement dans cette atmosphère malsaine; il en résulte les plus douloureux phénomènes. La paupière se tuméfie, le cristallin rougit, la prunelle se dilate douloureusement, l'œil tout entier est en proie à une sensibilité maladive, que tout irrite. Vient-on à sortir, l'éclatante irradiation des neiges éblouit d'abord et bientôt blesse l'organe surexcité. Aussi la Laponie est peut-être le pays du monde où il y a le plus d'ophthalmies; souvent, dans la vieillesse, ces ophthalmies dégénèrent en cécité complète. Nulle part je n'ai rencontré un plus grand nombre d'aveugles. Du reste, la vieillesse est respectée ici comme chez tous les peuples encore voisins des mœurs primitives, et les centenaires y sont plus nombreux peut-être que partout ailleurs. En entrant chez mon nouvel hôte, j'aperçus, accroupie devant les tisons, une respectable petite vieille qui me parut avoir quelque quatre-vingts ans. Elle les portait assez gaillardement. J'allais charger mon guide de lui en faire mes compliments :

« Oh! dit-il, ne vous pressez pas; gardez-les pour sa mère.

— Ah! elle a encore sa mère?

— Oui.

— Où est-elle?

— Là! »

Et le guide me montrait du bout de son bâton quelque chose qui remuait sur un tas de peaux, dans un coin de la hutte. C'était la vieille mère, l'antique aïeule de toute la tribu. Elle avait entendu quelque bruit de notre côté, et

elle en voulait savoir la cause. Un de ses petits-fils la prit à bras-le-corps et la conduisit, ou plutôt la poussa jusqu'en face de moi. Je me rappelai involontairement le mot cynique d'Aristophane parlant des pauvresses d'Athènes : « Ça, des femmes ! ce sont des haillons qui marchent ! »

La pauvre vieille, soutenue par son petit-fils, posait ses mains sur un bâton de frêne, dont le bec-de-corbin était en ivoire de morse. Elle était empaquetée dans une peau de renne qui la serrait au cou et tombait jusqu'à ses pieds. On ne distinguait aucune forme vraiment humaine. La tête se cachait à demi dans des coiffes repliées sur elles-mêmes et recouvertes d'une peau de *loom* à demi déplumée, d'un indescriptible effet. Sa face était ridée comme un vieux cuir ; la lumière du foyer se jouait sur l'os saillant des pommettes, le seul point éclairé de son visage sombre. Deux petites lueurs rouges, qui brillaient au fond d'un trou de vrille clignotant, indiquaient la place des yeux. Cette chose sans nom se tint quelque temps debout en face de moi, toujours appuyée sur son bâton et soutenue par son fils ; elle me regarda, essaya de parler ; je ne saisis que des sons inarticulés. Bientôt le jeune homme la reprit entre ses bras, et, bien qu'elle tentât peut-être un peu de résistance, il la porta dans une des caisses placées tout autour de l'appartement ; la paille remua en craquant ; le jeune homme abattit le couvercle, s'assit dessus, et l'on n'entendit plus rien. Voilà comme les enfants couchent leurs pères et mères en Laponie. Je dois ajouter que cette boîte, je l'ai examinée depuis, était percée de petits trous capables de laisser passer une quantité suffisante d'air respirable.

Bientôt je pus remarquer dans la tente un mouvement assez vif et qui me parut du plus heureux augure. Il s'agissait en effet des préparatifs du souper. Carême n'a point, que je sache, écrit pour les Lapons, et leur cuisine est rudimentaire. Le père de famille décrocha une cuisse de

renne suspendue à une poutre, et la posa sur une planchette mise à terre auprès du foyer. Un seul coup de hache, vigoureusement appliqué, en détacha un morceau de trois ou quatre livres, dont une femme s'empara tout aussitôt. Elle le coupa en petits fragments gros comme le pouce, qu'elle jetait à mesure dans la marmite, où déjà les avait précédés un billot de beurre de renne, gras et blanc comme du saindoux. On laissa *revenir* pendant vingt minutes, on abaissa la marmite de deux crans, et chacun prit à même avec la seule fourchette qu'Adam, père du Lapon et du Français, eut à son service la première fois qu'il mit son couvert sous les ombrages du Paradis. Chaque convive avait près de lui une sébile de bois, dans laquelle il allait chercher à boire, quittant sa place chaque fois qu'il avait soif. Les enfants buvaient du lait; les femmes, du bouillon de poisson ou de l'eau; les hommes, de l'eau-de-vie blanche, et les plus délicats, de l'huile de phoque. On mangeait assez vite et même avec un peu de gloutonnerie, sans trop parler. Je n'étais l'objet d'aucune indiscrète curiosité. On m'avait vu, on ne me regardait plus. Venir en Laponie pour n'y produire qu'une si faible impression! Un voyageur quelque peu vain se serait senti blessé; mais je venais pour voir bien plus que pour être vu.

Après le souper, on songea tout naturellement au coucher. Pour mes hôtes, ce fut vite fait. Ce dernier acte de la journée n'est pas, chez eux, l'occasion d'un aussi long cérémonial que dans certaines cours d'Allemagne. Les Lapons ne connaissent pas l'usage des lits. Ils se jettent tout habillés sur des peaux de rennes étendues à terre et se roulent dans leurs pelisses fourrées ; un petit banc ou une pierre leur sert d'oreiller. Ils allument leur pipe en se couchant, et la gardent jusqu'au moment où le sommeil la fait tomber de leurs lèvres. L'engourdissement du tabac les prédispose à l'engourdissement du sommeil. Ils com-

mencent ainsi leurs rêves tout éveillés. Les hommes sont couchés d'un côté du foyer, les femmes de l'autre ; il n'y a d'autre séparation entre les sexes que la limite, à peu près idéale, figurée par les diverses pièces de bois posées sur l'aire. Pleine de périls partout ailleurs, cette sorte de promiscuité est inoffensive dans un pays où les esprits vitaux sont à demi glacés. Le froid et la pudeur gardent la vertu des femmes, et, quant à ce qui est des séductions offertes aux touristes, tous les voyageurs de bonne foi ont démenti les assertions de Regnard. Le poëte comique a été fat, ce jour-là, comme un coureur de ruelles.

Mon hôte voulait exercer jusqu'au bout les vertus patriarcales, et me faire passer la nuit sous sa tente ; mais sa tente était plus petite que sa famille, qui était déjà trop à l'étroit dans une hutte basse d'où s'exhalait ce fumet de fauve particulier à la race laponne. On me jeta une belle peau d'élan près de la caisse où l'on avait logé la grand'-mère, et, l'on m'invita, par geste, à dormir comme tout le monde. Je préférai le grand air et la belle étoile ; je tirai la peau doucement à moi, et, sans déranger personne, au risque de réveiller de jeunes rhumatismes rapportés du Liban, j'allai m'installer entre deux bouleaux, au pied de la barrière du parc aux rennes. La nuit était plutôt humide que froide, et j'aurais passablement dormi sans les moustiques et toute cette lignée de cousins affamés qui, n'ayant généralement que du Lapon à manger, regardaient comme une bonne aubaine de souper quelque peu d'un Français. Rien n'égale la voracité de ces petites bêtes ; elles vous assaillent avec une fureur que ne connaissent pas les nuits méridionales ; rien ne peut vous défendre ; elles piquent la main qui veut préserver le visage. C'est une lance portée sur quatre ailes, qui vole contre vous, et qui vous transperce. La peau tannée du Lapon leur résiste ; je crois cependant que c'est en partie pour les chasser qu'ils entretiennent constamment du feu et de

la fumée dans leurs tentes. Parfois ces insectes s'attaquent aux rennes, se fixent aux parties nues de la muqueuse et causent d'insupportables cuissons. Le pauvre animal se lève en sursaut, secoue le sommeil, bondit et brâme de douleur à travers l'enclos troublé. Je ne dirai pas que cette nuit-là j'aie dormi parfaitement; ce fut, pour moi, comme une nuit de corps de garde. Quand je me soulevais sur mon coude, je voyais passer, comme un gnome ou un lutin, quelque Lapon encapuchonné, qui faisait sa ronde, jetant sur toutes choses le coup d'œil du maître. Même en été, dans les enclos que semble protéger le voisinage de leurs tentes, les Lapons ne laissent jamais leurs rennes complétement seuls ; ils les veillent à tour de rôle, et, comme souvent le sommeil surprend les gardiens, le père de famille a soin de se relever pour surveiller à son tour les surveillants : ronde-major !

Mon guide (il n'avait pas sans doute les mêmes raisons que moi de craindre le *fumet* du Lapon) avait passé la nuit entière dans la tente. Le lendemain, à la première heure, il vint me trouver au pied de mon arbre et me demander de mes nouvelles. Après les compliments d'usage, auxquels, je dois le dire, il ne manquait jamais :

« Puis-je interroger ? me demanda-t-il, d'un ton moins soumis que ses paroles.

— Tu le peux, Johansen.

— Que faisons-nous aujourd'hui ?

— Rien ! »

Johansen se frotta les mains.

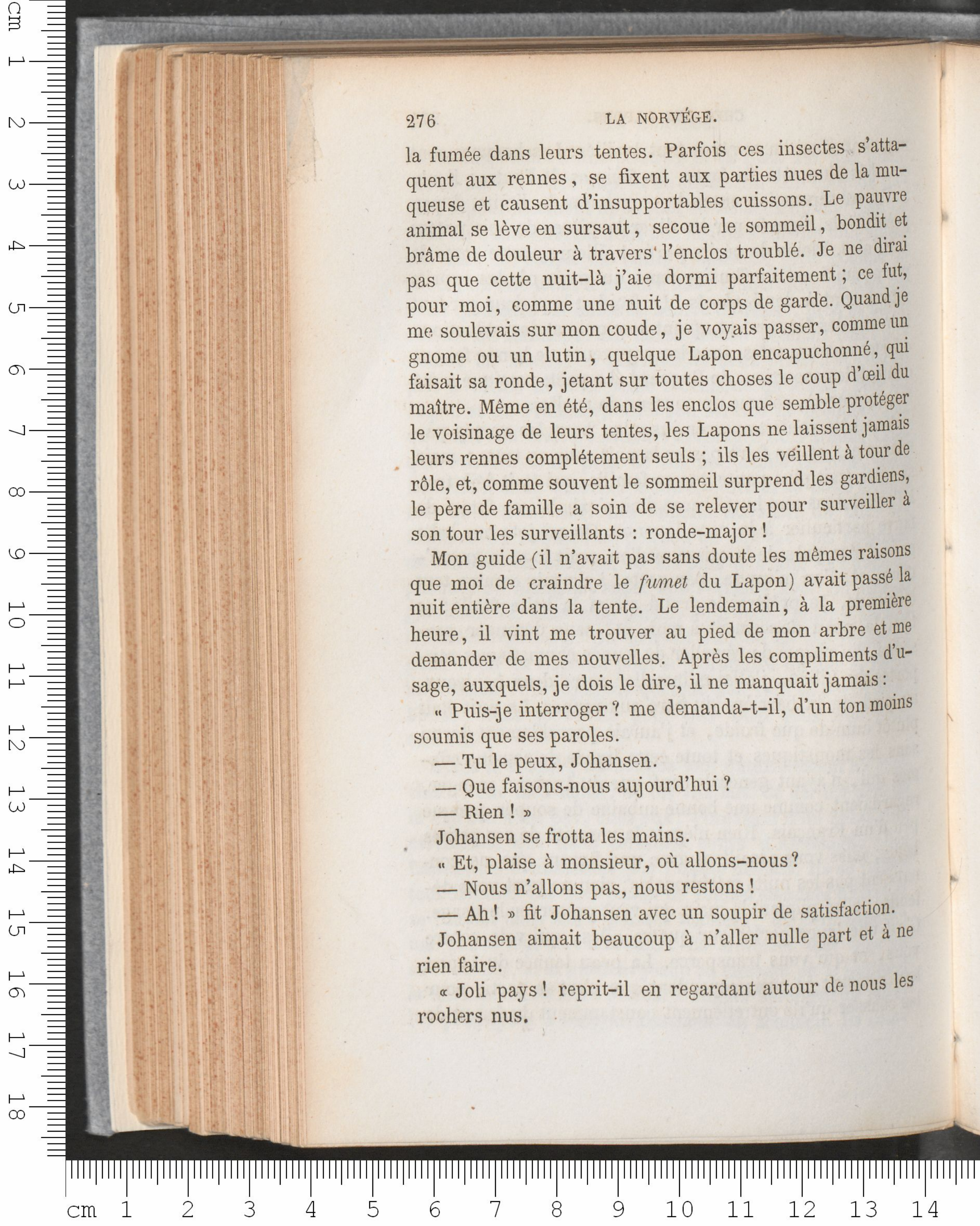
« Et, plaise à monsieur, où allons-nous ?

— Nous n'allons pas, nous restons !

— Ah ! » fit Johansen avec un soupir de satisfaction.

Johansen aimait beaucoup à n'aller nulle part et à ne rien faire.

« Joli pays ! reprit-il en regardant autour de nous les rochers nus.



— Joli pays, fis-je, à mon tour, comme un écho.

— Mais.... »

Et Johansen s'arrêta.

« Mais quoi, Johansen ?

— On est bien mal nourri !

— Peste ! tu deviens délicat.... du renne à tous les repas et de l'huile de poisson !

— Oui, du renne fumé ! Si encore c'était du renne frais.... Si *tu* voulais, monsieur, on pourrait avoir du renne frais. Il y a un an, j'ai conduit des milords. Oh ! ils étaient riches, ceux-là, continua Johansen, en supputant d'un coup d'œil de commissaire-priseur la valeur du mince sac de nuit qui me servait d'oreiller. Ils étaient riches ! aussi, tous les jours, ils mangeaient du renne frais. »

Johansen passa la langue sur ses lèvres avec la sensualité d'un vieux chat.

« Et combien cela coûte-t-il, un renne ?

— On en aurait un bien tendre pour trois *spécies* (17 fr. 50 c.).

— Et nous resterions ici jusqu'à ce qu'il fût mangé ?

— Oh ! ce ne serait pas bien long, » reprit Johansen avec un sourire épanoui qui me laissa voir deux rangées de dents aiguës comme des crocs et tranchantes comme des rasoirs.

Je n'avais, depuis dix jours, qu'une nourriture vraiment insuffisante, désagréable et malsaine. Je me laissai aller assez volontiers à la tentation de manger un peu de chair fraîche. Johansen fut chargé de conclure le marché.

Johansen, qui n'écrira pas ses commentaires, a pourtant quelques-unes des qualités de César. Il pense que rien n'est fait tant qu'il reste quelque chose à faire :

Nil actum reputans, si quid superesset agendum !

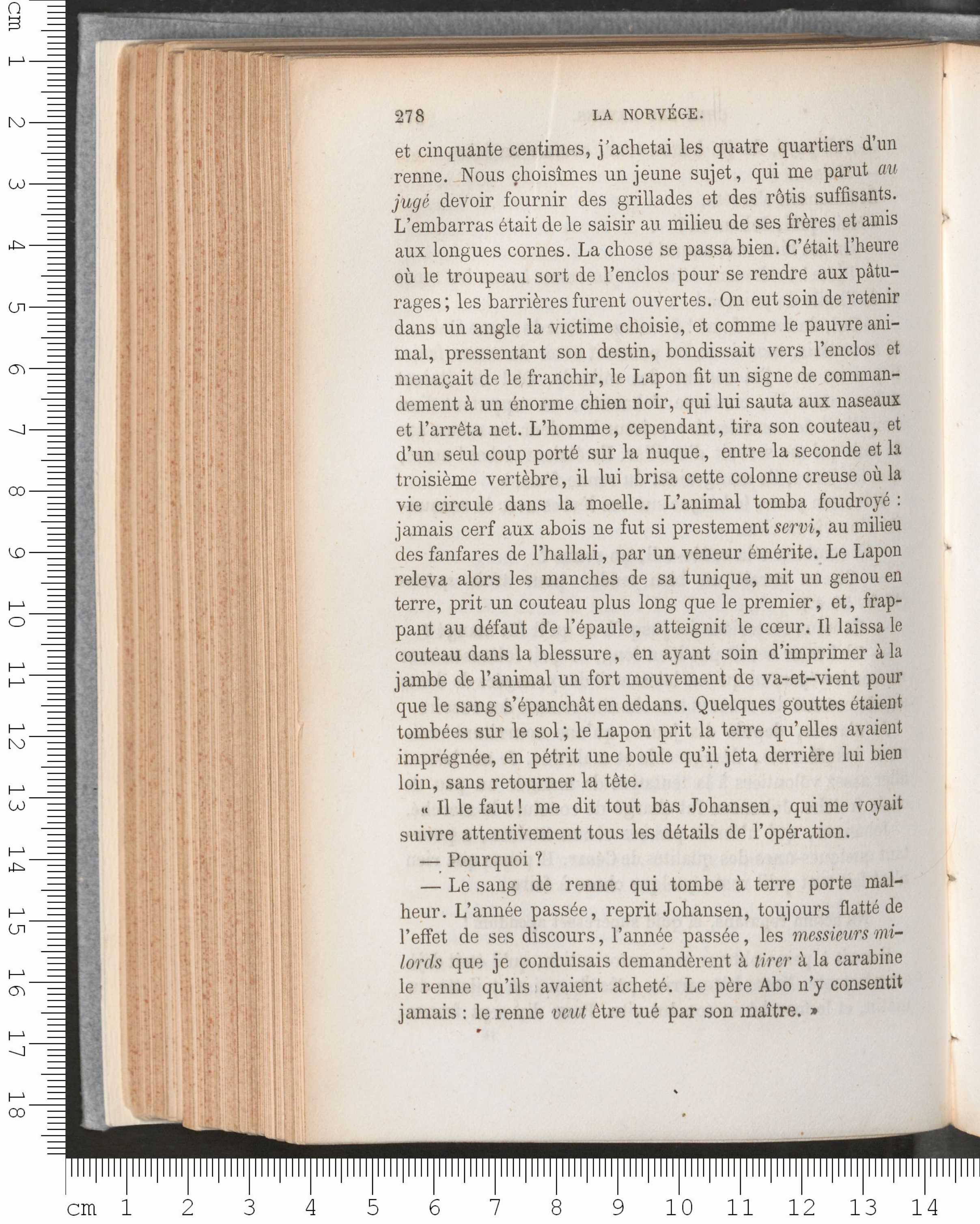
Il avait à peine obtenu mon autorisation, qu'il était déjà sous la tente. Notre hôte arriva près de moi en toilette du matin, et le marché se conclut vite. Pour dix-sept francs

et cinquante centimes, j'achetai les quatre quartiers d'un renne. Nous choisîmes un jeune sujet, qui me parut *au jugé* devoir fournir des grillades et des rôtis suffisants. L'embarras était de le saisir au milieu de ses frères et amis aux longues cornes. La chose se passa bien. C'était l'heure où le troupeau sort de l'enclos pour se rendre aux pâturages; les barrières furent ouvertes. On eut soin de retenir dans un angle la victime choisie, et comme le pauvre animal, pressentant son destin, bondissait vers l'enclos et menaçait de le franchir, le Lapon fit un signe de commandement à un énorme chien noir, qui lui sauta aux naseaux et l'arrêta net. L'homme, cependant, tira son couteau, et d'un seul coup porté sur la nuque, entre la seconde et la troisième vertèbre, il lui brisa cette colonne creuse où la vie circule dans la moelle. L'animal tomba foudroyé : jamais cerf aux abois ne fut si prestement *servi*, au milieu des fanfares de l'hallali, par un veneur émérite. Le Lapon releva alors les manches de sa tunique, mit un genou en terre, prit un couteau plus long que le premier, et, frappant au défaut de l'épaule, atteignit le cœur. Il laissa le couteau dans la blessure, en ayant soin d'imprimer à la jambe de l'animal un fort mouvement de va-et-vient pour que le sang s'épanchât en dedans. Quelques gouttes étaient tombées sur le sol; le Lapon prit la terre qu'elles avaient imprégnée, en pétrit une boule qu'il jeta derrière lui bien loin, sans retourner la tête.

« Il le faut! me dit tout bas Johansen, qui me voyait suivre attentivement tous les détails de l'opération.

— Pourquoi ?

— Le sang de renne qui tombe à terre porte malheur. L'année passée, reprit Johansen, toujours flatté de l'effet de ses discours, l'année passée, les *messieurs milords* que je conduisais demandèrent à *tirer* à la carabine le renne qu'ils avaient acheté. Le père Abo n'y consentit jamais : le renne *veut* être tué par son maître. »



On croit que, si le renne était tué par une main étrangère, il arriverait toutes sortes de malheurs au troupeau. Le père Abo, comme disait Johansen, poursuivait ses opérations avec le plus grand succès ; il éventra, nettoya, écorcha et dépeça la bête avec autant d'habileté que de propreté. A l'aide d'un simple couteau de trois pouces de lame, il désarticula les jointures et apprêta les quartiers. Les femmes emportèrent le sang, qu'elles avaient reçu dans des chaudrons. Je croyais que les autres rennes avaient regagné leurs pâturages : en relevant les yeux, j'aperçus autour de l'enclos comme une ceinture de têtes cornues, dont les grands yeux fixes regardaient sans comprendre ce qui se pratiquait sur un des leurs. Les conducteurs avaient bien essayé de les emmener, mais on n'avait jamais pu faire partir les chiens, alléchés par l'odeur du sang. Quand les viandes furent enlevées, on leur ouvrit les barrières et on leur livra une curée chaude, qui fut d'une indescriptible férocité. Abo préleva, sous la surveillance de Johansen, la portion nécessaire à notre déjeuner, et plaça le reste dans un de ces *nallas* suspendus aux arbres, que je décrivais tout à l'heure.

Le renne joue un grand rôle dans la vie du Lapon : il est pour lui plus encore que le chameau pour l'Arabe ; il est sa vache, son mouton, son cheval ; il le nourrit de sa chair et de son lait ; il l'habille de sa peau ; on l'attelle aux rapides traîneaux ; on coud avec ses nerfs comme avec un fil solide ; on façonne avec son bois toutes sortes de petits ustensiles à la fois solides et gracieux.

Le renne est l'animal du Nord par excellence. Les Grecs ne le connurent pas ; les Romains l'entrevirent quand ils parcoururent, au pas de course de la victoire, les provinces extrêmes de leur empire : Pline le signale, et Jules César le décrit. Le renne est au cerf ce que serait un campagnard à un homme de race ; il a le corps plus gros, il est plus bas et plus trapu ; il a les jambes

plus courtes et plus massives, les pieds plus larges, le poil plus fourni, fauve en été, blanc en hiver, ce qui fit croire aux premiers naturalistes, plus poëtes qu'observateurs, qu'il changeait de couleur à volonté. Son bois se divise en un grand nombre de rameaux terminés par des empaumures, au lieu d'être, comme celui de l'élan, découpé et chevillé sur la tranche. Ce bois, renversé sur la croupe, est souvent aussi long que l'animal lui-même, parfois plus long. On a trouvé en Finlande des bois de renne de plus de trois mètres. Souvent, de ces bois couchés en arrière il sort une petite branche qui se projette en avant, partagée et divisée, comme le bois d'un cerf, en plusieurs andouillers ; parfois, entre ces quatre cornes, deux autres s'élèvent presque perpendiculaires. La tête de l'animal est ainsi chargée d'une forêt superbe. La femelle porte du bois comme les mâles, mais il est de dimension moindre. Le renne a la queue courte comme le cerf, mais ses oreilles sont plus longues. Sa marche est une sorte de trot assez rapide et qui peut se prolonger. En été, il vit surtout de bourgeons et de feuilles d'arbre : il paraît préférer le bouleau, le genévrier et la ronce. En hiver, il fouille la neige profonde avec ses cornes, la détourne avec ses pieds, et trouve sur le sol glacé une mousse blanche et un lichen savoureux. Les pauvres ont des troupeaux de dix ou douze rennes ; les riches en ont jusqu'à deux mille. Il y a des rennes sauvages. Pris jeunes, ils s'apprivoisent aisément : leur naturel est timide et doux. Souvent, dans la saison du rut, on lâche les femelles privées à travers les bois ; fécondées par les rennes sauvages, plus robustes et plus vigoureux que les autres, elles donnent des produits puissants ; ce sont eux que l'on attelle aux traîneaux, après, toutefois, leur avoir fait subir la castration : les rennes entiers sont trop difficiles à manier. On ne garde, en général, qu'un mâle pour six femelles.

Le rut a lieu en septembre ; la femelle porte huit mois. Son faon, d'un roux mêlé de jaune, se développe en quatre ans, et, quand on ne prend pas soin de l'en séparer, suit la mère pendant deux ou trois. La vermine, en hiver, crible leur peau de milliers de trous ; ces trous se referment au printemps. C'est en automne qu'on tue le renne pour avoir sa fourrure ou son cuir ; ce cuir, préparé, est d'un tissu à la fois simple et fort. Les Lapons ont grand soin de leurs troupeaux ; ils savent qu'ils reprennent volontiers leur liberté première, et qu'il faut les suivre de près, les surveiller toujours, les mener paître dans des lieux découverts, avec un nombre suffisant de gardiens ; et ils savent que, malgré tout cela, il s'en échappera cependant quelques-uns : aussi ne négligent-ils jamais de les marquer, afin de les pouvoir reconnaître quand ils s'égarent dans les bois, ou qu'ils se mêlent à un autre troupeau.

Le beurre de renne n'est pas très-appétissant : il ressemble à une espèce de suif. Le lait est excellent, épais, nourrissant, chargé de suc et légèrement aromatique.

Non-seulement le renne ne souffre point du froid, mais le froid semble nécessaire à sa santé et à sa vigueur. Sa vraie patrie est au delà du cercle polaire. On le trouve au Groenland, et il prospère au Spitzberg. Si on l'amène dans des climats tempérés, il y meurt. Même en Laponie, il est chétif et misérable pendant l'été ; son poil tombe et les os percent la peau. Dès que la neige couvre la terre et qu'il n'a plus qu'un peu de mousse à brouter, il redevient gras et lustré.

Le renne rumine comme tous les animaux qui ont plusieurs estomacs. On suppose que, dans l'état de nature, il doit vivre vingt-huit ou trente ans. La domesticité, pour laquelle il n'est point fait, abrége de moitié la durée commune de sa vie, de même qu'elle réduit sa taille d'un tiers ou d'un quart.

Le renne a plusieurs ennemis, outre l'homme; le plus dangereux, c'est le *jarf* ou le glouton (le *gulo* des Latins), que les naturalistes ont nommé le *vautour* des quadrupèdes. Grand comme un chien, ce carnassier, à la peau tigrée, au poil soyeux et fin, se cache dans les arbres, s'élance sur le renne qui passe, s'attache à lui, se cramponne à ses épaules, enfonce les ongles dans son cou, entame sa chair, fait ruisseler son sang, se laisse emporter par la course folle de sa victime désespérée, et ne la quitte qu'après l'avoir égorgée. Le loup, quand il est seul, ne s'attaque guère au renne; il se met en bande pour tenter cet exploit; le craquement des os et l'âcre fumet de l'animal l'attirent d'assez loin.

Le renne a le larmier comme le cerf. Le tour de l'œil est noir, le museau d'un brun foncé, et le tour des naseaux noir comme le tour de l'œil. Le bout du museau, jusqu'aux naseaux, est d'un blanc vif, ainsi que le bout de la mâchoire inférieure. L'oreille est couverte, en dessus, d'un poil épais, blanc, tirant sur le fauve, mêlé de poils bruns; le dedans de l'oreille est garni de grands poils blancs.

Le cou et la partie supérieure du corps sont d'un blanc jaunâtre ou fauve clair, ainsi que les grands poils qui pendent sur la poitrine et au bas du cou; le dessous du ventre est blanc. Sur les côtés, une bande large et brune, comme chez la gazelle, oppose à cette teinte trop pâle le contraste de sa nuance foncée.

Je ne connais rien de plus mal combiné que l'attelage des rennes, et rien de plus fatigant, à moins d'une longue habitude, que le traîneau lapon; les karrioles de Norvége, les chaises de Malte, les talikas de Scutari, les arabas de Constantinople, les chameaux de Damas, qui vous donnent le mal de mer, tout cela, en comparaison du traîneau, vous semble du sybaritisme le plus exquis. Long de six à sept pieds, le traîneau est large de deux à peine; il

a une poupe un peu élargie, une proue aigüe. Je ne puis pas mieux le comparer qu'à une pirogue de sauvage; sa quille, amincie pour sillonner la neige, le condamne à chercher toujours l'équilibre instable, qu'il ne trouve jamais que pour le perdre incontinent. Il faut une perpétuelle attention pour ne pas chavirer, et, quoi qu'on fasse, les chutes sont fréquentes, mais heureusement peu dangereuses : on ne saurait tomber de haut quand on est déjà par terre. Le harnachement du renne est des plus simples, je me hâte d'ajouter et des plus incommodes; à son large collier on rattache un seul trait, qui passe entre ses jambes et se fixe à l'anneau qui termine la proue du traîneau; on conduit avec une seule guide, fixée à la corne gauche, et rejetée le long du flanc droit. Avec ce système, aussi primitif que peu ingénieux, la grande difficulté consiste à empêcher le renne de gagner d'un côté ou de l'autre; il faut être toujours en mesure d'opposer une résistance égale à sa force. Il serait beaucoup moins pénible d'aller à pied. On a beaucoup exagéré, dans les récits des voyageurs, la rapidité de ce mode de locomotion. Le renne attelé ne court jamais ; la vitesse de son trot ordinaire est de deux lieues et demie à trois lieues par heure. Si la traite n'est pas longue, on peut doubler cette vitesse; mais le renne n'a pas l'inépuisable patience du chameau mélomane, qui oublie ses fatigues en écoutant un air de petite flûte, et qui meurt d'épuisement pour ne pas contrarier son maître. Le dévouement du renne ne va pas jusque-là : s'il connaît ses devoirs, il prétend connaître également ses droits : c'est ainsi que commencent les révolutions ! il n'admet que lui-même pour juge de ce qu'il peut faire. Dès qu'on le surmène, il se révolte; parfois alors, il est terrible; il se retourne vers le conducteur imprudent, se campe sur ses pieds de derrière, et frappe des ergots antérieurs avec une redoutable violence. Serré et lié dans le traîneau, l'homme ne peut désarmer l'animal qu'à force

de soumission et de repentir. Le renne est bon prince ; il pardonne et reprend sa course. La Laponie n'est point divisée comme la Norvége en *lobes* kilométriques. On apprécie la distance à l'œil ; un renne bien *arouté* change trois fois l'horizon dans sa journée, c'est-à-dire qu'il peut franchir trois fois l'étendue que le regard embrasse dans une plaine sans obstacle. J'estime que ce calcul à vol d'oiseau peut donner une distance d'environ dix ou douze lieues. On peut doubler l'étape, quand on doit faire halte le lendemain. Nous sommes bien loin de la vigueur des chevaux d'Orient, avec lesquels on fait, pendant plusieurs mois, des chevauchées de quinze ou seize heures, sans séjour. On donne au renne de trait une charge d'environ trois cents livres.

Quand les Lapons veulent faire une course vraiment rapide, ils ne se servent point de leurs traîneaux, mais de leurs patins. Ils pensent que plus le patin est grand, plus il va vite ; aussi la chaussure est deux fois plus longue que l'homme. Le patin lapon n'est pas monté comme le nôtre sur une vive arête d'acier ; c'est une pièce de bois, une véritable planche un peu relevée à son extrémité antérieure, large de six pouces, longue de six pieds, garnie en dessous d'une peau à laquelle on a laissé son poil. Les côtes sont assez rudes à monter avec le patin ; souvent on est obligé de s'aider d'une perche, et on le fait avancer comme une barque ; sur la plaine égale et durcie, on glisse doucement ; mais sur les pentes des montagnes, avec cette impulsion qui s'accroît d'elle-même et se précipite, on arrive à une rapidité qui donne le vertige. Il suffit, pour faire halte, d'une volte sur le talon ; le poil se rebrousse et s'arc-boute contre la neige, et, comme frappé dans sa course, le Lapon s'arrête sur le bord d'un précipice — immobile.

Les Lapons ne se servent pas des rennes seulement pour tirer leurs traîneaux. Ils les emploient aussi comme bêtes

de somme. Ils les chargent assez légèrement, et avec précaution, couvrant leurs reins d'une housse, et mettant les paquets dans des caisses étroites, placées le long des flancs de l'animal. Les caisses reposent sur une espèce de cerceau flexible, qui suit tous les mouvements de la marche; le fond des caisses est un petit treillis de branches entrelacées, mais la caisse est enveloppée tout entière d'une peau de renne qui la protége, et empêche qu'aucun objet ne s'en échappe; souvent le doux animal porte ainsi deux ou trois enfants dans leurs berceaux. Le Lapon conducteur marche en tête de la colonne tenant un renne par son licou; le second est attaché au premier, le troisième au second, et la troupe défile par un, comme font les chameaux chez les Arabes. Nous avons dit quels services de toute espèce le renne peut rendre au Lapon; le Lapon, qui n'est pas encore civilisé, a gardé le préjugé de la reconnaissance; il aime son renne, il le chante, le dessine, le peint, le brode sur ses vêtements.... et le mange quand il est gras. Il a vingt-deux noms pour le désigner (l'Arabe en a trois cents pour désigner le cheval), suivant le sexe, l'âge, la qualité, la taille, le bois, la couleur, la force; enfin deux syllabes, quatre lettres, lui suffisent, quand il s'agit des rennes, pour réveiller en lui les idées les plus complexes. Quand les Lapons parlent du renne, ils entremêlent toujours la vérité de fables. Ainsi prétendent-ils que, livré à lui-même, le renne, pendant l'été, quitte les fjelds, descend au rivage marin et boit une gorgée d'eau salée en guise de purgation. L'eau de mer serait la casse et le sené du renne. Ils assurent, avec aussi peu de raison, que, quand le maître d'un troupeau vient à mourir, ses rennes meurent aussitôt. Cette marque d'attachement ne doit flatter que médiocrement les héritiers.

Notre arrivée était maintenant connue de toute la tribu; les Lapons étaient sortis de leurs tentes et nous entou-

raient, hommes, femmes et enfants. Nous nous examinions les uns les autres assez curieusement. J'ignore le résultat de leurs observations. Voici les miennes :

Un seul coup d'œil jeté sur un Lapon nous révèle qu'il n'appartient point à la race des deux ou trois familles humaines habitant le sol scandinave. Je ne parle pas seulement de la différence très-sensible de la taille ; il y a d'autres caractères ethnologiques beaucoup plus significatifs pour moi. Voici, sans aucune retouche, l'esquisse que j'ai crayonnée sur place.

Dire que les Lapons appartiennent aux races orientales, ce ne serait rien dire vraiment, puisque l'Orient a, de tout temps, versé sur le monde des flots d'hommes, comme il y verse encore aujourd'hui des flots de lumière. Mais on peut, je crois, préciser davantage, et affirmer qu'ils appartiennent à une des grandes divisions de cette race celtique, qui précéda en Europe les familles germaine et gothique, descendues aussi des grands plateaux de l'Asie. Dans certaines parties de notre Occident, où le sang des Celtes s'est gardé plus pur, dans le pays de Galles, par exemple, il y a telle attitude du paysan, tel geste familier, une façon de regarder, enfin une nuance, un ton général du visage, qui présentent un rapport frappant avec ce que l'on peut observer en Laponie, avec ce que moi-même j'observe maintenant. Les Lapons ont le visage pâle, basané, le corps d'un brun roux. Ils sont le plus souvent maigres ; la tête est grosse, le front large, un peu proéminent, les yeux enfoncés et se relevant vers la tempe par une oblique chinoise. Mais leur œil est privé de son plus bel ornement : le cil, ce doux voile du regard, dont l'ombre palpite sur la joue. Le nez est court, légèrement camus, la pommette saillante et la joue plate. La bouche est large, sans aucune fermeté dans le modelé des lèvres, qui ne dessinent jamais cet arc soucieux et même un peu sévère, un des caractères distinctifs de la beauté sculptu-

rale. Chez eux, au contraire, la bouche n'est pour ainsi dire qu'une fente au milieu du visage. Les dents sont assez petites, mais plantées irrégulièrement et noires. La barbe est clair-semée, les cheveux plats et lisses, et se décolorant un peu avec l'âge; ils passent du brun au roux pâle, mais sans blanchir jamais. Leur vieillesse ne connaît point la majesté de la barbe argentée; mais leurs jeunes hommes ne portent pas sur la tempe précoce, comme il arrive souvent à ceux de notre génération tourmentée, la trace des inquiétudes, des travaux déjà longs ou des passions ardentes. Leurs oreilles sont grandes, très-détachées de la tête et toutes noires : ceci est le résultat inévitable de la fumée à laquelle elles sont exposées toute l'année. S'ils n'ont pas la beauté plastique, on ne peut pas du moins leur refuser une certaine grâce de geste qu'on ne retrouve guère chez leurs voisins de Norvége ou de Suède; je ne parle pas de l'aristocratie suédoise, qui a tous les dons de l'élégance à un degré rare! Les Lapons sont très-agiles, d'une grande légèreté spécifique, habiles à tous les exercices du corps et nageant comme des phoques.... ou des créoles. Le menton, beaucoup plus fin que chez le Norvégien, s'allonge en pointe aiguë. Si du visage je passe au corps, je trouve une vaste poitrine, un petit ventre, la cuisse nerveuse, la jambe sèche et le pied cambré des races faites pour marcher. La taille ordinaire du Lapon varie entre quatre pieds et demi et cinq pieds. Les femmes sont sensiblement plus petites. Le Lapon est soupçonneux, dissimulé, trompeur. Grand commerçant, il dupe toujours ceux avec qui il traite. Cependant leur main s'abstient du bien d'autrui : ils ne volent jamais, c'est-à-dire qu'ils ne prennent point. Mais surfaire le prix ou tromper sur la qualité, ils n'appellent point cela voler. Ils sont violents comme presque tous les petits hommes, irritables à l'excès, plus portés au plaisir qu'au sentiment; mais parce que beaucoup de gens con-

fondent ces deux choses, ils passent pour fort amoureux. Ils sont hospitaliers envers les étrangers, bons aux pauvres et doux aux animaux.

Les Lapons, comme la plupart des peuples ou des individus d'extraction douteuse, réclament pour eux une noble origine. Ils se regardent, malgré leur petite taille, comme les pères du genre humain. Ils montrent encore, sur le plateau des montagnes d'Uma, le rocher où s'arrêta l'arche de Noé. Ils montrent même, — j'ai le regret de ne les avoir pu voir, — des planches et des madriers, débris de cette nef primitive, qui portait dans ses vastes flancs la destinée du monde et l'illustre aïeul des Lapons.

Les Lapons sont complétement étrangers à l'art de la boulangerie. Il n'est pas rare cependant de trouver un peu de farine dans leurs huttes. Elle leur a été donnée par les Norvégiens ou par les Russes de la mer Blanche. Ils en composent une espèce de gâteau qu'ils cuisent sur les charbons ardents. En été, ils font beaucoup moins de repas que les Norvégiens : ils ne mangent guère que deux fois par jour, le matin très-légèrement et le soir très-copieusement.

La langue laponne comprend trois dialectes différents, suivant qu'elle est parlée à l'est, à l'ouest ou au nord. Malgré de nombreux emprunts faits au norvégien, au suédois, au finlandais et même au russe, il faut bien reconnaître en elle une langue particulière ; ses noms se déclinent : la déclinaison a même dix cas qui marquent les divers rapports de présence, d'absence, de distance, en un mot toutes les relations que d'autres langues n'expriment qu'à l'aide de prépositions. Les verbes se conjuguent, les adjectifs ont tous les degrés de comparaison, les articles et les pronoms prennent le genre. Les Lapons font entendre et prolongent volontiers le son de la voyelle, mais sans trop se soucier de l'articulation des consonnes, qui sont pourtant comme l'ossature du mot. Il

n'y a point de caractère graphique qui appartienne en propre à l'alphabet lapon. Ils connaissaient autrefois les runes, cet alphabet poétique du Nord. Aujourd'hui c'est avec des poinçons romains ou allemands-gothiques que l'on imprime les quelques livres destinés à leur usage, et dont ils n'usent guère.

La tribu qu'il m'a été donné d'étudier portait encore ses habits d'été. L'habit d'été consiste en un pantalon étroit, tombant jusqu'aux pieds, et en une tunique à manches qui remplace la veste norvégienne : cette tunique, fort large, descend jusqu'à la moitié des cuisses. Une ceinture la retient au corps et serre les flancs. Cuir et laine, voilà l'habillement du Lapon. Il ne connaît pas ce que nous appelons le *linge*. Le vêtement commun de tous les jours est habituellement blanc ou gris, de la couleur écrue de la laine qui n'est point passée à la teinture. Ceci est encore un usage des temps primitifs et de l'âge d'or :

Nec varios discet mentiri lana colores.

Il en est autrement les jours de fête, où l'on veut se faire le plus beau et le plus *brave* possible. La tunique est alors tantôt bleue, tantôt verte; souvent rouge, jamais noire. Le noir est une couleur odieuse au Lapon. La ceinture de cuir est toujours garnie de plaques de métal, qui saillissent par un demi-relief. Ces plaques, qui sont fixées fort près les unes des autres, sont en argent chez les riches, en cuivre chez les pauvres. Un couteau dans sa gaîne pend à la ceinture. Ces couteaux, larges et courts, sont excellents; leur lame est en acier de Suède, qui est le meilleur du monde; leur poignée, cerclée de deux anneaux de cuivre de Kaafjord, est en ivoire de morse, dont les ciselures sont rehaussées de teintes polychromes. Pas plus que le Norvégien, le Lapon ne saurait faire un pas sans ce couteau. C'est à peine si, pour dormir, il déboucle sa ceinture. La gaîne du couteau est en cuir de renne; elle

est cousue sur le côté avec un fil passé à l'étain, brillant comme l'argent, et qui brode des arabesques sur la couture. La ceinture du Lapon ne porte pas seulement le couteau : elle est encore chargée de plusieurs petits objets. C'est d'abord un sac carré, une bourse longue et un étui, avec des aiguilles et du fil : tous les Lapons sont tailleurs quelque peu. Le sac est en cuir de renne, garni de son poil ; on le recouvre d'un autre cuir tanné, qui ferme avec trois nœuds ; ce second cuir est ordinairement recouvert lui-même d'un morceau de drap rouge, brodé de fils de métal. Le Lapon met dans ce sac une pierre à feu, un briquet et du soufre. Il ne connaît ni l'amadou, ni l'allumette chimique. Le tabac, soigneusement enveloppé dans un morceau d'étoffe, trouve aussi sa place dans ce réservoir de toute chose. La bourse, en peau, est oblongue : elle a la figure d'une poire. Elle est destinée à l'argent et aux bijoux. Le Lapon aime assez à porter sur lui toute sa fortune : elle ne l'empêche point de courir. L'étui, qui contient le fil et les aiguilles, a la forme d'un triangle d'étoffe, bordé d'un ourlet de cuir, placé en surjet, qui arrête la couture et donne à l'étui plus de solidité. Ce premier étui est du reste enfermé dans un second, que ferme à son tour un cordon à nœud coulant. La ceinture est ornée d'une multitude de chaînettes en laiton, portant des anneaux de cuivre. Ces petites chaînes pendillent le long du corps, et, à chaque mouvement, tintent et résonnent les anneaux sonores.

La coiffure n'est pas la partie la moins curieuse du costume lapon. C'est une espèce de bonnet assez semblable pour la forme à ce bonnet de coton si cher au chef normand : seulement il a un bord de peau de renne, de renard, de castor ou de martre. Le bonnet est ordinairement en laine rouge, comme le *love* du paysan norvégien : souvent ces bonnets sont en poil de renard, filé et tissé comme nos étoffes de poil de chèvre ; d'autres fois le bon-

net est fait de la peau d'un oiseau qu'on appelle *loom*, assez commun en Laponie. On écorche l'oiseau sans le plumer ; son corps est à peu près de la grosseur d'une tête d'homme ; les deux ailes battent sur les oreilles, les pennes de la queue retombent sur le cou, et le bec de l'oiseau se balance sur le front de l'homme. D'autres bonnets sont ornés des belles pennes noires du coq de bruyère, ou de ces jolies plumes de canards et de sarcelles, étincelantes des reflets vifs de l'émeraude et du rubis.

Le plus pauvre de tous les Lapons a pour le moins deux paires de gants dans sa cabane. Ces deux paires de gants lui durent plusieurs années. Les gants sont en cuir de renne comme le soulier. Le soulier est particulièrement curieux : il est fait d'une peau de renne, à laquelle on a laissé son poil tourné en dehors ; il n'a pas de semelle et ne s'adapte point à la forme du pied ; c'est tout simplement un sac dans lequel il s'enferme. La couture est en dessus ; sous la plante du pied, on a soin de disposer deux pièces, dont le poil va en sens contraire, pour que le pied ne glisse pas sur les rochers ou sur la neige durcie. L'extrémité antérieure du soulier se relève en bec aigu comme une *poulaine*. De petits morceaux d'étoffe rouge, piquée sur l'empeigne, indiquent assez que l'on n'a pas abandonné toute prétention à la coquetterie. Quand le pied est entré dans ce sac, on le noue au bas de la jambe avec une courroie.

En été, le Lapon a toujours sous la main une sorte de *makintosch* imperméable, en cuir tanné, pour se défendre de la pluie. En hiver, il se préserve du froid au moyen d'épaisses et confortables fourrures. Ces fourrures couvrent tout le corps, depuis les pieds jusqu'à la tête *inclusivement*. Les meilleures fourrures sont celles des petits rennes que l'on a tués au moment où le premier duvet tombé est remplacé par un poil noir, épais, mais soyeux, maniable et délicat. C'est de la même peau qu'ils font leurs

mitaines et leurs bottes d'hiver, montant jusqu'au milieu des cuisses et bourrées du foin bien séché d'une sorte d'herbe mince et longue, particulière à la Laponie. Le bonnet descend sur les épaules, et une large ceinture de peau couvre le ventre tout entier. Le froid devient-il plus rigoureux encore, le Lapon se coule dans une peau d'ours cousue hermétiquement, et qu'on attache au-dessus de la tête, ne laissant à l'air libre que la place strictement nécessaire pour voir et pour respirer. Aperçus d'un peu loin, les Lapons offrent l'aspect de bêtes fauves; eux-mêmes semblent reconnaître cette ressemblance, et ils appellent vulgairement l'ours *le Lapon à la pelisse*. Des voyageurs, qui ne les voyaient qu'à distance, ont affirmé qu'ils avaient le corps velu et un œil unique au milieu du visage; et voilà comme on écrit l'histoire.... naturelle.

La toilette des femmes est assez simple. En été (n'oublions pas que l'été n'est jamais ardent sous le soixante-sixième degré de latitude nord), les Laponnes portent une robe de drap grossier, couvrant le sein, les bras, tout le corps, sans accuser les formes. Elle tombe droit par derrière, de la nuque au talon, comme la capote d'un soldat russe; sur le devant, elle forme quelques plis. Du reste, les femmes ne portent pas plus de chemises que les hommes. Comme chez les hommes, le principal ornement consiste dans la ceinture; elle est large d'un travers de main, toute garnie de lames métalliques, sur lesquelles on a gravé toutes sortes de petites figures de fleurs et d'oiseaux. Comme les hommes, les femmes portent le sac, l'étui, la bourse et le couteau. Ces objets ne sont point placés sur les côtés, mais devant elles. Elles se passent au cou un morceau d'étoffe brillante, rouge le plus souvent, qui tombe sur la poitrine, et se termine en pointe sous chaque sein. Cette pièce est, comme la ceinture, toute couverte de boutons de métal ou de petites verroteries. La robe s'arrête à mi-jambe et laisse voir le panta-

lon, qui descend jusqu'aux chevilles; le soulier est aussi rudimentaire que chez l'homme; il est chaussé et lié de la même façon. La coiffure n'est pas gracieuse : elle ressemble à une épaisse galette, aplatie sur le crâne, arrondie autour de la tête; les jours de fête, aux foires et aux marchés, on ajoute des rubans de soie, achetés à Trondhjem, ou des galons de filigranes d'or et d'argent faux, apportés dans les ports d'Hammerfest ou des îles Loffoden, par les matelots russes. Les femmes des côtes remplacent quelquefois cette coiffure par un foulard de cotonnade anglaise, qui contraste assez plaisamment avec leur tunique d'uniforme. Leurs pardessus d'hiver sont absolument les mêmes que ceux des hommes : peaux et fourrures, sans oublier les grosses mitaines et les bottes garnies de foin. Leur coucher est assez bon sans être pourtant d'une mollesse blâmable. Elles se servent, en guise de matelas, d'un sommier de minces branches de bouleaux mêlées de feuilles et retenues dans un cadre. Les draps et les couvertures sont remplacés par des peaux de renne. Si la chaleur lourde concentrée par ces peaux les incommode, au moyen de cordes passées aux solives de la voûte, elles les soulèvent à la hauteur convenable; si le froid les gagne, elles n'ont qu'à lâcher la corde, la couverture retombe.

La nourriture des Lapons varie beaucoup selon les lieux qu'ils habitent. Le long des côtes, au bord des rivières et des lacs, ils mangent beaucoup de poisson frais, fumé, salé, cru ou cuit. Nous avons en France une sorte d'horreur peu raisonnée pour le poisson cru. Chez les Lapons, où j'ai dû plus d'une fois me résigner à l'*infortune* du pot, j'ai fait aussi l'expérience du poisson cru; avec un peu de sel, il est passable; avec une cuillerée de vinaigre, il devient appétissant.

Quand ils ont fait une bonne pêche, ils commencent par manger tout ce qu'ils peuvent. Le reste est soigneuse-

ment préparé et suspendu à de petits bâtons soutenus par des fourches. Exposé au vent et au soleil, le poisson sèche et durcit : on peut le conserver ainsi pendant plusieurs années. Le plus recherché de tous les mets lapons, c'est une sorte de pâté au poisson, dont la confection est l'objet des plus grands soins. Pour ce pâté, ils choisissent plus particulièrement le brochet, qui abonde dans leurs rivières ; ils le font d'abord cuire dans l'eau, puis en tirent les arêtes et pilent la chair avec des mûres sauvages.

Dans l'intérieur des terres, on ne connaît plus que la viande et le laitage. Les plus riches Lapons se rendent aux foires du printemps en Suède et en Norvége ; ils y achètent des brebis, des chèvres et même de petites vaches, quand elles ne sont pas trop chères. Tant qu'il y a de l'herbe dans les pâturages, on se contente de leur lait ; mais, à la fin de l'automne, quand déjà souffle la bise et qu'on pressent les premières neiges, comme on n'a ni étables ni fourrages, on tue, on sale, on fume et on mange vaches, chèvres et brebis.

C'est là du reste un cas exceptionnel, et, pour la généralité des Lapons, la chair du renne est la seule viande qu'ils connaissent. Ils ne la mangent guère qu'en hiver et en automne ; au printemps et en été, ils se contentent de lait, de beurre et de fromage. Ils prétendent même qu'ils ne tuent leurs rennes que par économie, quand arrivent les mauvais jours, et qu'ils ne les mangent que pour ne pas les nourrir.

La cuisine laponne n'a pas une grande diversité de sauces ; elle ignore les artifices des Apicius et des Lucullus, qui lui seraient du reste inutiles. On n'a pas besoin de réveiller l'appétit de gens qui ont toujours faim. Quand le renne vient d'être tué, on le fait cuire dans son propre beurre, après l'avoir haché par petits morceaux ; la chair du renne frais est un peu dure, relevée de goût, avec un fumet de venaison des plus prononcés. Quand le renne a

été fumé ou seulement séché à l'air, on le mange cru. Sa langue passe pour le morceau le plus délicat. On la fait rôtir. La graisse, et surtout la moelle des os, sont un régal délicieux. On fait cuire le sang et on le prend en guise de potage. Parfois aussi, on le garde gelé dans des vessies, et on le retrouve l'hiver, comme une précieuse conserve. Il y a plus de variété sur la table, je veux dire dans la marmite, des Lapons chasseurs. Ceux-là ont toujours pendus à leurs crocs toutes sortes de quadrupèdes et d'oiseaux; leur préférence marquée est pour l'ours et le lagopède, oiseau aux pattes de lièvre, de la famille des alectrides et du genre tétras. Quand les Lapons se mettent en fête, ils composent des sauces dans lesquelles ils font entrer toute espèce d'ingrédients, des baies de myrtille, des mûres sauvages, de l'écorce de sapin, des fruits de genévrier et des tiges d'angélique. Ce qu'ils connaissent le moins, c'est le pain : cependant les Russes de la mer Blanche, avec qui souvent ils font des échanges de pelleteries et de fourrures, pourraient leur apporter et leur apportent en effet des farines; mais ils ne s'en soucient guère. Le sel leur est également à peu près inconnu : quand on leur en donne, ils s'en servent et le trouvent bon; il ne leur vient pas dans l'idée d'en faire eux-mêmes. Quoiqu'ils restent complétement étrangers aux observances de la discipline catholique, ils ne font cependant jamais usage d'aliments gras le vendredi. A l'exception de la langue du renne, qu'ils font rôtir, et de ses os qu'ils torréfient sur les charbons, ils ne connaissent que l'étuvée. Ils font bouillir les mets les plus disparates dans une *olla-podrida* compliquée: une côtelette d'ours, une carcasse d'oie sauvage, un morceau de phoque et deux brochets cuisent pêle-mêle dans la même marmite.

Comme je l'ai déjà dit, les mûres jouent un grand rôle dans leur économie domestique : ils en composent d'assez bonnes confitures ; ils les font cuire à petit feu, sans eau,

dans leur suc, puis les enferment dans des boîtes d'écorce de bouleau, très-hermétiquement closes, et enfouissent le tout dans la terre, qui conserve au fruit sa fraîcheur et son piquant arome. C'est la méthode Appert des Lapons. Une autre confiture, qui m'a semblé fort amère, mais qui leur paraît exquise, c'est celle de l'angélique; ils cueillent la tige avant qu'elle ne monte en graine, la coupent par morceaux, et la font cuire dans du lait pendant dix ou douze heures : ils sont aussi très-friands de la moelle de cette plante, qu'ils font griller sur les charbons vifs, comme les Orientaux font des grains du maïs nouveau.

Ils sont ivrognes par penchant, et sobres par nécessité. Jamais je ne les ai vus négliger une occasion de s'enivrer. Ils ne connaissent pas la bière et n'ont jamais bu de vin; ils sont loin d'être aussi avancés que les Norvégiens dans l'art de la distillation; mais quand ils viennent à la côte, la première chose qu'ils demandent aux marins, c'est de l'eau-de-vie. On les ramasse ivres-morts dans toutes les criques du rivage. Chez eux ils boivent du lait coupé, du bouillon de viande ou de poisson, le plus souvent de l'eau pure : en hiver, où tout est glacé, il y a toujours un chaudron sur le feu; on y apporte incessamment de la neige et des morceaux de glace : les Lapons boivent tiède, et avec une cuiller de bois, qui leur sert à puiser dans le chaudron. En été, ils mangent assez souvent à la porte de leur hutte sur quelques roches couvertes de mousses. En hiver, ils se rangent en cercle autour du foyer, à genoux sur des peaux, et assis sur les talons; il n'y a point de place d'honneur; chacun se met où il peut, sans aucunement se préoccuper des vaines questions de préséance. Souvent, chacun prend avec la main dans la marmite. D'autres fois, on pose la viande ou le poisson sur une pièce de drap, et chacun tire à soi et met sa part sur son gant ou dans son bonnet. Quand il s'agit de liquides, on se sert de vaisseaux d'écorce, ou de petits troncs de bouleau creusés.

Le Lapon est comme l'Arabe, à la fois avide et tempérant. Quand il a beaucoup, il mange trop; quand il n'a pas, il supporte merveilleusement le besoin. Après avoir pris son repas, le Lapon rend grâce à Dieu et serre la main de ses hôtes, de ses amis, de ses parents. Là aussi on retrouve toute la cordialité du Nord.

La chasse tient une grande place dans la vie du Lapon: les femmes s'en occupent comme les hommes.... « Ceux qui demeurent sous le pôle, dit un vieil auteur, *Olaüs Magnus*, dans le vaste circuit d'une très-grande étendue de forêts, sont au milieu d'un si prodigieux nombre et d'une si effroyable multitude de bêtes sauvages, que les seuls hommes ne suffiraient pas pour la chasse, si les femmes ne venaient encore à leur secours. Elles vont aussi bien qu'eux à la chasse, et elles y font paraître autant d'agilité et parfois davantage. »

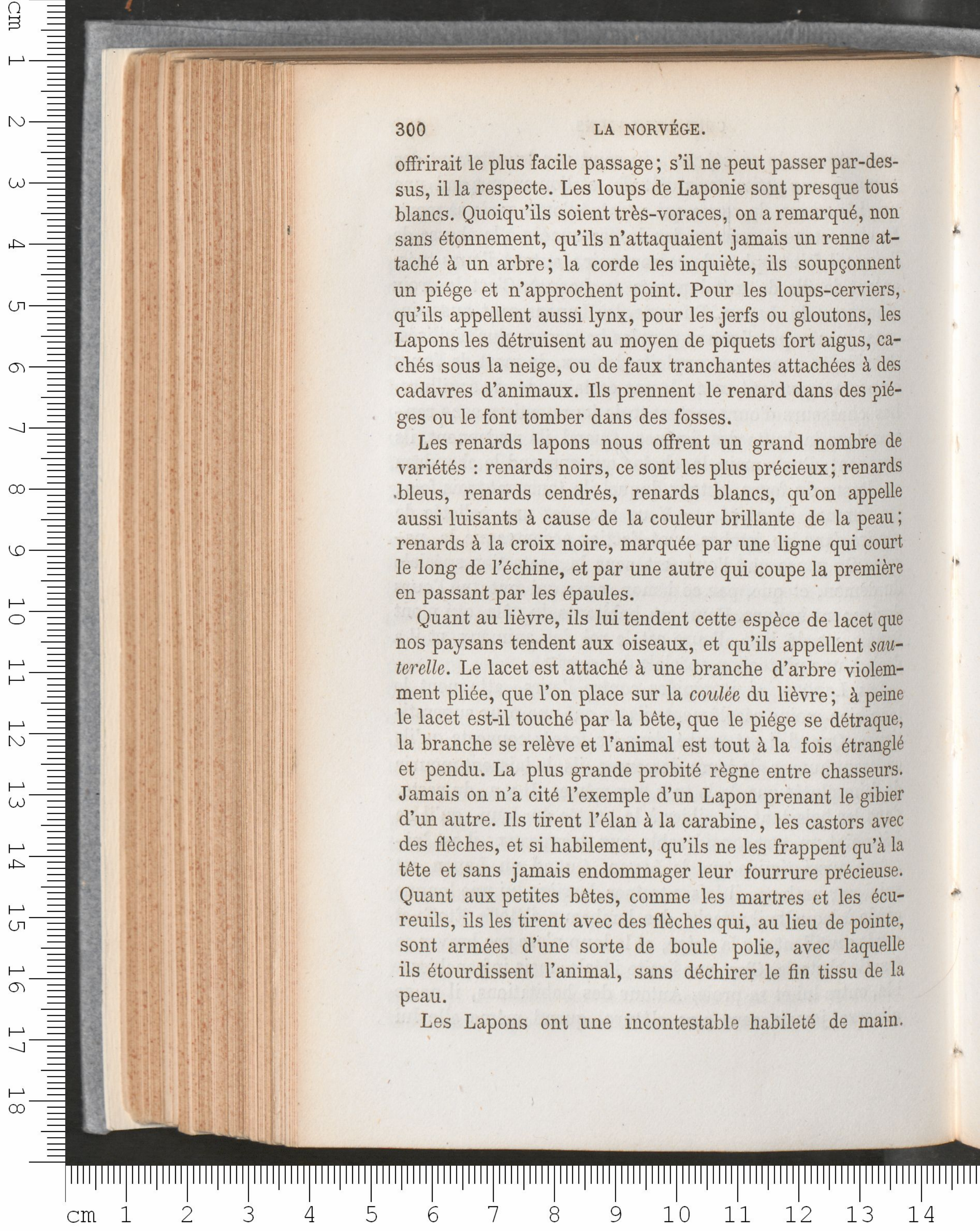
Les chasseurs sont plus superstitieux encore, s'il est possible, que le reste de la nation. Ils distinguent les jours heureux et les jours malheureux; ils font tirer des horoscopes par les sorciers, et défendent à leurs femmes de franchir de toute la journée le seuil de la porte par laquelle ils sont sortis.

La chasse se fait chez eux de plusieurs manières: ils ont de grands chiens forts et courageux, qui mènent un courre assez lestement, et très-capables au besoin d'attaquer la grosse bête. Eux-mêmes affrontent l'ours avec une espèce de hallebarde courte, lorsqu'ils l'ont manqué avec la carabine. En hiver, ils poursuivent le gibier sur la neige, où leurs patins leur donnent un grand avantage de vitesse. La bête enfonce, hésite, s'arrête; l'homme glisse, vole, arrive, prend et tue. La chasse de l'ours se fait avec une certaine solennité; celui qui, le premier, a trouvé la trace de l'animal, marche en tête de la bande, et il n'a d'autre arme qu'un bâton, dont la poignée est ornée d'un

anneau de laiton. Derrière lui vient le sorcier, toujours en grand honneur, puis celui qui doit donner le premier coup à la bête. Quand on se trouve en présence de l'ennemi, cet ordre de bataille est bien quelque peu dérangé par les péripéties inattendues de la lutte ; mais chacun fait son devoir, et très-courageusement. Ils sont tellement sûrs de leur victoire, que, s'ils ne vendent pas la peau de l'ours avant qu'il ne soit tué, c'est uniquement parce qu'ils veulent la garder pour eux : mais, en revanche, ils élèvent la hutte où ils le mangeront, avant même de l'avoir attaqué. Quand il est tué, chacun retrouve encore son emploi particulier : celui-ci enlève la peau, cet autre découpe la chair, le troisième fournit l'eau, le quatrième se charge du bois pour le cuire. Tout cela ne se fait point sans une certaine solennité et sans l'accompagnement obligé de danses et de chansons. Aussitôt que l'ours est abattu, ils le fouettent de verges. Cependant les femmes mâchent de l'écorce d'aune et crachent à la face des hommes leur salive rougeâtre, pour figurer le sang dont l'ours ne les a pas couverts. Pendant qu'on fait cuire la bête, les femmes n'approchent point de la hutte du chasseur, elles attendent dans une autre; le repas de chasse ne se fait point en commun; on leur envoie leur part, mais le respect de la vérité m'oblige à dire que cette part n'est pas la meilleure: les hommes la gardent pour eux. On fait tout cuire, mais dans des vases séparés, la chair, la graisse et le sang; la peau appartient à celui qui a découvert l'ours. On l'attache au haut d'une perche, et les femmes, dont on a bandé les yeux, tirent de l'arc contre cette peau comme elles feraient contre une cible; et, tout en tirant, elles chantent une vieille chanson, qui dit : « Nous tirerons des flèches contre ceux qui viennent de Suède, de Pologne et de *France.* » La femme qui a touché la première le but est entourée de toutes sortes d'honneurs : on envie son fortuné mari, à qui le bonheur arrivera sous toutes les for-

mes. Avant de se séparer, on coud sur le vêtement des hommes une petite croix d'étoffe, et l'on en suspend une pareille au cou du renne qui a traîné l'ours après sa mort. Le chasseur est toujours fier de ses succès à la chasse de l'ours; il fait trophée de ce souvenir : autant d'ours tués, autant de fils de métal passés au bonnet. C'est la croix d'honneur du Lapon. Du reste, les Lapons sont aussi inconséquents que d'autres peuples beaucoup plus civilisés. Considérée comme un exploit glorieux, la mort de l'ours emporte cependant avec elle une certaine idée de souillure. Les chasseurs d'ours restent trois jours entiers sans rentrer dans la hutte des femmes. Quand ils reviennent, ils prennent d'une main la chaîne qui suspend le chaudron au-dessus du foyer, autour duquel ils tournent trois fois; les femmes chantent : « Vous recevrez une pelletée de cendre dans les jambes, » et l'action accompagne la parole. On pense que l'ours est sous la protection spéciale du démon, et que, par ce démon, ceux qui ont tué l'ours deviennent impurs. Pour ces habitants du pôle, qui n'ont jamais vu de lion, l'ours est le roi des animaux, et il a droit à une protection spéciale des *esprits*.

Les Lapons, si intrépides contre l'ours, attaquent le loup bien moins résolûment; ils en ont une peur superstitieuse. Quand il est tombé dans les fossés couverts qu'ils creusent autour de leurs demeures, ils le laissent mourir de faim plutôt que de le tuer eux-mêmes. Il y a, du reste, dans les bois tant de gibier à la portée du loup, qu'il ne fait point un tort considérable aux troupeaux ; il est lui-même aussi timide que le Lapon. Quand un Lapon est suivi par un loup, il laisse traîner derrière lui une longue corde à laquelle il attache des lambeaux d'étoffe. Étoffe et corde sautillent sur la neige, et le loup n'ose pas braver ce fragile obstacle. C'est une limite idéale, mais infranchissable, entre lui et sa proie. Autour des habitations, il ne se glissera jamais sous une clôture, quand même elle lui



offrirait le plus facile passage; s'il ne peut passer par-dessus, il la respecte. Les loups de Laponie sont presque tous blancs. Quoiqu'ils soient très-voraces, on a remarqué, non sans étonnement, qu'ils n'attaquaient jamais un renne attaché à un arbre; la corde les inquiète, ils soupçonnent un piége et n'approchent point. Pour les loups-cerviers, qu'ils appellent aussi lynx, pour les jerfs ou gloutons, les Lapons les détruisent au moyen de piquets fort aigus, cachés sous la neige, ou de faux tranchantes attachées à des cadavres d'animaux. Ils prennent le renard dans des piéges ou le font tomber dans des fosses.

Les renards lapons nous offrent un grand nombre de variétés : renards noirs, ce sont les plus précieux; renards bleus, renards cendrés, renards blancs, qu'on appelle aussi luisants à cause de la couleur brillante de la peau; renards à la croix noire, marquée par une ligne qui court le long de l'échine, et par une autre qui coupe la première en passant par les épaules.

Quant au lièvre, ils lui tendent cette espèce de lacet que nos paysans tendent aux oiseaux, et qu'ils appellent *sauterelle*. Le lacet est attaché à une branche d'arbre violemment pliée, que l'on place sur la *coulée* du lièvre; à peine le lacet est-il touché par la bête, que le piége se détraque, la branche se relève et l'animal est tout à la fois étranglé et pendu. La plus grande probité règne entre chasseurs. Jamais on n'a cité l'exemple d'un Lapon prenant le gibier d'un autre. Ils tirent l'élan à la carabine, les castors avec des flèches, et si habilement, qu'ils ne les frappent qu'à la tête et sans jamais endommager leur fourrure précieuse. Quant aux petites bêtes, comme les martres et les écureuils, ils les tirent avec des flèches qui, au lieu de pointe, sont armées d'une sorte de boule polie, avec laquelle ils étourdissent l'animal, sans déchirer le fin tissu de la peau.

Les Lapons ont une incontestable habileté de main.

Leurs barques légères sont très-délicatement travaillées elles sont faites de planches de sapin résineux, minces jusqu'à la transparence ; ces planches ne sont point fixées par des clous, mais retenues ensemble par des liens d'un bois flexible, tordus comme des cordes de chanvre ; parfois les ais de ces barques sont cousus, comme des morceaux d'étoffe, avec des cordelettes en nerfs de renne ; les interstices sont calfeutrés avec de la mousse et de la terre glaise ; ils construisent aussi leurs traîneaux avec assez d'habileté, et savent orner leurs bahuts avec des incrustations d'os et d'ivoire. Ces bahuts sont ordinairement de forme ovale, mais l'aboutissage des planches est parfait ; c'est à peine si l'on distingue les jointures, qui n'ont besoin d'aucun clou pour garder leur ferme adhérence. Ils découpent aussi fort habilement les os de renne en petites plaques très-fines, de diverses formes, sur lesquelles ils font courir un trait léger, dont ils noircissent le creux. Ils excellent dans tous les arts textiles : on payerait fort cher à Paris leurs corbeilles et leurs paniers. Ils suppléent à l'osier qui leur manque par des racines d'arbres, qu'ils divisent en longues bandes, après les avoir longtemps battues, pour les rendre maniables et souples ; ils tressent ensemble ces bandes et les entrelacent si fortement, et à mailles tellement serrées, souvent même avec une surmaille imbriquée, que ces paniers gardent l'eau comme des vases de terre ou de bois ; ils ont aussi de grands vases faits d'une seule pièce de bois creusée, et des gobelets à boire en écorce d'arbre. Les os et la corne du renne leur servent encore à faire les moules, dans lesquels ils jettent l'étain fondu dont ils fabriquent leurs ornements de toilette et le plomb de leurs balles.

Les femmes s'occupent à tailler et à coudre les habits, à faire les souliers et les gants ; elles sont beaucoup plus laborieuses que les hommes, et prennent à leur charge les travaux dont, partout ailleurs, on aurait soin de les dis-

penser. Ainsi les oblige-t-on à fabriquer le harnais des rennes, le collier, les selles et les traits. Elles préparent les nerfs du renne, les nettoient, les font sécher, les divisent et les filent comme nous filons le lin : chaque fil est long d'une aune ou deux ; souvent elles le trempent dans l'huile de poisson, pour le rendre plus souple et moins cassant. Elles filent également la laine des brebis et le poil des lièvres blancs ; elles tissent avec ce poil filé des bonnets chauds, soyeux et doux comme le duvet des cygnes ; elles fabriquent aussi, sur un métier en os, des rubans avec broderies et dessins dans la trame. Le fil d'étain joue un trop grand rôle dans la coquetterie laponne pour que je n'en doive point dire quelques mots : elles pratiquent des trous de diverses dimensions dans un morceau de corne, et conduisent le métal ductile à travers ces trous ; quand il a passé par le dernier trou, il est à peu près de la grosseur du fil qu'on veut couvrir ; elles le font alors passer dans un nouveau trou, et, par le moyen d'un petit morceau de corne, elles l'évident de façon qu'il puisse recevoir le nerf qu'il doit revêtir. Un tour de fuseau a fait le reste assez vite. Avec ce fil, elles brodent à l'aiguille tous leurs vêtements de fête, leurs gants, et même leurs souliers et les harnais de leurs rennes. Ces broderies ne sont pas seulement des arabesques ou des dessins géométriques ; elles représentent des étoiles, des fleurs, des oiseaux, des quadrupèdes, et principalement des rennes, l'animal chéri des Lapons. Çà et là, au milieu de la broderie, on place de petits morceaux d'étain, aplatis avec le marteau, sorte de paillettes barbares qui reluisent et miroitent. Les Laponnes ne brodent jamais sur les peaux qui ont encore leur poil ; mais elles savent y tracer divers compartiments avec des morceaux de laine de différentes coupes et de diverses couleurs. On a beau s'avancer vers le pôle, la coquetterie féminine ne perd jamais tout à fait ses droits.

Les femmes partagent avec leurs maris les travaux de

la pêche. Comme eux, elles disposent les nasses, tendent les rets et poussent les poissons dans le filet. Les Lapons pêchent aussi dans les lacs et les fleuves, avec des lignes dormantes, dont les hameçons, au lieu d'être en fer, sont en bois de genévrier ; on prend une branche fourchue, que l'on aiguise et que l'on durcit au feu, et cela remplace nos meilleurs hameçons d'acier bleu. On se sert aussi de la fouine, mais d'une fouine plus large que la nôtre, et qui a autant d'aiguillons que nos râteaux ont de dents. Les femmes manient fort habilement cette fouine meurtrière, et harponnent le brochet, qui vient promener au soleil sa cuirasse d'argent. En hiver, hommes et femmes pêchent encore au moyen de filets tendus sous la glace et dirigés à l'aide de crocs que l'on fait manœuvrer. Où la nature est rude, l'homme doit être industrieux.

Le Lapon est d'un naturel assez indolent : il aime à ne rien faire ; s'il travaille, c'est que le besoin le presse, mais il reviendra bientôt à la paresse et à lui-même. Il faut cependant le juger avant de le condamner. Sa complexion faible ne lui permet pas de grands efforts ; son régime est débilitant ; ses longues nuits lui conseillent de longs sommeils, et la nature sévère au sein de laquelle il est abîmé ne lui permet guère le développement libre de ses facultés.

Ces petits hommes ont l'instinct de la sociabilité développé à un haut degré. Malgré les énormes distances qui les séparent les uns des autres, ils prennent plaisir à s'entre-visiter. Ils n'ont pas des sujets de conversation très-variés, et il ne faut pas trop leur reprocher de parler aussi souvent que nous de la pluie et du beau temps. Ils sont cependant curieux de nouvelles ; ils en demandent aux matelots russes sur la côte, aux Norvégiens, aux Finlandais et aux Suédois qu'ils rencontrent sur leur frontière. Inoffensifs dans leurs actes, ils assaisonnent leurs discours d'épigrammes et de sel.... lapon. Leur conversation ne manque pas d'une certaine verve railleuse, et

plus d'une fois on les a entendus donner des surnoms drolatiques aux personnages qui jouent un rôle dans l'histoire contemporaine. Leurs jeux, dans lesquels on réserve des prix pour les vainqueurs, sont presque tous des jeux de force et d'adresse, sauts, luttes et courses; ils organisent aussi de grandes parties de balles, qui ressemblent fort à celles des écoliers dans nos colléges, et au *cricket* des soldats anglais. Les enjeux ne consistent jamais en argent, mais presque toujours en peaux d'hermine, d'écureuil ou de martre.

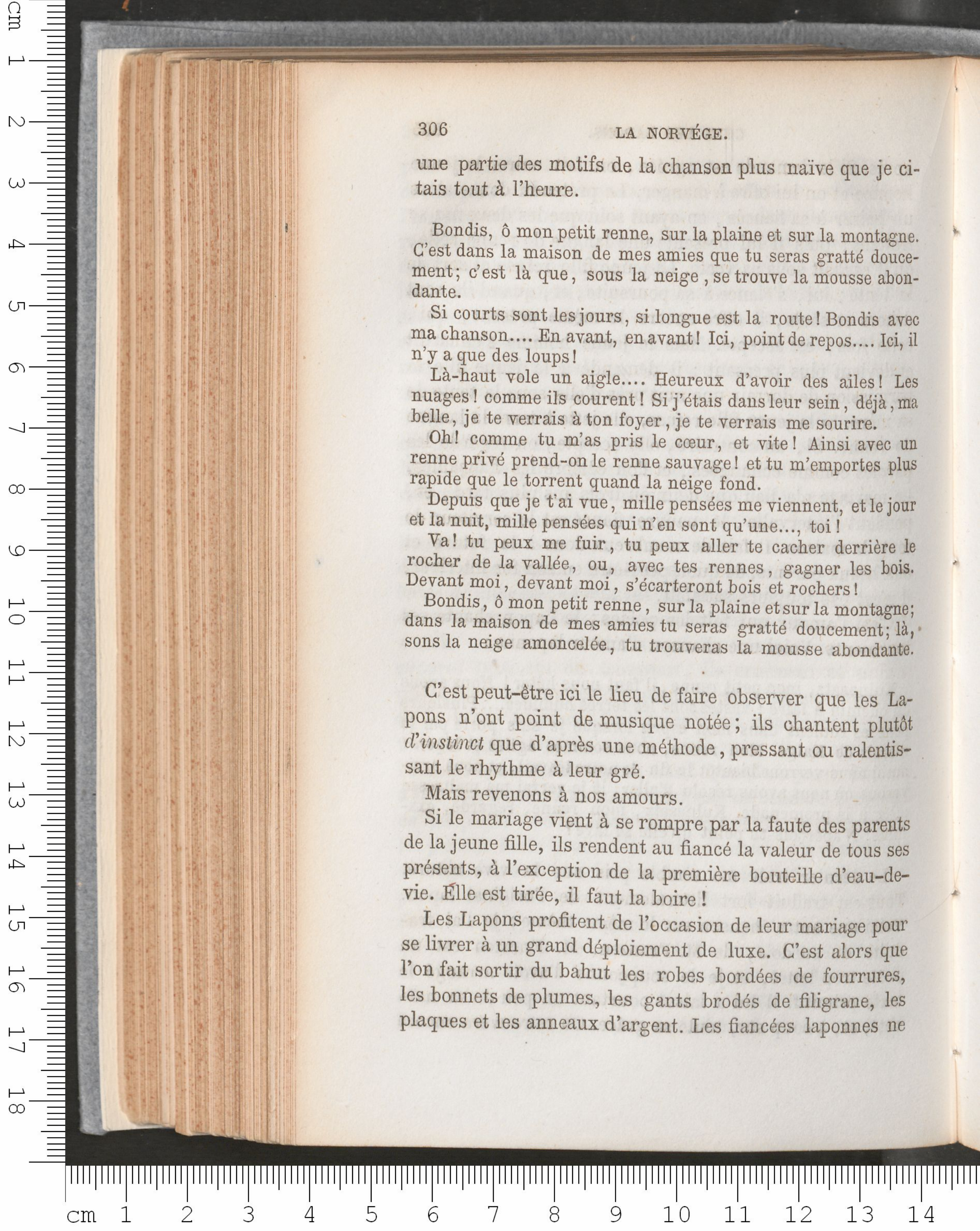
La grande affaire du Lapon, c'est son mariage. Il en est ainsi dans tous les pays où la femme est vertueuse. Mais, en ce qui concerne le mariage, les Lapons se conduisent comme les peuples les plus civilisés du monde. Ils ne se demandent pas si une fille est jeune, belle, sage et honnête, mais seulement combien elle a de rennes. Nous disons chez nous : « Combien de rentes ? » Il n'y a qu'une lettre de changée, et cela revient au même. Chaque Lapon donne à ses enfants, au moment de la naissance, un certain nombre de rennes qui leur appartiennent en propre. Distincts du troupeau, ils croissent et multiplient pour le compte de l'enfant. C'est le *pécule profectice* de la jeune Laponne. Si le pécule est considérable, elle trouve facilement dix maris pour un : elle n'aura que l'embarras du choix. Sinon, non ! Quand un jeune homme a jeté son dévolu sur.... un troupeau de rennes, il se met en campagne avec quelqu'un de sa famille, et va trouver les parents de la jeune fille. Une bouteille de *brandtviin* est regardée comme le présent de rigueur. On arrive : le parent ou l'ami entre seul dans la cabane pour faire sa demande. Le jeune homme reste à la porte, s'occupant à quelque tâche servile, comme à fendre du bois ou à tirer de l'eau : il croit faire ainsi preuve de complaisance et d'humilité, deux vertus qui, dit-on, touchent le cœur des femmes. Dans la cabane, on boit d'abord, et on s'explique

après. Si la demande est agréée, on fait entrer le jeune homme et on lui offre à manger. Le prétendu donne alors un baiser à sa fiancée, en ayant soin que les deux nez se frottent; puis il lui présente une langue de renne rôtie, qu'il cachait sous sa veste. La jeune fille refuse et sort de la tente; lui, s'élance à sa poursuite, et, quand ils sont dehors et seuls, il offre encore le même présent, qui, cette fois, est accepté. Mais le jeune homme s'enhardit et devient plus pressant : il demande à la jeune fille la permission de dormir une nuit près d'elle sous la tente de sa mère. Si la jeune fille refuse, elle jette à terre la langue de renne. Si, au contraire, elle accepte, on regarde les paroles comme échangées, et l'on célèbre les fiançailles. Le mariage n'a lieu que deux ou trois ans plus tard, et, pendant l'intervalle, le pauvre fiancé est le serviteur de toute la maison. Il fait de nombreux dons à la future et aux beaux parents, de quoi, peut-être en son for intérieur, il n'est pas toujours satisfait.

C'est l'amour qui fait les poëtes; le Lapon chante ses tourments. Voici une chanson d'amour laponne :

Kulnasatz, mon petit renne, il faut nous hâter! Nous avons du chemin à faire : vastes sont les terres humides.... Plusieurs pensées roulent dans mon esprit lorsque je suis porté par le marais de Kaige. Mon renne, nous sommes agiles et légers; aussi nous verrons bientôt la fin de notre travail, et nous arriverons où nous avons résolu d'aller; là je verrai ma maîtresse aller à la promenade. Kulnasatz, mon renne, regarde, examine! N'aperçois-tu point qu'elle se lave?

Le dernier trait me semble pris sur la vive nature. Tout est traduit fort littéralement de l'original lapon. Voici une autre chanson sur le même thème; je l'ai traduite du suédois, de M. Franzen. M. Franzen est un poëte trop lettré, et je le soupçonne d'avoir arrangé le texte primitif. Il lui a laissé pourtant un peu de sa naïveté, et, à coup sûr, toute sa grâce. On retrouvera encore



une partie des motifs de la chanson plus naïve que je citais tout à l'heure.

Bondis, ô mon petit renne, sur la plaine et sur la montagne. C'est dans la maison de mes amies que tu seras gratté doucement; c'est là que, sous la neige, se trouve la mousse abondante.

Si courts sont les jours, si longue est la route! Bondis avec ma chanson.... En avant, en avant! Ici, point de repos.... Ici, il n'y a que des loups!

Là-haut vole un aigle.... Heureux d'avoir des ailes! Les nuages! comme ils courent! Si j'étais dans leur sein, déjà, ma belle, je te verrais à ton foyer, je te verrais me sourire.

Oh! comme tu m'as pris le cœur, et vite! Ainsi avec un renne privé prend-on le renne sauvage! et tu m'emportes plus rapide que le torrent quand la neige fond.

Depuis que je t'ai vue, mille pensées me viennent, et le jour et la nuit, mille pensées qui n'en sont qu'une..., toi!

Va! tu peux me fuir, tu peux aller te cacher derrière le rocher de la vallée, ou, avec tes rennes, gagner les bois. Devant moi, devant moi, s'écarteront bois et rochers!

Bondis, ô mon petit renne, sur la plaine et sur la montagne; dans la maison de mes amies tu seras gratté doucement; là, sons la neige amoncelée, tu trouveras la mousse abondante.

C'est peut-être ici le lieu de faire observer que les Lapons n'ont point de musique notée; ils chantent plutôt *d'instinct* que d'après une méthode, pressant ou ralentissant le rhythme à leur gré.

Mais revenons à nos amours.

Si le mariage vient à se rompre par la faute des parents de la jeune fille, ils rendent au fiancé la valeur de tous ses présents, à l'exception de la première bouteille d'eau-de-vie. Elle est tirée, il faut la boire!

Les Lapons profitent de l'occasion de leur mariage pour se livrer à un grand déploiement de luxe. C'est alors que l'on fait sortir du bahut les robes bordées de fourrures, les bonnets de plumes, les gants brodés de filigrane, les plaques et les anneaux d'argent. Les fiancées laponnes ne

posent point sur leur tête nue la couronne d'argent scintillante de strasse, si en honneur chez les fiancées norvégiennes; mais elles prennent une de leurs ceintures et s'en servent comme d'une bandelette pour entourer leurs cheveux dénoués. Les deux bouts retombent et flottent par derrière. Parfois aussi elles mettent sur leur tête une écharpe arrangée à la façon du turban oriental. Si loin qu'elle fût elle-même, la Laponie n'a pas pu échapper au turban! Quand le prêtre n'est pas là, on se marie provisoirement à la maison, en face des parents, qui battent le briquet en guise de bénédiction. Je demandai si le caillou était destiné à figurer les âpretés du mariage. On me répondit qu'il était au contraire l'image du feu intérieur brûlant dans l'âme des époux; ce que je crus très-volontiers. S'il y a un prêtre dans les environs, on se fait un devoir d'aller à la chapelle ou à la hutte qui en tient lieu. Le cortége se divise en deux troupes : les hommes marchent en tête, les femmes ne viennent qu'après. Chaque troupe a des chefs expérimentés pour guider sa marche et la conformer à tous les rites prescrits. La fiancée affecte la plus profonde douleur; il faut la soutenir, la traîner, je dirais presque la porter. C'est la véritable image de la victime non obéissante que l'on mène à l'autel du sacrifice. Il faut lui arracher ce *oui* fatal qui, dans nos civilisations, enchaîne à jamais la liberté, j'allais dire les sentiments d'une femme. Quand les paroles de l'union sont prononcées, il lui est permis de paraître joyeuse. Les repas de noces réunissent un nombre considérable d'invités, et comme le festin coûterait fort cher à la famille qui n'est pas riche, il est reçu que chacun apporte sa provision; on met le tout en commun et l'on fait ainsi de véritables agapes fraternelles, où l'on boit peut-être plus que dans les repas des premiers chrétiens qni portaient ce doux nom. Il est d'usage que le gendre demeure avec son beau-père et le serve pendant une année après le mariage, comme il le servait avant.

Les femmes de Laponie n'ont pas la fécondité habituelle des races du Nord. Dès que la famille découvre les premiers symptômes de la maternité future, elle cherche à tirer l'horoscope de l'enfant en consultant les astres et plus particulièrement la lune, qu'ils supposent en mystérieuse affinité avec la femme grosse : l'enfant nouveau-né est immédiatement frotté de neige ou plongé dans l'eau froide; puis on l'immerge dans l'eau chaude. Dès que la femme est relevée, et ordinairement elle se relève le quatorzième jour, elle se met en quête du ministre et lui porte son enfant à baptiser. Les mères elles-mêmes allaitent leurs enfants pendant deux, trois et même quatre années. L'enfant, dans son berceau, n'a ni langes ni layettes; il est couché sur la mousse, soigneusement cardée, et recouvert de pelleteries et de fourrures. En voyage, la mère fixe le berceau sur ses épaules; elle garde ainsi le mouvement de ses bras et l'usage de ses mains. Chez elles, c'est aux solives de la hutte qu'elles suspendent le berceau, orné de plaques et d'anneaux passés au bout de chaînettes de laiton. A chaque mouvement du berceau, plaques, anneaux et chaînettes s'entre-choquent et résonnent. On attache aussi le long du berceau les emblèmes de la vie et des futurs travaux de l'enfant : de petits arcs, des flèches microscopiques et des rames de navire avec des filets ou des cornes de renne, si c'est un garçon; et si c'est une fille, les pieds blancs et les blanches ailes du lagopède, symbole de la diligence et de la pureté que l'on doit toujours trouver chez la femme. Les rennes que l'on donne à une fille le jour de sa naissance sont marqués à son nom. On lui en donne un autre et c'est toujours une femelle, le jour où la première dent perce l'enveloppe rose de la gencive. On appelle ce renne le *renne de la dent*. Les Laponnes ne sont pas assez riches pour confier leurs *babies* à ces femmes de chambre anglaises, qui ont la réputation d'être les mieux entendues de la terre aux soins délicats de la *nursery;*

mais parfois elles abandonnent le soin d'endormir 'enfant à de singulières berceuses. Leurs chiens, dont l'instinct est vraiment merveilleux, posent légèrement la patte sur la planchette du lit et lui impriment ce mouvement d'oscillation régulière qui appelle et favorise le sommeil. On assure même qu'ils ralentissent ou accélèrent le mouvement suivant les cris ou le silence de l'enfant, comme pourrait le faire une berceuse intelligente. J'avoue n'avoir pas vérifié le fait; mais je me garderai bien de le révoquer en doute.

L'acquisition du renne avait comblé Johansen de la joie la plus vive : il avait bien tenté quelque observation quand j'avais ordonné que l'on plaçât en lieu sûr une partie de l'animal. Johansen s'imaginait, il a eu la bonne foi de me l'avouer depuis, que nous allions passer les jours et les nuits en festins jusqu'à la dernière bouchée. Sa seconde déception (il n'essaya pas de la cacher) lui arriva quand il m'entendit inviter à dîner le maître d'école norvégien, prédicateur de la veille, touriste du lendemain, gai convive toujours, et ne faisant jamais le sermon à table. Sa conversation était pour moi d'un haut intérêt; il m'apprenait à voir, m'expliquait ce que je voyais, et me disait ce que je ne voyais pas. Pour un voyageur en quête de faits positifs, cela, sans doute, valait bien le sacrifice d'un bifteck de renne. « Il aurait bien pu déjeuner sans nous, murmura Johansen entre ses dents; car, enfin, ce qu'il mangera, nous ne le mangerons pas. » Que répondre à cette inexorable logique de l'estomac ? Je ne répondis rien; mais Johansen, le maître d'école et moi, nous nous occupâmes en commun des préparatifs du repas. Achille et Agamemnon faisaient rôtir eux-mêmes le dos succulent de leurs bœufs. Johansen fit le feu; le maître d'école taillait les tranches; je tournais les morceaux, placés sur deux branches de bouleau qui nous servaient de gril. Quand le gril était brûlé, la viande était cuite.

Nous avions une batterie de cuisine neuve à chaque repas. Tout cela serait, sans doute, fort ridicule à Paris; en Laponie, cela me semblait charmant, surtout quand j'avais grand'faim.

Le maître d'école, qui s'appelait Piers-Niels, avait quelques connaissances en médecine. Je lui demandai s'il trouvait parfois l'occasion de les utiliser. « Pas souvent, me répondit-il; je rencontre ici, comme médecin, une extrême défiance. Il faut que je me contente de guérir les âmes. Les Lapons croient que les malades ont été inventés par les médecins. Ils n'ont pas de médecins et n'ont guère de maladies. Quoique rude, leur climat est sain. Quand la peste vient chez eux, elle y meurt. Vous devriez, ajouta-t-il, y envoyer le choléra. Le virus du renne, aussi puissant que celui de la vache, les préserve de la petite vérole. Ils ne connaissent guère les affections de poitrine; et s'ils savent jamais qu'ils ont un estomac, c'est seulement quand il est vide. Ils ont parfois des douleurs de reins et des vertiges, surtout au printemps. Ils prennent, comme panacée universelle, des décoctions d'une espèce de mousse qu'ils appellent *ierth*, ou de l'angélique cuite dans du lait : cela leur tient lieu de tout, ou peu s'en faut. S'ils ressentent une violente douleur dans quelque partie du corps, ils y appliquent eux-mêmes un moxa, fait des cryptogames parasites du bouleau. Ils pansent leurs plaies avec de la résine de sapin, ou bien ils étendent dessus une tranche de fromage. Si le mal empire ou s'il persiste, ils désespèrent bientôt de sauver le malade; alors ils l'exhortent à penser à Dieu, à la passion de Notre-Seigneur et au paradis. Pour eux, ils s'occupent désormais des préparatifs du festin des funérailles. Si le festin est prêt avant le malade, ils ne l'attendent pas. On cite plusieurs exemples de Lapons qui ont survécu aux cérémonies de leurs fénérailles, et qui ne s'en portaient pas plus mal; seulement le dîner

était fait à leurs frais, et on l'avait mangé sans eux. Ces funérailles ont des particularités curieuses. Tout le monde abandonne la tente où un Lapon vient de rendre l'âme. On croit, en effet, que tout n'est pas fini sur cette terre, même après que l'âme est partie, et qu'il reste autour du cadavre quelque chose d'assez semblable à ce que les Romains appelaient les mânes. Tantôt on roule le mort dans des étoffes, tantôt on le revêt de ses habits préférés. Quelquefois le cercueil est fait d'un tronc d'arbre creusé; d'autres fois on enterre le Lapon dans son traîneau, comme on enterrait le sœkongar norvégien dans sa barque; quelquefois aussi on porte les morts dans des cavernes dont on referme l'entrée avec de grosses pierres. Ceux qui restent encore attachés, malgré leur christianisme apparent, aux traditions païennes, enterrent, avec le corps du défunt, sa hache, un briquet et une pierre à feu, pour subvenir à ses premiers besoins en arrivant dans l'autre monde, précaution que l'on conçoit bien dans un pays qui a toujours froid. »

« Le paganisme, me disait un jour Piers-Niels, a été longtemps la religion du Lapon; et maintenant encore, si l'on y regarde de près, on trouvera parmi eux de nombreuses traces d'idolâtrie. Leur principal dieu, qui s'appelait *Jumala*, était représenté sous la figure d'un homme assis sur un autel, portant une couronne de pierres précieuses.... fausses, et un collier de clinquant; on plaçait aussi une tasse d'argent sur ses genoux. On a également trouvé parmi eux des images du dieu Thor, vénéré dans tout l'Olympe scandinave. On ne peut pas dire que les Lapons aient été évangélisés avec quelque succès avant la fin du XIIIe siècle, et même, depuis cette époque, la parole sainte n'a pas germé dans leurs âmes : la semence divine tombe sur les pierres, où elle se dessèche, et sur les chemins, où viennent la prendre les oiseaux du ciel. Au fond, je les crois très-indifférents, et j'estime

que la politique a la plus grande part dans leur conversion. Dans le Nord, luthérien ou catholique, on a depuis longtemps la triste habitude de tenir la croix d'une main et la hache de l'autre. Les Lapons acceptent la croix de peur de la hache. Ils se marient devant le prêtre, présentent leurs enfants au baptême, et font bénir leur sépulture ; il ne faut pas leur en demander davantage. La religion, dans les premiers temps de leur conversion, était pour eux une mesure de police et une affaire d'administration ; rien de plus. Les statuts des rois de Suède ou de Danemark leur assignaient, chaque hiver, le lieu où ils devaient se rassembler pour payer leur capitation aux officiers de la couronne. Les prêtres se rendaient là avec les collecteurs d'impôts, fâcheux voisinage pour des apôtres ! Ils baptisaient les enfants, régularisaient les mariages, priaient sur les morts, exposaient sommairement la doctrine chrétienne, et s'en retournaient comme ils étaient venus. Vers la fin du XVe siècle et dans les premières années du XVIe, on établit des écoles et l'on bâtit des églises et des chapelles ; les missions furent plus régulières ; les Lapons durent subir des examens : ceux qui n'avaient pas été baptisés dans leur jeunesse le furent dans l'âge adulte. Ils ne s'y prêtèrent, il est vrai, qu'avec répugnance, persuadés que ceux qui avaient reçu le baptême devaient mourir bientôt après. Aujourd'hui ce préjugé est à peu près vaincu. »

Les églises des Lapons sont en bois, assez petites, entourées de hangars où le peuple se rassemble et se réchauffe à de grands feux, qu'on allume en attendant l'office. Gustave-Adolphe fit imprimer un alphabet lapon, et traduire en cette langue les commandements de Dieu, le Symbole des Apôtres, l'Oraison Dominicale, un Rituel et des Cantiques. A ces premiers livres, on ajouta bientôt les Psaumes de David, les Proverbes de Salomon, les Évangiles, les Épîtres et le Catéchisme de Luther. Tout

cela est fort bien, sans doute ; malheureusement les Lapons ne savent pas lire ; malheureusement encore ils n'ont guère de prêtres de leur nation. Presque tous les ministres, qui passent chez eux bien plus qu'ils n'y demeurent, sont suédois ou norvégiens, et ne parlent pas la langue de leurs ouailles. Debout sur la dernière marche de la chaire, un interprète traduit le discours phrase par phrase, à mesure qu'il est prononcé. Ceci me semble assez compromettant pour l'orthodoxie des prédicateurs. Par bonheur, les Lapons ne sont pas des casuistes bien rigoureux, et c'est la foi qui sauve ! Il faut du moins reconnaître qu'ils rendent à leurs missionnaires toutes sortes d'honneurs; ils vont au-devant d'eux, jonchent de feuillée le chemin par où ils doivent passer, les appellent : *seigneurs !* (Vous vous croyez sauvés, disait Jésus, parce que vous avez crié : *Seigneur ! Seigneur !*) et leur offrent une hospitalité joyeuse et cordiale. Le précepte auquel ils sont le plus fidèles, c'est l'observance des dimanches et des fêtes. Ils apportent un tel scrupule à s'abstenir de tout travail ces jours-là, que quelques-uns négligent même de traire leurs rennes, qui errent dans les pâturages, la mamelle gonflée et bramant.

Je disais tout à l'heure que l'on retrouvait encore chez les Lapons de nombreuses traces de paganisme et d'idolâtrie. Peut-être leur est-il plus qu'à d'autres difficile de se défendre de toute superstition. Ce pays aux aspects tout à la fois grandioses et sauvages, ces rivières larges, qui roulent des flots pâles et silencieux ; ces marais, où l'eau s'endort sur un lit de vase ; ces bouquets d'arbres semés avec des pierres sur une lande inculte ; ces solitudes mornes, cet isolement où chacun vit, les habitudes mêmes de chaque jour, les longues heures passées avec les troupeaux dans les clairières des bois, les courses de la chasse lointaine, la pêche pendant les nuits éclairées d'aurores boréales — des nuits de six mois — des saisons où le soleil

ne quitte pas l'horizon ébloui : tout cela semble les prédisposer naturellement à des croyances qui ne sont pas les nôtres, et ouvrir leur âme à une religion dont les premiers mobiles sont l'étonnement et la terreur. Faut-il ajouter que l'idolâtrie, chez eux, fait aussi en quelque sorte partie du culte des aïeux, qu'ils croient se rapprocher de leurs ancêtres en se détournant du christianisme, et qu'ils voient, dans ces vestiges du paganisme, la preuve de leur noble origine ? Comme les anciens Romains, ils divisent leur calendrier en jours fastes et néfastes ; ils ont leurs anniversaires marqués de la pierre blanche :

Albo notata lapillo !

Pour eux, un jour funeste entre tous, c'est le premier jour des fêtes de Noël : ils s'imaginent que l'air est tout rempli des spectres errants des anciens dieux, détrônés par le *petit enfant de Bethléhem*, et ils s'efforcent de les apaiser par des sacrifices. Quand ils sortent le matin de leurs tentes, ils prennent garde au premier animal qu'ils rencontrent, et en tirent un présage pour le reste de leur journée. Ils croient assez volontiers que l'homme ne meurt pas tout entier, et que quelque chose survit à la destruction du corps ; mais ils ne se rendent guère compte de ce que peut être une âme, et admettent avec peine la résurrection de la chair et le jugement du dernier jour. Leur adhésion telle quelle aux dogmes chrétiens ne les empêche pas de rendre une sorte de culte aux fées des eaux, aux génies des bois, nymphes, dryades et satyres du Nord. On a soigneusement recueilli les traditions éparses, depuis la mer Glaciale jusqu'au golfe de Bothnie, depuis la mer Blanche jusqu'au fjord de Trondhjem, et, aujourd'hui, on connaît assez bien leur ancienne théogonie. Jumala n'était pas leur unique divinité. Comme les Suédois et les Norvégiens, ils adoraient aussi le dieu Thor, per-

sonnification brillante de la force, à laquelle ils donnaient le nom d'*Aijecke*, qui signifie père, voulant ainsi marquer l'union de la bonté avec la force. La force et la bonté, ne sont-ce pas les deux principaux attributs de la divinité ?

Le dieu Thor (ou Aijecke) gouverne les immortels ; le dieu qui vient après lui, le Storjunkare (ou Stoura-Passe), tient sous son pouvoir les oiseaux du ciel, les poissons de la mer, les bêtes de la terre. C'était le dieu des chasseurs et des pêcheurs ; souvent, au fond des bois et au bord des fleuves, il leur apparaissait, et alors la chasse ou la pêche était toujours heureuse. Lui-même parfois il jetait le filet ou lançait la flèche pour le compte de son fidèle adorateur. Quand le Lapon approchait d'une montagne, qu'il supposait être la demeure du Storjunkare, il fichait sa hache dans la terre ou sa pique dans la neige durcie, et s'en servait comme d'un axe pour tourner autour du point où il les avait fixées. Quelques tribus ont aussi adoré le soleil : on adore toujours ce qu'on n'a pas, ou ce que l'on a trop. Les sauvages nus de l'Afrique n'offrent-ils point des sacrifices au *dieu* dont les rayons les percent comme une flèche ?

Trois choses caractérisaient le culte des Lapons païens : ils avaient des lieux consacrés spécialement à leurs divinités ; ils leur élevaient des idoles qu'ils appelaient *seithe* ; ils leur offraient des sacrifices. Ils consacraient au dieu Thor, à quelque distance de leur tente, une enceinte formée de branches de bouleaux et de sapins ; le Storjunkare était honoré au bord des marais et sur la rive des lacs. On a connu et déterminé jusqu'à trente localités ainsi consacrées au Storjunkare. On ne permettait jamais aux femmes d'en approcher, non plus que de l'enceinte consacrée au dieu Thor. Les idoles de Thor sont généralement en bois de bouleau, façonné grossièrement, la racine de l'arbre représentant la tête du dieu ; ils lui mettaient à la main droite le marteau, symbole de sa force, et lui fichaient au front un clou d'acier et un silex, afin qu'il pût faire du

feu quand il aurait froid. Le feu est la constante préoccupation des habitants de cette terre glacée. L'idole était généralement posée sur une table à quatre pieds, qui peut, jusqu'à un certain point, figurer un autel. Parfois le dieu n'était qu'un tronc ou une souche que l'on n'avait pas même essayé de dégrossir. Ils n'ont taillé aucune image du soleil : ils se contentent de sa face radieuse aperçue dans les cieux pendant l'éternelle journée du long été. Quant au seithe du Storjunkare, c'est une pierre brute. Il y avait jadis toute une rangée de seithe consacrés au Storjunkare dans la petite île située au milieu de la cataracte de Dara, non loin des sources du Tornatrœsk. La plus grande idole était à peu près de la hauteur d'un homme; les autres, un peu plus petites, représentaient l'épouse du dieu, ses enfants et ses serviteurs.

N'oublions point, pour compléter cet olympe scandinave, la déesse Sarakka, la Lucine laponne qui préside aux enfantements, et une autre déesse plus terrible, *Jabbe-Akka*, qui préside à la mort. J'ai déjà dit que les femmes n'entraient jamais dans les sanctuaires consacrés aux dieux; elles étaient exclues de tous les rites du sacrifice. L'automne était la saison plus particulièrement consacrée aux sacrifices. Avant d'immoler la victime, on voulait s'assurer tout d'abord qu'elle était agréable aux dieux, ce que l'on faisait au moyen du *kannus*, ou tambour lapon. Ils immolaient le plus souvent des rennes mâles, des chiens, des chats, et, quand ils en avaient, des agneaux ou même des poulets. On frappait l'animal au cœur; le sang, soigneusement reçu dans un vase, servait à frotter l'idole sur la tête, sur la poitrine et sur les reins. Autour d'elle, on rangeait en cercle les os et les grandes ramures de la bête. Devant l'idole, dans une boîte d'écorce de bouleau, on plaçait de petits morceaux de chair; le reste de l'animal était mangé en famille, par le sacrificateur et les siens : de tout temps, le prêtre a vécu de l'autel. On a trouvé, en

certains endroits, plus de mille bois de renne rangés autour des seithe. Parfois, quand ils s'imaginaient qu'un dieu résidait sur quelque montagne inaccessible, ils faisaient le sacrifice au pied de la montagne, trempaient une pierre dans le sang, et, de toutes leurs forces, la lançaient vers le sommet. Souvent, à la veille de tenter une entreprise incertaine, ils tâchaient de changer de place leur idole de pierre; si le dieu leur semblait facile à remuer, ils concluaient qu'il était favorable à la nouvelle entreprise. Si, au contraire, ils croyaient trouver plus de résistance dans sa lourde masse, ils concluaient qu'il leur déniait son assistance.

Au lieu des vieux mâles, c'étaient les jeunes femelles qu'ils sacrifiaient au soleil, et, au lieu d'un fil rouge, comme dans les sacrifices au Storjunkare, c'était un fil blanc qu'ils passaient dans l'oreille droite de la victime. Le saule, et non plus le bouleau, était l'arbre consacré à ce dieu. Dans les sacrifices au soleil, on coupait un petit morceau de chair aux parties principales de la victime, on prenait ses os et on rangeait le tout en cercle sur une table placée derrière la cabane.

Outre les quatre grands dieux Jumala, Thor, Storjunkare et le Soleil, les Lapons adoraient des divinités intermédiaires, des génies, dont les troupes errantes passaient et vivaient entre ciel et terre. Au nombre de ces divinités, il faut ranger les *Sitte*, assez semblables aux *Dii Manes* des théogonies italiques. On n'élevait point d'idoles aux Sitte, mais on leur offrait des sacrifices, en chantant *Maiite vuerro labmike Sitte*. « O mânes ! quels sacrifices voulez-vous ? » Avant de frapper la victime, on passait dans son oreille droite un fil noir, signe de deuil, que l'on attachait ensuite à ses cornes. Quand on dépeçait les chairs, on avait soin de réserver un morceau des poumons. On faisait trois parts de chacun, en les enfilant au moyen d'une brochette de bois; on trempait dans le sang de l'animal, puis

on mettait le tout dans une corbeille en forme de traîneau, que l'on enterrait à côté des os dépouillés, rassemblés eux-mêmes dans un panier. Il y avait aussi des divinités qu'ils honoraient par le jeûne; d'autres qu'ils ne voulaient invoquer qu'après être montés dans un arbre; d'autres enfin à qui souvent ils offraient les restes de leurs festins; c'est ainsi que nous *honorons* nos chiens. Ces restes étaient déposés dans des coffrets d'écorce de bouleau, façonnés en forme de vaisseau, avec voiles et rames. On suspendait le vaisseau à un arbre, et les génies, l'effleurant dans leur vol, pouvaient manger en passant s'ils avaient faim.

La magie a tenu longtemps une grande place dans la vie des Lapons; elle n'en est point encore bannie. Toutes les races septentrionales ont considéré les Lapons comme de dangereux enchanteurs; c'est même une des raisons secrètes de la profonde répugnance de leurs voisins contre eux. Ils n'allaient pas, comme les Thessaliennes, jusqu'à faire descendre la lune du ciel sur la terre; mais on assure qu'ils soufflaient à leur gré la tempête, qu'ils arrêtaient un navire dans sa course, pouvaient troubler l'esprit d'un homme, lui ôter toute liberté d'action, et, par leurs maléfices, le pousser violemment au suicide. Il y avait des maîtres de magie, des professeurs de sortiléges, des écoles de charmes, où les pères envoyaient leurs enfants, garçons et filles. Les femmes n'étaient pas exclues de la magie comme du culte; s'il y avait des sorciers, il y avait aussi des sorcières. On croyait qu'il existait des esprits familiers, attachés au service de chaque maison, et que les aïeux les léguaient à leurs descendants comme une part de leur héritage. Ces démons épousent les inimitiés, les haines et les querelles, comme les affections de la famille qu'ils servent. La lutte commencée sur la terre se poursuit dans l'air, et, de même que les hommes, les démons dévoués aux hommes se livrent de furieux combats. Tel Lapon croyait avoir deux ou trois démons à son ser-

vice, ou même davantage ; tel autre n'en avait qu'un ; de même qu'on a une *livrée* ou qu'on est réduit à se contenter d'un simple *groom*, ou de moins encore.

Les uns s'imaginaient attirer à eux les démons en les prenant par l'intérêt ; d'autres pensaient qu'une prière suffisait. Ils voulaient être aimés et surtout *servis* pour eux-mêmes : flatteuse illusion ! D'autres recevaient la visite du démon dès leur bas âge et sans l'avoir jamais appelé ; ceux-là se traînaient dans une enfance maladive et pâle, troublée de rêves, effrayée de visions. Mais bientôt ils perçaient les voiles de l'avenir et de la distance, et l'univers se déroulait devant leurs yeux.

Plusieurs instruments étaient spécialement en usage pour exercer la magie ; les principaux étaient le tambour ou *kannus*, les nœuds et les javelots. Le *kannus*, qu'ils appelaient aussi *quobdas*, était fait d'un tronc de sapin ou de bouleau ; on cherchait surtout un bouleau dont les rameaux se tournaient vers le soleil. On fendait le tronc en suivant l'axe de l'arbre ; puis on creusait. La partie extérieure de l'aubier formait le bois du tambour ; on tendait la peau sur le plat de la section ; elle était fixée par de petites chevillettes de bois ou retenue par des fils ou nerfs de renne ; on ciselait dans le bois une petite poignée par où l'on pût tenir l'instrument. Ces tambours, longs environ d'un pied et demi, ressemblaient assez aux *bukors*, ou timbales de cavalerie des Suédois. La baguette du *kannus* avait la forme d'un marteau. Sur la peau du tambour, avec une teinture faite d'écorce et de bois d'aune broyés et bouillis, on traçait diverses figures. Nous avons vu plusieurs de ces peaux qui ne se ressemblaient point entre elles, comme si l'artiste eût voulu sacrifier à la fantaisie. On remarquait sur la plus grande (elle est aujourd'hui dans le cabinet du comte de St..., à Stockholm) une figure de Dieu le père, du Saint-Esprit, de saint Jean et de la Mort ; puis venaient une chèvre, un écureuil, un soleil,

un loup, un renne, une torche, un homme (celui à qui avait appartenu le tambour), un ours, un porc, des oiseaux, et plusieurs symboles désignant des présents, des alliances, des haines, des amitiés. Sur un autre tambour, Jésus-Christ et les apôtres se trouvaient en compagnie du dieu Thor et du Storjunkare ; puis venaient, comme toujours, les animaux : l'ours, le loup, le renne, le renard, l'écureuil et le serpent.

Quand on voulait consulter le tambour, on le prenait de la main gauche, on posait sur la membrane, soit une petite losange d'airain, soit un grand anneau auquel on en rattachait d'autres plus petits. On frappait le tambour avec la baguette, et la marque, anneau ou losange (que les Lapons appelaient *arpa*), obéissant aux vibrations de la membrane, allait se poser sur tel ou tel signe, d'où l'on concluait au bonheur ou au malheur de la personne qui consultait.

On croyait que le tambour pouvait répondre à toutes les questions qu'on lui adressait sur la pêche, sur la chasse, sur les maladies, sur les sacrifices à offrir aux dieux, en un mot, sur l'issue de toutes les entreprises.

Le tambour était regardé comme un objet religieux au premier chef ; il n'était pas permis aux femmes de le toucher. Quand une famille changeait de résidence, celui qui portait le tambour marchait lentement et solennellement, précédé de tous les autres, qui semblaient lui faire cortége. Quand un Lapon consultait le tambour, il se mettait toujours à genoux, ainsi que les personnes présentes au mystère.

En Laponie, comme aux Hébrides, il y a toujours eu des voyants, que l'on consultait, que l'on consulte encore, et qui répondent tantôt bien, tantôt mal, à toutes les questions qu'on leur adresse. Les hommes qui prétendent ainsi au don de seconde vue se jettent sur le sol, paraissent longtemps privés de l'usage de leurs sens, puis enfin,

lentement et peu à peu, entrent dans la plénitude de l'extase prophétique, et répondent à toutes les questions qu'on leur pose.

Les Lapons avaient d'autres instruments que le tambour pour exercer les arts magiques. Ainsi quelques-uns d'eux, particulièrement sur les côtes de la mer Glaciale, se vantaient de posséder une certaine corde dont les nœuds retenaient ou lâchaient les vents sur la mer. L'heureux possesseur de cette corde, qui valait au moins la corde de pendu, la vendait un bon prix à des matelots crédules; mais n'avons-nous pas vu l'Éole de la mythologie grecque vendre également ses sujets enfermés dans une outre?

D'autres sorciers lançaient dans l'espace des dards magiques, faits de plomb et de la longueur du doigt (on les appelait *skott*); ils dirigeaient ces dards du côté de leurs ennemis, auxquels ils portaient la douleur, la maladie et la mort. Nous avons précédemment trouvé, dans les montagnes d'Écosse, les *elf-shots* lancées par les fées et les génies sur les troupeaux qu'ils décimaient; seulement, au lieu d'être de plomb, ils étaient de pierre aiguë.

D'autres Lapons renfermaient aussi dans une bourse, que l'on appelait *ganeska*, des mouches bleues, connues dans le pays sous le nom de *gan*, et qui n'étaient autre chose que des diables dociles, prêts à tous les maléfices. Celui qui possédait un *ganeska* bien rempli était regardé comme le maître du monde. Avec le *gan*, on perce les montagnes, on transporte les rochers, on fait périr à son gré bêtes et gens. Une remarque pourtant : un sorcier ne peut jamais causer la mort d'un homme, s'il ne connaît pas le nom de son père. C'est là un axiome de la diablerie laponne.

La *tyre* avait la même puissance que le *gan*; la *tyre* était une sorte de boule de la grosseur d'une noix, faite de poil ou de duvet. Cette tyre, comme le gan, s'envoie

où l'on veut ; elle part, roulant sur elle-même comme un tourbillon, mais elle brise sa force contre le premier obstacle qu'elle rencontre, et très-souvent elle a causé la mort de celui à qui on ne la destinait point.

Les Lapons conservèrent longtemps les habitudes de vie errante des tribus de l'Orient voyageur. Il n'y avait aucun ordre dans leurs migrations ; ils erraient à peu près au hasard, depuis la pointe extrême de la Norvége septentrionale jusqu'à la Finlande orientale, s'arrêtant où il leur plaisait, et repartant dès que le pays ne leur offrait plus d'assez abondantes ressources. Charles IX, de Suède, leur ôta cette liberté de rôder sans arrêt et de vagabonder dans les steppes infinis. Son édit de l'an 1602 ordonnait que l'on comptât les marais, les fleuves et les montagnes de chaque *lapmark* (c'est la division légale du pays), et que l'on en fît entre les diverses tribus une répartition juste. Malgré cette mesure, les Lapons n'ont pas changé de vie ; il faut le désert et l'espace à leur âme inquiète : seulement, leurs pérégrinations tournent dans un cercle plus étroit. Du reste, la nécessité de trouver des pâtures pour les troupeaux n'est pas la seule qui les contraigne à errer si longtemps et si souvent ; les travaux de la chasse et surtout de la pêche, qui fournissent en grande partie à leur subsistance, les y obligent également. Tel poisson se rencontre dans un lac et tel autre dans une rivière ; cette espèce se rassemble dans une saison et celle-ci dans une autre. De son côté, le chasseur doit aller où le gibier le conduit. Les migrations d'une tribu se font pour ainsi dire en rond et autour d'un point central. Souvent ils reviennent occuper de nouveau l'espace précédemment abandonné, souvent même ils occupent la même station plusieurs fois dans une même année. S'il fallait préciser davantage, on pourrait dire qu'ils sont au printemps le long des fleuves et près des lacs ; pendant l'été et les beaux jours d'automne, sur le plateau des montagnes ;

en hiver, dans les forêts, où le vent pénètre moins et où les grands arbres peuvent les défendre de la neige. Ils commencent à sortir vers la fin de mars et vont toujours de proche en proche gagnant la montagne : ils recommencent à descendre vers la fin d'août.

Paracelse a écrit quelque part que l'on trouverait dans les pays du Nord, entre le 60ᵉ et le 70ᵉ degré de latitude, une telle abondance de métaux, que l'Orient semblerait pauvre par comparaison. Paracelse s'appuyait sur quelques paroles mystérieuses de l'Apocalypse et sur ce passage du livre de Job : « L'or vient du côté de l'*Aquilon.* » La prophétie ne s'est pas encore réalisée : il faut attendre. Cependant, en 1635, on a trouvé une veine d'argent près du plateau de Masa, non loin des sources du Skœllefftheo, dans les montagnes qui séparent la Suède et la Norvége. La richesse de cette mine, découverte par un lapidaire lapon, de Pitha, nommé Loene Persen, et qui fut immédiatement exploitée par le gouvernement de la grande Christine, semblait présager pour la Laponie une véritable fortune métallurgique. Depuis, on a encore trouvé deux nouvelles mines d'argent; les Lapons en connaissent d'autres, qu'ils ne veulent point indiquer, de peur qu'on ne les contraigne d'y travailler : une veine de plomb riche et facile à extraire, des filons de cuivre excellent, et des mines de fer qui pourraient lutter avec les meilleurs produits de la Suède, complètent le catalogue des richesses métallurgiques de la Laponie. On soupçonne en plusieurs lieux des filons aurifères, mais sans pouvoir rien affirmer de certain.

La Laponie est un des pays d'Europe les plus riches en cristaux, que les naturels appellent *diamants :* le nom les flatte. Ces cristaux, que l'on détache des pierres et des rochers, sont de formes inégales, mais parfois d'une transparence limpide. Souvent, au contraire, ils sont désagréablement traversés de veines, sillonnés de

fentes, hérissés de bosses. Les lapidaires suédois les polissent et les taillent de façon à produire l'illusion complète : rien n'empêche de les prendre pour des *Sancys*, des *Régents* et des *Koh-i-Norhrs*, et de les aimer tout autant : pour mon compte, je n'y fais pas de différence. On trouve aussi dans la Laponie des améthystes, mais pâles et comme obscurcies de petits nuages; il ne faudrait pas les comparer aux pierres de même nom répandues dans le commerce européen, et qui sont vraiment les diamants de la Bohême; les Lapons ont aussi des topazes, un peu trop blanches, et d'autres pierres très-dures, qui ne manquent pas d'éclat sous leur teinte cendrée : ils les gardent toujours à l'état de *cabochon ;* ils n'auraient pas l'habileté de les tailler.

Les perles mêmes ne sont pas inconnues en Laponie; il y en a dans plusieurs de ses rivières. Elles ne se forment pas de la nacre de l'huître; on les trouve dans certaines coquilles oblongues, plus semblables à nos moules. Les perles qui ne sont pas entièrement formées sont fortement adhérentes à la coquille nourricière; les autres en sont détachées et tombent dès qu'on ouvre l'écaille. Il ne faut demander à ces perles, nées près du pôle, ni la vivacité, ni l'éclat, ni l'*eau*, ni l'*orient* des perles d'Asie, pleines de chaleur et de lumière; elles sont au contraire d'une blancheur pâle et mate, mais assez grosses et parfaitement rondes.

Les Lapons ne m'ont jamais semblé avoir une idée très-nette de la valeur vénale de ces trésors. Ils les recherchent et les désirent comme les Barbares recherchent et désirent ce qui brille; ils n'en font point l'objet de transactions commerciales : cristal, perle, or et argent, ils enterrent tout, dans l'espérance de tout retrouver plus tard et de s'en servir après la mort. A l'exception des troupeaux, on peut dire qu'en Laponie la succession mobilière n'existe pas : c'est la terre qui hérite de tout le monde.

Le règne végétal est assez pauvre. Il n'y a pas un arbre fruitier dans toute la Laponie ; on y fait trois cents lieues sans trouver une cerise, une poire ou une pomme. Il n'y a guère de forêts , du moins dans la belle et large acception que nous donnons à ce mot. Les pins et les sapins s'arrêtent à ses frontières, le platane et le tilleul y meurent, les chênes et les frênes n'y viennent point. Mais on y trouve des peupliers sur la rive des fleuves au midi, des genévriers, des cormiers, des saules, des trembles et des bouleaux, surtout des bouleaux nains. Ces arbres sont jetés en bouquets sur l'étendue immense. Là où les arbres poussent, ils sont toujours assez clair-semés, entremêlant leurs essences comme dans une plantation de main d'homme. On trouve cependant quelques bois au pied des montagnes, et les arbres s'y profilent en longues avenues dans un alignement superbe.

Si l'on ne trouve point beaucoup d'arbres en Laponie, on y rencontre du moins beaucoup d'arbrisseaux. Un des plus communs, c'est le genévrier, qui croît facilement et ne craint pas les hauteurs. Les groseilliers y poussent en bois, mais leur fruit est aigre, sauvage et de mauvais goût ; ils ont aussi, et en abondance , les myrtilles rouges et noirs , et une espèce de bruyère dont la baie, que les Suédois appellent *craoke bœr* (baie à corbeau), est chère également aux corbeaux et aux Lapons. L'angélique est abondante, et on l'appelle dans tout le pays l'herbe des Lapons. Sa tige est courte, grosse et serrée. Les Lapons, qui rapportent volontiers tout à eux, donnent à une autre plante le nom de soulier des Lapons, parce que sa fleur bleue, à trois pistils dans la corolle, a la forme du soulier lapon ; ceci ne fait pas l'éloge de sa beauté. Ils ont encore une mousse d'un rouge jaune qui, pour le goût comme pour la fleur, se rapproche de notre pimprenelle. La famille des mousses laponnes est nombreuse et variée. Les unes croissent sur le tronc des arbres et pendent à leurs rameaux ;

les autres rampent sur la terre, s'élevant parfois jusqu'à un pied du sol; on en trouve aussi d'un jaune blanc, dont les longues feuilles sont étroites et pointues; une troisième espèce, plus près de terre, à feuille plus étroite encore et plus mince, a la belle couleur jaune verdâtre du soufre vierge; une autre enfin est rouge, courte, délicate et molle : c'est celle dont les jeunes mères font usage en guise de duvet pour tapisser le berceau des nouveau-nés.

Les Lapons sont peut-être le peuple le moins gouverné du monde, et, je me hâte d'ajouter, celui qui a le moins besoin de l'être. Quand l'histoire commence à s'occuper d'eux, nous les trouvons sous le sceptre d'un roi. Motle, qui était leur prince du temps de Harald-Haarfagar, échappa au joug que le conquérant de la Norvége promena sur tous les pays environnants. Il n'y avait aucune raison de songer à eux. Ni l'intérêt ni la gloire ne dirigeaient contre les Lapons l'effort de la conquête : aussi ont-ils pu, durant de longues années, garder leur indépendance à côté de la Russie. Vers le milieu du XIIe siècle, Magnus, roi de Suède, songea le premier à les assujettir. Assisté des Bikarles, leurs voisins, par qui les Lapons furent trahis, Magnus parvint à leur imposer un tribut. Plus tard, la Russie à droite, et à gauche la Norvége (elle était alors danoise), en firent autant pour la portion de pays qui touchait à leurs frontières. L'indépendance de la Laponie ne fut plus qu'un souvenir et un regret. Les grandes divisions territoriales du pays, indiquées par les lacs, les fleuves et les montagnes, reçurent des gouverneurs ou plutôt des intendants, chargés de toucher la minime capitation payée à la couronne en témoignage de sa souveraineté reconnue. Les Lapons appelaient ces intendants *konunga-olmai*, c'est-à-dire les *gens du roi*. Plus tard, il y eut aussi, pour chaque province, un juge et une sorte de lieutenant du roi chargé de la police : c'étaient là des sinécures! Le plus

grand crime qu'on eut jamais à punir chez eux, ce fut le crime de magie. Il est vrai que, dans notre France, on était brûlé pour ce crime-là. La justice tenait deux fois l'an de grandes assises, où elle prononçait au civil et au criminel, pendant les assemblées du peuple, qui lui tenaient en même temps lieu de foire, en hiver et en été. Le tribut consista d'abord en peaux de bêtes, ordinairement en peaux de martres ou d'écureuils ; plus tard on donna des rennes ; aujourd'hui, on fixe la dette en espèces monétaires, mais on reçoit facilement des denrées en échange, au prix de la mercuriale des marchés voisins. Outre son tribut, le Lapon devait autrefois donner au collecteur une paire de souliers du pays, sans doute comme symbole du long chemin qu'il fallait faire pour le venir trouver.

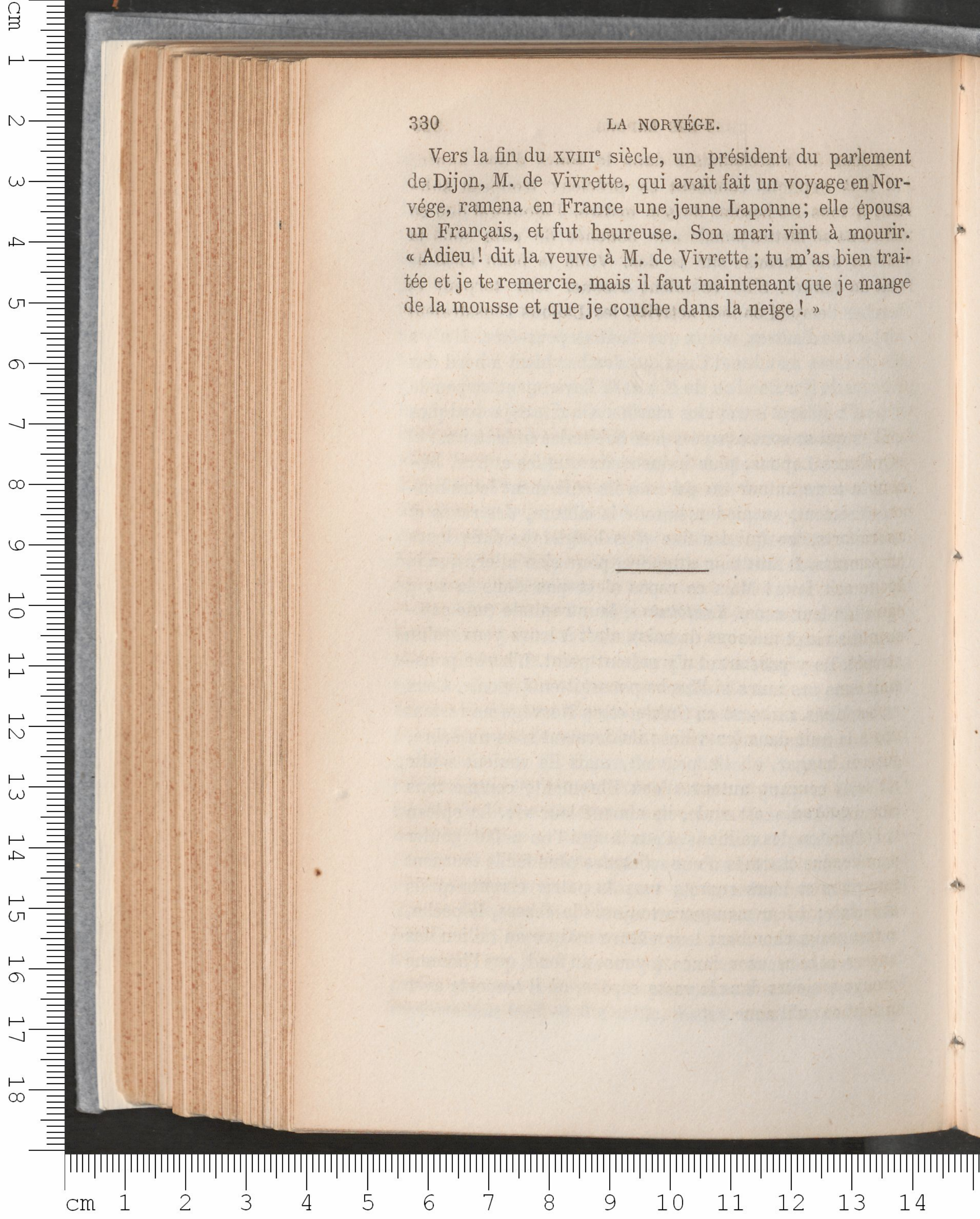
Les foires ont nécessairement une grande importance dans l'existence d'un peuple qui vit isolé, sans relations journalières avec personne. Les foires ne s'établirent pourtant qu'assez tard en Laponie. Le commerce du Lapon avec les étrangers ressemblait assez à ce que rapporte Hérodote touchant celui des habitants de l'Afrique occidentale avec les Grecs et les Carthaginois. Après avoir exposé les marchandises en un lieu découvert et de facile accès, les étrangers se retiraient à une certaine distance. A leur tour arrivaient les Lapons. Ils prenaient ce qui leur convenait, laissaient en payement une quantité de peaux et de fourrures toujours suffisante, et disparaissaient. Maintenant encore, pour toutes les transactions de la vie ordinaire, de Lapon à Lapon, ils ne se servent jamais d'argent. Leur commerce international a lieu avec les Norvégiens, les Suédois, les Finlandais et les Russes, particulièrement ceux de la Russie-Blanche. Les Lapons donnent principalement du poisson et des rennes, puis des peaux d'ours, de loups, de gloutons, de renards blancs, bleus ou roux, d'écureuils, de castor et d'hermine ; du wadmel, des souliers, des bottes, des gants et du fromage. Ils reçoi-

vent : d'abord de l'argent, mais seulement de l'argent de Suéde et de Norvége ; des étoffes de laine, du cuivre, du laiton, parfois de la farine et des peaux de bœuf, des aiguilles, des couteaux, de l'esprit-de-vin, et surtout du tabac, qu'ils aiment passionnément (les femmes fument et prisent comme les hommes). Ils font aussi quelques opérations de *transit* et servent d'intermédiaire entre les provinces orientales de la Norvége et les provinces occidentales de la Suède. Leurs foires durent, en général, de quinze à vingt jours. Celles d'hiver ont lieu d'habitude sur la glace des grands lacs. Outre les foires qui se tiennent chez eux, ils vont aussi, deux fois l'an, en Suède et en Norvége. Leur voyage en Norvége s'effectue à la Toussaint et à la Saint-Jean. Les étrangers les ont beaucoup trompés, de sorte qu'aujourd'hui ils substituent assez volontiers la ruse moderne à la bonne foi antique. Ce n'est pas leur faute; on les attaque, il se défendent. Je dois ajouter qu'ils se défendent très-bien.

Au point de vue du bien-être de l'économie sociale, la position du Lapon est un mélange de véritables richesses et de misère non moins réelle. Il a le capital et n'a pas le revenu ; il n'a pas surtout cet emploi de sa force et ce placement de son travail, auxquels l'homme des civilisations normales est si heureux de devoir les jouissances et la dignité de sa vie. Un Lapon de condition ordinaire possède environ trois ou quatre cents rennes, ce qui peut faire un capital de huit mille francs à peu près. Que de gens, chez nous, n'ont pas ce capital, et parviennent cependant, par l'industrie et l'activité, à se procurer les douceurs d'une vie aisée, tandis que ce Lapon qui *vaut* huit mille francs, comme dirait un Anglais ou un Américain, se prive des bénéfices de ces mutuels échanges qui nous acquièrent le nécessaire que nous n'avions point, par le sacrifice du superflu que nous avions ! Un Lapon, possesseur d'un troupeau représentant huit ou dix mille francs, n'achète pas pour

deux écus de marchandises dans le cours d'une année. J'ai déjà expliqué comment ce précieux troupeau subvient à tous les besoins de son maître. J'ajouterai que ce maître ne se mettra jamais une bouchée de pain sous la dent ou une chemise sur le dos. Voilà le beau idéal de l'état de nature. S'ils voulaient secouer leur torpeur et chercher l'emploi de leur activité, les Lapons réussiraient tout comme d'autres, mieux que d'autres peut-être. Il n'y a plus de races maudites ! Ceux qui s'embarquent à bord des pêcheurs du Nordland ou du Finmark deviennent en peu de temps d'habiles et intrépides marins. On cite déjà quelques familles qui se sont essayées aux habitudes sédentaires.

Quelques Lapons, plus industrieux que les autres, bêchent la terre autour du parc où ils enferment leurs rennes, et sèment, au pied même de la clôture, des raves et des raiforts, ce qui les fixe plus longtemps dans leurs campements. Il faut bien attendre, pour s'en aller, que la récolte soit faite ! Mais ce repos n'est pas dans le sang inquiet de leur race. *Kautokeino*, leur capitale (une capitale qui a vingt maisons de bois), n'est à leurs yeux qu'un entrepôt. Ils y passent et n'y restent point. L'herbe pousserait dans ses murs si l'herbe poussait en Laponie. Ceux que les foires amènent en Suède et en Norvége ne restent jamais la nuit dans les villes ; ils dorment sous un arbre, sous un hangar, où ils peuvent, mais ils veulent sentir l'air frais courant autour d'eux librement; comme tous ceux dont la vie est rude, ils aiment leur vie. Le spleen est l'expiation des millions. Ceux à qui l'on a fait goûter les prétendus charmes d'une existence plus facile tournent leurs yeux et leurs regrets vers la patrie errante qu'ils ont laissée ; il leur manquera toujours la chasse, la pêche, les troupeaux cherchant leur pâture maigre au milieu des dangers, et cette insouciance, joyeuse au fond, que l'homme éprouve toujours dans le vaste espace, où il emporte avec lui tout ce qu'il aime.



Vers la fin du XVIIIe siècle, un président du parlement de Dijon, M. de Vivrette, qui avait fait un voyage en Norvége, ramena en France une jeune Laponne; elle épousa un Français, et fut heureuse. Son mari vint à mourir. « Adieu ! dit la veuve à M. de Vivrette ; tu m'as bien traitée et je te remercie, mais il faut maintenant que je mange de la mousse et que je couche dans la neige ! »

VII

BERGEN.

Si Christiania, fondée sur les ruines d'Opslo, est aujourd'hui la capitale officielle de la Norvége ; si Trondhjem, antique séjour des *konungen* et des *iarls*, est toujours regardée comme la métropole du Nord, la ville de Bergen, moins aristocratique, a pour elle d'autres souvenirs. Ce fut la capitale de la Norvége commerçante. Au moyen âge, quand les institutions communales se développèrent dans le Nord et que les Hanses de la Baltique accaparèrent le monopole du commerce dans l'Ouest, Bergen acquit une influence que Trondhjem n'avait point obtenue jusque-là, et que, depuis, Christiania n'obtint jamais.

Bergen doit son origine au roi Olaf Kyrre. Ce prince fit de Bergen la seconde ville de ses États. C'était vers la fin du XIe siècle.

Les Anglais, qui ont toujours compris avec une si rapide intelligence le meilleur parti commercial à tirer d'un fait nouveau, nouèrent les premières relations avec la jeune ville. En 1217, le roi Hakon Hakonson conclut un traité de commerce avec l'Angleterre. Ce fut le premier acte diplomatique de ce genre que l'Angleterre eût encore signé. On sait qu'elle ne s'en est pas tenue là ; elle trouva que ce qu'elle avait fait était bon, et elle continua. Le monopole accordé à la ligue hanséatique chassa les Anglais de Bergen en 1435. Le monopole fut brisé à son tour

vers le milieu du XVIIIe siècle, après avoir enrichi Bergen et surtout les membres de la ligue. Les comptoirs et autres bâtiments qui leur appartenaient furent vendus publiquement en 1763. Bergen fut alors ouvert aux étrangers; son commerce devint à peu près libre, et acquit un développement plus considérable encore.

Avec son port ouvert sur le libre Océan, également à proximité des grandes forêts de la Norvége et des pêcheries de la mer Glaciale, communiquant incessamment avec ses patrons de la Baltique, et, pour tout ce qui regarde les cuirs, les peaux, les fourrures, le bois et le poisson, servant d'intermédiaire à la Hanse dans ses relations avec l'Angleterre, la France, l'Espagne et l'Italie, Bergen devint la plus florissante et la plus riche des villes de la Norvége.

Les grands événements qui ont modifié si profondément l'état de l'Europe depuis soixante-dix ans ont ébranlé la prospérité de Bergen ; la séparation de la Norvége d'avec le Danemark a donné une importance nouvelle à Christiania, sa jeune et belle rivale. Christiania est devenue siége de gouvernement, chef-lieu de justice, centre de l'université ; Bergen est demeuré stationnaire : Christiania attirait tout à soi; c'est à grand'peine que Bergen parvenait à retenir quelque chose. Diminuée notablement par les dernières guerres européennes, la population de Bergen est aujourd'hui d'environ vingt-cinq mille âmes, qui s'efforcent, par une activité incessante, de réparer les torts de la fortune.

Bergen présente, du reste, ce caractère particulier de n'être point regardé par les Norvégiens d'aujourd'hui comme une ville vraiment norvégienne. Ses relations avec ses deux voisines, Christiania et Trondhjem, sont à peu près nulles ; ceux de Bergen vont bien à Christiania, mais ceux de Christiania mettent une sorte d'affectation à n'aller pas à Bergen. Il n'y a point, par terre, de route

directe entre la capitale et la troisième ville du royaume, et les communications sont deux ou trois fois interrompues par des fjords et des lacs que ne dessert aucune navigation régulière.

Bergen comprend que la vie pour lui n'est pas là, et il se tourne du côté de la mer.

Aujourd'hui, le principal commerce de Bergen consiste dans l'exportation du bois résineux et du poisson sec, que l'on appelle *stock-fish*, des harengs et de l'huile de foie de morue. L'huile de foie de morue compte pour vingt mille barils dans le total de l'exportation de Bergen, les harengs varient de quatre cent à six cent mille barils ; ces harengs sont supérieurement préparés, et les gourmets de la Baltique leur accordent une préférence marquée. Quant au *stock-fish*, les négociants de Bergen en exportent pour environ douze millions par an. Le stock-fish est destiné aux ports de la Méditerranée, à l'Afrique, à l'Espagne, à l'Italie; le hareng, à la Hollande et à l'Allemagne; l'huile de foie de morue, à toute l'Europe. Il y a bien aussi quelques fabriques dans les environs de Bergen; mais en Norvége il ne faut jamais tenir compte des fabriques.

Le commerce du bois a des particularités que l'on ne retrouverait point, j'imagine, ailleurs qu'en Norvége. J'ai déjà parlé de ces grands troncs de sapins qui s'en vont flottant à la dérive sur les fleuves. On a vu, dans une seule année, jusqu'à six cent mille sapins sur la même rivière. Au port d'arrivée, après que des inspecteurs ont reconnu, comme chez nous, la marque de chacun et fait le compte de tout le monde, quand l'addition est vérifiée, les paysans chargent ce qui leur appartient sur de longues voitures et le transportent à la scierie ; on inscrit sur leur dos, à la craie, le total de ce qui leur revient; ils courent au comptoir en ayant soin de ne se point frotter à la muraille ; le caissier les paye et se fait donner quittance avec un coup de brosse.

Les commerçants ne devraient point avoir d'histoire : ils savent tenir des registres et non point des annales. Presque tous les souvenirs de Bergen sont des souvenirs funestes ; les dates qui surnagent sont des dates funèbres, et il lui serait agréable de les oublier.

En 1135, le roi Magnus fut fait prisonnier dans Bergen par son compétiteur au trône, Harald Gille, qui lui arracha les yeux. L'année suivante, Gille, vaincu à son tour, fut massacré dans la ville. C'est à Bergen que se déclara la *peste noire*, dont les ravages devaient un jour décimer la Norvége. La peste entra dans la ville sur un vaisseau-fantôme, poussé par le vent d'ouest, et qui ne portait que des cadavres : tout l'équipage était mort. Le fléau se compliqua d'un mystère, et, ne pouvant plus accuser les hommes, le peuple terrifié fléchit sous le doigt de Dieu. Au XVIIe siècle, pendant la guerre de l'Angleterre et de la Hollande, le comte de Sandwich poursuivit la flotte hollandaise, commandée par l'amiral Van Bitter, jusque dans le port de Bergen. Les fortifications de la ville couvrirent le pavillon hollandais ; mais on voit encore, dans les murailles de la forteresse et de la cathédrale, quelques boulets anglais, passés aujourd'hui à l'état d'objets de curiosité, et que les gardiens vous montrent comme les reliques de la guerre.

Au mois de mars et d'avril, quand les *jœgts* (les Anglais disent *yacht*, et nous n'avons plus besoin de traduire), quand les jœgts des pêcheurs arrivent des îles Loffoden et du Finmark avec leurs charges de poisson, la ville, assez calme le reste de l'année, prend tout à coup un air d'activité et d'animation. Sept ou huit cents jœgts déposent dans les docks leur cargaison, que se partagent bientôt de grands navires étrangers, à l'ancre dans la rade.

Ces jœgts du Nord ont vraiment un aspect fort pittoresque et une très-galante tournure. On les reconnaît aisément de loin à leur proue élevée, qui est l'indice certain

de leur antique origine. Nous avons retrouvé ces hautes proues dans les petites galères dont les Maltais se servent encore aujourd'hui. Le préjugé est également fort chez ceux qui construisent ces jœgts et chez ceux qui s'en servent : ni les uns ni les autres ne consentiraient au moindre changement dans leur forme ou dans leur gréement ; ils n'ont pas même voulu profiter de l'invention des *singes*, et il leur faut autant de bras et d'efforts aujourd'hui qu'il y a douze cents ans, pour hisser la voile carrée au grand mât. Ces jœgts portent au haut du mât, un peu au-dessous de la flamme, et comme la cravate d'un drapeau, une longue bande de wadmel noir et gris, en l'honneur d'un poëte du Nordland, Peters-Dass, qui chanta dans ses vers énergiques les rudes travaux et les fiers dangers des matelots. Les jœgts norvégiens sont du reste bâtis solidement, et ont une grande largeur de cale ; ils sont meilleurs pour les fjords et les golfes calmes que pour l'Océan orageux ; ils tiennent assez mal la mer dans les gros temps, et l'on compte chaque année plusieurs naufrages. Pendant les beaux mois de la saison d'été, le port de Bergen est égayé par la présence de deux ou trois yachts anglais, battant pavillon de lord ou de baronnet, et portant à leur bord un équipage de gentlemen qui viennent goûter les douceurs du sport norvégien.

On serait tenté de croire que les gens de Bergen sont complétement ichthyophages. Jamais vous ne rencontrez dans les rues des hommes portant du pain, des femmes chargées de fruits, ou des jeunes filles vous offrant des fleurs : hommes, femmes, enfants, jeunes filles, la moitié de la ville vend du poisson à l'autre. Les homards sont également l'objet d'une pêche très-fructueuse, et chaque semaine une escadre de petits schooners anglais vient en prendre d'énormes chargements pour les gourmets de Londres.

Bergen est posé sur un triangle dont la base s'appuie

aux montagnes de la Norvége centrale : la pointe s'avance dans la mer, et les deux autres côtés sont formés par les grands fjords de Sogne et de Hardanger. Ses communications sont ainsi assurées et faciles avec la terre comme avec la mer ; et la marée qui descend, la marée qui monte, lui apporte tous les trésors de l'Océan, tous les produits des gaards.

La baie se rétrécit en petite crique pour aller, derrière la ville, s'arrondir en bassin naturel; les bords de ce bassin sont plantés d'arbres distribués en quinconces ou alignés en promenades. La ville suit un peu la forme de la côte, mais des faubourgs de villas et de cottages la prolongent dans toutes les directions à la fois. Du reste, Bergen n'est pas précisément pittoresque, et l'on y compte peu de monuments. La citadelle de Bergen-Huus, qui commande l'entrée, est assez irrégulièrement construite; elle se compose de trois bastions et d'un ravelin, du côté de la ville, et de trois bastions et de deux batteries, du côté de la mer. Elle fut bâtie par le fondateur de Bergen, Olaf Kyrre, et, jusqu'à la réunion de la Norvége au Danemark, elle fut souvent habitée par les rois de Norvége, qui avaient transféré leur siége de Bergen à Trondhjem. Bergen-Huus passa longtemps pour imprenable ; c'est une flatterie délicate que l'on adresse généralement aux citadelles qui n'ont point encore été assiégées. Il y a aussi une forteresse de l'autre côté du port, mais elle est beaucoup moins importante.

Toutes les maisons sont construites en bois, et, au lieu d'être peintes en rouge ou en brun, comme à Christiania ou à Trondhjem, elles sont peintes en blanc; mais cette couleur de l'éclatante lumière ne tarde point, sous le ciel terne du Nord, à prendre une teinte pâle et blafarde, qui, comme un linceul, enveloppe la ville entière. La plupart de ces maisons tournent vers la voie publique leur pignon façonné, et, à certains détours de rue, on pourrait se

croire, non plus en Norvége, mais dans quelque ville du nord de l'Allemagne. Les incendies sont plus fréquents à Bergen que partout ailleurs; quand le vent de mer les active, la flamme consume et dévore tout un quartier. Devant chaque maison, une grande cuve, toujours pleine d'eau, atteste tout à la fois et l'imminence du danger, et la prévision de ses futures victimes. Bergen a été plusieurs fois rebâti, mais on a toujours respecté les irrégularités du plan primitif, et les charpentiers travaillent en zigzag. L'étranger se hasarde timidement dans un labyrinthe de ruelles mêlées d'impasses; s'il quitte de l'œil la porte de sa maison, il lui faudra louer un guide pour rentrer chez lui.

Un des plus jolis édifices de la ville, c'est la prison, qui contient une soixantaine de pensionnaires. Ils y travaillent dans de vastes salles éclairées et chauffées, y sont passablement nourris, s'y trouvent à leur aise, et souvent, à l'expiration de leur peine, ceux qui se sont bien conduits adressent des pétitions à l'autorité pour obtenir la permission de n'en sortir point. C'est la preuve d'une grande douceur de mœurs; mais il y a peut-être ici quelque excès : il ne faut pas que ce qui doit être un châtiment puisse devenir une récompense.

Quoique commerçant, Bergen était religieux. Jusqu'à la Réforme, on y compta trente-deux églises ou couvents. Il n'en reste plus aujourd'hui que cinq et la cathédrale. La plus ancienne de ces églises, qui date du XIIe siècle, est aussi la plus intéressante. C'est la seule qui ait deux tours, et, comme elle est située à l'entrée du port, ces deux tours, vues de l'Océan, servent d'amers aux matelots. Quand, au milieu des orages, ils aperçoivent ces flèches dont la pointe aiguë déchire les nuages, ils savent que la patrie est proche, et dans leur âme, que le danger rend plus accessible aux pensées poétiques, ils confondent ces deux souvenirs et cette double espérance. La vieille église,

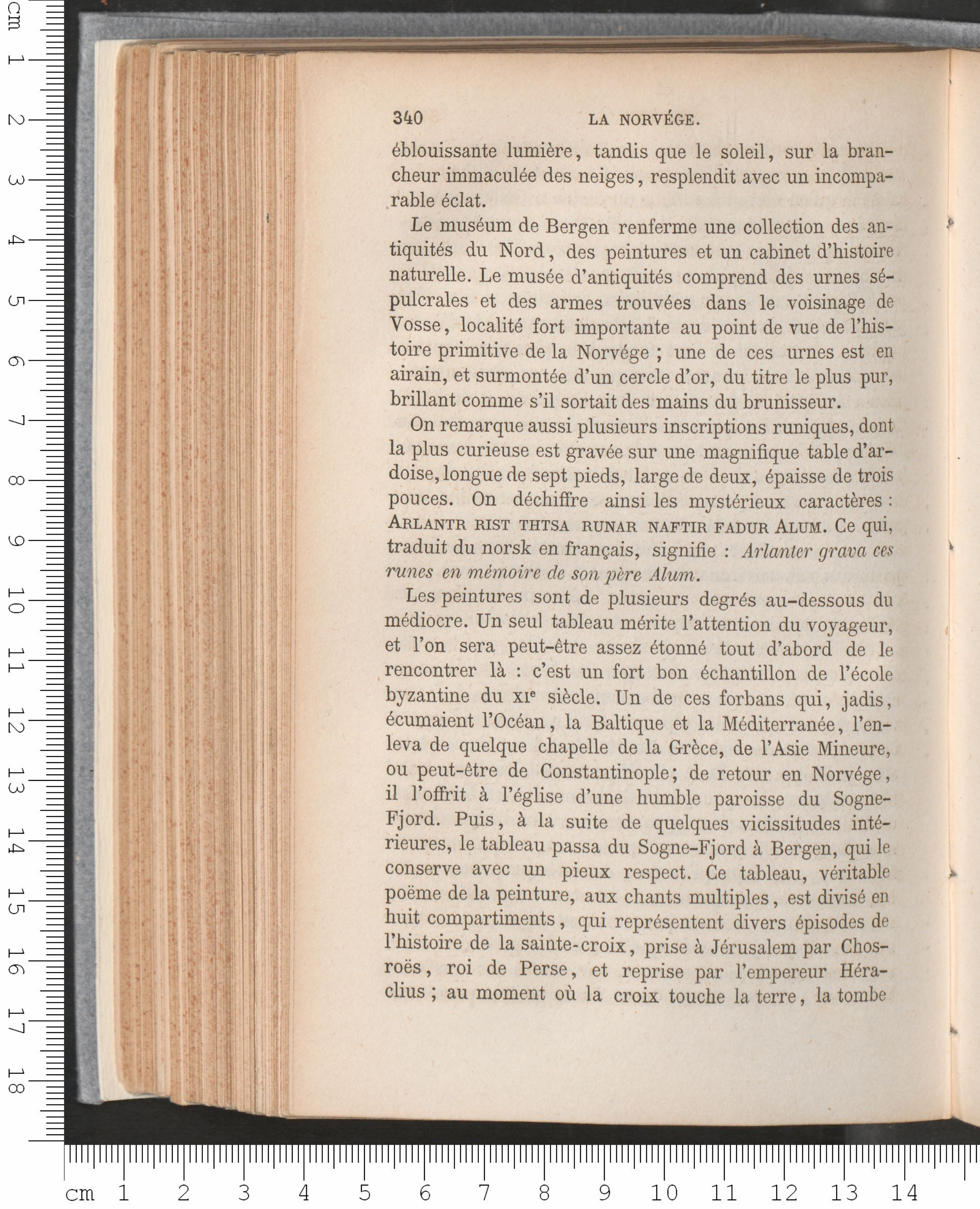
dédiée à la Vierge Mère, possède une assez nombreuse collection de mauvais tableaux, dont les paroissiens sont très-fiers; ils peuvent l'être à plus juste titre de leur maître autel, qui est un fort bel échantillon de la sculpture sur bois des artistes hollandais au XIIIe siècle.

Cet autel est sans doute l'*ex-voto* de quelque navire en péril, qui le consacra, entre deux tempêtes, à l'Étoile de la mer. L'artiste chargé de sculpter les fonts baptismaux de l'église Sainte-Marie a trouvé un motif assez original : une statue d'ange, de grandeur naturelle, et soigneusement peinte, pour donner à l'imitation plus de réalisme et arriver au *trompe-l'œil*, assez mince mérite dans les beaux-arts, descend du plafond comme de la voûte des cieux entr'ouverts, étend ses deux ailes immobiles, et plane dans le libre espace, en présentant aux fidèles la piscine sacrée. L'effet du premier moment est assez étrange, et, quand on entre vers le soir dans l'église de Sainte-Marie, on se défend mal d'une certaine illusion qui flatte le custode.

La cathédrale de Bergen n'a rien de remarquable au point de vue architectonique. Nous l'avons déjà dit : la basilique de Trondhjem est le seul monument religieux de toute la Norvége. Mais la musique sacrée est fort cultivée à Bergen. On chante bien à la cathédrale, mieux encore à Sainte-Marie, et je crois vraiment n'avoir entendu de meilleure musique religieuse qu'aux grands offices de la cathédrale d'York; York possède les plus remarquables voix de chœur de toute l'Angleterre, peut-être de toute l'Europe. Le service divin se célèbre dans la cathédrale de Bergen avec toute la solennité et toute la pompe que le luthéranisme permet à l'Église norvégienne. Revêtu d'un surplis orné d'une large fraise, le prêtre porte également un riche manteau écarlate, dont la broderie, qui se relève en bosse, figure une croix sur son dos; le tout peint de couleurs tranchées et d'un très-vif éclat.

Tout près de la cathédrale, on voit une maison d'assez belle apparence que l'on appelle l'école de la cathédrale. C'est là qu'on élève les enfants du district. On cite, parmi ses plus brillants lauréats, le poëte Welhavers et le peintre Dahle, dont les tableaux intéressants ont fait connaître la Norvége à l'Europe.

Le *Konst-Forening*, ou association artistique, a son siége dans l'école de la cathédrale. L'association possède d'assez curieux échantillons de l'art national. Le plus remarquable est un tableau de Jensen, qui représente un pirate norvégien enlevant une femme grecque. Le peintre a su habilement opposer les types si différents du ravisseur et de sa victime, et la couleur a un éclat et surtout une transparence assez rares chez les artistes du Nord, qui peignent souvent dans une gamme éteinte. Je dois au moins une mention honorable à M. Buntz, paysagiste consciencieux, dont le pinceau fidèle reproduit avec charme tous les sites poétiques des environs de Bergen. Les touristes anglais couvrent de guinées ses petits tableaux de chevalet. M. Buntz réussit particulièrement dans les scènes joyeuses de l'hiver. Tantôt il s'enferme dans la grande salle d'un gaard ; les troncs de sapin flambent dans la vaste cheminée ; les jeunes gens dansent autour des tables ; les vieux fument dans des pipes de fer, ou boivent le *mjod* dans des faïences rouges. Tantôt c'est le sport en plein air, et les plaisirs de la vie élégante. Attelés à des traîneaux légers, les poneys du Gulbrandsdale et les hacks du Jutland piaffent et steppent, en couvrant d'écume leurs mors fatigués. De nombreux spectateurs, empaquetés de fourrures, coiffés jusqu'au nez, cravatés jusqu'aux oreilles, donnent à la scène une variété et une animation infinies. Roulée en flocons par un vent léger, la brume s'écarte ; il y a je ne sais quelle gaieté dans l'air vif et sec ; les rayons se répercutent sur toutes les surfaces brillantes, et projettent dans l'atmosphère pure une



éblouissante lumière, tandis que le soleil, sur la brancheur immaculée des neiges, resplendit avec un incomparable éclat.

Le muséum de Bergen renferme une collection des antiquités du Nord, des peintures et un cabinet d'histoire naturelle. Le musée d'antiquités comprend des urnes sépulcrales et des armes trouvées dans le voisinage de Vosse, localité fort importante au point de vue de l'histoire primitive de la Norvége ; une de ces urnes est en airain, et surmontée d'un cercle d'or, du titre le plus pur, brillant comme s'il sortait des mains du brunisseur.

On remarque aussi plusieurs inscriptions runiques, dont la plus curieuse est gravée sur une magnifique table d'ardoise, longue de sept pieds, large de deux, épaisse de trois pouces. On déchiffre ainsi les mystérieux caractères : ARLANTR RIST THTSA RUNAR NAFTIR FADUR ALUM. Ce qui, traduit du norsk en français, signifie : *Arlanter grava ces runes en mémoire de son père Alum.*

Les peintures sont de plusieurs degrés au-dessous du médiocre. Un seul tableau mérite l'attention du voyageur, et l'on sera peut-être assez étonné tout d'abord de le rencontrer là : c'est un fort bon échantillon de l'école byzantine du XIe siècle. Un de ces forbans qui, jadis, écumaient l'Océan, la Baltique et la Méditerranée, l'enleva de quelque chapelle de la Grèce, de l'Asie Mineure, ou peut-être de Constantinople; de retour en Norvége, il l'offrit à l'église d'une humble paroisse du Sogne-Fjord. Puis, à la suite de quelques vicissitudes intérieures, le tableau passa du Sogne-Fjord à Bergen, qui le conserve avec un pieux respect. Ce tableau, véritable poëme de la peinture, aux chants multiples, est divisé en huit compartiments, qui représentent divers épisodes de l'histoire de la sainte-croix, prise à Jérusalem par Chosroës, roi de Perse, et reprise par l'empereur Héraclius ; au moment où la croix touche la terre, la tombe

des morts s'entr'ouvre ; les ressuscités secouent leurs suaires, et sortent des sépulcres. Le tableau est curieux, naïvement bizarre, et, quoique poussant au noir, comme la plupart des peintures byzantines, d'une assez heureuse conservation. Autour de ce tableau byzantin, on a placé, en guise de phylactère, une inscription islandaise qui n'est pas la moindre de ses originalités.

Le cabinet d'histoire naturelle n'a pas, comme celui de Leyde, la prétention de renfermer un spécimen de toutes les espèces connues : il ne faut point y chercher les éléphants de l'Inde, les tigres du Bengale, ou les lions de l'Atlas. Mais en revanche c'est une page très-complète de l'histoire zoologique du pays même. On y retrouve toute la faune de Bergen et des environs : beaucoup de rennes, de daims rouges, et une assez notable quantité d'ours, au milieu desquels le respectable directeur vous fait voir, avec une nuance d'attendrissement qui n'est pas sans charme, le squelette de son *vieil ami*, un poney norvégien qui l'a servi loyalement pendant quarante ans. Mais la grande attraction de ce musée, c'est une collection vraiment unique de tous les oiseaux de mer, qui, depuis le cap Nord jusqu'au fjord de Gotembourg, rasent de l'aile, en gémissant, les écueils et les rochers de la Norvége. Le muséum est aussi remarquable pour sa collection très-complète de zoophytes marins.

Cet ensemble de collections est de création récente. Il a été fondé par l'*amtmand* (gouverneur) Christie, qui pria ses administrés de lui apporter ce qu'ils pourraient avoir de précieux chez eux. Chacun donna ce qu'il possédait, et s'efforça d'acquérir davantage, afin de pouvoir donner plus encore. C'est là, du reste, un des traits du caractère norvégien : la famille avant l'individu ; le pays avant la famille.

Le monde de Bergen comprend d'abord le personnel des consulats : c'est le corps diplomatique de l'endroit. Il est composé des plus riches négociants de la place; après lui,

viennent les fonctionnaires publics du district; enfin le clergé, assez instruit, riche et influent. Hors de ces trois catégories, on n'est plus classé.

Sans avoir la politesse des manières, et, si j'ose dire, le raffinement de mœurs des aristocrates de Trondhjem, les bourgeois de Bergen ne se montrent point insensibles au charme des relations sociales. Ils se voient entre eux, accueillent les étrangers et subventionnent leur petit théâtre; la patrie de Holberg ne pouvait point se passer de théâtre; mais ce théâtre est assez mal construit, et la salle de spectacle est beaucoup trop longue pour sa largeur. Du reste, il ne sert plus, comme celui de Trondhjem, aux ébats d'une troupe d'amateurs jouant devant leurs amis qui applaudissent. On fait venir de Copenhague des acteurs danois, que l'on paye et que l'on siffle au besoin. Ajoutons qu'au moyen d'une association littéraire, dans le genre des *circulating libraries* de l'Angleterre, Bergen se tient au courant de toutes les productions nationales ou étrangères vraiment dignes d'intérêt. Deux libraires bien assortis font chez eux d'excellentes affaires; ils vendent surtout des livres de géographie, des cartes et ce que les Norvégiens appellent des *reiseroutes*, espèce de guides des voyageurs, sans rhétorique et sans phrases, mais abondant en précieux détails, en indications curieuses et précises. Les boutiques des joailliers sont assez bien fournies; les Froment-Meurice de l'endroit étalent, dans la rue du Rivage (Strandgaden), des boutons d'argent, des épingles de chemises aux fines ciselures, et les couronnes, et tous les joyaux que les fiancées portent avec orgueil pendant les douces fêtes du mariage. Dans le jardin public, qui est assez beau et d'où la vue s'étend au loin sur les vallées profondes et sur la mer parsemée d'îles, pendant les soirs d'été, aux longs crépuscules d'or, des troupes de musiciens viennent jouer les airs nationaux, chers à la Norvége.

Puisque je m'efforce de noter toutes les particularités de la vie du Nord, je ne dois point oublier de dire que Bergen a, comme Trondhjem, ses veilleurs de nuit, chargés de réveiller d'heure en heure ses habitants, pour leur dire qu'ils peuvent dormir ; mais ces veilleurs ne sont pas d'humeur aussi pacifique que leurs collègues de Nidaros. A leur entrée en fonctions, ils reçoivent des magistrats de la ville une arme terrible, dont il font un usage plus terrible encore : c'est une sorte de massue, faite d'une boule d'airain de la grosseur d'une orange, hérissée de pointes de fer longues d'un demi-pouce et emmanchée à un bâton de quatre pieds. Cette machine meurtrière a reçu le nom d'*étoile du matin*. L'étoile du matin est sans pitié pour les tapageurs nocturnes. Il y a quelques années, lord Waterford vint passer l'été à Bergen pour manger du homard. Par une belle nuit de juillet, le gentleman, après avoir arrosé sa mayonnaise d'abondantes libations de *porto* et de *sherry*, se mit en tête de comparer le gin de l'hôtel du Nord et celui de l'hôtel de Scandinavie. Il se mit en chemin ; mais, après de nombreux zigzags, il alla obstinément cogner à la porte du gouverneur. Un juron britannique des plus accentués ayant répondu à l'observation bienveillante des gardiens, force dut rester à la loi, et Sa Seigneurie fut assommée par deux *étoiles*.

Bergen a donné le jour à deux poëtes : Hollberg et Welhaven ; à un peintre, Dahl, et à un musicien, Ole-Bull, dont le jeu étrange impressionnait si vivement ses compatriotes, qu'ils disaient de lui : « Ole est un sorcier ; il enferme des âmes dans son violon, et, avec son archet, il les fait pleurer et chanter. » Aujourd'hui, Ole-Bull n'est plus artiste, il est planteur en Amérique. Ce fils de la libre Norvége a des esclaves ; il a échangé son archet contre un fouet de commandeur.

Malgré les déclarations officielles du gouvernement, les décrets de la diète d'Eisvold et les sessions du Storthing,

toute la population des côtes occidentales s'obstine à regarder Bergen comme sa vraie capitale, et s'inquiète peu de ce qui se passe à Christiania. Mais, il faut bien l'avouer, un des plus sensibles résultats de la présence des étrangers à Bergen a été tout d'abord d'altérer le type de l'originalité nationale. On s'est peu à peu laissé aller à l'imitation des autres, et l'on n'a pas conservé, comme à Trondhjem, le dépôt intact des mœurs paternelles. On s'en aperçoit même à l'aspect physique de la population : le blond Norvégien se mélange du brun méridional; un sang plus ardent coule sous la peau bistrée des enfants, comme si leurs mères avaient fixé trop longtemps les yeux noirs des matelots d'Espagne. Mais l'Espagne et l'Italie n'ont point seules laissé les traces de leur passage à Bergen. On y trouve, surtout parmi les femmes, de nombreux échantillons de la race allemande, et un bourgeois de Brême ou de Lubeck pourrait se croire chez lui en se promenant le dimanche sur une place de Bergen. Ce mélange et cette diversité contribuent à donner à la ville une physionomie que nous ne retrouverons nulle part en Norvége.

Quand Bergen se détourne de l'Océan, il a pour perspective, comme Bonn sur la rive gauche du Rhin, un horizon de sept montagnes. Ces montagnes, hautes de deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer, arrêtent au passage les nuages de l'ouest, et occasionnent des pluies fréquentes à Bergen. Mais leur forme et leur position entre les vallées et la mer, donnent aux environs de Bergen le charme pittoresque qui manque peut-être à la ville elle-même. Le sapin ne domine pas aussi exclusivement que dans les environs de Christiania; mais, sur la pente verte et gaie des montagnes, il se mêle harmonieusement aux arbres de toutes les essences. On distingue parmi ces montagnes quelques collines de schiste argileux très-fertiles, et où l'on pourrait cultiver toutes sortes de légumes. Mais ici, comme en bien d'autres lieux, l'homme

ne répond point, par son industrie, aux prévenances de la nature.

Dans toutes les îles du fjord, sur la côte même, le schiste micacé domine, avec toutes les couches qui lui sont propres; ce schiste repose sur la grande formation de gneiss qui constitue la roche principale des montagnes. Une nouvelle formation de gneiss reparaît immédiatement après le schiste. Du reste, le gneiss est la roche dominante fondamentale, et pour ainsi dire l'*unique* roche des contrées septentrionales; elle enveloppe toutes les autres; parfois, il est vrai, l'on voit bien apparaître le schiste argileux, le schiste micacé ou les calcaires : mais ils semblent bien plutôt le résultat de mouvements lointains qui se seraient propagés jusqu'aux zones boréales, qu'une production de la nature livrée à elle-même et agissant, d'après ses propres forces, sous ces latitudes élevées.

Bergen doit à sa situation sur la côte occidentale de la Norvége, avec une rade sur la mer du Nord, et de nombreux vaisseaux toujours en partance pour la mer Glaciale, entre les deux fjords magnifiques de Sögne et de Hardanger, d'être chaque année le rendez-vous des touristes, des sportsmen et des peintres. Dans les fjords et dans les rivières, on peut se livrer à toute sorte de pêche. Dans les îles, sur les montagnes, la chasse est aussi variée qu'abondante; poil ou plume, on peut choisir. Ici le daim, le renne, l'ors et le glouton; plus loin les grouses, les perdrix, les canards, les sarcelles et les eiders, les faucons blancs et les aigles marins.

Pour bien jouir de ces excursions, il faut se procurer une petite tente, faire des provisions pour cinq ou six jours, et louer à Bergen un bateau et deux rameurs. Alors on pourra s'enfoncer dans ces golfes profonds et calmes, aborder à des îles inconnues, fouler la neige des montagnes vierges, rêver au bord des torrents sans nom, et lutiner la flore norvégienne dans des vallons dont la

botanique n'a pas encore dressé la carte. Les peintres trouveront partout ces motifs de sublime horreur qui exciteront un jour l'incrédulité du bourgeois : tant la nature, dans ses jeux terribles et grandioses, s'est écartée du type ordinaire de ses créations ! Le Sögne-Fjord, par exemple, vous offrira les plus magnifiques spectacles que l'on puisse demander à notre vieille terre d'Europe ; nulle part on ne rencontrera, avec une aussi vive opposition de contrastes, ni tant de grâce, ni tant de terreur.

Ce fjord de Sögne est un golfe immense qui s'enfonce jusqu'à cent vingt milles dans les terres, pareil à un large fleuve qui, pour rives, aurait des montagnes. Le fjord projette ses longs bras dans toutes les directions, comme pour aller chercher au loin le tribut des rivières et des fleuves, qu'il emporte à la vaste mer. Ici, vous pouvez vous confier à l'intelligence de vos matelots, ou même abandonner votre barque au hasard ; elle abordera toujours à quelque merveille. Tantôt le fjord se resserre ; il bondit sur un lit de cailloux, et sa tunique verte se frange, vers les bords, d'une écume d'argent ; tantôt il s'élargit comme un lac, et les immenses rochers qui le surplombent épanchent sur lui leur ombre épaisse ; et tandis qu'au milieu la lumière du ciel tombe et tremble dans la glauque transparence des eaux profondes, si vous approchez des rives, vous croyez glisser sur les flots noirs du Cocyte. Parfois on abrite sa barque dans une petite crique solitaire ; on l'amarre au tronc de quelque vieux sapin à demi brisé par l'orage, et l'on tente, le fusil à l'épaule, une rapide excursion dans les montagnes ; par des sentiers de chèvres, on côtoie des précipices, on franchit des ponts qui tremblent au-dessus des abîmes : c'est un sapin jeté d'un rocher à l'autre, sur une cassure béante, avec une corde pour garde-fou. Si vos nerfs ne sont pas trempés comme l'acier, passez, passez bien vite ! Mais si vous avez couru, jeune chasseur, sur la trace

aérienne de l'isard ou du chamois, regardez à vos pieds! Des quartiers de roche semblent sortir des flancs de la montagne éventrée; leurs dents aiguës hérissent l'abîme; parfois, dans l'anfractuosité d'une roche, là où s'est rassemblée un peu de terre végétale, pousse un épicéa noir ou un larix aux feuilles d'argent veloutées, au tronc rabougri et tordu; ce tourbillon de plumes et de cris, ce sont les vautours et les aigles qui planent avant de s'abattre sur le cadavre d'un renne ou d'un élan; puis au fond, tout au fond, cette tache de lumière mouvante, c'est le torrent qui mugit, mais si loin, si loin, que le bruit de sa colère ne peut pas monter jusqu'à vous. Parfois on pénètre dans des gorges sauvages, où toute trace de culture et de vie disparaît; un berger ne trouverait pas un brin de bruyère pour fleurir le corset de sa bien-aimée, sur ces rochers fouettés par le vent; tantôt la neige couvre les hauteurs, tantôt les sources cachées se répandent en torrents, ou tombent en cascade dans le bassin étincelant des rochers. Ces chutes prennent quelquefois d'énormes proportions : on dirait des fleuves auxquels la terre a manqué tout à coup, et qui se précipitent des montagnes, roulant les pierres, déracinant les arbres, emportant les troupeaux.

D'autres fois, comme il arrive, par exemple, dans le Narœdal, nous rencontrons une longue crevasse entre deux montagnes, une sorte de tunnel gigantesque et à ciel ouvert, avec des précipices en guise de parois. Pendant une heure ou deux, on marche ainsi sur une couche plate de terrains d'alluvion; la route va se rétrécissant toujours; puis tout à coup une montagne, jetée en travers, vous barre le chemin, une série de zigzags sillonnent son escarpement : ces zigzags vous tiennent lieu de route. A droite et à gauche deux torrents se précipitent avec fracas sur la pente que vous gravissez lentement, vous assourdissant de leur bruit, vous péné-

trant de leur poussière humide et fine. Un bouquet de sapins, jeté sur l'autre pente, repose un moment votre vue; puis le ravin s'élargit, et, après quelques instants de marche fatigante, à travers des débris d'arbres et de roches, vous vous trouvez au milieu d'un vaste cirque, dont les murailles naturelles sont des masses de rochers s'élevant de toute part à des hauteurs de cinq ou six mille pieds; puis çà et là, faisant brèche, des rivières qui s'épanchent en nappes d'écume de ces inaccessibles sommets.

Parfois aussi, car la nature compose ses harmonies de contrastes, dans le repli de quelque montagne tourmentée, c'est une vallée paisible et douce, presque souriante; le ruisseau qui l'arrose s'attarde à l'ombre des bouleaux; le gaard du paysan qui la cultive est agréablement situé sur la rive d'un petit lac. Vous entrez, et chez cet homme qui semble séparé de la civilisation par des barrières d'infranchissables horreurs, vous trouverez l'hospitalité aimable, des mœurs simples et douces; une Bible ouverte, quelques livres sur des rayons de sapin, une ou deux images à la muraille, et sur la table, les journaux du mois passé, qui sont pour lui des nouveautés pleines de fraîcheur.

Le Sögne-Fjord vous offre aussi des scènes d'une irrésistible mélancolie. Je me souviens qu'un jour, par une de ces froides matinées d'automne qui vous donnent le premier frisson de l'hiver, je traversais le fjord dans une barque de pêcheur : l'air était calme et l'onde paisible; mes deux hommes ramaient lentement, silencieusement, secouant de temps en temps leurs longs cheveux, ou essuyant leur front où perlaient en grosses gouttes la sueur et la rosée; de chaque côté, à pic et jaillissant de l'eau, deux longues murailles de rochers, dont la base se noyait dans les flots, dont le sommet se perdait dans les nuages. Au-dessus de nos têtes, un épais brouillard, que traversait avec peine un rayon pâle et blafard, abaissait à chaque moment de plus en plus sa voûte grise et coton-

neuse. Sous nos pieds, l'abîme sombre, muet et béant. Je fis signe d'arrêter ; les rameurs soulevèrent leurs avirons : nous demeurâmes immobiles. De minute en minute l'obscurité devenait plus intense, et nous étions comme enfermés dans une prison de rochers et de ténèbres.

Dans ces vallées, sur ces montagnes, au bord de ces lacs, se pressent et se mêlent tous les souvenirs, histoire ou fable de l'antiquité norvégienne. C'est dans le fjord d'Urland que le roi Sverre, pressé par ses ennemis, accomplit, au milieu des hasards et des périls d'une nature sauvage, cette audacieuse retraite qui, dans les souvenirs du Nord, égale au moins celle des *Dix Mille*. Mais il leur manqua pour l'écrire la plume de Xénophon. La poésie des runes ne vaut pas toujours la prose de l'histoire. Le fjord d'Outer-Sögne est célèbre dans la grande épopée scandinave. C'est dans la vallée de Vangnœs que les sagas ont placé le berceau et la demeure du héros Frithiof; c'est à Balestrand que s'élevait le temple de Balder, brûlé par Frithiof; près de l'église de Lekanger, on montre un de ces *bauta steine*, ou pierres sépulcrales, en usage dans les temps héroïques : c'est une aiguille de granit de vingt pieds de haut, que l'on appelle encore aujourd'hui le *Bauta* de Balder. Balder, c'est le Christ scandinave, le dieu immolé, qui ressuscitera au dernier jour, à l'aurore du siècle heureux qui verra commencer le règne de la paix et du bonheur.

Il me semble qu'il manquerait quelque chose à la grande et sombre poésie du Sögne-Fjord, si les montagnes qui le bordent ne portaient point au front leur couronne de glaciers. Mais, après quelques heures de navigation, on aperçoit bientôt vers le sud des montagnes neigeuses qui font partie des glaciers de *Juste-Dal*. Parmi ces glaciers, un des plus remarquables est le *Suphelle-Brae*. Il se compose de deux parties très-distinctes et séparées l'une de l'autre par une dentelure aiguë de rochers. La partie inférieure rentre dans la catégorie de ces glaciers *remaniés*, comme

on les appelle en Suisse, formés des fragments de glace que l'avalanche arrache et précipite des glaciers à prismes et à pinacles, qui se dressent au-dessus d'eux. Comme glacier remanié, les Alpes ne nous offrent rien de comparable à celui-ci pour la grandeur : comme disposition, le petit glacier remanié de la Brenva peut en donner une idée assez juste. A sa base, le glacier supérieur présente une forme régulière : c'est une série de pans prismatiques, avec des intersections nettement marquées ; à sa partie supérieure, il est complétement amorphe. Quelques portions du glacier sont d'une transparence incolore ; d'autres au contraire sont d'un bleu clair et vif.

Le fjord de Hardanger nous présente moins de diversité, et il doit à ses montagnes trop arrondies d'avoir la grandeur sans le pittoresque ; mais il attire chaque année de nombreux chasseurs, qui viennent tirer sur ses bords tous les oiseaux de la mer, et les pêcheurs, qui harponnent le saumon dans les anses paisibles. Cette pêche, qui se fait la nuit, ne manque point de caractère. On enveloppe les avirons d'une étoffe épaisse, et la barque, sans bruit, glisse comme le vaisseau-fantôme. Trois hommes se penchent à l'avant : deux portent des torches de résine, dont la lueur rouge court en frissonnant sur les eaux ; le troisième est armé d'un harpon. La vive lumière attire le saumon à la surface de l'eau ; il s'arrête et se balance dans ces flammes humides qui font étinceler comme des pierreries ses écailles miroitantes ; c'est le moment que le pêcheur choisit : il lance le harpon d'une main sûre et ramène la victime, qui se débat dans son sang.

J'ai retrouvé sur ces fjords lointains un autre mode de pêche, que j'avais observé déjà sur le Rhin et le Bosphore : il convient également bien au flegme norvégien et à l'indolence musulmane. Souvent, à l'embouchure d'une petite rivière, on aperçoit un grossier échafaudage de planches et de madriers. A l'extrémité, un homme couché,

immobile, silencieux, fixe ses regards sur un point presque invisible. Tout à coup il appuie sur un ressort, un filet se relève vivement, puis se referme, et l'on voit se débattre et sautiller dans les mailles ruisselantes perches et brochets, truites et saumons. C'est la pêche à l'affût!

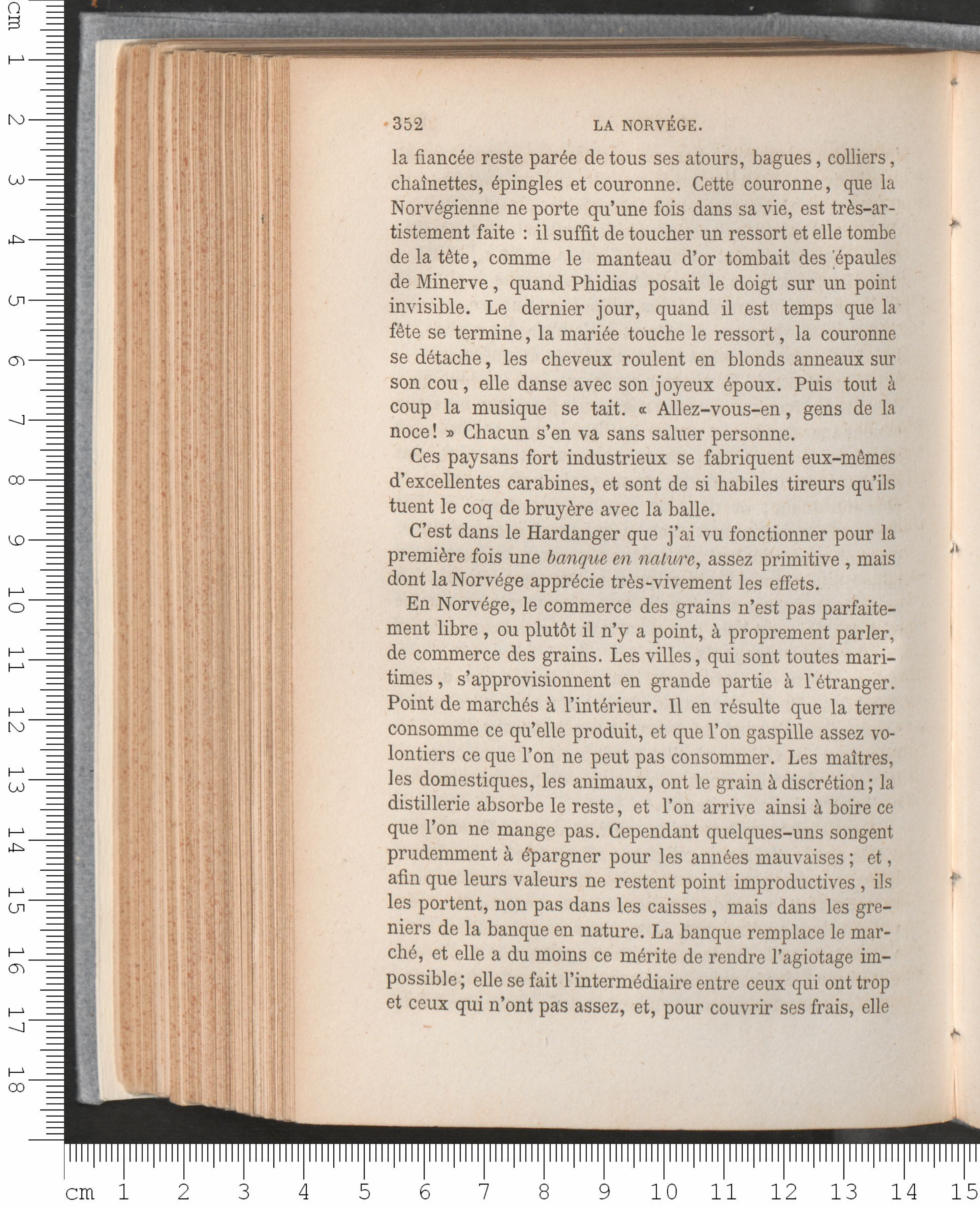
Parfois, avec la marée montante, des troupes de phoques se hasardent jusque dans les plus lointains replis des fjords du Hardanger, s'ébattent à l'ombre des sapins, et broutent le gazon à vingt pas des chèvres étonnées.

Les habitants du Hardanger sont peut-être les plus gais de toute la Norvége; ils sont renommés pour leur musique et pour leur danse. La danse du Hardanger est des plus animées, le corps tout entier accentue et marque son rhythme par des mouvements mesurés : au moment le plus entraînant, de danseur s'incline vivement, et fait toucher la terre au petit couteau qui pend à sa ceinture. Puis, au même instant, il enlace d'un bras vigoureux la taille de sa danseuse, qui se prête au mouvement, et la fait passer par-dessus son épaule avec une prestesse et une force qui laissent bien loin en arrière toutes les prouesses des danseurs espagnols.

Les violons du Hardanger, courts et larges, se distinguent des nôtres en ce que les quatre cordes sur lesquelles se promène l'archet se trouvent répétées sous l'âme, à l'intérieur du violon, où elles produisent, en prolongeant la note, des vibrations assonantes d'un effet bizarre, mais non point sans charme.

Rien de plus curieux qu'un mariage dans le Hardanger.

Dès que la cérémonie religieuse est terminée, on ouvre la maison aux parents, aux amis, aux voisins, aux passants, à tout le monde. On danse, on mange, on boit, pendant huit ou dix jours. Mais, pour ne pas épuiser trop vite la cave ou le garde-manger des époux, il est d'usage que chacun des convives apporte son présent en nature, que l'on met en commun. Pendant toute la durée des fêtes,



la fiancée reste parée de tous ses atours, bagues, colliers, chaînettes, épingles et couronne. Cette couronne, que la Norvégienne ne porte qu'une fois dans sa vie, est très-artistement faite : il suffit de toucher un ressort et elle tombe de la tête, comme le manteau d'or tombait des épaules de Minerve, quand Phidias posait le doigt sur un point invisible. Le dernier jour, quand il est temps que la fête se termine, la mariée touche le ressort, la couronne se détache, les cheveux roulent en blonds anneaux sur son cou, elle danse avec son joyeux époux. Puis tout à coup la musique se tait. « Allez-vous-en, gens de la noce! » Chacun s'en va sans saluer personne.

Ces paysans fort industrieux se fabriquent eux-mêmes d'excellentes carabines, et sont de si habiles tireurs qu'ils tuent le coq de bruyère avec la balle.

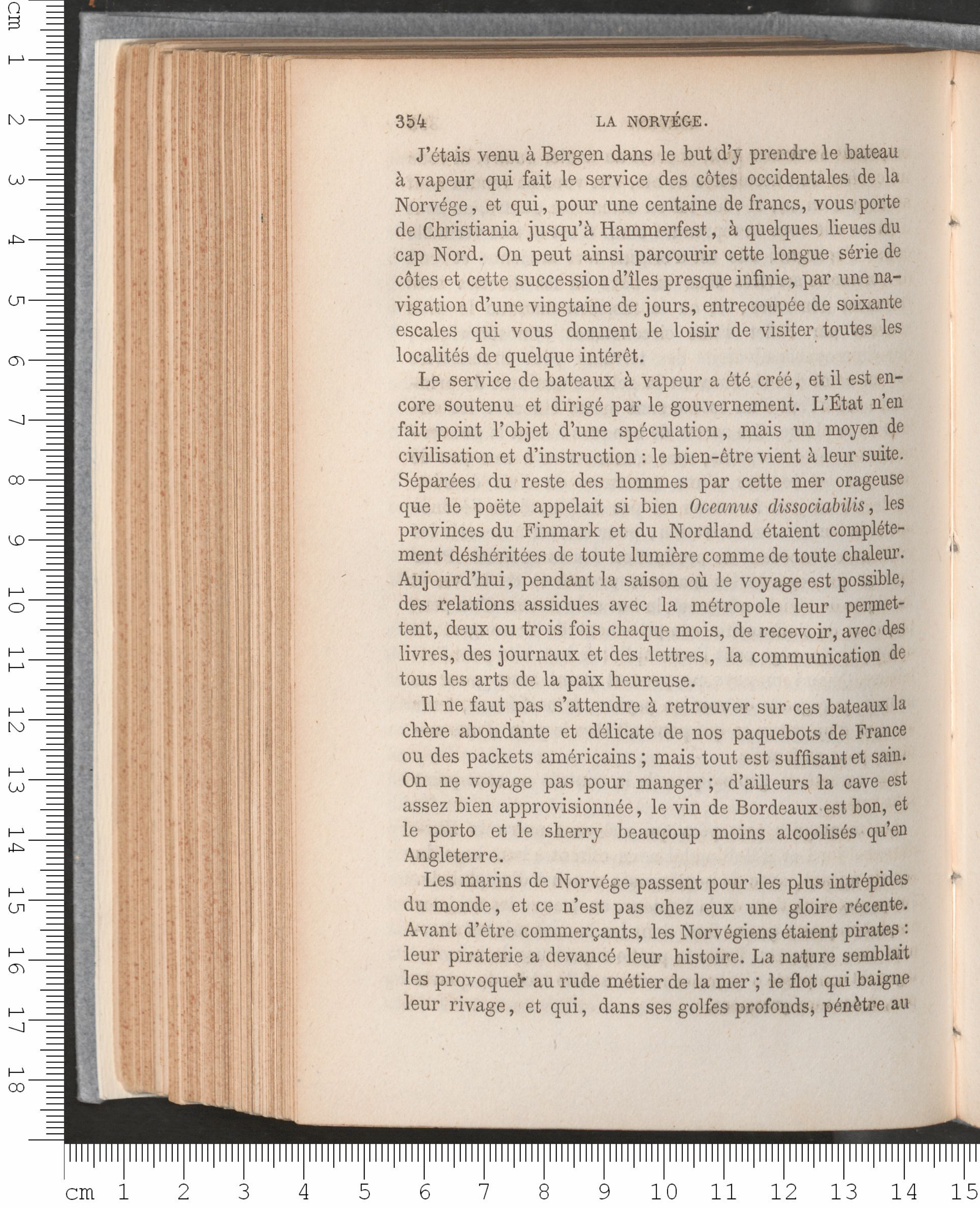
C'est dans le Hardanger que j'ai vu fonctionner pour la première fois une *banque en nature*, assez primitive, mais dont la Norvége apprécie très-vivement les effets.

En Norvége, le commerce des grains n'est pas parfaitement libre, ou plutôt il n'y a point, à proprement parler, de commerce des grains. Les villes, qui sont toutes maritimes, s'approvisionnent en grande partie à l'étranger. Point de marchés à l'intérieur. Il en résulte que la terre consomme ce qu'elle produit, et que l'on gaspille assez volontiers ce que l'on ne peut pas consommer. Les maîtres, les domestiques, les animaux, ont le grain à discrétion; la distillerie absorbe le reste, et l'on arrive ainsi à boire ce que l'on ne mange pas. Cependant quelques-uns songent prudemment à épargner pour les années mauvaises; et, afin que leurs valeurs ne restent point improductives, ils les portent, non pas dans les caisses, mais dans les greniers de la banque en nature. La banque remplace le marché, et elle a du moins ce mérite de rendre l'agiotage impossible; elle se fait l'intermédiaire entre ceux qui ont trop et ceux qui n'ont pas assez, et, pour couvrir ses frais, elle

emprunte au denier *huit*, et prête au denier *quatre*. Si vous lui confiez huit hectolitres de blé, elle vous en rendra neuf au bout d'un an; si vous lui en demandez quatre, au bout d'un an elle vous en reprendra cinq. C'est là une véritable caisse d'épargne; elle est d'origine fort ancienne et rend de véritables services dans un pays où les disettes sont rarement générales, et où la moisson manque le plus souvent par l'effet d'une circonstance atmosphérique, que l'incroyable diversité des terrains peut circonscrire sur un point donné. Souvent la gelée d'une nuit de printemps brûle l'épi d'un coteau sans même effleurer les sillons de la plaine. Ces sortes de banques, dont le gouvernement ne se mêle point, sont administrées à très-peu de frais par les *bonders* d'une commune ou d'un district. Peut-être un jour fera-t-on un pas de plus dans l'économie et la bonne administration, pour arriver à nourrir les villes avec l'excédant de production des campagnes. Pour tout ce qui regarde les matières premières de la vie et les objets de stricte nécessité, le but et le devoir d'un peuple, c'est de s'affranchir complétement de l'étranger. Ce devoir, la Norvége peut l'accomplir; ce but, elle peut l'atteindre. Quand un pays ne produit point assez pour se nourrir, je regrette de voir un paysan, à moitié ivre, tenir au fond d'un verre ce qui pourrait être le pain d'une semaine pour sa famille.

Les caractères géologiques de la contrée ne sont point sans intérêt.

Les montagnes escarpées qui s'élèvent entre le Hardanger-Fjord et l'Hellingdal nous offrent à leur base du schiste micacé, avec de nombreuses couches d'amphibole. Jusqu'aux deux tiers de la hauteur, on trouve les schistes amphiboliques à grains fins, dont les bandes minces alternent avec le quartz. Toute la partie supérieure de la montagne est composée d'énormes rochers et de blocs de quartz pur, à cassure grossière.



J'étais venu à Bergen dans le but d'y prendre le bateau à vapeur qui fait le service des côtes occidentales de la Norvége, et qui, pour une centaine de francs, vous porte de Christiania jusqu'à Hammerfest, à quelques lieues du cap Nord. On peut ainsi parcourir cette longue série de côtes et cette succession d'îles presque infinie, par une navigation d'une vingtaine de jours, entrecoupée de soixante escales qui vous donnent le loisir de visiter toutes les localités de quelque intérêt.

Le service de bateaux à vapeur a été créé, et il est encore soutenu et dirigé par le gouvernement. L'État n'en fait point l'objet d'une spéculation, mais un moyen de civilisation et d'instruction : le bien-être vient à leur suite. Séparées du reste des hommes par cette mer orageuse que le poëte appelait si bien *Oceanus dissociabilis*, les provinces du Finmark et du Nordland étaient complétement déshéritées de toute lumière comme de toute chaleur. Aujourd'hui, pendant la saison où le voyage est possible, des relations assidues avec la métropole leur permettent, deux ou trois fois chaque mois, de recevoir, avec des livres, des journaux et des lettres, la communication de tous les arts de la paix heureuse.

Il ne faut pas s'attendre à retrouver sur ces bateaux la chère abondante et délicate de nos paquebots de France ou des packets américains ; mais tout est suffisant et sain. On ne voyage pas pour manger ; d'ailleurs la cave est assez bien approvisionnée, le vin de Bordeaux est bon, et le porto et le sherry beaucoup moins alcoolisés qu'en Angleterre.

Les marins de Norvége passent pour les plus intrépides du monde, et ce n'est pas chez eux une gloire récente. Avant d'être commerçants, les Norvégiens étaient pirates : leur piraterie a devancé leur histoire. La nature semblait les provoquer au rude métier de la mer ; le flot qui baigne leur rivage, et qui, dans ses golfes profonds, pénètre au

milieu de leurs forêts et jusqu'au pied de leurs montagnes, par ses caresses et ses murmures, les invitait à se confier à lui.

Sur une terre souvent stérile, la nécessité se joignait encore à l'inclination naturelle du peuple : on allait demander aux contrées lointaines la subsistance qu'on ne trouvait point chez soi ; la religion, à son tour, encourageait ces expéditions aventureuses comme un développement du courage.

Quand le dieu Éric parcourut la terre, dit quelque part le *Rigsmal*, un des poëmes de l'Edda, il créa trois races, le *iarl* ou noble, le *karl* ou paysan libre, et le *trœle* ou esclave. Les *iarls* ne doivent s'occuper qu'à faire des arcs, des flèches et des bateaux, à brandir le glaive, à tuer et à prendre. C'était l'éducation libérale de l'époque.

Les pirates de la Norvége, comme les guerriers de la Germanie, reconnaissaient entre eux une sorte de féodalité chevaleresque. Autour du sœkongar se rangeaient les *kappars*, ou champions, voués à sa fortune, et qui couraient toutes les chances de sa vie. Les kappars formaient des associations et des fraternités d'armes scellées avec le sang, et que la mort seule pouvait rompre. L'usage de ces fraternités existe encore en Norvége et surtout en Suède ; mais on les scelle avec du vin, et elles n'ont plus d'autre résultat que de permettre aux *frères* de se tutoyer, et d'éviter ainsi dans la phrase les circonlocutions du discours à la troisième personne. Les kappars avaient des statuts plus ou moins sévères, suivant les contrées. Nous voyons, dans la législation donnée par le roi Frode au pays de Garderige, que l'homme qui veut acquérir, selon sa belle expression, *la gloire du courage*, doit attaquer un ennemi seul, se défendre contre deux et ne pas céder à trois, mais qu'il peut sans honte fuir devant quatre. Frithiof, immortalisé dans la saga de l'évêque de Wexio,

Esaias Tegner, avait donné à ses kappars un véritable code de la mer; mais le génie du chrétien l'a parfois attendri, dans la rédaction de l'aimable évêque, comme la charité de Fénelon chez nous attendrissait la muse antique; et cependant, même sous la teinte adoucie, on retrouve encore une touche assez fière. Je traduis littéralement du suédois de Tegner :

Pas d'abri sur le navire; ne dors jamais dans une maison; derrière les murailles nous n'avons que des ennemis ; le roi de la mer se couche sur son bouclier, son épée à la main, et pour tente il a le ciel, le ciel bleu là-haut !

Court est le manteau de Thor le victorieux; le glaive de Frey n'a pas plus d'une aune ; c'est assez , si tu as du cœur: droit à l'ennemi ! et ta lance ne sera pas trop courte !

La tempête vient, hisse la voile ! C'est une fête pour nous, la mer en fureur! Que le flot écume et bondisse! Lâche celui qui cargue sa voile! mieux vaut couler bas !

A terre, fais l'amour; à bord, jamais. Sur un navire, elle-même, Frega te trahirait: c'est un sourire menteur qui ride les fossettes de ses joues, et ses tresses flottantes se changent en filets pour te perdre.

Le vin est la boisson de Valfader; tu peux boire, pourvu que toujours tu gardes ta raison. On peut chanceler à terre et se tenir debout; mais sur le sein de la mer qui vous berce, chanceler, c'est tomber !

Aperçois-tu la voile du marchand? protége son navire; mais que sa faiblesse ne te refuse pas le tribut. Tu es roi sur la vague, il est l'esclave de son trafic; ton acier vaut bien son or.

Que les dés et le sort décident du butin sur le pont entre les hommes. Quoi qu'il arrive, ne te plains pas ! Quant au roi de la mer, il ne jettera pas le dé ; la gloire, voilà sa part.

Mais le vaisseau d'un autre Viking est en vue; lutte et bataille ! il fait chaud sous les boucliers. Si tu recules d'un pas, tu es chassé loin de nous ; c'est la loi.

Es-tu vainqueur, c'est assez ! Celui qui demande la paix n'a point de glaive; il n'est pas ton ennemi. La prière est la fille de Valhalla. Écoutez la pâle prière; il est lâche, celui qui dit non!

Les blessures, voilà le butin de Viking. Elles embellissent

leur homme, quand il les porte sur la poitrine ou sur le front. Laisse-les saigner et ne les bande qu'après un jour, si tu veux que l'on te salue comme un des nôtres.

Les sœkongars Hialmar et Orvarodles imposèrent à leurs pirates des règlements sévères : ils leurs défendirent de boire du sang et de manger de la viande crue, de dépouiller les paysans et les marchands et d'insulter les femmes. Le rapt fut puni de mort. Du reste, les femmes n'avaient point, sur les pirates du Nord, l'influence qu'elles devaient exercer un jour sur les chevaliers. Dans les expéditions lointaines, elles faisaient partie du butin ; on trouvait un charme à ces amours mêlées de terreur, à ces baisers trempés de larmes. Souvent, quand le chef était jeune et que la fille de quelque prince était vantée pour ses attraits, elle devenait le but et la cause de l'expédition. On brûlait son palais, on massacrait son père, et le vainqueur emportait la femme à demi morte. On le maudissait d'abord ; puis on finissait par trouver que, pour faire ainsi d'une femme l'enjeu de sa vie, il fallait du moins bien l'aimer. Souvent, pour charmer ses loisirs, la femme du Viking retraçait avec l'aiguille les exploits de son héros : ainsi faisait, après la conquête de l'Angleterre, cette arrière-petite-fille d'un Norvégien, la reine Mathilde, dont Bayeux montre avec orgueil la patiente tapisserie. Parfois aussi les femmes s'associaient aux pirates et partageaient leurs dangers. Les sagas ont plusieurs fois cité les traits d'héroïsme des *skjoldmœer*, ou vierges du bouclier. Souvent deux amants se battaient, en manière d'épreuve, avant de s'épouser ; la jeune fille ne voulait céder qu'à son vainqueur. Vaincue, elle épousait ; victorieuse, elle tuait. Son champion avait vraiment le droit de dire en entrant en lice : « Être aimé ou mourir ! »

Pendant longtemps les pirates du Nord n'eurent que des armes en pierre, comme les haches et les coins que l'on

retrouve encore aujourd'hui dans les anciennes tombes du pays. Les métaux de la Scandinavie ne furent découverts qu'à une époque plus récente, et leurs premières armes de fer et d'acier leur furent données par les pays même qu'ils combattaient. Ils savaient au besoin marier la piraterie au commerce et acheter ce qu'ils ne pouvaient point prendre ; les sagas ont vanté certains rois de la mer pour avoir protégé les marchands. Le port de Birka, dans la Gothie, celui de Slesvig, dans le Jutland, étaient comme le rendez-vous et l'asile inviolable des marchands et des pirates. Il y avait même dans la Baltique une île, dont la géographie moderne n'a pas encore retrouvé le nom, et où les négociants du Sud allaient livrer aux Scandinaves les esclaves dont ils avaient besoin pour leurs sacrifices humains.

Tout semblait convier le Norvégien au rude métier de la mer et lui en faciliter les moyens. Aujourd'hui encore, malgré des coupes assez fréquentes et des défrichements partiels qui durent depuis dix siècles, la Norvége fournit des bois de construction à toutes les marines du monde. Elle commença par se servir elle-même. La Norvége tout entière n'était qu'un vaste chantier ; le paysan se construisait un bateau, comme chez nous il se construit une charrette. Le bateau pour le Viking était ce que le cheval ou le chameau sont pour l'Arabe des déserts : vivant, il ne le quittait pas ; mort, on ne l'en voulait point séparer. Souvent, quand le sœkongar venait à mourir, on plaçait sur sa tombe son esquif retourné ; ou bien encore on le déposait avec ses armes dans le bateau, on y mettait le feu et on lançait sur les flots la barque enflammée, qui bientôt s'abîmait avec lui. Le bateau, disaient les Scaldes, c'est la maison du Viking. Celui-ci jurait par son bateau, comme le gentilhomme par son épée. Le souvenir du bateau était aussi doux à l'âme du Norvégien que le souvenir du renne au cœur du Lapon ; ils le représentaient et le figuraient

partout. Aujourd'hui encore, on montre, dans l'île d'OEland, un navire monumental, de quatre-vingts pieds de long; de hautes pierres calcaires figurent la poupe et la proue; de gros cailloux indiquent le banc des rameurs, et, au milieu de l'enceinte, un granit isolé représente le grand mât. Dans une précédente excursion aux îles Hébrides, j'avais découvert des navires aux voiles déployées sur la pierre tombale des sœkongars, et, dans une récente exploration de l'île de Gottland, j'ai vu, au sud de Visbu, des assemblages de pierres brutes disposées en forme de bateau; sur la plage d'Apenrade, dans le Slesvig, on montrait jadis toute une flotte de pierre, composée d'une vingtaine de bateaux, petits ou grands.

Les bateaux des pirates norvégiens varièrent de formes et de dimension, suivant les temps et les circonstances: les plus anciens, que l'on voit encore représentés sur des dalles funéraires, étaient tout à la fois très-plats, très-allongés, sans mâture, et armés de quatre à seize paires de rames; ils portaient à la proue trois éperons de fer qui rendaient leur choc terrible. Quelques-uns, comme les *jœgts* des pêcheurs du Nordland, se relevaient aux deux extrémités par une courbe assez prononcée. D'autres avaient un mât, avec une seule voile; pour la navigation des côtes, on se servait des *holks*, qui étaient simplement des troncs d'arbres creusés; quand on voulait passer d'une mer dans un lac ou franchir un isthme, les matelots portaient à leur tour le bateau qui les avait portés. Pour les expéditions lointaines, on avait des navires plus considérables, capables de résister au flot et au vent. Quelques-uns des navires recevaient une équipe de trente ou quarante rameurs, et pouvaient contenir cent combattants, quelquefois même davantage. Saint Olaf fit construire deux vaisseaux qui pouvaient porter chacun deux cents hommes. A leur proue et à leur poupe, ces vaisseaux étaient décorés de figures d'animaux sculptés et peints avec

plus ou moins de fantaise, mais que l'artiste s'efforçait toujours de rendre terribles. De là vient que ces vaisseaux, dont le nom générique était *drage* ou *orm*, sont appelés souvent, dans les historiens-poëtes de cette période naïve encore, des *drekkars*, des *snekkars* et des *vitner*, c'est-à-dire des dragons, des serpents, des loups de mer. Si l'on voulait être exact, il ne faudrait point borner là cette énumération : après le dragon et le loup de mer, on avait l'ours, l'élan, le bœuf, et même l'âne. Quant aux petits navires, on les appelait dédaigneusement des coques ou des colimaçons. Le Viking montait presque toujours un drekkar menaçant. Tel était, par exemple, le dragon Grimsnoth, que Hrolf enleva dans une bataille à un de ses ennemis, et dont le Nord garde encore aujourd'hui la mémoire. Les voiles étaient en étoffe de couleur, souvent rehaussées de grossières enluminures représentant des monstres. Quand les habitants de nos côtes pacifiques voyaient venir à eux sur les flots ces dragons, ces serpents et ces loups, dont la tête hideuse s'élevait au milieu des mâts, ils s'écriaient : « Voilà que maintenant nous voyons une troupe de bêtes sauvages au milieu d'une forêt sur la mer. »

Les bâtiments de guerre portaient à leur poupe une sorte de tour qui abritait les combattants, et d'où ils lançaient sur l'ennemi des pierres et des flèches. Cette tour servait de retraite aux kappars. Aujourd'hui encore, sur les grands navires norvégiens, il y a toujours une cabine à l'arrière, que l'on appelle « la chambre du champion. » A côté de ces grands vaisseaux, il y en avait d'autres plus petits, faits d'osier ou de branches de saule et de bouleau entrelacées, et revêtus de peaux imperméables. Ces bateaux, assez faciles à chavirer, naviguaient de conserve avec les autres. En général, on embarquait à bord fort peu de provisions, parce que l'on s'efforçait toujours de suivre les côtes, et que l'on enlevait tout ce qui tombait

sous la main. Cela s'appelait le *strandhug*, ou la presse des côtes.

Les batailles navales étaient rares et n'avaient guère lieu que de pirate à pirate, et comme a dit le poëte :

Corsaires à corsaires,
L'un l'autre s'attaquant font bien mal leurs affaires.

On ne déployait point, dans ces batailles de rencontre et de hasard, la tactique savante des combats modernes. C'était un abordage et une lutte corps à corps, où la force des muscles était tout, comme dans les premières guerres maritimes des Romains et des Carthaginois. Parfois même on convenait de descendre à terre pour se battre. Mais le plus souvent les expéditions des pirates se bornaient à une excursion sur les côtes, suivie d'un massacre et d'un pillage général; on chargeait les navires du butin et on regagnait la mer.

La piraterie fonctionnait, chez les Nordmans, comme une institution régulière; chaque année, au printemps, on faisait une expédition maritime. On partait pour une chasse à l'homme, comme on part maintenant pour une pêche à la morue. Les habitants des districts maritimes étaient obligés de tenir toujours un certain nombre de bateaux prêts à sortir du port à la première réquisition. Si ces navires étaient petits, on s'efforçait du moins de suppléer à la grandeur par le nombre. Quand Frode III fit la guerre à la Norvége, il mit en mer trois mille bateaux; Ring, le roi de Suède, conduisit pour sa part deux mille cinq cents embarcations à la bataille de Braavalla, devant les côtes de la Gothie orientale.

Dès la fin du IIIe siècle de notre ère, les Wikings infestèrent les côtes occidentales de la Gaule, que les Romains ne pouvaient plus protéger. Bientôt ils ne se contentèrent plus d'un pillage rapide et d'un butin passager. Ils s'emparèrent du sol même sur lequel ils avaient vaincu, et, se

fortifiant dans leurs conquêtes, ils s'y établirent à poste fixe, et commencèrent cette colonisation des côtes de l'Europe, dont l'œuvre, qui dure encore, a mis plus de huit siècles à s'accomplir.

Les premières expéditions furent de véritables brigandages, accompagnés de toutes les horreurs de la violence sans contrôle; mais, à mesure qu'ils s'approchaient du Sud et qu'ils s'asseyaient sur la terre vaincue, leurs mœurs s'adoucissaient. Le christianisme s'empara d'eux et les prépara à la civilisation, ou plutôt il fut leur civilisation même, et, avec cette souplesse d'assimilation qui distingue les races du Nord, ces rudes guerriers se ployèrent si habilement aux mœurs qui les entouraient, qu'ils arrivèrent bientôt à ne pouvoir plus être distingués des peuples auxquels ils s'étaient mêlés.

Souvent leurs conquêtes furent des découvertes, dont le profit a été adjugé à l'humanité tout entière. On n'a pas fait l'histoire exacte de ces découvertes, et quelques-unes leur ont même été contestées, ainsi qu'il doit toujours arriver chez un peuple qui n'écrit point jour par jour ses annales.

Il y a cependant de grands faits qui surnagent dans le naufrage des traditions; il y a des dates lumineuses qui éclairent tout autour d'elles.

Ainsi l'on sait qu'en 861 le pirate Naddod, revenant des îles Féroé, dériva vers le nord-ouest, et rencontra une terre qu'il nomma *Snœland*, ou la terre de neige. Quatre ans plus tard, un autre Norvégien, Floki-Rafn, qui naviguait dans ces parages, donna l'essor à trois corbeaux consacrés aux dieux; ainsi du moins racontent les sagas. Un de ces corbeaux retourna aux îles Féroé; le second, après avoir essayé ses ailes, revint se poser sur le mât du navire; le troisième, volant doucement, dirigea le vaisseau vers l'île indiquée par Naddod. Floki lui donna le nom d'*Islande*, terre de glace, et c'est le nom qu'elle garde encore aujourd'hui. Mais cette terre de la glace était aussi

la terre du feu, et des fleuves de lave sillonnaient le flanc neigeux de ses montagnes. Tous les éléments ravageaient cette terre tour à tour. Le froid gerçait et soulevait son écorce et désagrégeait ses rochers; et le volcan l'Hécla, cet incendie céleste, couvrait la neige de cendre chaude.

Ni ces terreurs de la nature, ni les ordres sévères d'Harald, n'arrêtèrent la colonisation. Elle était dans les besoins du peuple.

Cette colonisation avait un caractère singulier.

Un chef de famille, guerrier, pontife, presque souverain, en un mot, réunissant tous les pouvoirs, ainsi qu'il arrive au début des civilisations, prenait un navire, et, emportant avec lui ses dieux, sa famille, ses esclaves, ses clients et les jambages de sa porte, consacrés d'après les rites voulus, il tournait la proue vers l'Islande. Une fois débarqué, il prenait un tison enflammé, et marchait en cercle. Toute la terre enfermée par son feu était sa conquête, et il la distribuait à ses vassaux. C'était un vrai suzerain, qui portait alors le titre de *lagman* ou interprète de la loi. Le conquérant n'était plus qu'un juge. A vrai dire, il condensait tous les pouvoirs religieux et sociaux dans sa large main, et l'on prêtait serment sur l'anneau de son doigt.

Mais aucun lien ne réunissait les chefs de cette féodalité violente; aussi elle dégénéra bientôt en sanglante anarchie.

Les lois d'Ulfiot amenèrent une paix de quelques siècles. En 1261, l'Islande fut annexée à la Norvége. Malgré cette annexion, ce fut elle qui conserva le plus fidèlement les traditions de la race errante : séquestrée du reste du monde, protégée par ses tempêtes, et gardée pure par son éloignement même, elle devint comme la mémoire vivante des Scandinaves. C'est là encore qu'il faut aller pour retrouver la vieille Norvége, avec ses idées, ses superstitions et son idiome.

Ce fut aussi un Norvégien qui découvrit le Groënland.

Éric le Rouge, forcé de quitter la Norvége avec son

père Thornwald, à la suite d'un meurtre, se retira d'abord en Islande. Un second meurtre le fit condamner à un second exil, et, sans savoir où il allait, il alla devant lui, à travers la mer immense. A quatre cents lieues de l'Islande, dans la baie qui s'appelle encore aujourd'hui l'Eric's'fjord, il aborda sur une côte inconnue. Là partout éclatait une végétation abondante. Éric nomma cette terre le *Groënland*, la terre verdoyante. C'était à la fin du Xe siècle. Le roi Olaf envoya bientôt des missionnaires ; on construisit des églises et des couvents, on planta, on sema, on établit des pêcheries ; en un mot, il y eut une colonisation florissante et qui dura plus de quatre cents ans.

Dans la première année du XIe siècle, Biarne, qui cherchait son père, vit le continent qui fut depuis l'Amérique et la rive septentrionale du Saint-Laurent. Il partait de Norvége et faisait voile pour le Groënland. Le vent soufflait du nord, et le navire dériva. Biarne n'aborda point, mais il raconta ce qu'il avait vu. Un an plus tard, le fils de celui qui avait découvert le Groënland, Leef, prit avec lui trente-cinq compagnons, et partit. Il aborda à Terre-Neuve, qu'il nomma *Hellaland*, et à la Nouvelle-Écosse, qu'il appela *Maryland*, ou la terre des arbres. Trois jours après, ils étaient sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre, dans la baie de Narraganset, dont les vignes sauvages, mariées à des végétations splendides, lui firent donner le nom de *Vinland*.

Du Xe au XIVe siècle, les Norvégiens, sans boussole, mais poussés par le vent et guidés par les étoiles, visitèrent souvent leurs colonies, que rattachait à eux le double lien de la religion et du commerce. Puis les malheurs de la Norvége lui arrachèrent ces provinces florissantes, plus grandes que la métropole. L'Amérique se perdit pour que Colomb la retrouvât. Ce qu'avait fait l'audace servie par le hasard, Colomb devait le faire à son tour avec la patience et l'intuition du génie.

Nous n'avons point à parler des colonies des Norvégiens dans notre Europe. On les trouve au commencement de toutes les histoires du monde moderne. Quand ils passent, ils ravagent; quand ils demeurent, ils fondent et ils établissent. Tout le proclame et l'atteste : la Russie parcourue, Constantinople menacé, Aix-la-Chapelle en flammes, Charlemagne pleurant, Rouen pillé, Paris assiégé, la plus belle province de France recevant leur joug et leur nom, et le sang des Normands mêlé au sang des Saxons, pour former une des plus grandes races qui aient jamais pesé sur les destinées du monde.

Cette époque d'activité turbulente et désordonnée semble aujourd'hui passée sans retour : le monde a trouvé les lois de son équilibre stable, qu'aucune nation petite ou grande ne saurait plus désormais troubler impunément; l'Océan est exploré dans tous les sens, et il est devenu plus difficile de découvrir une île qu'une étoile. C'est ce que les Norvégiens ont compris avec ce sens pratique et droit qui les distingue à un si haut degré. Ils n'ont pas renoncé à la mer, qui toujours les appelle à elle, mais ils ne lui demandent plus que les facilités de la pêche et du commerce. Quand ils s'arment, c'est seulement pour la protection du droit, et la justice est avec eux.

La marine de l'État se compose de deux frégates, trois corvettes, un brick, trois schooners, trois bateaux à vapeur, quarante-neuf yollers et quatre-vingt-cinq chaloupes canonnières. Horten et Frédériksvœrn sont les stations désignées des bateaux à voiles; les steamers font le service de la poste et la navigation des côtes. Cette flottille, qui sort du chantier de Horten, de Frédériksvœrn, de Christiansand, de Bergen et de Trondhjem, compte sur ses rôles trente mille matelots de seize à trente ans. Le cabotage des côtes, la pêcherie, le commerce à l'étranger, emploient environ trois mille bateaux marchands.

Quand le *Prinds-Gustav*, sortant à toute vapeur du port de Bergen, décrivit autour du môle sa courbe majestueuse et mit le cap sur le nord, je crois que le cœur me battit un peu plus vite. Je savais de la Norvége continentale à peu près tout ce qu'il en faut savoir. Je m'étais plu à étudier ses lois, sa constitution et ses mœurs, qui sont plus que ses lois. J'allais maintenant voir la Norvége maritime, effleurer ses côtes, tourner ses écueils, aborder à ses îles, et rencontrer ses pêcheurs, fils paisibles et doux des pirates turbulents. Plus d'une fois déjà, dans ma pensée, j'avais évoqué les spectacles terribles et grandioses de cette nature bouleversée par les dernières convulsions du globe : cette terre déchirée, ces rochers enlevés à leur base et suspendus sur les abîmes, ces torrents de laves en fusion coulant jusqu'à l'Océan, et subitement pétrifiés, et cet Océan lui-même troublé de tempêtes éternelles, et roulant avec ses flots, comme les épaves du pôle, des montagnes de glace.

J'avais rêvé et j'allais voir.

Je dois l'avouer, pendant les premiers jours, la réalité demeura au-dessous du rêve. On ne sentait point un souffle de vent ; le ciel était limpide et bleu, la mer unie et calme comme un beau lac ; le steamer filait ses dix nœuds en laissant derrière lui, dans l'émeraude des flots, un long sillage d'écume argentée ; tour à tour nous rangions la côte, ou nous passions à travers des groupes d'îles serrées les unes contre les autres, et ne laissant au bateau qu'un chenal étroit. La plupart de ces îles étaient complétement dépouillées ; on voyait la roche nue et grise, et, sur quelques pics isolés, un oiseau de mer immobile et séchant ses plumes au soleil. D'autres fois, sur la pente d'une colline, on apercevait un bouquet de pins mêlés de bouleaux, et un peu d'herbe dans le repli d'une vallée, maigres oasis du Nord, où l'œil se reposait avec joie. Mais, en général, toute cette partie des côtes est monotone, sans grandeur.

La navigation dans ces parages est regardée comme une des plus périlleuses du monde; ces écueils à fleur d'eau, ces rochers submergés, ces caps capricieux, qui s'élancent de la côte toujours voisine, et se projettent dans la mer comme pour arrêter votre marche, tout, en un mot, semble à chaque instant renouveler les difficultés et les dangers. Du reste, chaque partie de la côte a ses pilotes qui ne la quittent jamais; ces pilotes ne se servent point de la boussole et du compas : ils naviguent *à l'œil*, se guidant sur certains points bien connus du rivage ou des îles. Ce que l'on doit craindre ici, c'est moins la tempête, arrêtée au passage par une barrière de rochers et un rempart de montagnes, que le brouillard étendant sur toute chose son voile uniforme, et confondant tous les signes de la route aux yeux du pilote. Il lui faut alors un merveilleux instinct pour deviner ce qu'il ne distingue point, et pour s'aventurer à travers mille obstacles connus, mais dont la vraie place ne peut plus être que soupçonnée. Chaque navire a deux pilotes chargés alternativement de guider sa marche. Le capitaine se contente d'exercer une surveillance générale. Il est presque toujours sur le pont ou sur la passerelle, entre les roues, à côté de son pilote, qu'il maintient dans un état de sobriété parfaite. La bouteille, voilà le plus redoutable écueil du pilote norvégien. Le vent salé de la mer lui dessèche le gosier, mais le brandviin est un remède plus dangereux que le mal.

Je ne voudrais point que l'on m'accusât de tenir un journal de bord trop minutieux. Je signalerai souvent sans décrire.

Le steamer, en quittant Bergen, s'engage dans un canal étroit taillé par la nature, avec la régularité d'une main d'homme, dans le vif d'un rocher. Ce canal, qu'on appelle l'*Alverstrom*, se poursuit en ligne droite pendant plusieurs lieues, à peine assez large pour laisser passer de front deux bateaux.

Bientôt nous effleurons l'entrée du Sögne-Fjord, exploré déjà. Le premier aspect ne répond point aux idées de grandeur sauvage que nous inspirait son souvenir. De petites collines basses et onduleuses, voilà tout ce que l'on aperçoit de lui. Ses *roches moutonnées* reproduisent et développent, avec une fatigante monotonie, leurs sommets nus et arrondis, si polis qu'on les dirait passés à la roue du lapidaire. Les parois de ces rochers sont comme taillées à l'emporte-pièce. Il faut reconnaître ici l'action lente et puissante des glaces du Sögne-Fjord. Quand la glace gonflée se presse entre ces rochers, elle acquiert une irrésistible puissance, broie le granit comme le verre, et trace sur les deux rives des parallèles de pierre d'une exactitude géométrique. On arrive ainsi à des tranches de gneiss ou de calcaire dont la section irréprochable a la netteté métallique d'une plaque passée au laminoir.

Après avoir touché aux escales de Skjerjehavn, de Sauesund, de Furresund et de Nœrosund, on salue avec enthousiasme et avec force décharges d'artillerie le grand rocher de Hornilden, qui s'élève à l'extrémité de l'île de Bremanger, et domine les flots de sa masse perpendiculaire, coupée à pic jusqu'à la hauteur de douze cents pieds. Ses crêtes aiguës déchirent le nuage qui passe, et sa paroi sonore vous renvoie, en longs échos, la décharge de vos canons, à laquelle se mêle le long hourra norvégien. Le lendemain du départ, après avoir effleuré Moloen et Herrö, on jette l'ancre dans le port d'Aalsund. Aalsund est posé à l'extrémité d'une de ces péninsules hardies qui partent du *boss* de la Norvége occidentale pour s'enfoncer comme un coin dans la mer, au milieu d'un cortége d'îles, de rochers et de promontoires.

Tous ceux qui ont une goutte de sang normand dans les veines font pieusement le pèlerinage d'Aalsund, non pas pour admirer ses deux ports protégés contre tous les vents par un double rempart de rochers, ou pour relever

la statistique de son commerce avec l'Espagne ou l'Italie : Aalsund a une autre sorte d'intérêt. A quelque distance de la ville, on montre encore les ruines du *borg* de Hrolf-Gangr; ce pirate qui devint duc posséda la plus belle province d'Europe, entra dans la hiérarchie féodale de la France, et donna des rois de sa race à l'Angleterre. Le souvenir de Hrolf est aussi vivant en Norvége qu'en Normandie. C'est un véritable héros de légende. On l'appelait *Hrolf-Gangr*, Rollon le Marcheur, parce qu'il était si grand et si fort qu'aucun cheval de Norvége ne le pouvait porter. Il allait donc à pied; mais qu'importe, puisqu'il comptait ses pas par des victoires. Ce pirate, qui mit une fille de France dans son lit, était banni de sa patrie, et s'il voulut s'emparer des terres, des fleuves et des ports de Charles le Simple, c'est parce qu'on lui déniait le droit d'abriter son drekkar entre deux rochers, dans les récifs de la petite île de Vigéroc. Fils déshérité des iarls de Mœre, il n'avait pu vivre qu'en écumant la mer. Cependant Harald, après avoir soumis à son autorité toute la Norvége occidentale, défendit la piraterie. Hrolf, malgré cette défense, exerça l'ancien droit du *strandhug*, presque sous les yeux du roi, en enlevant les troupeaux de l'isthme de Niggen, qui sépare deux petits golfes dans le fjord de Trondhjem. Le thing prononça contre Hrolf la peine du bannissement perpétuel, et, ne sachant plus où reposer la tête, Hrolf s'empara de la Neustrie.

Le site d'Aalsund est très-pittoresque; on aperçoit, dans la distance, les hauts sommets du Sang-Fjeld fermant du côté de la terre l'horizon qui, vers l'Océan, se prolonge et s'étend à l'infini.

Le steamer, en quittant Aalsund, s'engage dans un archipel et touche bientôt à Molde. Si l'on ne voulait voir qu'un petit coin de la Norvége, c'est Molde et ses environs qu'il faudrait choisir. Molde disperse sur la côte ses petites maisons tournant leurs petites façades vers le soleil ;

les grands bois de sapins ne s'arrêtent qu'au rivage, et, dans le voisinage des tempêtes, versent sur les collines et les vallées d'alentour leur ombre profonde et calme. Un site incomparable renferme dans un espace de quelques lieues comme un abrégé de toutes les beautés et de toutes les terreurs de la nature. La petite ville, qui n'a qu'une rue, est bâtie sur la pointe d'un promontoire qui s'avance au loin dans la mer. Autour de lui, ces îles aux formes bizarres, réunies par groupes ou disséminées sur les flots, semblent arrangées pour le plaisir des yeux, comme un décor d'Opéra peint par Dieu même. Ces îles, où les négociants de Molde se bâtissent parfois des villas charmantes, sont remplies de lièvres et de daims rouges ; leurs rochers sont couverts d'oiseaux de mer. C'est là qu'on retrouve plus particulièrement l'eider, dont le fin et chaud duvet est si recherché par les délicats. L'eider est à peu près de la grosseur d'une oie, mais les pieds sont plus en arrière du corps, les ailes plus courtes, le cou moins long et la tête plus grosse; le bec, de la longueur de la tête, est plus étroit à l'extrémité qu'à la base, et les plumes frontales s'avancent angulairement sur ce bec : quelques pennes des ailes sont contournées en faucille. Le plumage est blanchâtre, avec le ventre et la queue noire : la femelle est grise, émaillée de brun. L'eider se nourrit de poissons et d'insectes aquatiques; ces oiseaux tiennent la mer tout le jour, et ne reviennent à terre que le soir; leur retour à une autre heure est pour le pilote un présage de tempête.

L'eider fait son nid par terre; il le tisse d'herbes marines et le tapisse d'une bourre soyeuse que la femelle arrache de sa poitrine, puis elle pond quatre œufs, dont la forme est celle d'une olive, dont la couleur est d'un vert pâle. On enlève deux ou trois fois et la plume et les œufs; l'oiseau se dépouille et s'épuise pour accomplir jusqu'au bout le vœu de la nature. Quand la femelle n'a plus de duvet, le mâle donne

le sien, qui est plus blanc. L'amour de la progéniture est si énergique chez ces animaux, que si leurs forces les trahissent, et qu'ils ne puissent plus produire, ils enlèvent les œufs ou même les petits d'un couple plus heureux. Le Storthing de 1844 a pris l'eider sous sa protection ; il a réglé par une loi respectée le mode d'exploitation de ces pauvres oiseaux ; il veut bien qu'on les plume, mais pas qu'on les écorche.

L'eider est aujourd'hui, pour les habitants des côtes, un véritable et très-certain revenu. Chaque nid peut produire une demi-livre de duvet brut, que la préparation réduit de moitié ; mais ce duvet a tant de ressort et d'élasticité, que le contenu de vos deux mains pressées suffira pour remplir un couvre-pied, si léger que vous ne sentirez pas son poids, mais dont la moelleuse chaleur fait pénétrer en vous le sentiment d'un indicible bien-être.

De Molde, en regardant vers le sud-est, on aperçoit les sommets de ces Alpes neigeuses qui servent de limites occidentales au grand plateau du Dovre. Si jamais on pouvait comparer à l'œuvre mesquine de l'homme les sublimes grandeurs de la nature, je dirais que ces pics de montagnes qui pyramident les uns derrière les autres dans une succession non interrompue, me rappellent les contreforts, les pinacles, les clochetons, les tourelles et les flèches d'une cathédrale gothique : l'abside du dôme de Cologne, par exemple, taillée dans une montagne de granit et de cristal. Les sommets s'échelonnent et s'étagent en fuyant dans la perspective de plus en plus incertaine ; enfin les dernières cimes se perdent à demi dans les nuages, comme les acrotères d'une architecture aérienne, dont la bordure de neige étincelante nous révèle seulement les contours. Entre toutes ces dentelures aiguës de la montagne, à sa hauteur et à sa masse on reconnaît toujours la corne de Romesdal, qui domine la vallée de ce nom. C'est une des plus sauvages que l'on rencontre dans toute la Norvége ;

elle est flanquée d'escarpements qui se profilent par des lignes d'une beauté sévère. Le torrent de Rauma, qui la parcourt en mugissant, bondit de roche en roche, et reçoit à chaque pas l'humide tribut des montagnes voisines. On est assourdi du bruit des cascades, où viennent boire les ours, les daims et les rennes sauvages. A deux heures de Molde, on est à mille lieues de la civilisation.

Le bateau vous permet de visiter le même jour Molde et Christiansund. Christiansund est une ville de quatre à cinq mille âmes, bâtie sur trois petites îles et formant cercle autour de son port merveilleusement abrité. A deux portées de fusil de la ville, on n'aperçoit point la moindre trace de maisons; c'est seulement quand on a franchi l'étroit goulet du port, que tout à coup, et comme par enchantement, la ville se déploie devant vous. Les trois îles de Christiansund s'appellent Kirkeland, Nordland et Inland, et leur terrain est tellement irrégulier, qu'il n'y a point, dans toute la ville, trois maisons sur le même plan. Mais cette particularité, qui peut contrarier les amateurs de l'alignement à tout prix, ne nuit en rien à l'aspect pittoresque de la ville. Ses maisons sont petites, construites en bois et peintes en rouge avec de l'ocre. Christiansund fait d'assez considérables exportations de stock-fish. Le poisson y est si abondant, que l'on y paye quatre sous une morue fraîche de huit ou dix livres. Voilà tout ce que j'en puis dire. Un détroit d'un quart de mille sépare Christiansund de l'île d'*Averren*, célèbre par sa caverne, où les pirates de la côte ont plus d'une fois caché leurs trésors.

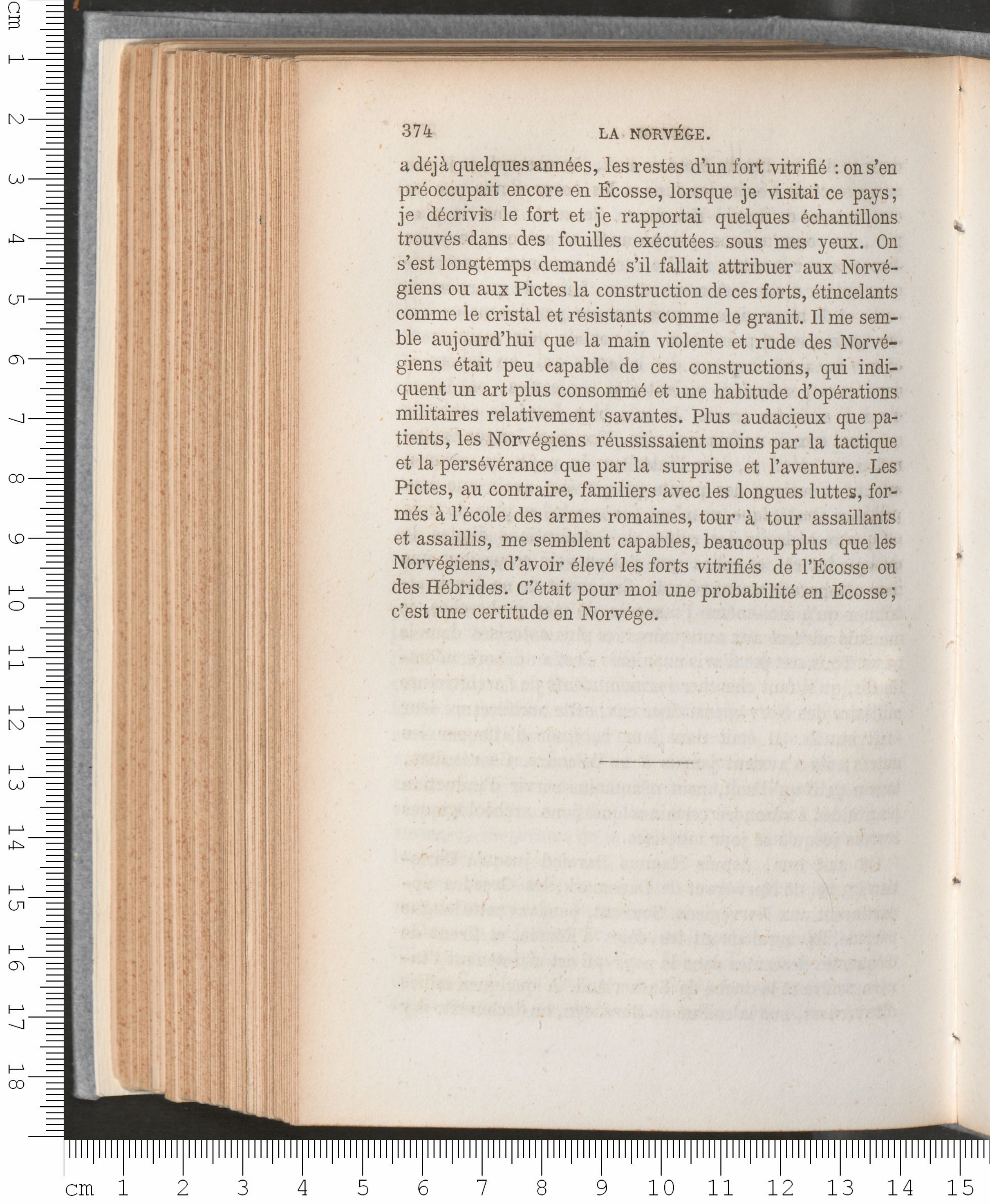
Une observation m'a frappé souvent pendant que je parcourais les côtes de la Norvége.

Dans un précédent voyage sur les côtes occidentales de l'Écosse et aux îles Hébrides, j'ai eu l'occasion d'étudier des vestiges nombreux et importants des ouvrages de défense construits par les pirates norvégiens; près d'Oban,

dans toutes les îles du *Sund de Mull*, j'ai observé, et je me suis efforcé de décrire les *duns* et les *borgs* élevés par les compagnons de Harald-Haarfagar. Ce sont, pour la plupart, des constructions cyclopéennes, et presque toujours disposées sur le même modèle : trois enceintes concentriques autour d'une forteresse carrée, faites de quartiers de roche et de blocs gigantesques, remués par des mains à la fois ignorantes et puissantes. Je voulais voir maintenant ce que faisaient chez eux des hommes qui, au dehors et dans leurs possessions violentes et contestées, ont laissé d'eux de si fortes traces. Je suis bien forcé de convenir que chez eux ils ne faisaient rien. Une assez longue exploration des côtes, et, dans l'intérieur du pays, un examen attentif et curieux des points qui peuvent avoir une importance stratégique, ne m'ont pas montré en plus de trois ou quatre endroits des ruines de fortifications dignes de quelque intérêt, et celles que j'ai pu voir accusaient une date comparativement récente. Craignant de ne devoir attribuer qu'à moi-même l'insuccès de mes recherches, je me suis adressé aux antiquaires les plus autorisés dans le pays. Tous ont été d'avis unanime : c'est au dehors, m'ont-ils dit, qu'il faut chercher les monuments de l'architecture militaire des Norvégiens. Chez eux, cette architecture leur était inutile. Il était dans leur habitude d'attaquer les autres ; ils n'avaient jamais à se défendre. Ce résultat, tout négatif qu'il soit, peut néanmoins servir d'induction pour aider à résoudre certaines questions archéologiques restées jusqu'à ce jour indécises.

On sait que, depuis Magnus Barefod jusqu'à Christian Ier, roi de Norvége et de Danemark, les Orcades appartinrent aux Norvégiens. Souvent, pendant cette longue période, ils inquiétèrent les côtes d'Écosse, et firent de fréquentes descentes dans le pays qui est maintenant l'Invernesshire et le duché de Sutherland. A quelques milles d'Inverness, sur la colline de Biowleyn, on découvrit, il y

a déjà quelques années, les restes d'un fort vitrifié : on s'en préoccupait encore en Écosse, lorsque je visitai ce pays; je décrivis le fort et je rapportai quelques échantillons trouvés dans des fouilles exécutées sous mes yeux. On s'est longtemps demandé s'il fallait attribuer aux Norvégiens ou aux Pictes la construction de ces forts, étincelants comme le cristal et résistants comme le granit. Il me semble aujourd'hui que la main violente et rude des Norvégiens était peu capable de ces constructions, qui indiquent un art plus consommé et une habitude d'opérations militaires relativement savantes. Plus audacieux que patients, les Norvégiens réussissaient moins par la tactique et la persévérance que par la surprise et l'aventure. Les Pictes, au contraire, familiers avec les longues luttes, formés à l'école des armes romaines, tour à tour assaillants et assaillis, me semblent capables, beaucoup plus que les Norvégiens, d'avoir élevé les forts vitrifiés de l'Écosse ou des Hébrides. C'était pour moi une probabilité en Écosse; c'est une certitude en Norvége.



VIII

LE CAP NORD.

Quand on a franchi le fjord de Trondhjem, qui fait communiquer avec la mer du Nord l'antique ville de Nidaros, on se trouve dans les eaux et sur la côte d'une nouvelle province, le Nordland. Mais la nature, qui procède toujours par transitions lentes et presque insensibles, tient peu de compte des raies vertes ou bleues dont les géographes bariolent la face de la carte, et souvent le voyageur ne se doute pas qu'il vient de passer une frontière. Les scènes que nous avons déjà vues sur les côtes de Bergen se continuent encore et se prolongent. A partir du petit village de Béjan, situé à l'entrée même du fjord, on se trouve au milieu d'un vaste système de roches moutonnées, dont l'élément fondamental est le *sandstone* rouge. Le mouvement onduleux et doux de ces rochers ne s'arrête point à la côte ; il va s'étendant sous les flots, et on le signale dans les îles qui courent parallèlement au rivage. Tantôt ces îles sont isolées comme des écueils, tantôt si rapprochées et tellement serrées qu'elles forment comme un second rivage en face du premier. Tantôt le navire pénètre dans une enceinte d'îles et de rochers qui arrondissent autour de lui le bassin d'un port en pleine mer; tantôt ils se dressent comme des piliers que la roue du bateau effleure et couvre d'écume; tantôt nous passons entre deux longues murailles qui surplombent la vague et semblent se rejoindre sur

nos têtes, comme des arcs de triomphe gigantesques. La barre du pilote se joue entre ces obstacles, et l'habile marin fait preuve à chaque instant d'une précision de coup d'œil et de main qu'on ne se lasse jamais d'admirer. De temps en temps, la muraille s'interrompt à gauche tout à coup, et nous donne une échappée de vue sur la mer immense. Si le vent tourmente les flots, ils se précipitent par l'ouverture qui leur est offerte, avec une fureur et une impétuosité magnifiques, et ils remplissent de trouble, de bruit et d'écume, le canal paisible. Parfois aussi, sur notre droite, la côte se déchire, et un fjord aux longs bras, qui se projettent dans toutes les directions, va porter à quinze ou vingt lieues dans les terres le sel de la vague marine. Il y a ici une telle union de la terre et de la mer, et les deux éléments se mêlent et se pénètrent si intimement, que bientôt l'on ne sait plus si on longe une côte ou si l'on traverse les canaux d'un continent. Du reste, cette navigation en crochet n'est vraiment qu'un long zigzag; le bateau va, vient, revient et retourne encore d'un port à un écueil, d'une île à la terre ferme, et d'un fjord à la pleine mer. Il a pour mission et pour devoir de toucher à tous les points où se rencontre un petit groupe d'êtres humains. Le bateau à vapeur est l'*omnibus* du Finmark et du Nordland.

Si les premiers jours de notre navigation manquent un peu d'attrait pittoresque, ils ne sont point pour cela dépourvus de tout intérêt. Les îles que nous trouvons, semées sans nombre sur notre route, appartiennent aux deux systèmes qui se disputent les côtes de la Norvége occidentale. Tantôt ce sont des roches basses et unies, qui servent au rivage de rempart et de défense contre la fureur de la mer : on leur donne le nom de *vaer*. Les vaers sont ordinairement dépourvus de toute végétation; mais on y cultive des oiseaux et l'on y récolte des œufs : un *egge-vaer*, ou îlot à œufs, est une véritable pro-

priété. Les nids sont quelquefois rassemblés jusqu'au nombre de cent ou de cent cinquante sur un très-petit espace. Quand le légitime propriétaire vient faire sa moisson, l'oiseau, qui semble le reconnaître, ne s'effarouche pas; il se pose à quelque distance, regarde attentivement, et quand l'un s'en va, l'autre revient. Qu'il y a loin de cette résignation indifférente à la susceptibilité délicate de certains oiseaux de nos bois, qui ne se consolent plus dès qu'un souffle a passé sur leurs œufs, et qui parfois renoncent à leur nid, dès qu'un œil indiscret en a profané le doux mystère! Le propriétaire qui veut jouir en bon père de famille ne prend jamais qu'une partie des œufs; mais quand le matelot cruel, le matelot étranger, débarque sur un egge-vaer, il ravage les nids et emporte tous les œufs. La troupe ailée vole autour du ravisseur, plane sur sa tête, et le poursuit de ses cris déchirants. Bientôt le matelot part avec son butin; les pauvres oiseaux retournent à leur nid désespéré, et si le larcin se renouvelle, ils perdent courage, abandonnent à jamais l'egge-vaer, et vont au loin chercher un asile plus sûr : on n'a pas ruiné seulement une colonie d'oiseaux, on a ruiné une famille d'hommes. Quand les rochers sont plus élevés, on leur donne le nom de *holm;* souvent alors ils ont un peu de végétation, un bouquet d'arbres, une touffe de verdure; durant les beaux jours, ils peuvent nourrir une vache, quelques chèvres et des moutons. Sur ces holms et ces vaers, on retrouve des couches de gneiss partout visibles, un mica à paillettes épaisses entouré, par ondulations, de grands cristaux de feldspath rougeâtre. Les couches suivent presque toujours une direction ou une inclinaison entièrement différente. D'autres fois, au contraire, on retrouve dans la direction et l'inclinaison de ces couches une correspondance et un parallélisme qui se prolongent à des distances de plusieurs milles. La direction des chaînes de montagnes détermine ordinairement celle des couches; les couches horizontales

sont les plus fréquentes. Parfois des bandes d'amphibole repassent dans le gneiss, et de petits filons de feldspath blanc le traversent dans tous les sens.

Dans tous ces parages, il ne faut chercher ni villes ni bourgades; seulement, parfois, au pied des rochers, dans une petite anse échancrée entre deux écueils, on voit quelques chétives cabanes de bois, peintes en rouge sang de bœuf, couvertes de gazon et entourées de hangars, sous lesquels on découvre de grandes perches transversalement disposées pour recevoir le poisson qui sèche. Parfois aussi, de l'autre côté d'une barrière de rochers, on aperçoit la flèche d'une petite église. Dieu est là; ne plaignons plus les hommes. Eux-mêmes, du reste, ils ne songent point à se plaindre; ils sont attachés à leur pays, ils le trouvent beau, l'appellent leur patrie, et ne le veulent point quitter. Un mot pourtant suffirait à peindre leur dénûment : la terre et l'eau leur manquent à la fois; ils vont chercher sur le continent des batelées d'humus végétal pour essayer de se faire des jardins, et ils sont obligés de passer la mer quand ils ont besoin d'un verre d'eau fraîche.

A mesure que l'on avance vers le Nord, plus sauvages sont les îles et plus escarpés les rocs. La végétation va toujours en décroissant; les pins disparaissent ou se rabougrissent misérablement; au grand bouleau des vallées succède le bouleau nain, qui rampe près du sol; les mousses, nourries d'humidité, rongent lentement le flanc des collines, parées encore des clochettes rougeâtres de la *diapensia*, et des touffes de l'*azalea procumbens*, qui s'épanouit entre les lichens. Aussi, après cette longue ligne de côtes arides et de récifs, est-ce un vrai bonheur d'apercevoir, au bord de la mer, une colline couverte de verdure et couronnée d'un bois de sapins. Cette colline, c'est Hildringen, grande station de poste, où le steamer échange la correspondance de la province. La maison, de belle ap-

parence, est bâtie sur une terrasse, où le propriétaire caresse l'espoir, éternellement déçu, de voir croître un jour les plantes potagères. Il y a une bonne année sur quatre : il peut alors recueillir une gerbe d'orge et quelques patates. C'est peu ! Mais quand on vient de faire deux ou trois cents lieues sans voir la terre, même stérile, la terre vous réjouit : on trouve un charme à contempler la bruyère épaisse qui couvre les rochers de sa toison rose ; on s'attendrit sur la chèvre qui grimpe au flanc de la montagne, sur la génisse qui dort au pied du bouleau, et, après la grande voix de l'Océan, on écoute, avec une joie profonde, le murmure rêveur du ruisselet qui va mêler son onde fraîche à l'onde amère.

Mais bientôt la scène s'agrandit, la mer s'ouvre devant nous, et nous avons à peine dépassé de quelques lieues le soixante-cinquième parallèle, que déjà nous sommes dans les eaux de Torget. L'île de Torget est surtout remarquable par la montagne de granit qui la domine. Cette montagne, que l'on appelle le chapeau de Torget (*Torghattan*), présente, vue du midi, la vague apparence d'un chapeau à la coiffe arrondie et aux deux ailes inclinées de chaque côté : c'est la forme des chapeaux alsaciens. Cette montagne est percée à jour par une longue ouverture qui la traverse de part en part. Le Torghattan a sa légende, comme tous les beaux sites du Nord. On raconte qu'un géant, voyant un *troll* (c'est le nom des sorciers de Norvége) lui enlever sa bien-aimée, lança une flèche contre lui. La flèche manqua le troll et frappa la montagne, qui s'entr'ouvrit. On répond à ceux qui doutent, que le buste pétrifié du géant se voit encore à douze milles de là, et que la jeune fille a été changée en pierre dans l'île de Leke. C'est là une preuve ! Aujourd'hui, le tunnel de Torghattan est le palais d'été des oiseaux de mer, qui s'y livrent à leurs ébats sauvages. Je trouve que les oiseaux de mer ne sont presque pas des oiseaux, et l'éloignement des hom-

mes et le voisinage des tempêtes leur donnent je ne sais quoi de rude et d'âpre ; leur œil, où se reflète l'infini, est inquiet et farouche; leur voix, qui lutte avec l'ouragan, est stridente et âpre; ils ne chantent pas, ils crient; leur plumage épais, au lieu de se parer du riche écrin qui sème d'étincelles l'éclatante livrée des favoris de la nature, revêt le gris terne des vagues irritées.

La forme de l'île entière est assez remarquable : elle est composée d'un système de roches moutonnées qui s'élèvent symétriquement les unes derrière les autres; le dôme arrondi de ces roches est rayé de stries parallèles à la côte et se dirigeant du nord au sud. Ici encore, il faut reconnaître l'action des glaciers. Au milieu de ces rochers, on trouve aussi, ronds, détachés et polis, ces blocs de pierres errantes, comme nous en avions déjà remarqué sur les flancs du Sneehatta, non loin du Dovrefjeld.

On peut dire que le Nordland pittoresque commence à Torghattan. Les îles hérissées de précipices et les côtes dentelées de rochers, dont les nuances sombres rappellent assez bien le ton des laves volcaniques, dressent de toutes parts leur silhouette grandiose, pleine de terreur et de majesté. Ici, comme pour défier toute la puissance des descriptions, la nature essaye simultanément toutes les combinaisons, variant à l'infini ses dimensions et ses formes, pour vous étonner à chaque pas des miracles de son inépuisable diversité. Tantôt c'est une masse énorme, dont les escarpements sont coupés à pic, tantôt une montagne qui échelonne comme une pyramide de granit ses étages en retraite, tantôt une série de pics aigus, avec des dentelures en crochet comme une flèche de sauvage. Parfois cependant un peu de végétation rend comme un sourire à la face désolée de la terre : ainsi, quand on a laissé derrière soi les précipices de l'île de Brön, quand on a passé entre l'île de Veg, qui se dresse tout entière, comme une forêt de pierres levées, et la côte de la terre ferme,

dont le parapet de granit est tiré au cordeau et taillé au ciseau, on touche à l'île de Tiot, plate, garnie de terre végétale et cultivée, où la famille Brodkorb, riche, généreuse, aimée, respectée, offre depuis des siècles aux touristes du Nord la plus gracieuse hospitalité ; un peu plus loin, dans la petite baie d'Alstahong, autour de la maison d'un gros marchand, l'œil se repose avec une joie émue sur le doux feuillage des saules, des bouleaux et des aunes. Du reste, telle île aujourd'hui nue, déserte et triste, devant laquelle nous passons sans prendre garde à ses hangars de bois adossés aux rochers ou s'avançant sur pilotis jusque dans la mer, rassemble tous les ans, à un moment donné, une foule considérable de pêcheurs et de paysans, qui accourent de toutes les côtes voisines et se pressent sur cet espace étroit et incommode. Les montagnards du Nummedal et du Helgeland y échangent leurs productions contre les objets de plus ou moins grande nécessité, que leur apportent les marchands de Bergen et de Trondhjem ; l'affluence est alors si grande que d'un côté à l'autre du détroit les bateaux forment une espèce de pont, prolongeant le continent jusqu'à l'île : ce qui donne aux hommes pour se mouvoir et agir l'espace que la nature leur refuse.

Souvent, dans notre traversée, nous nous croisons avec de longues files de jœgts, naviguant de conserve : ils vont d'où nous venons, nous allons d'où ils viennent. Ils sont tous chargés à couler bas ; le poisson est entassé en rond autour du grand mât, comme chez nous le foin en meule ; mais l'odeur que la brise nous apporte ne vaut pas celle du foin coupé.

Le bateau à vapeur passe fièrement au milieu de ces flottilles de jœgts : leur large ventre se balance mollement sur la vague qui moutonne ; le *vent arrière* tend la grande voile carrée attachée à l'unique mât, gonfle la bande de toile coupée en parallélogramme et pendue à la poupe, et

fouette à travers les cordages le foc triangulaire qui badine au beaupré. Par un bon temps, et quand ils naviguent sur lest, ces bateaux peuvent filer près de dix nœuds à l'heure ; mais ils sont assez maladroits dans leurs manœuvres, et la moindre bourrasque les déconcerte.

Parmi toutes ces îles du Nord, une des plus curieuses, c'est incontestablement celle d'Alsten, sur laquelle se trouve la montagne des *Syv-Soestere* (des Sept-Sœurs) ; leurs pics aigus atteignent la plus grande hauteur que l'on découvre à l'horizon. Les Sept-Sœurs défendent, comme la sentinelle de la mer, l'entrée du Vefsen-Fjord ; leur grande masse importante et sombre se détache au loin par une ligne bleuâtre et dentelée ; çà et là, comme une tache de lumière, la neige éternelle étincelle dans leurs fissures. La base de la montagne est formée de rocs onduleux ; les cimes présentent le caractère violent de toutes les formations où domine le mica. Sous ces latitudes lointaines, je recherche avidement les analogies qui me peuvent rappeler les scènes de la nature contemplée autre part. Ainsi ai-je pu observer que telle roche solitaire, exposée à la vague déferlante de la mer du Nord, comme sont par exemple les îles de Lavunden et de Threnen, présentent une ressemblance frappante avec les côtes occidentales des îles Shetland. Les pointes de Lavunden sont toutes pareilles aux pointes de Foula, quand on les aperçoit de la baie de Saint-Magnus, du côté de la terre. Oxtend, cet obélisque de granit, coiffé d'un pyramidion de neige, qui s'élève sur une base de rochers où rayonnent des sillons profonds, ne puis-je point le comparer au mont Cervin de nos Alpes ?

Le *Hestmand*, ou Cavalier, nous annonce l'approche du cercle polaire. C'est le profil d'un homme à cheval, enveloppé de son manteau et dont on devine, plus qu'on ne les distingue, les formes cachées et vagues. Sous le cercle polaire, il y a, pendant les mois d'été, comme une recru-

descence de végétation, surexcitée par la continuelle présence du soleil. La base des îles est couverte par les vagues, mais leur région moyenne est toute verdoyante, et si les sommets granitiques sont toujours arides, il y a tel repli des vallées où l'on enfonce jusqu'au genou dans l'herbe abondante.

Quand nous franchîmes le cercle polaire, il pouvait être onze heures du soir ; le soleil était encore au-dessus de l'horizon, et devant nous il noyait dans des flots de pourpre et d'or la cime des glaciers qui descendaient jusqu'à la mer. Mes yeux n'oublieront jamais ces effets de lumière vraiment étranges. A l'horizon, une brume légère flottait ; les montagnes, bleues à leurs pieds, portaient aux flancs une écharpe de vapeurs grises, à leur tête une couronne de rayons ; çà et là, de grandes ombres, formées par leur projection hautaine, traversaient la mer, qui, plus loin, semblait, dans ses flots de cristal, rouler un écrin de pierreries. Tout à coup la nature entière prend des aspects d'une imposante majesté. Les montagnes dépouillées jaillissent du sein de la mer, comme des fusées de granit ; tantôt elles s'amincissent en pointe d'aiguille, ou se hérissent en dents de scie. Les glaciers qui couvrent leurs pentes ressemblent, dans toutes leurs particularités essentielles, aux glaciers suisses, avec cette différence que leur niveau est de trois mille cinq cents pieds plus bas. Ce sont bien des glaciers et non point des *névés*, comme plusieurs voyageurs l'ont affirmé à tort. Régulièrement, chaque été, la neige disparaît de leurs sommets, qui ne sont formés que d'escarpements de glaces et de crevasses transversales. La masse, nourrie aux dépens des bassins de neiges accumulées pendant l'hiver, descend par avalanches le long des ravins, et tombe dans la mer.

A minuit nous passions devant le promontoire de Kunnen, dont le cap, formé d'une montagne énorme, se rattache à la terre ferme par un isthme d'alluvion, que

chaque marée peut briser, et qui résiste à chaque marée depuis des siècles. Le soleil de minuit trouva tous les passagers sur le pont ; l'astre descendait à peine au-dessous de la ligne des flots, et il nous semblait toujours voir le bord de son disque dans la crête d'écume des vagues étincelantes.

Au delà du cercle polaire, notre première station fut dans la petite baie de Hundholm, tout entourée de montagnes crénelées de neige. Cette baie devait servir de port à Bodö, alors qu'on espérait, au commencement de ce siècle, en faire un entrepôt de commerce qui rivalisât avec Bergen. Ce n'était, du reste, qu'un retour aux anciennes choses. Les pêcheries de la côte du Nord et des îles Lofodden existaient avant Bergen et expédiaient directement leurs prises aux terres du Sud. En 890, le iarl qui commandait dans le Helgeland pour le roi Harfagaard envoya une cargaison de poisson en Angleterre, d'où ses navires rapportèrent du froment, du vin et du miel. Mais quand Bergen fut fondé, et surtout quand la Ligue hanséatique, forte de son monopole, y eut établi des comptoirs, les négociants de Bergen vinrent chercher le poisson sur les côtes du Nordland. Plus tard, lorsque la Hanse eut perdu son privilége, les négociants de Bergen cessèrent d'envoyer dans le Nordland, et ce furent les pêcheurs du Nordland et du Finmark qui durent faire à leur tour le voyage de Bergen avec de mauvais bateaux et par une route hérissée de trois cents lieues d'écueils. Perte de temps, dépense d'argent, risque de vies précieuses ! On voulut remédier à ces inconvénients en fondant à Bodö des établissements commerciaux desservis par le port de Hundholm.

Les capitalistes de Trondhjem ont sacrifié là un demimillion en pure perte. Bodö n'est même pas une ville norvégienne. C'est tout simplement un groupe de maisons de bois, une trentaine peut-être, et autant de magasins ; deux négociants et quelques ouvriers forment toute la population

du port. L'église, petite, mais jolie, est située à une demi-lieue de là, entre deux golfes, et au pied d'une colline couverte de bouleaux. On a bâti au bord de la mer un lazaret où le gouvernement entretient un médecin pour toute la province. Cette province est à peu près de la même grandeur que le royaume de Portugal. En cas d'épidémie, les malades sont condamnés à mourir sans la permission de la Faculté. On peut les faire transporter au lazaret; mais, pour peu que le cas soit grave, il leur arrive souvent de mourir en chemin.

Tout près de Bodö, des troupeaux maigres paissent les longues herbes d'un marais, où ils enfoncent à chaque pas dans une tourbe noire. Cette couche de tourbe, située à une hauteur d'environ trente pieds au-dessus du niveau de la mer, s'appuie sur un stratum de petits coquillages et de coquilles brisées. Les montagnes d'alentour sont de schiste micacé, avec des couches considérables de quartz, mais sans grenats. Le gneiss ne se montre que plus avant dans l'intérieur de la baie.

Le Nordland, qui voulait ainsi avoir un port à Bodö, était le Halogaland du moyen âge, et les sagas de l'Islande en ont parlé plus d'une fois. Comme vestige des anciens jours, on y trouve des tumulus dispersés sur les côtes; et çà et là, dans les îles, des pierres tombales sans inscription.

Presque tous les hommes du Nordland que nous rencontrons dans ces petits ports sont vêtus d'un justaucorps brun, fermé sur les côtés, ouvert sur la poitrine; à droite et à gauche de cette ouverture pendent de petits rabats bleus; de grandes culottes blanches, dans lesquelles s'engouffrent des bottes de matelot, retombent jusqu'à mi-jambe; ils portent pour coiffure, par-dessus le löve en laine rouge du paysan norvégien, un chapeau à larges ailes. Leur physionomie tranche aussi nettement que leur costume sur tout ce que l'on voit dans le reste du pays. On ne remarque plus, parmi eux, les visages plats et les

cheveux blonds du Gulbrandsdal et du Dovre-Fjeld. Ici les muscles n'acquièrent point, aux dépens de la structure osseuse, cette dimension énorme et dépourvue d'expression que l'on remarque, par exemple, dans certaines provinces du Sud; tous les traits sont à fois prononcés et fins; les yeux noirs brillent sous l'arcade déliée des sourcils; l'os des pommettes s'accentue vivement, et le nez accuse la courbe aquiline de certaines races orientales. Il est possible que les Phéniciens aient visité cette côte, si éloignée pourtant de leur pays; il est possible que les Carthaginois aient plus d'une fois exploré les pêcheries des îles Lofodden. Si l'*extrema Thule* est autre chose que le rêve ou le pressentiment d'un géographe de génie, comme l'Amérique fut longtemps un pressentiment de Colomb, c'est dans le Nordland qu'il en faut chercher la réalité présente. Quand il s'agit d'un jour de plusieurs mois en été, d'une nuit de plusieurs mois en hiver, il ne peut pas être question de l'Islande, dont la pointe occidentale atteint à peine au cercle polaire. D'ailleurs, au x[e] siècle de notre ère, l'Islande était encore une île inculte et déserte, tandis que Strabon parle des moissons de Thulé, que l'on rassemblait dans de grands bâtiments pour les battre et les conserver. Les courants portent assez volontiers d'Écosse en Norvége, et tout nous induit à croire que, dans leurs explorations des Iles Britanniques, les navigateurs anciens auront été poussés sur les côtes occidentales de la Norvége. Ajoutons qu'aucun de leurs écrivains n'a jamais dépeint Thulé comme une île, tandis qu'ils ont déterminé, avec l'exactitude la plus précise, la circonférence de la Grande-Bretagne et de l'Islande.

Bientôt l'ancre dérapa, et nous quittâmes Bodö et le port de Hundholm; à quelques milles plus loin, nous étions devant le cap qui sépare les deux branches *Nord* et *Sud* du Folden-Fjord. Le cap se couronne de roches fantastiques qui rappellent les aiguilles du mont Blanc. Le

principal groupe représenterait assez bien la *Couronne de Fer* du royaume d'Italie, avec ses dentelures aiguës; c'est un cercle de pics inaccessibles, n'offrant qu'une seule ouverture du côté de la mer. Ici, comme dans l'île des *Sept-Sœurs*, l'aiguille jaillit d'une couche de rochers nivelés, dénués de pointes et d'angles; la surface d'érosion, qu'elle ait été produite par les glaciers ou par toute autre cause, est à dix-huit cents pieds au-dessus de la mer. En Suisse, elle est à huit mille pieds. Plus on approche de la mer, plus la surface de la table est douce, polie et rase. Les principales lignes du paysage alpestre rappellent un peu celles du glacier de l'Aar, sur lequel M. Agassiz, par ses savantes remarques, a récemment fixé l'attention de l'Europe. Ici encore, la limite d'érosion des tables inférieures coïncide avec le niveau d'anciens glaciers, au-dessus desquels il n'y avait plus que la montagne nue, couverte de neige peut-être, mais non point de glace fondante.

A mesure que le bateau poursuit sa route, de nouvelles scènes se déroulent devant nous, et la forme des montagnes, variée incessamment, nous présente comme une succession infinie de changements à vue. Le caractère de ces montagnes, à base de granit, devient de plus en plus volcanique; elles prennent des tons d'un rouge violent, et nous laissent voir de temps en temps ces fausses ouvertures de cratère qui accompagnent si souvent les formations granitiques. Quand on a passé le sund étroit du Bringebeer, et louvoyé à travers des *holms* et des *vaers* de granit si rapprochés les uns des autres, que c'est à peine si le steamer étroit peut se glisser entre eux, si capricieusement dispersés, qu'il faut toute l'habileté d'un pilote accoutumé à leurs périls pour trouver sa route entre tant d'écueils; après avoir échappé à ce labyrinthe de caps et de promontoires enchevêtrés, on se trouve enfin dans les eaux du Vest-Fjord, grand comme une mer.

Le Vest-Fjord, qui, depuis l'île de Rost, la dernière des Lofodden jusqu'au petit canal séparant Hindö de la terre ferme, mesure une longueur de plus de cent trente milles, se distingue des autres fjords de Norvége, en ce qu'au lieu de s'enfoncer directement dans les terres, il est formé en plein Océan par les deux branches d'un angle aigu, dont l'une s'appuie au continent et l'autre à l'archipel des Lofodden, alignées sur une longue file de brisants, qui court du sud-ouest au nord-est. La nature septentrionale ne saurait vous offrir un spectacle plus étrange.

Dès qu'on a franchi le sund de Bringebeer, on aperçoit les îles qui se dressent au nord-ouest comme une barrière de granit. Leur disposition est très-symétrique; elles suivent une courbe assez douce, et occupent un peu plus de 125° du cercle de l'horizon. Le premier aspect est saisissant, et je ne puis vraiment mieux le comparer qu'à une immense mâchoire de requin, avec la saillie aiguë de ses dents. Le requin, c'est la Norvége; et la proie que déchirent les terribles mâchoires, ce sont les nuages du ciel. Nous avions incliné le cap du nord vers le nord-nord-ouest. Le vent du sud, qui s'engouffrait dans la grande ouverture du Fjord, nous prenait obliquement et gênait notre marche. Depuis notre départ de Bergen, nous avions joui constamment du plus admirable temps: on eût dit que nos pilotes avaient acheté le vent favorable à quelques sorciers lapons. Mais déjà les présages étaient moins heureux; une écume épaisse mouchetait de flocons argentés la nappe verte des eaux; de grandes nuées, blanches en dessus, noires en dessous, couraient sur les vagues. Les goëlands passaient sur nos têtes en poussant des cris plaintifs. Ce n'était pas encore la tempête, mais déjà le flot venait à nous, sec, court et rude comme une barre; puis il se brisait avec fracas contre les tambours et dans les aubes de nos roues. De temps en temps, par un roulis brusque, le *Prinds-Gustav* se couchait sur

le flanc, ou bien, suivant la direction de la lame, un tangage lent et long le plantait droit sur sa quille, ou enfonçait sa proue dans un gouffre. Les passagers se regardaient en pâlissant; quelques femmes pleuraient. L'horizon se rétrécissait devant nous; les vapeurs montaient de la mer, et le ciel gris s'abaissait. Cependant, vers un endroit d'où je ne détachai plus mes regards, je voyais de tous les points accourir, grosses comme des montagnes, les vagues sonores qui se précipitaient les unes contre les autres et luttaient; puis tout à coup, englouties dans un abîme, elles disparaissaient; nous étions à quelque distance de la trombe permanente, éternelle, du plus terrible tourbillon qui soit dans le monde entier, le *Maëlstrom*, que les anciens, dans leur langue faite d'images, appelaient le *nombril de la mer*. Cependant la tempête augmentait, et désormais tous les efforts de la manœuvre n'avaient d'autre but que de nous éloigner des courants du Maëlstrom. Dès qu'on sent leur influence, on est perdu. Le vent, qui avait sauté à l'ouest, nous rejetait à la côte; la vapeur luttait contre lui, le bateau marchait mal, et, secoué par la tempête, avançait péniblement et par soubresauts. Le mal de mer fit des victimes. Jetons un voile sur des scènes lamentables. On ferma la porte des deux cabines, qui furent livrées à l'abomination de la désolation; les marins reprirent leur rude service sur le pont débarrassé, où je restai presque seul.

Au milieu de nos durs matelots, j'avais remarqué plus d'une fois la charmante figure d'un petit mousse, récemment embarqué sur le *Prinds-Gustav*, et qui faisait alors son premier voyage. Fils d'une pauvre veuve, qui n'avait pour tout bien que cinq ou six chèvres, deux vaches et une petite maison dans une île presque déserte du fjord de Trondhjem, l'enfant tentait la fortune de la mer. L'équipage avait pour lui une sorte de pitié aimable, et il

attendrissait le cœur des matelots. Ils étaient heureux de le voir passer au milieu d'eux comme une souriante image de grâce et de mélancolie. On voyait partout sa tête blonde et bouclée, ses grands yeux bleus pleins de douceur et de lumière, et ses joues blanches et roses comme celles d'une jeune fille, trop souvent barbouillées de charbon. Il allait deci delà sur le navire, serviteur des serviteurs, mais à qui tous, pourtant, voulaient rendre la tâche facile et légère. Le premier jour, tout fut bien, et il courait sur le pont du navire comme sur le solide plancher de ses vaches, comptant déjà les marks et les skillings que sa gentillesse allait obtenir des passagers au terme du voyage. « Ce sera pour acheter une pelisse à ma mère, » disait-il au pilote ; et le pilote, qui avait perdu un fils du même âge, souriait en essuyant une larme. Mais quand le vent du nord nous prit par le flanc, et que la tempête nous ballotta sur les flots du Vest-Fjord, le pauvre enfant s'aperçut bientôt qu'il n'avait pas le pied marin, et il s'en allait chancelant de l'un à l'autre pour exécuter les ordres de tous, s'appuyant aux mâts, se prenant aux cordages, s'accoudant aux sabords.... Mais bientôt ses yeux vagues nagèrent dans l'orbite, puis se fermèrent ; sa main lâcha la rampe de fer de l'escalier, et il tomba sur la première marche. Un chauffeur jeta sur lui son caban de laine, et il s'endormit, en rêvant peut-être à sa mère, qui l'attendait là-bas, à son père emporté par une tempête.

Je connais trop bien les misères de la cabine pour m'aviser jamais de descendre dans une tempête. Je me roulai dans mon manteau, et je me couchai au pied du mât sur un paquet de voiles et de cordages, avec une résignation assez voisine de l'indifférence, et n'ayant plus même assez de force pour souffrir.

Enfin l'orage éclata.

Les coups de tonnerre se succédaient avec une ef-

frayante continuité, les grandes parois des montagnes nues renvoyaient en longs échos ses éclats multipliés. De minute en minute les pics foudroyés se couronnaient d'un diadème de flammes, et le zigzag de feu des carreaux allait s'éteindre en fumant dans l'abîme des neiges. D'autres fois, l'éclair sillonnait de lueurs fugitives la longue chaîne des montagnes, comme pour nous montrer l'horreur des précipices, bientôt replongés dans l'ombre. Pendant ces rapides instants, toutes les crêtes de la montagne s'illuminaient, tous les sommets resplendissaient d'un éclat électrique, et la scie de granit des Lofodden déchirait le ciel sombre de ses longues dents étincelantes; puis, quand le nuage ardent s'était refermé, quand l'éclair s'était précipité dans les vagues noires, et que les ténèbres redescendaient du ciel sur la terre, sur la mer et sur les montagnes, il me semblait que j'avais eu comme une vision de l'enfer. En tout cas, j'avais assisté à un des plus grands spectacles que puisse nous offrir la nature européenne. J'aurais voulu seulement mieux préciser mes sensations plus nettes; mais, par moments, je ne voyais plus qu'à travers un voile flottant devant mes yeux.

Cette nuit-là fut longue. Vers le matin, il tomba une grêle assez forte qui calma les flots. On explique ce phénomène assez étrange par la différence des deux substances, qui produisent en se touchant un mouvement ondulatoire assez doux. Enfin je m'endormis paisiblement sur le flot qui me berçait. Le lendemain, je me réveillai dans un petit port des îles Lofodden. Leur premier aspect me sembla fait pour inspirer une pitié profonde et mêlée de terreur. Le brouillard n'était point encore dissipé complétement; des voiles de brume entouraient leur base, un soleil pâle essayait de sourire sur les neiges à demi fondues; l'atmosphère était humide et froide. Devant nous, une plage étroite, resserrée entre la mer et les rochers,

s'arrondissait dans le circuit naturel des montagnes; le sol de la plage était formé d'une alluvion de galets noirs et gris, que les flots remuaient sans cesse et qui rendaient un son monotone et sourd : c'était le port. Sur tous les points de la côte, des échafaudages de sapin, en forme de potences, supportent des lambeaux de chair livide. On dirait de loin des pendus : ce sont des morues. Çà et là, quelques masures de bois, grises ou noires; et si vous détournez vos yeux de ce spectacle triste, pas de campagnes aux horizons bleus pour les égayer ou du moins les distraire, mais tout de suite la montagne au flanc de granit, aride et sombre.

Les îles Lofodden n'en sont pas moins la terre choisie et la patrie d'adoption des pêcheurs. C'est dans leurs parages que se donnent rendez-vous toutes les barques des côtes occidentales de la Norvége; il semble que Dieu y rassemble tous les poissons de la mer. En guise d'épis, on y récolte des morues. La plupart des parages jadis célèbres en Norvége pour leur pêcherie ont perdu peu à peu leur réputation et leur vogue : mais la gloire des Lofodden est intacte depuis dix siècles : *jamais* le poisson n'y a manqué. De tous ces parages, les meilleurs sont ceux de l'île de Vaage. En l'an 1000, c'était déjà la station préférée des pêcheurs néerlandais. Le roi Eysten, qui établit sur les plateaux du Dovre l'auberge de Jerkins, fit aussi bâtir une église et plusieurs maisons à Vaage, en l'année 1120. « On se souviendra, écrivait-il à son frère alors en Orient, on se souviendra, dans les temps les plus reculés, qu'il a existé en Norvége un roi Eysten ! » Les deux grands mois de pêche sont les mois de février et de mars. Le Vest-Fjord forme comme une sorte de mer intérieure dans la mer du Nord; le poisson y pénètre aisément par les détroits qui séparent les îles, et dépose son frai dans ces eaux, que le granit des Lofodden protége contre les tempêtes de l'Atlantique, et où les courants du Sud, qui

suivent la côte, entretiennent constamment une température plus chaude. L'arrivée des poissons se fait avec un certain ordre, observé plus d'une fois et décrit par les pêcheurs. Les poissons laités descendent toujours à une plus grande profondeur ; les poissons œuvés se tiennent à quelques brasses au-dessus d'eux. Quand tous sont parvenus au banc où ils doivent frayer, les poissons laités opèrent les premiers ; les poissons œuvés qui les suivent laissent tomber leurs œufs dans la laite. La nature fait le reste, et les innombrables légions regagnent la haute mer, pour donner la chasse aux harengs, leur proie, ou pour s'enfoncer dans la profondeur inconnue des océans.

La pêche est libre, et chacun peut y prendre part à son gré. On compte dans les eaux du fjord environ trois ou quatre mille bateaux, montés chacun par six hommes. En arrivant dans les parages de la pêche, chaque groupe élit un patron, ordinairement le plus considéré d'entre eux. Il a pour mission d'arranger leurs petits différends, d'observer la température et de guider la flottille. Un règlement officiel de 1830 ordonne que ce patron soit réélu chaque année. Les hommes lui payent un tribut de deux poissons par tête. Les pêcheurs apportent avec eux leurs petites provisions de farine, de beurre et d'eau-de-vie. Quant à leurs besoins imprévus, chaque île est occupée par un marchand qui est à même de les satisfaire. Ce marchand, qui a le monopole de l'île entière, leur loue, pour une redevance de vingt-quatre poissons par tête, leurs séchoirs et de misérables huttes, où ils s'entassent comme ils peuvent.

La pêche se fait de trois manières, au filet, à la ligne de fond et à la ligne volante. La première de ces trois manières est la plus profitable et la plus usitée. Les filets, que les anciennes ordonnances défendaient de jeter avant le 26 février, ont vingt brasses de long et huit pieds de haut ; l'ouverture des mailles est de trois à quatre pouces.

Le bord inférieur des filets est garni d'un grand nombre de cordes, auxquelles on attache des pierres qui les fixent au fond de la mer. On allonge ces cordes ou on les raccourcit à volonté, pour donner au filet le degré convenable d'élévation. On le fixe ordinairement à une profondeur qui varie de quatre-vingts à cent brasses.

Le bord supérieur du filet est aussi garni de cordes, rattachées à des pièces de bois qui flottent sur l'eau. Le filet se présente ainsi dans une position verticale, et, devant le poisson qui fond sur lui, il se dresse comme une muraille; mais la muraille cède un peu, le poisson passe la tête à travers une maille; le corps est d'autre mesure et ne passe point; veut-il dégager la tête, les nageoires pectorales s'ouvrent et l'arrêtent; il ne peut plus ni avancer ni reculer : il est pris. On jette le filet à l'entrée de la nuit, on le retire au point du jour. Quelquefois la capture d'un seul filet suffit à remplir la barque. Du reste, les morues descendent parfois avec une telle abondance qu'elles s'entassent les unes sur les autres, de manière à former des couches compactes de plusieurs mètres d'épaisseur, et, sans pouvoir les entamer, la sonde rebondit sur leurs dos élastiques.

L'introduction du filet a plus que triplé le produit de la pêche dans le parage des Lofodden. Elle date de la fin du XVIIe siècle (1685), et on la doit à un négociant de Borgund dans l'île de Soendmoer, nommé Claus Niels Sliningen. La nouveauté excita d'abord une violente opposition. Tous les pêcheurs travaillant pour leur compte s'en montrèrent les adversaires déclarés, parce qu'ils s'effrayaient des frais de premier établissement; les négociants tinrent bon; il y eut des rixes, et bientôt il fut nécessaire de provoquer l'intervention de la justice. La justice se prononça pour les filets, et, présentement, dans le Nordland, tout le monde en use. Ils ne sont pas encore aussi universellement acceptés dans le Finmark, et les Russes, qui sont

les meilleurs pêcheurs du Nord, ont refusé longtemps de s'en servir. Aujourd'hui, des inspecteurs du gouvernement règlent l'ordre de la pêche, et assignent à chacun la station où il demeurera pendant la saison entière.

La pêche à la ligne présente beaucoup moins d'avantages. On se sert néanmoins de la ligne dans quelques parages. Chaque ligne est composée de trois cordes, dont la plus longue mesure parfois un quart de mille. On fixe un hameçon de mètre en mètre, et on laisse la ligne au fond de l'eau pendant un jour et une nuit. On la retire parfois toute chargée de poissons. Parfois aussi l'appât est mangé par un crabe, et l'on ramène la ligne *blanche*, c'est-à-dire sans la moindre morue. On est cependant heureux d'avoir recours à la ligne pendant les longs jours d'été, où la lumière permet au poisson d'apercevoir et d'éviter le filet, et pendant l'automne, où la morue se tient constamment au fond de l'eau.

La plus ancienne et la plus naïve de ces pêches, c'est la pêche à la ligne volante, dont, quelquefois encore, on se sert dans les endroits où se trouve un grand rassemblement de poissons.

Une partie de la pêche est vendue immédiatement aux négociants de Trondhjem, qui viennent la chercher sur les lieux. Le reste sera expédié aux comptoirs de Bergen, sous forme de *stock-fish*, à la saison suivante. On suspend au séchoir le poisson qui vient d'être pris, et on ne l'en retire qu'au mois de juin; l'air froid et sec lui enlève toutes les parties aqueuses, qui pourraient devenir une cause de corruption. Il est seulement vidé : le vent et le soleil font le reste, et l'on ne se sert jamais de sel. C'est ce poisson entier que l'on appelle *stock-fish.* Tout ce qui est pris après le 14 avril est supposé ne pas avoir le temps de sécher complétement, et, comme il suffirait d'un poisson humide pour perdre toute une cargaison, on est obligé de le préparer comme poisson fendu; c'est-à-dire qu'on l'ouvre

dans toute sa longueur, pour lui donner plus de points de contact avec l'air. Dans l'une comme dans l'autre de ces préparations, on ne fait point usage de sel.

Je ne connais pas d'existence plus rude que celle des pêcheurs du Nordland. Pendant trois mois d'hiver, à peine éclairés par un crépuscule incertain et rapide, ils vivent loin de leurs familles, loin de ce qu'ils aiment, seuls, mal vêtus, mal nourris, mal abrités, maniant continuellement leurs filets ruisselants d'eau glacée, couchant sur le sol nu, dans des habits humides; ajoutez les maladies affreuses qui naissent de ces privations et de ces souffrances. De ces maladies, les plus clémentes sont celles dont on meurt. Je ne veux même pas citer le scorbut, la gale, l'éléphantiasis et la lèpre, cette mort vivante, qui ronge l'extrême Nord et l'extrême Orient, comme pour nous montrer qu'aux deux bouts de la terre les hommes sont frères par la douleur.

Les deux saisons de pêche rapportent trois ou quatre cents francs par an à chaque matelot, à moins de sinistres: car, avec la mer, il faut toujours faire assez large la part des éventualités. Tantôt c'est une tempête qui brise le jœgt; les veuves et les orphelins pleureront les morts! Tantôt c'est une tourmente sous-marine, comme on en voit parfois dans le Nord, qui arrache, déchire et emporte les filets. Mais, si rude que soit sa vie, le pêcheur s'attache à elle; il l'aime pour tout ce qu'elle lui coûte. Ni la misère, ni les infirmités, ni le danger ne l'arrêtent. Le danger, n'est-ce pas la poésie du marin? La barque est pour le Nordlandais ce qu'était le cheval pour le jeune noble : il fait *sa veille des armes* sur les roches des Lofodden; il chausse les grandes bottes comme le chevalier chaussait l'éperon; au lieu de cotte de mailles, il prend la veste de cuir, et, en guise de lance, il s'arme d'un aviron; ainsi va le Nordlandais à la mer, par instinct d'abord, puis bientôt par habitude, jusqu'à ce qu'elle devienne pour lui

comme une seconde, ou plutôt comme la seule patrie. Les paysans des côtes qui ne sont point assez riches pour épuiper un jœgt se réunissent, quatre ou cinq chefs de famille ensemble, pour avoir un bateau à la mer. Quant à l'agriculture, partout ailleurs nourrice du paysan, ils ne s'en occupent point; ils rejettent la faute sur le climat, mais c'est une faute dont ils se rendent trop facilement complices. Ils ne font rien pour vaincre la nature. Ils sont aussi paresseux une fois à terre qu'ils sont énergiques sur mer et aventureux. Ils font vingt lieues en bateau le dimanche pour aller à l'église de la paroisse; mais il leur en coûte tant de traverser une place et deux rues qu'ils restent quelquefois toute la journée sur le port. Du reste, il faut bien l'avouer, la pêche nuit beaucoup au travail des champs. Précisément à l'époque où l'agriculture exige tous les bras, la pêche les appelle et les prend, et le pays est presque toujours désert.

La marée enlève deux ou trois fois par an toute la population valide et ne laisse aux champs que les femmes, les enfants, les malades et les infirmes. La nature n'avait pourtant point condamné cette terre, comme les campagnes du Spitzberg et du Groënland, couvertes de lichens et de mousse, à une éternelle stérilité; dans le Nordland, au contraire, on voit pousser le tremble et le bouleau : le blé mûrit et ne gèle pas, et, si abandonné que soit l'épi, il rend cependant *quatre* pour un. Les pommes de terre ne réussissent pas toujours et sont très-petites. Il est difficile d'élever de nombreux troupeaux sur un sol où les pâturages sont rares et maigres, quand la provision de fourrage doit subvenir aux besoins de huit mois d'étable. Il y a cependant quelques métairies sur les côtes et dans les îles du Nordland; l'hiver, on nourrit les bestiaux avec du poisson bouilli : c'est un régime dont ils s'accommodent très-bien. Parfois on les transporte sur les vaers du voisinage, et on les y abandonne une saison à la garde de la

mer. Mais souvent aussi des ours traversent le détroit et les déciment cruellement.

Si l'on excepte quelques îlots perdus à ses extrémités, le groupe des îles Lofodden est tellement serré, et les montagnes, par leurs bases, semblent si étroitement s'articuler les unes avec les autres, que l'on dirait bien moins une série d'îles qu'une chaîne de montagnes noyant leurs pieds dans la mer. On les a comparées aux vertèbres d'un animal fortement soudées à son échine, et la comparaison est juste encore. Dans tout l'archipel, la plus grande hauteur (on parle de quatre milie pieds) est atteinte par les aiguilles de l'île de Vaag, qui s'élance perpendiculairement des eaux du Raftesund. Ces aiguilles rappellent assez fidèlement celles de Chamounix : elles en ont la forme et aussi la structure générale. Elles sont de granit rouge, couvertes de neige par places capricieuses, et, au milieu de leurs ravins et de leurs précipices, abritent et cachent des glaciers.

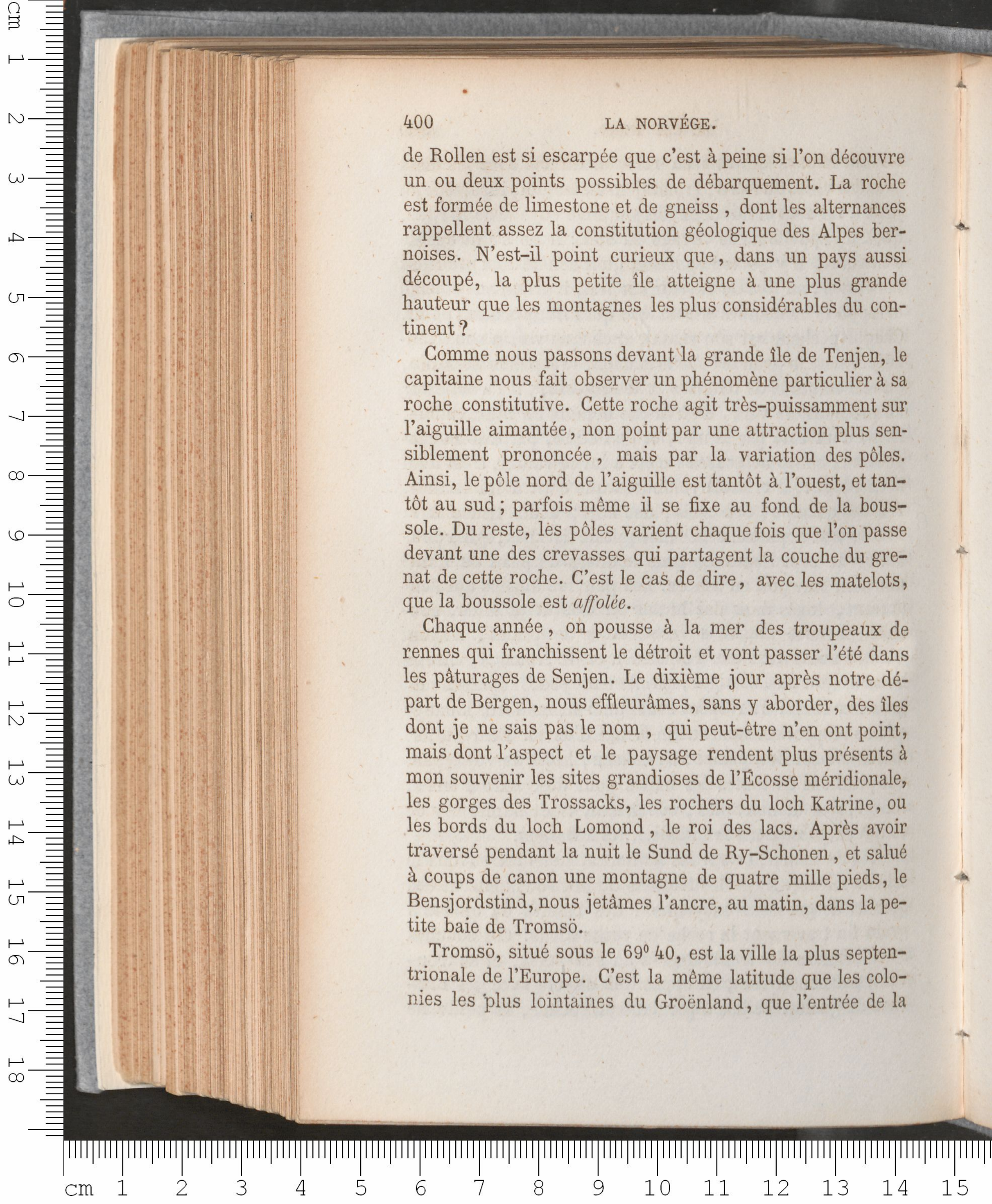
On peut considérer les îles Lofodden comme une chaîne particulière, allant rejoindre le Kioël, un bras des Alpes scandinaves, s'étendant et s'allongeant dans la mer. A l'endroit où la chaîne des Lofodden va, comme un câble sous-marin, se rattacher au Kioël, le Kioël change tout à coup de direction, et, quittant la ligne qu'il suivait, du sud au nord, il marche, comme les Lofodden, du sud-ouest au nord-est.

Je ne connais rien de plus curieux que ces évolutions grandioses des montagnes, emportant avec elles, dans leur mouvement lent, et montrant aux yeux tous ces systèmes de formations diverses, sur lesquelles reposent les continents, et soudant entre eux leurs rochers comme les gigantesques ossements de la terre.

Sur la dernière et la plus grande des îles Lofodden, à Sandvorholm, on trouve un établissement assez considérable : c'est celui d'un pêcheur-propriétaire, le seul homme

de tout le pays qui soit en relation directe avec les deux grandes villes du Nord, Trondhjem et Bergen; il possède un jœgt à lui seul et fait deux fois par an le voyage de Bergen, que l'on appelle ici le voyage du Sud : il ne s'agit que de s'entendre. Il y porte le poisson qu'il achète aux pêcheurs voisins, et, au lieu de revenir sur lest, il prend en échange et rapporte les denrées nécessaires que l'île ne produit point. Chaque pêcheur est son vassal, et chaque voisin son tributaire. Aussi sa grande et belle maison, vrai palais de sapin, est-elle entourée de hangars et de magasins; il l'a bâtie sur un promontoire vert, d'où la vue domine un beau vallon, fermé d'un côté par la mer, et de l'autre, par des montagnes aux cimes neigeuses : c'est à lui le vallon, c'est à lui la montagne; il croirait volontiers que c'est à lui la mer. Il a des champs, des prés, des bois; à dix lieues à la ronde, tout appartient à ce marquis de Carabas, qui a pour bottes de sept lieues de gros souliers de peau de renne tournant leur poil en dehors. Les pauvres diables qui l'entourent, logés dans des huttes étroites et puantes, couchés sur des planches recouvertes de peaux, n'ayant d'autre nourriture que du poisson et du fromage, d'autre boisson que du lait aigre, professent pour l'opulence du gros marchand un respect sans égal : disons à leur louange que ce respect est sans aucun levain d'envie. Du reste, le marchand est bon prince; sa maison, hôtel de voyageurs qui profitent de toutes les haltes pour descendre à terre, est un foyer de nouvelles, où chacun vient s'informer de ce qui se passe dans le monde.... et à Bergen.

Près de la mer, et sur les hauteurs, nous retrouvons le schiste micacé. Entre les feuillets du mica se montrent des grenats de grosseur moyenne : des bandes de quartz à grain fin traversent la roche en petits filons. Ces couches sont inclinées de trente degrés au sud-ouest, et se trouvent, par conséquent, en opposition directe avec les couches de gneiss. Taillée à pic dans un rocher, la petite île



de Rollen est si escarpée que c'est à peine si l'on découvre un ou deux points possibles de débarquement. La roche est formée de limestone et de gneiss, dont les alternances rappellent assez la constitution géologique des Alpes bernoises. N'est-il point curieux que, dans un pays aussi découpé, la plus petite île atteigne à une plus grande hauteur que les montagnes les plus considérables du continent ?

Comme nous passons devant la grande île de Tenjen, le capitaine nous fait observer un phénomène particulier à sa roche constitutive. Cette roche agit très-puissamment sur l'aiguille aimantée, non point par une attraction plus sensiblement prononcée, mais par la variation des pôles. Ainsi, le pôle nord de l'aiguille est tantôt à l'ouest, et tantôt au sud ; parfois même il se fixe au fond de la boussole. Du reste, les pôles varient chaque fois que l'on passe devant une des crevasses qui partagent la couche du grenat de cette roche. C'est le cas de dire, avec les matelots, que la boussole est *affolée*.

Chaque année, on pousse à la mer des troupeaux de rennes qui franchissent le détroit et vont passer l'été dans les pâturages de Senjen. Le dixième jour après notre départ de Bergen, nous effleurâmes, sans y aborder, des îles dont je ne sais pas le nom, qui peut-être n'en ont point, mais dont l'aspect et le paysage rendent plus présents à mon souvenir les sites grandioses de l'Écosse méridionale, les gorges des Trossacks, les rochers du loch Katrine, ou les bords du loch Lomond, le roi des lacs. Après avoir traversé pendant la nuit le Sund de Ry-Schonen, et salué à coups de canon une montagne de quatre mille pieds, le Bensjordstind, nous jetâmes l'ancre, au matin, dans la petite baie de Tromsö.

Tromsö, situé sous le 69° 40, est la ville la plus septentrionale de l'Europe. C'est la même latitude que les colonies les plus lointaines du Groënland, que l'entrée de la

baie de Baffin et que les glaces éternelles, infranchissable limite de Cook et de Clark voguant toujours vers le Nord.

Du côté du golfe, l'aspect de la ville est assez agréable. Les maisons s'échelonnent et s'étagent sur des plans d'inégale hauteur, depuis le rivage jusqu'à la colline, de telle sorte qu'on peut, d'un seul coup d'œil, les embrasser toutes. Le rivage est garni d'un quai de bois, et les navires mouillent dans un port de quinze à dix-huit brasses d'eau, tout entouré de docks et de magasins.

Pendant longtemps, Tromsö fut le point le plus septentrional habité par les Norvégiens. Au delà, ils plaçaient la demeure des sorciers et des méchants esprits. Vers le milieu du XIIIe siècle, les Mongols envahirent la Russie, pénétrèrent jusqu'aux rivages de la mer Glaciale, pillèrent et dévastèrent la Biarmie à l'embouchure de la Dwina, et obligèrent les habitants à prendre la fuite. Ceux-ci vinrent demander un asile au roi de Norvége, Hakon-Hakonsen. On leur permit de s'établir sur les bords des Malanger-Fjord, à la condition qu'ils se feraient chrétiens. Hakon leur bâtit deux églises : l'une au nord d'Osolen, l'autre à Tromsö. L'église de Tromsö, connue sous le nom de *Sanctæ Mariæ de Trums Ecclesia*, devint plus tard une des quatorze chapelles royales, et fut plus d'une fois citée dans l'histoire ecclésiastique de Norvége. L'église ne fut pas seulement un moyen de civilisation pour les petites îles, elle devint aussi pour elles une source de richesses et de prospérité. L'église attira d'abord les habitants de la contrée; à leur tour, ceux-ci attirèrent les marchands : après le service de Dieu, l'on songea aussi quelque peu à ses propres affaires; il y eut un marché autour du temple. Souvent les paysans vinrent à Tromsö la veille du dimanche, et ils y restèrent le lendemain. Aussi les chefs de famille construisirent-ils çà et là, dans le voisinage, une cabane de planches, composée d'une seule pièce, où ils

s'abritaient contre le froid et la pluie. Ce fut là le noyau et, pour ainsi dire, le premier germe de la ville. Ces antiques maisons, qui subsistent encore aujourd'hui, irrégulièrement répandues au milieu des habitations plus correctes de la cité moderne, lui donnent un caractère assez étrange.

En 1787, quand le gouvernement danois voulut créer un mouvement factice, et assurer une vie nouvelle au Finmark et au Nordland, il favorisa par tous les moyens en son pouvoir le développement de Tromsö. On invita les pêcheurs et les commerçants à faire directement leurs envois de ce port. La douane accorda au commerce une exemption de droits de vingt ans; tous les artisans, tant nationaux qu'étrangers, obtinrent gratuitement le droit de bourgeoisie, et furent affranchis des taxes et des règlements ordinaires des corporations; des primes furent accordées à ses navires, soit qu'ils hivernassent dans le port de Tromsö, soit qu'ils fussent expédiés à la pêche de la baleine dans les parages des îles de Beren, de Jean de Mayen ou de Hoppen. Mais Bergen, créancier habile et dur de presque toutes les familles du Nordland et du Finmark, paralysa longtemps, par son opposition sourde, les efforts du gouvernement; les commerçants, sous le coup de la dette, allaient toujours à Bergen, où la dette grossissait d'année en année. Tromsö se mourait de langueur. Cependant la guerre de 1808 et de 1809 lui fut assez favorable; les Russes vinrent lui demander le produit des pêcheries du Nord, et lui apportèrent en échange ces denrées qu'ils répandirent dans les deux grandes provinces du Nordland et du Finmark. Ce fut le commencement d'une ère plus heureuse. Aujourd'hui, Tromsö compte environ quinze cents habitants, et quand la paix rend libre le commerce du monde, il reçoit les navires de la Russie, de la Hollande, du Danemark, de la Suède, de l'Allemagne, et parfois de la France, de l'Angleterre et de l'Espagne.

La ville est bâtie sur une petite île, dont elle a pris le nom, au milieu du Sund de Troms, qui sépare le continent de la grande île de Kvalo. L'île de Troms peut avoir quatre ou cinq milles de long, sur trois de large. La ville n'est point portée par une roche, mais par un banc de coquillages, d'une épaisseur de dix à douze pieds; toute cette couche est rayée de bandes horizontales, comme la plupart des dépôts de terre argileuse sur le bord des grandes rivières. Ces coquilles sont concassées en très-petits fragments, et il est rare d'en trouver une entière. L'humidité qui s'infiltre entre ces couches de coquillages ne permet guère de poser les maisons sur le sol, et l'unique rue de la ville trébuche sur des échasses.

On a établi à Tromsö le siége d'un évêché, qui est peut-être le plus vaste et le moins peuplé de toute l'Europe. L'évêque officie rarement dans sa cathédrale de bois, où le service divin se fait assez tristement. Presque toute la saison où il est possible de voyager se passe en inspection dans son diocèse. L'inspection complète ne demande pas moins de quatre années.

Peut-être serait-ce ici le lieu de dire quelques mots de l'Église de Norvége, généralement peu connue.

C'est, de toutes les Églises d'Europe, celle qui se rapproche le plus du luthéranisme. Elle accepta la Réforme; mais depuis elle est restée dans un *statu quo* immobile, et complétement à l'abri de cet esprit d'innovation, fatal au dogme, qui circule encore dans l'Europe troublée. Depuis le XVIe siècle, jamais la main du pouvoir civil ne toucha à l'Église de Norvége. Ainsi, à partir de la grande révolution qui l'arrachait à l'autorité des papes, elle n'a pas subi de changements nouveaux, et sa discipline est demeurée inaltérable comme son dogme.

Elle est aujourd'hui subdivisée en trois cent trente-six paroisses, qui portent le nom de *prestegilds*. Quelques-unes de ces paroisses comprennent jusqu'à deux mille ha-

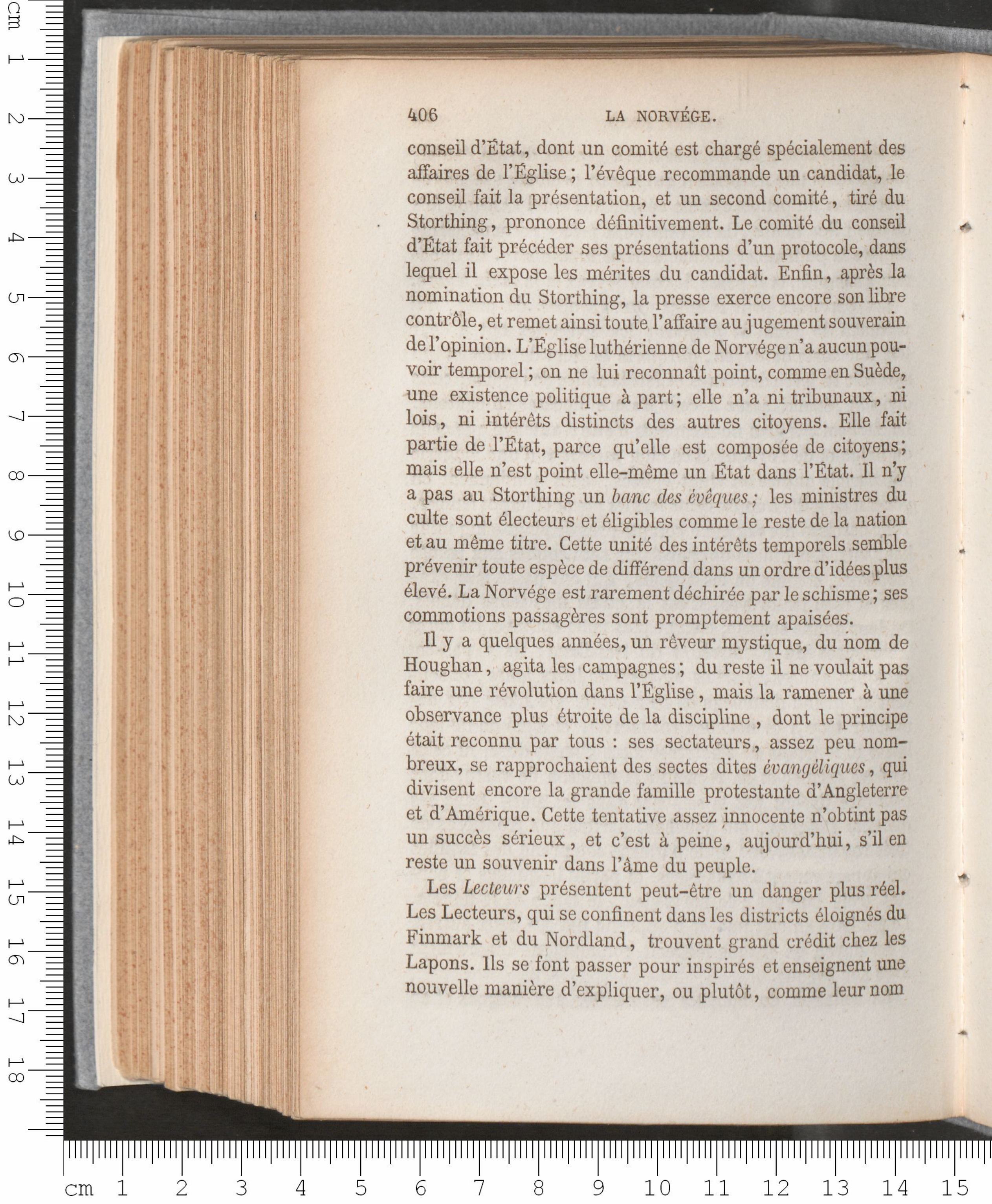
bitants, et les limites territoriales touchent de deux côtés aux limites mêmes de la Norvége; elles s'étendent depuis la mer jusqu'aux frontières suédoises. Le luthéranisme norvégien est ami des cérémonies religieuses et des cultes pompeux; il est en cela beaucoup plus près du catholicisme romain que du presbytéranisme anglican. L'autel est décoré de croix et d'images; pendant les offices, la cire brûle et l'encens fume; l'orgue chante et les voix lui répondent; le prêtre est revêtu de robes de velours richement brodées, et au lieu des froides récitations du service protestant, il chante la grand'messe, comme dans l'Église de Rome. Mais tout ce culte éclatant coûte cher, et comme le pays n'est pas riche, un grand nombre d'habitants se cotisent pour avoir une paroisse; les annexes et les succursales, quand elles n'ont pas de chapelains, sont desservies, *à certaines époques*, par le ministre en tournée, ou par de jeunes prêtres non pourvus de bénéfices. Le revenu du clergé est assez considérable. Dans les paroisses rurales, il vaut de quatre à dix mille francs pour le ministre titulaire. Un évêque reçoit un peu plus de vingt mille francs. Ce revenu ne consiste pas en dîmes comme autrefois chez nous, mais on l'estime pour chaque propriété en un certain nombre de mesures de grain. Des mercuriales fixent la valeur vénale, et l'on peut s'acquitter en argent. Chaque *prestegild* a aussi plusieurs fermes, dont on lui attribue la jouissance. Une de ces fermes est toujours réservée à la veuve du ministre précédent. Enfin le clergé puise encore à une troisième source de revenus : je veux dire les offrandes volontaires de Noël et de Pâques. Sur ce point, aucune obligation n'est imposée aux fidèles, mais les bons paroissiens luttent entre eux de générosité. Le pasteur recueille ce don gracieux d'une façon assez étrange, et qui lui permet de passer la revue de son troupeau; il distinguera dans son souvenir les brebis généreuses et les boucs avares. Le jour de la quête, revêtu

de ses plus beaux habits, il se met à genoux devant l'autel, plongé dans une méditation qui paraît profonde ; la longue procession du peuple circule autour de l'autel : chaque fois qu'une pièce tombe, la ferveur de la prière reconnaissante soulève la poitrine et incline le front du ministre. Le donateur a compris, et il passe, le cœur joyeux et la main légère.

Les paroisses sont réunies par groupes de cinq, qui prennent le nom de *fodgerie ;* les fodgeries ont à leur tête une sorte de doyen, qui porte le nom de *fodge* et qui surveille la levée des taxes et fait la police de l'église ; cette division répond assez à celle de nos diocèses en cantons. Le clergé norvégien ne reconnaît d'autre autorité que celle du fodge et de l'évêque. Les cinq paroisses d'une fodgerie ont parfois quinze ou vingt églises ; elles contiennent en général de mille à douze cents fermes payant l'impôt foncier. Telle paroisse norvégienne compte près de vingt-cinq mille habitants. Les offices de chapelains sont confiés aux jeunes *candidats*, comme on les appelle, qui ont passé leur examen et reçu les ordres. C'est là qu'ils font leurs débuts. On leur donne ensuite, comme plus rude épreuve, les cures laborieuses du Finmark et du Nordland ; ils y passent quelques années, parfois au péril de leurs jours, et souvent au grand dommage de leur santé. On n'ose pas demander trop à ce dévouement mortel, et ainsi on ne leur laisse ni le temps de s'habituer à ces climats durs, ni celui de faire germer et de recueillir la moisson de vertu, dont peut-être ils ont jeté la semence dans les âmes. Dans ces districts éloignés, qui touchent parfois aux frontières de trois royaumes, une seule paroisse comprend des familles qui appartiennent à trois races, et parmi lesquelles se parlent trois langues : le norvégien, le lapon et le finnois. Le ministre en sait une et n'apprend pas les deux autres.

Le doyen de chaque fodgerie communique directement avec son évêque.

La collation du bénéfice est confiée aux évêques et au



conseil d'État, dont un comité est chargé spécialement des affaires de l'Église ; l'évêque recommande un candidat, le conseil fait la présentation, et un second comité, tiré du Storthing, prononce définitivement. Le comité du conseil d'État fait précéder ses présentations d'un protocole, dans lequel il expose les mérites du candidat. Enfin, après la nomination du Storthing, la presse exerce encore son libre contrôle, et remet ainsi toute l'affaire au jugement souverain de l'opinion. L'Église luthérienne de Norvége n'a aucun pouvoir temporel ; on ne lui reconnaît point, comme en Suède, une existence politique à part ; elle n'a ni tribunaux, ni lois, ni intérêts distincts des autres citoyens. Elle fait partie de l'État, parce qu'elle est composée de citoyens ; mais elle n'est point elle-même un État dans l'État. Il n'y a pas au Storthing un *banc des évêques ;* les ministres du culte sont électeurs et éligibles comme le reste de la nation et au même titre. Cette unité des intérêts temporels semble prévenir toute espèce de différend dans un ordre d'idées plus élevé. La Norvége est rarement déchirée par le schisme ; ses commotions passagères sont promptement apaisées.

Il y a quelques années, un rêveur mystique, du nom de Houghan, agita les campagnes ; du reste il ne voulait pas faire une révolution dans l'Église, mais la ramener à une observance plus étroite de la discipline, dont le principe était reconnu par tous : ses sectateurs, assez peu nombreux, se rapprochaient des sectes dites *évangéliques*, qui divisent encore la grande famille protestante d'Angleterre et d'Amérique. Cette tentative assez innocente n'obtint pas un succès sérieux, et c'est à peine, aujourd'hui, s'il en reste un souvenir dans l'âme du peuple.

Les *Lecteurs* présentent peut-être un danger plus réel. Les Lecteurs, qui se confinent dans les districts éloignés du Finmark et du Nordland, trouvent grand crédit chez les Lapons. Ils se font passer pour inspirés et enseignent une nouvelle manière d'expliquer, ou plutôt, comme leur nom

l'indique, de *lire* la Bible. Une parfaite connaissance de la langue du peuple à qui leurs prédications s'adressent leur donne un grand avantage sur les ministres de l'Église établie, qui sont obligés de faire traduire leurs réponses. Les Lecteurs qui n'ont aucune instruction véritable n'en agissent pas moins puissamment sur ces peuplades à demi païennes encore, dont leurs déclamations troublent l'esprit, chez qui leur enthousiasme exalté réveille ces facultés mystiques qui peuvent s'endormir parfois, mais qui ne s'éteignent jamais dans l'âme humaine.

On leur a dernièrement répondu avec des baïonnettes : en matière religieuse, c'est un assez mauvais argument.

Les Mormons, à leur tour, ont bien essayé d'acclimater leurs folies transatlantiques dans ce pays du bon sens. Ils ont pu exciter quelque étonnement, ils n'ont conquis nulle adhésion ferme. Le paysan semble heureux de ne pas les comprendre, et leur imperceptible minorité se cache dans les fjords ou derrière les écueils de la côte occidentale, attendant paisiblement le dernier jour du monde et le *triomphe des Saints*.

Aujourd'hui la Norvége est un des pays d'Europe où il se produit le moins de dissentiments religieux, et l'absolutisme catholique de Naples ou de Rome n'a jamais obtenu des esprits une adhésion plus complète et plus silencieuse. On peut maintenant se demander si cette adhésion trop complète et ce trop scrupuleux silence n'ont pas également leurs dangers pour l'âme, ainsi bercée dans un quiétisme voisin de l'indifférence. Ce quiétisme est contraire à l'essence même du protestantisme, né d'une opposition et grandi dans les luttes. Quand elle reste en de certaines limites, la controverse d'ailleurs est bonne aux âmes : c'est une condition d'hygiène morale ; elle est aux esprits ce que le mouvement est au corps : elle les développe et les fortifie. Par sa nature même et peut-être aussi par suite des exigences de son élément, la Norvége a be-

soin de topiques et d'excitants ; elle s'endort parfois dans une torpeur boréale : l'animation passionnée d'une discussion religieuse la rejetterait puissamment dans le courant des émotions vitales.

Le clergé norvégien possède une instruction véritable ; je ne puis pas juger exactement de sa profondeur, mais je dois reconnaître son étendue ; le latin est bien su ; dans les villes, quelques prêtres parlent français ; beaucoup savent l'anglais, tous savent l'allemand. Les grands ouvrages théologiques de l'Allemagne font partie des études du jeune lévite et sont compris dans le programme de ses examens. Du reste il n'y a rien en Norvége qui réponde à nos grands séminaires ; l'instruction théologique est donnée, comme l'autre, à l'Université. L'Église est richement dotée ; les emplois dont elle dispose sont les plus lucratifs de l'État, et elle attire à elle ce qu'il y a de supérieur et d'intelligent dans le pays. L'éloquence de la chaire a les mêmes caractères que celle de la tribune ; elle est calme, simple, positive, un peu froide, et se rapprochant du ton ordinaire de la conversation. Le Norvégien n'aime pas l'emphase et il a horreur du *bombast*, auquel l'Anglais n'échappe pas toujours.

Ce qui assure l'influence du clergé norvégien sur le peuple, c'est la nécessité où tout le monde se trouve d'obtenir un certificat de confirmation pour arriver aux emplois les plus minimes. C'est aussi bien une affaire civile qu'une institution religieuse, un grade autant qu'un sacrement ; c'est le baccalauréat du pauvre. Pour obtenir.... je dirais bien son diplôme, il faut subir un véritable examen, sur des matières d'instruction religieuse et de morale ; l'examen est sérieux, ordinairement présidé par l'évêque lui-même ; il ne dure pas moins de deux ou trois heures pour chaque candidat ; être confirmé, c'est donc posséder un brevet d'instruction et de capacité. Aussi la confirmation joue un rôle dans toutes les transactions de la vie or-

dinaire ; elle figure dans les annonces à la quatrième page des journaux et compte dans la réclame. Il n'est pas rare de lire dans le *Morgenblatt* ou dans l'*Étoile* : « Un garçon *confirmé* cherche une place ; » ou bien : « On demande une jeune fille *confirmée* qui sache la cuisine. »

Le peuple se distingue plutôt par l'intelligence des choses religieuses que par l'observance exacte des pratiques et l'assistance fréquente aux cérémonies du culte. L'éloignement des églises en est la principale cause, et aussi peut-être la façon dont on interprète la parole de la Genèse : « Le SOIR et le MATIN firent le premier JOUR. » Les vingt-quatre heures de la journée religieuse ne commencent point au matin du dimanche pour finir au matin du lundi, mais bien au soir du samedi, pour aller jusqu'au soir du dimanche. Qu'arrive-t-il ? C'est que, dans l'usage, on n'interrompt point, comme on devrait le faire avec cette croyance, les travaux du samedi, tandis qu'on interrompt les prières du dimanche. Dès que l'après-midi commence, on se regarde comme dégagé de toute obligation religieuse, et comme, en général, on demeure loin du temple, la matinée paraît si courte et la course si longue que l'on reste presque toujours chez soi ; c'est par le jeu, l'oisiveté et la boisson, que l'on célèbre le jour de Dieu.

Tromsö, à qui on a voulu rendre tous les honneurs, est aussi le siége officiel de l'*amtmand* ou gouverneur de la province. La ville possède un collége, qui prépare les enfants du Finmark et du Nordland à suivre les cours de l'Université, s'ils veulent aborder les hautes études, et qui leur offre, sans qu'ils aient besoin de sortir de leur province, tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour pêcher le hareng ou la morue, et même davantage. Ainsi l'on ne se contente point d'y enseigner l'écriture, l'arithmétique et la géographie, cette science du marin et du voyageur ; mais on y ajoute l'histoire, la théologie, les langues vivantes, le latin, le grec.... et l'hébreu !

A vrai dire, Tromsö n'a qu'un port et une rue : le port est entouré de hangars de bois, et la rue, qui est la *Canebière* de l'endroit, aboutit d'un côté à la mer, et de l'autre à un glacier dont les aiguilles vertes et bleues prennent, sous le soleil de minuit, les plus étranges reflets ; la rue, sur laquelle aucun niveau n'a jamais passé, suit l'inclinaison du sol, descend vers la mer et monte vers le glacier. On ignore complétement ici l'art du paveur, et, quand la pluie a détrempé le sol, on enfonce dans des flaques de boue immonde ; çà et là, des planches ou de grosses pierres apparaissent comme des promontoires, où le promeneur s'efforce d'aborder. La rue de Tromsö ne manque point d'un certain intérêt le dimanche. Toutes ses maisons, qui sont des boutiques, restent toujours ouvertes, et une foule, bariolée de costumes, diverse de langue, différente d'origine, de mœurs et de religion, va de l'une à l'autre, touchant, s'informant, marchandant, achetant ou n'achetant pas ; paysans, matelots, pêcheurs, femmes, enfants, se mêlent dans des groupes animés, au milieu desquels on reconnaît tout de suite le Lapon à sa petite taille, à sa blouse de wadmel gris, à son bonnet pointu et à sa ceinture de cuir ornée de boutons d'étain. Les Lapons qui vivent dans les environs de Tromsö portent le nom de *Söfinner*, ou Lapons de la mer, comme ceux que nous avons rencontrés au nord de Trondhjem s'appelaient *Feldfinner* ou *Grandfinner*, Lapons des bois, Lapons des montagnes. Les Söfinner sont beaucoup plus sédentaires que les autres : ils ont des demeures fixes au bord des golfes, où ils vivent de leur pêche et du lait de leurs troupeaux.

Les boutiquiers de Tromsö ne pratiquent point, à l'endroit du passant, les séductions de l'étalage ; les magasins sont de grandes salles, aux murs blanchis à la chaux, encombrées de poissons, de fourrures et de rubans. On ne s'imagine point l'énorme consommation de rubans qui se fait sur toute cette côte ; le ruban est l'accessoire indis-

pensable de toute toilette, ou plutôt c'en est le principal objet, le seul nécessaire. Une Nordlandaise se passera quelquefois de souliers; mais de rubans, jamais! Ces rubans sont tout à la fois grossiers et brillants; la trame est de coton et de broderie d'argent ou d'or. N'est-ce point là l'image fidèle de ce que l'on retrouve si souvent, même au sein d'une civilisation plus avancée : la misère dans le luxe!

Livrés à eux-mêmes, les habitants de Tromsö courraient grand risque de mourir de faim, car leur île est à peu près stérile; mais les vaisseaux qui mouillent dans leur port entretiennent avec eux un commerce d'importation suffisant. Les Russes leur apportent des beurres, de la farine et des eaux-de-vie de grain; les Hollandais, des légumes; les Danois, du bœuf salé, des moutons et des poules; leurs correspondants de Bergen, de la bière et des vins de France, et surtout des vins d'Espagne, ce soleil en bouteille qui réchauffe le Nord glacé.

Le mouvement de la vie intellectuelle et sociale n'est point complétement engourdi dans les veines de Tromsö. Il y a, dans les bâtiments du collége, une bibliothèque classique; c'est là le commencement de toute éducation littéraire. Les principaux négociants de la ville ont aussi formé deux Sociétés de lecture, dont l'une possède environ douze on quinze cents volumes; l'autre reçoit les journaux de Norvége, de Suède, de Danemark et quelques feuilles allemandes. Les membres d'une Société font ordinairement partie de l'autre. On parle beaucoup d'une fusion! Tromsö a même eu pendant quelque temps son propre journal : *Finmarkens Amtstidende*, petite feuille in-4°, qui *devait* paraître deux fois par semaine; mais comme elle ne paraissait pas toujours, elle a trouvé plus simple de ne plus paraître du tout. Tromsö est aujourd'hui sans journal, et les derniers rédacteurs font maintenant la pêche à la morue.

La société des concerts donne chaque hiver quatre *grandes* soirées à ses abonnés, sans compter les fêtes extraordinaires au profit des pauvres.

La société dramatique est la plus nombreuse ; je crois qu'elle a pour membres tous les habitants de la ville : on est tour à tour acteur et public, et l'on réclame des spectateurs l'indulgence qu'on vient de leur accorder soi-même. L'art du machiniste n'a point beaucoup à faire avec les décors naïfs et simples ; le magasin du matériel se compose uniquement de deux toiles de fond, peintes de chaque côté, et représentant un intérieur bourgeois, le palais d'Agamemnon, un paysage champêtre et la mer. Avec cela on peut jouer bien des chefs-d'œuvre. On joue des traductions de M. Scribe.

Quand, après un jour de relâche, on débouque du sund de Trums, on voit bientôt se dresser devant soi les sommets neigeux de l'île de Ringvands. Les glaciers, dans leur chute terrible, ont creusé au milieu de l'île un bassin naturel, aujourd'hui rempli d'eau douce, et qui donne son nom à l'île entière (Ringvands, en effet, signifie, si l'on traduit littéralement, l'*anneau d'eau douce*). Quoique l'île soit grande, sa population est relativement assez faible. Les Lapons du continent venaient jadis y faire paître leurs rennes ; aujourd'hui, on leur suscite toutes sortes de difficultés et d'avanies. Ce sont, en effet, d'assez incommodes personnages, et leur arrivée dans les petites îles cause toujours une certaine inquiétude à leurs nouveaux voisins : ils respectent peu le droit de propriété, enlèvent les clôtures des champs et des prairies, et là où l'on espérait recueillir un fourrage abondant, ils établissent leurs rennes comme dans une vaine pâture. Le mal ne s'arrête point là, car ces animaux détruisent plus qu'ils ne consomment ; les vaches ont pour eux la même répugnance que leurs maîtres ont pour les Lapons, et elles refusent constamment l'herbe ou

le foin que le pied d'un renne a touché. Ces vaches ne sont pourtant point difficiles à nourrir, et elles se contentent souvent de varechs, d'herbes marines, de têtes de poissons et de jeunes pousses de bouleau, qu'on leur présente à la main, et dont elles enlèvent l'écorce avec une avidité et une adresse singulières.

Par un temps calme et serein, nous doublâmes paisiblement la pointe d'un grand cap, parfois dangereux quand les vents de la mer et de la terre se livrent à l'entour leurs batailles sonores. Ce cap, qui sépare les deux fjords d'Ulfs et de Lyngen, s'élève à plus de quatre mille pieds au-dessus du niveau de la mer ; c'est le plus haut point que nous rencontrons, sous cette latitude, dans l'hémisphère boréal (par le 69° $\frac{1}{2}$). Les sommets sont couverts de neiges éternelles, dont le niveau inférieur s'arrête à trois mille pieds ; ces neiges alimentent de nombreux glaciers, dont l'aspect général rappelle très-fidèlement les glaciers de la Suisse. Dans la distance, on aperçoit de petites îles : Carlsö, où abonde le limestone blanc ; Vandö, une pyramide de neige sortant de la mer ; Fuglö, ou l'île des oiseaux, un véritable écueil (on ne peut l'atteindre qu'avec des ailes) isolé, escarpé, sans port, sans abri, très-connu et très-redouté des matelots qui viennent d'Archangel, et que le vent du nord a plus d'une fois jetés sur ses côtes de granit.

La mer qui baigne ces archipels de montagnes ressemble parfois à un grand lac profond et paisible. Alors, au milieu des eaux transparentes et lumineuses, où l'or et la pourpre des rayons se jouent dans le saphir et l'émeraude des flots, on voit les baleines s'ébattre en mille jeux.

On s'imagine difficilement qu'un aussi gros animal puisse être aussi folâtre : rien de plus vrai, pourtant. Ces montagnes vivantes bondissent comme des chevreaux, nagent doucement entre deux vagues, se poursuivent,

se fuient, se recherchent, se rencontrent ou s'évitent, avec une souplesse et une légèreté de mouvements sans égales. Souvent elles paraissent dormir à la surface de la mer ; leur dos noir, que le flot découvre, ressemble à quelque sombre écueil à fleur d'eau ; d'autres fois, elles s'élancent, arc-boutent leurs reins puissants, et décrivent dans l'air une courbe parabolique qui laisse voir leur corps tout entier ; d'autres fois, le soufflet de leurs ouïes fait jaillir des évents une légère colonne de blanche écume. Quand huit ou dix baleines à la fois entourent ainsi le navire et lancent leurs trombes brillantes, on se croirait au milieu des jardins de quelque parc royal, où les Néréides et les Tritons épanouissent leurs gerbes étincelantes, dont les épis s'égrènent en diamants liquides ; mais le moindre vent qui, d'aventure, vient rider la face de l'eau, fait rentrer tous les monstres dans leurs abîmes profonds.

Souvent les baleines arrivent par troupe dans le Lyngen-Fjord, à la suite des divers poissons qui s'y donnent la chasse. Le lodde paraît le premier : il chasse les crabes ; puis arrivent la morue et le sey, attirant après eux les baleines. Chaque poisson a ses habitudes et ses instincts : ainsi la morue poursuit le lodde avec une sorte de fureur, jusque dans l'enfoncement le plus reculé des fjords, tandis que le sey cherche à le prendre par ruse, l'attend dans les défilés des golfes, et le rejette dans la mer. De même que l'éperlan, aux écailles nacrées et transparentes, exhale une douce odeur de violette, ainsi le lodde a son parfum pénétrant, et le pêcheur retrouve sa trace embaumée sur les flots.

Au nord de ce cap, que l'on nomme le Lyngensklubb, on aperçoit, sur la côte orientale, des rochers s'élevant à pic parmi les îlots, jusqu'au-dessus des neiges perpétuelles, et se prolongeant au loin dans la baie. De la cime de cette chaîne, on voit descendre des glaciers qui occupent le

quart de sa hauteur. L'apparence générale est celle des glaciers de Grua, près de Chamounix.

Les plus hautes cimes de cette chaîne dépassent quatre mille pieds. Même en Sibérie, et jusqu'au détroit de Behring, nous ne retrouverons point de pareilles masses.

En quittant les grandes scènes du Lyngen-Fjord, on entre dans les eaux du Maursund, où le paysage prend un caractère plus doux.

Si je tenais exactement mon *Journal de bord*, je mentionnerais, en sortant du Maursund, le grand fjord du Qvenanger, qui doit son intérêt à l'île de Kaagen, formée de terrasses à parois lisses et perpendiculaires, étagées en retraite les unes au-dessus des autres, avec une crête au sommet, aiguë et tranchante comme une lame de couteau. Du reste, tous les rochers qui séparent le fjord du Qvenanger du fjord de Reiss présentent une série de cimes dentelées d'une telle régularité qu'on les dirait taillées à l'*emporte-pièce*. Les montagnes de Kaagen rappellent un peu celles de la Savoie, et le petit glacier qui s'y suspend, comme une larme gelée, ressemble au glacier de Frêne de l'Allée Blanche.

A droite, mais sur le continent, des montagnes composées de roches d'hypersthène présentent la disposition en dents de scie des Cuchullins de l'île de Skye, que nous avons décrites ici-même. A l'est de ces montagnes, la tête du fjord est tout ombragée de grands bois, et, pour la grâce du site, pour le charme et la douceur du paysage, on pourrait se croire sur les bords du lac de Lucerne. Une de ces montagnes, située à l'extrémité du petit bras de mer que l'on appelle Jokuls-Fjord (le mot islandais *jokul* veut dire glacier), possède le seul glacier de toute la Norvége qui soit littéralement baigné par la mer; la vague, en effet, lave à chaque marée ses pieds blancs, et les blocs massifs que l'avalanche en détache troublent au loin le golfe et, d'une rive à l'autre, font monter le niveau des

eaux et occasionnent des inondations partielles et passagères.

Quand on peut gravir une de ces hauteurs, on a de tout le pays une vue surprenante. Toutes ces montagnes, toutes ces pointes de rochers sont isolées comme des îles; les vallées profondes, qui coupent leurs grandes chaînes, font l'effet des détroits d'un archipel; quand le brouillard remplit leurs cavités de ses vagues cotonneuses, l'illusion devient complète, et c'est à peine si l'œil peut distinguer la scène terrestre du paysage maritime.

Enfin nous parvînmes à nous dégager du méandre de ces détroits et du labyrinthe de ces archipels, et bientôt nous prîmes le large pour aborder à la petite île de Loppen, la plus occidentale de toutes les îles de la Norvége. Si nous voulions toucher une seconde fois la terre en suivant cette direction, il nous faudrait aller six degrés plus au nord et pousser jusqu'au Spitzberg. Nous ne songions point à ce lointain voyage. Le *Prinds-Gustav* voulait seulement prendre une lettre et déposer un passager. Cette île, battue des tempêtes, et contre laquelle les vagues accourent de mille lieues, dormait paisible au sein d'une onde calme, pénétrée de teintes roses par le soleil de minuit.

Nous remîmes le cap vers l'est, et nous touchâmes bientôt à Bosekop, notre dernière station avant Hammerfest. C'est à Bosekop que relâcha, pour y passer l'hiver, l'expédition scientifique envoyée récemment en Scandinavie par le gouvernement français. L'expédition a fait d'assez bonnes découvertes, mais qui ont été publiées d'une manière confuse et incomplète.

Bosekop est situé sur le grand fjord d'Alten, qui n'est point la moins étrange curiosité de cette contrée.

A trois minutes du soixante-dixième parallèle, après deux cents lieues de navigation vers le Nord, à travers des îles, et sous des côtes désolées, tout à coup on se retrouve au milieu des scènes les plus souriantes des climats

tempérés et doux. Au sein d'une contrée couverte de neige, les coteaux, enchantés sans doute par la baguette de quelque troll invisible, se couvrent de verdure; de grands bois vigoureux couronnent leurs sommets d'un diadème vert; les moissons ceignent leurs flancs d'une écharpe d'or, et leurs pieds reposent sur le tapis de velours des vertes prairies.

Les fleurs mêmes ne sont pas inconnues sur l'Alten-Fjord. Les églantiers sauvages s'épanouissent au pied des sapins, et les bluets étoilent d'azur les champs d'orge et les sillons de folle avoine.

Tout le contour du golfe d'Alten est parsemé d'habitations qui ajoutent aux charmes d'une nature exquise la poésie de la vie et du mouvement : on dirait alors un de ces beaux lacs de Suisse ou d'Italie, où l'on voudrait vivre seul avec son bonheur.

Talvig est le coin le plus heureux de ce tableau charmant. Talvig est un petit village situé au fond d'une anse arrondie, au détour d'un promontoire qui l'abrite, tout égayé lui-même de gaards, de chalets, de métairies, de prairies, de cascades et de bouquets d'arbres. Talvig, chef-lieu de paroisse, possède une assez belle église, placée avec son presbytère sur le penchant d'une colline, entre un petit bois de bouleaux et un groupe de beaux rochers lavés par une cascade. Le petit port est bien fréquenté; de nombreux enfants suivent les leçons du maître d'école, et un auditoire empressé écoute les sermons du pasteur, qui prêche un dimanche en lapon, et l'autre dimanche en norvégien. Comme presque toutes les localités du Finmark, la paroisse de Talvig nous présente une population composite. On peut répartir ainsi ses trois mille habitants : deux cinquièmes de Lapons, deux autres cinquièmes de Norvégiens, le reste de *Quæners*. Une statistique assez récente donnait les chiffres suivants, qui ont bien leur curiosité. On comptait dans la paroisse trente-quatre personnes

ayant atteint l'âge de soixante-dix à quatre-vingts ans; quatre de quatre-vingts à quatre-vingt-dix; six de quatre-vingt-dix à cent; enfin un centenaire, qui était un Lapon d'environ trois pieds de haut.

Les Quæners, ou Quæns, dont nous parlons ici pour la première fois, sont, comme les Lapons, des étrangers sur le sol de la Norvége. Ils sont originaires de la Finlande, et n'ont de commun avec les Lapons que le costume. Les habitudes et le langage diffèrent complétement. Le Lapon est petit, et tous les traits distinctifs de son organisation rappellent les tribus tatares : le Quæner est assez grand, et son crâne a toutes sortes d'analogies, pour la dimension et pour la forme, avec le crâne des races européennes. Le Lapon aime la vie errante, et préfère au travail assidu la contemplation paresseuse : le Quæner aime son intérieur comme un Anglais, comprend et pratique l'agriculture avec plus d'intelligence et de succès que le Norvégien lui-même.

Ce mot de Quæn a donné lieu à de singulières erreurs. Comme il se rapproche assez du mot norvégien *kone*, et surtout du mot suédois *quinna*, qui veut dire femme, des historiens superficiels ont cru que les Quæns ou Quæners étaient les Amazones du Nord, vivant dans les montagnes, livrées à toutes les pratiques de la magie, et n'ayant pour langue qu'une sorte de murmure des lèvres confusément agitées.

Le gouverneur du Finmark résidait autrefois sur l'Alten-Fjord. On sait qu'il est maintenant établi à Tromsö. Alten-Gaard, qui était alors son siége officiel, est aujourd'hui une léproserie. Je ne veux point m'appesantir sur les tristes idées que ce seul mot fait naître dans l'âme. L'humanité reçoit parfois de si rudes leçons d'humilité, qu'on s'étonne de lui trouver encore un peu d'orgueil.

Depuis qu'il a perdu l'Amtmand, le Vest-Finmark est administré par un fodge qui remplit en même temps les fonctions de *sorrens-kriver*. Ces deux titres lui font cumu-

ler les fonctions de doyen, de sous-préfet, de receveur de l'enregistrement et des contributions, de juge, de notaire et de commissaire-priseur. A mesure que l'on s'éloigne du gouvernement central, les ressorts de l'administration tendent de plus en plus à aboutir dans la même main. Aux extrémités des vastes empires, on ne connaît plus la division des pouvoirs.

Une des grandes curiosités du district d'Alten, ce sont les mines de Kaafjord.

La première de ces mines avait été révélée au gouvernement danois dans le courant du XVIIe siècle ; on avait même entrepris un commencement de travail, qui fut bientôt abandonné. On oublia Kaafjord. En 1825, une Laponne trouva dans les rochers un morceau de métal qui brillait au soleil ; elle le prit pour de l'or; bientôt on reconnut du cuivre. Un privilége de dix années fut accordé en 1826 à un négociant de Hammerfest, M. Crowe, qui, l'année suivante, envoya plusieurs chargements de minerai en Angleterre. En 1833, une compagnie anglaise vint s'établir à Kaafjord. La race anglo-saxonne semble avoir reçu pour mission de coloniser le monde. Elle s'empare puissamment du sol, et institue la lutte avec la nature jusqu'à ce qu'elle en ait fait une nature anglaise. Rien ne rebuta ce groupe de travailleurs ardents ; on fit venir la houille de Newcastle et les ouvriers de Cornouailles. Chacun apportait avec soi cette atmosphère ambiante d'air anglais, qui n'abandonne jamais les fils d'Albion. On planta, on bâtit, on défricha : tout se transforma sous des mains intelligentes et actives, et bientôt, dans ce coin reculé du monde, on retrouva les mœurs civilisées et le comfort accompli de l'Angleterre. Et maintenant, à côté des cabanes de bois du Quæner et des huttes de wadmel du Lapon, on éprouve une sorte de joie intime et de bien-être pénétrant en s'approchant de ces cheminées de marbre qui ne fument point, en foulant ces moel-

leux tapis de Birmingham et de Manchester, en s'asseyant sur des canapés élastiques, entre un orgue-mélodium et une table chargée d'albums, dans un salon garni de portières et de doubles rideaux. Il y a d'assez grandes affinités entre les Norvégiens et les Anglais; les liens d'une religion commune les unissent, et la gravité du caractère britannique plaît assez au libéralisme susceptible des électeurs du Storthing, que choquerait bien souvent notre légèreté française. La colonie de Kaafjord est aimée dans tout le district. Les mille ouvriers qui travaillent aux mines ne sont pas tous Anglais; il y a parmi eux des Suédois, des Norvégiens, des Quæners, des Allemands, des Russes, des Finlandais, et même parfois des Lapons. Les ouvriers sont payés chaque semaine en argent; une retenue du cent-vingtième leur assure des secours en cas de maladie, et une petite retraite quand arrivent les jours impuissants de la vieillesse. Du reste, la colonie est comme un petit monde, qui se suffit à soi-même; elle a son église, son école et son bazar, où l'on trouve un peu de tout et quelque chose encore : l'honnêteté du marchand. Tout ce monde vit en parfaite intelligence sous le gouvernement de la compagnie : l'été, on travaille aux mines; l'hiver on prend un peu sur les économies de la belle saison, qui peuvent se monter à trois ou quatre cents francs. Les mauvais sujets sont renvoyés impitoyablement, mais on entoure les bons de toute sorte de bienveillance et de faveur. On a fait construire une vaste salle, très-simple mais très-propre, où les ouvriers se réunissent le dimanche et les jours de fête pour chanter, jouer ou danser, sous la surveillance amie de leurs chefs; et ainsi, par une morale indulgente et douce, mais sans relâchement et sans faiblesse, arrive-t-on à exercer sur un ramassis de peuples l'influence la plus active et la plus heureuse. J'aime à recueillir ces souvenirs de ma dernière halte dans la civilisation.

Nous avons visité des mines plus grandioses dans la

péninsule scandinave, à Fahlun, par exemple, et à Danemora, où les galeries sinueuses descendent jusque dans les entrailles de la terre. Ici, les galeries sont nombreuses, mais basses et humides; les murailles suent de grosses gouttes, et il pleut de la voûte des larmes d'eau glacée; parfois des vapeurs épaisses et sulfureuses rampent dans les corridors sombres, montent lentement jusqu'à vos narines et vous asphyxient. Le minerai, que l'on extrait sous forme de pierres, est soumis à sept espèces de préparations avant d'arriver à son état définitif. D'abord on concasse la pierre, puis on la réduit en poudre impalpable sous l'action puissante de cylindres mus par une chute d'eau; l'épuration des fonderies s'exerce sur cette poussière. Ces diverses opérations se succèdent avec une telle rapidité, qu'en deux heures, un fragment de rocher est converti en une barre métallique de cuivre du titre le plus pur. Quoique le cuivre domine dans le minerai de Kaafjord, il ne s'y rencontre point seul, et l'on y trouve aussi de l'arsenic, du cobalt, du cristal de roche, du fer, de l'argent, et même quelques parcelles d'or.

Sauvage encore et intacte, il y a quelques années seulement, la montagne de Kaafjord a subi toutes sortes de transformations : elle a été *civilisée*, aplanie, perforée, déchirée, bouleversée, éventrée; mais les sapins et les myrtilles qui croissent entre les rochers recouvrent ses cicatrices d'un voile de verdure. Kaafjord est un coin de paysage riant, que n'oubliera aucun de ceux qui l'ont vu. La *Maison anglaise*, comme on l'appelle, est cachée dans un repli du vallon, abrité et calme; on aime à voir son toit rouge, ses murailles peintes et luisantes, son air d'aisance et de propreté. Devant la porte, un groupe d'enfants, aux cheveux bouclés et aux jambes nues, s'ébat dans un parterre de renoncules, de myosotis et de pavots; la petite église fait point de vue pittoresque, et pyramide dans l'air avec sa tour saxonne; çà et là, sur la verdure uniforme

des collines, s'étend une blanche traînée de neige, comme un pan flottant du manteau de l'hiver. Puis, au loin, à travers des échappées de vue, entre les bouleaux et les sapins clair-semés, on aperçoit les flots bleus et immobiles du golfe qui s'endort dans son lit de montagnes.

L'Alten, qui donne son nom au fjord dans lequel il verse ses eaux, est un des fleuves les plus intéressants de ce pays; après avoir baigné les murs de bois de Kautokeino, la capitale des Lapons, et traversé des landes et des marais, avant de tomber dans la mer, il s'attarde en mille détours au milieu d'une plaine verdoyante, divisée par portions à peu près égales, sur lesquelles on a établi des espèces de fermes-modèles qui se copient les unes les autres avec une uniformité monotone. Mais les habitations sont bien tenues et propres, et les alternances de culture entendues sagement.

C'est là, du reste, le dernier sourire de la nature en Europe : elle reprend bientôt ses rigueurs sévères pour ne les quitter plus. Mais l'on se sent tout heureux de rencontrer cette oasis de quelques milles au milieu des rochers et des glaces du Nord.

Nous abandonnâmes l'Alten-Fjord pour accomplir notre dernière journée de navigation. On salue, en passant devant l'anse de Stoervig, les derniers pins de l'Europe; entre les deux caps d'Altennaes et de Kornaes, c'est le vrai carrefour de la mer : on se trouve au point d'intersection des sunds de Stierne, de Rogn et de Varg, qui font converger là, comme à un centre, tous les vents, tous les nuages et toutes les brumes. Ces détroits sont bordés de hautes montagnes qui semblent dessiner sur les flots une gigantesque étoile à six rayons. Mais bientôt nous nous engageons dans le Vargsund, entre Seyland et le continent; du côté de la terre ferme, la lame est verte et frangée d'argent; du côté de l'île, les grands rochers lui versent une ombre opaque : elle paraît noire comme un flot d'encre. L'ouverture du

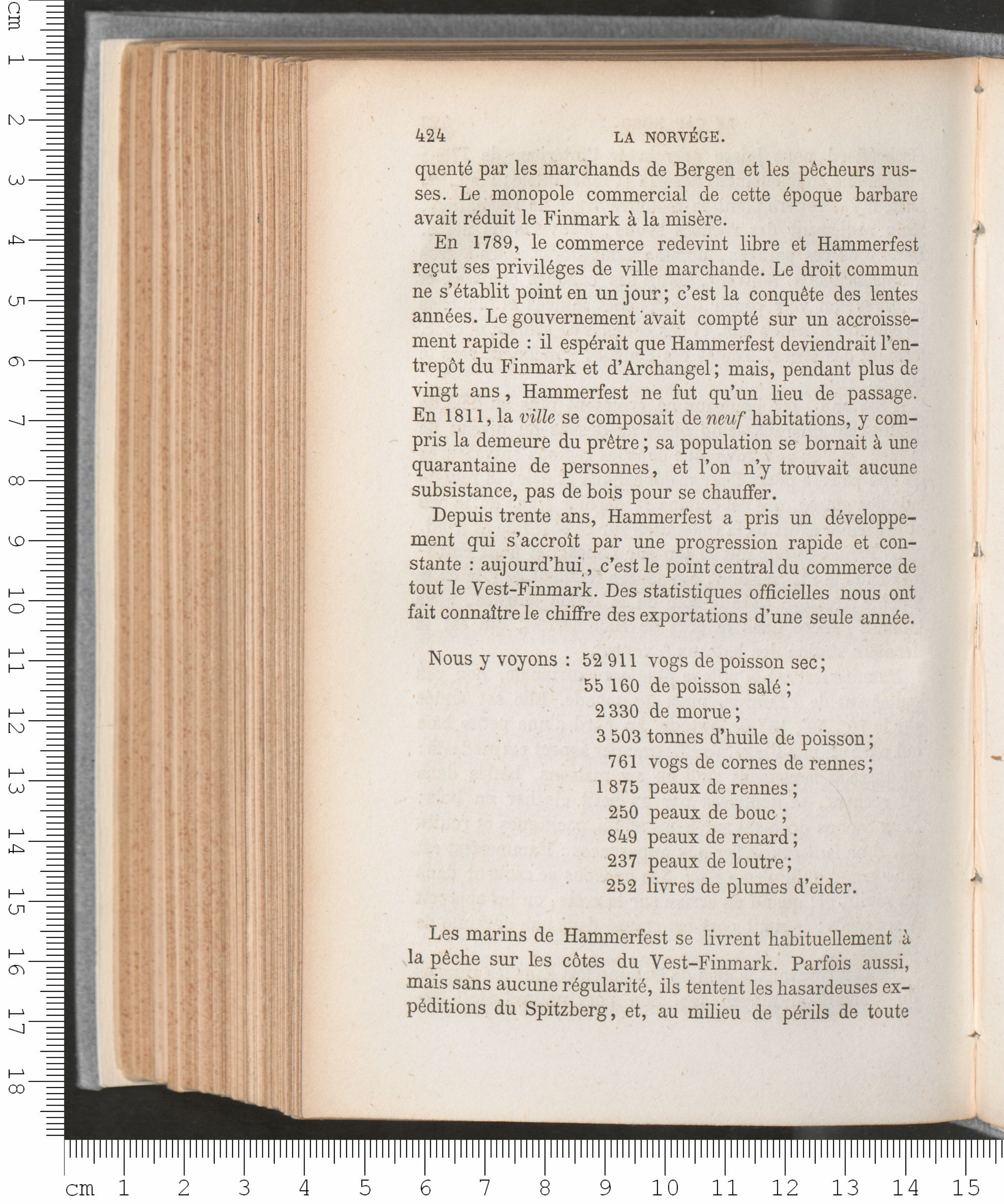
Beckerfjord nous laisse apercevoir l'intérieur de l'île : elle semble complétement déserte et inhabitable ; l'œil, en effet, n'y découvre point la moindre trace de végétation, mais seulement des rochers bruns, couverts de neige. Dans tous ces parages, domine l'amphibole noire à gros grains brillants. Souvent, entre ses couches épaisses et sombres, on voit courir des couches minces et blanches de calcaire à grains fins, et des couches de schiste micacé, formant des stries. Toutes ces couches s'inclinent vers le rivage.

A Seyland, les bouleaux ne croissent plus au delà de quatre cent quarante-cinq pieds au-dessus du niveau de la mer, et l'on ne trouve plus dans les régions supérieures qu'une pauvre petite fleur mélancolique et pâle, la renoncule des glaces, qui est comme le dernier signe de la vie et le dernier effort de la végétation sur ce sol aride et froid.

Le *Prinds-Gustav* mit le cap sur l'ouest, et nous entrâmes dans le Stiernesund, qui sépare Seyland de l'île de la Baleine (Hvalo) : vers le soir de la même journée, nous jetâmes l'ancre dans le port de Hammerfest, qui est la dernière station des bateaux à vapeur.

Hammerfest est la ville la plus septentrionale, non pas seulement de l'Europe, mais du monde. Elle est située par le 70°, 59', 15" de latitude, au bord d'une petite baie qui offre un mouillage sûr. Le premier aspect est modeste : on aperçoit seulement cinq ou six maisons, bâties dans les rochers, et dominées par un petit clocher en bois; deux canons dorment sur leurs affûts, pacifiques et rouillés. Il ne faut pas se fier aux apparences : Hammerfest est plus grand qu'il n'en a l'air. Ses maisons se cachent dans un ravin, et, quand on arrive sur la crête, on les aperçoit à ses pieds ; le petit port est creusé dans une enceinte de collines.

Nous retrouvons le nom de Hammerfest dans les annales du Finmark au moyen âge. Son port naturel était fré-



quenté par les marchands de Bergen et les pêcheurs russes. Le monopole commercial de cette époque barbare avait réduit le Finmark à la misère.

En 1789, le commerce redevint libre et Hammerfest reçut ses priviléges de ville marchande. Le droit commun ne s'établit point en un jour; c'est la conquête des lentes années. Le gouvernement avait compté sur un accroissement rapide : il espérait que Hammerfest deviendrait l'entrepôt du Finmark et d'Archangel; mais, pendant plus de vingt ans, Hammerfest ne fut qu'un lieu de passage. En 1811, la *ville* se composait de *neuf* habitations, y compris la demeure du prêtre; sa population se bornait à une quarantaine de personnes, et l'on n'y trouvait aucune subsistance, pas de bois pour se chauffer.

Depuis trente ans, Hammerfest a pris un développement qui s'accroît par une progression rapide et constante : aujourd'hui, c'est le point central du commerce de tout le Vest-Finmark. Des statistiques officielles nous ont fait connaître le chiffre des exportations d'une seule année.

Nous y voyons :	52 911	vogs de poisson sec;
	55 160	de poisson salé;
	2 330	de morue;
	3 503	tonnes d'huile de poisson;
	761	vogs de cornes de rennes;
	1 875	peaux de rennes;
	250	peaux de bouc;
	849	peaux de renard;
	237	peaux de loutre;
	252	livres de plumes d'eider.

Les marins de Hammerfest se livrent habituellement à la pêche sur les côtes du Vest-Finmark. Parfois aussi, mais sans aucune régularité, ils tentent les hasardeuses expéditions du Spitzberg, et, au milieu de périls de toute

sorte, vont chasser l'eider, le phoque, le morse et l'ours blanc. Là, dans l'enceinte des glaces taillées à pic, comme les remparts d'une ville flottante, sur ces flots profonds, tantôt couverts d'une brume épaisse, et tantôt éclairés comme par des jets de soleil ardents et soudains, le long de ces plages orageuses, hérissées de montagnes, on poursuit le morse informe et lourd, dont la peau dure et rocailleuse résiste aux piques et à la hache ; l'ours blanc, au poil serré et rude, le plus terrible habitant du Nord, qui joint à la force du lion la férocité du tigre, les rennes sauvages, dont la fourrure est meilleure que celle des rennes norvégiens, et des renards blancs ou bleus. Autrefois on pêchait aussi la baleine au Spitzberg, comme sur les côtes du Finmark ; mais cette pêche a été presque complétement abandonnée : elle était rarement fructueuse. Les baleines du Finmark, qui sont de la plus petite espèce, ne payaient point suffisamment la peine et le péril, et celles du Spitzberg ont disparu presque complétement devant les pêcheurs russes. Quand la chasse au morse réussit, elle enrichit Hammerfest pour toute une année. Du morse tout est bon : son huile, qui se vend 50 fr. la tonne, sa peau, qui en vaut 10, et ses dents d'ivoire vert, qu'on paye 5 fr. la livre aux matelots.

Port de relâche et de passage, Hammerfest reçoit en escale tous les navires qui traversent la baie pour gagner Archangel ou Tromsö, le Nord ou le Midi. Puis, en sa qualité de capitale commerciale du Vest-Finmark, Hammerfest est le centre d'échange des importations et des exportations, qui sont la vie du pays ; et comme il lui reste toujours quelque chose aux mains de ce qu'il fait passer de l'un à l'autre, sa position financière est assez bonne. C'est avec la Russie que cette ville fait les plus grandes affaires. Depuis que l'ordonnance de 1789 a brisé le monopole de Bergen, les Russes, à force d'habileté, sont parvenus à conquérir tout le commerce du Finmark ;

aussi le port de Hammerfest est-il souvent rempli de leurs petits *lodies*, bateaux courts, à trois mâts, vieux et usés pour la plupart, et dont les planches, au lieu d'être clouées, sont le plus souvent attachées, et, pour ainsi dire, cousues avec du chanvre. Dans ces coques de noix qu'une lame semble devoir briser, les Russes bravent les tempêtes du cap Nord et fouillent toutes les baies de l'océan Glacial. Tout le nord-ouest de la Norvége est tributaire des Russes pour les objets de première nécessité : c'est là un très-grand malheur sans doute; il est encore aggravé par la mauvaise foi qui préside trop souvent à leurs transactions. Non-seulement la farine qu'ils apportent dans leurs sacs d'écorce de bouleau est de mauvaise qualité, mais ils la mélangent de sable et de petites pierres, et, comme ils sont les maîtres sur la place, ils ne permettent aucune vérification : il faut prendre ou laisser; mais laisser, c'est mourir de faim. On prend, on paye, et l'on est volé.

L'île de la Baleine, qui porte Hammerfest, est une terre rocailleuse et complétement stérile, d'environ huit lieues de diamètre. Le seul arbre que l'on y rencontre, c'est le bouleau, et il y demeure constamment à l'état de buisson de trois pieds de haut; parfois même il n'a pas la force de s'élever, et il rampe sur la terre comme un lichen. Dans les environs de Hammerfest, on ne rencontre plus de schiste micacé, mais des gneiss; le mica s'y présente en paillettes épaisses, noires et très-luisantes. Le long du golfe on voit dans le gneiss beaucoup de feldspath rouge à petits grains et du quartz ; un peu plus haut, le feldspath devient blanc et rare; le grain du mélange est plus fin; de petits grenats rouges s'y montrent épars de tous côtés, et le même système continue jusqu'au sommet de la montagne, où les grenats plus gros forment des espèces de stries qui traversent le feldspath.

La température de l'île est humide et froide; l'île presque

toujours voilée de nuages; le soleil n'y montre que rarement sa face radieuse, et l'été même y reste sans chaleur. On y compte les jours sereins, tant ils sont rares; souvent des brumes épaisses restent pendant quarante-huit heures suspendues au-dessus du sol. Cependant le plus riche négociant de Hammerfest — un habile homme, car il a su pêcher un million dans l'huile de foie de morue — se donne le luxe d'un jardin; il y a même déjà de la terre dans son jardin : il est vrai qu'il n'y a point autre chose. Pourtant il y sème chaque printemps des renoncules, des pavots, de la laitue et du cerfeuil; dans les bonnes années, on récolte de quoi faire un potage et deux salades. Toute apparence de végétation cesse au mois d'octobre, et les fleurs que les gens riches font venir du Sud avec tant d'empressement par chaque bateau, faute d'air et de lumière dans les appartements où on les enferme, se fanent et meurent. La merveille du pays, c'est un rosier des quatre saisons, qui a été rapporté à une élégante de la ville par un adorateur passionné. Le pauvre rosier n'a jamais fleuri, mais on l'aime et on le choie, dans l'espérance toujours déçue de cueillir enfin une rose née à Hammerfest : jamais nourrisson tendre ne fut l'objet de soins plus délicats. On l'entoure de ouate, on l'élève dans du coton.... et l'ingrat ne veut point fleurir!

L'hiver est très-dur dans l'île de la Baleine : le vent du nord pousse sur la ville d'énormes masses de neige, tandis que les vents du sud ameutent contre elle des tempêtes furieuses : elles soufflent parfois avec tant de furie qu'il est impossible à un homme de se tenir debout dans les rues. Après quelques jours d'un trop douteux été, les froids recommencent en septembre; et comme on sait que l'automne n'existe pas, les bâtiments étrangers disparaissent, les magasins se ferment et la ville retombe dans une langueur inerte; la poste, qui devait venir trois fois par mois, n'arrive plus que de loin en loin, à des époques indéterminées

et vagues : c'est l'hiver et la nuit! l'hiver sans trêve, la nuit sans fin ; le ciel est noir, le sol glacé, la bise aiguë. Vers midi, du côté de l'est, une raie blanchâtre fend l'horizon qui se referme une heure après ; c'est le jour. Que faire alors ? rien n'est plus fatigant que la lampe allumée trois mois ; si l'on veut poursuivre trop obstinément sa tâche, au bout d'une semaine, l'œil éprouve une cuisson âcre et refuse son service. Il faut apporter de longues et fréquentes interruptions au travail, autrement on ne pourrait bientôt plus ni lire ni écrire. On va les uns chez les autres, on joue aux cartes, on danse quelquefois, on boit souvent, on fume toujours, et le temps se passe. Dès la fin de février, on aperçoit quelques teintes rougeâtres dans la brume sombre. On sait de quel côté le soleil reviendra : on espère ; on est consolé.

La température moyenne, pour toute l'année, est d'un degré au-dessous de zéro.

Hammerfest compte trois ou quatre maisons à deux étages, qui sont le Louvre, l'Élysée, les Tuileries et le Palais-Royal de l'endroit ; les autres maisons n'ont qu'un seul étage, et plus souvent encore se contentent d'un simple rez-de-chaussée. Souvent aussi, comme à Tromsö, les maisons sont perchées sur des échasses, et entre le sol et la maison, l'espace laissé libre sert de remise pour les filets, les traîneaux, le bois et les outils ; le toit des maisons est plat, et recouvert de terre où l'on sème du gazon ; si, par hasard, ce gazon lève, on convertit le toit en prairies où l'on fait grimper et paître les chèvres aventureuses. Comme toutes les habitations du Nord, ces maisons sont faites de troncs de sapins, dont les interstices sont comblés avec de vieux câbles mis en charpie. Hammerfest a une petite auberge, où l'on est assez mal, et où l'on paye, service compris, cent soixante francs par mois. Là, tout est en miniature ; les chambres sont de petites boîtes carrées de sept à huit pieds de long sur six de large, avec des portes

qui ont l'air de trappes, et des fenêtres où l'on ne peut passer la tête sans ôter son chapeau. Du reste, on ne semble point se douter qu'il y ait des rideaux au monde, et les touristes d'été qui ne veulent point dormir au grand jour sont obligés de passer leur paletot à l'espagnolette, et d'habiller les fenêtres avec leurs redingotes.

Hammerfest possède un établissement assez curieux, et où l'on ne manque jamais de conduire le voyageur : c'est une grande fabrique de forme carrée, située à la pointe septentrionale du croissant que dessine la baie. Cette fabrique est le laboratoire consacré à la distillation de l'huile de poisson. Il s'en exhale une odeur infecte, qui se répand au loin ; si l'on veut pénétrer dans l'établissement, cette odeur, de plus en plus âcre, vous saisit à la gorge et vous suffoque. C'est une des choses les plus tristement hideuses que j'aie jamais vues. On sait comment l'huile s'extrait du poisson, et particulièrement de la morue. La morue est en général très-grasse quand on la prend : on l'ouvre immédiatement et l'on empile les foies dans des barils. L'huile monte : on écume ; c'est la première qualité, celle qu'un Norvégien appelle le *blanc ;* la seconde qualité s'appelle le *blanc brun ;* la troisième, le *brun*, on l'extrait par la cuisson. Cette cuisson est la principale industrie de Hammerfest.

Que l'on se figure maintenant une salle longue, basse et sombre, mal éclairée par des ouvertures inégales, garnies de toile à voile en guise de vitres : au milieu de la salle, une immense cuve de fonte, sous laquelle le foyer ardent ne s'éteint jamais, reçoit incessamment les quartiers de poisson dépecé. L'huile légère monte à la surface de l'eau, et se déverse dans des rigoles qui communiquent avec la cuve à un certain niveau ; ces rigoles conduisent l'huile dans de grandes auges en pierre, où on la laisse refroidir, avant de la mettre dans les tonneaux qui la livrent à la circulation commerciale. Quoi qu'il en soit, les

tas de chairs saignantes amoncelées sur les tables, les os de baleine empilés dans les coins, les dents de morses rangées le long des murs, ces flammes de sapin vives et claires, cette vaste marmite d'où s'échappe une fumée épaisse et chargée d'impurs aromes, ces hommes aux bras nus, armés d'énormes cuillers et de coutelas terribles, vous font involontairement songer à la cuisine de quelque Gargantua du cap Nord.

Quelques familles laponnes, s'essayant au commerce et à la pêche, vivent sédentaires à Hammerfest. Quatre marchés par mois y attirent les Lapons de la côte et des îles voisines ; ils arrivent dans leurs barques d'écorce doublées de peaux de phoques, et, après une première visite aux marchands de tabac et de brandviin, ils se répandent à travers la ville, plus animée et plus pittoresque par leur présence, et vont porter leur poisson dans les entrepôts qui entourent le port ou dans les comptoirs des marchands russes, avec lesquels ils luttent d'astuce et de fourberie. Les *kopeks* et les *species* ne figurent guère dans ces transactions, qui procèdent par voie d'échange, et où chacun des contractants finit par duper l'autre, celui-ci trompant sur la qualité, et l'autre sur la quantité, de telle sorte que chacun à son tour est voleur et volé. Quand le marché est conclu, on retourne au cabaret, d'où l'on sort le lendemain en dessinant des zigzags capricieux dans les rues trop étroites. Parfois une troupe de cinq ou six amis se glisse sous une maison, entre les dés en échasse qui la soutiennent, et là, au milieu d'interminables causeries entrecoupées de hoquets, ils boivent à la même bouteille jusqu'à ce qu'ils trouvent le sommeil dans l'ivresse.

Du reste, les Lapons des côtes ont plus d'instruction que ceux qui vivent dans l'intérieur du pays, et quand ils se réunissent à leur église paroissiale de Hvalsund, où l'on célèbre l'office divin *trois fois par an*, on en voit un assez grand nombre, le livre à la main, suivant exactement la

liturgie sacrée et chantant avec le prêtre. Après le chant des psaumes, qui leur plaît beaucoup, et le sermon, qui leur paraît toujours trop long et qu'ils n'écoutent point sans distraction, ils se rassemblent autour de l'église ; les uns se tiennent de longues heures debout, tournés vers le soleil, qu'ils semblent absorber par tous les pores de leur peau ; les autres se rangent en cercle sur le gazon, immobiles et muets. Ceux qui ont du tabac ajoutent au plaisir de ne rien faire le plaisir de fumer ; assis sur une pierre, les coudes sur les genoux, le menton dans leurs mains, ils lâchent une bouffée tous les quarts d'heure, et suivent d'un air mélancolique la spirale bleue qui va s'évanouissant dans l'air.

Un matin, après deux jours de relâche, je vis le *Prinds-Gustav* appareiller pour le Sud. Hammerfest est le point extrême de son parcours. On espère qu'à la saison prochaine il doublera le cap Nord pour aller visiter les fjords du nord-est : il sera possible alors de faire un voyage de circomnavigation complet sans quitter sa cabine, et d'explorer les rivages de granit de la mer Glaciale, avec la certitude de retrouver chaque soir la causerie du bord et la table du capitaine. En attendant, le steamer ramène de Hammerfest à chaque voyage les touristes prudents, qui ne veulent pas courir la chance de l'inconnu. Des huit ou dix voyageurs qui formaient le train de plaisir du *Prinds-Gustav*, trois seulement restèrent à Hammerfest : deux Anglais et moi. Nous nous étions promis tous trois de ne nous arrêter que là où le monde nous manquerait, pour traduire en action le vers ambitieux de Regnard :

> Hic tandem stetimus, nobis ubi defuit orbis.

Nous allâmes tous trois jusqu'à la pointe de la jetée, pour voir plus longtemps et pour saluer d'un dernier regard le bateau qui nous avait si doucement portés. Debout sur la passerelle entre les tambours, le capitaine nous en-

voya un adieu de la main; l'équipage poussa un hourra retentissant; les passagers, à la poupe, agitèrent leurs mouchoirs; l'artilleur mit le feu aux mèches de ses deux canons, dont la détonation nous retentit dans l'âme; puis le *Prinds-Gustav* doubla majestueusement la pointe du promontoire, et nous n'aperçûmes déjà plus que son panache de fumée ondoyante, que bientôt le vent dispersa en flocons légers. Nous sentîmes que nous étions seuls.

« Ce n'est point le moment de faire du sentiment, dit Arthur W.... en boutonnant son makintosch waterproof; vous savez que j'ai invité le pilote du jœgt *Saint-Olaf* à déjeuner avec nous à l'hôtel de M. Banks : ne lui donnons point, pour le premier jour, une leçon d'inexactitude; il serait capable d'en profiter. »

Joël Fergussen, patron du *Saint-Olaf*, jœgt de la plus petite espèce, non ponté, mais du moins muni d'une sorte de cabine au pied du grand mât, nous avait été recommandé par le capitaine du *Prinds-Gustav*, comme un pilote habile et un homme sûr, plus capable que tout autre de nous conduire au cap Nord. Nous le trouvâmes sur le seuil de Banks-Hôtel, où il arrivait en même temps que nous, et, tout en arrosant de brandviin un filet de renne, nous conclûmes le marché.

Le jœgt fut nolisé à un prix convenable pour le voyage du cap Nord, aller et retour. Un jeune homme de Hammerfest demanda et obtint la permission de nous accompagner, et, vingt-quatre heures après le départ du *Prinds-Gustav*, nous sortîmes du port à notre tour. Un petit vent sud-est gonflait nos voiles; l'espérance enflait nos cœurs. Nos matelots joyeux ceignaient sur leurs reins leur tunique de cuir, et frottaient d'huile de poisson leurs grandes bottes montant jusqu'au milieu de la cuisse. Une partie de la ville était accourue sur la grève pour nous voir partir, et donnait ainsi un air de fête solennelle à nos adieux.

Il n'y a qu'une trentaine de lieues de Hammerfest au

cap Nord, et ces trente lieues, que l'on peut faire en trois jours et moins, constituent pourtant un vrai voyage, qui n'est pas toujours sans danger. C'est qu'en effet la barque fragile est parfois exposée à toutes les fureurs de la pleine mer et aux vagues accourues de l'autre bout du monde ; parfois on longe des côtes hérissées de brisants et d'écueils, où nul asile ne s'ouvre pour vous recevoir. Si le vent est contraire, il faut péniblement louvoyer, ou bien carguer la voile, et lutter à force de rames.

Dans les parages de Hammerfest, la mer est toute parsemée d'îles basses, arides, isolées, où l'on aperçoit seulement quelques tentes de Lapons surveillant leurs troupeaux de rennes.

Parfois, au milieu des rochers d'un *holm*, on trouve, au pied d'un écueil, une sorte de masure informe, un amas de pierres et de planches, recouvert de terre ou de gazon, une tanière bien plutôt qu'une maison, où l'on arrive en traversant de longues couches de fucus, toujours humides et toujours glissantes. Pour tout mobilier, un peu de paille et quelques peaux ; au milieu de l'aire nue, deux pierres pour indiquer la place du foyer. Ce trou, c'est la demeure d'un Nordlandais, qui vient y passer les mois de pêche, seul et triste.

Toutes ces îles portent des noms significatifs : l'une s'appelle l'île des Rennes, l'autre l'île de l'Ours ; celle-ci l'île de la Baleine, et cette autre l'île du Goëland.

La première de ces îles où nous abordâmes en quittant Hammerfest porte le nom de *Kirkegaardö*, ou île du Cimetière ; mais que ce mot de cimetière ne réveille point ici les idées rêveuses de mélancolie douce qui naissent dans l'âme à la vue de ces beaux cimetières du Nord, où les morts aimés dorment à l'ombre des arbres, au milieu des fleurs. Ici, ni arbres ni fleurs, mais la terre nue, et des charges de pierres brutes entassées sur les cadavres, comme pour les empêcher de se relever de leur froide tombe. C'était là

qu'on enterrait jadis les suicidés et les malfaiteurs, poursuivis par la vindicte publique au delà même du trépas, et comme à jamais séparés, par la justice ecclésiastique, de cette touchante communauté chrétienne qui nous accueille dans le temps et nous suit dans l'éternité. Aux yeux des peuples, ce cimetière, c'était comme l'infamie et la prison se poursuivant jusque dans la mort. Je trouve plus clément et plus humain l'usage des Turcs qui reçoivent les suppliciés dans le turbé paternel, avec l'indication de leur supplice, en ajoutant avec un sentiment de résignation pieuse : *Dieu l'a voulu !* Souvent aussi l'on enterrait dans le *Kirkegaardö* les étrangers victimes d'une tempête et d'un accident. Peu importe, je le sais, la couche du dernier sommeil ! il n'y a de belles morts que celles qui sont pleurées, et il ne faut point désirer pour nos restes la myrrhe ou l'aloès, mais les regrets et les larmes de ceux qui nous ont aimés : et cependant on se croit plus seul dans cette tombe lointaine et déserte, perdue au milieu des orages de la mer Glaciale, et visitée l'hiver par des troupes d'ours blancs, qui remuent la pierre et fouillent le sol au-dessus des cadavres. Je n'ai vu, dans tout le cimetière, qu'une seule inscription. Elle est gravée au couteau sur une croix de bois noir. C'est celle d'un matetot de Lubeck, mort à vingt-cinq ans. Elle ne contient qu'un nom et une date avec un adieu mélancolique : *Gretchen, vergiss Mein nicht!* « Gretchen, ne m'oublie pas! » adressée à la blonde fiancée qui l'attendait sur le rivage. Maintenant, je gage un bouquet de myosotis que Gretchen est mariée et a beaucoup d'enfants !

La dernière de ces îles, que, dans la langue du pays, l'on nomme Maasö, est habitée par un négociant et quelques pêcheurs : il y avait aussi autrefois un prêtre; mais le climat est si meurtrier pour tous ceux qui ne sont point nés sur le sol même, qu'au bout de quelques années la santé du pauvre prêtre était profondément altérée. Sou-

vent même il a suffi de quelques mois pour la compromettre gravement. On a transféré la cure à Havsund. Les rochers de Maasö ne portent que du lichen et des touffes d'herbes maigres : rien dans toute l'île qui fasse songer à un arbre.

Nous passâmes une demi-journée dans l'île pour laisser reposer notre équipage, qui se plaignait d'une trop rude fatigue. Nous profitâmes de ces quelques heures pour tenter une exploration rapide. Autour du port, la roche peut avoir six cents pieds d'élévation : quoiqu'elle appartienne au gneiss, elle est divisée en feuillets comme les ardoises d'un toit; elle contient du mica en lames, et du feldspath à petits grains, tantôt rouge, tantôt blanc.

En quittant Maasö, nous mîmes le cap sur le nord-ouest; les îles disparurent derrière nous, et, pendant quelques heures, nous ne vîmes plus que la mer immense. Le vent était tombé tout à coup; la mer était devenue calme et unie comme une glace; nous n'avancions qu'en ramant, et nos matelots finnois imprimaient aux avirons des mouvements courts, mais qui se succédaient avec une inconcevable promptitude. Le Norvégien enfonce l'aviron profondément et repousse le bateau de toutes ses forces. Le Finnois remplace par la vitesse la vigueur qui lui manque.

Du sein des flots, comme un triple obélisque, nous vîmes sortir les trois pointes de l'île Stappen. Plus haute et plus large que les deux autres, celle du milieu a, de tout temps, frappé les Lapons de respect et d'admiration. De loin ils la saluaient comme une montagne sainte, et gravissant sa redoutable cime, ils en faisaient leur autel pour les sacrifices à Jumla et au Storjunkare.

Nous pénétrâmes bientôt dans le Magerösund, où la violence du courant contraire arrêta notre marche; nous allâmes chercher un refuge dans l'anse du Finnbugt, creusée dans la côte même de l'île Maigre (Magerö), qui sert de base et, pour ainsi dire, de piédestal au cap Nord. La

pluie, fouettée par le vent, tombait toujours, fine et pénétrante. Nous étions mouillés et transis jusqu'aux os dans notre cabine mal close. Joël Fergusen nous engagea donc à descendre à terre et descendit avec nous, pour demander l'hospitalité à un pêcheur du Finnbugt, avec lequel il était lié d'amitié. Ce brave homme, qui répondait au nom d'Ole-Olesen, était venu jusqu'au rivage en voyant aborder *le Saint-Olaf* dans sa petite baie, et, après un serrement de main énergique échangé avec Joël, il nous pria fort civilement d'entrer dans sa maison. Nous nous regardions avec quelque étonnement, les deux Anglais et moi; car nous n'apercevions, à un mille de distance, rien qui pût ressembler à une maison. Seulement, à cinquante pas du rivage, nous voyions une sorte de petit monticule, une fourmilière ou une taupinière gigantesque. C'était la maison d'Ole-Olesen. On peut voir de pareilles habitations dans les Orcades, mais je n'en ai point retrouvé dans toute la Norvége, ailleurs qu'au Finnbugt. Le monticule est artificiel, et l'habitation est creusée dans ses flancs. Ceci n'est pas sans analogie avec les demeures des Tongouses et les *gommer* des Finnois. L'entrée, toujours tournée du côté opposé à la mer, donne sur un tunnel obscur, de trois pieds de haut et de deux pieds de large. Ce tunnel, où l'on s'engage en rampant, vous conduit dans toutes les divisions de la hutte, dont l'intérieur est une reproduction en petit des gaards rustiques de la Norvége; la voûte est à pans inclinés, comme la voûte d'une pyramide; au sommet, une ouverture carrée laisse sortir la fumée et entrer l'air et la lumière. La nuit, on ferme cette ouverture, d'ailleurs assez étroite, avec une sorte de *velarium*, fait de vessies de poissons cousues ensemble, et tendues. L'épaisseur énorme de cette construction en terre l'isole complétement de la température extérieure. Les habitants du Finnbugt se confinent étroitement dans ces caves pendant tout l'hiver et sans une grande dépense de combustible, que l'île Maigre

leur refuserait, ils obtiennent facilement un degré de chaleur suffisant.

Nous passâmes une nuit dans les huttes du Finnbugt ; au matin, la tempête s'était apaisée, et nous reprîmes la mer, pour aller gagner, à quelques milles plus au nord, la petite baie de Kielvig. Le Sund s'élargissait de plus en plus, s'évasant comme un entonnoir du côté de la mer. Déjà nous apercevions dans la distance le promontoire de Sverholt et la pointe aiguë du cap Nord. C'était le terme désiré du voyage. Nous longions l'île Maigre, dont le rivage de rochers devenait de plus en plus escarpé et âpre. Tout à coup, ces rochers s'entr'ouvrent et vous laissent pénétrer dans une petite anse resserrée entre des pics couverts de neige et une mer incessamment agitée. Parfois, le vent du nord bouleverse jusque dans ses profondeurs cette rade étroite et perfide. La baie est tout environnée de rochers énormes, qui se superposent les uns aux autres, avec un retrait régulier comme les marches d'un escalier de géants. Toute cette terre, engourdie dans la torpeur, visqueuse et noirâtre, semble immergée des eaux d'un récent déluge. Çà et là, les lichens blanchâtres rongent, comme une lèpre végétale, son humus limoneux.

Cette partie de l'île est coupée d'isthmes étroits, à chaque instant assaillis de tempêtes qui menacent de les rompre ; de toutes parts s'élèvent des blocs de rochers grands comme des montagnes, et formant les groupes les plus étranges. Ces groupes sont à peine unis entre eux par d'autres rochers beaucoup plus petits, et soudés à leurs pieds par des articulations vigoureuses. Presque toujours ils entourent de petits lacs, qui trouvent une issue à travers des fissures et des crevasses. Cet ensemble de petits bassins me représente assez bien une file de cratères alignés et répandant des flots au lieu de flammes. Un mur de roc noir, perpendiculaire et inaccessible, les isole complétement du reste de l'île. Un peu plus loin, les blocs brisés

s'entassent comme un amas confus de ruines. On dirait que la montagne s'est écroulée, et que ses débris couvrent tout le rivage. Il n'est pas sans intérêt de savoir quelle est la constitution géologique de cette extrémité de l'Europe. Les roches de Kielvig appartiennent au schiste argileux ; le long du rivage, elles offrent des lames aiguës, dentelées et superposées les unes aux autres comme les feuillets d'un livre. Entre ces lames, on distingue une assez grande quantité de petits prismes bruns, appartenant aux mâcles ou à la chiastolithe. Parfois, la roche ne forme qu'une masse homogène où l'on rencontre des paillettes de mica éparses. Parfois aussi, de grands lits de quartz bruns sont tapissés de chlorite dans leurs fentes. Çà et là, on rencontre du feldspath, de grands feuillets de talc, et de petites masses cunéiformes d'un gris verdâtre, dont la cassure écailleuse rappelle la serpentine. Quand on s'éloigne de la côte, on trouve, dans les vallées supérieures, un banc de schiste argileux de granit à petits grains. Ce granit contient des lames isolées de mica noir et de l'amphibole. Les détroits orageux qui séparent Magerö de la terre ferme la défendent contre les loups et les ours. On n'y voit d'autres quadrupèdes, dans leur liberté naturelle, que les hermines et les rennes. Les Lapons chassent les hermines, et rassemblent les rennes en troupeaux pendant l'été. L'hiver, ne pouvant pas les nourrir, on les met en liberté; ils errent alors sur la plaine unie et glacée; mais leur merveilleux instinct leur fait bien vite découvrir sous la neige épaisse la mousse, le lichen ou l'herbe, et, de leur pied vigoureux, ils grattent jusqu'à ce qu'ils arrivent au sol. Les moutons, qui n'ont pas la même force, ont le même instinct, et, avec leur persévérance obstinée, attaquant toujours au même endroit, ils finissent par se creuser des trous profonds, qui leur permettent d'atteindre le sol. Ils vivent ainsi pendant de longs mois à demi ensevelis sous la neige. Il est assez digne de

remarque que, sous cette latitude, la neige n'arrête pas entièrement la végétation : l'herbe qu'elle couvre continue à pousser, et les paysans finnois ou norvégiens qui ont des vaches la retirent avec de longs crochets, et l'offrent à leurs troupeaux, verte et fraîche au milieu de l'hiver. Il y a, comme on le voit, une assez grande différence entre ces régions, si tristes qu'elles soient, et l'Amérique boréale et la Sibérie, où, même en été, le sol ne dégèle qu'à quelques pouces de profondeur, arrêtant ainsi au passage les sucs nourriciers où les plantes puisent la vie.

Le petit fjord de Giestvar, qui s'ouvre au milieu des écueils, abrite la maison du dernier marchand de l'Europe. C'est une pauvre demeure qui se cache derrière un amas de rochers couverts de mousse et de plantes marines ; près de la maison, une boutique, qui appartient au même propriétaire, vous offre quelques ballots de cuir, des écheveaux de gros fil, un petit assortiment de farine et quelques flacons d'eau-de-vie. Non loin de là, cinq à six huttes de terre sont habitées par des pêcheurs. Tout à l'entour, des rochers nus ferment l'horizon par une ceinture d'aspérités sauvages. Nous descendîmes dans le golfe de Giestvar pour renouveler nos provisions épuisées, mais nous n'y restâmes point. Quelques lodies russes dormaient sur leurs ancres dans la rade, en attendant le retour des pêcheurs, qui reviennent toujours avec des barques pleines, car le poisson est abondant sur toute la côte. Les premiers navires arrivent au mois de juin; les derniers repartent au mois de septembre. Les huit autres mois de l'année sont des mois de silence, de solitude et d'hiver. Ce dernier mot dit tout.

Le cap Nord est à douze ou quinze milles du fjord de Giestvar. Nous franchîmes cette courte distance par un temps assez calme, usant de la rame bien plus que de la voile. Nous avions à gauche la pleine mer; à droite, la côte de l'île. Toute cette côte est semblable à une haute

...

muraille, formée de couches perpendiculaires : à la base, des brisants et des écueils ; au sommet, une crête à fil droit, parfois dentelée de pointes aiguës. Au milieu de ce boulevard de rochers, nous aperçûmes de loin une grande tour carrée faisant saillie, et flanquée de bastions épais : c'était le cap Nord.

Au lieu de prendre terre immédiatement, nous poussâmes une pointe au large, à un quart de mille, pour mieux saisir l'effet d'ensemble. La masse énorme s'élève à pic du sein de la mer, sombre, morne, hautaine, inabordable. Immobile comme l'arc-boutant d'un monde, solide comme le contre-fort d'un continent, elle révèle au premier regard l'idée d'une inébranlable puissance. L'Europe est en paix derrière cette sentinelle avancée qui la défend contre les flots et les tempêtes de l'océan Glacial.

Nous doublâmes la pointe, et nous pénétrâmes dans une seconde baie, très-petite, creusée et arrondie par la nature au sein même de la montagne. Le cap versait sur nous son ombre immense. Autour de la petite baie, une enceinte de rochers semi-circulaire dessine nettement ses contours. Tantôt ces rochers noircis s'émiettent comme des laves, qu'un choc aurait broyées au sortir du cratère. Tantôt ils se partagent d'eux-mêmes en larges lames, comme des feuilles d'ardoise ou des tables de marbre. Entre la mer et ces rochers, une couche de terre végétale se recouvre de gazons et de fleurs ; ce sont les andromèdes et les renoncules glaciales, le petit œillet des bois, le géranium sauvage, l'angélique savoureuse, et le *Vergiss-Meinnicht*, qui semble éclore en ces parages lointains comme pour rappeler un souvenir à l'âme oublieuse. Sur les pierres, entre les fleurs et les gazons, un petit ruisseau d'argent scientille et murmure.

Nous commençâmes bientôt l'ascension du cap.

Le cap Nord est une montagne d'environ mille pieds de hauteur, coupée à pic du côté de la mer, et de toute

part presque inaccessible. Les pentes sont toujours escarpées et roides, souvent rendues glissantes par des bandes de mousse humide et courte, serrée, élastique, et repoussant d'elle-même le pied, qui ne rencontre aucun appui; d'autres fois, il faut franchir des amas de pierres roulantes, qui se détachent dès qu'on les touche, ou bien encore des masses de rochers âpres, qu'il faut gravir comme par escalade. Çà et là, dans les anfractuosités qui retiennent un peu de terre végétale, les bouleaux nains essayent de lever leur tête éplorée, et bientôt retombent sur le sol, où ils se tordent, végètent, rampent et meurent. Parfois, à quelque distance, la mouette, perchée sur une pointe de rocher, nous regardait de son œil clair et perçant, et, rassurée par notre air pacifique, continuait son rêve, sans même tourner vers nous sa tête immobile. D'autres fois, un pélican noir, debout sur un pied, le cou replié et la tête enfoncée dans le capuce de ses ailes, laissant pendre sur son estomac la poche gonflée de son jabot sanglant, surpris au moment le plus intéressant de la digestion, prenait un essor pénible, s'enlevait d'une aile pesante, et nous poursuivait de ses longs cris plaintifs; les corbeaux croassant rasaient le sol en noirs tourbillons, tandis que, dans le ciel éthéré, les aigles et les faucons décrivaient des orbes immenses.

Enfin, nous atteignîmes la dernière cime, plateau en terrasse couvert d'un humus jaunâtre, que se disputent des mousses et des lichens, et où, sur des couches de granit sombre, étincelle la blancheur du quartz.

Quand je me sentis sur cette dernière pointe du vieux continent européen, j'éprouvai une des plus profondes émotions de ma vie de voyageur : mes deux compagnons et moi, nous nous livrâmes pendant quelques minutes à une certaine emphase de lieux communs que la circonstance pouvait rendre excusables, mais dont il est inutile de fatiguer le lecteur.

Sir Arthur W..., le plus positif de nous trois, tira sa montre et nous fit observer qu'elle marquait minuit un quart. Le soleil était tout entier au-dessus de l'horizon. C'est à peine si le bord inférieur de son disque effleurait la crête des flots empourprés. Ici, l'astre infatigable fournit une carrière de quatre mois sans repos, avant d'aller tomber dans la mer. Seulement il ne paraît pas suivre la marche accoutumée. Au lieu de tracer sur nos têtes un arc lumineux, dont une pointe s'appuierait à l'orient et l'autre à l'occident, il glisse doucement sur la courbe insensible d'une ellipse démesurément allongée. Son mouvement de descente ou d'ascension n'est rapide qu'au moment où il parcourt les courbes extrêmes de l'ellipse ; mais pendant qu'il en développe les arcs de grand rayon, soit dans les hauteurs du ciel, de neuf heures du matin à trois heures du soir, soit au plus près de la terre, de neuf heures du soir à trois heures du matin, il ne semble plus ni monter ni descendre, mais suivre une ligne presque droite, détachant son globe de feu sur l'azur du ciel, comme un pendule d'or oscillant avec lenteur sur un globe de lapis.

Du reste, la lumière n'est pas la même à toute heure; ses nuances varient selon la position de l'astre qui la produit. Si le soleil de midi lance, comme chez nous, des rayons ardents; si, vers dix heures, son disque oblique se plonge dans des flots de pourpre qui teignent la moitié du ciel, souvent, à minuit, quand il effleure la ligne de l'horizon, — de telle sorte que le spectateur peut le croire sous ses pieds,—sa lumière, décomposée par un prisme invisible, hésite et se dégrade dans les demi-tons verdâtres et jaunes d'une gamme chromatique peu étendue, mais infiniment variée. Alors, autour de nous, les objets revêtent des teintes fantastiques, et, quelle que soit la clarté de l'atmosphère, on sent pourtant que ce n'est pas là le jour véritable de l'action, du mouvement et de la vie éveillée. Parfois, pendant ce long jour dont les astres s'étonnent, la

lune, qui poursuit la révolution de ses mois réguliers, se rencontre dans le ciel avec le soleil, chacun d'eux régnant sur une moitié de l'horizon. A mesure que le soleil s'avance dans sa gloire, tout ruisselant d'or et de feu, la lune, toujours belle dans sa pâleur rosée, s'enfuit et se laisse voir à travers le voile diaphane et nacré des nuages.

La présence continuelle du soleil sur l'horizon ne change point l'ordre des alternatives de mouvement et de repos qui, sous d'autres cieux, signalent la différence du jour et de la nuit. Ainsi, vers huit heures du soir, tout rentre dans le calme, et la nature, peu à peu, s'engourdit et tombe dans la torpeur du sommeil. Les troupeaux cherchent l'ombre des rochers, les bêtes sauvages le fourré du bois; l'oiseau cache sous son aile une tête fatiguée, le vent tombe, emmenant avec lui son cortége de nuages, comme pour laisser le libre espace à la lumière égale et calme. Un peu après minuit, toute la nature commence à s'animer, peu à peu et lentement. D'abord les nuages s'élèvent de terre, rampent sur le flanc des montagnes, puis bientôt, dans l'air ému, promènent leurs formes variées. A la surface de la mer, montent et clapotent de petites vagues; les courants d'air froid se précipitent du nord vers le midi; puis, à mesure que le soleil quitte la ligne de l'horizon pour s'élever au zénith, progressivement ses rayons agissent sur le sol; les mousses relèvent leurs petites têtes penchées, et les ruisseaux gonflés voient grossir et entendent gronder leurs flots et leurs murmures. Souvent la hauteur des rochers ou la position des montagnes dérobe complétement le soleil oblique pendant plusieurs heures. C'est alors une espèce de nuit plus ou moins longue, avec tous ses effets ordinaires. Deux fois en quelques heures, au milieu de la journée, la température elle-même oscille, comme si c'était le matin et le soir.

Souvent, ces grandes scènes de la nature septentrionale s'éclairent d'une lueur étrange. Je veux parler de ces aurores si naturelles au ciel du Nord, que, même parmi nous, on les appelle des *aurores boréales*. Parfois, le ciel tout entier semble une mer de lumière immense et agitée, avec des ondulations de flammes et des vagues de feu. Tantôt d'un foyer principal sortent comme de grands bras ardents, qui entourent tout un côté du ciel; puis ces bras s'agitent, s'enlacent, se resserrent, s'évitent, se cherchent, se fuient, se rencontrent et s'étreignent; puis ils se séparent, se meuvent à travers l'espace, et se projettent dans toutes les directions à la fois. Mais bientôt cette lumière, dont l'intensité varie à chaque minute, prend les formes les plus bizarres : c'est un nœud de rubans emmêlés inextricablement; c'est un peigne gigantesque dont les dents rayent l'azur sombre comme avec une pointe de feu; tantôt ce sont des panaches touffus, dont les plumes zébrées de toutes les couleurs du prisme, frisées, floconneuses, ébouriffées, ondoient comme d'elles-mêmes, et sans qu'aucun vent les agite; tantôt ce sont des bouquets semés au hasard, dont chaque fleur est une flamme, et tantôt des gerbes amoncelées, dont chaque épi est un rayon, et chaque grain une étincelle.

Ces feux rouges, jaunes, blancs, verts, bleus, violets, éclatant tout à coup dans la paix sereine d'une longue nuit d'hiver, versent, sur toute la scène de ces spectacles grandioses, des lueurs fantastiques qui redoublent l'effroi de leurs aspects sauvages.

Nous passâmes une grande partie de la nuit sur le sommet du cap, chacun de nous se livrant à ses réflexions particulières et respectant le silence et la rêverie de ses compagnons. Derrière moi j'avais l'Europe tout entière, que je venais de traverser dans sa plus grande longueur, depuis l'île de Scyra jusqu'à Magerö, et devant moi

l'Océan infini, la mer Glaciale, le *Trollebottin* des Finnois, la mer des Sorciers, le *Dumslaf* des poëtes du Nord (la mer silencieuse), antiphrase non moins inexacte que l'appellation de *Pont-Euxin* donnée à la mer Noire, tourmentée de tempêtes éternelles. Partout l'homme s'efforce de désarmer les puissances ennemies par des flatteries plus ou moins habiles.

Même pour ceux qui habitent ses rivages, la mer Glaciale est l'objet d'une crainte mystérieuse, et d'autant plus grande que sa cause est plus vague.

Quand le christianisme eut chassé les *trolls* de Tromsö, leur dernière demeure, ils allèrent se réfugier dans la mer Glaciale, ajoutant une superstition à tant d'autres terreurs. C'est dans la mer Glaciale que les poëtes populaires ont placé le séjour du *Kraken*, ce monstre gigantesque, grand comme une île, dont la tête se couvre d'une chevelure de fucus et d'algues marines ; parfois il flotte comme un corps mort à la surface de l'eau ; malheur cependant au navire qui heurte cet écueil vivant ! soudain huit bras se développent, souples comme des serpents et longs d'un quart de mille : ils enlacent le navire imprudent, brisent ses mâts, broient ses vertèbres de chêne et ses côtes de sapin, et bientôt, passagers et matelots, tout est englouti par le monstre vorace.

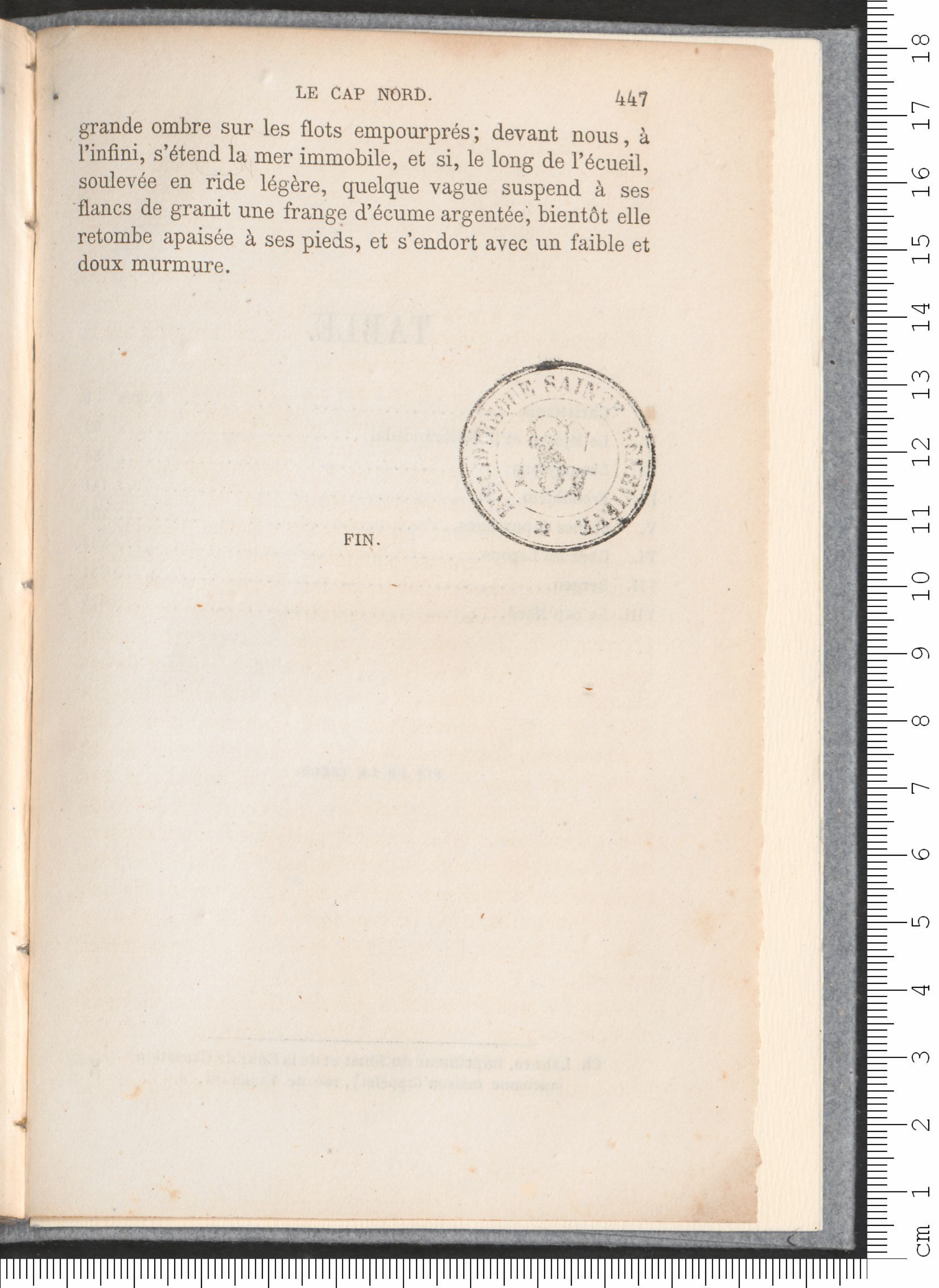
Parfois le cap Nord, impassible témoin, assiste à ces grandes colères de la nature qui bouleversent la face du monde. Parfois les vents du nord et du nord-ouest, qui se portent du pôle vers l'équateur, se précipitent impétueusement du haut des montagnes, en causant sur leur passage des commotions terribles ; dans cette lutte des vents sonores et des tempêtes retentissantes, aucune voix humaine ne se peut plus faire entendre, et, dans la crainte d'être surpris par la rafale, emporté et jeté à la mer, l'homme se blottit tout tremblant au fond de sa ta-

nière. La mer elle-même présente des spectacles d'une sublime horreur. Soulevées en montagnes liquides, les vagues, que le vent chasse devant lui, assaillent le cap de tous les côtés à la fois, brisant leur fureur contre le granit immobile.

Quand le souffle de mai attiédit les glaciers du Spitzberg et arrache à la baie de la Madeleine, comme un lambeau de continent, les glaces accumulées par neuf mois d'hiver, le spectacle change et n'est pas moins grand.

Pareilles à des îles flottantes qui, pour rivages, auraient des montagnes de cristal, ces glaces couvrent au loin la mer, éblouissantes dans leurs splendeurs immaculées. Sous la réverbération du soleil oblique, leurs masses à demi submergées ressemblent à des rochers de pierres précieuses, où toutes les nuances délicates et vives s'unissent, sans se confondre, dans le plus radieux éclat. Tandis que le flot mine leur base incessamment attendrie par la chaleur, plus intense à mesure qu'elles dérivent vers le Sud, ces grandes masses, à chaque minute, changent de forme et d'apparence, variant incessamment les époques et les styles de leur croulante architecture. Là, devant vos yeux étonnés, toutes les combinaisons s'essayent, toutes les fantaisies se réalisent et tous les caprices se succèdent : les aiguilles, les colonnes, les piliers, les pyramides, les tourelles, les frontons gigantesques, les arcades colossales, apparaissent un moment, et retombent bientôt dans l'abîme. La mer, toute hérissée de leurs débris aigus, les presse les uns contre les autres et les pousse au rivage, où ils se brisent avec un fracas de tonnerre, suivi de mugissements rauques.

Nous n'avons point connu ces spectacles d'une horreur sublime, et quand le souvenir du cap Nord nous revient, comme la première fois, nous le voyons toujours par une belle nuit d'été, sereine et sans ténèbres, projetant sa



grande ombre sur les flots empourprés; devant nous, à l'infini, s'étend la mer immobile, et si, le long de l'écueil, soulevée en ride légère, quelque vague suspend à ses flancs de granit une frange d'écume argentée, bientôt elle retombe apaisée à ses pieds, et s'endort avec un faible et doux murmure.

FIN.

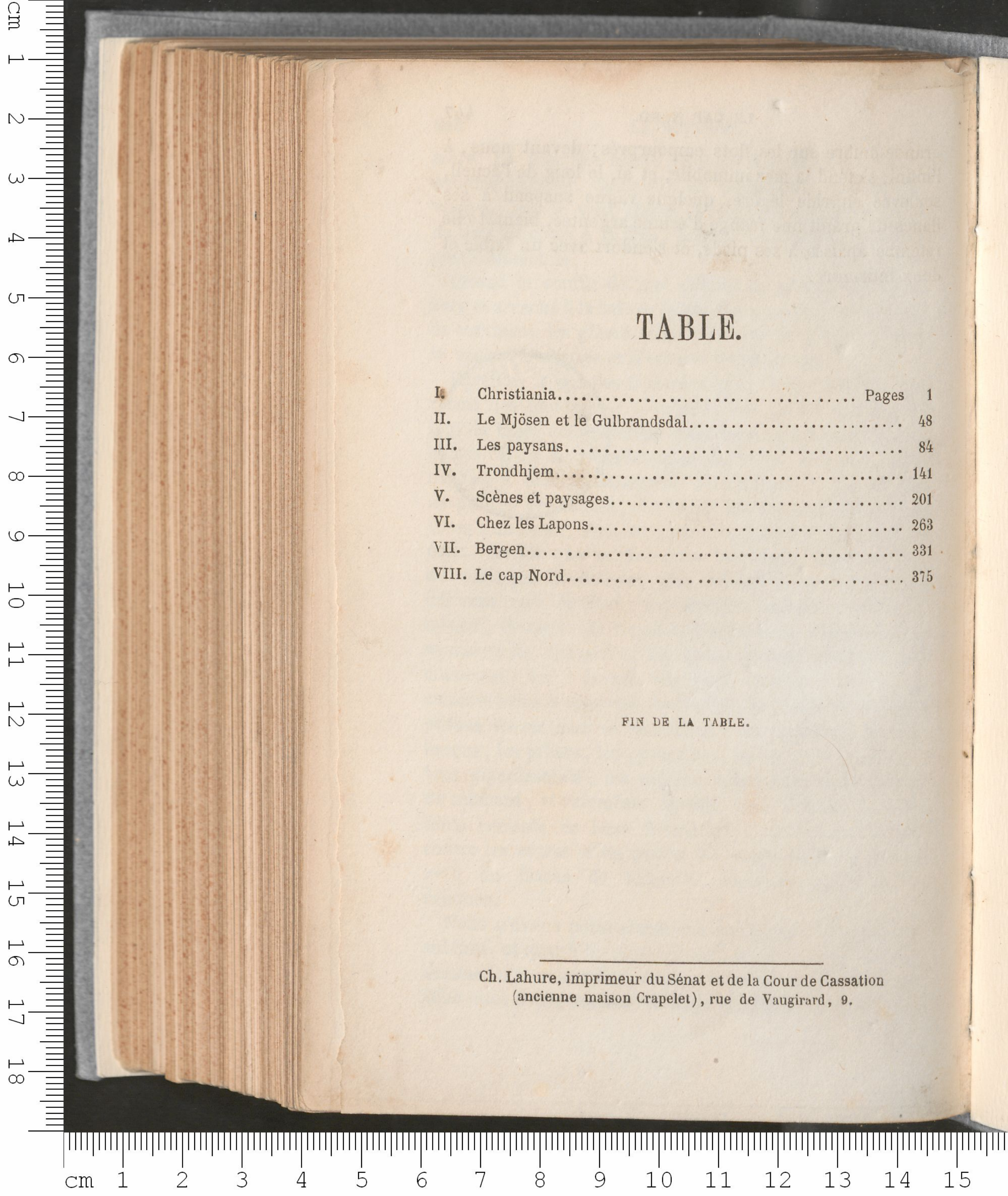


TABLE.

FIN DE LA TABLE.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.

